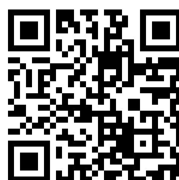


REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE & LITTÉRAIRE

PARAISSANT

à la fin de chaque mois

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE — TOME XXII

I — JANVIER 1887

PARIS

CHEZ MM. F. WATTELIER ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE DU CHERCHE-MIDI, 5

—

1887

Tome XXII. N° 1 **Janvier 1887**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LES SAINTS ÉVANGILES. Traduction nouvelle par Henri Lasserre, publiée avec l'*Imprimatur* de l'archevêché de Paris. Un volume in-12 de xxxviii-600 pages. Prix : 4 francs

PETITE VIE DE JÉSUS-CHRIST, illustrée, composée d'après les quatre Évangélistes, par l'auteur du *Petit Manuel du Chrétien;* suivie des Prières de la messe et des Vêpres du dimanche Un volume in-32 de 192 pages, relié dos toile. Prix : 25 centimes.

On pourrait s'étonner de nous voir réunir, dans une même analyse, deux ouvrages aussi différents par leur valeur littéraire, leur importance matérielle, la notoriété de leur auteur et le public auquel ils s'adressent.

D'un côté, un magnifique in-12 de plus de 600 pages, offrant à ses lecteurs quinze années de travail de M. Henri Lasserre, cet illustre écrivain dont l'ouvrage sur Notre-Dame de Lourdes, rappelant le succès de Démosthène entraîna, non pas contre Philippe, mais aux pieds de Marie, des légions de pèlerins. De l'autre, un tout petit volume in-32, de 200 pages à peine, d'un auteur anonyme, livrant au public un travail qui n'a rien d'original, puisqu'il déclare lui-même vouloir s'effacer pour laisser presque toujours la parole au texte de l'Évangile emprunté aux traductions françaises acceptées par l'autorité ecclésiastique.

Malgré leur énorme disproportion, nous présentons ensemble ces deux ouvrages à nos lecteurs, parce qu'il nous semble que tous deux ont été inspirés par la même pensée, et que tous deux poursuivent le même but.

La pensée inspiratrice, nous la trouvons dans cette citation que nous empruntons à la préface du livre de M. Lasserre :

« Il faudrait, dit-on déjà de bien des côtés, il faudrait ramener les fidèles à la grande source d'eau vive qui jaillit du Livre inspiré. Il faudrait leur faire écouter, goûter et savourer les leçons directes du Sauveur, les paroles pleines de grâce et de vérité qui sortaient de ses lèvres. Il faudrait les mettre en présence des enseignements qu'a donnés, pour l'universalité des âges, la vie parfaite, la vie tout humaine et toute divine de Celui que

nulle intelligence sincère ne peut contempler en face sans ployer les genoux. que nulle âme droite ne peut entendre et voir sans l'aimer, sans l'adorer. sans se sentir embrasée du désir de le suivre et de la volonté de le servir. Il faudrait remettre la terre face à face avec Jésus-Christ »

. . . .

« C'est la vie de l'Homme-Dieu, de Notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi que son enseignement qu'on a voulu résumer dans ce petit ouvrage » dit, de son côté, l'auteur de la *Petite Vie de Jésus-Christ.*

C'est donc la même pensée inspiratrice des deux côtés

Ramener la société chrétienne à la lecture du saint Évangile, voilà le but que poursuivent les deux auteurs.

Le premier, trouve que les traductions françaises publiées avant lui, par un respect exagéré du texte sacré, en ont trop conservé la matérialité extérieure; d'où, ce style pénible et sans clarté à travers lequel, dit-il, l'attention s'épuise en vain à la recherche de l'idée. Aussi, a-t-il entrepris une traduction littéraire, dans la langue de notre époque et débarrassée de la coupure en versets qui, depuis le XVIe siècle, a été maintenue dans la plupart des traductions françaises. Il espère ramener ainsi à la lecture de l'Évangile un grand nombre de chrétiens, il espère par là, arriver à placer le *Livre chrétien* comme l'appelle saint Jean Chrysostôme, sous les yeux des incroyants, de ceux qui vivent comme si Dieu n'existait pas.

Le second, l'auteur de la *Petite Vie de Jésus-Christ*, a voulu mettre l'Évangile à la portée du pauvre, du déshérité, en groupant les quatre textes en un seul récit assez complet pour ne rien omettre d'essentiel, et assez réduit par la suppression des doubles emplois pour que la propagande n'en soit pas une charge (1).

En outre, ce petit travail range dans un ordre chronologique la vie de Notre Seigneur et ses prédications, ce qui ajoute à l'intérêt qu'il présente par lui-même. Cet ordre nous semble emprunté aux travaux si estimés de M. l'abbé Chevalier.

Nous ne saurions mieux exprimer l'utilité de ce genre de publications qu'en citant ces paroles de saint Jean Chrysostôme : « Pourquoi l'Esprit-
« Saint aurait-il emprunté, afin d'écrire les Évangiles, la plume de publi-
« cains, de pêcheurs, de modestes artisans, de pauvres gens sans doctrine
« et sans lettres, si ce n'était dans le but manifeste de mettre un pareil
« livre à la portée du lecteur le moins instruit? Ce qu'il importe à tous de

(1) L'éditeur a placé ce travail dans une collection dont tous les ouvrages se vendent, reliés, à 15 centimes, quand on en prend cent volumes.

» savoir, les Évangélistes l'ont exposé clairement de la manière la plus » intelligible pour tous, comme étant les communs Docteurs de l'univers. » Quel est donc l'homme qui, en entendant ces mots : « *Heureux ceux* » *qui sont doux et humbles de cœur, heureux les miséricordieux, heu-* » *reux ceux qui pleurent, heureux ceux qui ont le cœur pur !* » et tout » le reste, ait besoin d'un maître pour les lui expliquer? Y a-t-il la moindre » équivoque dans le récit qui nous est fait des miracles et des événements » de la vie de Jésus-Christ?.... .

» Oui ! oui ! c'est un devoir pour tout chrétien de lire assidûment ces » livres sacrés. Il ne lui suffit point de ne pas ignorer ce qu'ils contiennent : » il doit les méditer pour en recueillir la vertu secrète. A quoi vous ser- » vira-t-il d'entendre les explications que nous ne cessons de vous » donner d'une façon suivie, si vous rendez nos efforts inutiles par votre » négligence à connaître, au préalable, au moyen d'une lecture assidue. » ces livres mêmes qui font le sujet de notre entretien? Faute de ce » concours de votre part, notre travail n'est-il pas presque entièrement » stérilisé?

» Sachez que ces écrits ne nous ont pas été donnés pour n'être qu'un » vain ornement dans nos bibliothèques, mais afin que nous en impri- » mions en nous-mêmes les divines leçons. Ne les posséder que comme les » Juifs, chez qui les préceptes de la loi étaient gravés sur des tables de » pierre, ce serait oublier cette étroite obligation que nous avons tous de » les inscrire sur ces tables vivantes qui sont notre cœur et notre » esprit... Je voudrais que, par l'habitude de les lire, vous en fussiez tout » pénétrés... »

A ce titre, nous ne saurions donc recommander trop instamment la propagande de la *Petite Vie de Jésus-Christ*. Quant à la nouvelle traduction des saints Évangiles par M. H. Lasserre, comme elle paraît avec l'imprimatur de l'archevêché de Paris, nous n'avions pas à l'examiner pour la recommander. Cependant d'après la préface de l'auteur et les félicitations de la presse, sa lecture nous apparaissait comme un vrai régal littéraire auquel il était difficile de résister; nous nous mîmes à feuilleter le volume. Puis, faut-il le dire, nous étions désireux de voir si la nouvelle forme qu'allait revêtir l'Évangile ne lui enlèverait pas son cachet de naïve simplicité ; si encore, le désir d'être clair n'allait pas entraîner l'auteur à prendre parti dans des textes sujets à interprétation diverses.

Ces craintes gâtèrent probablement notre jouissance, car elle ne fut pas aussi complète que nous l'attendions. Effrayés même de ne point partager l'enthousiasme général, nous n'osâmes entreprendre la lecture suivie du

volume. Nous nous bornons à signaler à nos lecteurs quelques-uns des passages qui nous ont paru laisser à désirer :

*
* *

« Philippe, à son tour, rencontre Nathanaël :

— Nous l'avons trouvé! s'écrie-t-il, nous l'avons trouvé, Celui dont parle Moïse dans la Loi, Celui qu'ont annoncé les Prophètes : Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth.

—De Nazareth? répond Nathanaël: *il peut y avoir du bon.* » (Page 420) (1).

*
* *

« Depuis les jours de Jean-Baptiste cependant jusqu'au moment actuel, le Royaume des Cieux est *violenté* et les violents *l'empêchent* de vive force.

» C'est à Jean que se *terminent* les prédictions de tous les prophètes et les *préfigurations* de la Loi. » (Page 57.)

*
* *

« Car mon joug est *suave* et mon fardeau léger. » (Page 59.)

*
* *

« C'est de Lui que j'ai dit : « Après moi un Homme est en marche, qui » préexistait à moi et qui a sur moi la primauté. » (Page 418.)

*
* *

« — Tu es « le Roi des Juifs? » lui demanda Pilate.

— *Comme vous le dites*, lui déclara Jésus. » (Page 249.)

Si ce n'était sur la neuvième édition que nous relevons ces passages et s'il ne s'agissait d'un travail dont l'auteur déclare (page XXIV) avoir corrigé les épreuves pendant douze ans, nous aurions cru à des erreurs typographiques. Nos lecteurs jugeront par eux-mêmes, car c'est un livre que chacun voudra posséder.

W. FERNOUT.

UN FRANÇAIS EN BIRMANIE, par le comte MAHÉ DE LA BOURDONNAIS, ingénieur. Un volume in-12 de IV-288 pages, accompagné d'une carte. Prix : 4 francs

Sans parler ici politique, il m'est bien permis de rappeler un souvenir de notre histoire contemporaine. Quand M. Bihourd, en remplacement de Paul Bert — à qui les Tonkinois vont élever une statue — fut nommé résident général en Annam, un journaliste reporter eut l'idée d'aller

(1) Nous mettons en italiques les expressions que nous signalons dans ces passages.

trouver ce haut fonctionnaire et de lui demander ce qu'il comptait faire en Extrême-Orient: notre nouveau proconsul répondit honnêtement qu'il ne connaissait pas le premier mot de la question, mais qu'il allait l'étudier.

Cette franchise honore M. Bihourd; et nous, qui ne reculons devant aucun sacrifice, nous allons donner à ce résident un bon conseil et un guide-âne: c'est le livre de M. Mahé de la Bourdonnais que nous lui conseillons d'emporter dans son sac de voyage. Tout d'abord, ses convictions anticléricales ne seront pas offusquées : M. de la Bourdonnais tourne toutes les religions en ridicule et ne fait nulle différence entre les talapoins birmans et les missionnaires français; cela, c'est gentil et gouvernemental; bien que l'anticléricalisme ne soit point un article d'exportation, ne l'oublions jamais! Et ensuite, M. de la Bourdonnais insiste, autant que faire se peut, sur la nécessité de développer notre influence et nos possessions dans l'Annam et la Birmanie: c'est exactement la théorie de notre gouvernement, et la Chambre vient de déclarer, en bloc, qu'il fallait rester au Tonkin; quand bien même chaque député avait affirmé, en détail, la nécessité d'en sortir. Donc, M. Bihourd, résident général, en a bien pour ses six mois de résidence; et derechef, il agira prudemment en s'inspirant des idées de l'auteur, afin d'être, en Birmanie, un Français à la hauteur de sa mission.

Et maintenant que nous avons fait œuvre de bon citoyen en éclairant un de nos gouvernants, occupons-nous de nos lecteurs que notre — patriotisme — pourrait agacer; et pour cause.

Le livre de M. le comte de la Bourdonnais n'a pas été écrit pour la masse des lecteurs frivoles qu'enchantent les voyages extraordinaires de Jules Verne: c'est une étude sérieuse d'un pays peu connu, mal exploré jusqu'à ce jour, tout au moins par nous autres, Français, les gens les plus casaniers du monde; car, malgré leurs pompeux efforts, nos gouvernants ne nous ont encore rendus colonisateurs, qu'avec traitements à l'appui.

Peut-être ce volume manque-t-il d'unité dans la composition; mais l'auteur prend soin de nous avertir que ce sont de simples notes de voyage, on ne saurait se montrer exigeant, en présence d'une telle modestie.

Il convient de signaler particulièrement les renseignements que donne M. de la Bourdonnais sur la situation des Anglais en Birmanie et sur l'influence croissante de l'Allemagne; sur les ressources matérielles du pays et sur les productions de son industrie. N'oublions pas que chaque année le chiffre de nos exportations diminue; par contre, nos importations augmentent dans des proportions inconnues jusqu'à ce jour : tout cela se

solde, au bout de l'an, par une perte sèche de beaux écus sonnants. En d'autres termes, nous sommes en train de nous ruiner, sans qu'on y pense : il est grand temps d'ouvrir des débouchés nouveaux à notre commerce. Ce n'est pas à dire pour cela que la nécessité soit démontrée de conquérir des colonies : nos conquêtes n'ont encore servi qu'à augmenter le nombre des fonctionnaires grassement rétribués. Mais il faut modifier l'esprit de la nation, favoriser toute tentative d'émigration, et faire de solides traités d'alliance : ce qui est tout aussi profitable que l'établissement ruineux des protectorats. En effet, le protégé n'en éprouve nulle reconnaissance ; et le protecteur suscite contre lui de nombreuses et jalouses compétitions.

Les ouvrages, tels que celui de M. Mahé de la Bourdonnais, sont donc bons à faire connaître : ils peuvent donner à nos jeunes négociants des idées nouvelles et par là, faciliter l'écoulement de notre stock de produits. Sans bruit et sans tapage, les Allemands savent tout cela et inondent tous ces pays de leurs articles à bon marché : on m'affirmait récemment que les consommateurs commençaient à revenir à notre industrie et que nous reprenions l'avantage sur les marchés étrangers. Il faut se féliciter si la nouvelle est vraie ; mais elle ne sera vraisemblable qu'autant que nous aurons, à Siam, au Tonkin, en Birmanie, d'autres Français que nos Résidents.

MAURICE PUJOS.

L'HOTEL DROUOT ET LA CURIOSITÉ EN 1884-1885, par PAUL EUDEL, avec une préface par PHILIPPE BURTY. Édition ornée d'un portrait de l'auteur par WORMS et de nombreuses illustrations. Cinquième année. Un volume in-18 de XXIV-456 pages. Prix : 5 francs.

Quatre volumes déjà, précédant celui-ci, ont obtenu le plus légitime succès dans le monde de l'art et de la curiosité. M. Paul Eudel traite, en effet, d'une plume alerte, spirituelle, admirablement informée des hommes et des choses. Que de vivants portraits d'artistes, de collectionneurs et de marchands, fixés d'un trait rapide et sûr ! Que de bons et sages conseils donnés à chacun, sans pédantisme ! Que de jolis chapitres inspirés au jour le jour par les hasards de l'affiche en cet aimable livre, égayés par surcroît de croquis et d'autographes tirés sans doute des catalogues mêmes des ventes dont il retrace la physionomie et dont le souvenir se trouve, de la sorte, singulièrement ravivé et perpétué !

M. Paul Eudel, qui tient à faire bonne mesure au lecteur, ajoute à cha-

cun de ses volumes l'attrait d'une *préface* signée d'un autre nom. Quelque brillant *caprice* ou de vives *variations* pour plume solo sur ce thème donné : « l'Hôtel Drouot » où s'exercera sa propre vertu en l'espace de 450 pages. C'est une aimable coquetterie d'auteur sûr de lui. Les virtuoses par qui ce morceau d'ouverture a été tour à tour exécuté, sont MM. J. Claretie, A. Silvestre, Ch. Moncelet et Champfleury. Cette année, l'avant-propos est de Philippe Burty. De bon compte, c'est à lui qu'eut dû revenir l'agréable mission de présenter au public la première série de ces annales de l'hôtel Drouot, car M. Burty est, en réalité, le créateur du genre qu'il introduisait, en 1853, dans le premier numéro de la *Gazette des Beaux-Arts*. Aussi est-elle charmante cette préface faite de ses souvenirs d'un temps qui fut la plus glorieuse époque de « l'hôtel », où le collectionneur était vraiment un amateur, un connaisseur, et non le spéculateur, le marchand éhonté se dérobant à la patente, que depuis, trop souvent, il est devenu.

Il y a là des pages exquises que l'on regrette de ne pouvoir citer, comme le portrait du marquis de Saint-Senne, la réhabilitation du « petit amateur », ainsi que le tableau d'une grande vente d'alors avec sa mise en scène d'une fidélité puissante et le mouvement vrai de ses émouvantes péripéties.

Ce tableau, M. Philippe Burty nous dit qu'il le détache d'une nouvelle écrite depuis longtemps déjà : *la Boîte en laque blanc*, qu'il ne se sent pas le courage de publier. Voilà un témoignage de modestie peu commun et tout à fait hors de saison. Nous espérons que, mis en goût par le bon accueil fait à ce fragment, M. Burty se décidera à donner la nouvelle complète. Lire une œuvre de fiction ayant pour objet l'art et la vie artiste contemporaine, tracée par un écrivain qui possède de l'un et de l'autre l'expérience lentement acquise et la plus complète, qui n'a qu'à emprunter au trésor inépuisable de sa propre mémoire : cela nous reposerait un peu de l'effort terrible dont un romancier célèbre offre en ce moment le laborieux spectacle à vouloir traiter ce sujet qui lui est peu familier, où il multiplie les erreurs de menu détail, les faits de seconde main et les lieux communs présentés comme autant de révélations esthétiques originales. La préface de M. Burty est une véritable bonne fortune pour le cinquième volume de *l'Hôtel Drouot et la curiosité*.

LA FOI DE NOS PÈRES, ou exposition complète de la doctrine chrétienne, par le très révérend D. D. James Gibbons, cardinal archevêque de Baltimore, ouvrage traduit de l'anglais, sur la 28e édition, avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par l'abbé Adolphe Saurel. Un volume in-12 de 420 pages. Prix : 4 francs.

Le titre seul de cet ouvrage en fait connaître exactement et le but, et l'objet. Une longue expérience des missions, données durant plusieurs années dans diverses contrées des États-Unis, avait appris au vénérable auteur que nos frères séparés nourrissent des préventions et des haines contre l'Église catholique, uniquement parce qu'ils ne la connaissent ni en elle-même, ni dans ses dogmes, ni dans sa discipline. Il a donc pensé que le meilleur, le plus efficace moyen de leur ouvrir les yeux et de dissiper leurs préjugés, était de leur exposer simplement *la Foi de nos pères*, comme Bossuet l'avait déjà fait vers la fin du XVIIe siècle. Toutefois, écrivant pour les fidèles et les chrétiens de notre époque, trois cents ans après la Réforme, quelques années seulement après la célébration et les définitions du concile du Vatican, il devait être plus complet. Il commence par établir que l'Église romaine est la seule véritable Église de Jésus-Christ, parce que seule elle possède tous les caractères essentiels à la société visible fondée par ce divin Sauveur : il en conclut qu'elle est infaillible et perpétuelle. Il aborde ensuite successivement tous les principaux objets de controverse religieuse qui séparent les protestants des catholiques : l'Église et la Bible; la primauté du Saint-Siège; sa suprématie véritable, qui doit demeurer éternelle dans une Église éternelle, et qui réside dans l'évêque de Rome; l'autorité de la tradition divine; l'existence et l'efficacité des sacrements niés ou dénaturés par les protestants. Enfin, il résout les graves et importantes questions agitées de notre temps : le pouvoir temporel du Pape, la liberté civile et religieuse, l'inquisition espagnole, le massacre de la Saint-Barthélemy, le célibat ecclésiastique, le divorce.

Il nous paraît difficile de traiter ces questions avec plus de netteté, de clarté, de solidité pour le fond ; avec plus de calme, de modération et de douceur dans la forme : N'est-ce pas dire que *la Foi de nos Pères* est certainement un des meilleurs manuels que l'on puisse aujourd'hui recommander à toutes les personnes sincèrement désireuses de s'instruire de la vraie religion? Nous ne craignons pas d'affirmer que les fidèles catholiques y trouveront l'exposition et la démonstration de leurs doctrines; pour nos frères séparés eux-mêmes, s'ils le lisent de bonne foi et sans parti pris, ils y verront la solution de toutes les objections qu'ils opposent à nos croyances. Cet ouvrage sera également très utile aux catéchistes et aux

prédicateurs. Sans doute, l'unique volume dont il se compose renferme en tout 420 pages, mais ces pages contiennent la doctrine la plus substantielle ; elles présentent la série des vérités chrétiennes dans un ordre rigoureusement méthodique; elles résument les preuves les plus solides; quelques-unes de ces pages sont même écrites avec l'éloquence simple et persuasive qui vient du cœur et va au cœur; enfin une table alphabétique permet au lecteur de trouver immédiatement le point particulier de doctrine qu'il désire étudier. C'est donc, nous le répétons, un *manuel* complet d'exposition, d'apologétique et de controverse religieuse.

PENSÉES D'UNE CROYANTE, par MARIE JENNA. Un volume in-32 raisin de 118 pages. Prix : 1 franc

Voici une miniature de livre, un livre bijou; mais ne vous y trompez pas; si son format est petit, ce qu'il renferme est grand comme tout ce que fait Marie Jenna. C'est un monde de pensées, de sentiments, de méditations. Par tous ses points, il touche à l'infini : c'est une révélation de la vie intime, je veux dire de la vie de l'âme de son auteur; en le lisant, nous voyons à découvert la source pure et profonde d'où sont sorties ces œuvres charmantes qui s'appellent : *les Premiers chants*; *mes Amis et mes Livres*, et ces œuvres magnifiques qui s'appellent *Enfants et Mères*, *Élévations poétiques et religieuses*.

Séparés l'un de l'autre par des interlignes et d'élégantes petites fleurs de lis, les *Pensées d'une croyante* n'ont pas entre elles de lien nécessaire : elles sont filles des caprices de l'imagination qui se pose çà et là sur des sujets divers, comme l'abeille sur les fleurs. Toutefois, celles qui sont nées d'un même courant d'esprit et qui ont comme un air de famille ont été groupées sous ces rubriques originales et expressives : *Dans la joie — Dans la tristesse — Dans le calme — Jailli de l'Évangile*. La dernière partie est intitulée *Fragments*. Elles pourraient se lire toutes en moins d'une heure si l'on n'était invinciblement retenu par celles qu'il faut relire, méditer, approfondir ou savourer, de même qu'un voyageur s'attarde dans un site où son œil découvre à tous moments de nouvelles beautés.

Elles sont écrites en prose, mais la prose de Marie Jenna, à la fois souple et nerveuse, pleine de force et de douceur, sur laquelle on se sent porté comme un vaisseau sur une mer profonde, cette prose n'est-elle pas toujours de la poésie ¿

« *Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.* »

A chaque pas nous retrouvons ces accents tendres ou pathétiques qui nous ont émus et charmés dans *la Cathédrale de Strasbourg*, *la Mère du*

missionnaire, *l'Aveugle*, *le Souvenir de l'Océan*, *le Papillon*, *la Berceuse*, et tant d'autres chefs-d'œuvre où éclate le génie du poète.

Plus encore que les autres productions de Marie Jenna, celle-ci est rebelle à l'analyse ; il faut citer, mais comment choisir? prenons au hasard :

« Le printemps, une image de cette présence de Dieu qui nous pénètre et nous enveloppe, à la fois au dedans et au dehors.

» Ce qui chante en[1] nous, c'est quelque chose de plus que nous, un souffle d'en haut qui passe, le reflet d'une beauté qui n'est pas la nôtre. » IL nous dit : « Tu verras ce que je vois, tu aimeras ce que j'aime, tu resplendiras de ma lumière, mes joies seront tes joies, tu vivras de ma vie : O homme, est-il possible que tu refuses ces magnifiques propositions de ton Dieu?

» C'est quand on a des joies véritables qu'on peut le mieux se passer de plaisirs.

» Qu'il est beau, le chant des âmes qui se dégage de la poussière des siècles, qui plane sur les ruines, et qui monte, qui monte à travers les générations : Plaintes, aspirations, rêves célestes, lueurs du génie, saints enthousiasmes. . Qu'il est beau le chant des âmes !

» Il ne faut qu'une petite peine pour couvrir l'âme, comme il ne faut qu'un petit nuage pour voiler le soleil !

» Nos joies terrestres n'atteignent presque jamais le degré de nos prévisions ; nos douleurs le dépassent presque toujours.

» — Une amitié refroidie, c'est une fleur fanée.

» — O Jésus ! s'il pouvait m'être prouvé que vous n'êtes pas mon Dieu, je voudrais continuer à vous aimer et à vous obéir. Si votre pensée n'était plus qu'un rêve, c'est de ce rêve que je voudrais vivre ; j'aimerais mieux votre ombre que toutes les réalités !

» Lorsque notre pensée ou notre activité veulent se répandre, et que tout est confusion dans nos rêves, dans nos plans, que faut-il faire? Nous mettre à l'œuvre.

» Ceux qui resteraient des jours entiers dans la contemplation de la nature n'ont pas de peine à croire qu'on reste l'éternité dans la contemplation de Dieu !

» Il y a une éloquence plus haute que celle de la parole, c'est celle de la vie !

» Il est rare qu'un devoir soit ennuyeux jusqu'au bout.

» Oh ! l'éloquence ! une foule frémissante sous la parole d'un homme, une âme sur toutes ces âmes !

« Bossuet parle, et la lumière éclate dans le monde des intelligences.

» Les longueurs de Dickens sont comme les longueurs d'un sentier plein de mousse, de fleurs et de papillons ; chaque pas nous offre un nouveau plaisir.

» L'automne est la saison où j'aime le mieux à écrire ; il y a dans la nature quelque chose de calme et de mûr qui met l'âme en pleine possession d'elle-même : le fruit de la pensée tombe avec celui de l'arbre.

» Il est des hommes qui ne veulent pas de Dieu ; cette triste découverte, en effrayant mon cœur, a cependant affermi ma foi. Je m'étonnais de ce que la vérité ne fût pas visible à tous comme le soleil ; j'ai compris que ce n'est pas le rayon qui manque, mais le regard. »

Tout serait à citer dans le chapitre : *Jailli de l'Évangile.* Quant aux *Fragments* qui terminent le livre, ils sont d'une beauté incomparable. C'est d'abord : *Un Souvenir :* la scène est à Paris, dans une grande église, au moment de la communion ; l'auteur peint le profond recueillement des fidèles, « ceux du dedans », et l'oppose d'une manière saisissante à l'agitation de ceux du dehors ; puis *le Martyr païen*, magnifique apostrophe à Régulus mourant volontairement dans les tortures pour faire honneur à sa parole.— « Tu n'avais qu'un idéal abstrait d'honneur et de justice, et » cela t'a suffi pour te sacrifier. Oh ! qu'aurais-tu donc fait si tu avais eu » dans ton cœur le Dieu vivant ? » Puis, *Comme un Songe*, dramatique vision de l'enfer où le poète tremblant interroge les damnés : « Pouvez-vous encore aimer ? — Non, nous ne pouvons pas aimer.— Voulez vous aimer ?— Non, nous ne voulons pas aimer. » Alors j'adorai la justice de mon Dieu, et je » compris que sa miséricorde ne pouvait plus descendre dans le royaume » de la haine éternelle. » — Puis : « *Vocation perdue* », touchante élégie sur une jeune fiancée du Christ qui abandonne l'époux céleste pour prendre un époux en ce monde » — Puis encore : *Un Poète*, émouvante apostrophe au grand poète qui a prononcé avec respect le nom de « Dieu, mais qui a » rejeté son fils, Celui par qui Dieu est venu vers nous. » Enfin, *l'État de grâce*, où l'auteur demande en commençant : « Qui dira les trésors de » joie renfermés dans ce seul mot : *l'État de grâce !* » et c'est lui-même qui le dit excellemment. Tel est l'aperçu bien insuffisant de cette œuvre maîtresse. Puisse-t-il au moins inspirer le désir de la lire ! Oh ! oui, lisez-la, vous qui êtes chrétiens ; elle fera vibrer délicieusement les plus belles cordes de votre âme ; et vous vous réjouirez, (car la renommée de Marie Jenna ira toujours grandissant), vous vous réjouirez d'avoir trouvé en elle le chantre des croyants que vous pouvez appeler par excellence « le poète chrétien ! » Et vous qui n'êtes pas encore chrétiens, qui vous croyez

incrédules, mais qui aimez l'art et le beau sous toutes les formes, qui admirez les splendeurs de nos cathédrales, les beautés de notre statuaire, de notre peinture, de notre musique religieuse, lisez Marie Jenna, lisez-la toute entière et cette voix douce et pénétrante éveillera dans votre cœur les divins échos qui y sommeillent.

TH. YMBERT,
docteur en droit, ancien avocat
à la cour d'appel de Paris

NOS VIEUX PROVERBES FRANÇAIS, par LOREDAN LARCHEY.
1 volume in-12 de 300 pages. Prix : 7 fr. 50.

A propos de l'un de ces proverbes: *Gent de lettre, honneur sans richesse*, M. Lorédan nous donne d'intéressants renseignements sur les droits que touchent de nos jours, les auteurs à la mode.

Sous le règne du roi Louis-Philippe, âge de fer de la littérature, les plumitifs aux abois en étaient réduits à demander au ciel secours et assistance. Témoin cette *Prière d'un agonisant* que cite M. Larchey:

Le Seigneur, dit-on, récompense
L'enfant qui le prie à genoux.
La prière est dans l'innocence.
Mon Dieu, qui protégez l'enfance,
Que ma prière monte à vous !

Donne à la femme la sagesse;
A l'homme, travail et santé ;
Calme et bien-être à la vieillesse ;
Vigueur et joie à la jeunesse,
Et prudence à la royauté.

Mais surtout, ô Dieu débonnaire,
A notre journal en péril,
Faites venir l'actionnaire
Pour qu'on nous paye. Ainsi soit-il !

JUSTIN MAURAIN.

Il demandait pourtant bien peu, cet infortuné : six centimes la ligne ! C'était le prix du *Corsaire*, de la *Silhouette*. Champfleury a confié à M. Larchey que *Satan-Chien-Caillou* lui avait rapporté de 23 à 25 francs. Le *Charivari*, grand argentier, payait dix centimes la ligne !

En présence de tels prix, n'est-il pas de saison de rappeler cette parodie attribuée à Méry :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

Le ciel se montrait donc sourd à la prière d'un agonisant. Aujourd'hui, on rencontre quelques écrivains qui n'agonisent pas, mais le ciel n'y est toujours pour rien. Voyez par exemple M. Émile Zola :

Il en a coûté, dit M. Larchey, trente mille francs au *Gaulois* pour donner *Pot-Bouille* en feuilleton. C'était dix mille francs de plus que n'avait été payée *Nana*. Mais *Nana*, qui approche de la 150e édition, s'est vendue beaucoup mieux en volume. M. Zola a touché de ce seul côté soixante-quinze mille francs, sans compter une vingtaine de mille francs donnés pour l'édition illustrée.

Ces prix doivent être considérés comme exceptionnels et tombent au dixième pour le commun des mortels.

Dans les lettres, il y a deux sortes de martyrs :

Les académiciens et autres plumitifs dangereux, dont les œuvres sont condamnées à être rongées par les souris et les rats ; les romanciers naturalistes, dont les odorantes productions sont dévorées par les bêtes.

M. Larchey cite cependant l'exemple d'un académicien favorisé d'un gros profit, c'est Littré. Son grand dictionnaire lui a rapporté un demi-million. Comme c'est encourageant — pour les lexicographes s'entend !

D'ailleurs, il n'est pas à la portée de beaucoup d'écrivains de décrocher une autre timbale, comme Alphonse Daudet, auquel *Sapho* a rapporté quatre-vingt mille fois soixante centimes, soit 48,000 francs ; comme Georges Ohnet, qui, en passant à la caisse du *Maître de Forges*, a touché après la 112e édition du roman, la somme de 56,000 francs (1), et en plus pour les représentations de la pièce 73,140 fr. et 5,000 fr. de billets. La vente de la pièce imprimée a produit encore 40,000 fr. en France et à l'étranger.

La *Fille de Roland* a donné en dot à son père, M. de Bornier, 120,000 francs. Le *Monde où l'on s'ennuie* n'est pas celui dans lequel vit un auteur qui, à la suite de 200 représentations, empoche un capital de 150,000 francs. *Fédora* et *Théodora* ont importé de l'étranger de l'or en barre, 300,000 francs chacune. *Dora* tout court, jouée sept cents fois en Angleterre, a rapporté à l'impressario anglais 500,000 fr. M. Sardou, qui n'a pu empêcher le démarquage de sa pièce, devenue *Diplomatie*, n'en a pas vu un rouge-liard.

Certains journalistes ne sont pas moins bien traités que les romanciers et les auteurs dramatiques.

(1) Ajoutons que, à l'heure qu'il est, les six romans de M. Ohnet publiés chez Ollendorf, comptent ensemble 880 éditions ; ce qui porte, de ce chef, à 440,000 francs le chiffre de 56,000 francs ci-dessus énoncé.

Au *Figaro* actuel, dit M. Larchey, on gagne à la fois moins et plus: *moins*, parce que les plus gros appointements n'excèdent pas dix-huit mille francs; *plus*, parce qu'ils donnent droit à des parts de propriété rapportant de *trente-six mille* à *cent vingt mille francs*.

L'article de tête est généralement payé 200 fr. et par exception 500 fr. C'est le prix qui a été donné dernièrement à M. Zola.

Quand ledit article de tête manquait par la faute de son rédacteur, M. de Villemessant infligeait une amende de 200 fr.

Le « commun des martyrs » au *Figaro* émarge au prix de 25 à 30 centimes la ligne.

Les compositeurs de musique d'aujourd'hui sont nés sous une bonne étoile et ne l'échangeraient pas contre la constellation sous laquelle pâlirent les Meyerbeer et les Rossini.

Par représentations, *Guillaume Tell* rapportait à Rossini 250 fr.; les *Huguenots*, cent francs à Meyerbeer; la *Favorite*, cent francs à Donizetti, tandis que la *Mascotte* et les *Cloches de Corneville* ont rapporté à leurs auteurs des centaines de mille francs.

« La majorité, conclut M. Larchey, lutte sans obtenir ni l'un ni l'autre, » c'est-à-dire la notoriété et la fortune, ce qui équivaut à dire que la littérature est un *item qui n'enrichit pas les gens*.

BRAVES GENS, roman parisien par JEAN RICHEPIN. Un volume in-12 de 507 pages. Prix : 3 fr. 50

Braves gens! Cela me va, me suis-je dit, en ouvrant le livre. En connaissez-vous beaucoup, de braves gens, par le temps qui court? Non?... Eh bien! moi non plus. Au reste, on peut bien déclarer que cette espèce n'a jamais pullulé; une des nombreuses différences qui distinguent les braves gens des lapins. (Cette remarque spirituelle n'est pas de moi : elle est due à mon ami Robineau; à chacun ses œuvres; *cuique suum*.)

Tout cela n'empêche pas que les braves gens de M. Richepin se composent : 1° d'Yves de Kergouët, pianiste incompris et chevelu, accompagnateur au café-concert de *la Boule-Verte;* 2° de Madeline Loupiat, jeune fille pauvre et vertueuse; 3° de Marchal, dit Tombre, exerçant le métier de Pierrot, auteur de la *Méthode suggestive*, ivrogne, mais honnête; 4° de Georgette, artiste mime, ayant toutes les qualités requises pour être premier sujet des *Folies-Élégantes*, ivrogne, mais pas du tout honnête; 5° d'une certaine collection de gens véreux, très méprisables, non moins méprisés, dont est un député, en passe de devenir ministre, M. Lepottier... Voilà les braves gens dont il s'agit.

Tombre et Georgette meurent d'ivrognerie, en proie au *delirium tremens* (voir *l'Assommoir* de Zola); Yves de Kergouët épouse Madeline et devient organiste dans une petite commune de la Bretagne; Loupiat père les accompagne et cultive leur jardin; ces bons Bretons adoptent un horrible gamin, fils de Georgette et d'un père inconnu; c'est idyllique et touchant... Robineau prétend que cet odieux enfant doit faire le désespoir de ce benêt d'Yves de Kergouët; je soutiens que le curé de l'endroit a fini par l'apprivoiser. Il serait bon d'écrire à M. Jean Richepin pour en avoir le cœur net.

En résumé, Robineau a déclaré, après réflexion, que — ce bouquin est infect —; mais il exagère toujours, ce vieux camarade; la vérité vraie, c'est que ces braves gens-là sont de drôles de types; et qu'il n'y a pas lieu de se féliciter de faire leur connaissance, et de rechercher leur compagnie.

Bautranchet, et non Beaufranchet (celui-là, je n'ai pas l'honneur de le connaître) nous a dit que nous étions des vieilles gibernes, que nous n'entendions rien à la littérature naturaliste, que l'avenir appartenait même à l'école décadente; et qu'en résumé les *Braves gens* de M. Richepin étaient dignes de l'auteur de *la Glu*... C'est possible, mais je n'aime pas le poivre rouge.

J'en tire cette conclusion : c'est qu'il faut être *dans l' train* pour apprécier les *Braves gens*, comme ils le méritent; et qu'un vieux retraité de ma sorte a bien le droit de dire en fermant ce livre : Ces braves gens là; non, cela ne me va pas !

C^t-JEAN DUPONT.

RENAISSANCE RELIGIEUSE EN FRANCE. Vues sur l'action catholique depuis cinquante ans, par LEFEBURE. Un volume in-12 de VIII-234 pages. Prix : 3 fr. 50.

La renaissance religieuse en France en 1886! sous le règne des Freycinet, des Goblet, des Lockroy, du conseil municipal de la Ville-Lumière et de ses députés! c'est raide.

Notre siècle a eu, en réalité, une renaissance religieuse, si tant est que ce mot, qui s'applique à la peinture, à la statuaire, à l'architecture, à la poésie, doive s'appliquer à ce qui ne peut pas périr. Cette renaissance, ce fut celle où les âmes, tour à tour asservies au joug de la philosophie matérialiste et foudroyées par les crimes et les douleurs de la Révolution, se relevèrent pour aspirer le souffle de la délivrance, pour réagir à la fois contre Voltaire et contre Robespierre, pour avoir quelque chose à croire,

à espérer, à aimer, pour obtenir, en priant et en pleurant sur des tombeaux, une autre réponse que celle de l'adieu suprême et du néant. Ainsi que l'a excellemment constaté le comte d'Haussonville, cette renaissance fut toute spontanée, presque clandestine ; elle offrit quelques traits de ressemblance avec les mystères de la primitive Église. Elle fut même indépendante du Concordat, et Napoléon Bonaparte n'eut en cela que le mérite d'autoriser officiellement à vivre ce qui n'avait pas attendu ses ordres pour renaître. Elle se rencontra avec un autre génie, le *Génie du christianisme*, dont l'illustre auteur, abusé par son immense succès, s'attribua l'honneur d'avoir réveillé le sentiment chrétien, tandis que ce fut, au contraire, ce réveil qui fit le succès du livre. Religiosité, si l'on veut, plutôt que religion ; un je ne sais quoi de superficiel et de vague, — le roman du christianisme plutôt que sa doctrine, — une renaissance qui n'allait pas jusqu'à serrer de près les dogmes et les préceptes de l'Église : c'est possible ; mais aussi, à quels abîmes s'arrachait la France pour redevenir chrétienne? Quels courants fougueux et sanglants n'avait-il pas fallu remonter pour revenir aux sources de vérité et de vie? Que de chemin à parcourir avant d'arriver de Diderot à Frayssinous ! Ce n'était qu'une aurore ; mais cette aurore a eu un jour, — et ce jour, — je m'obstine à le croire, — ce fut la Restauration.

Relevons encore, dans le livre de M. Lefebure, une erreur capitale : c'est que la liberté religieuse catholique ne peut plus se revendiquer pour elle-même, qu'elle est solidaire de toutes les autres et que l'unique terrain à choisir pour quiconque veut lutter en sa faveur est celui de la liberté générale. Vous ne voulez pas qu'on distingue les catholiques, dites-vous ; vous repoussez une exception en leur faveur ; c'est trop de modestie, l'ennemi ne s'y laissera pas prendre. Il les distinguera quand même, il fera une exception contre eux, mais il fera une exception.

N'est-ce pas là ce qui se passe actuellement en France où tout est libre excepté le catholicisme? Donc rien à gagner pour les catholiques à se placer sur le terrain de la liberté générale. L'ennemi sait que l'Église représente la vérité en ce monde, il la combat comme telle et c'est comme telle qu'elle doit se défendre.

Cela ne veut pas dire que l'Église demande aux pouvoirs séculiers autre chose que sa liberté propre ; non seulement sa liberté lui suffit, mais elle y a un droit particulier qui n'appartient qu'à elle et non pas à toute espèce de doctrines.

Le libéralisme prétend faire régner la paix entre l'Église et le monde ; mais précisément le Prince de ce monde ne veut pas de cette paix ; ce qu'il

poursuit, c'est une guerre sans trève ni merci, il ne s'arrêtera que lorsque Dieu l'aura enchaîné pour jamais. Voilà le vrai; le libéralisme tente une conciliation impossible.

Une moitié du livre de M. Lefebure est employée à célébrer les conquêtes du libéralisme, de 1830 à 1852, et déjà ces conquêtes n'existent plus; l'autre moitié, à conseiller la tolérance à l'Église que l'on persécute un peu partout; le moment paraît mal choisi. Le loup et l'agneau sont en présence l'un de l'autre, et c'est à l'agneau que M. Lefebure trouve opportun de prêcher la conciliation et la concorde!

LES ENFANTS DE MARIE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par M. l'abbé Boursin, chanoine de Coutances. Un volume, grand in-8° illustré sous la direction de M. Brin, prêtre de Saint-Sulpice. Prix : 15 francs

On ne pouvait employer une plus heureuse expression pour désigner les jeunes filles, les jeunes femmes, dont on nous raconte ici la biographie. Ce sont des saintes, et des saintes charmantes, qui ont vécu de nos jours, que nous avons vues, dont plusieurs portent un nom connu et honoré dans le monde : Mme Parent du Chatelet, Mlle Riant, Mlle de Lalande, d'une noble famille du Poitou, etc. Celle-ci est une simple ouvrière, celle-là une artiste, une pianiste de talent, élève du conservatoire. Quelques-unes ont un esprit supérieur, comme Mlle Riant, qui écrivait, après un échec électoral de son père : « Père n'a éprouvé aucune humiliation, il marchait à une défaite probable, mais sans hésitation ni compromis, et prenant le droit pour base, — l'honnêteté pour moyen, — la grandeur morale pour but. Vaincu, on pourra prononcer le nom de défaite ou d'anéantissement matériel; celui d'amoindrissement moral, jamais! » Ou, comme Mlle de la Bassemouturie, qui donnait à son frère cette belle définition de l'amour : « L'amour, ce n'est pas une violente aspiration de toutes nos facultés vers un être créé; c'est l'inspiration de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'infini. » Ce qui faisait dire à son frère : « Où donc prend-elle tout cela? » Cette autre, Mme Garnier, de Lyon, est la fondatrice de cette œuvre héroïque des *Dames du Calvaire*, de femmes veuves, qui, sans sortir du monde, se dévouent à soigner les incurables, les cancers, ce qu'il y a de plus répugnant, « le rebut de l'humanité ».

Et toutes ces jeunes filles, ces jeunes femmes, qui ont pris pour but de leur vie de se consacrer à la Vierge Marie et d'imiter ses vertus, sont aimables, gracieuses, douces envers la douleur, revêtues, pour ainsi dire, d'une délicatesse presque surhumaine; il semble que ce soit des anges prêtés à la terre; elles meurent jeunes, l'une d'elles en chantant un can-

tique. Ce sont des âmes nobles, qui montent du milieu de tant d'âmes basses et retournent au ciel. Et leur vie est charmante à lire, exquise, touchante, on ne la lit pas sans être ému jusqu'aux larmes. Il est peu de livres plus attachants. J'ajoute qu'il est accompagné de nombreuses gravures, d'après les chefs-d'œuvre des maîtres de toutes les écoles, Raphaël, Botticelli, Murillo, Moralès, André del Sarto, Van den Hooghe, Bouguereau, etc., choisis par M. l'abbé Brin, ce qui en fait un très beau livre.

ÉTUDE COMPLÈTE DU CHRISTIANISME, à l'usage des catéchismes de persévérance, par le chanoine DOUBLET. Trois volumes in-12. Prix: 10 fr 50

Depuis l'Explication si complète et si intéressante du catéchisme, par M. l'abbé Guillois, combien de travaux ont été publiés sur l'étude du christianisme!

Le plan de celui-ci n'est ni neuf ni original, M. Doublet ne vise pas à l'effet, il veut avant tout être classique, et c'est sa force.

Il part de l'existence de Dieu, qu'il démontre par des arguments d'une transcendente clarté. Dieu est créateur: Dieu a fait le ciel et la terre. Voici Dieu et l'homme en présence : c'est dire que la religion doit exister. Elle existe, et l'auteur en suit les traces non seulement dans les déductions de la raison, mais au vif de l'histoire humaine. Cette religion ne flotte pas au hasard : Dieu la fixe dans le grand et glorieux fait de la Révélation. Cette Révélation, l'auteur en parcourt toute l'histoire, qui aboutit au terme splendide d'un Dieu incarné. Jésus-Christ longuement et admirablement étudié, les conséquences de l'Incarnation, la grâce, le mérite, les fins dernières, terminent le premier volume.

Une très remarquable exposition de l'Église et des Sacrements remplit le deuxième.

Avec le dernier, nous parcourons toute la morale, lois, conscience, commandements, péchés, vertus, prière, etc. Un très substantiel résumé du culte, des cérémonies, des pratiques, des exercices pieux du catholique termine l'ouvrage, dont trois différentes tables facilitent grandement l'étude.

M. l'abbé Doublet déploie, dans la mise en relief des questions les plus importantes, un vrai talent. Là où est le nœud, la base, la partie fondamentale, par exemple, les preuves de la Révélation, la transmission de ces preuves à travers les siècles, la divinité de Jésus-Christ, celle de l'Église, celle des sacrements, etc., il s'arrête, il creuse, il accumule les arguments et multiplie la lumière; la vérité vous subjugue.

Jamais la partie apologétique n'est omise ni négligée. Partout, cela est

visible, elle fait l'objet de la sollicitude de l'auteur et. de fait, à quelle époque une forte et complète apologétique fut-elle plus nécessaire?

Le dogme étant presque constamment lié à l'histoire sainte, l'auteur n'a jamais exposé l'un sans l'autre. Sans doute l'histoire sainte ne fait que passer rapidement devant nos yeux, mais elle y passe dans ses parties essentielles.

Telle est la force de concentration et l'habileté d'accumulation que, sans jamais amener le chaos, l'auteur est dans sa partie morale complet autant qu'on peut l'être. La casuistique elle-même a su se faire une place relativement très large.

Tout cela est précieux; il est quelque chose de plus précieux encore peut-être; avec M. l'abbé Doublet, on ne connait pas seulement sa religion, on l'admire et on l'aime. Sous sa plume, elle apparait constamment grande, sainte, belle. Elle a des splendeurs et des charmes qui échappaient, elle contient des harmonies sur lesquelles les classiques ordinaires sont beaucoup trop muets; elle subjugue autant le cœur par ses suavités merveilleuses que l'intelligence par l'irrésistible éclat des preuves de sa divinité.

LES GRANDES JOURNÉES DE LA CHRÉTIENTÉ

par F. Hervé-Bazin, professeur. Un volume in-8° de LVIII-337 pages. Prix : 6 fr.

L'auteur, dès les premières lignes de son introduction, marque le caractère de son œuvre et montre qu'elle est sortie d'un esprit et d'un cœur profondément chrétiens. « Ce livre a pour but, dit-il, de démontrer que dix fois au moins, dans *les Journées du Pont-Milvius*, *de Tolbiac*, *de Poitiers*, *de Pavie*, *de Jérusalem*, *de Las-Navas*, *de Grenade*, *de Lépante*, *de Vienne et de Peterwardein*, la chrétienté a sauvé le monde de la barbarie païenne, sarrasine, lombarde ou turque. »

Toute cette introduction où de vigoureuses pensées sont exprimées dans un style élégant et ferme, est d'une très belle venue. M. Hervé-Bazin examine en historien, maître de son sujet. « les traits généraux de la chrétienté » et embrasse « d'un coup d'œil les siècles qui nous séparent aujourd'hui de la naissance du christianisme. » Cette étude, qui remplit 70 pages, forme certainement une des meilleures leçons d'histoire que l'on puisse lire. Les faits y sont racontés avec une concision lumineuse et jugés de haut. L'auteur est de ceux qui savent être brefs sans rien oublier du fond et sans rien négliger dans la forme. Il y a des leçons de style dans ces pages si riches d'enseignements chrétiens.

Naturellement, c'est par la journée du pont Milvius (28 octobre 312) que

commence cette histoire des grandes journées de la chrétienté; elle se termine par le récit des batailles de Peterwardein, le 5 août 1716, et de Belgrade, 16 août 1717. Ce jour-là, les Turcs furent définitivement vaincus, et, depuis 170 ans, ils ne doivent qu'aux divisions et aux jalousies des États chrétiens d'être restés à Constantinople.

Ces triomphes de la croix, où la France eut si grande part, bien qu'ils portent des dates souvent fort éloignées les unes des autres, forment dans le livre de M. Hervé-Bazin un ensemble plein d'harmonie et constituent, par l'unité de pensée et les habiles déductions de l'auteur, l'histoire suivie des luttes armées de la chrétienté contre la barbarie ennemie de l'Église. Tous ces récits rigoureusement exacts comme le veut l'histoire, sont passionnés, vivants, débordant de foi. Le savant et éloquent professeur de l'université catholique d'Angers a brillamment atteint le but qu'il s'était marqué. Son travail est fait pour développer le zèle des catholiques militants et réveiller ces neutres, ces indifférents qui, tout en s'honorant de respecter la religion, ne savent pas aimer l'Église et semblent ignorer que dix fois au moins du pont Milvius à Peterwardein, en passant par Lépante et Vienne, à travers tous les siècles de l'histoire, la chrétienté, dirigée par les Papes, a sauvé l'Europe et la civilisation.

GÉOLOGIE DE JERSEY, par le P. Ch. Noury, S. J., professeur à Saint-Louis (Jersey), ancien professeur à l'école Sainte-Geneviève (Paris). Un volume in-8° de VIII-177 pages. Avec une carte géologique imprimée en couleur et quatre planches dans le texte. Paris, (1886). Prix : 6 francs.

Obligé de chercher hors de France un asile et un emploi à ses talents spéciaux, le R. P. Ch. Noury a trouvé moyen de combiner avec l'enseignement, qu'il distribue à des confrères plus jeunes, une exploration à fond de l'île de Jersey au point de vue géologique. Cette région n'était encore qu'imparfaitement connue des géologues, et les résultats consignés dans le joli volume que nous signalons prouvent qu'elle méritait de nouvelles recherches. Après avoir brièvement exposé ce qu'on a fait avant lui, l'auteur donne une description détaillée, presque minutieuse, des roches variées de Jersey, de leur distribution et de l'étendue respective des dépôts qu'elles ont formés, enfin de toutes les particularités du relief et des contours de cette île, qui est des plus accidentées, malgré sa faible étendue.

On ne peut qu'admirer l'abondance et la précision des renseignements ici réunis; tout cela suppose des investigations consciencieuses, prolongées, qu'un zèle infatigable pour la science et un souci merveilleux de l'exactitude ont pu seuls faire entreprendre et continuer. Disons en passant que

le jésuite géologue a été récompensé de sa peine par des découvertes remarquables, par exemple celle de ces curieuses *pyromérides* qui l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'on connaissait en ce genre. Après cette partie plus spécialement descriptive, l'auteur, sans quitter jamais le terrain solide des faits qu'il a observés, explique comment se sont creusées dans les roches ces merveilles naturelles, fentes et grottes mystérieuses, anses et baies aux contours diversifiés. pittoresques vallées, qui n'intéressent pas moins le géologue qu'elles ne charment le touriste.

Enfin, remontant encore plus haut dans le temps et dans l'enchaînement des causes, tout en se bornant aux inductions qui résultent directement des faits, il s'efforce de reconstruire le passé géologique de Jersey. Chemin faisant, il démolit, par des arguments qui paraissent fort sérieux, certaines hypothèses concernant les envahissements prétendus périodiques de la mer sur les terres littorales du golfe normando-breton.

Une belle carte géologique en couleur résume les études de l'explorateur de Jersey et permet de suivre facilement ses descriptions. Tout l'aspect matériel de ce petit volume, imprimé par Firmin Didot, et très agréable à l'œil.

DEUX GÉNÉRATIONS, par le comte TOLSTOÏ, traduction de M. E. HALPÉRINE
Un volume in-12 de 260 pages. Prix : 3 francs

Les romans russes sont à la mode, il faut le reconnaître : c'est du Nord que nous vient la lumière. Nicolas Gogol, qu'inventa Mérimée, Tourgueneff, qui vécut presque constamment parmi nous, n'étaient pas parvenus à fixer l'attention publique; les œuvres de Dostoïevsky et du comte Tolstoï seules se sont imposées aux lecteurs français. Ce n'est pas, disons-le de suite, à cause de leur mérite transcendant; ce n'est pas à cause de leur extrême originalité : c'est simplement parce que, malgré Sébastopol et la campagne de Crimée, nous ne pouvons arriver à considérer les Russes comme nos ennemis et qu'aujourd'hui, dans l'isolement où nous nous trouvons, nous essayons de nous rattacher au seul peuple étranger, qui ose encore employer la langue française dans ses rapports diplomatiques. C'est évidemment là l'impression intime des lettrés, de ceux qui étudient, qui pensent et ne croient pas que les nihilistes soient les réformateurs désirables du monde russe et du genre humain. Autrement, M. Melchior de Vogué, diplomate et homme de lettres. eût-il écrit ce livre d'une si haute portée philosophique et littéraire, *le Roman russe?* Telles sont, à notre avis, les raisons qui justifient cette vogue dont jouissent, à cette heure, les écrits des auteurs russes, nos contemporains.

Car, en somme, ce nouveau volume du comte Tolstoï, que nous annonçons, n'a rien de bien curieux et de bien intéressant par lui-même : l'action n'existe pas; est-ce maintenant une peinture exacte des mœurs de deux générations des officiers du czar? J'estime que l'auteur est misanthrope; et le nouveau genre de vie qu'il a adopté, me donne raison : donc, devons-nous croire ce qu'il dit et supposer que la majorité des officiers russes était jadis composée de joueurs et d'ivrognes, et qu'aujourd'hui elle est remarquable par son esprit calculateur, sceptique et lâche? Autant vaudrait dire que nous devons chercher l'image de notre société française dans les romans de M. Zola et de ses élèves. Qu'on me ramène à Michel Strogoff, j'aime mieux cela! Et les Michel Strogoff, croyez-vous donc que la race en soit perdue? Que vient donc de faire le général Kaulbars, en Bulgarie? ....

On fera remarquer, avec raison, que *le Prisonnier du Caucase* corrige la mauvaise impression que ressent le lecteur, en finissant la dernière page de *Deux générations*; mais cela n'est pas suffisant. Il est très difficile de juger une œuvre nouvelle du comte Tolstoï :

Après avoir écrit deux chefs-d'œuvre, *la Guerre et la Paix* et *Anna Karénine*, il a fini par penser que la sagesse est de se rapprocher des créatures non pensantes, « de l'animal, de la plante, de la nature ». Et il s'est fait le disciple de Sutaïef, un des paysans qui prêchent la fraternité et le communisme dans l'Évangile. Toute la morale, à ses yeux, est contenue dans ces préceptes : « Ne résistez pas au mal... Ne jugez pas... Ne tuez pas... »

Toutes les productions récentes de l'auteur trahissent ce nouvel état de son esprit : et c'est pourquoi *le Prisonnier du Caucase* ne résiste pas, ne juge pas, ne tue pas... Il me semble que la théorie du *laissez faire*, *laissez dire*, laissez... tout, est jugée aujourd'hui en France : nous avons fait, et nous faisons encore une expérience de ce genre, dont nous ne pouvons calculer le prix. Est-ce à dire que nous soyons dans la bonne voie? On nous permettra d'en douter.

La société russe n'est pas telle que l'auteur nous la dépeint : nous ne voulons pas le croire. L'écrivain, qui signe Ary Ecilaw et nous raconte l'histoire d'*une Altesse impériale*, ne détruira pas notre optimisme. Tout cela, ce sont œuvres de partis politiques : nous, qui écrivons dans une Revue littéraire, nous nous rappellerons que nous ne devons pas nous associer à ces luttes où chacun des combattants altère, à son profit, la vérité.

Le livre, dont M. Halpérine vient de donner la traduction, nous semble

un pamphlet : il n'augmentera pas la réputation littéraire de l'auteur : il ne nous fera pas mépriser cette société et cette nation russe, que M. de Vogué connaît si bien et dont il a pu dire : « Le cœur de l'arbre est toujours vigoureux et plein de sève. » MAURICE PUJOS.

LE LOUP DANS LA BERGERIE, par ALFRED DESTOURNELLES
Un volume in-12 de 220 pages. Prix : 3 fr. 50

On ne reprochera pas à l'auteur d'avoir dissimulé le poison sous les fleurs, son livre est bien ce que le titre annonce : *le Loup dans la bergerie.* On ne lui reprochera pas non plus la banalité du sujet; pour un livre qui n'est pas immoral on ne saurait imaginer une situation plus hardie. Qu'on en juge :

Maxime de Murcy n'avait que dix-huit ans lorsqu'éclata la guerre de 1870; il était le seul espoir de sa mère devenue veuve ; quoique âgé de dix-huit ans on ne lui en aurait donné que seize, à voir sa taille au-dessous de la moyenne, sa fraîche figure encadrée par de blonds cheveux, ses grands yeux expressifs, bordés de longs cils et ses traits fins comme ceux d'une femme. De barbe, il n'en est point encore question, et au-dessus de ses lèvres roses, nul duvet ne projette son ombre, ne voile son aimable et gracieux sourire. Il est trop joli pour un homme. N'oubliez pas ce portrait, il donne la clef de tout le roman.

Maxime de Murcy donc s'engage à l'âge de dix-huit ans à la nouvelle des premiers désastres de 1870. Il arrive en face de l'ennemi précisément la veille de la bataille de Sedan, il est laissé pour mort sur le champ de bataille, puis emporté dans une ambulance prussienne d'où il ne sort que pour être envoyé au fond de la Silésie. Mais sa convalescence était trop récente pour lui permettre de suivre jusqu'au bout la colonne de prisonniers et il est abandonné sur la route avant la dernière étape. La Providence permet qu'il y soit recueilli par un bon ménage hollandais fixé depuis longtemps en Silésie et qui offre au jeune Français l'hospitalité la plus cordiale. Mais elle ne peut se prolonger indéfiniment sans éveiller l'attention des voisins et d'ailleurs le jeune de Murcy a le plus vif désir de rentrer en France. On décide que, mettant à profit le physique de Maxime, on déguisera celui-ci en fille et que sous le nom de Marguerite Gœthe, il sera reconduit jusqu'à la frontière par son oncle prétendu, le bon monsieur Van Hope.

Tout était disposé et l'on devait se mettre en route le lendemain, lorsque le commissaire paraît à la grille de la maison. Des bruits ont couru qu'un Français recevait l'hospitalité chez M. Van Hope et le commissaire venait s'en assurer. Or, on allait se mettre à table et la vue d'un troisième couvert

comble de joie celui-ci. Mais Maxime avait eu le temps de quitter la salle. Pendant que M. Van Hope explique que le jeune Français n'est autre que sa nièce, il endosse son nouveau costume et descend se mettre à table avec une grâce et une aisance qui donne le change à l'ennemi. On en est quitte pour la peur, mais il faut renoncer au projet d'évasion ; l'éveil donné en rendrait l'exécution impossible, et, d'un autre côté, le séjour chez M. Van Hope ne saurait se prolonger sans danger. C'est alors que la nécessité d'une solution détermine celui-ci à présenter sa nièce à la supérieure d'un couvent à laquelle il a rendu service et dont la maison est installée sur un large pied qui laisse à chaque élève sa petite chambre. La jeune Marguerite Gœthe est acceptée et voilà donc le loup dans la bergerie. Mais qu'on se rassure, s'il y a là une situation neuve et périlleuse, l'auteur a eu le talent de la pré- senter avec une délicatesse et un tact parfaits. La morale est sauvée, l'intérêt est poignant.

Une jeune pensionnaire autrichienne se prend d'amitié pour Marguerite Gœthe à qui sa réserve a fait une réputation de sauvage, et la situation de celle-ci devenait des plus difficiles, lorsqu'un incendie éclate au couvent ; une jeune élève oubliée dans un quartier en flammes va périr et les pompiers regardent le sauvetage impossible, lorsqu'une pensionnaire s'élance sur une échelle à demi consumée, ramène l'enfant et disparaît. Les autorités cherchent la vaillante élève pour la féliciter, mais le bon Van Hope, à la première nouvelle du désastre, était accouru avec sa voiture, y fait monter Maxime qui toujours sous le nom de Marguerite Gœthe arrive à la frontière autrichienne en même temps qu'on constate sa disparition du couvent.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter, puisque nous rendons compte d'un roman, que tout cela finit par un excellent mariage en bonne et due forme célébré à Paris où la jeune autrichienne avait suivi son père, attaché militaire à l'ambassade de Vienne, et où Maxime de Murcy la retrouve avec la plus grande satisfaction. W. F.

ROMÉO ET JULIETTE, tragédie de W. SHAKESPEARE, traduction en vers français par Daffry de la Monnoye, illustrée de dix grandes compositions dessinées par Andriolli et gravées sur bois par J. Huyot. Grand in-4°. Prix : broché, 40 francs ; relié, 50 francs

Cette édition de l'un des chefs-d'œuvre du grand dramaturge anglais est elle-même un chef-d'œuvre. Elle a été exécutée d'après les célèbres éditions du Louvre, qui ont fait la gloire de Pierre Didot. En empruntant à ces éditions l'harmonieux agencement de leur texte dans la page, leurs types si nets, la proportion de leurs marges, MM. Didot étaient assurés de con-

quérir les suffrages des amateurs de la belle et simple ordonnance typographique. Dans cette beauté et cette simplicité réside un caractère de grandeur, qui inspire vraiment le respect. Telle l'émotion qu'on éprouve à la vue d'un beau monument ou d'une belle statue. Et quel plus beau monument pourrait-on élever à l'art typographique ? Pour éditer une œuvre hors ligne, il n'y avait pas, suivant nous, de caractères plus appropriés que ceux du type Didot, si artistiques et si français.

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET

par Paul Thureau-Dangin, tome III. Un volume in-8° de 552 pages. Prix : 8 fr.

Dans le troisième volume qu'il nous donne aujourd'hui, et qui va de 1836 à 1839, M. Thureau-Dangin fait passer sous les yeux des lecteurs les plus palpitantes péripéties du gouvernement parlementaire, le premier ministère de M. Thiers, l'alliance, la coalition et la brouille de M. Molé et de M. Guizot, le ministère Molé, celui du maréchal Soult. Pendant cette période de quatre ans, combien il a été versé de torrents d'éloquence et d'injures, dépensé de génie stratégique et d'esprit sournois, déloyal, chicanier, ergoteur, le tout pour la plus profonde déconsidération du régime ! A la fin, tout le monde est vaincu, les combattants gisent sur le carreau, le nez bouté en terre, dépeignés, pantelants et crevés. C'est le mot. M. Molé, après dix-sept discours prononcés en douze jours, demandant grâce, on lui crie : « Crève, chien ! » Le jeune petit père Thiers riposta par treize discours, autant de morsures, appliquées de cette voix de fausset, dont la tribune française, trente-cinq ans après, reconnut les accents endiablés. Que de luttes sans issue ! bien plus, dangereuses ! L'interrègne ministériel, l'émeute du 12 mai à la suite ! Et quel est l'ancre de salut ? Le sceptre du roi, renforcé de l'épée du maréchal Soult !

Pendant que la guerre sévissait au parlement, la paix religieuse semblait commencer un règne de longue durée : c'est l'époque des Lacordaire et des Ravignan, des Montalembert et des Ozanam. En Afrique, nos armées étaient aux prises avec l'islamisme et nous préparaient une magnifique colonie. « Dix années de guerre africaine », tel est le titre du dernier chapitre de ce troisième volume, que l'académie a jugé digne de partager avec ses devanciers le grand prix Gobert qui leur avait été décerné.

COMÉDIE DU JOUR (LA) SOUS LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE,

par Albert Millaud, illustration par Caran d'Ache. Un volume grand in-8° de 388 pages. Prix : 20 francs

On connait l'esprit de l'écrivain, l'originalité de l'artiste. Ils n'ont jamais traité un sujet qui leur convînt mieux. Tout notre temps y passe :

la *cour*, comme ils disent de l'entourage de M. Grévy, les députés, les conseillers municipaux, la *gomme*, l'éducation laïque, les lycées de filles, les acteurs, l'académie même. Et quels traits vifs, piquants, amusants, parfois un peu vifs, mais vrais! Car, ce qui rend ce livre si amusant, c'est qu'il est rempli de vérités ; ces deux satyriques sont pleins de bon sens et vont droit au point où il faut frapper.

Il n'est pas de critique plus juste que l'histoire de la jeune fille savante, de croquis plus fin que l'examen subi par un candidat laïque, devant un universitaire des nouvelles couches. Quant à M. Grévy, qui revient sans cesse, et surgit, çà et là, comme un diablotin d'une boite à surprise, il est tellement comique que l'on a presque un remords de tant en rire et s'en moquer. Qu'est-ce qu'un gouvernement aussi ridicule? Ne devons-nous pas avoir honte de le supporter?

Le débordé de ce livre n'était pas sans péril pour la morale, que tant d'auteurs respectent si peu dans la comédie réelle. M. Millaud l'a fort bien vu et nous devons lui rendre le témoignage qu'il a su s'en garantir d'une manière à peu près suffisante.

AVENTURES DE HUCK FINN, l'ami de Tom Sawyer, par MARK TWAIN. traduit par William Hugues. Un volume petit in-4° de 276 pages, illustré d'eaux-fortes typographiques par Sirouy. Prix : 6 francs

Elles sont merveilleuses ces aventures de Huck Finn et font suite à celles de son ami Tom Sawyer, deux bambins d'Amérique, âgés de douze à treize ans. Ce second récit est digne du premier par l'abondance et l'inattendu des incidents qui marquent la vie du jeune héros.

La veuve Douglas, ayant adopté Huck Finn, essaye de le civiliser. L'enfant n'était pas orphelin, mais son père avait disparu depuis longtemps et il ne tenait pas à le voir revenir, « parce qu'il le battait après avoir bu, c'est-à-dire tous les jours ». Cependant, habitué à vivre à sa guise, il trouve intolérable sa nouvelle existence. Rester enfermé dans une maison, avoir des habits neufs, n'entendre dire que la vérité, se lever, manger et se coucher à heure fixe, tout cela le gêne et l'ennuie. Il décampe. Alors commence une série ininterrompue de ruses, de stratagèmes, pour éviter d'être repris ; une maison dans les bois, des pirates sur la rivière, un nègre qui se sauve, une île du Mississipi où Huck se réfugie et vit en Robinson, des voleurs, un nouveau Louis XVII des moins authentiques, la vie sur un radeau, des serpents à sonnettes, une maison qui flotte sur l'eau, des bateaux à vapeur qui passent sur un radeau, etc., et mille traits de l'industrie ingénieuse de Huck qui montrent que l'esprit et le courage se

tirent toujours d'affaire. Enfin les aventures ont un terme. Huck Flinn est ramené dans la demeure de Mme Douglas où il est en train de se civiliser.

Cette œuvre est honnête et morale, mais la note religieuse en est absente.

AU TONKIN ET DANS LES MERS DE CHINE. Souvenirs et croquis, par M. ROLLET DE L'ISLE, ouvrage illustré de plus de 500 dessins en noir et en couleur. Un volume in-8° de 338 pages. Prix : 15 francs

Dans ce livre, M. Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine, a retracé, d'un crayon habile et fidèle, ce qui se passait sous ses yeux. Rien n'est plus neuf, plus piquant, que cette suite de types de Chinois, d'Annamites, de pirates, et aussi nos courageux et dévoués missionnaires, et ces marins, et soldats français qui se battaient si héroïquement, qui supportaient si gaiement les plus dures fatigues, les plus meurtriers climats, et, après avoir enlevé en courant les batteries chinoises, — dressées, armées et dirigées par les officiers anglais, soit dit en passant, — célébraient, dans des chansons aux vers inégaux mais bien sentis, la gloire de la France et les louanges de leur chef, l'amiral Courbet, qu'ils admiraient autant qu'ils l'aimaient. Ce livre de M. Rollet de l'Isle, qui raconte les grands et rudes combats du Tonkin et des mers de Chine, dans lesquels se sont illustrés, au prix de grandes pertes, hélas! ces vaillants hommes dont le nom est devenu populaire, Négrier, Dominé, Herbinger, Courbet, etc., est une histoire patriotique des plus émouvantes, en même temps qu'un très pittoresque album.

QUAND J'ÉTAIS PETIT. Histoire d'un enfant racontée par un homme, par LUCIEN BIART Un volume in-18 de IV-296 pages. Prix : 3 fr 50. — *Le même ouvrage*, édition in-8o, richement illustré en noir et couleurs par M. BOUTET DE MONVEL. Prix : 10 francs

C'est par devoir que nous nous sommes mis à lire cet ouvrage, et dès la première page, l'intérêt s'est emparé de nous et n'a fait que grandir jusqu'à la fin du volume. On s'amuse pour tout de bon à entendre raconter si bien les premières années de son enfance, ses premiers travaux, ses petites misères, ses luttes avec les compagnons... d'infortune. On se reprend à avoir sept ans. Nous pouvons ajouter qu'à côté de ces pages charmantes, on en trouve de vraiment émues, de finement délicates. Combien d'enseignements cachés sous une observation, un mot d'enfant !

Une seconde édition de cet ouvrage a été illustrée par M. Boutet de Monvel, avec un sentiment digne du texte. Artiste et écrivain étaient faits pour s'entendre et de cette collaboration est né un des plus jolis livres qui se puissent lire et voir.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AVEUGLE!!! par Mlle Trouessat. Un vol. in 18 jésus de 289 pages. Prix : 2 fr. 50 (*Bibliothèque des mères de famille*)

BOURGEOIS D'AUTREFOIS (les), par Albert Babeau. Un vol. in-12 de v-423 pages. Prix : 3 fr 50

BRAVES GENS, roman parisien, par Jean Richepin. Un vol. in-18 jésus de 515 pages. Prix : 3 fr. 50

CALVAIRE (le), par Octave Mirbeau. Un vol. in-18 jésus de 323 pages. Prix : 3 fr. 50

CANNE DE MONSIEUR MICHELET (la), promenades et souvenirs par Jules Claretie; préface par L. Mézières, de l'Académie française. Un vol in-8° illustré de un portrait gravé par Burney et douze grandes eaux-fortes hors texte. Prix : 35 fr (*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

CŒUR ET LA TÊTE (le), par Mlle Z Fleuriot. Un vol. in-16 de 327 pages. Prix : 2 fr. (*Petite bibliothèque de la famille*)

COMÉDIE DE L'APÔTRE; par Champfleury. Un vol. in-18 jésus de xx-343 pages. Prix: 3 fr. 50

CONCOURS LITTÉRAIRES : rapports annuels (1875-1885), par Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus de 379 pages. Prix : 3 fr. 50 (*Bibliothèque contemporaine*)

CORRESPONDANCE DE LOUIS VEUILLOT. Tome V : Lettres à son frère et à divers. Un vol. in-8° de XII-443 pages. Prix : 6 fr.

DE LA POLITIQUE FRANÇAISE ; nécessité pour elle d'une orientation définitive, par Charles Lelorrain. Un vol. in-8° de 260 pages. Prix : 3 fr. 50

DOCTRINE ET CONDUITE DE SAINT SULPICE; lettre à M. Icard, supérieur général de la Compagnie; par Mgr Fèvre, protonotaire apostolique. Un vol in-8° de 54 pages. Prix: 1 fr.

DU CARACTÈRE DE L'ÉPOPÉE dans la Légende des Siècles, par E. Bernier. Un vol. in-18 de xv-100 pages. Prix : 2 fr. 50

ÉDUCATION DES FEMMES (l') par les femmes, études et portraits par Oct. Gréard, de l'Académie française ; (première série : Fénelon, Mme de Maintenon, Mme de Lambert, J.-J. Rousseau, Mme d'Epinay, Mme Necker, Mme Roland) Un vol. in-18 jésus de XXI-365 pages. Prix : 3 fr. 50 (*Bibliothèque variée*)

ENTRETIENS SUR LES MYSTÈRES DU SAINT ROSAIRE, par Mgr Charles Gay, évêque d'Anthédon. Deux vol. in-12. Prix : 7 fr. 50

ESPRIT SOUTERRAIN (l') par Th. Dostoïevsky, traduit et adapté par E. Halpérine et Ch. Morice Un vol. in-18 jésus de 303 pages. Prix : 3 fr. 50

ÉVOLUTION DE LA MORALE (l') leçons professées pendant l'année 1885-1886, par Ch. Letourneau, président de la Société d'Anthropologie. Un vol. in-8° de xx-478 pages. Prix : 7 fr. 50

FEMMES DES TUILERIES (les) la jeunesse de la duchesse d'Angoulême par Imbert de Saint-Amand. Un vol. in-18 jésus de 359 pages Prix : 3 fr. 50

FRANCE JUIVE DEVANT L'OPINION (la) par Édouard Drumont. Un vol. in-18 jésus de 312 pages. Prix : 3 fr. 50 (*Il a été tiré des exemplaire sur grand papier*)

FRANCE N'EST PAS JUIVE (la) par Léonce Reynaud, ancien trésorier payeur général. Un vol in-18 jésus de 352 pages. Prix : 3 fr. 50

GRANDES JOURNÉES DE LA CHRÉTIENTÉ (les) par F. Hervé-Bazin, professeur. Un vol. in-8° de LVIII-337 pages Prix : 6 fr.

HISTOIRE DE L'ÉMIGRATION; les Émigrés et la seconde coalition (1797-1800) d'après des documents inédits; par Ernest Daudet Un vol. in-8° de 387 pages. Prix : 6 fr.

HISTOIRE DU CONCILE DU VATICAN, d'après les documents originaux, par S. Exc. Mgr Eugène Cecconi, archevêque de Florence. Préliminaires du Concile. Ouvrage traduit de l'italien par M Jules Bonhomme, curé de Saint-Jean-Baptiste-de-Grenelle, à Paris, et M. D. Duvillard, vicaire à la même paroisse Quatre vol. in 8°; t. I (récit): III-553 pages ; t II (récit et documents), 500 pages ; t. III (documents), 724 pages ; t IV (documents), 828 pages. Prix : 32 fr.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE, par Ferdinand Brunetière. Tome III in-18 jésus de 380 pages. Prix : 3 fr 50 (*Bibliothèque contemporaine*)

INSTRUCTION PUBLIQUE ET LA DÉMOCRATIE (l') 1879-1886, par Albert Duruy. Un vol in-18 jésus de 479 pages. Prix : 3 fr. 50

LA BRUYÈRE DANS LA MAISON DE CONDÉ ; études biographiques et historiques sur la fin du XVIIme siècle ; par Etienne Allaire. Deux vol. in-18 ; tome I, xx-575 pages ; tome II, 648 pages. Prix : 16 fr.

MAM'ZELLE VERTU, par Henri Lavedan. Un vol in-18 jésus de 327 pages Prix : 3 fr. 50

MARIAGES D'AUJOURD'HUI (les) par Philibert Audebrand. Un vol. in-16 de 311 pages Prix : 3 fr. 50

NOIR ET ROSE ; le chant du cygne ; le malheur de tante Ursule, par Georges Ohnet. Un vol. petit in-8° sur papier vergé. Prix : 8 fr. (*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

NOS OISEAUX, par André Theuriet, avec aquarelles de Giacomelli. Quatrième partie. Grand in-4°, XII-24 pages avec 8 planches hors texte, entête et culs-de-lampe en fac-similé d'aquarelles tirés en taille douce. Prix : 60 fr.

NOUVEAUX MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, par D. Nisard, de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus de 337 pages. Prix : 3 fr. 50 (*Bibliothèque contemporaine*)

NOUVELLES GAULOISES, par Charles Lexpert. Un vol. in-18 jésus de 324 pages. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRES d'A. NEFFTZER. Un vol. in-8° de XI-432 pages et portrait. Prix : 7 fr. 50

ŒUVRES POÉTIQUES DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE. Deux vol. petit in-12 ; t. I, (1819-1833), Idylles. Elégies, LXVII-283 pages et portrait ; t. II, (1833-1859), Elégies, Romances, Mélanges, Fragments, Poésies posthumes, 395 pages. Prix : 12 fr. (*Petite Bibliothèque littéraire*)

ŒUVRES POLÉMIQUES DE Mgr FREPPEL, évêque d'Angers. 8me série. Discours prononcés à la Chambre des députés du 16 mai 1885 au 30 mars 1886. Un vol in-18 jésus de 582 pages. Prix : 3 fr. 50

PAYS DES DIX MILLE LACS (le) ; quelques jours de voyage en Finlande ; par Léon de Rosny. Un vol. in-18 jésus de XXIII-287 pages avec dessins à la plume. Prix : 3 fr. 50

PRINCESSE ; Un grand mariage ; les Trois coups de foudre ; Mon camarade Mussard ; par Ludovic Halévy, de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus de 307 pages. Prix : 3 fr. 50

ROI DES JACQUES (le), par Mme Cassan. Un vol. in-18 jésus de 357 pages. Prix : 2 fr. 50 (*Bibliothèque des mères de famille*)

SOCIALISME D'ÉTAT (le), par Léon Say, de l'Académie française. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS (1785-1870) du feu duc de Broglie, de l'Académie française. Tome IV et dernier, in-8° de VII-373 pages. Prix : 7 fr. 50

VIE PARISIENNE (la), par Parisis (Emile Blavet). Un vol. in-18 jésus de VII-372 pages. Prix : 3 fr. 50

ZYTE, par Hector Malot. Un vol. in-18 jésus de 435 pages. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXII. N° 2 **Février 1887**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

L'ALLEMAGNE A LA FIN DU MOYEN AGE, par JEAN JANSSEN, traduit de l'allemand sur la quatorzième édition, avec une préface de M. A. HEINRICH, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Lyon. Un volume in-8° de XLIV-604 pages. Prix : 8 francs.

L'*Histoire du peuple allemand*, de Janssen, qui doit former six volumes, est certainement l'une des œuvres savantes les plus originales qui aient paru en Allemagne dans ces dernières années.

Ce n'est pas l'histoire politique, ce n'est pas même l'histoire religieuse que l'écrivain catholique a entrepris de raconter; c'est la vie même du peuple allemand, telle qu'elle était au siècle qui a précédé la Réforme, et telle qu'elle est devenue au milieu des luttes intestines et des bouleversements qui l'ont suivie, dont il nous retrace le tableau.

Or, la Réforme est considérée par une grande partie des Allemands comme le point de départ d'une rénovation ; les générations y sont élevées dans cette idée que la vie intellectuelle et morale du peuple allemand date de la grande révolution religieuse accomplie par Luther, et que tous les progrès matériels et les développements de la civilisation, ont été la conséquence de cette impulsion féconde imprimée à son peuple par le génie du grand réformateur.

La Réforme est, en Allemagne, pour un très grand nombre de chrétiens assez tièdes, ce que la Révolution est, en France, pour une foule de bourgeois fort conservateurs. C'est un dogme qui impose, il est vrai, peu d'observances à ses fidèles, mais auquel il est interdit de toucher. L'Allemagne date de la diète de Worms en 1521, comme la France date du 5 mai 1789. Ceux qui le répètent le plus haut seraient les plus embarrassés s'ils devaient le prouver, mais ils n'en tiennent que plus à leur opinion.

Pour avoir heurté ce dogme de front, l'auteur de l'*Histoire du peuple allemand* a soulevé contre lui une légion d'adversaires : aucun travail n'a eu un pareil retentissement, aucun ouvrage n'a excité autant de violentes tempêtes dans le monde ordinairement si calme des journaux religieux et des revues savantes.

C'est que le livre de Janssen est, pour la Réforme, précisément ce que le

livre de M. Taine est pour la Révolution française. L'attitude des deux écrivains est presque la même, quoique les deux hommes soient séparés par toute la distance qu'on peut mettre entre un libre penseur et un croyant. Le procédé est, à coup sûr, identique, et, à la lecture des deux ouvrages, il est impossible à un lecteur clairvoyant de n'en point être frappé. Aux discussions théoriques sur la valeur de l'ancien régime et des temps nouveaux, M. Taine a substitué une immense enquête dans laquelle les documents originaux, juxtaposés en une puissante synthèse, doivent nous fournir, si tant est qu'on puisse y arriver jamais, les éléments d'une conclusion définitive. Les procès-verbaux, les rapports, les pièces confidentielles nous montrent, à Paris et en province, la vie de la nation française pendant cette terrible période d'orage; de même qu'une enquête préalable, fondée sur la même méthode nous a fait concevoir ce qu'était la vie nationale avant la période de crise.

Janssen ne procède pas autrement. La vie industrielle sociale, les mœurs chrétiennes prises dans leurs détails les plus intimes, voilà ce qu'il recherche dans le passé et ce qu'il met sous les yeux, souvent avec un rare bonheur. Le tableau est très évidemment à l'avantage du catholicisme; il montre que, un siècle avant la réforme, dans cette période proclamée néfaste, les universités et les hautes écoles se créent de toutes parts; les études y sont florissantes, ce qui prouve que les savants et leurs élèves y ont quelque sécurité et quelque bien-être; la richesse se développe dans les villes, les goûts artistiques se répandent jusque dans les corporations ouvrières, signe incontestable d'une aisance relative, d'une existence où les besoins les plus urgents de la vie sont facilement satisfaits; les relations commerciales s'étendent, en dépit des guerres privées et des hostilités seigneuriales.

Citons à l'appui quelques pages dans lesquelles M. Janssen accumule les documents qui prouvent le bien-être des paysans à cette époque.

« En Poméranie et dans l'île de Rugen, écrit Kanzow, les paysans sont riches; ils ne portent que des vêtements anglais et d'autres habillements coûteux, semblables à ceux que portaient autrefois la noblesse et les bourgeois aisés. »

« Les paysans d'Altenbourg portaient des bonnets de fourrure en peau d'ours, des chaînes de corail où étaient suspendues des pièces d'or et des rubans de soie, objet de luxe alors très dispendieux. »

Werner Rolewinck met cette parole dans la bouche des nobles westphaliens : « On prête maintenant plus facilement à un paysan qu'à dix d'entre nous, et le cultivateur capitalise comme il veut. »

En un seul jour, s'il faut en croire le chroniqueur Stolle, il y aurait eu, à Niklashausen, soixante-dix mille paysans réunis, dont la plupart apportaient des cierges tellement gros que trois ou quatre hommes pouvaient à peine en porter un. Le prédicateur tonna contre les vaines parures, les colliers précieux, les vêtements de soie et les souliers pointus, et son zèle nous permet d'apprécier la richesse des paysans d'alors.

Wimpheling dit, à propos des populations rurales de l'Alsace : « Le bien-être a rendu orgueilleux et voluptueux les paysans de notre pays et de bien d'autres contrées d'Allemagne ; je connais des villageois qui font tant de dépenses aux noces de leurs fils et de leurs filles, ou bien à l'occasion des baptêmes, qu'on pourrait acheter, avec l'argent qu'ils prodiguent, une maison, un champ, et, par dessus le marché, une petite vigne. Ils dépensent des sommes ridicules pour la nourriture et le vêtement, et boivent des vins recherchés.

Unrest, dans sa chronique autrichienne (1498) dit, des paysans de Carinthie : « Personne ne gagne plus d'argent qu'eux ; on les reconnaît facilement à ce qu'ils portent de plus beaux habits et boivent de meilleur vin que leurs seigneurs. »

« Du temps de mon père, simple villageois de Souabe, rapporte le trop réaliste écrivain, Henri Müller, on se nourrissait tout autrement que maintenant ; on avait tous les jours de la viande ; les mets étaient abondants. Les jours de fête et de kermesse, les tables crevaient littéralement sous le poids des mets. On engouffrait alors le vin comme si c'eut été de l'eau ; on se gorgeait de mangeaille, et l'on emportait encore avec soi tout ce que l'on voulait, tant la richesse et l'abondance étaient générales. Mais aujourd'hui tout a bien changé, etc. »

Si, des paysans, nous passons à l'examen de la situation des journaliers et serviteurs destitués de toute propriété et vivant du travail quotidien, on voit qu'elle ne fut jamais, ni avant ni depuis, dans les conditions matérielles plus heureuses que vers la fin du quinzième siècle.

En Saxe, entre 1455 et 1480, un journalier ordinaire gagne, par semaine, de six à huit gros ; or, à cette époque, un mouton valait quatre gros.

Ailleurs, les salaires des journaliers étaient encore plus élevés.

A Clèves (pays rhénan), le journalier, nourri par celui qui l'employait, pouvait se procurer, en six jours de travail, un quart de boisseau de seigle, dix livres de viande de porc ou douze livres de veau, six grandes cruches de lait et deux charges de fagots. Il lui restait encore, en surplus, au bout de quatre ou cinq semaines, une somme d'argent représentant la

valeur d'une blouse de travail, de six aunes de toile et d'une paire de souliers. A Aix-la-Chapelle, vers la fin du quatorzième siècle, on a calculé, qu'en cinq jours, un journalier rural gagnait la valeur d'une brebis; en sept jours celle d'un mouton; en huit jours celle d'un porc; et qu'en un seul jour, il gagnait presque la valeur de deux oies. »

« A Augsbourg, le salaire quotidien, dans les années ordinaires, égalait le prix de cinq ou six livres de la meilleure viande; dans les années d'abondance, le journalier pouvait se procurer, par son travail de chaque jour, une livre de viande ou sept œufs, un quarteron de pois, une mesure de vin et le pain qui lui était nécessaire. Outre cela, il lui restait la moitié de son salaire pour payer ses frais de loyer, d'habillements et couvrir ses autres dépenses. »

« Dans la principauté de Bayreuth, un journalier gagnait, en 1464, 18 pfennigs; à la même date, une livre de saucisson coûtait un pfennig, une livre d'excellent bœuf, 2 pfennigs. »

Pour les journaliers à la fois payés et nourris, des ordonnances spéciales réglaient minutieusement en bien des contrées, la mesure et la quantité de nourriture et de boisson auxquelles ils avaient droit. « Tout journalier, qu'il travaille aux champs ou ailleurs, est-il dit dans le règlement de maison établi pour les biens de l'archevêque de Mayence, Berthold de Henneberg, aura, le matin, une soupe et du pain; à son dîner, l'après-midi, une bonne soupe, de la bonne viande, des légumes et une demi-cruche de vin ordinaire; le soir, de la viande et du vin ou bien une bonne soupe et du pain. »

« L'échanson d'Erasme d'Erbach établit dans ses biens, le règlement suivant: « Les journaliers engagés à la tâche, les corvéables, les serviteurs et les servantes auront deux fois par jour de la viande et une demi-cruche de vin; les jours de jeûne, du poisson ou d'autres mets capables de les bien soutenir. Ceux qui ont travaillé toute la semaine doivent être bien traités le dimanche; après la messe et le sermon, on leur donnera du pain et de la viande en quantité suffisante, plus la moitié d'une grande cruche de vin. Les jours de fête, ils auront une bonne portion de rôti; on leur donnera, en outre, pour emporter dans leur maison, une grosse miche de pain, et autant de viande que deux personnes en peuvent manger à leur dîner. »

« En Saxe, la nourriture des ouvriers et des serviteurs semble avoir été plus abondante encore, car une ordonnance publiée par les ducs Ernest et Albert (1482) porte expressément :

» Les journaliers et faucheurs doivent se tenir pour satisfaits lorsque,

en dehors de leur salaire, ils ont deux fois par jour, à dîner et à souper, quatre plats ; la soupe, deux plats de viande et un plat de légume, et, les jours maigres, cinq plats, la soupe et deux sortes de poissons accompagnés de deux légumes différents. »

En résumé, les renseignements recueillis dans les diverses contrées de l'Allemagne prouvent que le salaire du travailleur ou du serviteur rural pouvait suffire non seulement à son propre entretien, mais encore, s'il était marié, aux besoins de sa famille.

Nous regrettons de ne pouvoir faire pour chacun des chapitres de l'*Allemagne à la fin du moyen âge*, ce que nous venons de faire relativement à la situation du paysan et de l'ouvrier, mais une citation, qu'aucun adversaire de M. Janssen ne récusera, va nous résumer la situation générale que les recherches de cet auteur, dans plus de trois cents ouvrages dont il donne la liste, met en pleine lumière.

Voici ce que dit Martin Luther, à la page 56 du tome X de ses *Œuvres complètes*, édition de Francfort :

« Si quelqu'un lit toutes les chroniques, il trouvera que depuis la
» naissance du Christ, rien ne peut être comparé à ce qui s'est produit
» parmi nous depuis cent ans. Jamais, dans aucun pays, on n'avait vu
» tant de bâtiments, tant de plantations. Jamais non plus le bien boire, la
» nourriture abondante et délicate n'avaient été à la portée de tant de
» gens. Les costumes sont si riches qu'ils ne pourraient l'être davantage.
» Qui a jamais ouï parler d'un commerce comme celui d'aujourd'hui ?
» Il fait le tour du monde; il embrasse la terre entière ! La peinture, la
» gravure, tous les arts ont progressé et progressent encore. Outre cela,
» il y a parmi nous des gens si habiles et si savants que leur esprit pénètre
» toute chose, de sorte, que maintenant un enfant de vingt ans en sait plus
» que vingt docteurs n'en savaient autrefois. »

Il en est donc, des misères antérieures à la Réforme, comme de l'esclavage prétendu des classes inférieures avant la Révolution française. Il ne faut pas nier des maux souvent fort réels, ni réhabiliter sans restrictions une société qui eut ses imperfections et ses vices; mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des écrivains, pour le besoin de leur thèse, se sont plu à assombrir le tableau. Il n'en est pas moins incontestable que, dans les deux cas, l'effet de la prétendue régénération a été d'aggraver la misère, et que, dans la France de la Convention et du Directoire, comme dans l'Allemagne du seizième siècle, les faibles et les pauvres, pendant qu'on leur répétait, à grand fracas, qu'ils étaient affranchis, ont dû regretter amèrement les jours de l'ancienne servitude.

W. Fernout.

— Nous n'avons parlé, dans les pages qui précèdent, que du volume de M. Janssen étudiant l'Allemagne au xve siècle, le seul dont on nous présente la traduction française, mais nous devons ajouter que l'ouvrage entier continue à produire une impression remarquable sur tous les esprits sincères. Les journaux américains, anglais, allemands publiaient dernièrement une lettre de M. William Frommann, que nous nous reprocherions de ne pas faire connaître à nos lecteurs.

« Je suis protestant et allemand, je n'ai jamais été en relation avec les catholiques. Eh bien! je me sens troublé dans ma conscience, et mes connaissances historiques me semblent erronées, depuis que j'ai lu l'œuvre de M. Janssen, l'*Histoire du peuple allemand.* J'ai lu les polémiques que ce livre a soulevées, j'ai considéré le pour et le contre : les adversaires de M. Janssen n'ont produit contre lui nulle réfutation sérieuse, tandis que lui a toujours répliqué avec une impartialité sereine et supérieure.

» Au mois de mars dernier, je me suis adressé à une université allemande et j'ai proposé de fonder un prix de cinq mille dollars pour celui qui ferait une réfutation solide de l'ouvrage de M. Janssen, avec l'indication des sources et des documents. Mâlgré nos instances et l'appui d'un membre haut placé du clergé anglais, je n'ai pu avoir de réponse. Depuis, le quatrième volume a paru, et il me semble encore plus écrasant que les autres pour le protestantisme. Je crée donc un prix pour la réfutation de ce dernier volume, et je prie l'Université de Berlin de nommer une commission pour juger les œuvres qui seront présentées.

» Six questions m'intéressent particulièrement:

» 1° La religion protestante a-t-elle autant varié que le dit M. Janssen?

» 2° Les injures et les excommunications réciproques des prédicateurs et théologiens protestants peuvent-elles être historiquement prouvées, comme l'a fait M. Janssen?

» M. Janssen rapporte la tyrannie des princes protestants, leur intolérance et leur pression sur leurs sujets pour les obliger au culte protestant; il les montre soudoyés par les puissances étrangères, traîtres à l'empereur et au pays. Tout cela est-il vrai? Le prince Électeur de Saxe, Frédéric III, qu'on nous a montré jusqu'ici comme une *lumière du protestantisme*, a-t-il été traître à l'Allemagne? a-t-il vendu sa conscience et son honneur?

» 4° Les princes et les conseillers ont-ils vraiment manqué à tous leurs serments prêtés à Augsbourg?

» 5° Peut-on réfutèr par des documents l'assertion de M. Janssen au

sujet de la décadence et de la démoralisation du peuple, à la suite de sa conversion au protestantisme?

» Enfin 6°, quelle est la réponse de la science protestante au tableau tracé, par M. Janssen, de l'œuvre moralisatrice des Jésuites? »

L'auteur de la lettre termine en déclarant qu'il est de l'intérêt de tout protestant de répondre à ces questions. Ne point les réfuter, c'est démontrer que le protestantisme reste écrasé sous les accusations de M. Janssen, c'est dire que jusqu'ici on a faussé l'histoire et que le protestantisme ne repose que sur le mensonge.

W. F.

LES SALAIRES AU XIX° SIÈCLE, par M. ÉMILE CHEVALLIER, docteur en droit, avec une préface de M. E. LEVASSEUR, membre de l'Institut. Un volume. Prix : 8 fr.

La question des salaires au XIX° siècle avait été mise au concours par l'Académie des sciences morales et politiques, pour le prix Rossi, et c'est M. Chevallier, qui l'a emporté sur tous les concurrents. Cette distinction, des plus honorables, valait bien que le public fût mis à même d'apprécier un ouvrage de cette importance, ou plutôt de s'instruire, en le lisant; car cette question des salaires, si agitée aujourd'hui et cause de tant de divagations écrites ou parlées, n'est guère plus approfondie que d'autres questions aussi irritantes, et l'on en dit et répète partout ce qui vient à l'idée, surtout ce qui est propice à de malsaines excitations. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le salaire a suivi une progression croissante, à mesure que baissait la valeur de l'argent. Cela ne revient pas à dire que tout est pour le mieux, loin de là.

Malheureusement, les exagérations intéressées finissent par tromper les jugements les plus sains, et c'est de là qu'est venue cette invention socialiste de la mine aux mineurs, dont il est fait l'expérience quelque part, en ce moment, mais dont on ne parle plus guère depuis quelque temps, incontestablement parce que cela ne va pas, aussi bien du moins qu'on l'avait rêvé. Comment, d'ailleurs, rêver une exploitation sans capital?

Le salaire, grâce à sa fixité, écrit M. Chevallier, présente des avantages que n'offre pas l'association. Prenez, par exemple, une vaste entreprise dont on exclurait, par hypothèse, le capital et la direction intellectuelle, et supposez-la aussi prospère sous le régime de l'association que sous celui du patronat; les ouvriers verraient peut-être leur salaire s'élever d'un cinquième, d'un quart au plus; et à quel prix, à quels risques achèteraient-ils cette légère augmentation? Ils y perdraient l'assurance et la périodicité

de leur rémunération; ils n'obtiendraient leur payement que si l'entreprise prospérait, et, à coup sûr, ils ne le toucheraient qu'après la vente des produits, vente souvent éloignée, quand elle n'est pas incertaine. Nous lisons dans une correspondance adressée à *l'Économiste français*, ces lignes qui sont la meilleure confirmation de ce qui précède : « Sur 20 millions environ de produits annuels, aux fonderies et forges du Creusot, 15 millions vont à la main-d'œuvre, 4 à la rémunération du capital, 1 à la rémunération de l'intelligence; total égal : 20 millions. » Supprimez, contre toute espèce de vraisemblance, le capital et l'intelligence, combien les 10,000 ouvriers du Creusot recevraient-ils? Leur salaire quotidien de quatre francs ne s'élèverait qu'à cinq francs.

C'est beaucoup assurément, mais si l'opération est facile à faire sur le papier, il n'est que juste de tenir compte des difficultés qui s'entasseraient devant l'expérience. Tout cela, c'est de la théorie toute pure et cela rappelle une foule d'inventions, admirables sur le papier, et qui s'effondrent devant un commencement d'exécution, même devant un examen un peu sérieux.

Le chapitre des gages des domestiques constitue un des chapitres les plus curieux de ce volume. Ici, la progression est d'autant plus extraordinaire que le domestique à gages n'a aucun risque à courir, il est nourri, il est logé, et, sans faire entrer en ligne de compte les étrennes, les cadeaux et les pourboires, M. Chevallier montre que certains serviteurs peuvent se faire un revenu net de mille francs par an. La moyenne est évidemment moindre que cela; mais, à Paris et dans les grandes villes, croit-on que les gages d'une cuisinière ou d'une bonne à tout faire, soient bien au-dessous de 500 francs ?

A Paris, écrit M. Chevallier, les gages de certains domestiques atteignent parfois mille francs par an, c'est-à-dire la somme que l'on regardait en 1678 comme suffisante pour entretenir une antichambre composée de trois femmes, quatre laquais, un valet de chambre et deux cochers! C'est, en effet, le chiffre fixé « pour les gages et les habits des gens » par la sage Mme de Maintenon, à son frère le comte d'Aubigné, qui se mariait, et dont le revenu total ne dépassait pas 12,000 francs.

En deux siècles, on voit les changements opérés et le peu que valent aujourd'hui les mille francs d'autrefois.

Je ne crois, d'ailleurs, pouvoir mieux terminer, qu'en reproduisant les quelques lignes suivantes, empruntées au remarquable rapport de M. Cucheval-Clarigny à l'Académie des sciences morales et politiques, sur l'intéressant travail de M. Chevallier :

« Ce mémoire a le mérite d'aborder directement et de pousser à fond la discussion de toutes les banalités déclamatoires et de toutes les fausses théories qu'on a émises au sujet du salariat, et il démontre péremptoirement qu'aucun mode d'association ou de coopération des ouvriers ne saurait le remplacer. Il demande avec raison comment certaines entreprises, comme le percement du canal de Suez, qui a fourni du travail à tant d'industries et à tant de milliers d'ouvriers, auraient pu s'exécuter par le seul concours des bras qui y ont été employés. Sans chercher des œuvres aussi colossales, sans sortir du modeste domaine des travaux agricoles, combien d'opérations, plantations de bois ou de vignes, défrichements, drainage exigent une avance de fonds immédiate, et ne donnent de résultats rémunérateurs qu'au bout d'un certain nombre d'années. Quant à la répartition des produits du travail, l'auteur démontre avec sagacité qu'elle est loin d'être désavantageuse aux ouvriers... »

Abordant ensuite l'examen de la condition des ouvriers, l'auteur donne des détails très précis et très complets sur les salaires des ouvriers agricoles, à diverses époques, en France, en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis, et il en fait ressortir cette conclusion que les salaires de l'agriculture ont partout augmenté plus rapidement et dans une proportion plus forte que le coût des substances. C'est la meilleure partie du mémoire : les chapitres consacrés à la grande et à la petite industrie, bien que suffisamment traités, ne présentent pas la même abondance de renseignements.

Il faut assurément avoir le goût et la préoccupation de ces choses, pour y prendre intérêt. Mais, tous ceux qui voudront y voir un peu clair, dans cette question du salariat, si intentionnellement pervertie et si volontairement embrouillée, pourront y consacrer des heures utiles, en lisant le travail de M. Chevalier.

LA BRUYÈRE DANS LA MAISON DE CONDÉ, *études biographiques et historiques sur la fin du* XVIII*e* *siècle,* par ÉTIENNE ALLAIRE. — Deux volumes in-8°. Prix : 16 fr.

Ce livre vient à point au moment où l'attention publique se porte sur la demeure des Condé devenue la propriété de l'Institut. C'est à Chantilly que La Bruyère acheva l'éducation du duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé. Il lui fit étudier l'histoire, la géographie, la généalogie historique, l'État de France, la fable, la philosophie. Ses leçons étaient la plupart du temps données en présence du héros de Rocroy et, lorsqu'elles prenaient fin, il conversait avec l'illustre grand-père de son élève. Nous devons les *Caractères* à l'entrée de La Bruyère dans la maison de Condé. Ce sont ses

fonctions près du jeune prince qui lui permirent d'étudier de près « les mœurs de ce siècle ».

« Ce fut donc, dit M. Allaire, un grand bonheur pour La Bruyère d'avoir vécu dans la maison de Condé. Il put contempler à loisir ces caractères d'un si haut relief, les pénétrer jusque dans les moindres détails, tout voir, tout connaître et deviner tout... Aussi rien de plus honorable pour les princes et princesses de la maison de Condé que d'avoir supporté, gardé, protégé ce redoutable critique. Cela prouve qu'ils valaient mieux que leur réputation. »

La Bruyère publia les diverses éditions des *Caractères* dans la maison de Condé. C'est un grand honneur pour elle, en même temps qu'un service inestimable rendu aux lettres françaises. L'héritier des Condé a eu le sentiment de cet honneur et de ce service en léguant à l'Institut de France un héritage, qui lui permettra de favoriser la culture des lettres et d'encourager les écrivains.

Le beau livre de M. Allaire est, par les qualités éminentes de son style et son intérêt anecdotique et historique, prédestiné à recevoir l'une des premières récompenses de cette donation princière.

PORTRAITS HISTORIQUES, par M. R. Chantelauze

Les derniers moments du cardinal Mazarin. Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50

Voici un autre livre avec lequel nous sommes bien en retard et qui contient une étude sur le même snjet, la maison de Condé. M. Chantelauze y donne une appréciation des plus intéressantes de l'*Histoire du Grand Condé*, par M. le duc d'Aumale.

Les autres portraits historiques sont ceux de *Philippe de Commynes, Frédéric II, Louis XV et Marie-Thérèse, le cardinal Mazarin.*

La seconde partie de la remarquable étude de M. Chantelauze est consacrée aux derniers moments de Mazarin, dont il note les différentes péripéties d'une façon très saisissante; sa crainte de la mort, ses soucis de comédien pour faire cependant assez bonne figure devant elle et pour se montrer dans tout le prestige de son omnipotence. Les mémoires de L.-H. de Loménie de Brienne fournissent à M. Chantelauze l'occasion de citations topiques, qui montrent combien cet homme, si habile, si grand politique et, par certains côtés, si mesquin et si petit, tenait aux choses de la vie, aux trésors matériels et artistiques qu'il avait accumulés. Son chagrin de voir mourir, avec lui, le pouvoir qu'il avait acquis, le poussait à des démonstrations fastueuses propres à frapper l'imagination publique et, en quelque sorte, à lui montrer que, si le roi héréditaire restait, le véritable

roi s'en allait, celui qui, pendant quelques années, avait été le vrai maître de la France et de ses destinées.

En outre, la préoccupation l'accablait de savoir comment s'y prendre pour que ses héritiers, après lui, ne fussent pas inquiétés. L'avare qui meurt à deux pas de son trésor inutile n'est pas plus inquiet et plus perplexe. Avant que Colbert ne lui eût apporté la donation du roi, il se lamentait, et, en présence de celui-ci, du président Rose et de Bernouin, son valet de chambre, il répétait, avec des soupirs : « Ma pauvre famille n'aura pas de pain ! » Le gâteau était cependant assez appréciable et les morceaux d'importance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il légua à Louis XIV le pouvoir despotique, préparé, en France, par deux cardinaux, Richelieu et Mazarin, ce qui n'empêcha pas que la mort de celui-ci fut considérée comme une délivrance.

On attribua cette mort au poison, bien que la goutte et la gravelle y suffissent, chacune pour sa part. Mais la malignité publique cherche toujours quelque chose d'étrange, dans les événements. « Lorsque l'on fit l'autopsie du corps du cardinal, dit M. Chantelauze, on trouva dans l'aorte, du sang figé, même désséché, et cette malignité publique ne manqua pas de dire qu'il avait, dans le cœur, une petite pierre, « ce qui convenait fort à sa dureté naturelle », écrit Mme de Motteville dans ses *Mémoires*. »

VIRTUTIBUS (TRACTATUS DE) necnon de donis Spiritus Sancti, cui præmittitur tractatus de passionibus, juxta mentem D. Thomæ, ad usum seminariorum et cleri, auctore Ludovico Barré, in seminario Valleguidonensi sacræ theologiæ professore. Deux volumes in-12 de XII-659 pages. Prix : 8 fr.

L'introduction de cet ouvrage est une dissertation sur les passions divisée en deux chapitres dont l'un traite des passions en général et l'autre des diverses sortes de passions.

La même division se retrouve dans l'ouvrage lui-même. Avant d'aborder la question des vertus l'auteur donne quelques notions préliminaires sur les habitudes (p. 80-120), puis il étudie, dans une première partie (p. 120-294) les vertus en général en développant assez longuement la question des dons du Saint-Esprit (p. 200-294). Puis, dans une seconde partie, il examine successivement les diverses vertus : les vertus morales de la page 293-417 et les vertus théologales de la page 417 à 596.

Deux index détaillés : l'un par ordre de matières, l'autre par ordre alphabétique, puis un certain nombre de tableaux synoptiques complètent ce travail et en facilitent l'étude.

L'auteur est professeur de dogme au séminaire de Laval et cela nuit à

son ouvrage; la préoccupation de M. Barré de ne pas empiéter sur le terrain étranger à son cours l'a empêché de donner à son traité des vertus toute l'ampleur qu'un tel sujet comporte et la matière des vertus est, en grande partie, du domaine de la morale et de la théologie ascétique.

Cependant le regret qu'on éprouve de le voir s'en tenir un peu trop aux anciens auteurs et écourter des questions, comme celle de la foi, par exemple, qui a pris à cette époque une grande importance, ce regret est bien compensé par la satisfaction de voir surgir du plein moyen âge une étude sur les vertus qu'on dirait toute neuve quoiqu'elle soit tirée de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

Le docteur angélique s'est en quelque sorte surpassé dans ce traité : la finesse de ses analyses et la sagesse de ses observations n'y sont pas moins admirables que la profondeur et l'ampleur de ses vues d'ensemble. C'est là que les auteurs ascétiques ont pris ce qu'ils ont de meilleur sur les vertus morales et cependant nous ne connaissions pas, à cette époque, de traité qui ait donné à cette matière la place qu'elle mérite. Félicitons M. Barré d'avoir réparé cet oubli inexplicable.

LES PHASES DE LA VIE, du berceau à la tombe, par le Dr F. QUESNOY
Un volume in-12 de VIII-296 pages. Prix : 3 francs

« Dans les corps vivants, dit Cuvier, aucune molécule ne reste en place; toutes entrent et sortent successivement; la vie est un tourbillon continuel dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure toujours constante ainsi que l'espèce des molécules qui y sont entraînées, mais non les molécules individuelles elles-mêmes; au contraire, la matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, et cependant elle est dépositaire de la force qui contraindra sa matière future à marcher dans le même sens qu'elle. Ainsi la forme de ces corps leur est plus essentielle que leur matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve. »

Flourens a rendu ces vérités frappantes, au moyen de ses expériences avec la garance mêlée à la nourriture des animaux. Il a mélangé cette matière colorante à la nourriture des cochons, et, après un mois de ce régime, on a trouvé, à l'intérieur des os des jeunes animaux, une coloration rouge qui n'a pas tardé à disparaître quand on a cessé l'usage de la garance. Les os offraient la même coloration rouge dans leurs parties les plus dures comme dans leurs extrémités.

Les transformations qui s'opèrent ainsi dans les corps vivants sont incessantes et d'une importance considérable.

Les expériences et les calculs de Jean de Bernouilli ont établi « que

l'homme perd les deux tiers de son corps dans l'espace d'une année, et au bout de deux ans, il n'en reste plus que la quinzième partie. Ainsi, un homme qui vivrait pendant quatre-vingts ans se renouvellerait vingt-quatre fois pendant ce laps de temps. »

Comme tous les corps vivants, le corps de l'homme subit ces modifications continuelles, irrévocablement déterminées. La physiologie les groupe en quatre grandes divisions dont le tableau a été tracé par le savant Hallé :

1° La première enfance, qui présente trois époques : l'une de la naissance à 6 ou 7 mois ; l'autre de 7 mois à 2 ans comprenant la première dentition ; la troisième de 2 à 7 ans. La seconde enfance s'étend depuis 7 ans jusqu'à la puberté ;

2° L'adolescence, qui dure jusqu'à 25 ans environ pour les hommes et qui commence et finit quelques années plus tôt chez les femmes ;

3° L'âge adulte ou la virilité, qui comprend 3 degrés : la virilité croissante, confirmée, et décroissante qui dure jusqu'à 60 ans ;

4° La verte vieillesse, la caducité et la décrépitude avec des nuances plus ou moins marquées.

Ce sont ces diverses phases de la vie que M. le Dr Quesnoy analyse successivement.

Il cherche à rendre sensibles pour tous des phénomènes que l'on peut constater et suivre dans leurs manifestations, à démontrer qu'ils n'ont rien que de régulier et de normal et qu'une direction qui entraverait les vues de la nature ou voudrait les précipiter préparerait de fâcheuses conséquences.

A ce sujet, l'auteur présente d'excellentes réflexions sur le *surmenage* des enfants.

D'ailleurs, tout son travail est intéressant, ses études sont présentées avec tact, et il a le courage de dire, sans y être obligé, que « la suprême sagesse qui gouverne le monde est : Dieu ».

LES MAITRES ITALIENS AU SERVICE DE LA MAISON D'AUTRICHE. — *Leone et Pompeo Leoni*, par EUGÈNE PLON, eaux-fortes de Paul Le Rat. Un beau volume. Prix : 50 fr.

Les deux Leoni, père et fils, dont M. Eugène Plon raconte l'existence turbulente, insouciante et laborieuse, représentent bien cette lignée d'artistes toujours en peine de produire, et dont l'œuvre considérable, pourtant à peu près ignorée, ferait frémir les plus féconds de nos artistes d'aujourd'hui. Sculpture, médailles, orfèvrerie, etc., la plupart d'entre eux excellaient dans ces divers genres où beaucoup se montraient supérieurs. Leone

et Pompeo Leoni furent du nombre. Sculpteurs attitrés, l'un de Charles-Quint. l'autre de Philippe II, ils ont peuplé de leurs œuvres, les riches collections d'Espagne, tout en se livrant à des compositions sculpturales de premier ordre. M. Eugène Plon, dont la compétence artistique ne doit pas être en défaut, leur attribue une parenté avec Michel-Ange et Léonard de Vinci. Nul ne saurait avoir de plus illustres ancêtres ni se réclamer de patrons d'un pareil génie. Moins complets assurément, et moins puissants, les deux Leoni n'en ont pas moins laissé une trace considérable dans l'histoire de l'art au seizième siècle. Il leur manquait, en France du moins, un historien: M. Eugène Plon s'est chargé de combler ce vide, et il l'a fait supérieurement.

Il n'est pas douteux que son beau livre ne rencontre le succès qu'il mérite. La France a sa grande part, dans l'histoire artistique de la Renaissance, et ceux, — ils sont nombreux, — qui ont le culte de cette gloire, sauront gré à M. Eugène Plon d'avoir étudié de si près, des artistes qui se rattachent à cette grande époque et qui, pour s'être donnés au service de la maison d'Autriche, tenaient aux maîtres d'alors, par toutes les fibres de leur être et représentaient une des heures les plus glorieuses de l'art, à toutes les époques de l'histoire. Ce beau volume, orné de nombreuses eaux-fortes par Paul Le Rat, a sa place marquée dans la bibliothèque de tous ceux que l'art intéresse, et qui remercieront l'auteur d'avoir mis tant de pénétration et d'érudition dans l'étude de deux artistes éminents, imbus des meilleures et des plus pures traditions de l'art, la seule chose qu'ils respectaient, pour ainsi dire, et qui, comme nombre d'autres, leurs émules ou leurs maîtres, n'étaient pas loin de mener des existences d'aventuriers.

ROMANS D'AUVERGNE, — *Le Trou de la haie.* — *La Dot de Cendrillon* par Louis Fouquet. Un volume in-12 de VIII-240 pages. Prix : 2 francs

Mon cher éditeur,

Je ne vous ai pas encore parlé de mon vieux camarade, le capitaine Pérignard, officier de cavalerie en retraite, comme il dit : c'est un tort; car vous faites son désespoir, tout simplement. Voici comme : Depuis que vous avez eu l'idée bizarre de me charger du compte rendu de certains romans, j'oblige Pérignard à les lire et à me donner son avis. Or, le jour même où Pérignard est rentré dans ses foyers, pourvu de sa retraite, il s'est juré sur sa propre tête (serment des plus solennels), de ne plus rien faire du tout; mais là, rien du tout. Ainsi, il ne joue ni aux dominos,

ni au piquet, ni au whist, ni au jacquet, ni à l'écarté, ni au billard : rien, rien, rien! Je ne sais pas pourquoi il persiste à fumer sa pipe : je lui ferai remarquer que c'est encore un travail et qu'il a tort.

Et pourtant Pérignard est plein de sens et homme de bon conseil : il n'y en a pas qui pense mieux que lui sur le général Boulanger et qui ne sache plus carrément dire son fait à chacun de nos gouvernants. Songez donc qu'il a passé toute sa vie dans la cavalerie légère et qu'il a su rester un homme de poids! De plus, il est Auvergnat, comme M. Fouquet et M. de Parieu : voilà pourquoi je lui ai demandé ce qu'il pensait des *Romans d'Auvergne*. Il m'a répondu que ces *machinettes-là* n'étaient pas plus d'Auvergne que de Bretagne ou même du Poitou; mais que c'était tout de même bon pour amuser les enfants.

Est-ce assez trouvé, ce jugement-là? Deux pensées, rien de plus : mais quelles pensées!

Pas plus d'Auvergne que du Poitou! Donc, nos bons villageois sont partout les mêmes : tout signe caractéristique et différentiel a disparu dans la grande famille française; l'unité nationale est absolue, parfaite; enfants de la même patrie, nous n'avons tous qu'un même cœur, qu'une même âme; les mêmes vertus et les mêmes vices. Encore, je ne sais pas si nous avons, même, des vices. Les cendres du grand empereur, le fondateur de notre unité nationale, ont dû s'agiter délicieusement au souffle de cette parole d'un vieux guerrier (de la cavalerie légère). Merci pour Lui, Pérignard!.....

C'est tout de même bon pour amuser les enfants! Cet autre jugement est encore empreint de vérité et de saine critique. *Le Trou de la haie* est bien un récit amusant : tourner en ridicule les superstitions populaires battre en brèche les vieux préjugés, c'est distraire agréablement l'esprit tout en faisant œuvre de progrès Terminer son œuvre en montrant le héros de l'histoire, sous l'uniforme de capitaine dans notre brave armée, c'est aussi inspirer à la jeunesse le goût des armes et l'amour des vertus guerrières. Pérignard trouve cela amusant, je le comprends bien! *La Dot de Cendrillon* inspirera l'esprit d'économie aux générations futures : ce n'est pas un mal, à une époque où l'on dépense plus d'argent qu'on en a, et où tous les budgets se soldent généralement en déficit. Pérignard, qui est réglé comme un automate, m'a recommandé tout particulièrement *la Dot de Cendrillon;* et je suis de l'avis de ce vieux camarade, un brave homme comme vous, dont je tiens à demeurer

le très humble serviteur.

Ct-JEAN DUPONT.

ISOLINE DU TRIEUX, par C. Rouzé. Un volume in-12 de 288 pages
Prix : 3 francs

C'est aux environs de Douai, près de Montigny-en-Ostrevent, qu'habite M. Rochebrune. On mène joyeuse vie au château et quand Robert, le fils unique de M. Rochebrune, vient au monde, les salons sont pleins de danseurs auxquels il est présenté entre deux galops. L'enfance de Robert s'écoula heureuse et dorlotée entre sa mère et les gens du château empressés à se mettre à son entière disposition. Mais le malheur ne tarda pas à fondre sur ce joyeux ménage. M. Rochebrune, engagé au delà de ses moyens dans des spéculations sur les grains, n'eut pas la force d'en supporter l'échec. On le trouva noyé dans son étang. Des nombreux amis de M[me] Rochebrune, une seule, M[me] Tarmel, lui resta fidèle dans son malheur. Son mari, notaire à Saint-Amand-les-Eaux, se dévoua à liquider la situation, et procura, à la pauvre veuve, dans la ville qu'il habitait, la direction d'une école de petits enfants. Puisque la réalisation de tout ce que possédait les Rochebrune avait permis de sauver l'honneur, c'était un abri contre la misère.

Robert fut donc élevé par sa mère et lorsqu'il grandit, M. Tarmel obtint pour lui une bourse au collège de Saint-Amand, son assiduité et son courage lui gagnèrent la sympathie d'un professeur, aussi dévoué qu'original, qui conduisit Robert jusqu'au baccalauréat. « — Mais, monsieur, vous vous trompez, me crie un de mes lecteurs, c'est d'Isoline du Trieux que vous nous avez annoncé l'analyse et non point de Robert Rochebrune. » — Ma foi, cette interruption m'inclinerait à croire que l'auteur aurait dû donner à son livre ce dernier titre. Qui sait? peut-être lui avait-on demandé un ouvrage pour jeunes filles!

A ma décharge, j'ajoute que si j'avais parlé plus tôt d'Isoline, je ne prévenais pas l'objection. Personne ne l'aurait reconnu sous son nom de *Chéchette*. Par quelle règle d'étymologie Isoline était-elle devenue *Chéchette?* Ne consultez pas les savants, la solution est trop simple pour qu'ils vous la donnent. Écoutez l'auteur :

« Parmi les petites filles qui venaient apprendre à lire chez sa mère, il » y en avait une pour laquelle Robert avait une prédilection toute particulière. Elle s'appelait Isoline. Ses cheveux longs et soyeux étaient d'un » blond si pâle, qu'on l'avait d'abord appelée familièrement *Blanchette ;* » puis de ce nom, *Blanchette*, ses parents avaient formé un de ces diminutifs » caressants qui resserrent les noms dans une contraction affectueuse. » C'est ainsi que le nom d'Isoline s'était transformé en celui de *Chéchette*, » contrairement à toutes les règles de l'étymologie. »

Ajoutons tout de suite, pour compléter la présentation, que Chéchette avait un frère, le gros Louis du Trieux qui devint le camarade de collège de Robert, et qui, en reconnaissance des devoirs copiés et des leçons *soufflées*, voua à ce dernier une affection que rien ne put ébranler dans la suite.

M. du Trieux était un riche usinier de Saint-Amand, qui, ayant perdu de bonne heure la mère de Louis et de Chéchette, s'était remarié à une femme qui ne fit rien pour gagner l'affection des deux enfants. Effrayée même des suites de leur intimité avec Robert, elle envoya au pensionnat d'Esquermes la petite Isoline (ces dames n'eussent jamais accepté *Chéchette*). Maintenant qu'Isoline du Trieux est présentée et mise à l'abri dans *la solitude* d'Esquermes, avouons que depuis quelque temps Robert Rochebrune se sentait doublement aiguillonné au travail. Au désir de n'être plus à charge à sa mère, de la soulager même, s'était joint une volonté bien arrêtée de devenir quelqu'un, de supprimer la distance qui séparait la pauvreté des Rochebrune de la richesse des du Trieux.

Cette volonté ne fit que grandir, aidée par les encouragements de son fidèle professeur, stimulée par les rencontres que les vacances amenaient forcément avec Louis et sa sœur. Aussi les résultats furent prodigieux et tout en remplissant dans les rangs de l'université des fonctions qui lui permettaient de vivre, Robert parvint rapidement à conquérir sa licence.

Pendant ce temps, le gros Louis était devenu un splendide Saint-Cyrien toujours aussi affectueux, aussi dévoué pour son ami ; même à la suite d'un bal municipal donné à Saint-Amand, Robert s'était laissé entraîné à faire à Louis l'aveu de son affection pour Isoline et des angoisses qu'elle lui causait.

Le jeune Saint-Cyrien lui promit sa protection et lui en dit assez pour permettre à Robert d'espérer qu'il avait trouvé de l'écho dans le cœur d'Isoline. Mais un grand danger menaçait ces beaux projets : Mme du Trieux avait introduit dans la place un avocat du nom de Vibère (ceux qui le connaissaient prononçaient *Vipère*) et on lui prêtait des intentions matrimoniales.

Vibère était docteur en droit, Robert voulut être docteur ès lettres et vint à Paris pour y donner ce qu'il croyait devoir être le dernier cou de collier. Hélas ! ses malheurs n'allaient que commencer. Nous sommes en 1870 ; oh ! cette guerre de 1870, quelle ressource pour nos romanciers actuels ! Bref, Robert Rochebrune ne veut point bénéficier de ses fonctions universitaires et de sa situation de fils unique de femme veuve. Louis du Trieux, son ami, devenu lieutenant de chasseurs a été envoyé à la frontière, Robert ira le rejoindre ; il est tranquille : sa mère ne l'a pas retenu et Isoline a

promis de l'attendre. Il part, rejoint son ami à Wissembourg et la veille de la bataille, tous deux tombent dans une embuscade, Louis a le bras droit fracassé, et Robert, la poitrine traversée par une balle. Un vieux médecin alsacien, accouru sur les lieux, panse le bras de Louis que son ordonnance emmène, et fait transporter Robert chez lui en promettant de faire l'impossible pour le rendre à la vie.

Le dévouement du bon docteur, les soins affectueux de sa nièce Regina, triomphent enfin de la maladie; mais ce n'est qu'après de longs mois, et, pendant tout ce temps, on était resté sans nouvelles au pays. Louis, blessé lui-même et évacué d'ambulance en ambulance s'est trouvé dans l'impuissance d'en donner, lorsqu'enfin une lettre écrite par son ordonnance apprit à tous que les deux amis avaient été frappés ensemble, à la veille de la bataille de Wissembourg, que le jeune officier avait pu être ramené, mais que son ami avait été laissé pour mort entre les mains d'un vieux médecin. L'absence de toute nouvelle rendait probable la mort de Robert. Aussi les événements se précipitent: M. du Trieux, frappé successivement de plusieurs attaques est tombé en enfance et son usine marche à la ruine. Sa femme profite de l'absence de Louis pour déclarer à Isoline que son mariage avec Vibère peut seul sauver la situation, elle décide même son mari à joindre ses instances aux siennes. La pauvre enfant, croyant à la mort de son fiancé, consent à se sacrifier; mais ce sacrifice est si lourd qu'elle tombe évanouie après son acquiescement à la mairie. Dans la soirée, on l'entend pousser un cri : « Voilà Robert! » Chacun s'empresse, on attribue cette exclamation au délire. Et cependant elle ne se trompait pas. Redoutant les complications et les angoisses que son silence devait faire naitre, Robert n'avait pu attendre que sa convalescence fût complète. Il s'était mis en route et arrivait épuisé; à bout de forces, il avait cependant voulu passer devant la maison de sa fiancée; voyant le salon illuminé, Vibère installé comme chez lui, son front était venu heurter la fenêtre et il s'était enfui épouvanté. N'osant entrer chez sa mère dans cet état, il arrive chez M. Tarmel, où on lui apprend que celle-ci minée par la maladie et la douleur a besoin d'être préparée à son retour. On le force à se reposer une nuit avant d'affronter cette réunion, et dans la soirée, on lui apprend, avec le plus de ménagements possibles, le mariage d'Isoline. Ce coup est pour lui si terrible que la pensée de sa mère peut seule la lui faire supporter. Le lendemain, il trouve celle-ci à toute extrémité. Dans son délire, elle reconnaît Robert, mais elle croit qu'il vient la chercher, en compagnie de son père pour ne plus jamais se séparer et elle expire dans les bras de son fils.

Robert ne peut supporter tant d'épreuves, et tombe malade, mais la mort ne veut pas de lui. Un héritage l'ayant remis en possession du château et de la fortune de son père, il lègue celui-ci à M. Tarmel et celle-là à Isoline. Puis il court rejoindre son ami Louis qui se bat maintenant contre la Commune, espérant trouver là cette mort qu'il désire. Après des prodiges de valeur sur le champ de bataille, il est assassiné, dans sa chambre, par un prisonnier auquel il avait fait grâce.

Louis ramène son corps, dans ce château que sa naissance avait trouvé si joyeux ; Isoline du Trieux, malade depuis la cérémonie civile de son mariage, obtient de son frère qu'il la conduise un jour sur la tombe de Robert et là, dans son désespoir, creusant la terre avec ses mains, elle meurt en criant à son fiancé qu'elle ne l'a pas trahi.

On le voit, l'ouvrage se termine en une véritable hécatombe, il n'est pas jusqu'au vieux professeur dont la mort subite ne vienne augmenter la série de ces désastres.

Nous nous sommes laissés entrainer à une aussi longue analyse parce que dès le début de cet ouvrage nous avons reconnu chez l'auteur la volonté de donner un récit de vie réelle et la tentative méritait d'être encouragée, mais la seconde partie du volume rompt avec ce programme et se jette dans les aventures.

Ajoutons que nous ne pouvons approuver cette suppression complète de toute croyance religieuse. Grâce à Dieu ! la presque unanimité des Français tient encore à mourir chrétiennement. Comment un romancier, soucieux de la vérité, peut-il donc nous raconter la mort de ses personnages, tous triés sur le volet pour leurs belles qualités, sans trouver dans leur entourage ou sur leurs lèvres, la moindre expression religieuse. C'est être faux à plaisir.

Disons aussi que l'auteur en est encore à croire que « la Révolution française a donné aux peuples de l'Europe le signal de la délivrance et de la liberté » (page 14).

Cette phrase que les récents travaux historiques feraient prendre pour une gageure, n'est probablement qu'un gage donné à la commission des bibliothèques officielles. On sait que nos gouvernants actuels sont brouillés avec l'histoire.

W. Fernout.

LES GRANDES ÉCOLES DE FRANCE, par M. Mortimer d'Ocagne

Un fort volume in-8°, de 305 pages. Prix : 7 fr. 50

Voici un livre qui ne fera certainement pas de tapage, mais qui rendra des services, ce qui vaut beaucoup mieux. Les *Grandes écoles de France*,

par M. Mortimer d'Ocagne, forment un fort volume in-8°, publié à la librairie Hetzel, et contient tous les renseignements désirables sur nos écoles militaires et civiles et sur leur fonctionnement. Combien de jeunes gens se destinent, ou sont destinés par leur famille, aux écoles du gouvernement, sans que l'on ait même songé à s'entourer de tous les renseignements indispensables! L'auteur du livre le dit fort justement; le travail est, pour les jeunes gens, un des gages du succès dans la vie. Et il faut une fameuse dose de travail, une longue suite de journées laborieuses, pour oser se mettre sur les rangs, lorsque l'heure des examens a sonné ! Et ce n'est pas examen qu'il faut dire, c'est concours, ce qui est bien autre chose, et ce qui exige une préparation plus sérieuse et plus soutenue. Là, ce n'est pas à qui fera bien, c'est à qui fera mieux; et il ne faut pas perdre de vue que chaque année, dans la plupart des écoles, plus de la moitié des concurrents restent sur le terrain.

Les notices consacrées, dans ce livre, à chaque école spéciale, militaire ou civile, ne laissent rien à désirer, sous le rapport de l'exactitude ; elles sont absolument complètes et très détaillées. On y trouvera l'historique de chaque institution, le programme d'admission, les conditions d'âge et autres, le nombre d'élèves à admettre, les prix de la pension, du trousseau, etc. Le séjour à l'école: régime, durée, division des travaux, les examens de classement, de passage, de sortie, avec les coëfficients, et enfin les carrières ouvertes par l'école. Il est donc impossible de désirer un guide plus sûr et mieux fait pour le but que l'auteur s'est proposé, celui de mettre les familles intéressées à même de savoir ce qu'elles font lorsqu'elles choisissent, pour leurs fils, une carrière.

Le choix d'une carrière, quel problème! dit M. Mortimer d'Ocagne. En est-il pour les familles de plus grave, de plus sérieux, de plus complexe? C'est une tâche délicate et difficile que celle de guider les jeunes gens dans le choix d'une profession; les parents seuls peuvent, avec justesse, peser les conditions intellectuelles, morales ou sociales, particulières à leurs enfants; aussi le but que l'auteur s'est proposé, a-t-il été seulement de renseigner les uns et les autres sur les diverses voies qui s'ouvrent devant eux. Une chose qui a vivement frappé l'écrivain pendant qu'il travaillait à ce livre, c'est combien il est rare que les fils embrassent la carrière de leur père. Et notez que, dans la plupart des cas, ce ne sont pas les fils, mais les pères qui prennent cette décision. On peut dire, il est vrai, que le père, mieux que personne, peut juger si son fils possède ou non les aptitudes nécessaires à la profession que lui-même exerce. Mais aussi quand un père, en souvenir des difficultés de ses débuts et des obstacles qu'il a dû sur-

monter, pousse son fils dans une voie différente, il faut bien constater qu'il ne connait pas à fond cette profession qui n'est pas la sienne, dans laquelle se rencontreront, à coup sûr, d'autres obstacles et d'autres difficultés. De plus, chose grave, dans ce cas assez fréquent, l'expérience paternelle devient inutile. Quel mobile, d'ailleurs, guidera le choix à faire? Un hasard bien souvent, une relation quelconque, l'exemple d'un sujet heureusement parvenu.

Il n'y a rien de plus vrai que cela, mais les considérations sont tout au moins insuffisantes pour motiver une décision irrévocable. Dans ces cas-là, on se préoccupe bien plutôt du but que des moyens indispensables pour l'atteindre, et la résolution prise tient, la plupart du temps, à un simple caprice. C'est ce qu'a voulu corriger M. Mortimer d'Ocagne, en écrivant ce volume riche de renseignements et où chaque école a sa monographie complète, c'est-à-dire où l'on trouve, jusque dans les plus petits détails, les conditions d'admission, les connaissances exigées pour subir les examens d'entrée, l'économie intérieure de l'établissement, les carrières ouvertes devant l'élève, lorsqu'il a satisfait aux examens de sortie; et, à côté de cela, les conditions matérielles de séjour, d'entretien, de nourriture, ce qu'on appelle vulgairement le vivre et le couvert. Ce livre devrait être à la portée de toutes les familles désireuses de pousser leurs fils, dans quelqu'une des carrières auxquelles donnent accès les écoles spéciales. En les comparant entre elles, il serait plus facile de faire un choix, et de se diriger suivant les aptitudes mêmes des jeunes gens.

LA FRANCE N'EST PAS JUIVE, par Léonce Reynaud
ancien trésorier-payeur général. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Le succès du livre de M. Drumont, *la France juive*, qui reste une œuvre de valeur et un acte de courage, devait susciter des contradictions. Il y en a eu, en effet, mais aucune n'a appelé l'attention, aucune ne la méritait. M. Léonce Reynaud sera-t-il plus heureux, parce qu'il aura été mieux inspiré?

Dans un avant-propos quelque peu prétentieux, l'auteur nous explique comment il a été amené à prendre la plume; il avait été excité à lire *la France juive* par son « curé »; le curé n'est pas là sans motif: il s'est procuré le livre qui lui a paru n'être guère qu'un recueil de « cancans parisiens »; il n'y a vu de « nouveau » que « le parti pris évident de dénigrement qui ne s'appuie que sur des imputations presque toujours calomnieuses. » Voilà, certes, un livre bien exécuté. Seulement, M. Léonce Reynaud ne s'en est pas tenu à ce jugement sommaire; il s'est laissé aller

à noter, « chapitre par chapitre, les quelques réflexions » que lui suggérait sa lecture. En cela, il a été fort imprudent, car ses réflexions, pour la plupart, ou ne portent pas, ou portent à côté. Parfois même, on craint que M. Reynaud n'ait pas compris l'écrivain qu'il prétend pulvériser. Le livre de M. Drumont ne sera pas encore détruit cette fois, et même les « lecteurs de *la France juive* qui ne partagent pas les idées de l'auteur » en jugeront ainsi.

Après cela, est-il nécessaire de suivre M. Reynaud dans ses divagations à travers l'histoire, divagations qui souvent n'ont même pas un rapport indirect avec *la France juive?* Faut-il réfuter un écrivain pour lequel Voltaire fait autorité en histoire, Voltaire qui, suivant un mot de Montesquieu, n'écrivait que pour son couvent, c'est-à-dire pour le philosophisme haineux et impie du dix-huitième siècle? Faut-il s'arrêter à des anecdotes, plus ou moins suspectes, qui ne sont réellement que des « cancans »? A quoi bon. Nous nous bornons à cette dernière observation, que l'auteur manque rarement de donner dans la question religieuse une note peu sympathique, multipliant à plaisir les anecdotes apocryphes, même contre des hommes qu'entoure la vénération universelle, et que, par contre, il a pour Gambetta une admiration absolue.

Allons, *la France juive* reste encore debout, et M. Drumont pourrait presque remercier les adversaires qui le combattent ainsi.

L'IRRÉLIGION DE L'AVENIR. Étude de sociologie, par M. GUYAU
Un volume in-8° de XXVIII-480 pages. Prix : 7 fr. 50

Plusieurs fois déjà nous avons signalé les théories de M. Guyau, mais cet auteur a la parole facile et la plume abondante. Le voici de nouveau consacrant cinq cents pages à démontrer l'effondrement inévitable, prochain, de toutes les religions dans un indifférentisme qu'il appelle l'irréligion de l'avenir; ce bienheureux état, il croit y être déjà parvenu lui-même, il nous en décrit les félicités, par des considérations si entraînantes que ce serait de l'obscurantisme d'en priver nos lecteurs.

Les consolations que la religion chrétienne offre à ses adhérents, ne sont pas de mince valeur, mais M. Guyau offre de bien plus grands avantages à ses adeptes. Laissons le exposer lui-même l'avenir de son *homme irréligieux :*

« A l'origine de l'évolution, dès que l'individu s'engloutissait dans la
» mort, tout était fini pour lui; l'oubli complet se faisait autour de cette
» conscience individuelle et tombée à la nuit. Par le progrès moral et
» social, le souvenir augmente toujours tout ensemble d'intensité et de

» durée; l'image qui survit au mort ne s'efface que par degrés, meurt plus
» tardivement. Peut-être, un jour, le souvenir des êtres aimés, en augmentant de force, finira-t-il par se mêler à la vie et au sang des générations
» nouvelles, passant de l'une à l'autre, rentrant avec elles dans le courant
» éternel de l'existence consciente. »

Si vous n'êtes pas séduit, si vous n'abandonnez pas les dogmes chrétiens, en présence d'une perspective aussi consolante, vous êtes vraiment bien à plaindre. Et dire que ces gens-là se moquent de nos croyances!

HISTOIRE DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
par M. Pierre de la Gorse. Deux volumes in-8° de 493-678 pages. Prix: 16 francs

On trouvera dans ces deux volumes, publiés par un ancien magistrat, un récit complet de cette période orageuse qui commença le 24 juin 1848 et qui finit avec l'établissement du régime impérial. Cette œuvre considérable, par l'étendue du sujet et l'abondance des documents, demanderait un examen détaillé; nous nous contenterons d'en fournir un sommaire. Dans le premier volume, M. de la Gorse raconte la chute de la royauté, la proclamation de la république, les vicissitudes du gouvernement provisoire et de la commission exécutive, la terrible insurrection de Juin, l'administration du général Cavaignac, enfin l'élection de Louis Napoléon.

Dans le second, l'auteur, analysant avec beaucoup de sagacité les dépêches diplomatiques publiées en France et à l'étranger, a retracé, avec force, la révolution italienne de 1847-49, l'expédition de Rome et les laborieuses négociations qui ont suivi. La mise en œuvre de nombreux documents inédits, donne à ce chapitre de notre histoire extérieure un intérêt tout particulier. Le reste est à l'avenant, et le tout écrit d'un style clair et précis, dans une note tout à fait impartiale, comme il convient à un écrivain désireux d'exposer les faits et montrer leur enchainement fatal. Cela n'enlève rien, d'ailleurs, à l'intérêt et au mouvement du récit, souvent sombre ou plutôt triste, mais relevé par de nombreuses anecdotes puisées aux meilleures sources et qui animent les pages de ces deux longs volumes d'un intérêt tout contemporain, on pourrait dire presque actuel.

LE CHOLÉRA N'EST NI TRANSMISSIBLE NI CONTAGIEUX,
étude critique et pratique par un rationaliste, docteur en médecine de la Faculté de Paris. Un volume in-12 de 376 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce rationaliste a eu raison, ce qui n'arrive pas communément aux rationalistes. Il entreprend de démontrer, et démontre tout ce qu'il y a

de vain, de puéril et de lâche dans cette peur universelle que jette sur tout une ville ce seul mot : le choléra!

La vérité est que le choléra est une maladie comme une autre, moins transmissible, moins contagieuse et moins inguérissable que la plupart des autres maladies dont nous entendons parler tous les jours, sans frayeur parce que nous y sommes habitués. La fièvre typhoïde et la phtisie tuent plus sûrement que le choléra, mais quels ravages ces deux maladies ne feraient-elles pas dans la société si elles y semaient la même peur déraisonnable que le choléra?

Écoutons notre rationaliste :

« La dégradation morale de plus en plus profonde, la lâcheté poussée jusqu'à la férocité, telles sont les conséquences de la croyance à la contagion, à la transmissibilité du choléra!!! Elles entrent aujourd'hui dans les mœurs; demain elles prendront place dans la loi. »

Rien de plus juste. On n'a pas oublié qu'à la dernière épidémie de choléra dont fut menacé Paris, une loi fut proposée, qui poussait la rigueur des précautions préventives jusqu'à la barbarie, jusqu'à l'absurdité. Il s'agissait d'enlever de force, de chez eux, les gens suspects de choléra et les porter, bon gré mal gré, à l'hôpital. Singulier rapprochement! Cette idée était soutenue à la tribune par M. Paul Bert, qui vient de mourir lui-même du choléra! L'administration prit d'ailleurs sur elle de faire abusivement ce que les Chambres avaient refusé de voter, et quelques excès furent commis. L'auteur du présent volume, et qui a eu bien tort de ne pas signer, malgré la hardiesse du titre, cite de nombreux exemples, tous de nature à convaincre. Mais quoi? il n'est personne qui n'en connaisse. On sait qu'il n'y a aucun danger à soigner les cholériques, à les toucher, à manipuler leurs vêtements, on sait que des infirmiers, des médecins, des religieuses, ont eu les soins les plus dévoués pour des centaines de cholériques et en ont vu guérir beaucoup. Des remèdes ont été éprouvés, jugés efficaces, et presque tous étaient d'une simplicité extrême. Enfin les cas d'observation les plus contradictoires ont été relevés : des médecins comme Paul Bert, comme Thuillier, ont été frappés au milieu de leurs précautions préventives, et des indifférents qui n'en prenaient pas ont vu autour d'eux, dans leurs maisons, des cas inexplicables. Ces faits prouvent et l'inanité du préjugé, et l'erreur de céder à la crainte; ils en prouvent aussi le danger.

Mais ce n'est pas tout le volume : un examen des théories et des traitements, des hypothèses, des discussions que ce sujet a soulevés en si grand nombre achève le livre. La variété de ces thèses, le nombre de guérisons

obtenues par les traitements les plus différents achèvent, démontrent surtout qu'il ne faut se laisser influencer ici par aucune doctrine absolue, même fût-elle présentée sous le patronage d'un nom respecté ou populaire. Il n'y a rien d'absolu dans les observations acquises sur le choléra et il n'y a aucune nécessité, aucune utilité prouvée à des précautions excessives et bizarres. La propreté, l'hygiène et le sang-froid sont aussi efficaces contre le choléra que contre les autres maladies, et suffisent à vivre en temps d'épidémie comme en temps ordinaire à conserver la santé.

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, par le T. R. P. JULES CHEVALIER, supérieur général des Missionnaires du Sacré-Cœur (3e édition). Un volume in-12 (xv-657 pages). Prix : 4 francs

Voici le second volume de la bibliothèque des *Missionnaires du Sacré-Cœur*. Il renferme une partie des chapitres qui ont paru dans le grand ouvrage du P. Chevalier, *le Sacré-Cœur dans ses rapports avec Marie*t Mais ici il a condensé tout ce qui intéresse cette dévotion, éclose à la fin des temps, et à laquelle le monde devra son salut. Personne mieux que le supérieur général des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun n'était capable de traiter un tel sujet. Fruit de longues études, ce livre est l'affirmation éloquente d'une conviction profonde. Ce sont les paroles que le R. P. Delaporte lui consacre dans une magnifique préface où il étudie le plan de l'ouvrage, après avoir montré l'analogie étroite qui existe entre la dévotion à la très sainte Vierge et la dévotion au cœur sacré de son divin Fils. Et il conclut en ces termes :

« Le culte du Sacré-Cœur se trouve à jamais uni au culte de la Vierge sans tache. Ils n'en font plus qu'un seul. C'est celui-là qui réalisera les desseins de la compatissante charité de l'Homme-Dieu, c'est celui-là qui sauvera le monde. »

Le R. P. Chevalier prépare un troisième ouvrage qui ne sera qu'un appendice de celui-ci. Il portera pour titre : *Le Sacré-Cœur de Jésus étudié dans ses œuvres*.

Nous allons donner un aperçu de l'ouvrage qui nous occupe, pour faire voir que jusqu'ici on n'avait rien donné de si complet sur cette intéressante matière.

Il se divise en trois livres:

Livre Ier. Le Sacré-Cœur de Jésus étudié dans le plan divin. Comme développement : Des Origines de la dévotion au Sacré-Cœur, et le Sacré-Cœur, centre de tout.

Livre II. Le Sacré-Cœur de Jésus, étudié en lui-même. — Le Sacré-

Cœur de Jésus et la philosophie. — Le Cœur-Sacré de Jésus et la théologie. — Le Sacré-Cœur de Jésus et la Science moderne. — Le Sacré-Cœur de Jésus et la Mystique divine. — Le Sang du Cœur de Jésus.

Livre III. Le Sacré-Cœur de Jésus étudié dans son amour. — La Réparation. — Le Divin Cœur devenant notre supplément dans la réparation envers la justice divine. — Le Sacré-Cœur de Jésus, remède aux maux de la société. — Le Sacré-Cœur et le Ciel dont il est la gloire et le soleil. Enfin, appendice des Enfants morts sans baptême.

Il est inutile, pensons-nous, de nous appesantir sur les qualités maitresses d'un tel ouvrage sorti d'une telle plume : qu'il nous suffise de dire que S. S. le Pape Léon XIII a daigné honorer l'auteur du bref le plus élogieux.

MADELEINE, par Émile Gossot. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Membre de l'Université, placé pour juger les choses, d'une façon pratique, M. Émile Gossot, dans son fort intéressant livre, *Madeleine*, ne s'occupe guère que de braves gens. C'est-à-dire que les braves gens y tiennent la première place; car nous y rencontrons bien quelques coquins. Mais des coquins punis et traités comme ils le méritent, avant le dénouement, servent de contraste et donnent, quand on en sait habilement user, un relief de plus à la partie honnête et probe du récit. M. Gossot est de ceux que l'abondance des programmes ne satisfait guère, et qui trouvent que les filles, surtout celles qui sont dans une condition modeste, ont autre chose, ou devraient avoir autre chose à faire que de se bourrer la tête de choses et de connaissances parfaitement inutiles.

Cette partie du livre de M. Gossot est à méditer. Elle montre, par le système de la morale en action, que cette manie toute récente de pousser l'instruction à outrance, dans toutes les classes de la société, est une manie fâcheuse, et que, si l'école était bien comprise, elle s'occuperait de faire des ménagères, propres et économes, au lieu de pédantes et bientôt de déclassées. C'est une voix raisonnable, au milieu de tant d'autres voix déroutées qui s'élèvent, à l'heure qu'il est, pour approuver quand même, et pour dire que tout est pour le mieux, dans ce déluge de programmes chargés jusqu'à la gueule, qui font la joie de tant de pères de famille si sottement ambitieux pour leurs enfants. M. Émile Gossot propose à cela un remède, et il en fait voir la portée et les avantages, en exposant ses vues, au sujet de l'enseignement primaire, surtout en ce qui concerne les filles.

La fable de son roman, si attachante qu'elle soit, si touchante même, ne

sert guère que de cadre à cette exposition d'un enseignement logique, mis en honneur par l'héroïne même du livre, et dont l'urgence s'imposerait, si les législateurs avaient pour habitude, avant de voter des lois à la diable, de prendre langue près des hommes instruits et expérimentés, ou mieux de s'inspirer de leurs œuvres et de puiser à même leurs idées. Je conseille, à tous ceux que l'enseignement et l'instruction du peuple intéressent, la lecture de cet intéressant volume pour lequel M. Henry Cochin a écrit une piquante préface.

DICTIONNAIRE DU FOYER ET D'INFIRMERIE, par le docteur J.-E. Maurin, d'après les leçons faites aux dames de charité et aux infirmières de la Croix-Rouge française. Un volume in-18 de 534 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce dictionnaire contient : 1° l'art de soigner les malades, les règles de l'alimentation, de l'hygiène, de l'administration des remèdes ; 2° les premiers secours à donner en cas d'accidents et dans les diverses complications des maladies ; 3° les pansements en cas de plaies, fractures, luxations; 4° la petite chirurgie, la pharmacie domestique, toutes les opérations de première nécessité et les formules des médicaments usuels ; 5° le régime des malades et toutes les précautions à prendre pour éviter les contagions.

En présence d'un accident, d'une maladie qui débute, il s'agit, en attendant l'arrivée de l'homme de l'art, de soulager le patient, d'atténuer les premiers effets du mal. M. le docteur Maurin, rejetant sans pitié la théorie, donne, à propos de chaque affection ordinaire, des conseils exclusivement pratiques. Puis, le médecin a vu le malade ; le traitement est établi ; c'est alors que commence véritablement la tâche du garde malade. Les prescriptions, bien comprises, doivent être suivies sans trouble, sans précipitation. *Le Dictionnaire d'infirmerie* peut alors être consulté avec profit. Il indique de quoi se composent les remèdes, comment il faut les administrer, mais surtout ce qui *détruit leurs effets*, ce qu'il faut faire boire et manger pour assurer leur efficacité. — Dans toute maison riche ou pauvre, où l'on se conformera avec intelligence à ses conseils, il sera donné de tarir bien des larmes, d'opérer parfois de véritables sauvetages, de parer à de cruels mécomptes.

INSTITUTION DE DEMOISELLES, par Albert Cim. Un volume in-12

Ce livre obéit trop à cette préoccupation de saisir le public et de le retenir, grâce à des épisodes de haut goût. L'auteur a voulu montrer qu'à cette heure, l'éducation des jeunes filles, dans la plupart des institutions

particulières, suit une voie des plus fausses et ne rend que des produits avariés. A qui la faute? Non pas tant aux institutions elles-mêmes qu'aux parents trop enclins à se débarrasser de tout souci et que les obligations morales, envers leurs enfants, ne préoccupent guère. C'est une conséquence funeste du relâchement des mœurs, et en même temps d'un égoïsme domestique qui prend des porportions de plus en plus inquiétantes.

Je ne pense pas qu'il puisse être question ici d'une œuvre d'observation générale. M. Albert Cim a eu connaissance d'une particularité et il s'en est servi comme d'une généralité; il a cru qu'il en était partout ainsi, et il n'est pas extraordinaire que, de ce point de départ, il soit arrivé directement à des conclusions exagérées. Que l'éducation donnée aux jeunes filles laisse à désirer, je ne le nie point; à côté de la recherche des diplômes, il y a évidemment une autre recherche superficielle qui peut engendrer les choses les plus fâcheuses. L'exagération même où est tombé M. Albert Cim prouve que s'il s'est plu à grossir les objets, c'est qu'il y avait des objets à grossir; mais nous avons bien évidemment affaire ici à une spécialité, et ce n'est pas pour la première fois que se trouvent révélés les petits secrets des pensionnats. Il y a dans ce roman un souci prémédité de montrer les choses sous un aspect trop sombre, et de donner, pour la généralité, ce qui ne saurait être et ce qui n'est qu'une exception.

JEANNE AVRIL, par Robert de Bonnières. Un volume in-12 de 309 pages Prix: 3 fr. 50

Robert de Bonnières compte aujourd'hui parmi les romanciers que recherchent les lecteurs. Il doit cela à son livre *les Monach*, qui tranchait, d'une façon remarquable, sur la banalité des études parisiennes, dont la librairie contemporaine est si surchargée. Son nouveau roman, *Jeanne Avril*, pourrait prendre ce sous-titre: *Étude de jeune fille*. C'est, en effet, l'observation attentive, minutieuse même des sentiments qui s'éveillent dans une âme d'adolescente et des points d'interrogation qui se dressent, si fréquemment, devant un esprit prématurément curieux. Il faut une plume délicate et singulièrement mesurée pour une étude de ce genre. M. Robert de Bonnières s'en est tiré à son honneur. Il a su mettre en évidence quelques-uns de ces secrets intimes qui appartiennent à ce sphinx, qui est la femme, dès les premiers instants où la pensée s'éveille chez elle, et où elle cherche à s'orienter dans la vie. Le grand mérite de M. Robert de Bonnières est de n'avoir point trop appuyé, c'est-à-dire d'avoir donné à son roman des limites acceptables, car, avec un pareil thème, il était bien facile de multiplier les incidents, et surtout, pour sacrifier au goût du jour,

d'insister longuement sur des états d'esprit qu'il s'est borné à effleurer avec un art et une habileté rares. *Jeanne Avril* est une œuvre distinguée, digne du talent de M. Robert de Bonnières, talent très fin et en même temps très habile, et qui côtoie, audacieusement quelquefois, le précipice, sans jamais inspirer la crainte de l'y voir tomber.

SÉRÉNUS. *Histoire d'un martyr, contes d'autrefois et d'aujourd'hui* par J. Lemaître. Un volume in-18 de 288 pages. Prix : 3 fr. 50

On retrouve dans ce volume d'esquisses les qualités de style qui font la réputation de M. Lemaître comme critique littéraire : clarté et sobriété. Mais nous ne pouvons recommander cet ouvrage. Sérénus, qui en forme le premier récit, est une œuvre singulière, manquant de réalité, historique encore moins et dans laquelle l'auteur habille à l'antique des idées toutes modernes. Sérénus, le martyr, est, en effet, trouvé mort dans la prison Mamertine, à côté du consulaire Flavius Clemens, décapité comme chrétien ; Sérénus est mort, mais la main du bourreau ne l'a pas touché, un écrit qu'il portait sur lui révèle son histoire.

Sérénus a vécu parmi les chrétiens, il a fréquenté leurs assemblées dans les catacombes, il a admiré les vertus des disciples du Christ, mais poursuivi pour les idées philosophiques qu'il a aimées dans sa jeunesse, il n'a pu se décider à recevoir le baptême. Et pourtant, il est compris dans la persécution et condamné à mort. La main du bourreau lui fait horreur et pour échapper à la hache qui frappe autour de lui, il s'empoisonne. On l'enterre dans les catacombes et l'auteur le présente révéré comme un martyr de la foi.

Cette singulière histoire laisse une impression mélancolique ; quoi de plus affligeant que le doute dans la mort et le suicide préféré au martyre ?

Parmi les autres nouvelles, il en est de fort jolies dans ce volume : *En nourrice*, fera pleurer les mères ; la *Grosse caisse* fera rire tous ceux qui la liront ; mais quel que soit le mérite littéraire de l'ouvrage, il nous est tout à fait impossible d'en conseiller la lecture.

LES DEMOISELLES GOUBERT. Mœurs de Paris, par Jean Moréas et Paul Adam. Un volume in-18 de 226 pages. Prix : 3 fr. 50

Voici comment débute ce livre, résultat de la collaboration de deux élèves des Goncourt.

« Dans le lit de palissandre à cintres, sous les rideaux cramoisis » retroussés, M. Goubert agonise, tout violâtre des spasmes d'apoplexie.

» Continûment, la jambe se meut et les orteils balancés ondulent le » drap. Un râle monte, un râle gras qui grouille dans la gorge rétrécie.

» La lumière cuivrée de la lampe s'éplore vers la tapisserie et les fleurages
» d'or, le glacé des étoffes cher, les cadres étincelants des miroirs. Sur
» le désordre des choses, un silencieux effroi, un recueillement d'attente.....
» Ses filles ? l'une près de l'autre assises. L'aînée, fort pâle, fixant de ses
» yeux froids les rosaces du tapis ; la cadette pleure à chaudes larmes
» et les larmes emportent ses cheveux blonds voletant sur sa face mièvre. »

Et toujours dans ce style amphigourique le livre nous raconte les aventures des demoiselles Goubert ruinées par le krack et courant tous les dangers auxquels sont exposées dans Paris les demoiselles sans protection et sans fortune Nos lecteurs n'attendent certainement pas de nous que nous leur fassions le récit de ces aventures Il leur suffit que nous leur ayons donné un échantillon de ce style affecté qui, avec la dégradation des pensées et le cynisme des tableau, caractérisent l'école de la *Fille Élisa.*

LOUISE LECLERCQ, par Paul Verlaine Un volume in-18 de 116 pages
Prix : 3 francs

Livre étrange, écrit dans ce style plus étrange encore que les décadents affectent d'employer. L'auteur paraît animé de sentiments religieux et cependant il raconte avec une naïve inconscience une histoire révoltante. Louise Leclercq, son héroïne, est chrétienne, élevée par des parents chrétiens, et cependant elle se donne tout entière, sans lutte et sans résistance à un beau commis de magasin. Ils vont vivre maritalement à l'écart dans un endroit éloigné. Et lorsque le père est mort, ils reviennent tranquillement à Paris. La mère de Louise est à la mort, mais celle-ci n'en hérite pas moins de son père; elle épouse son amant et elle vit, selon l'auteur, en bonne chrétienne, en mère de famille accomplie. De honte, de remords, il n'en est pas plus question que de tempêtes sur le lac de Genève. Des tableaux fort libres émaillent ce récit sans en relever la platitude; mais encore une fois ce qui confond dans ce livre c'est que la religion y soit si respectée alors que la morale y est si outrageusement violée.

BIBLIOGRAPHIE DES SCIENCES MÉDICALES. Index méthodique et catalogue descriptif des livres et journaux anciens et modernes, français et étrangers, sur les sciences médicales. Un volume in-8° de XXXII-475 pages. Prix : 2 fr. 50

Par les indications nombreuses et précises qu'elle renferme, cette publication rendra de grands services à tous les médecins désireux de se tenir au courant de la littérature médicale ancienne et moderne, française et étrangère; elle est indispensable aux bibliothécaires qu'elle renseignera sur le lieu, la date de publication, le nombre de pages, de figures et de planches

de chaque ouvrage et sur leur prix courant en librairie; elle sera précieuse enfin pour tous ceux qui voudront écrire ou savoir ce qui a été écrit sur un sujet spécial, grâce à l'*Index méthodique* placé en tête du volume, où l'on trouve la liste des principaux auteurs qui ont étudié chaque question. Pour les ouvrages importants, les éditeurs donnent même souvent un extrait de la table des matières ou de la préface des auteurs.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ANDRÉ MAYNARD, peintre; par Jeanne Mairet. Un vol in-18 jésus de 314 pages. Prix: 3 fr. 50

AU COIN DU FEU; histoires et nouvelles, par le vicomte de Broc. Un vol. in-18 jésus de x-227 pages. Prix: 3 fr.

BATAILLES IMAGINAIRES (les), le combat naval de Port-Saïd en 1888 entre les flottes alliées de France et de Turquie contre celle d'Angleterre; par A. Garçon. In-8° de 128 pages avec planches. Prix: 2 fr. 50

BÊTE (la), par Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Un vol. in-16. Prix: 3 fr. 50

CHATIMENT (le), par Louis Enault. Un vol in-16. Prix: 3 fr. 50

CŒUR VOLANT, par Fortuné du Boisgobey. Deux vol. in-18 jésus; t. I, 272 pages; t. II, 264 pages. Prix: 7 fr.

COMÉDIE DE MOLIÈRE (la), l'Auteur et le Milieu, par Gustave Larroumet, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris. Un vol. in-18 jésus de VI-403 pages. Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque variée*)

COMÉDIE GRECQUE (la), par Jacques Denis, doyen de la faculté des lettres de Caen. Deux vol. in-8°; t. I, 518 pages; t. II, 556 pages. Prix: 15 fr.

CONFESSIONS D'UN EX-LIBRE PENSEUR par Léo Taxil. Un vol. in-18 jésus de 416 pages Prix: 3 fr. 50

CONGO (le), histoire, description, mœurs et coutumes, par Paul Blaise. Un vol in-8° de 240 pages orné de 21 gravures. Prix: 4 fr.

CONTES D'AUJOURD'HUI, par Charles Grandmougin. Un vol. in-18 jésus de 259 pages Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque contemporaine*)

CONTES POUR LES JEUNES ET LES VIEUX, par André Theuriet. Un vol. in-8° de 297 pages avec 60 gravures. Prix: 9 fr.

CONVERSION DE JEANNE (la), nouvelle traduite de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par d'Albert-Durade. Un vol. in-16. Prix: 1 fr. 25
(*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*)

DÉSESPÉRÉ (le), par Léon Bloy. Un vol. in-18 jésus de 430 pages. Prix: 3 fr. 50

DOCTEUR HATT (le), par Paul Avenel. Un vol. in-18 jésus de 347 pages. Prix: 3 fr. 50

DRAMES DE LA SCIENCE (les), la mesure du mètre, dangers et aventures des savants qui l'ont mesuré; par W. de Fonvielle. Un vol. in-18 jésus de 296 pages. Prix: 1 fr. 25

ESPRIT DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Edme Champion. Un vol. in-18 jésus de 265 pages Prix: 4 fr.

ESPRIT DU BOULEVARD (l'), par Aurélien Scholl. Un vol in-18 jésus de 359 pages. Prix: 3 fr. 50

ÉTUDES AGRONOMIQUES (1885-1886), par L. Grandeau, directeur de la station agronomique de l'Est (Nutrition des végétaux; Aliments azotés, phosphatés et potassiques des plantes; Engrais commerciaux, fumier de ferme, etc.) Un vol. in-18 jésus de VII-313 pages. Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque variée*)

EUROPE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (l'), par Albert Sorel; deuxième partie: la chute de la Royauté. Un vol. in-8° de 579 pages. Prix: 8 fr.

FIGURES PARISIENNES; par Léon Tyssandier. Préface par Arsène Houssaye. Un vol. in-18 jésus de XIII-191 pages Prix: 3 fr. 50

FLEUR D'ORANGER, par Gustave Toudouze. Un vol in-18 jésus de 316 pages. Prix: 3 fr. 50

FRANCE (la) à la suite de la guerre de 1870-1871: la France à l'intérieur; la France à l'extérieur; par le comte de Chaudordy. In-8° de 141 pages. Prix: 3 fr.

FRANCE ECCLÉSIASTIQUE (la), Almanach-annuaire du clergé pour l'an de grâce 1887; 37me année. Un vol. in-18 de 875 pages. Prix: 4 fr.

FRANCE EN ORIENT SOUS LOUIS XVI (la), par Léonce Pingaud, professeur à la faculté des lettres de Besançon. Un vol. in-8°. Prix: 5 fr.

FRANCILLON, pièce en trois actes, par Alexandre Dumas fils, de l'Académie française. Un vol in-8° de 157 pages Prix: 4 fr.
(*Il a été tiré des exemplaire sur grand papier*)

GAZETTE DE LA RÉGENCE (janvier 1715-juin 1719), publiée d'après le manuscrit inédit conservé à la Bibliothèque royale de La Haye, avec des annotations et un index, par le comte E. de Barthélémy. Un vol. in-18 jésus de 356 pages. Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque Charpentier*)

GÉOLOGIE DE JERSEY, par le P. Ch. Noury S. J., professeur à Saint-Louis (Jersey), avec une carte géologique imprimée en couleur et 4 gravures. In-8° de VIII-177 pages. Prix: 6 fr.

GLOIRES DE LA FRANCE CHRÉTIENNE AU XIXme SIÈCLE (les); essais anecdotiques sur le temps présent; par A. Pellissier, agrégé de philosophie. Un vol. in-8° de x-419 pages Prix: 6 fr.

GRANDS GÉNÉRAUX DE LOUIS XIII (les), notices historiques, par L. Dussieux. Un vol. in-8° de XXIII-392 pages. Prix: 4 fr.

HEUREUSE! par Marie de Besneray. Un vol. in-18 jésus de 291 pages. Prix: 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA LITTÉRARURE RUSSE, depuis les origines jusqu'à nos jours; par Léon Sichler. Un vol. in-18 jésus de IX-340 pages Prix: 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET, par Paul Thureau-Dangin. Tome IV. Un vol. grand in-8° de 488 pages. Prix: 8 fr.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EN FRANCE AU XIXme SIÈCLE, troisième et dernière partie; Spiritualisme et Libéralisme. Un vol. in-8° Prix: 7 fr. 50

Histoire du développement intellectuel de l'Europe, par J.-W. Draper. Trois vol. in-18 jésus, t. I, 388 pages; t. II, 417 pages; t. III, 456 pages. Prix : 10 fr. 50

Histoire d'une grande dame au XVIIIme siècle; la Princesse Hélène de Ligne, par Lucien Perey. Un vol in-8°. Prix: 7 fr. 50

Jeanne Avril, roman parisien, par Robert de Bonnières. Un vol. in-18 jésus de 315 pages. Prix: 3 fr 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Jeu de l'épée (le), leçons de Jules Jacob rédigées par Emile André. Suivies du Duel au sabre et du Duel au pistolet, et de conseils aux témoins. Préface de MM. Paul de Cassagnac, A. Ranc et A. de la Forge. Un vol. in-18 jésus de XXXVI-282 pages. Prix: 3 fr. 50

Joies conjugales, par Gyp. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr 50

Loterie (la) Historique; critique de l'organisation actuelle; projet de réorganisation; par Henri Avenel. Un vol. in-18 jésus de 96 pages avec pièces annexes. Prix: 2 fr.

Lydie Dartel; histoire contemporaine, par Mme Julie Lavergne. Un vol. in-8° de 167 pages. Prix: 1 fr. 25

Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique; choix de ses lettres et entretiens; par A. Geffroy, de l'Institut. Deux vol. in-18 jésus; t. I, LXXXVI-355 pages; t. II, 419 pages. Prix: 7 fr

(*Bibliothèque variée*)

Médecine (la) et la Santé mises à la portée de tous. Manuel de médecine des familles, indiquant les remèdes les meilleurs et les plus usités pour toutes les indispositions et tous les accidents, ainsi que les premiers soins à donner pour les cas graves et dans l'attente du médecin; par le docteur Boudier, ancien médecin principal des hôpitaux militaires de Paris. Un vol. in-16 de 602 pages avec planches coloriées. Prix: 3 fr. 50

Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte Gabriel, Jules de Cosnac et Edouard Pontal, archiviste paléographe. T. VI (janvier 1698-décembre 1700). Un vol. in-8° de 409 pages. Prix: 7 fr 50

Monde du comique et du rire (le), par Alfred Michiels. Un vol. in-18 jésus de 384 pages. Prix: 3 fr. 50

(*Bibliothèque contemporaine*)

Montescourt, par Léon de Tinseau. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Œuvres d'A. de Lamartine. Les confidences; Grazilla. Petit in-12 de 509 pages. Prix: 6 fr.

(*Petite Bibliothèque littéraire*)

Œuvres d'A. de Lamartine. Raphaël, pages de la vingtième année. Petit in-12 de 305 pages. Prix: 6 fr.

(*Petite Bibliothèque littéraire*)

Œuvres de Louise Labé. Publiées par Charles Roy. Deux vol. petit in-12; t. I, III-209 pages; t. II, 179 pages. Prix: 10 fr.

(*Bibliothèque d'un curieux*)

Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore (1819-1859). Les Enfants et les Mères. Petit in-12 de II-281 pages. Prix: 6 fr.

(*Petite Bibliothèque littéraire*)

Paul de Saint Victor, par Alidor Delzant. Un vol. in-18 jésus de 361 pages avec gravure. Prix: 3 fr. 50

(*Bibliothèque contemporaine*)

Pensées d'un fossoyeur (vers); par Eugène Fourrier. Un vol. in-18 jésus de 260 pages. Prix: 3 fr. 50

Pensées d'une croyante, par Marie Jenna. Un vol. in-32 de 123 pages. Prix: 1 fr.

Phases de la vie (les) du Berceau à la Tombe, par le docteur F. Quesnoy. Un vol. in-16 de 300 pages. Prix: 3 fr.

Poëmes et récits, par François Coppée. Édition illustrée de 45 gravures de Myrbach. Un vol. in-8° de 303 pages. Prix: 9 fr.

Politique du roi Charles V (la), la Nation et la Royauté; par Charles Benoist. Avec une préface de M. H. Baudrillart, de l'Institut. Un vol in-18 jésus de XX-287 pages. Prix: 3 fr. 50

Précurseur de la franc-maçonnerie (les) au XVIe et au XVIIe siècle, par Claudio Jannet. Brochure grand in-8° de 80 pages. Prix: 1 fr 50

Propos de table de la vieille Alsace (les), illustrés tout au long de dessins originaux des anciens maîtres alsaciens; œuvre de réconfort ajustée à l'heure présente, traduite, annotée et enrichie de compositions nouvelles; par Emile Reiber, alsacien, maître ès arts en la bonne ville de Paris; in 4° de XVI-233 pages avec frontispices, portraits, etc., en bistre foncé et encadrements en double filet rouge. Prix: 40 fr.

Roman de Follette (le), choix de nouvelles; par Aurélien Scholl. Un vol. in-18 jésus de 310 pages. Prix: 3 fr. 50

Saints Évangiles (les), traduction nouvelle par Henri Lasserre. Un vol. in-12 de XXXVII-600 pages. Prix: 4 fr.

Secret médical (le), par le docteur P. Brouardel, professeur de médecine légale à la faculté de médecine de Paris (Honoraires; Mariages; Assurances sur la vie. Déclarations de naissances, etc.) Un vol. in-18 jésus de 246 pages. Prix: 3 fr. 50

(*Bibliothèque scientifique internationale*)

Six mois aux États-Unis; voyage d'un touriste dans l'Amérique du Nord, suivi d'une excursion à Panama; texte et dessins par Albert Tissandier. Un vol. in-8° de 303 pages avec 2 cartes et 82 gravures. Prix: 10 fr.

Souvenirs d'un officier d'état-major: Histoire de l'établissement de la domination française dans la province d'Oran (1830-1847), par le général comte de Martimprey. Un vol. in-8° de XVIII-302 pages avec carte et portrait. Prix: 6 fr.

Souvenirs et études de théâtre, par P. Régnier, de la Comédie-Française. Un vol. in-18 jésus de 359 pages. Prix: 3 fr. 50

Souvenirs et poésies diverses, par Ch. de la Rounat. Un vol. in-18 jésus de XIV-253 pages. Prix: 3 fr. 50

Sylvie; souvenirs du Valais par Gérard de Nerval, préface par Ludovic Halévy. In-16 de XXIV-139 pages avec 42 compositions dessinées et gravées à l'eau-forte, par Ed. Rudaux. Prix: 50 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Temps passé (le), mélanges de critique littéraire et morale, par M. et Mme Guizot. Deux vol. in-18 jésus. Prix: 7 fr.

Une Ambassade française en Orient sous Louis XV; la Mission du Marquis de Villeneuve (1728-1741); par Albert Vandal. In-8° de XV-465 pages. Prix: 7 fr 50

Un été a Bornos; par Fernand Caballero. Traduit de l'espagnol par don Teotimo T..... Un vol. in-18 jésus de 519 pages. Prix: 2 fr.

Victor Hugo l'homme et le poète, par Ernest Dupuy. Les quatre âges; les quatre cultes; les quatre inspirations. Un vol. in-18 jésus de 324 pages. Prix: 3 fr. 50

Vie de Mgr Henry de Belzunce, évêque de Marseille (1670-1755) par le R. P. Dom Théophile Bérengier, bénédictin de la congrégation de France. Deux vol. in-8°; t. I, XLI-456 pages et portrait; t. II, 412 pages. Prix: 15 fr.

Vie de Mgr de la Bouillerie, par Mgr Ricard. Un vol. in-8° de de 400 pages avec protrait. Prix: 6 fr.

Vie du cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen; par Mgr Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais. Deux vol. in-8°; t. I, X-516 pages et portrait; t. II, 684 pages et autographe. Prix: 15 fr.

Le même ouvrage. Deux vol. in-12. Prix: 8 fr.

Le Gérant: F. Wattelier.

Tome XXII. N° 3 **Mars 1887**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

CROQUIS CHAMPÊTRE, par Georges Renard. Un volume in-18
Prix : 3 fr. 50

Mon village. — « Il est tout petit, mon village. Je ne vous dirai pas comment il s'appelle ; je ne le dénoncerai pas aux Parisiens en quête de verdure et de tranquillité. Ce serait bientôt le village de tout le monde ; ce ne serait plus mon village.

Sachez seulement qu'il est à quinze lieues de Paris ; Mon Dieu ! oui, pas davantage. Par les nuits sans lune et sans nuages, on peut, en regardant bien, voir l'horizon teinté de rouge ; c'est le reflet adouci de la perpétuelle illumination de la grande ville.

Impossible d'en être à la fois plus près et plus loin : pas de chemin de fer, pas même de diligence ; ni télégraphe, ni bureau de poste, ni médecin, ni gendarmes. Un coin de terre oublié, ou, si vous aimez mieux, épargné par la civilisation ; un nid perdu dans un fourré ; un village, vous dis-je, un vrai village ! Avec ses toits rouges qui émergent du milieu des arbres, on le prendrait, de loin, pour une rose mousseuse qui fait craquer son corset vert.

Il se pelotonne frileusement sur le penchant d'une colline qui se chauffe en plein midi. A ses pieds, une étroite vallée où une ligne silencieuse de saules et de peupliers révèle et cache une petite rivière. Sur sa tête, un vaste plateau où le regard file en tous sens à perte de vue. Il a bien su ce qu'il faisait en se blotissant à mi-côte, mon village. En bas, les brouillards d'automne qui noient tout sous leurs vagues floconneuses ; en haut, le vent qui, les jours de tempête, balaye tout de son souffle impérieux. Mais à lui les caresses du soleil et de la brise, sans compter la vue du versant d'en face, où grimpent pêle-mêle prés, champs, bouquets de bois, maisons éparses, étalant la riche harmonie de leurs couleurs sous les masses sombres d'une forêt qui couronne le coteau.

Mon village peut avoir soixante maisons en un tas ; il y en a qui ont un étage : ce sont les plus hautes. On en compte trois, pourtant, qui ont un grenier par dessus ; ce luxe décèle la demeure des gros du pays. Tout cela

forme un fouillis de rues et de ruelles, de cours et de courtils, dont le centre est la Grand'Place. Elle est bien nommée, car elle a vingt pas de large sur quarante de long. Au milieu coule une belle fontaine qui désaltère bêtes et gens ; seulement, par un raffinement de date récente, une auge de bois est réservée aux bêtes, un bassin de pierre aux autres. Deux rangées de tilleuls ombragent le gazon maigre où fraternellement picorent, broutent, gaminent, les poules, les ânes et les enfants de toute la commune.

A l'un des bouts de ce pré communal, la vieille église essaye de dissimuler sous la mousse et le lierre ses murs lézardés, ses vitraux éborgnés, sa toiture rapiécée comme un pantalon de paysan; mais elle a beau dresser vers le ciel son clocher d'ardoise, d'où s'envolent de compagnie les carillons de sa cloche fêlée et les corbeaux croassants, elle a l'air piteux d'un invalide perclus d'ans et de blessures. Vis-à-vis, se pavane toute neuve et pimpante, l'école qui est aussi la mairie. Elle semble narguer sa voisine et rivale, tant elle reluit avec ses tuiles rouges, ses murs blanchis à la chaux, ses fenêtres largement ouvertes comme pour laisser entrer dans les esprits des flots d'air et de lumière. C'est l'avenir qui regarde le passé; c'est la jeunesse dans l'insolence de sa vigueur et de ses vingt ans qui triomphe et rit de la décrépitude et de la vieillesse.

Autour de ces deux monuments se groupe le reste du village. Ici, le presbytère, discret comme un couvent derrière ses hautes murailles et sa porte à guichet; là, le cabaret du *Soleil levant*, avec son perron de cinq marches, sa rampe de fer et sa salle de billard, plus peuplée que l'église les dimanches et les fêtes ; puis le débit de tabac, où vous pouvez à volonté acheter du fromage, des souliers, des chapeaux de paille, de la pommade et de la chandelle; puis encore... Mais, en vérité, il faudrait décrire une à une toutes ces maisonnettes. Elles ne sont point uniformes et alignées comme des soldats à la parade. Elles ont poussé à la diable, comme des herbes folles, partout où le hasard les a jetées. Chacune a sa forme et sa physionomie; chacune trahit la fortune et les goûts de ses habitants. Elles ressemblent à ces coquilles que les crustacés modèlent à leur taille et façonnent à leur guise. En voici une toute bossuée d'appentis, de cahutes, de travées où grouille tout un peuple de poules, de cochons, de lapins : maison de petits cultivateurs qui ne négligent rien pour gagner leur vie. Telle autre, ramassée sur elle-même, n'a qu'une étroite fenêtre où de petits carreaux irisés par la vétusté semblent destinés à intercepter le jour et à tenir lieu de rideaux : mais chétive et timide, qui ose à peine hasarder un œil sur la voie publique; maison de pauvres et de vieux. Celle-ci s'étale fièrement, entourée d'un cercle de granges, de remises, de hangars :

maison solide et cossue, et, de fait, c'est la maison de monsieur le maire, la plus belle de la commune après le château, car mon village, comme tout village qui se respecte, a son château, qui appartient à un monsieur de Paris et dort là-bas, fenêtres et portes closes, dans la profondeur d'un parc immense.

Ce ne sont point des châteaux, les autres maisons du village ; mais ce ne sont pas non plus des chaumières. Fi donc ! Il y a beaux jours qu'elles ont renoncé au toit de chaume, comme les jeunes filles aux bonnets ronds de leurs grand'mères. La plupart sont propres et presque coquettes. Elles prennent la peine de cacher derrière elles le fumier des étables. Par devant, elles se parent avec quelque orgueil d'un jardinet qui, par sa palissade à claire-voie, laisse roses, verdure, parfums et gaieté déborder sur le grand chemin ; des treilles ou des poiriers vêtent de feuilles et de fruits la nudité des façades. Des haricots qui sèchent accrochés à des clous dorent la blancheur des murs de leurs touffes jaunissantes. Des glycines courent et grimpent jusqu'au pignon, enguirlandent les croisées, se courbent en arceaux d'où pendent des grappes violettes. Enroulés autour du tronc de quelque arbre fruitier mort pendant *le grand hiver*, des pois de senteur frémissent au vent comme des ailes de papillon, et des volubilis balancent nonchalamment leurs clochettes en velours de toute couleur. Des roses trémières, le pompon sur l'oreille, droites comme des fantassins au port d'arme, montent la garde des deux côtés du seuil. Des clématites encadrent et abritent les bancs de pierre où voisins et voisines viennent, la journée faite, prendre le frais et faire la causette.

O puissance des fleurs et de l'été ! Le logis le plus humble prend ainsi je ne sais quoi d'heureux et d'accueillant. Le passant s'arrête avec un regard d'envie, rêve d'un paradis retrouvé et se prend à souhaiter de vivre là, toujours, sans soucis et sans pensées, engourdi dans la sérénité d'une vie sainte éternellement la même. Telle est l'impression que je retrouve quand je revois par le souvenir le moment où je suis arrivé ici pour la première fois C'est par une chaude soirée du commencement d'août, à l'heure où le soleil se couche. Je cotoie un pré où l'herbe haute est roussie par la chaleur. Les rayons, rasant la terre, glissent sur la cime des bois jaunis, qui ondulent, bercés par une brise légère, la lumière, ainsi tamisée, s'éparpille à la surface du sol en une sorte de poudroiement doré d'une douceur exquise Le ciel fin change de nuance d'instant en instant ; de petits nuages chiffonnés flottent çà et là et ressemblent à des écharpes de mousseline rose sur une moire bleue qui luit à travers. Des odeurs sauvages et salubres de menthe, de serpolet, de blé mûr, de foin coupé, se

mêlent et se confondent en un parfum sans nom et sans pareil. Un grand calme descend sur la campagne et dans l'esprit. Les voitures chargées de gerbes reviennent pesamment, au pas des trois forts percherons; les oiseaux se gazouillent le bonsoir dans les buissons, où des épis dansent accrochés au bout des branches; les liserons et les mauves ferment à la rosée du soir leur corolle prudente; quelques abeilles attardées regagnent la ruche à tire d'aile; tout ce qui vit entre dans le repos par une dégradation lente qui fait passer, sans qu'on s'en aperçoive, des travaux de la journée au sommeil réparateur de la nuit.

J'atteins à la brume le village, où je suis attendu. Il est déjà presque tout entier endormi. C'est la moisson : hommes et femmes se lèvent et se couchent avec le soleil. Encore quelques volets qui se ferment, quelques lumières qui s'éteignent. Puis, plus rien! Il est neuf heures. Je songe à Paris, où j'étais hier; je crois voir son flamboiement de fournaise, entendre son roulement de tonnerre; j'en ai encore plein les yeux et les oreilles. Mais, quoi! Suis-je devenu aveugle? Non, car je distingue là-haut un fourmillement d'étoiles tel que je n'en ai jamais vu; seulement, la terre a disparu engloutie dans le noir. Serais-je sourd aussi? Je serais tenté de le croire, n'était par intervalles la sérénade stridente du grillon ou l'appel métallique et mélancolique du crapaud. C'est ici que l'on apprend à connaître la nuit et le silence. Oh! que Paris est loin! Assis devant ma fenêtre qui s'ouvre devant l'espace infini, laissant aller à la dérive le temps et ma pensée, je me sens plongé dans un bain de silence, d'air embaumé, d'obscurité fraîche, et, le corps délassé, les nerfs apaisés, je glisse par un mol assoupissement dans le monde enchanté des rêves. »

Mais dans ce village décrit si poétiquement par M. George Renard, derrière ces murs tapissés de fleurs demeure ou s'agite une population qui n'est pas exempte de passions. On vit, c'est-à-dire on rit, on pleure, on aime, on souffre. C'est plaisir de suivre l'auteur qui, dans une langue très littéraire, sait rendre les émotions de ces âmes naïves. Pour habiter loin de la grande ville, elles n'en ont pas moins leurs petites ambitions et n'en souffrent pas moins de leurs déceptions.

Nous n'affirmerons pas que les treize croquis champêtres soient tous aussi délicatement esquissés que *Mon village*; d autres cependant méritent aussi d'être particulièrement signalés; tels sont : *un Mariage de raison; la Rivière* et surtout le dernier : *la Mort de Jacques Brûlefert.*

Nous regrettons le ton un peu voltairien de *la Concurrence;* nous croyons que l'auteur y fait fausse route, ce n'est pas la naïveté de la foi du paysan qu'il y a urgence de combattre en ce moment.

UNE EXCURSION A GLASCOW (1)

. . . .

« Notre vénérable ami a voulu aussi nous guider dans la ville immense dont nous ne connaissons que le nom.

Glascow n'est pas, comme Édimbourg, la ville des grands et poétiques souvenirs. Elle n'est pas couronnée par les splendeurs d'Holyrood et l'histoire ne projette pas sur elle cet éclat qui étincelle au regard lorsqu'il retrouve la trace des hautes infortunes ou des pathétiques récits.

Glascow, dont le nom et l'existence remontent à une époque reculée (550) a pris une part glorieuse dans les luttes qui ont signalé l'histoire de l'Écosse et sa foi chrétienne s'est révélée dans la magnifique cathédrale rebâtie en 1124, l'un des plus beaux monuments peut-être qui existe en Europe par la hardiesse de sa voûte de 85 pieds soutenue par 147 piliers, par ses 59 fenêtres ogivales ornées de vitraux d'une incomparable beauté. Poursuivant notre itinéraire, nous allâmes frapper à la porte des Franciscains, l'église est imposante, sa voûte élancée comme les fusées fines, légères, brillantes, parties d'un foyer de lumières; les piliers, les colonnes sont d'un admirable travail; mais ces nobles et grandes lignes du gothique sans l'art divin de la peinture, laissent un peu de froid dans l'âme, ces murs blancs ont trop d'éclat pour les cœurs attristés, cette absence absolue de tableaux précipite l'imagination errante dans un monde d'idées qui amoindrissent les sentiments et rendent l'amour moins ardent en éloignant des yeux les divins modèles.

Après les Franciscains, la cathédrale catholique de Saint-André; là nous vîmes le prêtre serrer avec effusion la main d'un autre prêtre son frère, là aussi dans le ministère du culte divin cette austérité de la vie mêlée à l'aménité du langage et cette sainte liberté des enfants de Dieu qui élève le rempart du respect en recréant la franche confraternité des premiers chrétiens.

C'était le dimanche, il y avait dans la mouvante cité comme un silence de respect, signe extérieur d'une foi à des vérités invisibles; tout attrait pour la curiosité, tout intérêt pour les domaines pratiques des choses de la vie semblait être suspendu, aussi avions nous abordé le terrain de repos

(1) L'une de nos associées les plus zélées, maître ès jeux floraux, qui l'an dernier voulut bien nous adresser *Quelques pensées sur le ciel*, nous communique, cette année, le récit d'une excursion qu'elle vient de faire à Glascow.

Les exemplaires de ce récit n'ont pas été mis dans le commerce et l'auteur nous donne une nouvelle preuve de son dévouement en nous autorisant à en donner un extrait à nos abonnés. C'est une bonne fortune dont nous la remercions en leur nom. N. D. D. R.

pour l'homme fatigué du travail des six jours et qui demande au génie d'autres hommes inspirés par les scènes de la nature ce pain de ce repos voulu par la loi divine.

Un jardin enchanté s'élève en forme de croissant au-dessus de Glascow, ses terrasses de frais gazons parsemés de vieux chênes, quelques-uns fiers encore de leur puissance contre les assauts du temps et des tempêtes, dominent des corbeilles de plantes fleuries. De ce point élevé l'œil contemple d'autres collines couronnées d'édifices, l'université et sa tour crénelée comme celle d'un rempart, sûr de sa victoire, de hauts clochers les uns droits et uniques, d'autres avec deux flèches aiguës, hardies dans leur vol apparaissent nombreux et comme semés silencieux et sévères sur un océan de bruit et de mouvement. Hélas, ces églises, ces clochers ne sont pas ceux de nos frères! il y a de la tristesse dans cette rupture : mais au moins ces flèches élégantes et qui semblent atteindre le ciel sont l'expression sincère d'un élan de foi : elles portent à Dieu l'hommage de cœurs qui lui donnent leur pensée, lui soumettent leur action et gardent dans leur âme cette haute et suprême conviction d'un Dieu créateur et de la créature sauvée par sa puissance et sa bonté.

Du Parc-Jardin se découvre une fraîche et brillante rivière, le *Calvin*, ceinture scintillante sur l'émeraude des prairies. Elle va porter le tribut de ses eaux à la Clyde, fleuve majestueux qui, chargé de glorieux navires que lui confie le génie de l'industrieuse Écosse, va comme en un jour de triomphe amener à la grande mer, non les dépouilles des vaincus, mais le fruit de merveilleux travaux.

La mer, cette puissance encore *indomptée*, se presse sous les ondes paisibles de la Clyde et achève de donner à Glascow un cachet de grandeur et de singulière beauté. Ses grands mâts qui parfois s'inclinent au souffle impérieux des vents du nord, ses hautes colonnes dont les flots aériens s'échappent avec fracas, annonçant le départ ou le retour, ces gémissements de la vapeur tantôt aigus, tantôt plaintifs comme ceux qui entr'ouvrent le cœur de l'homme et révèlent ses secrètes angoisses, ce mouvement de l'activité honnête et laborieuse, usant sans abuser de la vie, tout anime et féconde la pensée méditative et s'imprime dans l'âme en un ineffaçable souvenir.

Et ce n'étaient pas encore les objets extérieurs qui devaient se graver plus profondément dans la mémoire d'une chrétienne et d'une amie.

Après nous avoir associé au bienfait de la précieuse amitié qui lie le supérieur des Jésuites de Glascow, le Père Gordon, au prieur des Franciscains, tous deux si remarquables par la grandeur du caractère et l'attrait

de leur aimable vertu, notre vénéré prêtre a voulu nous montrer son premier pasteur qu'il entoure de son fillial respect. Rien ne peut rendre l'affabilité du sourire, la dignité, la bonté qui se révèlent dans chaque trait, dans chaque parole de Mgr Eyre, archevêque de Glascow. Sur son front pur et élevé se lisent les hautes et fermes pensées, dans son regard le charme d'une exquise urbanité, dans son maintien une douceur ineffable mêlée à une dignité qui obtient, sans l'imposer, le respect; la simplicité naïve des habitudes de sa vie est le cadre qui ajoute un nouveau lustre au mérite de cette grandeur du caractère qui éclate presque à l'insu de celui qui en est revêtu. Quelle vie remplie d'actes innombrables de bienveillante et inépuisable charité ! Que d'obstacles à vaincre ! Que de défaillances à soutenir dans ce peuple pauvre et fidèle qui sans cesse demande le pain de la parole, la lumière du conseil pour maintenir ferme et pure la foi gardée intacte à travers les ténèbres de l'erreur, ou les séductions de la fortune.

(Extrait d'*une Excursion à Glascow,* par la marquise de Villeneuve-Arifat.)

LE PROTESTANTISME vu de Genève en 1886. Un volume in-12 de 334 pages. Prix : 4 fr.

Dans notre précédent numéro nous rappelions, à propos de *l'Histoire populaire de l'Allemagne* par M. Janssen, qu'elle était la situation sociale de ce pay savant la Réforme et nous citions, en terminant, une lettre qui indique combien les protestants se sentent atteints par les révélations de cet ouvrage sur le point de départ de leur religion.

Voici un autre livre qui examine cette religion à son point d'arrivée, qui met à nu les plaies morales du protestantisme contemporain.

Le moment ne pouvait être mieux choisi pour étudier l'état actuel des croyances protestantes dans les pays où elles se sont implantées. L'Allemagne a célébré en 1883 le centenaire de la naissance de Luther; l'année suivante, la Suisse fêtait celui de Zwingle; le 23 août 1885, Genève célébrait le trois cent cinquantième anniversaire de la proclamation officielle du calvinisme dans ses murs. Enfin les protestants de France eux-mêmes ont apporté leur note au concert en prenant pour motif de fête la date deux fois séculaire de la révocation de l'édit de Nantes, le 18 octobre 1685. Un auteur a dit : « Le protestantisme a toujours excellé à se faire craindre ou à se faire plaindre. » Le rapprochement de ces souvenirs confirme cette opinion : avec Luther et Zwingle, c'est le centenaire de la victoire des

armes et de la crainte; avec Louis XIV, c'est le centenaire de la défaite et de la plainte.

La première génération de protestants conservait un fond commun de croyances avec les catholiques. Le schisme ne portait que sur quelques points, essentiels il est vrai, mais peu nombreux. Loin de vouloir agrandir la rupture, les protestants cherchaient à la restreindre, à revenir en arrière. Pendant un siècle, ils ont lutté contre le fait d'une séparation absolue.

Depuis lors, que sont devenues les croyances protestantes? Écoutons une voix officielle de l'église de Genève; voici ce que M. Chantre, ministre protestant, écrivait dans *l'Alliance libérale*, journal religieux de Genève le 5 novembre 1882:

« Nos églises s'apprêtent à célébrer demain la fête de la réformation, et » le retour de cette solennité nous suggère quelques réflexions.

» La première, c'est que, par un mouvement irrésistible, les doctrines » qui furent proclamées, au seizième siècle, par nos ancêtres spirituels, » comme la vérité, la vérité absolue, la vérité divine, s'en vont rapidement » aujourd'hui. Il suffit de les nommer: la Trinité, l'Expiation, la Prédesti- » nation, etc., pour prouver qu'elles ne sont plus populaires, ni auprès » des ecclésiastiques, ni auprès des laïques protestants. On nous racontait » récemment l'étonnement naïf d'un pasteur calviniste, venu du fond de » l'Allemagne à Genève, dans le but de s'épanouir dans la société de ses » pareils, et qui s'en est allé tout triste de n'avoir plus trouvé, même à » Genève, un seul calviniste réellement calviniste. »

Puis, portant ses aveux naïfs sur un terrain plus général, M. Chantre continue en ces termes :

« Aujourd'hui, après le réveil qui semblait devoir leur donner une nou- » velle vie, les grandes doctrines de la réformation sont abandonnées au » sein des églises protestantes... . Tandis qu'une minorité du monde » protestant, soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit ailleurs, se » rapproche à bien des égards des principes catholiques, la grande majorité » des réformés (évangéliques et libéraux) modifient, transforment, aban- » donnent, combattent même les anciennes croyances de l'orthodoxie » protestante. »

Après avoir consacré quelques chapitres à l'examen de cette situation et montré, par des citations dans le genre de celles que nous venons de donner, que cette situation est la même dans tous les pays de réforme, l'auteur anonyme étudie dans une série de chapitres particuliers, les principaux points de doctrine sur lesquels la controverse s'accentue. L'Eucha-

ristie, le Sacerdoce, la Confession et les Indulgences, l'Église, les Origines du protestantisme, forment autant de chapitres où il donne l'état de la question et qu'on lira avec le plus vif intérêt.

A propos du concile du Vatican, il reproduit le touchant appel de Pie IX à tous les protestants et les réponses dilatoires des principales églises. Rien de plus probant que ces documents.

Et cependant quel est l'avenir du protestantisme? Quelles espérances peut-il laisser dans l'âme de ceux qui l'acceptent comme l'expression de la vérité?

Nous terminerons par une dernière citation qui montre bien dans quel perpétuel état d'oscillations et de changements les églises réformées sont condamnées à s'agiter si elles ne reviennent se reposer dans le sein de l'Église catholique :

« Et pourtant le protestantisme se perpétue, malgré ce tourbillonnement » de ses doctrines; comme ces nuages que la tempête chasse dans les airs, » il va et vient, obscurcissant toujours le ciel. C'est le combat des électri- » cités contraires. C'est la dispersion sans limites. Il semble que Dieu » veuille se venger visiblement de la révolte religieuse du seizième siècle, » en permettant qu'elle dure dans une irrémédiable confusion; il n'y a » pas, en effet, de plus éclatant châtiment de l'orgueil humain, que d'être » donné en spectacle d'impuissance sur le terrain même où il avait voulu » dresser son triomphe. L'histoire n'offre qu'une analogie que l'on puisse » rapprocher de l'existence du protestantisme, c'est celle du peuple juif. »

W. F.

MAGNÉTISME ANIMAL (le). par Alfred Binet et Ch. Féré, médecin-adjoint à la Salpêtrière, avec figures dans le texte. Un volume in-8° de 284 pages (1887). Prix : 6 francs

Est-ce que le démon, après avoir cherché depuis si longtemps à se faire nier, et avoir réussi tout au moins à se décharger d'une bonne part de son action malfaisante sur l'humanité, changerait maintenant ses batteries? Le. Souverain Pontife, en ordonnant récemment que dans tout l'univers catholique on demandât chaque jour à saint Michel de faire rentrer dans l'abîme *Satan et les autres esprits mauvais* qui *rôdent dans le monde* pour la perte des âmes, rendait difficile à celui-ci la continuation de son ancien jeu. Plus moyen de se faire nier ni d'endormir sur son action.

Va-t-il se dissimuler derrière les phénomènes scientifiques qui, sous le nom de magnétisme et d'hypnotisme, prennent tout à coup un développement extraordinaire?

L'étude des rapports et des différences qui existent entre le magnétisme animal et le spiritisme a été faite d'une façon magistrale par M. de Mirville dans ses mémoires sur les Manifestations des Esprits (1), qu'un évêque américain nous déclarait être l'ouvrage le plus savant de ce siècle.

Ceux qui voudront étudier la question à ce double point de vue en trouveront les éléments et même la solution dans ce remarquable travail, fruit d'une longue existence consacrée toute entière à cette étude.

Mais, il ne s'agit dans le livre de MM. Binet et Féré que du magnétisme animal et même, c'est surtout de l'hypnotisme qu'ils s'occupent.

Cet ouvrage est une monographie, nous ne dirons pas complète, car nous allons, scientifiquement cette fois, de découvertes surprenantes en d'autres plus surprenantes, mais cette monographie est aussi complète qu'elle peut l'être à l'heure présente.

Nous ne pouvons passer en revue tout ce qu'il y a de curieux dans le chapitre consacré à la « suggestion » et affirmant cette théorie que « l'idée qu'on introduit dans le cerveau de l'opéré » est la cause des effets singuliers observés chez l'hypnotisé. Signalons du moins quelques points dignes d'attention.

Les hallucinations peuvent ne se produire que pour une moitié du corps, elles peuvent même se produire sur les deux moitiés en ayant un caractère sur l'une et un caractère tout opposé sur l'autre.

Ainsi, le même individu, soumis à la suggestion, peut voir la pluie de l'œil droit et le beau temps de l'œil gauche ; entendre des cris effrayants de l'oreille gauche, et une délicieuse symphonie de l'oreille droite. Il peut même, plus curieux que Janus, rire d'un côté du visage et pleurer de l'autre.

Dans les hallucinations de la vue, les couleurs suggérées se comportent comme les couleurs réelles ; non seulement elles donnent lieu aux couleurs consécutives complémentaires mais elles se dédoublent à travers le prisme.

L'influence de l'aimant sur les phénomènes hypnotiques n'est pas moins curieuse. En général, sous cette influence, il a y transport du phénomène d'un côté à l'autre, mais sans prendre la forme symétrique. Ainsi, par exemple, « on donne au sujet la suggestion qu'il voit sur un carton un portrait de profil et que ce profil est tourné vers la droite, on ajoute qu'il voit cette figure de l'œil droit seulement et point du tout de l'œil gauche. Par l'application de l'aimant, on fait passer l'hallucination au côté gauche et on l'enlève à l'œil droit. Si alors on demande à la malade de quel côté

(1) Sept volumes in-8°.

est tourné le profil qu'elle voit sur le carton, elle répond qu'il regarde vers la droite. »

Un autre fait d'aimantation : Une croix de la forme de la croix de Genève est dessinée sur un papier blanc. On inculque à « un sujet à l'état de veille que la croix est colorée en rouge ». Si alors, disent les auteurs, « nous l'invitons à considérer avec attention cette croix rouge pendant qu'un aimant est placé derrière sa tête, à son insu, voilà ce qui se passe : le sujet voit apparaître des rayons verts entre les bras de la croix ; peu à peu ces rayons s'allongent, et, à mesure qu'ils s'allongent, la croix devient plus rose, sa teinte primitive se dégrade. Un instant, la croix paraît verte, puis toute couleur disparait dans l'étendue de la figure primitive, le sujet voit une croix vide, un trou en forme de croix, entouré de rayons verts qui persistent. Si à ce moment on place une croix en papier rouge au milieu de la figure, le sujet ne la voit pas.

L'aimant produit des effets analogues sur le souvenir d'objets colorés. »

On le voit, il y a là de curieux phénomènes à observer ; ce qui en augmente l'importance, c'est qu'en général, si les sens, la mémoire et même l'intelligence semblent y puiser une plus grande acuité, en revanche, la volonté y sombre complètement, car on constate la singulière disposition de l'hypnotisé à se soumettre à l'influence de certaines personnes d'une façon exclusive. Et ceci nous ramène à la réflexion par laquelle nous commencions cet article.

Tous ces phénomènes, même les plus inexpliqués, sont vieux comme le monde ; ce qui est nouveau, ce qui nous a semblé toute une révélation, c'est que ce soient, cette fois, les médecins qui les provoquent, qui les analysent et qui les prônent. C'est par la méthode d'observation, *scientifiquement* appliquée, qu'on les découvre ; une Revue de l'hypnotisme, par le docteur Bérillon, les enregistre. Nancy et Paris rivalisent tellement d'ardeur que déjà les docteurs en droit légal poussent des cris d'effroi au nom de la morale et demandent qu'on arrête ou du moins qu'on réglemente ce beau zèle (1).

Quelle puissante impulsion fait donc tout à coup remonter au flot observateur le courant matérialiste qui l'emportait depuis si longtemps ? Tel est notre point d'interrogation.

Car enfin n'oublions pas que, jusqu'aujourd'hui, lorsque, débordée par les faits, comme autour de la tombe du diacre Pâris, autour du baquet de

(1) *L'Hypnotisme et les états analogues,* au point de vue médico-légal, par le docteur Gilles de la Tourette, préparateur du cours de médecine légale à la Faculté. In-8° de xv-534 pages, 1887. Prix : 7 fr. 50.

Mesmer, etc., l'Académie de médecine ne pouvait se soustraire à leur examen, le rapport obtenait toujours les honneurs d'un enterrement de première classe.

Une fois cependant elle fit exception, et cette exception confirme la règle ; c'était le 10 janvier 1826, la discussion est ouverte à l'Académie sur un de ces rapports : on s'enflamme, on lutte pendant plusieurs séances, et, le 28 février, une majorité de trente-cinq voix contre vingt-cinq, tranche la question en nommant une commission composée de onze membres pour un *nouvel* examen. Onze membres dont voici les noms : Leroux, Bourdois de la Mothe, Double, Magendie, Guersant, Laennec, Thillaye, Marc, Itard, Fouquier et Gueneau de Mussy. Cette commission procède donc à une nouvelle enquête qui dure *cinq ans*. C'est au bout de cette période, le 21 et 28 juin 1831, qu'un long rapport bourré des faits les plus curieux et signé par *chacun des onze commissaires,* est déposé par elle à l'Académie.

Ce rapport disait dans ses conclusions :

« Les moyens extérieurs et visibles ne sont pas toujours nécessaires (pour magnétiser) puisque dans plusieurs occasions, la volonté, la fixité du regard, ont suffi pour produire les phénomènes magnétiques, même à l'insu des magnétisés. »

Et plus loin :

« Lorsqu'on a fait tomber une fois une personne dans le sommeil magnétique, on n'a pas toujours besoin de recourir au contact et aux passes, pour la magnétiser de nouveau. Le regard du magnétiseur, sa volonté seule, ont sur elle la même influence. On peut non seulement agir sur le magnétisé, mais encore le mettre complètement en somnambulisme et l'en faire sortir, *à son insu, hors de sa vue, à une certaine distance et au travers des portes.* »

On le voit, il n'y a de nouveau aujourd'hui que ce nom d'Hypnotisme donné au sommeil magnétique.

Citons encore les dernières lignes qui terminent ces conclusions parce qu'elles montrent mieux que ne le ferait la lecture du rapport entier, l'importance et le merveilleux des phénomènes constatés par l'enquête :

« Nous ne réclamons pas de vous, messieurs, une croyance aveugle à tout ce que nous vous avons rapporté. Nous concevons qu'une grande partie de ces faits sont si *extraordinaires* que vous ne pouvez pas nous l'accorder. Peut-être nous-mêmes oserions-nous vous refuser le nôtre si, changeant de rôle, vous veniez les annoncer à cette tribune, à nous qui, comme vous aujourd'hui, n'aurions rien vu, rien observé, rien étudié, rien suivi. Nous demandons seulement que vous nous jugiez comme nous vous

jugerions, c'est-à-dire que vous demeuriez bien persuadés que ni l'amour du merveilleux, ni le désir de la célébrité, ni un intérêt quelconque ne nous ont guidé dans nos travaux. Nous étions animés par des motifs plus élevés, plus dignes de vous, par l'amour de la science et le besoin de justifier les espérances que vous aviez conçues de notre zèle et de notre dévouement. »

A la suite de ce rapport, il y eut bien quelques murmures à l'Académie, quelques révoltes partielles ; un membre (le docteur Castel) s'écria : « qu'un tel état de choses, s'il existait, détruirait la moitié des connaissances physiologiques » et c'était vrai, surtout si l'on entendait par là les doctrines matérialistes.

D'autres essayèrent d'entamer une discussion, mais la majorité de l'assemblée répondit avec noblesse que « ce serait attaquer les lumières ou la moralité des commissaires, et qu'elle ne le souffrirait pas. »

Lorsqu'on en vint cependant à demander l'impression de ce rapport compromettant, le respect humain l'emporta, le cœur faillit à cette même majorité, et, faisant du *juste milieu scientifique*, elle sortit de ce mauvais pas, en ordonnant, non pas l'impression, mais l'autographie du rapport qui, depuis lors, repose au *plus profond de ses cartons*.

Les faits prodigieux dont parle le livre de MM. Féré et Binet étaient donc déjà constatés scientifiquement en 1826 mais leur constatation était ensevelie et chacun allait répétant : « la science a prononcé contre eux, c'est du charlatanisme ! »

Qui nous donnera la raison du mouvement contraire qui s'opère actuellement ?

C'est en la cherchant, en constatant que cette réaction coïncide avec l'attaque directe et à fond de l'Église contre Satan, en observant que le caractère important des phénomènes actuels est le naufrage de la volonté, que nous nous sommes demandé si nous n'entrions pas dans une nouvelle phase de l'action du démon pour la perte des âmes.

En un mot, ce qui nous paraît prodigieux dans tout ceci, ce sont moins les phénomènes, que la cause qui les produit. On publiera maints volumes à la recherche des premiers, nous croyons qu'on parlera peu de celle-ci.

W. FERNOUT.

MANUEL DU CHRÉTIEN, publié pour la première fois en gros caractères, **édition du chanoine Gaume, approuvée à Rome et autorisée par Mgr l'archevêque de Paris Un volume in-12 de 1,600 pages. Prix : 8 francs. Relié, en un volume in-12, basane racine. Prix : 10 francs**

Il y a trois livres que les fidèles doivent avoir toujours sous la main, et que l'on appelle pour cela le Manuel du Chrétien : c'est *le Nouveau Testament*, *le Psautier* et *l'Imitation de Jésus-Christ.*

Si l'on veut vivre en la compagnie de Notre Seigneur et de ses Apôtres, il faut lire le matin quelques pages des évangiles et des épîtres, les méditer en travaillant, et en faire la règle de sa conduite. C'est le moyen de sanctifier ses actions et de se tenir en la présence de Dieu, dont on conserve en son cœur la parole. Mais l'Église ne permet de lire cette divine parole, confiée à sa garde, que dans une *traduction approuvée* ou *autorisée* et accompagnée de *notes explicatives* conformes à la tradition.

Il en est de même du *Psautier* que nos pères lisaient dès l'enfance, et qu'ils savaient par cœur, parce qu'ils en récitaient chaque jour une partie. C'est la prière par excellence. C'est le sacrifice de louange que le chrétien doit offrir à Dieu, ayant été fait participant du sacerdoce par le baptême. Mais là encore la traduction doit être *autorisée et annotée;* ce que l'on n'observait pas toujours autrefois.

Frappé de ce manquement à la loi très sage de l'Église, M. le chanoine Gaume fit une traduction *nouvelle* et *très exacte* du Nouveau Testament, dont la publication fut *autorisée* par le cardinal Morlot, et ensuite par Mgr Darboy, et qui fut *approuvée* à Rome par le Maître du Sacré-Palais. Le censeur qu'il avait chargé d'en faire l'examen loua dans son rapport sa *fidélité parfaite*, ainsi que la science et la clarté des notes au nombre de plus de *quatre mille*, qui expliquent les plus difficiles passages du texte sacré.

M. Gaume traduisait également le *Psautier*, qu'il enrichit de notes non moins nécessaires, et qui fût autorisé aussi par l'Ordinaire. Il y joignit l'Imitation de Jésus-Christ du P. Lallemant de la Compagnie de Jésus, dont la traduction est l'une des plus parfaites. Il y a peu de chrétiens qui n'aiment à lire le soir un chapitre de l'Imitation, afin de s'entretenir encore une fois avec Notre Seigneur et de s'endormir dans quelque sainte pensée.

Longtemps ce *Manuel du Chrétien* n'a formé qu'un tout petit volume de poche. Mais les éditeurs, sollicités par des personnes âgées, dont la vue affaiblie demandait un caractère plus gros, viennent d'en faire une édition en un très beau volume, in-12 de 1,600 pages, volume très agréable à lire, ce qui permettra de continuer plus longtemps cette pieuse lecture, si utile pour fortifier l'âme dans l'amour de Notre Seigneur et le désir de la perfection.

ASSOCIATION CHRÉTIENNE DES HONNÊTES GENS sur le terrain des affaires. Un volume in-12 de 570 pages publié avec la collaboration du R. P. LUDOVIC DE BESSE, capucin.

Nous ne connaissons pas assez le Crédit mutuel, et les généralités, d'ailleurs fort honnêtes, développées dans le volume sur l'idée d'une banque mutuelle, dont le Crédit mutuel serait la réalisation pratique, ne suffisent pas pour exprimer une opinion compétente sur la question d'affaires. Mais nous recommandons volontiers le volume fort bien composé, plein d'excellentes choses. Il s'autorise d'abord de la collaboration, et de la collaboration importante et active du R. P. Ludovic de Besse, capucin, secrétaire général du Crédit mutuel. C'est une pensée excellente que de venir en aide aux travailleurs non seulement dans leurs intérêts moraux, mais aussi dans leurs intérêts matériels, de porter dans la pratique des affaires, dans les relations d'industrie, dans la vie d'atelier; le devoir d'assistance mutuelle entre chrétiens. Pour y parvenir, il n'y a pas de voie meilleure et plus sûre que l'association. Les chrétiens s'associent pour secourir leurs frères par l'aumône, par l'assistance hospitalière, par les ressources les plus ingénieuses de la charité. Le Crédit mutuel serait, si l'on veut, la charité qui prête si le prêt tel qu'il l'entend ne réalisait pas un bienfait gratuit : l'assistance contre l'usure, aussi légitime dans la sphère où elle s'exerce que l'est ailleurs l'assistance contre la faim. C'est l'usure qui affame et mène à la misère le travailleur, le petit industriel, le petit commerçant, surtout celui à qui sa conscience de chrétien défend de se servir des armes du juif. Toutes ces raisons font croire qu'une banque, modeste sans doute, mais proportionnée à son but, administrée avec sagesse, ouverte avec prudence au public dont nous parlons, lui rendrait en effet de bons services. Plusieurs essais ont obtenu à l'étranger des résultats encourageants.

Un autre aspect de l'union sur le terrain des affaires est l'assistance par les relations de clientèle. Il n'en coûte assurément rien, et ce n'est pas même se compromettre que de donner quelque préférence aux négociants catholiques, et l'on voit pourtant d'opulentes maisons, conservatrices et catholiques, se faire une inexplicable vanité, une mode absurde d'enrichir des maisons juives ou des négociants notoirement lancés dans la guerre à l'Église. Notre ouvrage en cite (p. 194) un cas véritablement stupéfiant. M. Drumont dans sa *France juive* avait fait déjà la même remarque. Il y a ici un devoir, qui peut devenir en certaine rencontre plus sérieux qu'on ne le croit généralement et qu'il était opportun de souligner avec force. Tellement sérieux que le P. Ludovic, en exact et scrupuleux théologien,

ne craint pas d'établir entre ces industriels, ces riches, ces mondains, ces coupables, frivoles et néanmoins éminemment coupables de leur ignorance, un lien qui intéresse la conscience et qu'il nomme rudement le crime de complicité (p. 297). Puisse-t-il être entendu et compris !

L'AFFAIRE FROIDEVILLE, par ANDRÉ THEURIET. Un volume in-18 jésus de 336 pages. Prix : 3 fr. 50

M. André Theuriet n'est pas un écrivain à succès tapageurs. Lentement, modestement, par la force et l'honnêteté de son talent, il s'est créé une place à part, n'appartenant à aucune école, et ayant cependant une note si sincère, si personnelle, si vraie, qu'il doit être classé parmi les écrivains qui ne prennent leurs modèles que dans la réalité de la vie.

Cependant notre auteur a une horreur instinctive du mal, et se complaît surtout dans la peinture des luttes et des souffrances des braves gens et des humbles, mais sans grandes phrases tragiques, sans péripéties mélodramatiques, simplement, logiquement, comme cela se passe dans la vie réelle.

Son nouveau roman est une étude, très vivante et très simple des employés de ministère.

L'Affaire Froideville, c'est une affaire enterrée depuis des années dans les cartons du ministère où elle dormirait encore sans une instance des héritiers, ou plutôt de l'héritière, une jeune fille charmante et simple. Un rédacteur du ministère se passionne à la fois pour la jeune fille et la justice de sa cause, et cette idylle touchante domine le livre en le remplissant de sa poésie honnête et douce

Il y a beaucoup d'observations dans ce roman. Bien vite, on devine à le lire que M. Theuriet connaît à merveille le monde des ministères, les taupinières d'employés, les petits drames de l'avancement, et aussi les intrigues qui sont le cortège obligatoire de toute affaire en pays officiel.

L'auteur a donné à son livre une date, la fin de l'empire. Hélas ! a-t-on fait beaucoup de progrès depuis, et la justice d'une cause est-elle maintenant plus puissante que les protections ?

E. FLORENTIN.

NOUVELLES PENSÉES, par JOSEPH ROUX ; préface de l'auteur Un volume in-18 de 290 pages. Prix : 3 fr. 50

Monsieur l'abbé Roux nous présente aujourd'hui un nouveau volume de *Pensées*.

Nous n'avons pas été des derniers à encourager le modeste curé du Limousin lorsque, du fond de son village, il publia son premier volume.

Nous admirâmes, avec bien d'autres, la vigoureuse photographie qu'il y donnait de ses paysans. Nous voulons être des premiers à saluer M. le chanoine de Tulle livrant au public ses *Nouvelles Pensées*. Pour parler franc, nous nous disions, en ouvrant ce volume : « Nous avons eu d'abord la fleur du panier, qu'allons-nous trouver de bon aujourd'hui ? Et puis — *Facit indignatio versum*. — Or Joseph Roux est maintenant l'homme heureux, toute sa préface respire la satisfaction ; le succès, la gloire, l'esime, celle même de ses supérieurs sont allés le prendre par la main et l'ont tiré de l'oubli et de la solitude. Tant de bonheur n'aura-t-il pas détendu ce bras qui fustigeait si dur et si bien ? les traits de son carquois n'en seront-ils pas émoussés ?

On pouvait le craindre. On sera rassuré lorsqu'on aura lu ce nouveau recueil. Assurément toutes les pages n'y ont pas la vigueur du premier ; mais quelle riche moisson on peut y recueillir et quelle bonne fortune pour le penseur et l'écrivain !

Cette fois encore, fidèle à notre coutume, nous mettons nos lecteurs à même, par quelques citations, de contrôler notre jugement.

***

Page 121. — « Si nous pardonnions aux bons qui ont un peu de mauvais comme nous pardonnons aux mauvais qui ont un peu de bon !

***

Page 65. — « Premier point, deuxième point, troisième point..... » Outre cela, des divisions et des subdivisions ; et des raisons, et des preuves, et des arguments tirés de ci, de là, de tout et de rien..... Et vous appelez cela un discours, un discours solide, un beau discours ? J'espérais une musique enlevante, et voici un bruit de cordes, de roues et de tuyaux !

***

Page 147 — Sa vie a été douloureuse... Une multitude l'accompagne au cimetière, et le plaint... O bizarrerie de s'apitoyer sur le voyageur, non pas quand il faisait sa route, les pieds meurtris et le cœur las, mais à présent qu'il est arrivé et qu'il se repose !

***

Page 163. — Des mères consultaient l'oracle des Delphes. La sybille répondit : « Mettez aux oreilles de vos enfants ce que vous avez de plus précieux. » Retournées chez elles, ces pauvres femmes mirent aux oreilles de leurs enfants, non pas des paroles sages, mais des anneaux d'or..... Trop de mères aujourd'hui font de même, hélas !

Certaines de ces pensées lorsque l'auteur prend la peine de les développer, constituent de véritables petits drames. Lisez celle-ci :

Page 176. — Qu'est-ce que le père Janquet ?

Un simple manouvrier, à qui, tous les ans, l'hiver enlève d'un même coup et le travail et le pain, ce qui l'oblige, ayant femme infirme et nombreux enfants encore jeunes,— l'aîné compte douze ans à peine,— ce qui le condamne, dis-je, à exercer le métier de pauvre honteux.

Dieu nous garde, vous et moi, de savoir par expérience ce qui se cache d'angoisses, de longues détresses, de tortures dans ce mot: pauvre honteux ! Et la dureté des hommes vient ajouter à cette misère!

Voici la porte de M. Rebondy. Le père Janquet la redoute singulièrement cette porte inexorable! A mesure qu'il s'en approche, le cœur lui bat plus vite. Frappera-t-il? Oh! jamais, jamais il ne s'y résoudrait, si la pensée d'êtres chers qui ont faim ne lui poussait la main!

« Qui va là?... C'est vous, Janquet?... Nous avons nos pauvres, nous autres! En vérité, s'il fallait donner à tous ceux qui demandent, y tiendrions-nous?... d'ailleurs, monsieur est sorti. »

La servante congédie le père Janquet par un mensonge, un mensonge maladroit. M. Rebondy n'est pas sorti, mais il va sortir, et c'est lui qui descend le grand escalier avec fracas.

Gras, pansu, le visage noyé dans les plis d'un immense *boa* en laine fine, sa grosse canne à pomme d'or sous le bras, ses deux mains dans les poches d'un paletot fourré, il se traîne essouflé vers la porte, lorsque tout à coup, apercevant le père Janquet qui parlemente et adjure la *bonne* : « Hors d'ici, fainéant! — Monsieur, je n'ai rien mangé aujourd'hui. — Est-ce que cela me regarde? — Mes enfants... — Des enfants, toi? c'est du luxe, sais-tu? » Ici M. Rebondy, se trouvant spirituel, fait un gros rire joyeux, et puis : « Lison, chasse-moi ce drôle! »

Après un moment, le père Janquet parti, M. Rebondy : « Je dîne en ville, n'est-ce pas, Lison? Jules va revenir du collège; défends-lui bien d'aller sur la berge faire la glissade comme hier... »

Retenir Jules au logis n'est pas chose facile, tant s'en faut. Abandonné dès le bas âge à une servante qui n'a d'une mère que les défauts (il avait à peine connu la sienne), élevé à faire ses mille et une volontés par son père qui le gâte même en le grondant, Jules est bien, sans mentir, le plus franc vaurien de son quartier, sinon de la ville entière. C'est lui le boute en train de toute folle équipée au collège et ailleurs.

Ce jour-là, Jules et ses condisciples ont comploté d'aller ensemble, aussitôt la classe finie, faire la glissade sur la rivière. Ils y attendront la nuit, quittes pour prétexter une retenue. Plaisir vaut mensonge, pense la gent écolière.

La cloche tinte encore la sortie, et déjà nos collégiens, Jules en tête, se précipitent en s'interpellant et en se bousculant, vers la berge. La rivière est à souhait. La glace en lie les deux rives, une glace de trois jours, piétinée matin et soir, peu sûre d'ailleurs, le soleil l'ayant fondue par dessous. Des deux côtés de la glissoire, une haie de spectateurs prononce. Parfois des risées éclatent sur le passage d'un patineur maladroit; plus souvent des cris d'admiration, des battements de mains saluent le savoir-faire.

Jules, cela va sans dire, recueille sa grande part d'applaudissements. Et vraiment, c'est justice. Quelle agilité! quelle prestesse! Il part, il coule, il arrive! A peine au commencement, il est au bout; et, à peine au bout, il est au commencement! Il file sur un pied, il bondit sur l'autre; il se courbe, se dresse, se penche à droite, à gauche, en arrière, fait des prodiges.....

Le succès énivre, Jules n'a été que hardi, il devient téméraire : « Regardez un coup rare! » dit-il. Et, suspendu sur un pied, les bras en l'air, il s'élance, tombe, la tête en avant, fait un large trou dans la glace, plonge et disparaît! « Il se noie! Au secours! Vite, vite! »

Qui voudra, qui pourra le sauver?

Un petit garçon fend la foule, pâle, chétif, misérablement vêtu. Il court droit au trou béant, et s'y engouffre.

Il donne des pieds, des épaules, de la tête contre la glace qui craque. Enfin, il rencontre le pauvre Jules, s'empare de lui, le pousse en haut, et, par une ouverture, le rejette sur la berge. Lui se cramponne des mains, des genoux aux arêtes de la glissoire, s'arc-boute, se hisse, et remonte, grelottant, la peau marbrée, les cheveux dégouttants d'eau congelée, le regard hésitant entre une larme de souffrance et un rire de triomphe.

« Oh! l'admirable petit!... Son nom?... — C'est un fils au père Janquet!..... »

M. Rebondy comprit-il la leçon que lui donnait la Providence? Reconnut-il que les pauvres ont du bon, et que leurs enfants ne sont pas tellement du luxe? Une chose certaine, c'est que, le lendemain, sur le conseil de Lison, il envoya au fils Janquet, sans plus tarder, une pièce de vingt francs!

Bientôt M. Rebondy ne se souvint plus de l'accident, ni Jules, ni le fils à Janquet, ni personne, excepté Dieu! »

Enfin, terminons par cette dernière citation:

***

Page 137.— Le bonheur ne connaît personne; en vain, comme Ruth, sur ses pas nous nous courbons, lorsqu'il moissonne, Booz ne se retourne pas!

Chaque matin, glaneurs avides, nous sortons avec un espoir; et, le cœur déçu, les mains vides, hélas! nous rentrons chaque soir.

Qu'est-ce que le bonheur? Un rêve qui deviendra réalité au jour où, quittant cette grève, nous toucherons l'éternité.

Que sert de demander au monde ce que le monde n'eut jamais; et de sonder la mer profonde, et de percer les cieux épais?

Hommes passagers sur la terre, attendons le suprême adieu pour savoir le mot du mystère que maintenant nous cache Dieu!»

L'auteur dit quelque part (page 52): « Prenez garde à ce que vous publiez d'abord. Si c'est de la prose, c'en est fait; vous êtes pour jamais un prosateur. »

M. l'abbé Roux nous permettra-t-il de lui dire qu'il vient de prouver le contraire? Tous ceux qui auront lu notre dernière citation se seront écriés avec nous: « ah! mais ce morceau est d'un vrai poète! »

W. Fernout.

LE JOUEUR, par Paul-Dumas. Un volume in-18. Prix: 3 fr. 50

Le style de ce livre est brutal, emporté, il s'égare complètement dans les sentiers naturalistes; cependant il a une certaine fermeté d'allure qui nous détermine à donner à nos lecteurs les premières pages de ce roman.

La description de l'intérieur de la famille de Cruas et les portraits de ses membres sont faits avec une vigueur presque sauvage et ce dramatique récit se termine par un crime, conséquence inévitable de la passion de Léopold pour le jeu. Par une logique écrasante et brutale l'auteur montre le chemin que suivra le joueur sans que rien puisse l'en détourner.

« La vieille Mme de Cruas sanglotait. Ses hoquets emplissaient la pièce sombre d'une désespérante mélopée, semblaient, effrayants, partir du fond des ténèbres croissantes. A peine distinguait-on le spectre noirâtre de la malheureuse, jeté, tordu, secoué, contre le mur blafard; et son grand mouchoir blanc s'agitait autour de son visage vague. Le crépuscule s'épandait, endeuillait l'immense tapis de neige du dehors. Un vent douloureux sifflait entre les arbres empanachés de blanc, s'infiltrait par les fentes des fenêtres disjointes, tourbillonnait dans la cheminée misérable, au-dessus des cendres refroidies, s'ébattait par la grande pièce nue dont il ébranlait les meubles rares, les rideaux en guenilles. Et les gémissements de la marquise montaient à l'unisson éploré de la bise.

» Une voix rude et jeune partit d'un recoin sombre :

» — Ah ! fichtre! ma mère, si vous croyez que c'est drôle, vos larmes!

» Et une forme s'agita, impatiente, précédée de la lueur intermittente d'une pipe, au fond d'un immense fauteuil dont les ressorts se plaignaient.

» Mme de Cruas tenta de répondre :

» — Oh! Léopold... je ne peux pas... Mimi... je ne peux pas... il faut que je pleure, vois-tu... On m'a refusé la viande, ce matin... ça m'étrangle quand j'y pense, Mimi.....

» Alors le marquis de Cruas qui, lui, était allongé dans des monceaux de couvertures, le long d'une vaste fenêtre aux vitres sales, poussa un cri aigu de douleur.

» — Aïe! aïe!... Oh! sale goutte!... Aïe!... Quand crêverai-je!

» Le vicomte Léopold continuant à cracher, dans les ténèbres, la lourde fumée de sa pipe, repartit de sa voix railleuse et dure :

» — Eh! mon père, chauffez-vous!... Allongez donc vos pauvres gros pieds sur les chenets... Le feu est si bon!

» Et son ricanement mauvais fouetta l'air glacé.

» — C'est çà! fiche-toi de nous maintenant, misérable! cria le vieux marquis, redressant ses reins parmi ses couvertures blanches.

» Alors son profil se détacha sur la baie du jour pâle de la fenêtre. C'était un homme de soixante ans : ses grandes moustaches blanches tombaient, abandonnées, à la chinoise, le long de son menton glabre et flasque; ses yeux s'éteignaient, sous des paupières abattues, et son front n'avait point de limite, à cause de son crâne dénudé. Un désespoir immense plissait ce visage fini, mangé de vieillesse et d'abandon.

» Il tourna la tête vers la fenêtre et contempla longuement l'étendue sans bornes de la plaine livide.

» A travers des sanglots, la vieille marquise reprit, penchée sur son fils :

» — Tu n'as pas froid, toi, au moins?... Dis Mimi?... Tiens, prends mon châle, mon Mimi.

» Léopold se tira de son fauteuil, secoua ses jambes fringantes :

» — Adieu, cria-t-il, je pars! On s'embête un peu trop dans notre bazar, mes bons vieux! Et puis on gèle... Bonjour, bonsoir!

» Il partait; ayant saisi sa canne, à tâtons; au coin d'un meuble. Mais sa mère déjà l'avait attrapé, le retenait, crispée vers lui;

» — Non, non, Mimi... Ne quitte pas ta maman... Tu vas au cabaret encore? Non, non, fais pas ça, Mimi... La bière te fait du mal, tu sais...

» — Laisse-le donc! cria le vieux marquis tendant sur son fils son poing veineux et tremblant. Lâche-le!... Ah! le chenapan! Il nous verra crever.

je te dis, sans feu, sans pain, en suçant sa boufarde et humant des bocks, en compagnie de créatures... Ah! chenapan!

» — Allons, allons, petit père, du calme! fit le vicomte jouant une tendresse ridicule... Ça fait du mal à vos pauvres gros pieds, de vous fâcher comme ça.

» Mme de Cruas avait tiré son fils vers la fenêtre, voulant le voir, une fois encore, avant qu'il sortit, voulant qu'il vit ses larmes et la baisât. C'était un grand diable de vingt-six à vingt-sept ans, bâti en hercule, au visage blond, soigné, véritablement beau, traversé d'une fine moustache, mais percé de deux yeux bleus qui pétillaient méchamment. Elle, elle était toute longue et grêle, emmanchée de grands bras qui semblaient faire deux fois le tour de son terrible fils, et son cou effilé, qui jadis avait assurément été d'une grâce adorable, portait un fin et maigre visage, tuméfié et rougi par les larmes, encadré de cheveux gris qui se boudinaient à la vieille mode. Elle était nippée de lambeaux bigarrés dont on voyait la trame, et un vieux châle de l'Inde mangé des rats pendait de ses épaules osseuses. Lui, au contraire, superbe, flambant neuf dans un veston de coupe élégante, avait sous le bras, un pardessus moelleux dont le large col de castor ressortait.

» Et tandis que la mère restait suspendue vers lui, le front tout près de ses lèvres ingrates, les mains cramponnées aux revers précieux de son veston, le marquis se perdait de nouveau, dans la contemplation de cette ensevelie, détruite sous l'avalanche des frimas. Et, à la fin, sa colère déborda. Il cria, jetant les bras en gestes violents, de droite et de gauche, tandis que ses jambes énormes restaient inertes sous la laine entassée, il cria :

» — Ah! misère! Crevons, oui crevons... Ça vaut mieux!... La neige peut crouler sur toute cette terre, engloutir ces futaies, ces vignes, ces prairies... Ha! ah! ah!

» Il eut tout à coup une risée rauque, une espèce de toux affreusement triste,

» — La glace peut tout ravager, saccager, rôtir les troncs et les herbes!... Ça m'est bien égal, après tout! Ça ne m'appartient plus!

» Il désignait, d'un geste anéanti, l'immensité de ses propriétés qui s'étendaient, sous ses yeux.

» — Ça ne m'appartient plus! Hier, c'était l'hypothèque, la saisie, le brocantage ignominieux, aujourd'hui la misère! On va nous chasser d'ici- Il faudra que je vide mon vieux logis, en me trainant péniblement sur les mains, tirant mes pauvres jambes .. Et nous passerons, chassés, par le village où l'on ricanera, à l'ombre des portes!

» Il fit un silence, cependant que la mère et le fils se débattaient encore, l'une rivée à l'autre. Et tout à coup, le vieux malade se retourna vers le vicomte et perça ce démon d'un regard implacable :

» — Ah! triste gueux! malandrin lâche! voilà ton œuvre! Tes vieux parents qui t'ont si tendrement élevé dans un luxe douillet, vont finir sur le fumier, honteux, ayant au cœur l'atroce remords de toute la tendresse qu'ils t'avaient vouée! Ruinées par toi, par toi! Misérable!

» — Mais, mon père, répartit le vicomte, avec une douceur ironique, voilà exactement la centième fois que vous me dites la même chose.

» — C'est vrai, appuya d'un ton légèrement offensé Mme de Cruas, vous insistez trop là-dessus, Raymond... Vous irritez Mimi, à la fin... Ces reproches-là, ça se fait une fois, et puis on n'en parle plus. Il ne faut pas blesser l'amour-propre de Mimi, vous savez...

» — Taisez-vous tous les deux! cria le marquis. Et se tournant vers la mère qui s'anéantissait dans la contemplation de son fils, il lui jeta d'une voix sourde :

» — Vous, Amélie, à force de vous frotter à cette pourriture, — il désignait son fils d'un geste furibond, — vous vous salissez, oui, vous vous ravalez... Lâchez-le donc! »

Je ne veux pas relever ici les incohérences de langage que M. Paul Dumas met dans la bouche de ce marquis, ni l'invraisemblance des larmes de la marquise, se plaignant que le boucher lui a refusé la viande, lorsque plus tard on sait qu'ils possèdent vingt-cinq mille francs dans une armoire; mais tout cela est préparé avec une grande habileté et un vrai entendement des contrastes dramatiques pour amener la meilleure scène du livre : celle où le fils arrive à persuader son père de lui confier justement cette somme de vingt-cinq mille francs, dernier débris d'une fortune perdue au jeu.

Si cet entraînement fatal du joueur n'est pas nouveau, il n'en est que plus utile de le flétrir.

RÉCITS HÉROÏQUES, par ÉDOUARD SIEBECKER

Un volume in-12 de 345 pages. Prix : 3 fr. 50

Rappeler au souvenir de tous les horreurs de l'invasion, présenter, en des nouvelles prises sur le vif de la réalité, les exemples des grands dévouements à la patrie, c'est réchauffer noblement les saintes aspirations et développer dans les âmes le culte du devoir. Puisque malheureusement nous sommes condamnés au militarisme à outrance, que du moins l'exemple des héros ignorés dont M. Siebecker fait l'apologie, servent à enflammer les cœurs en attendant les jours heureux où les

peuples ne s'entredéchireront plus pour la plus grande gloire ou plutôt pour le plus grand profit de ceux qui les exploitent.

Les vingt histoires qui composent cet ouvrage sont racontées avec un certain brio, mais elles sont de valeur bien inégale, témoin la dernière, *la Revanche du Rabbin*, qui n'est rien moins qu'héroïque. C'est une simple vengeance à la juive, une tromperie perfide. On applaudit parce que celui qui en est l'objet est un Allemand; ajoutons que cet Allemand sacrifie son honneur de chrétien à la nécessité de redorer son blason pour venir en aide à sa mère. Mais enfin, c'est toujours un chrétien et on ne m'enlèvera jamais en jetant un chrétien en pâture à un juif.

Ceci m'amène à constater qu'aucun de ces récits héroïques n'est, je ne dirai pas inspiré, mais accompagné de la conviction chrétienne.

A la page 158, le général D. (lisez Ducros) est même tourné en ridicule pour avoir, à sa réception du 1er janvier 1871, dit à son état-major : « Priez Dieu d'abaisser un regard de miséricorde sur notre pauvre France. »

— C'est tout ce qu'il a trouvé pour nous mettre le feu au ventre, fait observer le héros de M. Siebecker.

Ces réserves faites, nous répétons que la plupart de ces récits piqueront la curiosité. On en jugera par cette page que nous extrayons d'une des plus intéressantes de ces nouvelles.

Nous sommes en 1848, en plein hiver et sur le bord du canal Saint-Martin gelé à deux pieds d'épaisseur.

« C'était un saltimbanque probablement; je m'approchai. J'entendis une voix qui criait :

— Plus que deux sous, messieurs et mesdames, du courage à la poche! Quand il y aura vingt sous, on les changera pour une pièce, et une personne de la société la jettera dans un des trous que j'ai faits dans la glace. Je me déshabillerai, pour qu'on voie bien qu'il n'y a pas de tricherie; je plongerai par un trou, j'irai chercher la pièce au fond de l'eau et je ressortirai par l'autre en la tenant dans les dents! Allons! Plus que deux sous! Ce travail-là vaut bien la pièce! Allons! messieurs, du courage! Une crampe n'a qu'à me prendre dans l'eau glacée et je suis fricassé! Allons! du courage!

Le cercle était silencieux, rien ne tombait. Je jetai les deux sous.

— Çà y est, messieurs, reprit la voix. Qui est-ce qui a une pièce pour un franc de sous? Merci. Maintenant, attendez que je me déshabille, et ouvrez le cercle un peu pour que tout le monde voie le travail.

Le cercle s'ouvrit. J'aperçus un petit être maigre, n'ayant pour vêtement qu'un caleçon de bain; un homme jeta la pièce dans un des deux trous,

distants d'un mètre environ l'un de l'autre; l'enfant bondit, se retourna en l'air et fila comme une flèche, la tête première, dans ce gouffre qui recélait la mort.....

Les secondes nous parurent des heures, tous les visages étaient pâles, et ce n'était pas de froid, car la sueur perlait sur les fronts.....

Enfin, par l'orifice de l'autre trou, parut une tête rouge comme l'écarlate, aux lèvres bleues, tenant une pièce d'un franc.....

Je poussai un cri : c'était Gaulot! Gaulot, mon élève.

Il sortit, s'habilla en un clin d'œil. — Je courus vers lui.

— Gaulot, lui dis-je, rentre vite, malheureux, couche-toi! Tu vas attraper une fluxion de poitrine.

— Et du pain? me dit-il. Et la vieille, qui est malade et qui n'a pas mangé depuis hier matin? Ah! j'ai bien le temps! J'ai eu une riche idée tout de même; pourvu que la gelée dure!

Et il se sauva. »

PRÊTRES ET SOLDATS, par le capitaine Blanc
Un volume in-12 de 275 pages. Prix : 3 fr. 50

On ne fera pas à ce nouvel ouvrage du capitaine Blanc le reproche que nous avons adressé aux *Récits héroïques*. L'auteur des *Souvenirs d'un vieux zouave* et de *Généraux et soldats d'Afrique*, est un chrétien convaincu, et il porte la croix sur la poitrine.

Son livre est tout entier dans cette pensée de Donoso Cortes :

« Si vous considérez l'âpreté de la vie du prêtre, le sacerdoce vous » paraîtra une véritable milice; si vous considérez la sainteté du ministère » du soldat, la milice vous paraitra comme un véritable sacerdoce. »

L'auteur a été inspiré par le désir de faire un acte de justice... Lorsque le clergé, dit-il, est l'objet d'une persécution odieuse, il est urgent de rappeler les immenses services que, de tout temps, le prêtre a rendus à la civilisation et les nobles exemples du patriotisme qu'il nous a donnés à une époque funeste et trop proche de nous pour que nous puissions l'avoir oubliée.

Faire ressortir par des faits recueillis en Afrique, dans les colonies, sur les champs de bataille, le patriotisme du clergé, les services qu'il rend à la mère-patrie, tel est le but du livre.

C'est ici de l'histoire, mais aussi intéressante que les histoires même pour ceux qui ne cherchent qu'une distraction dans leurs lectures.

Il y a cependant une thèse dans ce livre; le capitaine Blanc soutient que si l'on avait laissé à des missionnaires la liberté d'évangéliser l'Algé-

rie, nous nous serions assimilés cette colonie tandis que, après plus de cinquante ans de possession, elle reste toujours pour nous un champ de bataille.

Une lettre que nous trouvons dans ce volume montre bien que le gouvernement civil de l'Algérie en 1845 déjà, était bien éloigné de chercher à soutenir la conquête par l'évangélisation. Nous la citons comme un monument d'imbécilité politique et à la honte des sectaires de cette époque.

« Voici ce que le directeur civil, d'accord avec le comte Guyot, directeur de l'intérieur, écrivait le 10 novembre 1845 à la supérieure des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à l'hôpital civil d'Alger.

» Madame la supérieure,

» L'Algérie doit être avant tout le pays de la tolérance, en matière de religion. Toutes les sectes chrétiennes, tous les cultes opposés s'y rencontrent. Les hôpitaux, surtout, doivent être un champ neutre pour toutes les dissidences religieuses, etc.

» On a pu autoriser, sans danger, aucun dans *quelques* hôpitaux de France, le placement de l'image du Christ; mais ici, *il ne saurait en être de même*. Aussi, j'ai l'honneur de vous prier d'inviter les sœurs sous vos ordres à faire enlever des salles les signes du culte extérieur qui pourraient s'y trouver encore. Toute prière publique doit y être également interdite.

» J'espère que ces observations de ma part suffiront pour faire cesser un état de choses regrettable sous bien des rapports, et qui nuit essentiellement au bon ordre de l'établissement. »

Comme on le voit, ce n'est pas d'aujourd'hui que le gouvernement de la France fait violence aux croyances catholiques sous prétexte de tolérance à l'égard de leurs adversaires.

Comme on le voit aussi, le système de tolérance devant amener la fusion fut appliqué à outrance. Un missionnaire, venant de la Syrie, reçut défense de mettre pied à terre sur le rivage de l'Algérie, parce qu'il parlait l'arabe et qu'il eut pu causer avec les indigènes. On voulut défendre à l'évêque d'Alger de laisser apprendre l'arabe aux élèves de ses séminaires. Tout prêtre convaincu d'avoir fait le catéchisme à deux ou trois Arabes, était immédiatement embarqué pour la France.

Pendant cela, on bâtissait une mosquée à Philippeville où il n'y avait pas un Arabe.

Eh bien ! qu'a produit ce système? l'insurrection de 1871 a prononcé. Qu'on lise donc l'ouvrage du capitaine Blanc, on y trouvera quantité de documents très intéressants. F. DE WASQUEHAL.

MONT ORIOL, par Guy de Maupassant. Un volume in-18 Prix : 3 francs

Je renonce à analyser cet ouvrage parce que si l'auteur n'en recrute pas les personnages parmi les escarpes et les voleurs, ceux-ci ne sont pas moins ignobles dans leur conduite.

Or, il me semble qu'il serait temps de crier à l'invraisemblance dès qu'un auteur attribue à la noblesse ces fanfarons de vices et de hontes, de même que l'on crie au scandale contre celui qui les choisit dans le clergé.

Pas un personnage de ce livre qui n'ait la conscience facile et quelque peu chargée. La femme, le mari, l'amant, le père, le frère, tous se valent, ce qui équivaut à dire qu'ils ne valent rien. Il n'est pas jusqu'aux deux paysans auvergnats, fièrement campés cependant dans le récit, qui n'accumulent en eux toutes les tares de leur race. Ce livre est d'un maître qui s'est habitué à voir le monde sous un vilain jour, sous son plus vilain jour.

Les mœurs contemporaines, je le sais, sont loin d'être recommandables, et ceux qui s'en font les peintres exacts ne sont pas tenus de les flatter, pour le plaisir. M. Guy de Maupassant ne les flatte point. et les gens qui s'agitent, dans son livre mouvementé, sont bien des gens du moment, tourmentés par le désir de toutes les jouissances, cherchant le plaisir quand même et devenant de plus en plus ardents à sa poursuite, à mesure que leurs passions s'émoussent et que leur goût se perd; amants sans amour, et cherchant plutôt une distraction qu'autre chose dans la conquête d'une femme; prodigues sans délicatesse, brasseurs d'affaires sans vergogne, vieux libertins et jeunes blasés qui ne reculent devant rien pour la satisfaction d'un caprice, et qui jouent avec un cœur de femme et une innocence de jeune fille, sans songer au lendemain; toujours prêts à envelopper de phrases brûlantes les ardeurs factices d'une passion mort-née, et dont toutes les aspirations pourraient se résumer en ceci : le besoin de distraction, poussé jusqu'à la férocité ! Tels sont les hommes qui agissent dans ce roman qui, comme la plupart des romans du jour, obéit au parti-pris de mettre en scène les désœuvrés et les agités du moment, et de faire croire qu'ils sont tous comme cela, et qu'il est impossible de rencontrer sous le tournant du soleil, une créature sympathique, mâle ou femelle, et que le monde s'en va, le nôtre du moins, dans la décomposition morale définitive.

MAL ASSORTIS, par E. Mouézy. Un volume in-12 de 282 pages. Prix : 3 fr. 50

Je doute que le lecteur de ce livre suive l'impulsion de l'auteur et qu'il aille porter sa sympathie à l'héroïne du roman.

Renée, c'est elle, est on ne peut plus jolie, par contre, on ne peut plus

pauvre, et, pour comble de malheur, orpheline. Sans appui dans le monde, elle voit, dans les efforts qu'elle tente pour gagner honnêtement sa vie, les difficultés, les dangers même s'aggraver de toute la puissance de sa beauté. Cependant la Providence permet qu'un jeune homme, son cousin, veut l'épouser. Il l'aime ardemment et sa mère accueille comme une enfant chérie la pauvre fille sans dot. Mais, le soir des noces, Achille, c'est l'autre conjoint mal assorti. excité par ses amis et les circonstances, se laisse aller à boire. Dès ce moment, sa femme l'éloigne et le tient à l'écart ; il témoigne le plus ardent repentir, elle le repousse impitoyablement ; il la supplie, elle ne fléchit pas. Puis, lorsqu'à son tour il s'éloigne d'elle, lorsqu'il aime ailleurs, elle s'irrite et se croit encore le droit de la colère et de la jalousie.

Elle ne réussit pas : ses reproches et sa colère échouent sur ce cœur qu'elle possédait jadis entièrement, et son orgueil soulevé la pousse au dernier crime, au suicide.

Cette œuvre mélancolique et peu édifiante, ne fera de bien à personne.

LETTRE du Frère Roderic de Atencia à saint Raymond de Pennafort sur le martyre de saint Pierre de Vérone, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Document inédit ; in-8° de 22 pages

Un infatigable chercheur, le R. P. Balme, des Frères-Prêcheurs, a découvert ce document dans un manuscrit du quatorzième siècle, conservé à la bibliothèque de l'université de Barcelone. C'est une lettre sur le martyre de saint Pierre de Vérone, adressée à saint Raymond de Pennafort, par Roderic de Atencia, dominicain espagnol, qui se trouvait alors en Italie. Elle est remplie de renseignements nouveaux, touchants et du plus grand intérêt pour l'histoire du saint. Elle ne porte aucune date, mais il est manifeste qu'elle fut écrite peu de temps après l'événement qui en fut l'objet. Inutile d'ajouter qu'elle est accompagnée de nombreuses notes explicatives telles qu'on pouvait les attendre d'un éditeur pour lequel les manuscrits relatifs à l'Inquisition au XIIIe et au XIVe siècles n'ont plus de secret.

CHOISEUL-GOUFFIER ; la France en Orient sous Louis XVI par M. PINGAUD

Ce livre est à la fois l'histoire de la vie d'un grand seigneur, diplomate et lettré, et une étude intéressante sur la question d'Orient, — cette question qui menace de durer autant que le monde, — et la fin du dix-huitième siècle. Le comte de Choiseul-Gouffier, chef d'une des branches de cette illustre famille qui donna à la France quatre maréchaux et plus de trente officiers généraux, débuta dans la carrière des armes, mais la quitta de

bonne heure. Après quelques années passées à la cour, dans l'intimité de la reine Marie-Antoinette, le goût de l'étude s'empara de lui, et il entreprit alors ce voyage en Orient, auquel nous devons cet important ouvrage, encore justement estimé du monde savant. Cette connaissance de la Turquie et de la Grèce le désigna tout naturellement, pour l'ambassade de Constantinople, quand elle devint vacante, en 1784. La Révolution l'y surprit. Sur les instances secrètes du roi, il y demeura aussi longtemps que possible.

Mais le jour vint, cependant, où il dut renoncer à représenter la France. Il se retira alors en Russie, où l'empereur le combla de faveurs, le dota de riches domaines, et où ses descendants vivent encore. Il rentra en France en 1814, reprit sa place à l'Académie française, entra à la Chambre des pairs, et mourut, en 1817, après avoir terminé le second tome de son voyage en Orient. Nous n'avons indiqué que bien sommairement le caractère du travail de M. Pingaud et ses principales lignes; mais nous y renvoyons le lecteur pour y suivre les précieux détails fournis sur la politique française d'alors en Orient, détails auxquels les événements présents donnent une véritable actualité.

HERBAGES ET PRAIRIES NATURELLES, par AMÉDÉE BOITEL, inspecteur général de l'enseignement agricole, professeur à l'Institut agronomique et membre de la Société nationale d'agriculture Un volume in-8° de 760 pages avec figures. Prix : 8 francs

La maison Firmin-Didot publie sous la direction de M. Muntz, professeur à l'Institut national agronomique, une bibliothèque de l'enseignement agricole, dont les divers volumes, rédigés par des agronomes et des savants, traitent des questions agricoles qui ont le plus d'importance et d'actualité; cette bibliothèque s'adresse au personnel enseignant et aux élèves des écoles d'agriculture aussi bien qu'aux praticiens; ceux-ci y trouveront l'application des idées scientifiques aux faits qui se passent dans leurs exploitations.

Le volume que nous signalons fait partie de cette bibliothèque; l'auteur, M. Amédée Boitel, inspecteur général de l'enseignement agricole, professeur à l'Institut agronomique, membre de la Société nationale d'agriculture, réunissait toutes les conditions de compétence et de science nécessaires pour mener à bien une œuvre de cette nature, et son travail à la fois savant et critique ne pourra que trouver bon accueil auprès de toutes les personnes qui s'occupent d'agriculture. Il tiendra bien sa place dans la bibliothèque de l'enseignement agricole.

EXAMEN DE CONSCIENCE sur les devoirs et les péchés, par l'abbé Colomb, missionnaire apostolique, ancien directeur de missions diocésaines et supérieur de grand séminaire, 5e édition. In-12 de 150 pages. Prix : 50 centimes

Un *Examen de conscience* pour faciliter la confession est un ouvrage fort difficile à faire, et qui, bien fait, demande encore que l'on sache l'utiliser avec discrétion. C'est à l'expérience du confesseur qu'il convient de s'en rapporter. On a le tort, dans bien des livres de prières, *paroissiens, eucologes*, etc., d'insérer des examens rédigés peu convenablement, et l'on pourrait dire, souvent, admis bien inopportunément dans ces livres de piété.

Le petit volume de M. l'abbé Colomb est à l'abri de ces reproches. D'abord, il est *à part*, et l'on peut le conseiller avec avantage aux personnes à qui on le juge utile ou même nécessaire. La rédaction en est claire et logique, deux points essentiels, mais ce qui augmente beaucoup encore le mérite du travail de M. l'abbé Colomb, ce sont les quinze pages de considérations préliminaires destinées à bien faire comprendre la nature et la gravité des fautes en général pour mieux éclairer la conscience et, par conséquent, rendre la confession plus précise, plus intègre, plus profitable. La brochure de M. l'abbé Colomb a incontestablement de notables avantages sur tant d'autres similaires. L'opuscule de M. l'abbé Colomb porte l'*imprimatur* de Mgr l'évêque de Tarentaise.

LE GÉNÉRAL SKOBELEFF, par Mme Adam (Juliette-Lambert)
Paris, Bureaux de *la Nouvelle Revue*

On sait que le salon de Mme Adam est fréquenté par les célébrités politiques du monde entier. Skobeleff ne pouvait y manquer d'y paraître, mais avant de venir à Paris prononcer le discours anti-allemand qui fit tant de bruit, le célèbre général russe avait rencontré Mme Adam à Saint-Pétersbourg. La direction de *la Nouvelle Revue* donne de ce premier entretien un récit détaillé, qu'on jugera par ces lignes de début :

« Lorsque Skobeleff entra chez moi dans ce grand salon couleur paille de l'hôtel de l'Europe, Mme de Giers et sa fille me quittaient; ces dames le croisèrent. — Qui? me dirent-elles, à voix basse, frappées de son air.

» — Vous ne le connaissez pas; c'est Skobeleff.

» Elles ne l'avaient jamais rencontré.

» Après avoir conduit ces dames un peu lentement, — car elles regardaient le général, et je me prêtais à leur curiosité, la partageant, — je

vins à Skobeleff, que moi-même je voyais pour la première fois et qui m'avait prévenu de sa visite par un billet. Je lui tendis la main.

» *Nous nous regardâmes, sans envie de nous dire des choses banales.* »

Toute la biographie est sur ce ton. Portrait moral et physique du général; anecdotes sur les guerres auxquelles il a pris part; observations faites sur lui ou par lui, tout respire l'enthousiasme et la solennité. Il y a même une conversation sur les idées de Skobeleff au sujet de l'amour; on y voit que pour lui la morale était lettre close. Villes ou femmes, il se disait né pour la conquête et, pas plus que l'hésitation, il ne connaissait le scrupule. L'auteur de la biographie parait trouver cela admirable.

Le seul fait historique que révèle cette biographie, c'est la part de Mme Adam à la manifestation belliqueuse faite à Paris, et officiellement désavouée par le tzar.

Sur la mort subite de Skobeleff, l'auteur de la biographie ne nous apprend rien. Elle accuse formellement l'Allemagne, et elle insinue que la mort également inattendue de Chanzy et la mort toujours mystérieuse de Gambetta sont l'œuvre de la même main. Elle laisse espérer qu'elle parlera peut-être plus clairement un jour.

Il est surtout curieux de mettre en regard les déclarations de Mme Adam et celles de M. Ranc au sujet de Gambetta. M. Ranc ne supporte pas que cette mort soit attribuée à une autre cause qu'un accident vulgaire. Mme Adam croit avoir des raisons de soupçonner un crime. Si M. Ranc peut se flatter d'être bien informé, Mme Adam, quoiqu'elle ait eu l'esprit de faire de l'opposition au tribun, doit savoir quelque chose.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALLEMAGNE ACTUELLE (l'). Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

AMADIS, poème (œuvre posthume), par le comte de Gobineau. Un vol. in-8° orné d'un portrait à l'eau-forte. Prix : 10 fr.

ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE (l'), par G. Maspéro, membre de l'Institut. Un vol. in-4° anglais orné de gravures. Prix : 3 fr. 50
(*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*)

ART DE COMBATTRE L'ARMÉE ALLEMANDE (l'), par un ancien capitaine d'artillerie. In-8° de 77 pages. Prix : 1 fr.

À TRAVERS LES ÉCOLES; souvenirs posthumes d'E. Anthoine, inspecteur général de l'enseignement primaire. Avec une préface de Jules Lemaitre. Un vol. in-18 jésus de x-350 pages. Prix : 3 fr. 50
(*Bibliothèque variée*)

Baisers du Monstre (les), roman par Georges Pradel. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Clientes du docteur Bernagius (les), par Lucien Biart. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Conclave de Léon XIII (le), par Raphaël de Cesare Simmaco). Un vol. in-8° avec 4 portraits et documents Prix : 6 fr.

Corsaires barbaresques (les) et la marine de Soliman le Grand, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Un vol. in-18 jésus avec 4 cartes. Prix : 4 fr.

Cousine Annette, par Jean Berleux. Un vol. in-18 jésus illustré par Fau et Stein. Prix : 3 fr. 50

De France en Allemagne, par Victor Cambon. Un vol. in-18 de 416 pages. Prix : 3 fr 50

De la politique française, nécessité pour elle d'une orientation définitive; par Charles Lelorrain. Un vol. in-8° de 264 pages. Prix : 5 fr.

Duchesse : par Alfred Billet. Un vol. in-18 jésus de 316 pages. Prix : 3 fr. 50

Écosse jadis et aujourd'hui (l'), études et souvenirs, par le comte L. Lafond. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Ellen Gordon, par Maryan. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50

(*Bibliothèque des mères de famille*)

Ensevelis (les), roman par Georges de Peyrebrune. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Études littéraires sur le XIXme siècle, par Émile Faguet. (Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, A. de Musset, Th. Gautier. P. Mérimée, Michelet, George Sand, Balzac). Un vol. in-18 jésus de XII-456 pages. Prix : 3 fr. 50

Gaietés de l'année (les), 2me année, par Grosclaude, dessins de Caran d'Ache. Un vol. in-18 jésus orné de 120 dessins. Prix : 3 fr. 50

Géométrie de l'échiquier. Solutions régulières du problème d'Euler sur la marche du cavalier par Em. Laquière, professeur à l'École polytechnique. In-8° de 56 pages avec figures. Prix : 2 fr.

Gilberte, par Edouard Cadol. Un vol. in-18 jésus de 333 pages. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque contemporaine*)

Haïti en 1886, vu par un Français (notes de voyage) par Paul Deléage. Documents officiels inédits. Un vol. in-18 jésus de 399 pages avec gravures. Prix : 4 fr.

Herbages et prairies naturelles; par Amédée Boitel, inspecteur général de l'enseignement agricole. Un vol. in-8° de XI-786 pages avec figures. Prix : 10 fr.

Histoire de la civilisation au moyen age et dans les temps modernes, par Ch. Seignobos, docteur ès lettres. Deuxième partie. Un vol. in-18 jésus de III-579 pages avec figures. Prix : 5 fr.

Histoire de la seconde République française; par Pierre de la Gorce. Deux vol in 8°, t. I, 499 pages; t. II, III-632 pages. Prix : 15 fr.

Journal des Goncourt; mémoires de la vie litteraire; tome I Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Lois naturelles de l'économie politique (les), par G. de Molinari, rédacteur en chef du Journal des économistes. Un vol. in-18 jésus de VIII-353 pages. Prix : 4 fr.

Madeleine; souvenirs de la vie de province, par Emile Gossot professeur au lycée Louis-le-Grand. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Magnetisme animal (le), étudié sous le nom de force neurique rayonnante et circulante, par le docteur A. Barety, ancien interne des hôpitaux de Paris Un vol grand in-8° de 640 pages avec 82 figures dans le texte. Prix : 14 fr.

Mariage de raison, par Gérald. Un vol. in-18 jésus de 311 pages. Prix : 3 fr. 50

Mariage d'un roi (le), 172 -1725. avec un portrait de Louis XV et de Marie Lecksinska, par Paul de Raynal. Un vol in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

Mendelssohn-Bartholdi et Robert Schumann (les), par Ernest David. Un vol. in-18 jésus de VI-353 pages. Prix : 3 fr. 50

Œuvres et les hommes (les), deuxième série, les philosophes et les écrivains religieux, par Jules Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-8° Prix : 7 fr. 50

Origines de l'Académie française (les), l'Académie des derniers Valois; Académie de poésie et de musique (1570-1576); Académie du Palais (1576-1585); d'après des documents nouveaux et inédits; par Edouard Frémy, premier secrétaire d'ambassade. Un vol. grand in-8° de VI-403 pages avec portraits. Prix : 15 fr.

Pitouffard et Racoto, par Charles Chrétien. Un vol. in-18 jésus de 304 pages. Prix : 3 fr. 50

Police parisienne (la). Un joli monde; études de physiologie sociale, par G. Macé, ancien chef du service de la sûreté. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Prêtres et soldats; par le capitaine Blanc. Un vol. in-18 jesus de III 279 pages. Prix : 3 fr. 50

Prince Paul (le), par Charles Narrey. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Récits sur la dernière guerre franco-allemande (du 17 juillet 1870 au 10 février 1871), par C. Sarazin, médecin en chef de la première division à Wissembourg. Un vol. in-12 de 330 pages. Prix : 3 fr. 50

Rimes et raison, par A. Gennevraye. Un vol. in-12 jésus de III-217 pages Prix : 3 fr. 50

Russie juive (la), par Calixte de Wolski. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Sauvage de Sombreval (le), par Mme de Stolz. Un vol. in-18 jésus de 271 pages. Prix : 2 fr.

Sentiments moraux au XVIme siècle (les), par Albert Desjardins, professeur à la faculté de droit de Paris. Un vol. in-8° de XVI-486 pages. Prix : 7 fr. 50

Série B — N° 89, par Georges Price ; roman illustré, têtes de chapitres de Lunel ; culs-de-lampe de Stein. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Société et le high-life (la), adresses de Paris ; par Émile Ehret 1887 (8me année). Un vol. in-8° de 421 pages Prix : 20 fr.

Suprématie de l'Angleterre (la), ses causes, ses organes et ses dangers ; par Jeans. Traduit par le colonel Baille. Un vol. in-8° de XI-498 pages. Prix : 10 fr.

Théâtre de jeunes filles ; pièces à jouer dans les familles et dans les pensionnats ; par Adolphe Carcassonne. Un vol in-18 jésus de 257 pages. Prix : 3 fr. 50

Toussaint Galabru ; roman par Ferdinand Fabre Un vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Une idylle a Taïti, par Fernand Lafargue. Un vol in-12. Prix : 3 fr. 50

Un royaliste libéral en 1789 : Jean-Joseph Mounier, sa vie politique et ses écrits ; par L. de Lanzac de Laborie, avocat à la cour d'appel. Un vol. in 8° de 347 pages. Prix : 7 fr. 50

Valmy, par Arthur Chuquet. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

Vie de la vénérable mère Marie de Sales Chappuis, de l'ordre de la Visitation-Sainte-Marie Un vol in-8° de XXIV-723 pages avec portrait. Prix : 8 fr.

Vie de Mgr Forcade, archevêque d'Aix, Arles et Embrun ; par l'abbé E. Marbot. Un vol. in-8° de VIII-628 pages et portrait. Prix : 7 fr. 50

Vie privée d'autrefois (la), arts et métiers, modes mœurs, usages des parisiens du XIIme au XVIIIme siècle, d'après des documents originaux ou inédits, par Alfred Franklin. Deux vol. in-18 avec gravures. Prix : 7 fr.

Le Gérant : F. Wattelier.

Tome XXII. N° 4 **Avril 1887**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

RÉPONSE DE M. ALEXANDRE DUMAS (Extraits de la) au discours de M. Leconte de Lisle lors de sa réception à l'*Académie française*, le 30 mars 1887. Un volume in-8° contenant les deux discours, 72 pages, chez Perrin et Cie. Prix : 1 franc (1)

. . . .

« Cette éducation par les poètes pouvait peut-être se justifier quand les rapports du ciel et de la terre étaient dans d'autres conditions qu'aujourd'hui, quand les Dieux quittaient à chaque instant l'Olympe pour avoir commerce avec les hommes. La morale que les poètes initiés à ces mystères mythologiques pouvaient enseigner aux hommes était assez faite d'imagination et d'opportunité, pour que les poèmes lyriques et dramatiques y fussent suffisants.

Mais depuis Valmiki et Homère, un fait extraordinaire et imprévu, quoique prédit, a eu lieu. Au milieu des poèmes orphiques et védiques, tout à coup on a vu tomber, du ciel, dit-on, un petit livre, un tout petit livre, dont le contenu ne remplirait pas un chant de l'*Iliade* ou du *Ramayana* ; et ce petit livre racontait aux hommes la plus merveilleuse histoire qu'ils eussent jamais entendue, et leur proposait la morale la plus pure, la plus intelligible, la plus consolante et la plus profitable qui eût jamais été proclamée sur la terre. L'humanité se sentit une âme nouvelle à la voix de certains rapsodes venus du petit pays de Judée, récitant et propageant, par le monde, leur poème qu'ils déclaraient divin, avec tant de conviction et d'enthousiasme, qu'ils se laissaient mettre en croix ou livrer aux bêtes plutôt que d'en désavouer un mot. Les poèmes religieux de l'antiquité s'effacèrent alors sinon de la mémoire, du moins de la conscience des hommes, comme au premier rayon du soleil s'éteignent les étoiles qui ne sont lumière que pour la nuit.

(1) L'exiguïté de *la Revue bibliographique et littéraire* nous contraint trop souvent à sacrifier la partie littéraire à la bibliographie. Cette fois cependant, nous voulons mettre nos lecteurs à même d'apprécier la spirituelle réponse de M. Alexandre Dumas, aux théories de M. Leconte de Lisle.

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit dans le livre où pas un mot ne change
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ange
Le lion et le bœuf, et l'aigle et le ciel bleu.
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu,
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime;
Chaque page y frémit sous le frisson sacré;
Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai.
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient;
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient.

Voilà ce que Victor Hugo dit de ce petit livre dans la *Fin de Satan*, qui est la conclusion philosophique de la *Légende des Siècles*.

A partir de ce fait, l'humanité a passé de l'idolâtrie du Beau à la religion du Bien. L'âme a ses besoins comme le corps et l'esprit. L'art qui, selon vous, doit être son propre but à lui-même, n'en crut pas moins devoir se mettre pieusement au service de la révélation affirmée divine. Dieu eut, comme les Dieux, ses Phidias et ses Lysippe, ses Apelle et ses Zeuxis dans les Donatello et les Michel-Ange, dans les Léonard et les Raphaël, et la musique naquit, comme pour réunir en une seule toutes les voix de la création à la louange du Créateur récemment dévoilé; enfin la poésie elle-même, abdiquant sa souveraineté directe sur les esprits, se fit la vassale et mena le Chœur de la bonne nouvelle.

Sous le souffle du Dieu de Moïse et de Jésus, elle inspira la *Divine Comédie* à Dante, la *Messiade* à Klopstock, *Polyeucte* à Corneille, *Athalie* à Racine, le *Paradis perdu* à Milton, *Faust* à Gœthe, si bien que lorsque vous êtes venu en France, tout pénétré des poésies orientale et grecque, aux sources desquelles vous vouliez nous ramener, vous vous êtes trouvé en face de poètes chrétiens, dernier reflet de ce que vous appelez la religiosité factice et sensuelle de Chateaubriand.

Lamartine, Hugo, Musset étaient chez nous les chantres de cette poésie spiritualiste.

Lamartine disait :

O Père qu'adore mon père,
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? Prononcer ton nom.

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité;
Qu'avec crainte et docilité,
Ta parole en mon cœur mûrisse,

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants, comme moi.

— Victor Hugo disait à sa fille : « Ma fille va prier, » et, lorsque quinze ans après, la mort lui prenait cette fille, il s'écriait :

Maintenant! Oh! mon Dieu, que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais,

Maintenant, qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté;
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité;

Je viens à vous Seigneur, Père auquel il faut croire;
Je vous porte apaisé
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé;

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur le corps se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'Infini, le réel, l'absolu;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné puisque Dieu l'a voulu.

Enfin Musset, quand l'amour l'avait blessé, cherchant où se reprendre, s'écriait, après avoir répondu, sans réplique possible, à toutes les philosophies passées, présentes et futures :

Ah ! Pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes,
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée,
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée,
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux ;
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller, pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui
Il est juste, il est bon ! sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert ; le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne,
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié.

Vive Dieu ! c'est le cas de le dire, voilà de beaux vers, Monsieur, et je n'en sais pas de plus beaux dans notre langue, bien que j'en sache beaucoup. Si vous mettez à côté des trois pièces que je viens de citer le *Lac* de Lamartine, la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo, le *Souvenir* ou une des *Nuits*, celle que vous voudrez, de Musset, vous aurez avec les chœurs d'*Athalie*, d'*Esther* et de *Polyeucte*, avec l'admirable traduction en vers de l'*Imitation* par Corneille, vous aurez à peu près le dernier mot de notre poésie d'amour terrestre et divin. C'est cela que vous venez combattre ; c'est cela que vous voulez renverser. Tentative comme une autre. Tout est permis quand la sincérité fait le fond, d'autant plus que ce que vous avez conseillé aux poètes nouveaux de faire, vous l'avez commencé vous-même, résolûment, patiemment.

Vous avez immolé en vous l'émotion personnelle, vaincu la passion, anéanti la sensation, étouffé le sentiment. Vous avez voulu, dans votre œuvre, que tout ce qui est de l'humain vous restât étranger. Impassible, brillant et inaltérable comme l'antique miroir d'argent poli, vous avez vu passer et vous avez réflété tels quels les mondes, les faits, les âges, les choses extérieures. Les tentations ne vous ont pas manqué cependant, si j'en crois le cri que vous avez laissé échapper dans *la Vipère*. C'est le seul.

Vous ne voulez pas que le poète nous entretienne des choses de l'âme, trop intimes et trop vulgaires. Plus d'émotion, plus d'idéal, plus de sentiment, plus de foi, plus de battements de cœur, plus de larmes. Vous faites le ciel désert et la terre muette. Vous voulez rendre la vie à la poésie, et vous lui retirez ce qui est la vie même de l'univers, l'amour, l'éternel amour. La nature matérielle, la science, la philosophie vous suffisent.

Certes le firmament, le soleil, la lune, les étoiles, les océans, les forêts, les divinités, les monstres, les animaux sont intéressants ; mais moi aussi je suis intéressant, moi, l'homme. Mon moi qui vit, qui aime, qui pense, qui souffre, qui espère au point de croire à ce que rien ne lui prouve, ce moi, guenille, je veux bien, mais guenille qui m'est chère, ce moi a autant de droits que le reste de l'univers à l'expression de son amour, de sa douleur, de son espérance, de sa foi, de son rêve. Si je pardonne aux poètes, si je leur demande même de me parler d'eux, c'est qu'en me parlant d'eux, s'ils en parlent bien, ils me parlent de moi. Discussions, raisonnements, théories, esthétique, rien n'y fait; rien n'y fera. Nous ne sommes qu'à ce qui nous émeut. L'âme humaine ressemble à l'Agnès de Molière. A tous les arguments d'école, elle répond ce que l'innocente pupille d'Arnolphe répond à son vieux tuteur quand il veut se faire aimer d'elle :

> Tenez, tous vos discours ne me troublent point l'âme,
> Horace, avec deux mots, en ferait plus que vous.

Ces deux mots que l'humanité, comme Agnès, veut toujours entendre, qui doivent l'entraîner et la convaincre, ce sont justement ceux que vous excluez de la poésie. Et quelle compensation lui offrez-vous en échange ? Après cinquante ans d'érudition, de méditation, d'initiation aux traditions de tous les temps, quelle est la philosophie de votre trilogie colorée, puissante des *Poèmes antiques*, des *Poèmes barbares*, des *Poèmes tragiques?* ces deux grandes imprécations de Caïn et de Baghavat dont la conclusion est le néant du monde et dont l'idéal est la mort.

> J'ai goûté peu de joie et j'ai l'âme assouvie,
> Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens ;
> Dans le sable stérile où dorment tous les miens,
> Que ne puis-je finir le songe de ma vie.
>
> . . . .
>
> Ah ! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre,
> Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,
> Que j'aimerai sentir, libre des maux soufferts,
> Ce qui fut moi, rentrer dans la commune cendre !
>
> . . . .

Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace.
Et rends-nous le repos que la vie a troublé

Voilà ce que vous nous rapportez pour nous régénérer après les trois mille ans de barbarie intellectuelle que nous avons traversés, selon vous, depuis Homère, Eschyle et Sophocle. Voilà l'éducation que les adeptes de la poésie, telle que vous la concevez, donneraient aux générations nouvelles en reprenant la direction des âmes : le vide de l'être, l'apologie de la mort. C'est la conclusion de l'Ecclésiaste, il y a plus de deux mille ans, et de Schopenhauer ces jours-ci. Êtes-vous sûr de ne pas retomber, sans vous en apercevoir, dans les révoltes et les blasphèmes de Lara, dans les tristesses de René, dans les mélancolies d'Obermann ? Heureusement, faut-il vous dire toute ma pensée ? je ne crois pas au véritable désir de mourir chez ceux qui, l'ayant exprimé, surtout en d'aussi beaux vers que ceux que je viens de citer, continuent à vivre. Toute cette désespérance me semble alors purement littéraire. De toutes les choses que l'homme peut souhaiter, la fortune, la richesse, la santé, l'amour, la mort, la mort est justement la seule qu'il soit en son pouvoir de se procurer tout de suite, sans l'appui des dieux, sans le secours des hommes. Eh bien, c'est justement la seule qu'il ne se procure presque jamais. La mort a du bon, mais l'homme lui préfèrera toujours la vie, pour commencer. A ce point que l'espérance que nous avons d'être éternels dans un autre monde n'est peut-être faite, pour beaucoup, que du désespoir de ne pas l'être dans celui-ci.

Toutes nos doléances, à ce sujet, aboutissent finalement à la fable de la Mort et du Bûcheron, du bonhomme La Fontaine, philosophe pour enfants, qui a fait dire aux bêtes tant de choses raisonnables, à qui nos mères nous mènent de force quand nous sommes petits, à qui nous revenons tout seuls quand nous sommes vieux, dont la philosophie est peut-être la seule qui soit à la mesure de l'homme et à laquelle il me semble que vous commencez vous-même à faire retour. Et la preuve, c'est que nous vous voyons là, vivant, bien vivant, grâce à Dieu, et même immortel, immortel comme nous le sommes tous ici ; je ne vous garantis pas davantage. Durant cette immortalité mutuelle, nous nous efforcerons de vous faire aimer la vie, pour que vous puissiez écrire longtemps encore de beaux vers sur la mort, et vous verrez que cette vie a quelques bons moments, comme celui-ci par exemple, où j'éprouve une véritable joie, je vous assure, à honorer publiquement, tout en le contredisant un peu, un homme d'un grand talent et d'un beau caractère.

Quand j'ai su que je devais vous répondre, monsieur, j'ai attendu, je vous l'avoue, avec impatience, la communication de votre discours. Il me semblait devoir être pour vous l'occasion d'un manifeste définitif, d'une étude qui ne pouvait manquer d'être intéressante, quelles que fussent vos conclusions, sur l'état de la poésie en France, depuis 1820. Cette étude, vous n'avez pas cru devoir la faire. Pas un mot de Lamartine ou de Musset. Moi seul et tous ceux qui nous écoutent, nous sommes souvenus d'eux. Du reste, je dois vous prévenir tout de suite, pour vous éviter tout malentendu inutile dans vos futurs entretiens avec vos nouveaux confrères, qu'à l'académie, nous continuons à admirer passionnément l'un et à aimer follement l'autre. Souvenirs, habitudes de jeunesse sans doute ! Vous n'avez fait qu'une seule allusion au *Moïse* d'Alfred de Vigny et à une de ses pensées. Voilà tout ce que vous accordez à l'école romantique ; c'est peu.

J'aurais voulu aussi vous voir entrer dans quelques détails sur les procédés de l'école nouvelle de versification dont Victor Hugo a été et reste le chef, dont vous êtes le continuateur le plus autorisé, encore plus sévère que lui, sur ces questions de césure, de rejets, d'enjambements, de rimes riches ou pauvres, avec ou sans consonne d'appui, enfin sur toutes ces questions de technique et de prosodie qui font tant de bruit sur le nouveau Parnasse. Vous auriez pu nous dire où nous en sommes avec notre vieux Boileau, s'il a toujours raison pour vous comme pour moi, par exemple, qui, en matière de versification, reste convaincu qu'on peut tout dire dans la forme dont Malherbe, Regnier, Corneille, Racine, Molière, se sont contentés. J'aime les vers qui s'en vont deux à deux, comme les bœufs ou les amoureux, et je m'imagine que les vers appelés à se fixer dans la mémoire des hommes, sont ceux qui sont construits de cette sorte, et qui enferment une belle idée ou une belle image dans un vers dont Boileau eût approuvé la structure.

Victor Hugo ne s'est que bien rarement écarté des règles traditionnelles, même dans la pièce intitulée *Réponse à un acte d'accusation* et où il prétend avoir bouleversé la langue. Il connaissait très bien sa langue ; il savait mieux que personne qu'on ne la bouleverse que comme on bouleverse la vieille terre du nouveau monde pour y chercher de l'or. Il a été et il restera un classique si l'on entend ce mot comme nous l'entendons ici : auteur de premier rang devenu modèle dans une langue quelconque. Ce que la langue poétique lui doit, au point de vue de la facture, disons le mot, du métier, c'est la règle nouvelle qu'il a imposée à la rime et dont non seulement aucun poète ne peut plus s'écarter, mais que quelques-uns exagèrent jusqu'au tour de force et au calembour.

Ce qu'il a fait éclater au bout de ses vers de rimes inusitées jusque-là sonores, étincelantes, c'est inouï. Comme il devait, il faut bien le dire procéder plus par images que par idées, il avait besoin de rimes faisant image elles-mêmes. On peut être forcé de parler en prose; on n'est jamais forcé de parler en vers. Si la rime ne m'apporte pas à la fin du vers, un étonnement délicat, une surprise raffinée, si elle ne m'emporte pas sur son aile, si elle ne m'éblouit pas de son rayon, ce n'est pas la peine de s'exprimer en lignes plus courtes que les autres.

Ce n'est donc qu'en obéissant à de certaines lois rigides, dont le vulgaire ignore le secret tout en subissant le charme, qu'on pourra se croire en droit de placer la poésie au-dessus de la prose, comme on accorde à la femme, dans certains cas, le droit de préséance sur l'homme, à cause de certains avantages extérieurs qui ne s'adressent pas toujours à la seule intelligence. Il y a en présence d'une belle personne une émotion de l'œil, un frisson particulier qui ne sont pas arguments irréfutables et qui ressemblent un peu à la sensation que la forme poétique cause tout d'abord par elle-même.

Les juges qui condamnent Socrate peuvent acquitter et même glorifier Phryné ; moins de dix ou quinze ans après, ce sera Socrate qui aura raison jusqu'à la fin des siècles. Ainsi souvent de la prose et de la poésie. Quand Pascal dit : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît point », quand La Rochefoucauld dit: « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » Quand saint Augustin dit : « Tout ce qui finit est court; » je ne vois pas ce que la cadence du rythme et l'éclat de la rime pourraient ajouter à ces belles pensées, si concises, si claires, si vraies, qui se fixent à jamais dans ma mémoire comme les plus beaux vers, mais en fortifiant mon expérience et en satisfaisant ma raison. Ici la précision et la probité de la prose valent toutes les splendeurs du nombre. La vérité est que l'on a la mauvaise habitude de demander à la poésie plus d'éclat que de profondeur, plus de charme et de grâce que de solidité. On ne tient pas généralement à l'entière logique de ce que les poètes disent, pourvu que ce qu'ils disent soit touchant ou simplement musical. On suit ces esprits ailés partant tous les jours pour les nuages, quitte à en revenir seul, quand ils y restent trop longtemps.

C'est contre cette poésie purement vaporeuse que Victor Hugo est venu protester d'abord, avec Lamartine et Musset, ceux-ci moins soucieux de la forme peut-être parce qu'ils sont plus soucieux du fond. Enfin, vous venez, monsieur, déclarant que la régénération de la poésie ne peut être opérée que par sa fusion avec la science. Avec une pareille esthétique, la forme devait être modifiée, pour ainsi dire, de fond en comble.

Il fallait nécessairement que votre langue poétique eût avec l'harmonie, la couleur, et la souplesse de la langue de sentiment, la précision, la fermeté des termes scientifiques. C'était là le problème à résoudre; vous l'avez résolu. Vous avez enfermé, quant au métier, les poètes à venir dans des lois rigoureuses dont ils ne pourront plus sortir sans s'évaporer dans le bleu ou se noyer dans le gris, et les élèves de Victor Hugo, après s'être égarés dans les mille chemins que le maître s'est frayés et que seul il pouvait parcourir jusqu'au bout ne parviendront à faire œuvre qui dure que s'ils reviennent maintenant à votre école.

C'est vous qui leur apprendrez à la fois l'habile et sage construction du vers, la mesure, la proportion et tous les scrupules d'un goût raffiné, le discernement dans le rejet et la césure irrégulière qui, selon moi, est toujours signe d'impuissance ou de prétention. Vous vous êtes permis quelquefois cette césure irrégulière; prenez garde; on en abusera. N'ayez pas ce reproche à vous faire, car nul ne possède, à un plus haut degré que vous, le sens de la beauté du mot par lui-même, sans l'assistance de la comparaison; votre vers est plein, sans être jamais lourd et le choix toujours heureux du rythme lui donne en même temps que la majesté, la grâce et la souplesse de ces belles filles grecques nées, sans le savoir, pour inspirer des statues.

Pardonnez-moi, monsieur, si je me permets de traiter une matière où vous êtes passé maître, mais c'est votre faute. Vous m'avez laissé à dire trop de choses que vous auriez dites beaucoup mieux que moi, et mon discours va paraître, paraît déjà trop long de tout ce que vous avez écarté du vôtre. Je ne compte, pour me faire absoudre, que sur mon incompétence.

. . . .

Il y a, dans Victor Hugo, trois hommes : le poète, le philosophe, le politique.

Le politique, je le laisserai tout de suite de côté. Hugo, mort, n'a plus rien à faire avec la politique, chez nous du moins. Nous le reprenons au nom des lettres, nous le gardons et nous ne le rendons pas. Cependant il me faut répondre à une assertion de vous que je crois erronée. Vous dites quelque part, pour l'excuser sans doute : « Il s'est cru royaliste et catholique. » Il ne s'est pas cru royaliste et catholique; il l'a bel et bien été et très sincèrement, comme il a bel et bien et très sincèrement cessé d'être l'un et l'autre. Il l'a dit et répété maintes fois en vers et en prose; il n'y a donc pas à en douter. Du reste, nul n'a été, dans ses actes comme dans ses œuvres, plus sincère et plus convaincu que lui, toujours. Nous avons tous

le droit de modifier les idées politiques et religieuses que la famille et la société ont imposées à notre enfance ignorante et soumise ; c'est affaire entre notre conscience et nous. Si le coup de tonnerre du chemin de Damas a raison pour saint Paul, si la parole de saint Ambroise a raison pour saint Augustin, qui prouvera tout de suite, quand nos idées se modifient, que ce n'est pas saint Ambroise que nous écoutons ou le ciel lui-même qui nous parle ?

Ce que nous pouvons rechercher, parce que ce sera une étude psychologique de Victor Hugo propre à faire comprendre une partie de son œuvre littéraire, c'est pourquoi il a cessé d'être royaliste et catholique. A cet effet, il faut se placer à un certain point de vue ; il faut se demander pourquoi la nature avait créé cet homme à part ? Elle l'avait créé pour chanter, partout, sans entrave, quand même, tout ce qui peut être chanté. Il n'a pas été seulement un poète, il a été le Poète, celui qu'un invisible Dieu possède, domine et torture ; il a été l'instrument sinon le plus mélodieux, du moins le plus sonore qui ait jamais vibré aux quatre vents de l'esprit.

Quand on pense que de seize à dix-huit ans ce collégien faisait, entre deux devoirs, ces odes admirables de *Moïse sur le Nil*, des *Vierges de Verdun*, de la *Vendée*, de la *Statue de Henri IV*, de la *Mort du duc de Berry* et qu'il a continué ainsi près de soixante-dix ans, amoncelant poèmes sur poèmes, drames sur drames, romans sur romans, que tout ce qui est du passé, du présent, de l'avenir, de l'invisible, de l'infini et même de l'inconnu a traversé, en images incessantes ce cerveau énorme, toujours en mouvement, toujours en ébullition, qu'il nous envoie encore sa pensée du fond de sa tombe lumineuse, quel droit aurions-nous de lui demander autre chose que ce qu'il avait reçu de Dieu mission de faire ici-bas ?

Cette mission l'a-t-il accomplie ? Voilà toute la question. Il l'a accomplie, évidemment. Quand il nous dit :

« Mon sillon, le voici ; ma gerbe, la voilà » ;

qu'avons-nous à répondre si ce n'est de le remercier d'avoir tracé ce sillon et de nous avoir donné cette gerbe ?

Fait pour recevoir des impressions et pour rendre des chants, il a obéi à sa destinée, comme le fleuve qui coule, comme le vent qui souffle, comme le nuage qui passe, comme l'éclair qui luit, comme la mer qui gronde. Il est une force indomptable, un élément irréductible, une sorte d'Attila du monde intellectuel, allant dans tous les sens à la conquête de ce qu'il voit et de ce qu'il veut, s'emparant de tout ce qui peut lui servir, brisant ou

rejetant tout ce qui ne lui sert plus. C'est l'implacable génie qui n'a instinctivement souci que de soi-même.

Il y a là une de ces fatalités originelles, par moments monstrueuses, dont quelques physiologistes se sont autorisés pour soutenir que le génie était une forme resplendissante de la folie. Or, Victor Hugo a le caractère essentiel, inéluctable de cette folie sublime que la science n'arrivera cependant pas à faire rentrer dans la pathologie : il a l'idée fixe. Cette idée fixe c'est tout simplement, dès qu'il arrive à l'âge de raison, de devenir le plus grand poète de son pays et de son temps, et, à mesure qu'il avance dans la vie, d'être le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps. C'est de ce point de vue qu'il faut le considérer, à mon avis, si l'on veut s'expliquer ce qui ne paraît pas tout de suite explicable. A quinze ans, il monte dans sa tête, et il n'en redescend plus jusqu'à sa mort. C'est pour cela qu'il verra toujours les choses de si haut. L'unité qui ne sera pas dans ses actes ni dans son œuvre, sera dans sa volonté qui est de fer, et qu'il tendra vers le but où il marche. A quinze ans il écrit sur son cahier de classe : Je serai Chateaubriand ou rien. A dix-neuf ans, dans la première ode de son premier recueil, le *Poète dans les révolutions*, il s'écrie :

> Qu'un autre au céleste martyre
> Préfère un repos sans honneur !
> La gloire est le but où j'aspire.

Il a aimé la gloire jusqu'à croire que la popularité, cette gloire en gros sous, comme il dit dans *Rüy Blas*, pouvait y ajouter quelque chose, jusqu'à ne jamais pardonner à quiconque ne reconnaissait pas la sienne et se permettait de la discuter. Plus tard, il a aimé la liberté, ardemment, pour lui et pour les autres, ce qui est rare, parce qu'il a compris que la liberté seule pouvait lui donner la gloire telle qu'il la voulait, et qu'un simple poète ne pouvait aspirer à être au-dessus de tous que dans une société démocratique où les hiérarchies conventionnelles et les suprématies de naissance et de tradition n'existent plus. Comment voulez-vous qu'une pareille imagination et un pareil tempérament, faits de toutes les forces de la nature, se laissent éternellement emprisonner dans des combinaisons humaines et des convenances sociales qui font et qui sont là pour faire obstacle à l'expression de leur pensée et à la réalisation de leur rêve ?

Il n'admettait donc pas qu'il pût être enfermé dans des formes de gouvernement et de culte où il n'eût pas le droit de tout dire et chance d'être ainsi le premier. Il a répudié la Monarchie et le Catholicisme, parce que,

dans ces deux formes sociale et religieuse de l'État, il aurait toujours eu inévitablement quelqu'un au-dessus de lui. Il eût accepté la monarchie s'il avait pu arriver à être roi; il eût persévéré dans le catholicisme, s'il avait pu arriver à être pape, à réunir en lui le pape et l'empereur, ces deux moitiés de Dieu, comme il dit dans *Hernani*.

Suivons-le dans le développement logique de son idéal terrestre. A la fin de la préface de *Marion de Lorme*, il dit : « Pourquoi ne viendrait-il pas un poète qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne. » Il n'en est déjà plus à Châteaubriand dont la gloire commence à lui paraître bien pâle; et le voilà qui tente l'ascension vers Shakespeare, en même temps qu'il établit un rapprochement entre ce Charlemagne qu'il vient de glorifier sur la scène et ce Napoléon qu'il a commencé par appeler Buonaparte et dont il avait dit, en des vers admirables :

Il fallut presque un Dieu pour consacrer cet homme;
Le Prêtre monarque de Rome
Vint bénir son front menaçant;
Car, sans doute, en secret, effrayé de lui-même,
Il voulait recevoir son sanglant diadème
Des mains d'où le pardon descend.

Les mers auront sa tombe, et l'oubli la devance.
En vain à Saint-Denis il fit poser d'avance
Un sépulcre de marbre et d'or étincelant.
Le sort n'a pas voulu que de royales ombres
Vissent en revenant pleurer sous ces murs sombres,
Dormir dans leur tombeau son cadavre insolent.

Six ans après avoir écrit ces beaux vers, il écrira ceux-ci non moins beaux, bien qu'ils disent tout le contraire :

Dors, nous t'irons chercher; ce jour viendra peut-être,
Car nous t'avons pour Dieu, sans t'avoir eu pour maître;
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal;
Et, sous les trois couleurs, comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal.

Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!
Peut-être quelque jour nous aurons nos batailles!
Nous en ombragerons ton cercueil respecté;
Nous y convierons tout : Europe, Afrique, Asie,
Et nous t'amèneront la jeune Poésie
Chantant la jeune Liberté.

Qu'est devenu le cadavre insolent? A partir de ce moment, la figure de Napoléon le hante, le trouble et l'inspire de plus en plus. Pourquoi? Parce

que Napoléon est l'incarnation de la plus grande gloire à laquelle un homme puisse prétendre. Il faut au poète une gloire pareille à celle de cet homme,

> Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
> Absorbe dans son sort le sort du genre humain.

Il lui faut une gloire équivalente à celle-là, y compris le martyre si le martyre est nécessaire à la réalisation de cette gloire. Il a d'abord essayé d'effacer cette grande figure de Napoléon du souvenir de la France, mais, puisque ni lui ni personne ne saurait y parvenir, il chantera celui qu'il ne pourrait pas faire oublier. Ce sera son moyen de l'égaler, de le dépasser peut-être. Homère n'est-il pas maintenant plus grand qu'Achille ?

Alors les odes, à la glorification de Napoléon, se succèdent : odes à la colonne, à Napoléon II, où se trouve ce vers déjà trop oublié :

> Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie !

Odes à l'Arc de triomphe, au retour des cendres de l'Empereur, et tant d'autres. Lui, toujours lui.

Enfin, quand il est exilé à son tour, qu'il choisit Guernesey qui sera son île d'Elbe d'où l'on revient, ou son île de Saint-Hélène où l'on meurt, mais où, quoi qu'il arrive, il aura été à part, seul, plus grand dans l'horizon, comme il veut toujours l'être, que tous ses compagnons d'exil, quand il sera dans cette île où, si l'on ne vient pas exprès pour le voir, on ne pourra plus venir sans penser à lui, il écrit ce livre sur Shakespeare, où il fait le dénombrement des éternels grands hommes, et il dit :

« La diminution des hommes de guerre, de force et de proie, le grandissement indéfini et superbe des hommes de pensée et de paix ; la rentrée en scène des vrais colosses : c'est là un des plus grands faits de notre grande époque. Il n'y a pas de plus pathétique et de plus sublime spectacle ; l'humanité délivrée d'en haut, les puissants mis en fuite par les songeurs, le prophète anéantissant le héros, le balayage de la force par l'idée, le ciel nettoyé, une expulsion majestueuse. Les traqueurs des peuples, les traîneurs d'armées, Nemrod, Sennachérib, Cyrus, Rhamsès, Alexandre, César, Bonaparte, tous ces immenses hommes farouches s'effacent. »

Napoléon n'est plus, pour lui, que Bonaparte ; il n'aura été décidément qu'un sujet de poème. Voilà le poète, tout seul, entre la terre et le ciel, le voilà qui s'enivre d'ambition solitaire, qui se grise d'immortalité préventive, qui se croit le grand justicier du monde, le seul arbitre de la conscience humaine. Il n'est plus à Sainte-Hélène comme Napoléon ; il se voit, sur

le Sinaï comme Moïse, sur la montagne comme Jésus, à Pathmos comme saint Jean; il sait le mot de l'infini, il croit le savoir, il nous le dit :

« Le moi latent, de l'infini patent, voilà Dieu. Dieu est l'indivisible évident. Le monde dense c'est Dieu. Dieu dilaté c'est le monde. Nous qui parlons ici, nous ne croyons à rien hors de Dieu. Dieu se manifeste à nous au premier degré à travers la vie de l'univers, et au deuxième degré à travers la pensée de l'homme. La deuxième manifestation n'est pas moins sacrée que la première. La première s'appelle la nature, la deuxième s'appelle l'art. De là cette réalité : le poète est prêtre. Il y a ici-bas un pontife : c'est le génie. »

Il ne lui reste plus qu'à ajouter : « Le génie, c'est moi. » Il ne le dit pas; mais il commence fermement à croire que le monde le dira.

1870 arrive. Ses dernières convictions triomphent; il a donc eu raison de les avoir; il a donc été le *vates* antique. Le trône croule, l'autel s'ébranle, la papauté chancelle, le vieux monde social tremble. Le poète qui a fulminé comme Juvénal, qui a prophétisé comme Isaïe, rentre dans sa patrie avec ce chant héroïque :

Puisqu'en ce jour le sang ruisselle, les toits brûlent,
Jour sacré.
Puisque c'est le moment où les lâches reculent,
J'accourrai.
France, être sur ta claie à l'heure où l'on te traîne
Aux cheveux,
O ma mère, et porter un anneau de ta chaîne,
Je le veux.
J'accours, puisque sur toi la bombe et la mitraille
Ont craché,
Tu me regarderas debout sur la muraille,
Ou couché.
Et peut-être, en la terre où brille l'espérance,
Pur flambeau,
Pour prix de mon exil, tu m'accorderas, France,
Un tombeau.

La guerre finie, la paix faite, le poète devient l'idole de la foule. Il est écouté comme un oracle, acclamé comme un roi, fêté comme un saint. On l'appelle le Maître; on l'appelle le Père. L'anniversaire de sa première pièce est célébré au théâtre, l'anniversaire de sa naissance est célébré dans la ville. On donne congé dans les collèges; on accorde des grâces dans les prisons. Ceux qui admirent cet homme s'agenouillent; ceux qui ne l'admirent pas se taisent. Il semble convenu qu'on ne le discutera plus, tant qu'il vivra. C'est notre gloire nationale; il vit dans une acclamation incessante. Quant la mort le menace, la foule inquiète emplit sa rue. Des

centaines, des milliers d'hommes et de femmes de ce peuple qu'il a exalté jusque dans ses erreurs passent la nuit devant sa porte; le monde entier demande des nouvelles. Sa mort est un deuil public. On interrompt les affaires; on suspend les études; on jette un voile noir sur l'Arc de Triomphe, ne pouvant le jeter sur toute la cité. Les « dragons chevelus » torches en mains, font la veillée du corps. L'immense murmure d'une population qui ne se couche pas remplace la prière de l'humble prêtre et berce l'âme du poète comme l'océan a si souvent bercé son esprit et rythmé sa pensée. On écarte César pour lui dresser un autel; on congédie une sainte pour lui élever un tombeau. Plus d'un million d'hommes font cortège ou font la haie au petit char des pauvres, dernière antithèse du poète, suivi d'énormes chariots chargés de couronnes dont le nombre et le poids useront les marches du Panthéon.

Et, pendant ce temps, je me rappelle que sept personnes seulement, dont j'étais, sont parties de Paris pour accompagner jusqu'au cimetière de Saint-Point l'auteur de *Jocelyn* et de la *Chute d'un Ange*, et que trente-trois fidèles seulement, dont j'étais encore, ont suivi jusqu'au Père-Lachaise l'auteur de *Rolla*, des *Nuits* et de l'*Espoir en Dieu*.

Victor Hugo était revenu de l'exil demander un tombeau à la France. La patrie reconnaissante le lui a donné au Panthéon, cette fosse commune de la gloire, au milieu des ombres de Voltaire, de Jean-Jacques, de Mirabeau et de Marat, car leurs ombres seules habitent maintenant ces voûtes auxquelles les temps, qui ont leurs variations, eux aussi, ont repris leurs cendres. J'aimerais mieux voir l'auteur des *Voix intérieures* et des *Contemplations* dormir son dernier sommeil là où les hommes ne viennent pas le troubler de leurs querelles ou le souiller de leur ingratitude : sur un rocher comme Châteaubriand, sous un saule comme Musset, ou mieux encore près de sa fille comme Lamartine; mais l'auteur de l'*Art d'être grand père* qui mettait quelquefois de l'art où il n'en fallait plus, a oublié de dire, dans ce beau livre, qu'il voulait reposer auprès de ceux qui l'avaient aimé.

. . . .

Quant à sa philosophie, elle est bien simple. A force de demander aux manifestations extérieures, aux rumeurs de l'océan, aux bruissements des forêts, aux ombres des cavernes, au rayonnement des astres, aux chansons des nids, au silence des pierres, l'explication du mystère divin que sa religion traditionnelle ne pouvait plus lui donner, il a entamé avec la nature entière un colloque qui n'a plus cessé. A qui va-t-elle parler et qui va nous parler d'elle maintenant qu'elle a perdu son grand interlocuteur?

Mais il s'est ainsi tellement identifié avec elle qu'il a fini par s'assimiler mentalement à son propre principe et par croire qu'il faisait partie de son éternité tangible. Il ne se contente pas de la conception vague et abstraite de l'immortalité de l'âme; il veut, après la mort, toutes les formes possibles à cette âme dégagée de la matière qui l'a contenue ici-bas, et il déclare devoir être encore dans ce qui est toujours avec les sensations successives et progressives de l'être jusqu'à sa fusion totale en Dieu. Allez donc faire croire à un cerveau par lequel le ciel, la terre, les mondes, ont passé pendant soixante-dix ans, qu'il n'est pas contenu dans l'éternité des choses et que toutes choses ne sont pas contenues en lui!

Et, comme si l'antithèse devait suivre Victor Hugo jusque dans la mort, il faut qu'il trouve en vous, monsieur, qui lui succédez, le système absolument contraire au sien, et que vous ayez hâte de disparaître dans le grand Rien, tandis qu'il se trouvait si bien dans la vie où il attendait glorieusement le moment de s'en aller dans le grand Tout. Qui de vous deux a raison? Il y aura longtemps que nous n'affirmerons plus rien ni les uns ni les autres que l'on en discutera encore en ce monde. Lui, sait déjà peut-être à quoi s'en tenir? Pourquoi ne peut-il plus nous le dire dans sa langue merveilleuse, parfois un peu obscure quand elle n'était qu'humaine et qu'il voulait tout expliquer, mais qui resplendirait aujourd'hui de la lumière éternelle dans laquelle, selon ses convictions, il devait aller se fondre sans s'y dissoudre.

Au lieu de croire dans l'univers, comme vous, monsieur, à une simple série de formes qui s'engendrent les unes les autres et s'évanouissent aussitôt que formées, disparaissant dans une sorte d'éternel tonneau des Danaïdes que l'éternelle Nature renouvelle éternellement pour l'éternelle mort, il croit que rien ne se perd, que tout s'accumule et se combine lentement, invisiblement, mais sûrement pour l'entente universelle, pour l'alliance finale du ciel et de la terre. A mesure qu'il avançait dans la vie, il se regardait comme ne faisant plus partie ni moralement, ni intellectuellement, ni physiquement même de notre humanité courante; il ne reconnaissait même plus la supériorité des éléments sur l'homme. Il se croyait de même source, de même essence, de même action. Ni les années, ni les saisons, ni le chaud, ni le froid n'existaient pour lui, si bien que Zéphyre, jaloux, l'a traîtreusement frappé un soir de printemps, pendant qu'il se promenait dans son jardin, en compagnie d'un autre géant qui n'est pas loin de vous, monsieur, à votre droite, et que le poète eût certainement chanté un jour comme il a chanté Eviradnus et Boos.

Quant à moi, après avoir passé, malgré d'autres travaux, plus de six

mois dans l'intimité de cet esprit, qui n'a son pareil, en ce qui le caractérise, comme vous dites, dans aucun temps, dans aucun pays, dans aucune littérature, je me suis souvent demandé quelle place pourrait lui être faite dans la mémoire des hommes, qui répondît à peu près à ce qu'il représente sur la terre comme à ce qu il a rêvé au-dessus, ambitionné au delà; qui symbolisât, pour ainsi dire, sur les hauteurs qu'il a atteintes, le rayonnement qu'il jette, les nuées qui le voilent. Tout le temps que je le lisais, ou plutôt que je le relisais, que j'assistais à l'accroissement rapide et ininterrompu de ce génie étrange, mené, surmené quelquefois par une volonté sans repos et sans borne, il m'était impossible de perdre de vue la lumière de la petite lampe qu'on voyait briller, toutes les nuits, dans la mansarde de la rue du Dragon, à la fenêtre de l'enfant poète, pauvre, solitaire, infatigable, épris d'idéal, affamé de gloire, de cette petite lampe qui a été la confidente silencieuse et amicale de ses premiers travaux et de ses premières espérances si miraculeusement réalisées. Et je me disais : La postérité devrait rallumer et fixer éternellement dans la nuit cette petite lumière éclairant cette vitre. Pourquoi le premier de nos savants français qui découvrira une étoile nouvelle ne donnerait-il pas le nom d'Hugo à cette étoile ?

LE PAPE PIE VII A SAVONE, d'après les minutes des lettres inédites du général Berthier au prince Borghèse et d'après les mémoires inédits de M. de Lebzeltern, conseiller d'ambassade autrichien, par H. Chotard, doyen de la faculté des lettres de Clermont. Un volume in-12 de x-196 pages. Prix : 3 francs

Ce travail est la refonte en une seule des deux études séparées publiées précédemment par l'auteur, et visant toutes deux la captivité du pape Pie VII à Savone du 16 août 1809 au 9 octobre 1810.

La première de ces études exposait la situation du Saint Père d'après la minute des lettres que le général Berthier, chargé de la garde du pape, adressait au gouverneur du Piémont ; lettres inédites jusqu'alors.

La seconde, détaille la mission remplie pendant quinze jours de cette période, par le comte de Lebzeltern auprès du souverain Pontife. Cette mission a été racontée dans des Mémoires ignorés jusqu'à présent, que n'ont certainement pas vus les écrivains qui se sont occupés des rapports du premier empire avec la papauté, et qui ont été communiqués à l'auteur par la fille de M. de Lebzeltern.

Le travail de M. Chotard mérite donc tout crédit ; ajoutons qu'il est des plus intéressants.

Pie VII en accordant le concordat à Napoléon, avait été jusqu'aux limites les plus extrêmes de la bienveillance. Ne l'avait-on pas entendu s'écrier à Savone : « Dieu me punit d'avoir souscrit au concordat » (page 182) ; mais Napoléon voulait plus encore : ce concordat il voulait l'appliquer dans tous les pays conquis par lui ; il voulait surtout le pape et les cardinaux, et par eux la religion catholique sous sa dépendance.

Violemment arraché de Rome, à l'âge de 67 ans, pour avoir refusé de mettre sa puissance temporelle au service de l'empereur, le pape fut mis en captivité à Savone. La réclusion fut si complète qu'il n'avait aucune communication franche avec le dehors ; les lettres qui lui étaient adressées ne lui parvenaient que par l'entremise du préfet de Montenotte, qui les lisait, qui ne donnait que celles qui ne disaient rien ou ne disaient que ce qu'on voulait qui fût dit ; les autres étaient envoyées à Turin et souvent de Turin à Paris (page 10). Le général Berthier succéda, le 27 septembre 1809, au préfet dans cette fonction ingrate, fonction humiliante au point que devant M. de Lebzeltern insistant pour voir le pape seul, il se plaignit de la façon dont on le traitait, du rôle de *geôlier* qu'on lui imposait.

M. de Lebzeltern affirme même que dans sa colère le général alla jusqu'à arracher ses épaulettes, à retirer son habit et à le jeter par terre (page 81).

Quant à la situation matérielle du souverain Pontife, on s'en fera une idée lorsqu'on lira (page 14) que pour changer les couvertures de son lit, il fallût bien des négociations et des plus persévérantes de la part du général Berthier (1).

Mais Napoléon avait fondé trop d'espoir sur la complaisance que lui avait toujours témoignée le pape Pie VII et il avait pris pour de la faiblesse ce qui n'était que de la condescendance. Pie VII s'était enfin arrêté dans ses concessions et il ne devait plus en faire. Ce pontife que l'empereur croyait faible et facile à ébranler, se trouva fort et ferme dans sa pensée ; sa captivité, loin de l'abattre, le releva ; il ne fut jamais plus grand que dans ces murs étroits qui pouvaient contraindre sa personne et non son âme. Napoléon espérait qu'il ne résisterait pas à l'ennui, au chagrin d'être seul ; que, n'étant plus soutenu que par lui-même, il s'affaisserait promptement ; il crut qu'il l'amènerait à la soumission : il se trompa. L'âme du Saint Père s'éleva au-dessus de l'exil, au-dessus de la prison ; sa persévérance ne se lassa pas, et dans sa prison de Savone il fut plus intrépide et plus résolu qu'il ne l'avait jamais été quand il résidait au milieu des splendeurs du Vatican. Entre l'empereur et le pape, il n'y avait donc pas d'accord pos-

(1) Lettre du 20 juin 1810.

sible; ni l'un ni l'autre n'était disposé à fléchir; si le premier s'enfermait dans ses exigences, le second s'enfermait dans sa résignation. C'était la lutte de la force contre la faiblesse; mais non, il y avait force des deux côtés, et la force morale du Saint Père tenait en échec celle de l'empereur. Le vaincu inquiétait le vainqueur, et plus d'une fois celui-ci, au milieu de ses grands triomphes, fut hanté par la figure douce et triste du prisonnier de Savone, si calme qu'elle était menaçante.

L'avenir appartient, en effet, à qui se résigne, du moment que la résignation se fonde sur la conscience du droit et sur le sentiment inviolable de la justice.

Remercions M. Chotard d'avoir, par son intéressante publication, remis en pleine lumière cette consolante vérité.

VIE DU CARDINAL DE BONNECHOSE, archevêque de Rouen, par Mgr Besson, évêque de Nîmes et d'Alais. Deux volumes in-12 de x-516 et 680 pages, avec portrait et lettre manuscrite du cardinal. Prix : 8 francs

Le cardinal de Bonnechose a été honoré de la confiance et de l'amitié de trois grands papes. Pendant cinquante ans, rois et empereurs, présidents, hommes d'État de tous les régimes l'ont accueilli avec sympathie : en servant l'Église, il servait aussi la France, sa patrie. Il méritait donc les honneurs d'un livre.

Mgr Besson, à qui l'archevêque de Rouen avait légué tous ses papiers pour en tirer les matériaux nécessaires afin d'écrire sa vie, a religieusement rempli ce pieux mandat.

Né à Paris, mais d'une noble famille normande, en 1800, Henri de Bonnechose fut élevé en dehors de toute religion positive, d'après le système de Jean-Jacques Rousseau adopté par son père. Ce n'est qu'à dix-huit ans qu'il fit sa première communion. Après de brillantes études, il entra dans la magistrature et devint premier avocat général à Besançon. Ce fut dans cette ville, et sous l'influence du cardinal de Rohan, qu'un *fiat lux* le changea subitement et qu'après avoir été le ministre de la justice humaine, il voulut être le ministre de la divine miséricorde.

Il s'attacha à M. Bautain, qui occupait alors la chaire de philosophie de Besançon, devint directeur au collège de Juilly puis administrateur de Saint-Louis-des-Français. C'est dans ces fonctions, en 1845, qu'il reçut la mission d'intervenir auprès du pape et du général de la Compagnie de Jésus, menacée alors d'une longue proscription.

En 1848, il fut promu à l'évêché de Carcassonne; c'est du voyage que fit Louis Napoléon en cette ville, après le coup d'État de 1851, qu'il faut dater les sympathies de Mgr de Bonnechose pour la dynastie impériale.

En 1855, il fut nommé à l'évêché d'Évreux puis en 1858, au siège archiépiscopal de Rouen qu'il occupa jusqu'à sa mort. C'est là qu'il fut honoré de la pourpre cardinalice. Malgré la rapidité de sa fortune, le cardinal de Bonnechose proteste fièrement contre la convention du 15 septembre 1864. « Je rougis, pour notre gouvernement, dit-il à notre ambassadeur à Rome, » de la situation où il nous place, et je ne veux à aucun prix contracter » avec lui la moindre solidarité » (p. 25, tome II). Au concile du Vatican, le cardinal sut également conserver son indépendance vis-à-vis de l'empire ; il y prononça un discours important sur la nécessité de la proclamation de l'infaillibilité.

La période de la guerre nous le montre tout dévoué à nos soldats et travaillant à décharger sa ville archiépiscopale de l'impôt de guerre exigé par le vainqueur.

La chute de l'empire, sans lui enlever sa sympathie pour la famille impériale, ne l'empêcha pas de se dévouer toujours aux intérêts de la patrie. Mais l'ère des persécutions allaient s'ouvrir. Mgr Besson rappelle, à propos du décret du 29 mars 1880, la déclaration impuissante des congrégations religieuses à laquelle le cardinal de Rouen prit une grande part.

Si son zèle obtint parfois quelques adoucissements, quelques délais heureux, il n'allait pas sans humiliation et dégoût, comme le cardinal le reconnait lui-même.

En résumé, dans une série de chapitres du plus haut intérêt, Mgr Besson apprécie en Mgr de Bonnechose l'orateur et l'écrivain, l'administrateur et l'évêque dans le ministère ordinaire, son apostolat auprès des étrangers, de ses amis et dans sa famille, et enfin dans sa vie privée. Les détails émouvants de la mort et de l'enterrement du cardinal terminent cette histoire attachante et instructive.

A la fin de chaque volume, sous le titre de *Notes et éclaircissements*, se trouve la correspondance de Mgr de Bonnechose.

BÉATRIX D'ORNACIEN (la Bienheureuse), vierge chartreuse de Parménie, au XIIIe siècle, sa vie, son culte, par le P. THÉODORE BELLANGER, prieur de Parménie (Isère). Un volume grand in-12 de XVI-304 pages

Le pinceau, lorsqu'il veut reproduire les saintes, s'ennoblit et s'idéalise. Tel est le sentiment que l'on éprouve en contemplant la reproduction du tableau de Mignard. Il représente *la Bienheureuse Béatrix d'Ornacien, vierge chartreuse de Parménie au XIIIe siècle* et complète le volume que dom Théodore Bellanger vient d'écrire sur la sainte. Ce religieux est un artiste. Impression, en-têtes de chapitres, tout est digne de la sainte et de

la gravure qui rayonne à la première page. Le texte est à l'avenant, simple et bref. L'auteur y montre une érudition profonde, et nous ne saurions trop le féliciter de rappeler à notre siècle plein de mollesse, cette patricienne austère, dont l'héroïsme recherchait la souffrance et la pauvreté, comme les perles précieuses seules dignes d'orner sa couronne virginale d'élue, cette sainte française dont les mains percées s'élèvent (nous en avons la confiance), suppliantes et obstinées pour obtenir le salut de sa coupable patrie. Il faut lire les détails touchants de ce martyre voulu; il faut connaître ce qu'entreprend et exécute l'ardeur de la pénitence. En faisant une lecture aussi sainte, les yeux se purifient et méritent de verser de nobles pleurs.

L'auteur, dans sa modestie, ne s'est pas encore préoccupé d'avoir à Paris un dépôt de son ouvrage, mais l'obligeance bien connue de M. Wattelier, libraire éditeur, 5, rue du Cherche-Midi, procurera, nous le savons d'avance, les exemplaires qui lui seront demandés. Puisse cette édition s'écouler rapidement et être suivie de plusieurs autres! Cette littérature du ciel est plus nécessaire que jamais à connaître et à répandre. La signaler est faire acte de foi, de patriotisme et d'intelligence. Je remercie monsieur le directeur de *la Revue bibliographique* de l'avoir compris et de m'avoir demandé un article sur *la Vie de la Bienheureuse Béatrix d'Ornacien*.

Vicomtesse de PITRAY, née SÉGUR.

6 avril 1887.

LA RUSSIE JUIVE, par KALIXT DE WOLSKI. Un volume in-12 de XXI-335 pages Prix: 3 fr. 50

On se tromperait si l'on achetait ce livre pour se mettre au courant de la position prise par les Juifs en Russie, car il n'a pas ce puissant élément de l'actualité pratique qui a fait le succès de *la France juive* de M. E. Drumont. Le travail de M. de Wolski est plutôt une nouvelle étude de la *Question juive*, de l'organisation administrative et judiciaire de ce peuple. Cette étude se compose surtout de nombreux extraits d'un *livre sur le Kahal* publié en langue russe (Vilna, 1870) par Brafmann, Juif converti, qui démontre manifestement l'organisation puissante des juifs dans tous les pays, surtout en Roumanie et en Pologne. Ces extraits sont vraiment intéressants; c'est effrayants que nous aurions dû dire, car en Russie comme en France, pour le Slave comme pour le Français, la question se résume à ce terme fatal: A quelle sauce seront-ils mangés?

Le Juif a frappé les États européens d'une hypothèque qu'ils ne pour-

ront jamais rembourser avec leurs revenus. La première part du revenu public, le produit le plus clair du travail de tous, passe dans la bourse des Juifs, sous le nom *d'intérêt de la dette nationale*. La domination universelle que tant de conquérants ont rêvée, les Juifs l'ont entre leurs mains, car les États seuls pourraient lutter contre cette domination, les individus ne le peuvent déjà plus. Or, pour cela, il faudrait que les États ne fussent plus leurs débiteurs, et quelle est la nation qui se préoccupe d'amortir effectivement sa dette?

Le livre de M. Wolski s'ouvre par le discours d'un grand rabbin, prononcé à une réunion secrète. Ce discours, extrait d'un ouvrage anglais publié par sir John Readclif, sous le titre de *Compte rendu des événements politico-historiques survenus dans les dix dernières années*, avait déjà été reproduit par *le Contemporain* et il dévoile la persistance avec laquelle le peuple juif poursuit, de temps immémorial et par tous les moyens possibles, l'idée de « régner sur la terre ». Si ce discours était un document historique autorisé, ce que nous ne pourrions affirmer, il aurait une importance extraordinaire et ses révélations remplaceraient avantageusement toutes les publications qu'on a faites ou que l'on pourrait faire encore sur le danger que les Juifs font actuellement courir aux nations européennes. On trouvera également dans *la Russie juive* des aperçus intéressants sur le sacerdoce juif, qui n'est point du tout, comme on le croit, le privilège des rabbins, et sur leurs cérémonies religieuses. Il entre même, au sujet de la Circoncision et de la Purification, dans des détails curieux, il est vrai, mais que nous devons signaler à ceux de nos lecteurs qui ne mettent pas ordinairement leurs livres sous clef.

LES ÉTUDES CLASSIQUES AVANT LA RÉVOLUTION

par M. l'abbé Sicard. Un volume in-12. Prix : 4 francs

L'auteur, dans un exposé magistral et du plus haut intérêt, y retrace les phases de l'enseignement secondaire depuis la Renaissance jusqu'en 1789.

Cette vaste enquête, conduite avec une érudition aussi sûre que peu pédante, présente, sous une forme agréable, l'histoire définitive des études classiques ; elle réserve plus d'une surprise au lecteur. Certaines malédictions lancées de nos jours contre le latin paraissent l'écho lointain des anathèmes portés, il y a plus de cent ans, contre cet éternel dominateur. On n'est pas peu étonné d'assister sous l'ancien régime à un véritable mouvement révolutionnaire en fait d'instruction publique comme en tout le reste. Tel chapitre sur l'enseignement des Bénédictins de Saint-Maur est une

véritable révélation et nous montre une étrange hardiesse chez les éducateurs de nos pères.

Ce livre vient à point éclairer des lumières du passé la question si complexe et toujours pendante des *études classiques*. L'auteur, dans une brillante étude couronnée par l'académie française, nous avait déjà fait connaître *l'Éducation morale et civique avant et pendant la Révolution*. Son nouvel ouvrage que nous annonçons aujourd'hui vient également d'obtenir un prix de quinze cents francs qui lui a été décerné par l'académie française.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL ALPHABÉTIQUE DE DROIT FRANÇAIS, publié sous la direction de M. Fuzier-Herman. Quatre volumes in-8° de 800 pages, *en souscription*. Un volume paru. Prix : 25 francs.

Les bibliothèques juridiques ont eu, elles aussi, leur révolution, et celle-là est toute récente. Jadis, et sans remonter bien loin en arrière, les étudiants en droit et les avocats compilaient de vénérables bouquins, œuvres savantes autant qu'indigestes, où la théorie et les principes seuls avaient droit de cité. On méprisait fort la pratique, en ce temps-là, et ceux qui se contentaient de la jurisprudence passaient pour des esprits légers, disons mieux, pour des paresseux. Un arrêt, deux arrêts même, disaient nos pères, qu'est-ce que cela prouve. Les décisions de justice sont bonnes pour ceux qui les obtiennent; elles ne doivent pas intéresser les autres plaideurs et surtout leurs conseils. Parlez-nous de ces discussions de principes, de ces solides exposés des règles du droit, que la controverse ou la jurisprudence battent vainement en brèche. Là se cache la science pure, et les jurisconsultes de la vieille roche n'en voulaient pas d'autre.

Avouons-le franchement, nous avons passablement dégénéré. Sans mépriser absolument les principes, les générations actuelles en tiennent un compte modéré. Elles aiment mieux les solutions toutes faites, estimant que la vie est trop courte aujourd'hui pour qu'on la consume en stériles discordes. On veut donc très peu de théorie et beaucoup de pratique. De là une série toute nouvelle d'ouvrages de droit, dont la lecture est facile, dans lesquels les recherches se font sans effort et qui fournissent des solutions et des arrêts pour tous les cas embarrassants.

Les encyclopédies et les monographies remplissent donc nos bibliothèques et, disons-le bien haut, malgré quelques esprits chagrins, on ne veut plus autre chose. Les vieux traités moisissent mélancoliquement sur leurs rayons éteints ou bien servent d'asile aux rabats des hommes de loi, tout comme le Plutarque des femmes savantes.

La vogue est aux répertoires. Place aux traités pratiques.

Le Répertoire général de droit français, publié par M. Fuzier-Herman, est destiné à former une vaste encyclopédie qui rendra inutile tout autre livre. Vingt ou vingt-cinq volumes contiendront la substance de la plus considérable des bibliothèques. C'est un travail gigantesque, et depuis le répertoire de Dalloz, qui nous a tous nourris, on n'a rien fait de plus complet. Tout s'y trouve, en effet. La doctrine et la pratique juridiques y vivent en fort bonne intelligence. A côté des extraits des grands traités, sont placées les décisions des tribunaux et des cours; de telle sorte qu'on a tout à la fois sous la main, sans oublier le droit étranger comparé et le droit international privé, qui jouissent en ce moment d'une légitime faveur.

En voilà assez, sans doute, pour constituer une œuvre de premier ordre; elle sera certainement menée à bonne fin par les jurisconsultes hardis et savants qui l'ont entreprise. Jadis, on aurait dit : c'est un travail de bénédictins. Mais les congrégations sont hors la loi, par ce temps de liberté, et il faut être laïque pour avoir le droit de travailler beaucoup et en commun.

MONDE DES PRISONS (le), par l'abbé Georges Moreau, ancien aumônier de la Grande-Roquette. Un volume in-12 de v-377 pages. Prix : 3 fr. 50

Cet ouvrage est en même temps un réquisitoire et une défense.

Le réquisitoire est dirigé contre l'*administration des prisons*, qui, d'après l'auteur, néglige considérablement ses devoirs, au grand dommage moral et physique des malheureux que la justice sociale lui confie. Nous n'avons pas à prendre parti dans ce débat; mais il nous semble que l'ancien aumônier de la Roquette, trompé par sa charité, oublie un peu trop que la réclusion est une peine.

Le plaidoyer pour les prisonniers ne mérite pas la même critique. La prison dont le résultat devrait être l'amélioration, par la peine physique, de l'état moral des condamnés, est de fait une école de dépravation effroyable. Une foule de malheureux entrent dans les prisons pour des peccadiles et en sortent des scélérats consommés. Ici, sous forme de lettres de prisonniers, d'extraits de mémoires, de souvenirs personnels, M. l'abbé Moreau accumule les documents, et nous montre cette horrible armée du crime en permanence, y préparant ses ténébreuses manœuvres, puis revenant expier ses forfaits au bagne et quelquefois sur l'échafaud.

L'auteur, a, sur ce point, quelques pages bien convaincantes. La faute en est, pour une grande part, à notre régime pénitentiaire qui semble avoir été conçu en dépit du bon sens.

Chemin faisant, M. Moreau se prononce contre la peine de mort. Il fait un tableau hideux des principales exécutions qui ont eu lieu dans ce siècle. A-t-il voulu par là donner de la couleur à son livre, qui n'en avait, hélas! que trop déjà? A-t-il voulu fortifier ainsi sa thèse? il se tromperait car on trouve, dans ce qu'il raconte et dans ce qu'il affirme, de quoi la renverser.

M. l'abbé Moreau, dans son ardeur, fait une guerre, à notre avis, assez inutile à l'ancienne royauté. Il reproduit, dans son livre, tous les vieux clichés sur la Bastille et les lettres de cachet. C'est bien usé, mais ce qui ne l'est pas, c'est de constater un résultat assez singulier de ce vieux régime. Quand tout le monde pouvait être mis sous les verroux pour des riens et même pour rien, le souvenir de la prison n'avait plus rien d'infamant: on reprenait alors sa place dans la société, sans y rencontrer la moindre répulsion. Il en est tout autrement aujourd'hui. Ordinairement le prisonnier libéré est un coupable, qu'on repousse, non seulement parce qu'il a été en prison, mais parce qu'on lui attribue des penchants dangereux. Le livre de M. Moreau justifierait au besoin ces craintes. Les infortunés qui voudraient revenir à la vie honnête, ne le peuvent plus parce qu'ils ne sont accueillis nulle part. Les lacunes de l'ancien régime n'étaient donc pas toujours sans compensation.

UN JOLI MONDE. La police parisienne, par G. Macé, ancien chef de service de la sûreté. Un volume format Charpentier de 348 pages. Prix: 3 fr. 50

On disait, *jadis*, que la presse était un sacerdoce. Hélas! de ce sacerdoce, il n'est plus resté que ce principe: *Le prêtre vit de l'autel.* Ils s'est même développé avec une telle force qu'il a tué toutes les autres fonctions que la presse était appelée à remplir. Et cependant, les auteurs sont-ils vraiment aussi coupables qu'on le dit? Le public, qui leur offre des tirages exceptionnels, s'ils veulent alimenter sa curiosité malsaine, ne les tente-t-il pas au delà des forces humaines?

Nous venons de dire: *alimenter*, mais ce n'est plus de la nourriture que le public demande à la presse, c'est de la pâture, et, comme il la paye d'autant plus cher qu'elle est plus abjecte, c'est une prime au *baquet*. Qu'on nous pardonne cette sortie bien excusée par ce qu'il y a de pénible dans l'accomplissement de la besogne qui nous est imposée. Pour prévenir les empoisonnements, nous devons goûter à tous ces... aliments, et quelquefois le cœur se soulève.

Cette fois, notre flair a été mis en défaut et nous avons mordu à pleines dents; de là une grimace plus violente, un écœurement plus accentué.

En effet, voici un auteur sérieux, une ancienne colonne de l'ordre moral, bon père de famille, un croyant, dont le volume, à peine publié, accuse déjà une vente de dix mille exemplaires. Nous ne pouvions nous taire à son endroit.

Bien qu'il n'y eut pas, sur ce titre, un grand point d'exclamation après : *Un joli monde*, nous ne nous attendions pas à assister au défilé religieux de toutes les confréries de la paroisse et nous pensions bien que ce monde n'était pas aussi joli que voulait bien le dire l'affiche.

Mais nous étions loin de soupçonner que sous la forme d'une promenade offerte par l'ancien chef de la sûreté générale au préfet de police, nous allions assister à l'exhibition de toutes les monstruosités morales qu'une recherche minutieuse peut découvrir dans Paris.

La lecture de ce livre ne peut être utile à personne ; qu'on ne dise pas qu'il faut connaitre le milieu où l'on vit. Il ne s'agit pas ici de milieu il s'agit d'exceptions, de monstruosités : ce n'est pas dans la végétation des tas de fumier qu'on étudie la botanique ! D'ailleurs qu'avions-nous besoin qu'on nous révèle, entr'autres turpitudes, les *aberrations bestiales* qui souillent les grands magasins de nouveautés et autres lieux où se porte la foule ?

Non, ce livre n'est à lire par personne.

Tirons cependant un enseignement utile de la lecture que nous avons dû en faire : voici un homme sérieux, qui a *tout* vu, dont l'expérience fait autorité et qui écrit, *page* 289, « les crimes, prenant leur source dans la violence, n'ont fait qu'augmenter avec le progrès de l'instruction, et les délits, comme les contraventions, prennent des proportions incalculables.

» L'éducation, comme on la donne aujourd'hui, n'est pas une garantie de moralité. On apprend à bien dire, c'est vrai ; mais ne vaudrait-il pas mieux savoir bien faire ?

» Ce n'est pas avec les manuels civiques, en chassant les Frères et les Sœurs des écoles, en étouffant les croyances religieuses, que l'on trouvera le remords et le repentir.

» Toutes les digues sont rompues avec l'abus croissant des libertés. »

Et plus loin, *page* 290 :

« La statistique criminelle établit que les départements les plus pauvres, les moins instruits, sont dépourvus de malfaiteurs. Lés vols y sont rares, les crimes presque inconnus.

» Le contraire existe dans les villes où l'instruction se développe.....

» A Paris, il y a seulement vingt ans, tous les voleurs étaient âgés ; ils se cachaient pendant le jour et n'opéraient que la nuit.

» Aujourd'hui, d'une précocité inquiétante, ils volent, à douze ans, dans les poches ; à quinze ans, ils forcent les serrures et, à vingt ans, ils assassinent.

» La majorité est mineure, le grand jour ne les épouvante point ; c'est en pleine lumière, en plein Paris, dans les quartiers fréquentés, au milieu des foules, qu'ils se forment et manœuvrent avec aisance et facilité.

» Est-ce là, vraiment, un progrès dont nous ayons à nous enorgueillir ?

» Il existe un raffinement dans les assassinats, devenus plus atroces et, pour ainsi dire, quotidiens. Cela tient à une dépravation à laquelle les idées prévalant aujourd'hui ne sont pas étrangères. »

Enfin, citons encore cette appréciation non pas plus consolante, mais moins désespérante, qui termine le livre.

« Dans toute agglomération humaine, la corruption a sa part bien marquée, elle accompagne les ennemis de l'ordre et de la propriété, et les grandes capitales, sur ce point, se ressemblent et se valent.....

» Paris, que l'on appelle dédaigneusement « la moderne Babylone », possède, malgré ses défauts, de grandes qualités ; c'est encore la ville européenne la moins pervertie, et si un vent de corruption souffle sur elle, il ne peut être que passager.

» On y travaille avec courage, et ce travail, régulier, productif, s'accomplit sans bruit. Il faut voir et connaître cette immense famille ouvrière pour apprécier ce qu'elle renferme de cœur, de dévouement de toute nature ; l'armée vicieuse est noyée dans cette masse d'honnêtes gens, et le bien l'emporte de beaucoup sur le mal. »

Espérons avec M. Macé que la corruption dont son livre nous dévoile les plaies hideuses, n'est que le résultat du mauvais vent qui souffle, et qu'elle disparaîtra avec lui.

Victor Hugo, lui-même, a dit : « L'ignorance vaut mieux que la fausse science. Laissez au peuple qui travaille et souffre la croyance à un monde meilleur. »

ROMAN DU PRINCE IMPÉRIAL (le), par CHARLES DE BRÉ
Un volume in-12 de 271 pages. Prix : 3 fr. 50

Le Figaro a raconté, il y a plusieurs mois, une histoire d'amour attribuée à l'infortuné prince que tant de gloire et d'espérances environnaient à son berceau et qui est allé mourir mystérieusement, au bout de l'Afrique, sous la zagaie d'un Zoulou. Cette histoire a fourni à un auteur peu connu jusqu'ici, l'occasion d'écrire et de vendre son petit volume où il multiplie les *je* et les *moi*, afin de bien se faire prendre par le lecteur pour un témoin de tout ce qu'il raconte.

En supposant même l'exactitude de ces récits on ne saurait admettre le ton vulgaire qui y règne ; le style *commis-voyageur* de ces propos médisants blesse d'autant plus la délicatesse, qu'il s'agit d'une veuve, d'une mère infortunée à qui tout fut enlevé. Le respect dû au rang et au malheur exigeait un tout autre langage.

Laissons de côté la discussion pénible, entamée par l'auteur, à propos des mœurs du jeune prince ; ses meilleurs amis attestent sa pureté, M. de Bré la nie : à quoi bon et en quoi la mémoire du prince en est-elle plus honorée ? à quoi bon aussi les insinuations qu'il dirige contre l'aumônier de l'impératrice ? Cela sent les propos d'antichambre.

Les racontars sur la famille royale d'Angleterre ne sont pas moins déplacés. Quant au *Roman du prince*, il n'en est dit que très peu de chose, ce qui ferait croire que l'auteur n'en sait rien.

Ce livre sera lu, car il satisfait la curiosité du grand public amateur de détails intimes sur la vie de ceux qui ont été investis de l'autorité, mais les esprits délicats et les cœurs généreux ne l'aimeront pas et le banniront de leur bibliothèque.

ANNUAIRE DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE (12e année)

Un volume in-18 de 612 pages 1887. Prix : 3 francs

Cet annuaire atteint la douzième année de son existence. Le constater, au milieu des difficultés actuelles, c'est attester son succès. En effet, pour tous ceux qu'intéresse l'enseignement, professeurs, pères de famille, jeunes gens, c'est un recueil indispensable. Ils trouvent là tous les renseignements sur les facultés de l'État, sur les congrégations vouées à l'enseignement primaire, sur les établissements libres d'instruction secondaire et sur les instituts catholiques ; puis les lois nouvelles, les règlements en vigueur, la liste chronologique des arrêtés et circulaires les plus importants concernant l'instruction.

Les éditeurs, qui consacrent leurs efforts, leurs soins et leur temps aux publications destinées à l'enseignement libre, n'ont pas les ressources de la centralisation administrative pour se procurer tous les documents dont l'exactitude et l'étendue font le mérite de leur manuel. Ils sont obligés de les recueillir eux-mêmes avec une peine infinie dans chaque établissement, et ils doivent être félicités de leur dévouement. Voici d'ailleurs la liste des nombreux documents qu'il contient :

L'état du clergé, l'administration des cultes. — Le ministère de l'instruction publique. — L'institut de France. — Les bibliothèques publiques. — Les écoles spéciales. — Le personnel des facultés des sciences et des

facultés des lettres de l'État. — Les congrégations vouées à l'enseignement primaire et reconnues par l'État, avec leur historique et le tableau de leurs écoles par départements. — Le personnel et l'historique des institutions, écoles et collèges libres. — Les instituts et facultés catholiques et les séminaires diocésains. — Le tableau analytique et chronologique des lois, décrets et arrêtés relatifs à l'enseignement libre en 1886. — Un appendice et la liste générale des communautés de religieuses institutrices en France.

LA COMTESSE MADELEINE, par M. DU CAMPFRANC
Un volume in-12 de 320 pages. Prix : 3 francs

Ce volume joint à l'intérêt palpitant du récit un tableau très intéressant des mœurs de la noblesse allemande. L'auteur raconte l'histoire du mariage d'un officier prussien de haute naissance séduit par le charme d'une Française, simple lectrice dans un château de l'Allemagne. Il épouse cette jeune fille au grand chagrin de sa famille qui s'afflige de ce qu'elle appelle dans sa morgue une mésalliance. Ruiné et perdu de dettes, l'officier allemand cherche à emprunter auprès des juifs, mais tout ce qu'il possède est hypothéqué. Il veut se séparer de sa femme en faisant casser son mariage afin d'épouser une héritière riche et de haute naissance. Sa femme ne lui laisse pas entamer l'instance, elle disparaît en emportant son enfant. Le divorce est prononcé, et plus tard, pendant la guerre franco-allemande, l'officier devenu général fait fusiller son fils sans savoir que celui qui vient de mourir pour la France, et qu'il croyait mort depuis longtemps est son propre enfant.

Ce livre est très intéressant.

DÉVELOPPEMENT DE LA CONSTITUTION ET DE LA SOCIÉTÉ POLITIQUE EN ANGLETERRE, par M. E. BOUTMY, membre de l'Institut, directeur de l'école libre des sciences politiques. Un volume in-12 carré de 348 pages. Prix : 3.50

M. Boutmy s'est proposé de décrire l'évolution des classes et l'évolution correspondante des institutions politiques en Angleterre depuis le onzième siècle. Les deux choses sont étroitement liées et ont des mouvements qui se suivent. La précoce organisation d'une grossière monarchie administrative après la conquête, la délimitation et les rapports tout particuliers des classes sociales, la constitution du parlement, la chute de la féodalité et de l'Église romaine, la formation d'une société politique presque moderne à l'époque des Tudors, le développement retardé de l'industrie et du commerce, la prédominance au seizième et au dix-septième siècle de la société

agricole, avec la gentry à sa tête; au dix-huitième siècle, la grande révolution industrielle et agraire, l'Angleterre se contractant en une étroite oligarchie qui s'empare du sol et occupe les avenues de tous les pouvoirs; enfin, provoquée par l'excès même, une réaction que facilitent les progrès de la grande industrie et, à partir de 1832, la transformation profonde et rapide qui rapproche nos voisins du type d'une démocratie, — tels sont les sujets que M. Boutmy a successivement traités dans ce substantiel volume.

CODE DU DIVORCE (le), par M. Albin-Caret
Un volume in-18 de 366 pages. Prix : 3.50

Le Code du divorce, d'un savant magistrat, M. Albin-Caret, a toute la saveur d'un ouvrage d'actualité. Depuis que la législation a brisé le lien conjugal et réglé la procédure qui rend aux époux leur liberté, on a beaucoup écrit sur la loi nouvelle. Il ne faut point s'en étonner.

En restituant au code civil le chapitre supprimé en 1816, on a singulièrement obscurci les vieux textes et on a fait une œuvre disparate, embrouillée, dont le plus grand mérite, à nos yeux tout au moins, est de semer de pièges la route que doivent suivre les époux désenchantés. Le commentaire de M. Caret est clair, précis et complet. Il donne l'explication de la loi votée en 1886 pour expliquer celle de 1884 et des formules accompagnent les textes. On ne peut pas donner un meilleur guide à ceux qui suivent pour leur compte ou pour le compte d'autrui, une procédure de divorce.

CODE DES MINES ET MINEURS, par M. Féraud-Giraud
Trois volumes in-18 de 459-476-516 pages. Prix : 15 francs

Les plus savants magistrats, comme les grands prédicateurs ne dédaignent pas de parler aux humbles et aux ignorants. M. Féraud-Giraud en est la preuve. Jurisconsulte de premier ordre, le docte conseiller à la cour de cassation était connu par des traités importants d'une haute portée. Mais, travailleur infatigable, il a voulu mettre sa science au goût de l'époque et, après *le Code des transports*, dont l'éloge n'est plus à faire, il nous a donné un autre ouvrage du même genre : *le Code des mines et mineurs*.

La question des ouvriers est, certes, à l'ordre du jour et elle préoccupe justement tous ceux qui ne redoutent point d'examiner les problèmes sociaux. M. Féraud-Giraud, sans s'abandonner aux utopies, indique les solutions pratiques et, dans la lutte engagée entre le capital et le travail, il montre à chacun le droit et le devoir.

C'est presque un voyage de découverte que l'on fait en parcourant ce

code. La matière est ardue; elle repose sur une législation qui remonte à 1810 et la jurisprudence administrative n'a point le privilège de l'immuabilité. Véritable Protée, elle défie les étreintes des commentateurs. M. Féraud-Giraud ramène l'ordre dans ce désordre et dégage les principes avec les explications qui en découlent, trouvant et fournissant presque toujours, au milieu d'un dédale d'arrêtés et d'arrêts, les solutions justes. Rendre hommage à ce beau travail, c'est reconnaître et proclamer la vérité.

DÉGATS CAUSÉS AUX CHAMPS PAR LES LAPINS (des)
par M. VICTOR BAUDRAIN. Un volume in-18 de 125 pages. Prix: 2.50

Quand on songe, qu'au dire des savants, un ménage de lapins, au bout d'un an, peut compter 6,000 enfants, petits-enfants et arrières-petits enfants, on se demande avec effroi si l'homme sera vainqueur dans cette lutte à mort engagée entre lui et les rongeurs. Le sujet ne serait point folâtre à coup sûr; mais avons-nous coutume de nous apitoyer sur les misères d'autrui ? Tous ceux qui chassent en savent quelque chose et les mésaventures des propriétaires de chasses ne feront jamais pleurer l'humanité. M. Baudrain résume fort bien la jurisprudence et sans se lancer dans les grandes discussions il donne des renseignements utiles à nos Nemrods modernes. Les voisins des garennes en pourront faire également leur profit. Ils comprendront mieux leurs droits.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AGATINE; Une habitude; la Carina; Histoire d'une princesse et de sept chevaliers; Pâques en petite Russie; par N. de Séménow. Un vol. in-18 jésus de 439 pages. Prix: 3 fr. 50

ALLEMAGNE INTIME (l') par Henri Conti. Un vol. in-18 jésus de 288 pages. Prix: 3 fr. 50

ANNUAIRE DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE POUR 1887 (12me année); petit in-18 de 630 pages. Prix: 3 fr.

ARCHIDUCHESSE (l'), par Étincelle. Un vol. in-18 jésus de 329 pages. Prix: 3 fr. 50

ARMORIAL DES CARDINAUX, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES CONTEMPORAINS DE FRANCE. Un vol. in-18 jésus de XI-224 pages avec 88 écussons gravés. Prix: 7 fr.

CATHERINE LEVALLIER, par Édouard Delpit. Un vol. in-18 jésus de 296 pages. Prix: 3 fr. 50

CAVALIER MISERBY (le), 21me chasseurs, mœurs militaires contemporaines, par Abel Hermant. Un vol. in-18 jésus de III-407 pages. Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque Charpentier*)

CHATIMENT (le) par Louis Enault. Un vol. in-18 jésus de 331 pages. Prix: 3 fr. 50

CONNÉTABLE DE RICHEMONT (le), Arthur de Bretagne (1393-1458), par E. Cosneau, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri-IV, docteur ès lettres. Un vol. in-8° de XV-712 pages. Prix: 7 fr. 50

CONTEMPLATIONS SCIENTIFIQUES, par Camille Flammarion (2me série). Un vol. in-18 jésus de 418 pages. Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque variée*)

COURTE HISTOIRE DE NAPOLÉON Ier; suivie d'un essai sur sa personnalité et sa carrière, par J.-R. Seeley, professeur à l'Université de Cambridge. Traduit de l'anglais par J.-B. Baille, ancien colonel d'infanterie. Un vol. in-18 jésus de 368 pages. Prix: 4 fr.

CROQUIS CHAMPÊTRES, par Georges Renard. Un vol. in-18 jésus de 283 pages. Prix: 3 fr. 50

DERNIER DES PARTHENAY (le), par Pierre Delcourt. Un vol. in-18 jésus de 337 pages. Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque moderne*)

ÉCRIN D'UN CONTEUR; Choix de contes de Charles Nodier. Un vol. in-32 de 375 pages et 2 gravures de Ferdinandus. Prix: 4 fr.

ÉCRIVAINS ET PENSEURS; essais critiques par Jean-Paul Clarens. Précédés d'une lettre de M. Sully Prudhomme, de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus de 242 pages. Prix: 3 fr. 50

ELLEN GORDON, par M. Maryan. Un vol. in-18 jésus de 435 pages. Prix: 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

ÉTUDES SUR L'ORFÈVRERIE FRANÇAISE AU XVIIIme siècle : Les Germain, orfèvres sculpteurs du roi; par Germain Bapst. Un vol. in-8° de XXXI-254 pages avec gravures et 6 planches. Prix : 15 fr.

FABIENNE ; par L. Brethous Lafargue. Un vol. in-18 jésus de 299 pages. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque contemporaine*)

FAÏENCE (la), par Théodore Deck, céramiste. Un vol. in-8° de 301 pages avec gravures. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*)

HÉRITAGE DE TANTALE (l'), par Mlle Marie Poitevin. Un vol. in-18 jésus de 317 pages. Prix : 2 fr. 50

(*Bibliothèque des mères de famille*)

HISTOIRE DE LA CIVILISATION FRANÇAISE, par Alfred Rambaud, professeur à la faculté des lettres de Paris, Tome II. Depuis la Fronde jusqu'à la révolution, suivi d'un aperçu de la civilisation contemporaine. Un vol in-18 jésus de 660 pages. Prix : 4 fr. 50

ILE MUETTE (l'), par Maurice Montégut. Un vol. in-18 jésus de 287 pages. Prix : 3 fr.

KANTISME ET LE POSITIVISME (le), étude sur les fondements de la connaissance humaine ; par P. Vallet, professeur de philosophie au séminaire d'Issy. Un vol in-18 jésus de XI-442 pages. Prix : 2 fr 50

LIBRE-PENSÉE ET LE CATHOLICISME (la), par M. l'abbé Charles Perraud (Conférences de saint Roch, année 1885). Un vol. in-18 jésus de XXIV-264 pages. Prix : 3 fr.

MADAME FUSTER, par Ferdinand Fabre. Un vol. in-18 jésus de 532 pages. Prix : 3 fr. 50

MAL ASSORTIS, par André Mouëzy. Un vol. in-18 jésus de 287 pages. Prix : 3 fr. 50

MARIAGE D'ODETTE (le), par A. Mathey (Arthur Arnould). Un vol in-18 jésus de 388 pages. Prix : 3 fr.

MARIE TOUCHET, d'après les documents récemment découverts, suivi de : L'Insomnie, la Gasconne, par Hippolyte Rodrigues Grand in-8° de 261 pages et 6 portraits hors texte. Prix : 7 fr 50

MASQUES, par René Maizeroy. Un vol. in-18 jésus de 282 pages. Prix : 3 fr 50

MÉDITATIONS SUR LES MYSTÈRES DE LA VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, par Etienne Gramidon ; prêtre de la communauté de Saint Sulpice. Un vol. in-18 élégamment cartonné. Prix : 2 fr 50

MELCHIOR GRIMM : l'homme de lettres ; le factotum ; le diplomate, avec un appendice sur la correspondance secrète de Métra ; par Edmond Schérer. Un vol. in-8° de 483 pages. Prix : 7 fr 50

NOS OISEAUX ; par André Theuriet, Avec aquarelles de Giacomelli, 5me partie. (Fin de l'ouvrage). Grand in-4° de XII-33 pages avec 8 planches hors texte, en-tête et culs-de-lampe en fac-similé d'aquarelles tirés en taille-douce. Prix : 60 fr.

NOUVEAU PRÉCIS D'ÉCONOMIE POLITIQUE, les Éléments, par Ch. Funck-Brentano Un vol. in-18 jésus de 281 pages. Prix : 3 fr. 50

NOUVELLES ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE ET DE MORALE, par Francisque Bouillier, de l'Institut. Un vol. in-18 jésus de III-347 pages Prix : 3 fr. 50.

(*Bibliothèque variée*)

NOUVELLES PENSÉES, par Joseph Roux. Préface de l'auteur. Un vol. in-18 jésus de XVI-299 pages. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DU COMTE DE PONTAVICE DE HEUSSEY. Deux vol. in-8°, t. I, III-340 pages et portrait ; t. II, 351 pages et portrait. Prix : 15 fr.

ŒUVRES DE FRANÇOIS COPPÉE. Poésies (1878-1886). Contes en vers et poésies diverses. Petit in-12 de 228 pages. Prix : 5 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

ŒUVRES POLÉMIQUES DE Mgr FREPPEL, évêque d'Angers, 6me série. Un vol. in-18 jésus de 597 pages. Prix : 3 fr.

ORNEMENT POLYCHROME (l') 2me série. 120 planches en couleur, or et argent (art ancien et asiatique, moyen âge, renaissance, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles), recueil historique et pratique avec des notices explicatives, publié sous la direction de M. A. Racinet. Livraison 6 30 pages et 12 planches ; livraison 7, 26 pages et 12 planches. Prix de chaque livraison : 20 fr.

PARIS QUI S'EFFACE, par Charles Virmaître. Un vol. in-18 jésus de 320 pages. Prix : 3 fr. 50

POÈMES DE LA MORT, par Louis de Ronchaud. Un vol. in-18 jésus de 194 pages. Prix : 3 fr.

POLICE A PARIS (la), son organisation, son fonctionnement par un rédacteur du *Temps* ; in-8° de CIX-239 pages. Prix : 3 fr. 50

PRINCESSE BELLADONE (la), par A. Mathey (Arthur Arnould). Un vol. in-18 jésus de 344 pages. Prix : 3 fr.

PROMENADES DANS LES DEUX AMÉRIQUES (1876-1877) par Edmond Cotteau, de la Société de géographie de Paris. Un vol. in-18 jésus de 324 pages et 2 cartes itinéraires. Prix : 3 fr. 50

RÉVOLUTIONS POLITIQUES DE FLORENCE (les), 1177-1530 ; étude sur leurs causes et leur enchaînement ; par Gabriel Thomas. Un vol. in-8° de X-452 pages. Prix : 7 fr. 50

RICHELIEU ET LA MONARCHIE ABSOLUE ; par le vicomte G. d'Avenel, t. III, (Administration générale (suite), armée, marine et colonies, culte, justice) ; in-8° de 475 pages. Prix : 7 fr. 50

SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS ; par Ernest Legouvé, de l'Académie française. Deuxième et dernière partie. Un vol. in-8° de 404 pages. Prix : 7 fr.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES, la France et sa politique extérieure en 1867 ; par G. Rothan, ancien ministre plénipotentiaire, ancien membre du conseil général du Bas-Rhin. T. I, in-8° de IV-420 pages. Prix : 7 fr. 50

SOUVENIRS ET VISIONS, par le vicomte E. M. de Vogüé. Un vol. in-18 jésus de IV-327 pages. Prix : 3 fr. 50

SUPPLÉMENT A LA CORRESPONDANCE DE NAPOLÉON Ier : lettres curieuses omises par le comité de publication, rectifications ; par le baron A. du Casse. Un vol. in-18 jésus de 220 pages Prix : 3 fr. 50

TEMPS PASSÉ (le), mélanges de critique littéraire et de morale ; par M. et Mme Guizot. Deux vol. in-18 jésus, t. I, 488 pages ; t. II, 576 pages. Prix : 6 fr.

THÉATRE CONTEMPORAIN (le) par J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

UNE LUNE DE MIEL A MONTE-CARLO, par Adolphe Belot Grand in-16 de 316 pages avec vignettes. Prix : 5 fr.

VIE DU BIENHEUREUX LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT, missionnaire apostolique du tiers-ordre de Saint-Dominique, fondateur des Missions de la Compagnie de Marie, de la congrégation des Filles de la Sagesse et des Frères de la communauté du Saint-Esprit, par l'abbé J.-M. Quérard, missionnaire. Quatre vol. in-16. Prix : 12 fr.

VIE ET LES ŒUVRES DE GUSTAVE DORÉ (la), d'après les souvenirs de sa famille, de ses amis et de l'auteur, Blanche Roosevelt. Ouvrage traduit de l'anglais par M. du Seigneur. Préface par Arsène Houssaye. Un vol. in-8° de XIV-390 pages avec de nombreux dessins inédits de Gustave Doré. Prix : 25 fr.

VIE MILITAIRE (la), par Charles Leser, ancien élève de l'école polytechnique. Avec préface de Jules Claretie. Un vol. in-12 de XIII-477 pages. Prix : 3 fr. 50

VIEILLES HISTOIRES DE LA PATRIE, par Mme de Witt, née Guizot. Grand in-8° de 319 pages. Prix : 3 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXII. N° 5 **Mai 1887**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

GARCIA MORENO, président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien (1821-1875), par le R. P. A. Berthe, de la Congrégation du très saint Rédempteur. Un volume in-8° de 813 pages. Prix : 7 francs

« Tout est perdu et perdu pour toujours: que peut un homme contre un monde! » disait le président de la Bolivie après avoir vainement essayé de remplacer en Amérique la souveraineté du peuple par la souveraineté du Christ, et les droits de l'homme par les droits de Dieu.

Le R. P. Berthe a écrit son livre pour protester contre cette conclusion désespérante que : les peuples doivent périr parce qu'aucun homme au monde n'est assez fort pour les tirer des griffes de la Révolution. Non. celle-ci n'a pas encore tellement assujetti et abéti les peuples, qu'un Hercule chrétien ne puisse plus les arracher à son joug pour leur rendre Jésus-Christ et son Église, et comme pour relever, par un exemple, nos courages abattus Dieu a suscité dans la seconde moitié de ce siècle le héros, le phénomène politique qui s'appelle Garcia Moreno.

Il y a dix ans, les journaux signalèrent la mort d'un personnage étrange. Il était président de la République de l'Équateur, un de ces États révolutionnaires que nous avons vus naître du démembrement de la Colombie. Sans aucun respect pour les *immortels principes*, cet homme avait, par un coup de force, balayé les misérables qui s'engraissaient aux dépens du peuple souverain, installé dans son pays un gouvernement aussi catholique que celui de saint Louis et tiré la nation du chaos où elle expirait.

En 1862, en dépit des libéraux et des émeutiers, il signait un concordat qui restituait à l'Église son entière liberté, et, en 1867, une constitution destinée à faire de son peuple, au milieu des nations sans Dieu, le vrai peuple du Christ.

En 1870, il eut la hardiesse de protester seul contre l'envahissement des États pontificaux, alors que par la reconnaissance officielle d'un pouvoir usurpateur, les rois se faisaient les complices des brigandages italiens ; il obtint même du congrès en 1873 un subside national en faveur du pontife captif et dépouillé.

En même temps, il consacrait la République de l'Équateur au Sacré-Cœur de Jésus, et ordonnait de placer, aux frais de l'État, dans toutes les cathédrales, une pierre commémorative de ce grand événement. Dans un pays pauvre et ruiné, il trouva moyen de réaliser en dix ans, au point de vue matériel et intellectuel, des prodiges tels que l'imagination la plus audacieuse n'eut osé les concevoir. Naturellement, les démocrates qu'il avait évincés du gouvernement, et même les théoriciens de l'Église libre dans l'État libre firent rage contre lui ; mais son bras de fer les écrasa chaque fois qu'ils ouvrirent leurs serres pour ressaisir leur proie. Enfin, comme le peuple reconnaissant envers son bienfaiteur venait de lui confier une troisième fois la suprême magistrature, sa mort fut décrétée dans les loges maçonniques. Il l'apprit, et écrivit au pape cette parole sublime : « Puissé-je être jugé digne de verser mon sang pour la cause de l'Église et de la société. »

Dieu l'en jugea digne : le 6 août 1875, il tomba sous le poignard de la Révolution. Sa dernière parole fut le cri d'un martyr : — « Dieu ne meurt pas ». Pie IX lui éleva une statue dans cette Rome dont il avait si noblement revendiqué les droits, et la République de l'Équateur lui décerna le titre de *Régénérateur de la Patrie* et de *Martyr de la civilisation.*

Il est donc possible de vaincre la Révolution et d'arracher les peuples à ses mortelles étreintes, puisque Garcia Moreno, dans cette Amérique anarchiste qui désespérait le président Bolivar, l'a tenue quinze ans frémissante à ses pieds. Seulement pour délivrer les peuples de cette robe empoisonnée dont la Déjanire de 1789 les a revêtus ; il ne faut point qu'Hercule porte lui-même la tunique dévorante : autrement il mourra comme son peuple dans les convulsions d'une affreuse agonie ; il faut un Hercule chrétien, un Garcia Moreno, couvert de l'armure du Christ, c'est-à-dire des vérités sociales dont l'Église seule a le dépôt. Le vrai, le seul libérateur, c'est Jésus-Christ, parce qu'il est la vérité, et que la vérité seule peut délivrer les peuples.

Lorsque sur le point d'expirer, en 1871, la France cherchait le salut, le digne fils de saint Louis lui écrivait : « L'avenir est aux hommes de foi, à la condition d'oser dire à la révolution triomphante ce qu'elle est dans son essence et dans son esprit, et à la contre révolution ce qu'elle doit être dans son œuvre de réparation et d'apaisement. Je veux sauver la France, mais il faut que Dieu y rentre en maître pour que j'y puisse régner en roi. » Les représentants de la France lui préférèrent un bourgeois révolutionnaire. Quand Thiers eut reconduit le pays sur le bord de l'abîme, le roi cria encore : « Ouvrez, je suis le sauveur. » — « Abdiquez le vieux droit,

lui cria-t-on de toutes parts, et prenez en main l'étendard de 1789. » — « Jamais, répondit-il, je ne serai le roi légitime de la révolution. » — « Restez donc en exil; la France aime mieux retomber dans le chaos primitif que d'être gouverné par un saint Louis. » Sur le vieux continent comme dans le nouveau monde la révolution reste donc triomphante.

Nous savons en France ce que nous coûte ce triomphe; en lisant la vie de Garcia Moreno on se fera une idée de la haute situation à laquelle se serait élevé notre pays sous la direction d'un gouvernement franchement antirévolutionnaire. Quant à l'intérêt que cette lecture peut offrir à ceux qui cherchent les émotions, il ressort de ce que nous disions plus haut C'est la vie d'un héros que nous leur recommandons.

W. Fernout.

GLOIRES (LES) DE LA FRANCE CHRÉTIENNE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Essais anecdotiques sur le temps présent, par A. Pellissier. Un volume in-8° de x-419 pages. Prix : 5 francs

Le lecteur trouvera dans ce volume le résumé de plusieurs vies connues. L'auteur les partage en trois groupes :

1° Les laïques : le commandant Marceau, le colonel Paqueron, le général de La Moricière, le comte de Montalembert, le professeur Ozanam, Chardon-Lagache;

2° Les religieux : le P. Lacordaire, le F. Philippe, Mgr Dupanloup, le cardinal Pie;

3° Les martyrs : Mgr Affre, Mgr Darboy, le P. Olivaint, le P. Captier.

La plupart de ces notices sont bien résumées; quelques-unes sont vraiment trop sommaires; en résumé cependant cet ouvrage pourra faire du bien, la lecture en est intéressante. Il serait peut-être à désirer que la situation de notre pays fût moins poussée au noir. Certes tout n'y est pas couleur de rose et M. Pellissier, qui a souffert persécution, en sait quelque chose. Mais n'y a-t-il rien à reprendre ailleurs? L'Angleterre avec ses massacres de l'Inde, l'oppression persévérante de l'Irlande, son ivrognerie et son égoïsme, est-elle un modèle? L'Allemagne, avec son militarisme à outrance qui ruine toute l'Europe, son affirmation du droit de la force, la dépravation de ses hautes classes, devrait-elle nous jeter la pierre?

Disons aussi que M. Pellissier nous paraît donner trop d'importance à l'arbitrage déféré au pape dans la question des Carolines. On a fondé des espérances chimériques sur cet incident qui n'a point la portée qu'on a cru. Bismarck s'est aperçu à temps qu'il avait fait un faux pas, qu'il est pris entre une reculade et une guerre sans honneur ni profit qui lui attirera la haine implacable de tout un peuple. Il ne sait comment en sortir, et

pour gagner la cour de Rome il s'adresse au pape qui lui fera sa part. On a vu la reconnaissance d'un principe dans un acte d'habilité.

Enfin ajoutons que dans le livre de M. Pellissier on est quelquefois surpris par certaines affirmations comme celle que nous trouvons à la page 2 de l'introduction : « La justice telle que la conçoit la raison, ne doit-elle pas » introduire plus de liberté, d'égalité, de fraternité entre les hommes ? » C'est pour avoir démontré que cela se peut et se doit que Montesquieu, » Voltaire et Rousseau ont été couronnés d'une gloire européenne. C'est » pour s'être proposé de faire passer dans les institutions cette rénovation » morale des idées que la Constituante a été pendant quelques jours l'objet » d'un enthousiasme universel. »

Cependant, nous le répétons, malgré nos critiques, ce livre mérite d'être recommandé.

HISTOIRE DE L'ART DANS LA FLANDRE, L'ARTOIS ET LE HAINAUT AVANT LE QUINZIÈME SIÈCLE, par M. le chanoine DEHAISNES, archiviste honoraire du département du Nord, président de la commission historique du même département. — Un grand in-4° de 665 pages. Lille, 1886

M. le chanoine Dehaisnes poursuit les travaux qui, dans les départements du nord de la France et au delà, lui ont valu une légitime renommée. A deux volumes de documents inédits sur l'histoire de l'art dans ces industrieuses provinces qui composent aujourd'hui la France septentrionale, l'ancien archiviste de Lille ajoute l'histoire même de l'art. « C'est, nous dit M. » Dehaisnes, la synthèse, la conclusion à la suite des preuves ; c'est, à côté » de la publication scientifique, l'œuvre de vulgarisation. »

Cette œuvre n'était pas facile, mais M. Deshaisnes, qui jadis a préludé par d'élégantes poésies à ses travaux d'érudition, se rappelait le vers célèbre :

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne...

« Il était indispensable nous dit l'auteur, d'aller étudier sur place les » édifices, les musées et les collections particulières où se trouvent des » objets d'art antérieurs au quinzième siècle ; ensuite, il y avait à discuter » plusieurs questions controversées, à élucider bien des points obscurs, à » ouvrir des aperçus nouveaux. Quand les documents inédits nous ont fourni » une appréciation différente des idées reçues, nous n'avons pas hésité à » l'émettre ; nous n'avons pas non plus reculé devant de nombreux voyages » pour visiter, parfois au loin, les monuments du moyen âge qui ont » échappé au temps et au vandalisme. Ces excursions et ces études ont eu

» le précieux avantage de nous faire mieux comprendre les textes anciens ;
» elles auront contribué aussi, nous en avons l'espoir, à jeter de la lumière
» et de l'intérêt dans les pages que nous faisons paraitre. L'art éclaire et
» féconde l'érudition et l'archéologie. »

Non, ni l'intérêt ni la lumière ne manquent à ces pages. On y suit toute l'histoire de l'art sous ses différentes formes, — peinture, sculpture, tapisserie, sigillographie, orfèvrerie, miniature, — depuis l'invasion des barbares jusqu'aux croisades, et depuis les croisades jusqu'à l'époque où la mort de Philippe-le-Hardi laissa à Jean-sans-Peur l'héritage de la puissante maison de Bourgogne. C'est à la cour des comtes de Flandre que M. Dehaisnes étudie cet art élégant et somptueux que nos contemporains, plus épris du confortable, auraient peine à égaler ; il l'étudie aussi dans ces villes renommées : Tournai, Bruges, Gand, Ypres, Lille, Douai, Valenciennes, Mons, Cambrai, Arras, Saint-Omer, où le beau fut compris et cultivé, et où subsistent encore tant de monuments ou de débris d'un passé illustre. Les abbayes des provinces gallo-belges ne pouvaient être oubliées par l'érudit délicat et sûr qui a si bien goûté le précieux triptyque de l'abbaye d'Anchin.

Cet ouvrage est donc un inventaire ; mais un inventaire d'où la sécheresse est absente et où l'ennui ne trouve pas à se loger. L'auteur voit, dans leurs moindres détails, les œuvres qu'il analyse ; il ne voit pas que les détails. Témoin la page suivante, qui résume avec une sobriété éloquente l'état de la Flandre au treizième siècle.

« Les comtes de Flandre avaient pris une part active aux croisades ;
» leur existence, leurs hôtels et leur cour s'étaient ressentis du mouvement
» que ces guerres et ces voyages avaient imprimé à la civilisation. Filles
» de cette noble Marie de Champagne, morte de fatigue et d'émotion sur
» la plage de Saint-Jean-d'Acre, les comtesses de Flandre et de Hainaut,
» Jeanne et Marguerite, avaient, sous l'impulsion de ce mouvement, fondé
» des monastères, doté les villes d'institutions communales et développé
» l'industrie, le commerce et la richesse parmi les populations du nord de
» la France ; après avoir défriché leurs bois et leurs marais, ces populations
» s'occupèrent de fabriquer des étoffes sans rivales que leurs navires trans-
» portèrent dans tous les États de l'Europe. Dès lors, la Flandre est en
» relations avec l'Orient où elle lutte et parfois domine, avec la France qui
» est sa suzeraine, avec l'Angleterre, qui lui fournit des laines, avec
» l'Espagne où elle exporte ses produits, avec la Hanse teutonique qui
» trafique de ses draps, et avec l'Allemagne qui, par le Rhin, lui ouvre des
» débouchés vers l'Autriche et vers Venise. »

J'ajouterai que quinze héliogravures, représentant des objets d'art du moyen âge, enrichissent la publication de M. Deshaines, et ajoutent ainsi au plaisir de la pensée le plaisir des yeux.

A. LARGENT.

LE COMTE DE GISORS, 1732-1758, étude historique, par CAMILLE ROUSSET, de l'Académie française, nouvelle édition. Un volume in-8° de IV-522 pages. Prix : 7 fr. 50

Il a été donné à bien peu d'hommes de pouvoir, dans une aussi rapide carrière, montrer plus de talents, inspirer de plus brillantes espérances, mériter plus de regrets que le héros de ce beau livre, Louis-Marie Fouquet, *comte de Gisors*, fils unique du maréchal de Belle-Isle et le dernier descendant du célèbre sous-intendant. Doué d'un excellent naturel, élevé comme on l'eût été à Sparte, sans que, cependant, l'éducation athénienne lui ait manqué, le comte de Gisors devint « dans un âge qui n'a droit d'aspirer encore qu'à de l'indulgence, également versé dans les affaires et dans l'art militaire. » Successivement colonel du régiment de Champagne, gouverneur du pays messin, mestre de camp, il sut donner la mesure de son intrépidité et de ses rares vertus jusqu'à la journée de Crefeld où il trouva, à vingt-six ans, une mort glorieuse dans la déroute funeste que ses conseils, s'ils eussent été suivis, eussent changée peut-être en victoire.

Ce n'est pas uniquement pour nous offrir, comme un sujet d'étude morale, la courte vie de ce jeune homme que l'éminent auteur de cette œuvre l'a entreprise. Employant comme il sait faire, les matériaux de son travail, il a pu reprendre de fond en comble l'étude de la campagne de Hanovre ; il a pu donner sur l'état moral de l'armée française à ce moment critique de notre histoire militaire, « des renseignements qui peuvent être des enseignements. » En un mot, ainsi que le dit lui-même M. Camille Rousset, après avoir montré dans son *Histoire de Louvois* comment se fait une bonne armée, il a essayé de montrer dans ce livre comment une bonne armée se défait.

LES AFFAIRES RELIGIEUSES EN BOHÊME AU SEIZIÈME SIÈCLE, par L. CHARVERIAT. In-8°. Prix : 7 fr. 50

M. Charveriat est l'auteur d'une consciencieuse *Histoire de la guerre de trente ans* que l'Académie française a couronnée; elle ne place pas toujours aussi bien ses récompenses. Ses études historiques sur la guerre de Trente ans l'ont amené à examiner la situation de la Bohême au seizième siècle. Pourquoi la lutte entre les protestants et le catholi-

cisme avait-elle commencé en Bohême plutôt qu'ailleurs? La question offrait de l'intérêt, et M. Charveriat a voulu la suivre jusqu'au bout. Le résultat de ses études, poursuivies avec une intelligence à laquelle nous rendons hommage, a été le livre que nous signalons à nos lecteurs, et dont le titre complet, qui en indique bien l'objet, est ainsi conçu : *Les affaires religieuses en Bohême au seizième siècle, depuis l'origine des frères Bohêmes jusques et y compris la lettre de Majesté de* 1609. L'année 1609 nous amène bien aux approches de la guerre de Trente ans.

Dans un court avant-propos, M. Charveriat dit :

« L'origine des frères Bohêmes, l'une des sectes les plus importantes qui soient sorties du mouvement national des Hussites; l'introduction du luthéranisme en Bohême, la décadence de l'utraquisme ou hussitisme officiel; la réforme catholique et la part considérable que les jésuites y ont prise; le dessein formé par la noblesse de renverser le pouvoir royal et de le remplacer par une république aristocratique, dessein dont le résultat définitif, s'il avait réussi, aurait été la conquête de l'Europe par l'islamisme et la ruine de la civilisation chrétienne, les efforts de cette noblesse pour faire servir à son avantage temporel les aspirations religieuses et la ferveur des sectes nouvelles; la résistance qu'elle a rencontrée dans la maison de Habsbourg; les luttes qui s'en sont suivies; l'octroi de la lettre de Majesté, qui ne combla un instant les vœux des seigneurs, des chevaliers et d'une partie de la bourgeoisie des villes que pour mieux préparer leur défaite et la rendre plus complète et plus définitive; enfin la formation de l'Europe moderne par le triomphe de l'ordre monarchique sur l'anarchie féodale; tels sont les principaux faits qui constituent cette époque troublée et dont le récit constitue le sujet de ce livre. »

Voilà, indiqué avec une remarquable précision, l'objet du travail de M. Charveriat, et il est inutile de rien ajouter pour en faire ressortir l'intérêt. L'auteur a consciencieusement étudié « l'époque troublée » dont il nous retrace l'histoire. Il ne se borne pas à présenter les faits, il les juge généralement bien, et si parfois quelques appréciations sont sujettes à contestation, si quelques expressions appellent des réserves, ce sont là des taches sans importance dans un travail de cette nature. Aussi nous faisons-nous un devoir de le signaler aux lecteurs sérieux qui, ayant étudié la guerre de Trente ans, désirent en connaître les origines même lointaines. D'ailleurs, par la multiplicité des événements, présentés cependant sans confusion, le livre est d'une lecture réellement intéressante.

GEORGES CADOUDAL ET LA CHOUANNERIE
par son neveu GEORGES DE CADOUDAL. Un volume in-8°. Prix : 8 francs

M. Georges de Cadoudal, ancien conseiller général du Morbihan, vient de combler une véritable lacune, en écrivant une vie détaillée de son oncle. Remarquons que ce n'est point œuvre de polémique, et que l'auteur n'a point eu l'idée, en écrivant ce livre, de raviver des haines éteintes et de rouvrir des plaies heureusemeni fermées ; il n'a voulu qu'être historien fidèle, en pensant que les faits qu'il relate auront par eux-mêmes assez d'éloquence, et que les jeunes générations y pourront trouver des exemples, toujours profitables, quand il s'agit d'un homme dévoué et toujours fidèle à une cause. Le livre est, en outre, fort intéressant, au point de vue de l'organisation et du développement de la chouannerie en Bretagne et des luttes qu'elle soutint contre les armées régulières. Une excellente carte permet au lecteur de suivre pas à pas les épisodes de ces luttes meurtrières. C'est évidemment ce qu'il y a de plus complet, jusqu'à ce jour, sur la vie et les opérations militaires de l'illustre partisan.

ANDRÉ CORNÉLIS, par PAUL BOURGET. Un volume in-18. Prix: 3 fr. 50

Le thème de ce roman, dont les développements sont poussés jusqu'à la minutie, est de toute simplicité ! Il s'agit, d'abord, d'un enfant dont la jeune imagination a été frappée par la mort violente de son père, qui adore sa mère, et qui reçoit un coup, en plein cœur, lorsqu'il la voit épouser un familier de la maison, un certain Jacques Termonde, correct mais froid, qui se dresse aussitôt entre lui et son affection d'enfant, et met bon ordre aux démonstrations de sa tendresse.

On dirait l'apparition de M. Murdstone, le second mari de M[me] Copperfield, lorsqu'il glace, par son attitude, les épanchements du petit David. C'est la jalousie qui s'impose, et qui dénie à la femme faible et conquise toute son affection, qui réclame, pour elle, toutes les caresses, sinon toutes les pensées. C'est en même temps le souci de chasser tout souvenir de celui dont on a pris la place et d'arracher la femme, la mère, à tout commerce avec le passé, même à tout souvenir. Mais, cette sorte de jalousie, l'enfant lui-même l'éprouve, et c'est l'analyse complexe de ce sentiment dans laquelle se complaît M. Paul Bourget. Ici, le second mari est l'assassin du premier, ou plutôt s'il n'a pas été le bras qui frappe, il a été la pensée qui combine et qui dirige. Ce soupçon se fait jour, de très bonne heure, dans la pensée de l'enfant que le souvenir du mort obsède. Du premier coup, il en a, en quelque sorte, la révélation ; le soupçon devient bientôt certitude, et c'est là même, à mon avis, le point faible de ce livre, en ce sens

que la culpabilité de Jacques Termonde n'y fait pas l'objet d'un doute, et que nous marchons tout droit, dès les premières pages, à un but parfaitement défini.

Il eût fallu, pour que le livre eût plus d'intérêt, pour qu'il y eût plus de roman, égarer peut-être les soupçons de l'enfant, les porter sur une autre piste, faire croire à la possibilité d'un autre assassin; car, il a beau ne pas savoir, sa certitude morale est complète, indestructible, et cette certitude même ne laisse pas de rendre quelque peu étrange cet amour filial, qui se développe de plus en plus avec l'âge, pour une mère de tête faible et de caractère indolent, qui ne voit rien, elle, et qui distribue largement tous les trésors de sa beauté et de son amour à l'assassin de son premier mari. C'est dire que, dès les premières pages, nous n'avons pas la moindre hésitation, et que nous savons, comme le petit André, que Mme Cornélis s'est donnée, en secondes noces, à l'assassin du père de son enfant. Cette assurance nous laisse, tout le temps, sous une impression d'angoisse, et nous nous demandons, malgré nous, pourquoi le jeune homme n'en finit pas plus vite. L'impunité prolongée des coquins, très bonne dans le roman-feuilleton, est ici d'un effet gênant, et c'est précisément pour cela que la certitude n'aurait pas dû être aussi nettement établie, dès les premières pages. Elle a le double inconvénient de supprimer la surprise du dénouement et de rendre antipathique la figure de la jeune femme, ce qui a été bien loin, je pense, de l'idée de M. Paul Bourget.

LE CABINET NOIR. — Louis XVII — Napoléon — Marie-Louise par le comte D'HÉRISSON. Un volume in-12 de 350 pages. Prix : 3 fr. 50

« Jules Favre venait de signer la convention d'armistice dans la maison qu'habitait le chancelier de fer, 18, rue de Provence, à Versailles, et qui était la propriété de Mme Jesse. Nous revenions tous deux, tristes et abattus, dans la modeste voiture qui nous ramenait au pont de Sèvres, pour reprendre la barque qui nous servait à traverser le fleuve.

Nous causions du drame effroyable dont le dernier acte venait de s'accomplir, ne laissant plus d'espérance à nos cœurs meurtris. Nous parlions de l'incident qui s'était produit quelques heures auparavant, lorsque, après avoir signé et revêtu les conventions de son sceau, M. de Bismarck avait engagé Jules Favre à en faire autant.

— Mais... je n'ai pas apporté de sceau, Excellence, avait dit Jules Favre.

— Qu'à cela ne tienne, avait répondu le chancelier, mettez à côté de votre nom votre cachet, ce que vous voudrez... L'empreinte de la bague que vous avez au doigt suffira amplement.

Jules Favre avait, en effet, ôté sa bague, et en avait apposé l'empreinte à côté de sa signature.

Causant donc de l'incident, et du moment de gêne où il s'était trouvé par suite de son oubli, Jules Favre me dit :

— La bague dont je me suis servi a une curieuse histoire. Vous savez sans doute que j'ai assisté Nauendorff de mes conseils, et que je me suis efforcé pendant des années de faire jaillir la lumière en faveur de cet honnête homme injustement persécuté. J'ai même plaidé pour lui en 1852. Comme je n'ai jamais voulu accepter d'honoraires, et que cependant Nauendorff tenait à me témoigner sa reconnaissance, il m'a donné cette bague, que j'ai toujours portée depuis.

— Alors c'est l'empreinte de la bague du prétendu petit-fils de Louis XVI qui contresigne la convention d'armistice?

— Comme vous le dites. »

On ne pouvait rouvrir d'une façon plus piquante, en faveur des Nauendorff, un débat clos depuis longtemps. M. le comte d'Hérisson y consacre une grande partie de son volume qui — « provoquera, dit-il dans sa préface, plus d'un étonnement, plus d'une colère peut-être ».

C'est que, sous le titre de *Cabinet noir*, l'auteur du *Journal d'un officier d'ordonnance* publie aujourd'hui un certain nombre de pièces provenant du portefeuille d'un directeur de la police sous la Restauration, le baron Mounier.

« Ces papiers, dit-il, conservés avec le plus grand soin par le baron Mounier, sont, par un heureux hasard, tombés en ma possession. Ce sont des souvenirs écrits de sa main au jour le jour. quelques milliers de rapports de police, autant de lettres interceptées et copiées par le Cabinet noir, un grand nombre de lettres originales particulières : j'en ai extrait la matière de ce volume. Mon rôle, fort modeste, s'est borné à choisir et à rattacher les uns aux autres les plus intéressants de ces documents, ceux qui permettent le mieux de juger hommes et choses sous leur véritable jour. »

Les documents que publie M. le comte d'Hérisson sont disposés en trois groupes se rapportant aux trois personnages historiques suivants : Louis XVII — Napoléon — Marie Louise.

Comme nous l'avons fait entrevoir plus haut, les documents qui concernent Louis XVII affirment son enlèvement du Temple et la légitimité des prétentions des Nauendorff.

M. d'Hérisson a eu la bonne fortune de retrouver, l'an dernier, le fils encore vivant de Martin, le paysan de Gallardon qui, poussé par des appa-

ritions, vint à Paris, en 1817, reprocher au roi Louis XVIII d'occuper le trône de son neveu. L'auteur a réussi à faire contresigner, par le fils de Martin, à la date du 26 novembre 1886, un des manuscrits qu'il publie.

Mais où nous trouvons une explication pour le moins étrange de l'assassinat du duc de Berry, c'est dans cette page qui ouvre le chapitre IV : « Nauendorff écrivit, à la fin de 1819, à presque tous les membres de la famille royale de France : on ne répondit à aucune de ses lettres. Le duc de Berry seul aurait été désireux d'éclaircir le mystère que son correspondant s'engageait à lui dévoiler; et l'on assure, — malheureusement les assurances sans preuves justificatives n'ont en matière d'histoire qu'une valeur très minime, — qu'il y eut à ce sujet une scène des plus violentes entre Louis XVIII et le duc de Berry.

« Je dois avouer néanmoins que le fait me semble assez probable. Le duc avait un grand cœur, comme on en rencontre trop rarement sur les marches des trônes. Et tout porte à croire que s'il eut véritablement retrouvé Louis XVII, il n'eut pas hésité à devenir son plus vaillant défenseur, à se déclarer son premier sujet.

L'assassinat dont il fut victime, l'attentat de Louvel, devait faire disparaître dans la tombe ses généreuses révoltes, rendre à jamais silencieuse cette bouche de laquelle pouvaient sortir des paroles de reproche et de sublime abnégation.

Ce crime, Louvel en était le bras, mais toute la France désignait la tête, — le duc de Cazes, — et malgré les apaisements qu'apporte le temps, l'histoire n'a pu le laver du soupçon.

Un tel état de choses devait-il faire perdre au favori les bonnes grâces royales? En aucune façon. Renversé du ministère et chassé de France par l'opinion publique, — un courant auquel la royauté elle-même ne peut résister, — le duc est momentanément exilé dans un poste d'honneur et de profit, l'ambassade d'Angleterre. Mais le roi trouve que ce n'est pas assez pour se faire pardonner du favori l'éloignement qu'il est obligé de lui imposer : il le crée duc, lui fait allouer, grâce à son influence royale, une somme considérable que Decazes réclamait en vain, et lui envoie l'ordre du Saint-Esprit. »

Il n'est pas sans intérêt de feuilleter ici le *Cabinet noir*, pour se rendre compte de ce qu'on pense à cette époque de celui qui reviendra bientôt plus puissant que jamais.

« Le duc Decazes, après avoir soulevé l'indignation de l'Angleterre par une trame ourdie dans le but de placer sur un trône de l'Amérique du Sud le duc de Reichstadt, va devenir l'allié de l'Angleterre. D'accord ils

combattront sourdement la monarchie dite légitime, en s'efforçant de placer sur le trône de France le fils du régicide Philippe Égalité, le prince dont l'assassinat du duc de Berry facilitait l'accès au trône. »

Nous ne défendrons certes point ici Louis XVIII d'avoir subi l'intimité politique du duc Decazes, mais lorsqu'on en vient à accuser ce prince de préméditation d'assassinat contre son frère, de complicité dans le meurtre de son neveu, d'empoisonnement sur la personne de Martin, on dépasse vraiment les bornes du roman historique lui-même, et ce ne sont pas les affirmations de Jules Favre qui accréditeront un système qui s'appuie sur de telles infamies attribuées à un roi de France.

Nous ne dirons rien des deux autres parties du livre de M. d'Hérisson ; si ce n'est qu'en abordant le chapitre des mœurs privées de Napoléon et de ses sœurs, en nous montrant Marie-Louise arrêtée à Orléans dans sa fuite, en 1814, emportant avec elle les diamants de la couronne et notamment le Régent qu'on retrouva dans son sac à ouvrage, l'auteur piquera certainement la curiosité publique et assure le succès de son livre.

POLIKOUCHKA, par le comte Léon Tolstoï, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par E. Halpérine. Un volume in-12 de 282 pages Prix : 3 francs

Sous ce titre d'une douceur toute moscovite, le fertile romancier russe décrit avec une grande puissance d'observation les mœurs aussi curieuses que peu connues encore des paysans d'un village russe, croquis sur le vif dans le train-train familier de leur existence quotidienne.

Polikouchka est un moujik dont la pénétrante analyse de l'auteur nous découvre la nature primitive et nous la montre évoluant dans tous les détails de la vie domestique jusqu'au drame final, où se font jour les idées particulières du comte Tolstoï sur le rôle néfaste de l'or.

Ce tableau de mœurs des paysans russes ne donne aucune envie d'aller passer ses jours avec eux, aux prises avec une nature ingrate et entouré d'hommes à demi barbares. Les détails du récit ne sont pas oiseux et cependant ils ne captivent pas ; on ne s'intéresse ni à la *barina*, ni aux *moujiks*, ni aux *babas*, ni aux yamchthik, et quoiqu'il y ait dans ce roman quelques accents dramatiques, l'intrigue est nulle et l'intérêt absent. Enfin, cette façon bizarre d'enchâsser dans la traduction française un grand nombre de substantifs russes, ne contribue pas à alléger la marche du récit.

SUZANNE AUBRIÈS, par Augustin Lion. Un volume in-12 de 274 pages
Prix : 3 fr. 50

Si vous voulez lire un joli roman, une œuvre gracieuse et vraie, prenez *Suzanne Aubriès*. Remarquez que j'ai dit : « Si vous voulez lire un *roman.* » Car, si l'on vit chrétiennement dans cette histoire, on s'y aime avec passion, en tout bien tout honneur, mais avec passion.

Ce roman se déroule au pied des Alpes et nous redit l'éternelle histoire de deux enfants, voisins l'un de l'autre, qui butinent ensemble les fleurs et les épis, que les circonstances séparent et que les souvenirs d'enfance tourmentent jusqu'à ce que, à travers mille obstacles, ils les réunissent.

M. Augustin Lion est un idéaliste qui croit encore à l'amour, qui sait peindre de beaux tableaux de la nature et rendre sous une forme délicate l'expression de doux sentiments. Écoutez plutôt :

« — Petite mère, qu'est-ce que c'est que ça? demanda Bébé, attiré par les enluminures d'un beau livre en cuir blanc, que Suzanne feuilletait.

— C'est le livre de mariage de notre maman du ciel, chéri ; regarde ces belles images ; c'est papa qui les avait faites. Tiens, vois ce petit Jésus, comme il te ressemble.

Et s'agenouillant près du fauteuil, les coudes sur les genoux du petit, tous deux regardaient attentivement, mêlant leurs chevelures.

Les boucles dorées de l'enfant allumaient comme des coins d'incendie dans la toison brune de la jeune fille.

Et, pendant que l'enfant s'exclamait sur un nid de colombes dont les petits se becquetaient, Suzanne lisait :

« Faites, ô mon Dieu, que son joug soit un joug d'amour et de paix. Faites que nous nous aimions toujours en vous, Seigneur, demeure des vraies et solides affections. Que nous élevions nos enfants dans votre crainte et votre amour, et, qu'après avoir vu plusieurs générations, nous nous endormions en vous..... »

Elle ne put continuer, de grosses larmes l'aveuglaient.

Depuis six ans que sa mère était morte, la pauvre enfant se roidissait contre le chagrin profond, vivace, que cette perte avait creusé en elle. Il lui semblait que c'était hier qu'elle avait reçu ce coup de massue, et elle s'étonnait d'être restée debout.

Toutes les nuits, elle rêvait de sa mère, la voyait, lui parlait ; si bien que souvent, il lui tardait de se mettre au lit, de faire le noir dans sa chambre, pour être tout à sa filiale piété.

Elle et son père ne vivaient que par son souvenir, entourés de tous les objets qui lui avaient appartenu, dans cette chère chambre, où pas un

meuble n'avait été touché et qui était devenu comme le sanctuaire de la famille.

C'est là que les jours de grande défaillance, quand lasse de toujours donner, à cet âge où tout parle d'amour, elle avait soif de caresses, elle s'abattait sur le prie-Dieu, et, les yeux sur le grand portrait, elle appelait: Maman! oh! maman!

C'était tout. Ce cri disait toute sa détresse.

Alors, la voix de la mère, cette voix que l'approche de la mort avait rendue si solennelle, disait: Ma Suzanne bien-aimée, du courage. Tu sais bien que je te les ai confiés. Vois ce pauvre père, comme il souffre, comme il est malheureux! Console-le, dis-lui que je l'aime toujours. Regarde ce cher petit qui ne connait que toi; il te tend ses petits bras, il t'appelle; prend-le, serre-le sur ta poitrine; il a besoin d'être réchauffé. Mais, tu le sais bien, ils n'ont que toi!

Et Suzanne meurtrie, accablée, se redressait, trouvant dans son cœur encore saignant, de douces paroles de consolation pour son père, des tendresses de mère pour ce tout petit qui lui avait coûté sa mère.....

Mais, la grande cloche de la porte d'entrée ayant sonné, Suzanne s'essuya les yeux, replaça vivement ses chers souvenirs dans le reliquaire qu'elle ferma soigneusement cette fois; et, prenant son petit frère par la main, elle courut au devant de son père.

Il montait l'avenue, lentement, son chapeau à la main, soufflant très fort d'un asthme précoce; et, à le regarder arriver ainsi, le corps voûté, la barbe et les cheveux blancs, on eût dit un vieillard.

Quand il vit ses enfants, ses yeux vides s'allumèrent d'une grande tendresse; il souleva petit Pierre dans ses bras, tandis que Suzanne, qui avait déjà attrapé un baiser, le débarrassait de son chapeau et de sa canne.

Puis, lui prenant le bras, elle le gronda doucement.

Il se fatiguait trop à aller si souvent à Gap; et à pied encore! Si, du moins, il se faisait conduire.

— Je deviens ambitieux, chère petite. Dame! quand on a une fille à marier!

— Méchant, fit Suzanne; tu sais bien que tu m'as promis de ne plus parler de ces choses.

Et comme ils arrivaient sur la terrasse, ils s'assirent sous l'acacia géant, aux longues jambes torses, qui avait abrité plusieurs générations.

Il y avait là une grande table massive, prise dans le tronc énorme d'un noyer, et, à côté, deux bancs de hêtre aux larges dossiers, qui, depuis plus d'un siècle, avaient été les témoins discrets de bien des confidences.

— Ah! ces bancs; s'ils pouvaient parler! disait souvent la vieille nourrice.

— Comme ça sent bon! fit M. Aubriès en regardant les grappes roses qui tombaient en pluie de l'acacia. Tiens, Suzanne, chaque fois que cet arbre est en fleurs, il me rappelle mon enfance, ma mère, mon père; tu ne l'as pas connu, ton grand-père? Tu étais trop petite quand il est mort. Quel brave homme c'était; quel bon père! quel époux!

Ma mère était très délicate, et, les dernières années de sa vie, elle restait toujours étendue. Je le vois encore la porter comme une petite fille dans ses bras robustes, l'étendre sur une chaise longue, là, sous cet arbre, tandis que moi je la faisais fâcher, parce que je grimpais aux peupliers, ou que je me mouillais au ruisseau, abusant un peu de ce que ma pauvre mère ne pouvait pas bouger.

A ce souvenir de son enfance, le visage de M. Aubriès s'était éclairé d'un coup de soleil. Mais, tout de suite, il se rassombrit; et, regardant toujours l'acacia, comme dans un rêve, il ajouta:

— C'est étrange comme nos deux vies se sont ressemblées, à mon père et à moi. Le malheur nous a frappés au même âge. Nos deux existences ont été également brisées! Hélas! oui, ma pauvre fille. Et deux larmes roulèrent sur ses joues creusées.

Suzanne s'était rapprochée, et, posant sa jolie tête sur l'épaule de son père:

— Mais, il n'avait pas de fille, lui, murmura-t-elle doucement.

— Eh! chère petite! mais, sans toi, crois-tu que j'eusse supporté la vie, s'écria-t-il, lui prenant la tête à deux mains. Ne vois-tu pas que tu es mon soleil, le portrait vivant de ta sainte mère, et que c'est par toi que nos deux âmes sont restées liées, unies à jamais. Tu es notre trait d'union, vois-tu, Suzanne, l'ange qui m'as montré le chemin pour arriver à elle. Va, ma fille bien-aimée; que ta mère te bénisse comme je te bénis pour tout le bien que tu nous as fait, à ce pauvre petit et à moi.

. . . .

Et plus loin, quand Suzanne accourt au chevet de la mère de son ami d'enfance, une vieille avare, frappée subitement de paralysie, loin de son fils, seule, et croupissant dans la crasse de sa sordide avarice.

« Quand la porte se fut refermée, la vieille parut se calmer, ses traits se détendirent, elle se recueillit un instant; puis, regardant toujours l'armoire, elle articula péniblement :

— Sous... les... *melons* argent... caché.

— Oui, dit Suzanne qui souffrait horriblement ; il y a de l'argent sous les *melons ;* soyez bien tranquille, nous le dirons à Raymond.....

« Mais qu'est cela, continua la jeune fille, de sa belle voix inspirée ; qu'est-ce qu'un peu d'or, devant l'éternité... le ciel, où nous devons aller tous... où ceux qui nous ont précédés nous attendent... Oui, nous irons tous, allez, car Dieu est notre père... il est bon... il nous aime également. N'est-ce pas que, s'il vous rendait la santé, vous le serviriez de tout votre cœur ?... vous l'aimeriez plus que tout ?

« Dites-lui bien que vous l'aimez, madame, abandonnez-vous en sa miséricorde infinie !... »

Nous ne voulons pas multiplier les citations ; celles qui précèdent suffisent à l'appréciation de l'œuvre de M. Augustin Lion.

Au milieu du désert sentimental qui se fait dans notre littérature, cette œuvre se présente comme une fraiche oasis où le voyageur altéré par la sécheresse des constatations pessimistes, peut se rafraichir aux sources pures des joies de la famille ; il s'en rencontre bien encore parfois, quoi qu'on en dise.

LE TEMPS PASSÉ. Mélanges de critique littéraire et de morale par M. et Mme Guizot. Deux volumes in-12 de 484 et 572 pages. Prix : 7 francs

Sainte-Beuve en parlant de Mlle de Meulan qui devait être plus tard Mme Guizot, exprime le regret de ne pas voir réunis en volume les articles que, pendant près de dix ans, elle écrivit dans le *Publiciste* sur tous les sujets : la morale, la société, la littérature, les spectacles, les romans, etc. L'ouvrage qui vient de paraître sous le titre *le Temps passé* répond à ce regret.

Lorsque l'on se reporte à quelques années en arrière, et que l'on retrouve des articles de critique littéraire signés des noms de M. Guizot et de Mme Guizot, on s'aperçoit bien vite que ces écrivains cédaient bien plus au plaisir de se faire lire eux-mêmes, qu'au désir d'appeler l'attention des lecteurs sur l'œuvre qui servait de prétexte à leurs dissertations. Aujourd'hui, on aime assez que le critique dise en peu de mots son opinion sur le style de l'auteur et la portée de son livre, et on tient surtout à se rendre compte par soi-même, c'est pour cela que des fragments publiés dans les grands journaux, ainsi qu'on le fait aujourd'hui, est plus avantageux pour l'auteur, que les articles d'une correction parfaite mais d'une froideur marquée, que nous trouvons dans les critiques de Mlle de Meulan, de M. Guizot, son mari, et que nous avons lus sous la plume d'écrivains d'il y a quarante ans.

Nous savons tous, et je ne répéterai pas dans quelles conditions roma-

nesques et touchantes se fit, entre M. Guizot et Mlle Pauline de Meulan, cette association, d'abord purement littéraire, qui ne tarda pas à se changer en amitié, puis en un sentiment plus tendre, fixé finalement et consacré par un mariage, en 1812, au moment où la fiancée avait trente-neuf ans et le fiancé vingt-cinq ; quatorze ans de différence, en sens inverse, puisqu'il est convenu que le mari a le droit d'être plus âgé que sa femme, sous le prétexte plausible qu'il ne saurait être assez usé, assez poussif, pour réunir toutes les perfections et tous les genres de maturité conjugale.

Quoi qu'il en soit, si nous étions tentés d'oublier cet épisode, nous le retrouverions dans les notices de MM. Charles de Rémusat et Sainte-Beuve. On se demande cependant avec une certaine anxiété ce que le premier a voulu dire en perpétrant les lignes suivantes : « Mme Guizot... . *vit* se former *en elle* l'indissoluble alliance des sentiments et des opinions (?) des besoins du cœur et des exigences de la raison (?); — et, sans revenir jamais (oh! non, jamais, n'est-ce pas?) aux *croyances pratiques* des religions *établies*, elle s'éleva par elle-même à une foi non moins vive et non moins sévère, qui ne touchait pas moins son cœur et ne gouvernait pas moins sa conscience que les dogmes les plus puissants des *traditions sacrées*. Elle sentit enfin et elle prouva qu'une vie dégagée d'*observances* peut être encore toute pleine de Dieu. Est-il un *rite*, est-il un *symbole*, qui puisse nous rapprocher de lui plus que la prière et la vertu? »

Sérieusement, voici l'image qu'éveille en moi cet appel doctrinaire à une religion aérienne, sans rite, sans dogme, sans symbole et sans *observance:* Je suis au bord d'un lac. Il a un peu gelé dans la nuit; la surface du lac est couverte d'une couche de glace si mince, qu'il semble qu'un oiseau n'y pourrait passer impunément. Mon guide me dit : « Essayez!... Si vous arrivez sans encombre à l'autre rive, quelle gloire! » — Je n'essaie pas, mais je vois apparaître une véritable sylphide, pareille à la belle Camille de Virgile, qui glissait sur les épis sans les faire plier. Cette âme visible, a-t-elle un corps? Sous sa tunique blanche, devine-t-on des ailes? Je l'ignore; ce que je sais mieux, c'est que la voilà sur l'autre bord, et que c'est à peine si la glace a frissonné sous ses pieds imperceptibles. Mais l'exemple est dangereux. Des passants veulent l'imiter; puis vient une foule de gens en sabots, et c'est une noyade générale.

Mlle de Meulan est tout à fait du dix-huitième siècle; d'un dix-huitième siècle épuré, mitigé, assagi, mis sur ses gardes par des avertissements et des expériences tragiques, — où les paradoxes de l'esprit n'entraînent plus les désordres du cœur et le dévergondage des mœurs. Sa naissance, son éducation, ses malheurs, les souvenirs récents d'une époque néfaste et

sanglante, la délicatesse de ses sentiments et de ses pensées, la mettent à l'abri de tout ce qui, dans l'application de ses préférences encyclopédiques, serait peut-être logique, mais ne serait pas moral. Fille de la philosophie voltairienne, elle ne renie pas sa mère; mais elle est absolument correcte sans être complètement corrigée. L'âme a ses organes comme le corps. Quelques privilégiés ont le secret d'aspirer impunément une atmosphère malfaisante. Seulement, cette exception doit engager ceux qui n'auraient pas la même force, à se méfier de leur faiblesse.

Avant de quitter ce volume nous y recueillons pour nos lecteurs quelques pensées qui font honneur à M[lle] de Meulan :

« — Un mot spirituel n'a de mérite pour nous que lorsqu'il nous présente une idée que nous n'avions pas conçue; et un mot de sensibilité, lorsqu'il nous retrace un sentiment que nous avons éprouvé; c'est la différence d'une nouvelle connaissance à un ancien ami. »

« — La gloire est le superflu de l'honneur; et, comme toute autre espèce de superflu, celui-là s'acquiert souvent aux dépens du nécessaire. »

« — L'honneur est moins sévère que la vertu; la gloire est plus facile à contenter que l'honneur; c'est que, plus un homme nous éblouit par sa libéralité, moins nous songeons à demander s'il a payé ses dettes. »

Maintenant, M[me] de Witt me permettra-t-elle de lui dire toute ma pensée? Ces deux volumes forment un total de mille cinquante pages. C'est beaucoup pour une époque où l'attention des lecteurs blasés ou encombrés, n'est plus réveillée que par l'actualité, l'allusion, la malpropreté ou le scandale. Peut-être M[me] de Witt aurait-elle mieux entendu l'intérêt de sa piété filiale en élaguant l'*Introduction des Annales de l'éducation* qui allonge le volume et en supprimant les pages de critique dramatique qui paraissent aujourd'hui bien arriérées.

Ainsi réduit, ce *Temps passé* ne formerait plus qu'un volume, et n'aurait que plus de chance d'être lu. Le temps passé, c'est le souvenir, et la mémoire a le triste privilège d'accumuler dans une minute plus de souvenirs que l'intelligence ne rassemble de pensées dans une heure. Un pareil livre est un reliquaire; et un reliquaire n'a pas besoin d'être volumineux pour être précieux et sacré.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS, histoire anecdotique de la guerre de 1870-1871, par DICK DE LONLAY. Un volume in-8° de 720 pages, avec 60 dessins de l'auteur. Prix : 3 fr. 50

Nous nous sentons un faible pour cette nouvelle publication. Ceux qui savent combien nous avons à cœur le bas prix des bons ouvrages ne s'en

étonneront pas s'ils ont lu attentivement l'énoncé que nous donnons en tête de ces quelque lignes : 720 pages de grand format, bien remplies, illustrées de 60 dessins, pour trois francs cinquante centimes ! Il y a là une précieuse ressource pour les bibliothèques qui se soucient de la morale. La plupart des lecteurs veulent être amusés avant tout, et courent aux mauvaises bibliothèques s'il le faut pour y trouver l'attrait qu'ils cherchent. Des ouvrages comme celui de Dick de Lonlay offrent cet intérêt, en s'appuyant sur la fibre patriotique. Par sa forme anecdotique, il donnera pleine satisfaction à cette grande majorité de lecteurs qui ne veut dans l'histoire que des histoires.

Ce livre en fourmille, elles se succèdent avec la rapidité et la multiplicité de nos mitrailleuses, elles sont enlevées à la pointe de la bayonnette. Oh ! nos braves soldats français ! toujours ils culbutent et balayent les ennemis qui sont devant eux ! Hélas ! pourquoi faut-il que toujours victorieux en détail, nous l'ayons été si peu en bloc ! W. F.

UN ESSAI DE SOCIALISME (1793-1795) : Réquisitions, maximum, assignats, par A. du Chatellier, de l'Institut, avec une bio-bibliographie de l'auteur, par L. de la Sicotière. In-8°, 1887. Prix : 3 francs.

C'est un ouvrage posthume que nous annonçons à nos lecteurs, M. du Chatellier, le savant historiographe de la Révolution en Bretagne, venait de l'achever lorsque la mort l'a frappé.

Le but que s'est proposé le consciencieux auteur dans cette dernière publication, digne couronnement d'une vie consacrée tout entière aux travaux d'érudition, a été de chercher dans un passé trop tôt oublié des leçons pour ses contemporains. « Je voudrais, dit-il, par cette étude faite sur place et pièces en main, dire ce que furent ces missionnaires de 93, et comment ils comprirent cette prétendue *liberté* qui, suivant eux, devait assurer le *bonheur du peuple.* »

Pour arriver à son but, le savant auteur n'a qu'à puiser dans l'amas de précieux documents que de laborieuses recherches et d'heureuses circonstances ont accumulés entre ses mains. Ce mémoire est, comme ses publications antérieures, rempli de faits le plus souvent peu connus, qui sont pour le lecteur une révélation. Sa méthode, une plume autorisée l'a écrit, est celle de Taine, qu'il a eu le mérite de précéder dans cette voie.

Quant aux conclusions, elles ne sont guère douteuses. « Le maximum et les emprunts forcés, les assignats et les expropriations, soutenus par des réquisitions à main armée, n'ont réussi dans le passé qu'à troubler l'ordre et à jeter toutes les classes de la société dans la plus profonde misère. »

Voilà pourtant ce que certains utopistes voudraient faire revivre de nos jours.

L'ORIGINE DU FRANÇAIS, par l'abbé ESPAGNOLLE, du clergé de Paris
Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50

Sous ce titre, M. l'abbé Espagnolle publie un ouvrage de curieuse érudition dont le premier volume vient de paraître. L'auteur y combat avec esprit la tradition qui fait de notre langue une dérivation du latin ; il soutient que le français, en très grande partie, est fils du grec par le celte et le pélasgique ; il pousse en avant sa thèse hardie en prenant corps à corps son adversaire principal, Littré et son école, avec une grande science de l'étymologie.

Qu'affirme M. l'abbé Espagnolle ? Que tout n'est pas latin dans le français ; plus de la moitié, les deux tiers au moins de notre langue se refusent absolument à descendre du latin (p. VIII), que le fond de notre langue est plus gaulois que latin, et dans ce fond gaulois, le grec abonde, domine peut-être (p. IX). A son sentiment « tout ce qui n'est pas latin dans notre langue est gaulois (p. XII); notre langue est incontestablement aussi grecque que latine et peut-être plus grecque que latine » (p. XIII).

A cette preuve, le savant ecclésiastique nous promet de consacrer une série de volumes. Les quatre premières lettres du vocabulaire ont donné, à elles seules, plus de trois mille mots que M. Espagnolle montre d'origine grecque évidente ou probable.

Nous avons suivi attentivement, d'évolution en évolution, la filiation des divers mots que l'auteur étudie. Il nous paraît souvent avoir raison, mais nous l'engageons à bannir de son ouvrage les mots d'origine qui lui semblent douteux à lui-même. Sa thèse n'en sera pas affaiblie; au contraire.

L'opinion que soutient l'abbé Espagnolle n'est pas absolument nouvelle. Henri Estienne l'a enseignée avant lui dans sa *Conformité du langage français avec le grec;* mais sans la traiter à fond, malgré la facilité que lui en donnait son prodigieux savoir. Son travail n'est qu'un simple essai. Au dix-huitième siècle, Paul Perron, Jacques Martin s'élèvent contre la théorie qui fait dériver le français du latin. Leibnitz pense comme Perron. Ampère écrit en 1839 : « Remarquez que plus on se rapproche des origines de notre langue, plus ses analogies avec le grec augmentent. »

Au résumé, voilà un livre de savant consacré à une thèse des plus honnêtes et des plus louables. La science étymologique doit le ranger parmi les œuvres qui lui font honneur.

ÉCONOMIE SOCIALE ET POLITIQUE OU SCIENCE DE LA VIE
par l'abbé CAMILLE RAMBAUD. — Un vol. in-8°. Prix : 4 francs

Ceci est surtout l'œuvre d'un apôtre infatigable au service des pauvres et des petits, qui s'est nourri longtemps des enseignements de nos meilleurs maîtres en économie sociale et qui, voyant toute science dans le rayonnement de la foi, a tout simplifié pour les simples.

Cette science de la vie, chargée de nous en révéler les lois dans ce qu'elle a de plus élevé, nous fait connaître par le menu toutes lès conditions d'existence de cette société civile qui s'impose à nous, nous prend à notre naissance, nous suit pas à pas jusqu'au tombeau; qui est elle-même notre vie, comme nous sommes la sienne, et que nous appelons d'un nom qui dit tant de choses : la *Patrie.* C'est la science des *raisons d'être* des choses et des événements, qui n'empêche pas toute souffrance, mais qui préserve du découragement et facilite la religion, qui n'est pas autre chose que l'amour de Dieu dans le sacrifice.

La méthode de cet enseignement a fait ses preuves. Les savants professeurs ne nos facultés catholiques l'ont très heureusement constaté.

Ce livre, nous n'en doutons pas, produira d'utiles résultats; il mérite d'être placé sur la table de tous nos prêtres de paroisses, en vue de leurs écoles, et sur celle de tous nos maîtres, en vue de la formation de leurs élèves. N'est-ce point aujourd'hui une nécessité, en face de l'extension que prennent partout les habitudes de lecture, d'empêcher au moins la formation des préjugés dans les jeunes intelligences, et de les mettre en état de réfléchir et d'apprendre plus tard : le meilleur résultat qu'on puisse et qu'on doive espérer de la première éducation ?

LA VIE ET LA PENSÉE, éléments réels de philosophie, par M EMILE BURNOUF, directeur honoraire de l'école d'Athènes. Un volume in-8° de 452 pages. Prix : 7 francs.

Ce livre, d'un auteur bien connu pour ses travaux d'érudition, attriste plus encore qu'il n'intéresse : il nous renseigne sur le malheureux état d'un certain nombre d'esprits. M. Burnouf a promené une curiosité inquiète sur tous les problèmes des origines : histoire, religion, science rien ne lui est étranger. Ce n'est pas, certes, qu'il ait tout approfondi, loin de là! mais il a voulu tout examiner. En arrivant au terme de sa carrière, il éprouve le besoin de résumer, ne serait-ce que pour lui-même, sa pensée et ses opinions et de tirer les suprêmes conclusions. Hélas! ces conclusions ne sont ni chrétiennes ni philosophiques; elles ne sauraient entrer dans aucun système digne de ce nom, vrai ou faux. Ce sont les

idées personnelles de M. Burnouf, les conceptions qui lui plaisent, auxquelles il parait s'attacher avec une crédulité prodigieuse.

N'étant pas philosophe de profession, il a éprouvé le besoin commun à tous les esprits sérieux de raisonner ses opinions, il a glané un peu partout, et dans ses choix il a obéi, sans s'en douter, à l'influence capricieuse de l'éducation, du milieu et du temps. De là un mélange fort peu cohérent de cartésianisme, de spinosisme, de positivisme et de darwinisme. En cosmologie il est atomiste. Le monde s'explique par des atomes inétendus en nombre infini. L'espace est constitué par les rapports d'extériorité des atomes, comme le temps par une simple succession. Comprenne qui pourra comment l'espace peut résulter d'atomes inétendus et de leurs rapports : il est bien évident que ces rapports présupposent l'espace au lieu de le constituer. Quoi qu'il en soit, l'atome explique tout. En se groupant d'une certaine manière avec d'autres atomes, il devient tel ou tel minéral; en entrant dans un groupe plus complet, il devient germe. Dans tout être vivant, il y a un atome central, qui a su grouper autour de lui un système d'organes destinés à périr après avoir traversé les phases de l'existence. Mais l'atome central leur survit, et, avec lui, le germe qui retrouvera plus tard des conditions nouvelles et supérieures d'existence. Telle est la vie future découverte par la science. « L'autre monde, c'est l'ensemble des germes qui ont vécu et qui attendent. »

La psychologie de l'auteur est digne de ses autres théories. L'homme est le fruit de l'évolution des germes. L'atome central qui réside au sommet de l'axe nerveux du vertébré humain a dû autrefois entrer dans des germes et des composés inférieurs. Il s'est trouvé dans le singe et a franchi tous les degrés de l'échelle zoologique. Après la mort, il sommeillera peut-être des milliers d'années; mais qu'est-ce que le temps pour qui n'en a pas conscience?

On voit comment l'auteur, qui se révolte contre nos dogmes et les vérités les plus certaines de la philosophie, se complait dans des spéculations chimériques. De quel droit affirmer la survivance des germes humains, leur progrès sans fin et la transformation de l'humanité? Si Dieu n'est que l'idéal ou la pensée éphémère qui nous éclaire, dont prennent conscience tels ou tels atomes supérieurs, il faudra que le monde se soit fait de lui-même et qu'il existe par lui-même, qu'il soit à lui-même sa providence, que la vie et la pensée résultent d'une simple disposition de matière ou d'atomes, etc. « O incrédules, les plus crédules! » Quel sujet d'études les plus curieuses, si la profession de pareilles doctrines n'était pas un danger pour la société et si leur succès ne préparait pas notre ruine!

VELLEDA, poème, par Mme AUGUSTE PENQUER, quatrième édition
Un volume in-12 de VIII-348 pages. Prix : 4 francs

Nous recommandons cette quatrième édition d'un poème paru pour la première fois en 1868, et qui valut alors à son auteur les suffrages de toutes les sommités littéraires.

Il y a dans les *Martyrs*, ce poème en prose de Châteaubriand, des pages immortelles qui seront toujours une fête pour les âmes capables des nobles enthousiasmes : la rencontre d'Eudore et de Cymodocée, tout le récit d'Eudore et, dans ce récit, l'épisode de Velleda, la foi naissante dans les Gaules, l'histoire de Zacharie, le baptême de Cymodocée dans les eaux du Jourdain et la scène finale dans le cirque, lorsque les époux martyrs s'envolent ensemble au ciel, voilà des conceptions qui vivront encore lorsque depuis longtemps on ne parlera plus de l'école réaliste.

Un écrivain qui possède supérieurement le rythme et la langue, s'est inspiré de l'histoire de la druidesse et a fait de Velleda le sujet d'un poème en douze chants. Il n'a rien changé au récit d'Eudore, il l'a amplifié ; c'est toujours le général romain, dont la grâce et la noblesse impressionnent fortement l'âme d'une prêtresse gauloise ; elle le cherche, le poursuit, lui dit son amour avec des accents profonds et déchirants, Eudore succombe à une tentation contre laquelle la croix du Sauveur ne le défend plus, et Velleda, la vierge de l'île de Sein, accablée de honte et de remords, se tue sous les yeux de son amant. Eudore, plus tard dans sa confession publique, se frappe la poitrine et s'accuse de la mort de Velleda.

L'auteur plein de pitié pour son héroïne, a conclu son œuvre par un épilogue dans lequel elle montre Velleda, protégée par Marie-Madeleine, et reçue dans les parvis du ciel.

Mme Penquer a le talent des vers ; elle les frappe avec une fermeté singulière ; ses images, ses conceptions sont réellement poétiques et une grande élévation morale soutient le vol de sa poésie. Mais, comme l'écrit M. Sully-Prudhomme à l'auteur :

« Ce n'est pas assez de remarquer la facile harmonie, l'abondance des images, la grandeur et même la force des pensées, tout cela peut se trouver dans les poésies détachées aussi bien que dans un poème. Il faut tenir compte ici d'un élément tout nouveau propre au genre du poème, que vous avez su répandre à la fois dans l'ouvrage entier, qui fait vivre les détails de la vie de l'ensemble, qui soutient sans aucune défaillance toutes les pièces de cette vaste composition : c'est le principe d'unité, le souffle, chose indéfinissable comme la vie même. Rien d'essoufflé, de haletant, de surmené, tout respire sans peine, et l'*ut* de poitrine sort aussi facilement

que le soupir ou les pleurs. On ne fait plus de poème à l'heure qu'il est; on n'ose plus, on n'a plus assez de confiance dans ses poumons; on a du vent pour faire chanter un roseau, on manque de vent pour ébranler les grandes orgues de l'âme. Vous n'avez pas reculé devant cette tâche; c'est ce qu'il faut admirer avant tout. »

En deux lignes, Victor Hugo résume admirablement ce poème :

« Une femme chantant une femme, c'est là le côté charmant de votre œuvre, et une muse glorifiant une muse, c'en est le côté puissant.

» La fierté épique aboutissant à l'émotion dramatique, c'est là l'impression de votre noble poème. On commence fasciné, on achève attendri. »

MARIE, REINE DE L'UNIVERS, par l'auteur de *Allons au ciel*. Brochure approuvée par l'autorité ecclésiastique. Un vol. in-18 de 88 pages. Prix : 0 fr. 40

Cette brochure, qui parait enrichie d'une approbation de l'autorité ecclésiastique romaine, est l'expression éloquente des pensées et des désirs de beaucoup d'âmes pieuses, de toutes celles qui, désolées de l'état actuel des choses, soupirent après le rétablissement du règne du Christ dans les nations et les familles, mais savent que, pour l'obtenir, il n'est point de moyen plus efficace et plus sûr que d'établir et de répandre le règne de Marie.

L'auteur, qui écrit avec le cœur d'un apôtre, s'est attaché à ranimer nos espérances et à nous révéler nos devoirs; après avoir, en termes heureux, montré ce que la Mère de Dieu a toujours été pour le monde, pour l'Église, pour les âmes, il décrit l'entrainement providentiel qui, à l'heure actuelle, pousse de plus en plus les chrétiens vers Marie comme vers le phare du salut, vers la toute-puissante avocate du genre humain; il nous rappelle que ce salut que nous attendons d'elle, il nous appartient d'en avancer l'heure, en donnant une nouvelle extension à son culte; il nous apprend enfin qu'il existe un noyau d'âmes zélées, qui ont conçu l'espoir de faire violence au cœur de notre Mère en lui décernant un titre qui, sans être un titre nouveau, dirait avec une nouvelle énergie qu'elle est la reine du monde, la souveraine des hommes et que, comme telle, elle leur doit secours et protection.

L'auteur s'applique ensuite à prouver comment la royauté de Marie sur le monde est aussi ancienne que le christianisme, en faisant un historique clair et concis des hommages que la Mère de Dieu n'a cessé de recevoir ici-bas, de l'influence sociale et morale qu'elle exerce sur toutes choses, et des bienfaits sans nombre par lesquels elle ne cesse de nous découvrir sa

royale munificence. Enfin il nous laisse entrevoir les heureuses conséquences d'une consécration solennelle de l'univers à Marie, et de quel amour le Seigneur regarderait le monde le jour où, de toutes les parties de ce monde si coupable, il entendrait monter vers lui ce cri, qui est l'épigraphe de cette brochure : *Régnez sur nous, ô Marie, vous et votre divin Fils!*

Il faut avoir lu ces pages pour en comprendre la valeur, pour se rendre compte du bien qu'elles sont appelées à produire, et de la vive lumière qu'elles jettent sur les grandeurs, la puissance et la bonté de Marie. L'auteur écrit avec une grande puissance de conviction, ses pages sont empreintes d'une telle onction qu'il est impossible de les lire sans se sentir rempli d'une espérance nouvelle. Est-il besoin de dire qu'elles sont irréprochables au point de vue doctrinal, puisqu'elles ont été soumises à l'examen de théologiens éminents, qui les ont déclarées non seulement dépourvues de toute erreur, mais très capables d'augmenter la gloire de la très sainte Vierge ?

NOUVEAU MOIS DE MARIE, dédié à Notre-Dame de l'Espérance, par M. l'abbé PROVOST, curé-archiprêtre de Mortagne. Un volume in-18. Prix : 2 fr. 50

Ce nouveau *Mois de Marie* se présente sous le haut patronage de Mgr Trégaro, évêque de Séez, qui a bien voulu en accepter la dédicace. De plus, le R. P. Paul Lafon, des Bénédictins de Solesmes, le recommande en ces termes :

En pareille matière, il est assurément difficile de faire du nouveau; mais d'un autre côté, la tradition chrétienne n'a-t-elle pas dit : *non nova sed nove.* Si rien n'est nouveau pour le fond des choses, ne peut-il pas y avoir une manière *originale* de les présenter et de les dire, qui les rajeunit et leur donne l'attrait de la nouveauté? C'est là, croyons-nous, le principal mérite de l'ouvrage de M. l'abbé Provost.

La disposition de ce *Mois de Marie* est très simple, chaque lecture se compose :

1° De l'histoire des mystères et de la vie de la sainte Vierge ;

2° D'une visite à quelques-uns des sanctuaires les plus connus ou des pèlerinages les plus fréquentés ;

3° D'une prière qui se rapporte toujours ou au sujet de la lecture ou à l'histoire du sanctuaire. Ce livre remet donc en mémoire et les principaux faits de la vie de Marie et quelques-uns des lieux consacrés par son culte dix-huit fois séculaire. On est, chaque jour, transporté à Notre-Dame de Chartres, de Lourdes, de la Salette, de Fourvière, de la Garde, de Pont-

main, de Séez, de Bon-Secours, de la Délivrande, de Liesse, etc., chaque jour, on entend raconter l'histoire de ces sanctuaires rendus célèbres par la piété de nos pères ou de nos contemporains. Il nous est glorieux d'assister à ces manifestations de la piété et de l'enthousiasme populaires.

Après avoir lu ce *Mois de Marie* qui nous a charmé par son style simple et attrayant, nous n'avons qu'un désir : c'est de le voir entre toutes les mains ; sa diffusion contribuera grandement à raviver l'antique dévotion populaire envers la Reine du Ciel.

LE VIRGINAL DE MARIE LA GLORIEUSE MÈRE DE DIEU, publié pour la première fois d'après un manuscrit du XIVe siècle, par le Père RAGEY, de la Société de Marie, éditeur du *Mariale* de Saint-Anselme. Étude préliminaire. Texte latin. Traduction en regard. Un volume in-18 de 128 pages. Prix : 1 franc.

Après avoir édité le *Mariale*, le Père Ragey, mariste, publie le *Virginal*. Le *Virginal* n'a ni moins de poésie, quoiqu'il soit écrit en prose, ni moins de piété que le *Mariale*, et il est plus inconnu encore. On connaissait généralement du *Mariale* l'hymne *Omni die*, indûment attribuée à saint Casimir : du *Virginal* on ne connaît rien.

Le Père Ragey l'a découvert dans un manuscrit du XIVe siècle, au *British Muséum*.

Le *Virginal*, remarquable par tant d'autres côtés, est surtout hors ligne comme manuel de prières à Marie prise pour patronne et pour modèle, en tant qu'elle est la Vierge des vierges. Le but spécial de ces ravissantes formules que l'on croirait composées par le Roi-prophète, tant elles offrent d'analogie avec le style des Psaumes, est de nous faire célébrer, admirer et aimer la virginité de Marie, de nous en faire, pour ainsi dire, respirer le parfum jusqu'à l'enivrement.

Ces prières demandent par Marie la virginité ou du moins la chasteté comme aucunes autres prières ne l'ont jamais demandée, avec un enthousiasme, une ardeur, une force, une confiance, une humilité, une insistance, qui dilatent l'âme et la disposent à recevoir la grâce d'en haut. La traduction du Père Ragey conserve tout le charme, toute l'énergie, et tout le cachet antique de l'original.

Les personnes qui ne comprennent pas le latin n'auront rien à regretter, et le *Virginal* s'adresse à tous les enfants de la Vierge Immaculée qui aiment à demander par son intercession les vertus chrétiennes et en particulier la belle et délicate vertu de chasteté.

LE BILATÉRAL, mœurs révolutionnaires parisiennes, par Rosny
Un volume in-12 de 515 pages. Prix : 3 fr. 50

Nous mentionnons ce livre à titre de curiosité et pour mettre nos lecteurs à même de juger de la décadence où tombent certains écrits modernes. Il nous suffira de citer le début de ce livre au titre bizarre :

« Le lion noir de la défense, accroupi, plus énorme dans la brume faible, ses gros muscles vernissés par une condensation de vapeur, rêvait là sur son piédestal. La tristesse du firmament était suave. Il errait des nues mauve-clair et deux ou trois effilés de dentelle couleur pavage, entre des bords lentement fondu de l'argent au laiton pâle. Une éclaircie avait le resplendissement d'un glacier et dans les flocons dilatés de brouillard s'épanchaient des saillies de soleil jaune. »

Après le paysage, voici les personnages :

« Je venais d'apercevoir un démoc autoritaire, homme de la Commune, bref et massif, à colossal menton carré. Un grand, ballottant, la figure douce, sous un chapeau tuyau, l'accompagnait, et c'était un évolutionniste bien connu, grand ratiocinateur, surnommé le Bilatéral... »

Et ainsi pendant cinq cents pages ! On suit les amours du Bilatéral avec mademoiselle Ève, on parcourt des rues, des champs, un cimetière, peints avec une minutie chinoise et qui ne donnent pas plus envie de voir le paysage, qu'on n'a envie de connaître les personnages qui s'y meuvent. C'est, on le voit, l'école de Zola qui a produit cette œuvre écœurante et ce style décadent.

Encore un échantillon de ce dernier, et nos lecteurs seront complètement édifiés :

« Un étourdissement subsistoire de Ève, l'impression d'un événement prodigieux, elle restait appuyée à la rampe, la poitrine turgescente. Sur l'âme peuple, affinée par bribe, c'était la descente d'une beauté ineffable, un chromatisme mystique, des clartés de cristal, un subit élargissement du crâne, avec les teintes du firmament parcouru, l'ombre blanchissante des nébuleuses, les migrations des atomes stellaires, la sévérité de l'incommensurable, etc. »

Le lecteur ne nous pardonnerait pas d'abuser davantage de son temps en prolongeant ces citations.

VICES FRANÇAIS, par Hector Malot. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Nul ne saisit, avec plus d'à-propos, les prétextes dramatiques d'actualité, et nul n'en sait tirer meilleur parti qu'Hector Malot. Son livre : *Vices français*, est un livre d'à-propos. C'est un coup droit porté à la pruderie

anglaise, et John Bull le parera difficilement. Il n'y a rien de comparable au monde, chacun le croit, et les Anglais ne se lassent pas de le répéter, au foyer britannique. Autour de la cheminée, toutes les vertus ont élu domicile, choisi leur place, et, se contemplant l'une l'autre, elles s'entre-disent : « Allez donc jusqu'aux antipodes, si bon vous semble ; nulle part vous ne rencontrerez le foyer britannique. » A force de se l'entendre dire, l'Europe, quoique maintenant un peu ébranlée, croit encore à cette réclame. C'est le triomphe de la vitesse acquise, ou plutôt le triomphe du marteau qui, à force de frapper sur un clou, l'enfonce. L'Angleterre enfonce, depuis des siècles, le clou de la vertu, et le monde y croit, ou fait semblant d'y croire. Les péripéties d'un grand procès récent ont servi de thème à Hector Malot, pour montrer que si la vertu britannique est une belle fleur, la tige est au moins bien fragile. Elle tombera, comme tombe le prestige, petit à petit, mais sûrement. Statue de bronze dont on commence seulement à apercevoir les pieds d'argile dissimulés jusqu'à présent, sous la large et majestueuse robe de la mer.

Les Anglais ne sont pas plus propres que d'autres, mais ils savent se draper dans la pudibonderie. Ils sont les commis-voyageurs de leurs propres vertus, et comme ils voyagent toujours à travers le monde, le monde, d'après leurs idées, est convaincu de leur supériorité morale. Ce n'est point que les vices soient rares, par delà le détroit ; mais, c'est qu'ils sont articles d'exportation ; autochtones, jamais. Ils viennent du continent et surtout de la France, la grande casserole où s'élaborent toutes les mixtures vicieuses, principalement de Paris. C'est ce que ne se lassent pas de déclamer les nombreux pasteurs gallophobes de la Grande-Bretagne ; et c'est si vrai que des commissionnaires de haut rang viennent s'approvisionner ici, pour ne point se trouver à court de la denrée publiquement honnie, mais particulièrement recherchée.

Le livre de Malot montre bien tout ce qu'il y a de rouerie puritaine sous cette apparente austérité. Il appartient peut-être au roman de faire disparaître, l'un après l'autre, tous les artifices si soigneusement enchevêtrés, depuis des siècles, et qui sont l'œuvre de la tradition, c'est-à-dire la plus solide et la plus sûre, quoique ne tenant à rien.

Les romanciers anglais s'arrêtent devant la véritable étude de mœurs, celle qui dévoile les turpitudes et les faiblesses nationales. L'Angleterre n'en est point exempte, mais elle pose, devant tout cela, le voile de sa morgue et de sa prétention. Un de ses romanciers qui écrivit naguère la *Chaîne du diable*, fut mis au ban, conspué, injurié par toute la presse parce qu'il avait osé mettre en scène l'ivresse et la prostitution et dévoilé

quelques taches sur la robe immaculée de la Grande-Bretagne. Le roman de Malot nous vengera des nombreux articles de journaux, dont les rédacteurs écrivent avec un goupillon, quand il s'agit de la France, et la vouent à toutes les iniquités. Un peu plus de retenue, chez nous; beaucoup moins d'hypocrisie là-bas égaliseraient peut-être les choses. Nous ne valons, j'imagine, ni plus ni mieux. Cependant nous ne valons pas pire, et, devant un tribunal impartial, nous aurions au moins, comme circonstance atténuante, ceci que nous ne glissons point nos vices dans la poche du voisin. Aussi, Malot a-t-il bien fait d'écrire ce livre-là, et d'y montrer, sans passion, rien qu'avec l'histoire judiciaire de ces dernières semaines, habilement encadrée dans une action attachante, qu'il ne suffit pas d'écrire le mot *Vertu* sur une enseigne pour faire croire qu'il ne se passe rien derrière la porte de la maison.

PROFILS VENDÉENS, par SYLVANECTE (Mme Georges Graux)
Un volume in-18, 262 pages. Prix: 3 fr. 50

On a beaucoup écrit, on écrira beaucoup encore sur cette belle défense des provinces vendéennes contre le despotisme cruel et athée de la Révolution. Les dramatiques péripéties de la guerre, l'héroïsme des Vendéens, leurs prodiges d'abnégation et de dévouement sont bien faits pour tenter la plume de l'historien, inspirer la muse du poète.

L'auteur des *Profils vendéens* nous présente dans son ouvrage la vie des principaux héros de cette lutte, le récit des épisodes où les paysans vendéens manifestèrent leur foi et leur courage, et la conduite admirable de quelques-uns de ces héros obscurs qui moururent au champ d'honneur pour leur Dieu et pour leur roi. Depuis les grands chefs : d'Elbée, Bonchamps, La Rochejacquelein, Lescure, Stofflet, Charette, Cathelineau et tant d'autres, jusqu'aux pauvres tenanciers qui les suivirent à la bataille et à la mort, tous sont présentés à notre admiration par Mme Graux.

Il faut d'autant plus savoir gré à l'auteur de ses enthousiasmes que par ses opinions il se rattache malheureusement aux Bleus qui combattaient contre ces héros.

Dans quelques pages placées en tête de l'ouvrage, M. Jules Simon apporte son tribut d'admiration à ces hommes sans peur et sans reproche : « Cœurs de chêne, s'écrie le grand écrivain, serviteurs de la foi, non de la gloire, les Vendéens ont combattu la France, mais je lis dans leur cœur: c'est à elle qu'ils donnaient leur vie. Ils ont servi la France, car ils lui ont légué un grand souvenir.

SOUVENT HOMME VARIE....., par Mme Renet Lebas. Un volume in-12
Prix : 2 fr. 50

Cette variante du mot de François Ier pourrait faire craindre un roman hasardé, surtout par ce temps de naturalisme; il n'en est rien pourtant. Le récit est honnête, d'une honnêteté toute mondaine, il est vrai, et il peut prendre sa place dans la bibliothèque de coin de feu que publient MM. Morot et Chuit, et que nous avons déjà eu l'occasion de signaler. Il s'agit d'un jeune homme dont le mariage a été arrêté avec une veuve encore jeune de la Nouvelle-Orléans; il la retrouve à Paris, et se tient à l'écart; il semble même pris ailleurs, jusqu'au jour où il épouse la fille de la veuve qui se sacrifie. Le sujet n'était pas sans offrir quelques difficultés; mais il a été traité avec réserve. La cause de la rupture du mariage projeté n'est même pas un simple caprice; il y a là un motif honorable qui, en effet, doit éloigner Fabien du Rouret, et qui l'éloignerait de la fille comme de la mère, si, à la fin, les choses ne s'expliquaient. Les scènes se passent à Paris, dans la colonie américaine, et l'auteur en a profité pour peindre des personnages facilement reconnaissables de cette colonie et du monde artistique et littéraire.

En somme, l'œuvre est inoffensive et n'est pas dénuée d'intérêt.

UNE LETTRE DE VICTOR HUGO

Dans son discours à l'Académie, M. Lecomte de Lisle ayant dit que Victor Hugo s'était cru catholique, M. A. Dumas, dans la réponse que reproduisait notre dernier numéro, lui a répliqué très justement que cette opinion était erronée : Victor Hugo avait été sincèrement croyant. Cette discussion a provoqué la publication d'une lettre inédite qui confirme cette thèse; nous la reproduisons. On y verra l'expression de sentiments qui ne sont pas ceux d'un athée :

« Jersey, 22 juillet 185...

» Je te remercie de ton souvenir, chère enfant. Ta petite peinture est charmante; la rose ressemble à ton visage et la colombe à ton âme, c'est presque une peinture de toi que j'ai, en attendant l'autre. Tu me le promets et j'y tiens.

» Les vers que tu nous as envoyés, ce printemps, avaient beaucoup de grâce : il y avait sur toi particulièrement des strophes très douces et très heureuses. Dis-le, de ma part, à l'auteur qui doit être charmante, si elle ressemble à sa poésie.

» Chère enfant, tu vas donc bientôt faire ce grand acte de sortir du monde. Tu vas t'exiler, toi aussi; tu le feras pour la foi comme je l'ai fait pour le devoir. Le sacrifice comprend le sacrifice. Aussi, est-ce du fond du cœur que je te demande ta prière et que je t'envoie ma bénédiction.

» Je serais heureux de te voir encore une fois dans cette suprême journée de famille dont tu me parles. Dieu nous refuse cette joie; il a ses voies. Résignons-nous. J'enverrai près de toi l'ange que j'ai là-haut. Tout ce que tu fais pour ton frère est bien; je sens là ton cœur dévoué et noble. Chère enfant, nous sommes, toi et moi, dans la voie austère et douce du renoncement; nous nous côtoyons plus que tu ne penses toi-même. Ta sérénité m'arrive comme un reflet de la mienne. Aime, crois, prie, sois bénie.

» Toute ma famille t'envoie les plus tendres paroles et t'embrasse.

» VICTOR HUGO. »

La personne à laquelle étaient adressées ces paroles est aujourd'hui religieuse carmélite au couvent de Tulle. Elle se nomme en religion « Sœur Marie-Joseph de Jésus ». Dans le monde, elle s'appelait Marie Hugo. Elle se consacra à Dieu, ayant perdu son mari, M. Léon Chirac, après un an de mariage.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ANDRÉ DORIA ; Un amiral condottiere au XVIme siècle (1466-1560), par Edouard Petit, professeur agrégé, docteur ès lettres. In-8° de XVI-391 pages. Prix : 7 fr. 50

ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE (les), pour 1886 (12me année), par Edouard Noël et Edmond Stoullig. Avec une préface par M. Jules Barbier. Un vol. in-18 jésus de XXII-565 pages. Prix : 3 fr. 50

A QUOI TIENT L'AMOUR, mœurs parisiennes, par Paul Pourot. Un vol. in-18 jésus de 324 pages. Prix : 3 fr. 50

ART DE FAIRE MAIGRE (l'). Petit in-4° de VI-107 pages. Prix : 5 fr.

AU PARADIS DES ENFANTS ; par André Theuriet. Un vol. in-18 jésus de 322 pages. Prix : 3 fr. 50

BATAILLE DE SEDAN (la) les véritables coupables ; par le général de Wimpffen. Histoire complète, politique et militaire, d'après des matériaux inédits, élaborés et coordonnés, par Emile Corra. Un vol. in-18 jésus de LI-328 pages. Prix : 3 fr. 50

BERNARD PEUILLOT, mort le 1er juin 1886 à Saint Mary's-College (Cantorbéry) notice sur sa vie et extraits de sa correspondance, par le R. P. Gabriel Billot, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-18 jésus de 300 pages avec portrait. Prix : 3 fr.

BIENHEUREUSE BÉATRICE D'ORNACIEU (la) vierge chartreuse de Parménie au XIIIme siècle, sa vie, son culte, par le P. Théodore Bellanger, prieur de Parménie (Isère). Un vol. in-16 de XV-301 pages. Prix : 2 fr. 50

CE QUE NE PEUT L'ARGENT, par M. Maryan. Un vol. in-18 jésus de 288 pages. Prix : 2 fr.

CHRISTIANISME EN EXEMPLES (le), complément de tous les catéchismes de première communion et de persévérance ; par l'abbé Alex. Courat. Deux vol. in-18 jésus, t. I, 389 pages ; t. II, 369 pages. Prix : 7 fr.

COMÉDIE FRANÇAISE PENDANT LES DEUX SIÈGES (la), 1870-1871. Journal de l'administrateur général (Edouard Thierry). Petit in-8° de VIII-532 pages. Prix : 6 fr.

DAMES DE LA RENAISSANCE, par H. Blaze de Bury. Un vol. in-18 jésus de 386 pages. Prix : 3 fr. 50

DEVOIR DE PUNIR (le) introduction à l'histoire et à la théorie du droit de punir ; par Eugène Mouton (Mérinos) ancien magistrat. Un vol. in-18 jésus de 337 pages. Prix : 3 fr. 50

EDUCATION DE L'ENFANT AU XIXme SIÈCLE (l') d'après les lois de la physiologie, la psycholo-

gie, la morale et la religion; par M. l'abbé Morère, docteur en théologie. Un vol. in-8° de VI-557 pages. Prix : 7 fr. 50

ÉTUDES HUMAINES, la Grande Babylone, par Edgard Monteil. Un vol. in-18 jésus de 443 pages. Prix : 3 fr 50

FILLE DE JÉZABEL (la), roman anglais, par Wilkie Collins. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Henry Dallemagne. Un vol. in-18 jésus de 317 pages Prix : 1 fr. 25

Bibliothèque des meilleurs romans étrangers

FIN D'UN EMPIRE FRANÇAIS AUX INDES SOUS LOUIS XV (la); Lally-Tollendal, d'après des documents inédits; par Tibulle Hamont. Un vol. in-8° de IV-332 pages et 2 cartes. Prix : 7 fr. 50

FOI DE NOS PÈRES (la) ou Exposition complète de la doctrine chrétienne, par le T. R. P. James Gibbons, cardinal archevêque de Baltimore. Ouvrage traduit de l'anglais sur la 28me édition, avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par l'abbé Adolphe Saurel, vicaire à la paroisse Saint Paul de Nimes. Un vol. in-8° de 430 pages. Prix : 4 fr.

FRANCE ET L'ANGLETERRE A MADAGASCAR (la), par Fernand Hue. Un vol. in-18 jésus de 2 3 pages et carte Prix : 3 fr 50

GÉNÉRAL CURÉLY (le) itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée (1793-1815) publié d'après un manuscrit authentique par le général Thoumas. Un vol. in-8 jésus de x-436 pages. Prix : 3 fr. 50

GRANDS ESQUIMAUX (les) par Émile Petitot, ancien missionnaire. Un vol. in-18 jésus de VI-317 pages, avec carte et 7 gravures d'après les croquis de l'auteur. Prix : 4 fr.

GRANDS VINS (les), curiosités historiques ; par Antony Réal. Un vol. in-18 jésus de 288 pages. Prix : 6 fr.

GUERRES DE LA RÉVOLUTION (les), la Retraite de Brunswick ; par Arthur Choquet Un vol. in-18 jésus de 277 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA FRANCE ; par J.-A. Petit. Tome X (monarchie de juillet), in-8° de 574 pages. Prix : 6 fr.

HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS LA RÉVOLUTION JUSQU'A LA CHUTE DU SECOND EMPIRE ; par Ernest Hamel. 4me série : Histoire de la Restauration, faisant suite à l'Histoire du premier Empire (avril 1814 — juillet 1830) Tome Ier, in-8° de XII-589 pages. Prix : 7 fr 50

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET (1830-1848) ; par Ch. Barthélémy, de l'Académie de la religion catholique de Rome. Un vol. in-18 jésus de XX-287 pages. Prix : 3 fr.

HISTOIRE DES BALLONS ET DES AÉRONAUTES CÉLÈBRES (1783-1800) par Gaston Tissandier. Tome I, grand in-8° de XXIV-157 pages avec 58 photogravures et 14 planches coloriées. Prix : 5 fr.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848 ; par A. Monchanin. Un vol. in-18 jésus de 302 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DU MONDE ou histoire universelle depuis Adam jusqu'à nos jours, par Henry de Riancey, ancien député. Continuée par MM. le comte A. de Riancey et A. Rastoul. Tome XI, in-8° de x-531 pages. Prix : 6 fr.

HOME RULE, mœurs irlandaises ; par Elie Poirée. Un vol. in-18 jésus de 327 pages. Prix : 3 fr. 50

IDIOT (l') par Th. Dostoïevsky; traduit du Russe par Victor Derély et précédé d'une préface par le vicomte E. Melchior de Vogüé. Deux vol. in-18 jésus. T. I, XI-402 pages; T. II, 404 pages. Prix : 7 fr.

IMPRESSIONS DE CAMPAGNE (1870-1871) par H. Beaunis, ancien médecin en chef de l'ambulance de la 1re division du 18me corps (siège de Strasbourg ; campagne de la Loire ; campagne de l'Est). Un vol. in-18 jésus de VI-304 pages. Prix : 3 fr. 50

LETTRES SUR LA POLITIQUE COLONIALE, par Yves Guyot. Un vol. in-18 jésus de XVIII-434 pages, avec 1 carte et 2 graphiques. Prix : 4 fr.

MAL'ARIA (la), étude sociale ; par Henri Rochefort. Un vol. in-18 jésus de 323 pages. Prix : 3 fr. 50

MANUSCRIT DU SOUS-LIEUTENANT (le), suivi de : Un début dans les lettres ; Germaine Leroy ; Secondes noces ; la Vierge de Mai ; par Léon Barracand. Un vol. in-18 jésus de 313 pages. Prix : 3 fr 50

NOS HOMMES D'ÉTAT ; par Jules Simon. Un vol. in-18 jésus de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

NOS MISSIONNAIRES, précédés d'une étude historique sur la société des missions étrangères ; par Adrien Launay, de la Société des missions étrangère (Mgr. Ridel : Mgr. Petitjean ; Mgr. Croc ; le P. Mathevon ; le P. Laigre ; le P. Guyomard ; le P. Pinabel, etc.). Un vol. in-18 jésus de 3 8 pages Prix : 3 fr. 50

NOM FATAL (le), par Jules de Gastyne. Un vol. in-18 jésus de 451 pages. Prix : 3 fr 50

PAPE PIE VII A SAVONE (le), d'après les minutes des lettres inédites du général Berthier au prince Borghèse, et d'après les mémoires inédits de M. de Lebzeltern, conseiller d'ambassade autrichien ; par H. Chotard, doyen de la faculté des lettres de Clermont. Un vol. in-18 jésus de IX-190 pages. Prix : 3 fr.

PETITS CÔTÉS DE L'HISTOIRE (les), notes intimes et documents inédits (1870-1886) ; par Henri d'Idéville. Tome II, in-18 jésus de III-324 pages. Prix : 3 fr. 50

PRÉCIS DES GUERRES DU SECOND EMPIRE ; par H. Fabre de Navacelle, colonel d'artillerie. Un vol. in-18 jésus de IV-324 pages. Prix : 3 fr. 50

PROFILS VENDÉENS ; par Sylvanecte (Mme Georges Graux) préface de Jules Simon. Un vol. in-18 jésus de XV-267 pages. Prix : 3 fr. 50

ROMAN DU PRINCE IMPÉRIAL (le) ; par Charles de Bré. Un vol. in-18 jésus de 279 pages. Prix : 3 fr. 50

SAINTE (la), roman ; par Ernest Benjamin. Un vol in-18 jésus de 32. pages. Prix : 3 fr. 50

SALAMMBÔ ; par Gustave Flaubert. Dix compositions par A. Poirson, gravées à l'eau-forte par Mme Louveau-Rouveyre, MM. L. Muller et G. Mercier. Un vol. in-8° de 371 pages Prix : 25 fr.

(*Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain*)

70 ET 90 ; par Quatrelles. Un vol. in-18 jésus de VIII-350 pages. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS DE QUARANTE ANS, dédiés à mes petits enfants ; par Ferdinand de Lesseps. Tome I, in-8° de 552 pages. Prix : 6 fr.

SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE ; par A. de Pontmartin. 8me série. Un vol. in-18 jésus de 362 pages. Prix : 3 fr. 50

SUBLIME (le) ; par Denis Poulot Un vol. in-18 jésus de XV-594 pages. Prix : 3 fr. 50

THÉATRE EN ALLEMAGNE (le), son origine et ses luttes (1200-1760), par Ida Brüning. préface de Henri de Lapommeraye. Un vol. in-18 jésus de XII-300 pages et 5 gravures. Prix : 3 fr. 50

TROP DE DOT ; par G. d'Aurgel. Un vol. in-18 jésus de 249 pages. Prix : 2 fr. 50

UN QUART D'HEURE DE MÉDITATION, ou petits sujets de méditation pour chaque jour de l'année, destinés à faciliter la préparation à l'exercice de l'oraison mentale aux prêtres, aux séminaristes, aux religieuses et aux pieux fidèles, d'après la Manna quotidianum ; par Mgr. Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté. In-32 de 228 pages. Prix : 2 fr.

VIE PARISIENNE (la), 1886, par Parisis (Emile Blavet). Préface de Jules Claretie. Un vol in-18 jésus de XI-335 pages. Prix : 3 fr. 40

VOYAGE AU PAYS DES PALMIERS, par Louis Jacolliot. Un vol. in-18 jésus de 382 pages. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXII. N° 6 **Juin 1887**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LE KANTISME ET LE POSITIVISME, étude sur les fondements de la connaissance humaine, par M. l'abbé VALLET, professeur de philosophie au séminaire de Saint-Sulpice. Un volume in-12 de 442 pages. Prix : 2 fr. 50

C'est pour la philosophie une question de vie ou de mort, que de savoir si l'esprit humain peut atteindre jusqu'aux principes des choses. Car, s'il ne le peut pas, il n'y a plus qu'une philosophie raisonnable, la négation de toute philosophie. Cette négation est le dogme fondamental du positivisme, quelque forme qu'il prenne et quelque nom qu'il se donne. A. Comte, Stuart Mill, H. Spencer s'accordent sur ce point. Or, il ne faut pas se le dissimuler, ils représentent par là les tendances de la pensée contemporaine et trouvent dans la plupart des esprits une complicité secrète ou déclarée. M. l'abbé Vallet a donc été bien inspiré, après avoir exposé dans ses écrits précédents les principes de l'ancienne philosophie, de les appliquer à l'examen de cette question vitale. Mais le positivisme procède en partie du Kantisme, qui n'est, à vrai dire, qu'un positivisme plus savant et plus subtil. Aussi a-t-il rallié beaucoup de philosophes qui, quoique animés de l'esprit du jour, ne pouvaient se résoudre à sacrifier absolument les vérités les plus hautes. Il était donc naturel de le rapprocher du positivisme proprement dit et de le discuter avec lui. A l'un et à l'autre M. l'abbé Vallet oppose les croyances invincibles du sens commun, interprétées et justifiées par une philosophie qui tient à rester d'accord avec « la grande tradition de l'humanité pensante. »

Après avoir établi les droits du sens commun en matière philosophique, sans rien sacrifier des droits, également imprescriptibles, de la science et de la philosophie, il montre, dans une suite d'études sur le moi, le monde extérieur, l'absolu, la substance, la cause, la fin, le bien, Dieu principe du bien, le progrès, le surnaturel, qu'il n'y a pas une seule de ces grandes questions où l'expérience et la raison ne condamnent les négations positivistes. Il met dans tout son jour la valeur des données de la conscience sur l'âme, dont elle saisit la substance même, des sens sur le monde des corps, dont ils subissent et expriment l'action. Il suit

l'intelligence dans l'exercice de cette vertu active qui, par un travail spontané, naturel, dégage l'universel du particulier, l'idée du fait, l'intelligible du sensible. Dès lors, il n'a pas de peine à établir la valeur absolue de la connaissance rationnelle dans les limites de son domaine, et le droit de l'esprit humain de se prononcer sur les substances, sur les causes, sur les fins. Dans le bien moral il nous montre, d'accord, cette fois, avec Kant, la fin la plus haute que conçoive la raison, la fin essentielle de la volonté ; comme Kant, il oppose avec force à la morale du sentiment et à la morale de l'intérêt la valeur absolue du bien et l'autorité absolue de la loi du devoir, mais sans tomber dans ce rigorisme stoïque qui voit une atteinte à la pureté de la vertu jusque dans le plaisir que prend l'homme de bien à la pratiquer. Il rattache enfin l'idée du bien à l'idée de Dieu, principe du bien, la morale à la religion, et fixe ainsi le terme suprême où doit tendre, dans son progrès, et l'homme individuel et la société humaine. Partout les questions sont posées avec précision, partout la discussion est large, bien conduite, aisée à suivre. Les philosophes de métier la voudraient parfois plus approfondie; mais ce n'est pas pour eux que le livre est écrit, et ce qui les eût contentés, eût rebuté la plupart des lecteurs. D'ailleurs, les philosophes de métier goûteront plus que personne la sobriété et la clarté avec laquelle sont exposées des erreurs d'autant plus obscures que, dans leur subtilité, elles sont plus contraires au bon sens, la simplicité et la force des arguments que l'auteur leur oppose. La plupart de ces arguments ne sont point nouveaux, il en avertit lui-même, car il renvoie scrupuleusement ses lecteurs aux sources où il les puise : l'important est qu'ils soient bien choisis et habilement mis en œuvre. On sera frappé de l'heureux usage qu'il fait, en particulier, des textes les plus remarquables de saint Thomas, dont il suit, comme on l'a dit plus haut, les principes. Ces textes antiques semblent écrits d'hier, tant ils répondent aux préoccupations et aux besoins présents des esprits.

Si c'était le lieu d'examiner ce livre dans le détail, nous aurions plus d'un doute à soumettre à l'auteur. Peut-être sa prédilection pour l'ancienne philosophie l'empêche-t-elle de rendre pleinement justice à la philosophie moderne. Peut-être aussi enveloppe-t-il à tort dans la même réprobation des erreurs dangereuses et des opinions parfaitement soutenables, qui ne mettent en péril aucune des vérités fondamentales qu'il défend. Nous aurions aussi à lui signaler quelques lacunes. On regrette, par exemple, qu'il n'ait pas songé à remonter jusqu'à Hume, dont la philosophie donne la clef et de celle de Kant et de celle des positivistes anglais. On le regrette d'autant plus que Hume est le plus pénétrant, le plus subtil des sceptiques,

et que nul n'a mieux vu ni présenté avec plus de force les difficultés que soulèvent les notions de substance et de cause. Mais quel est le livre, surtout le livre de philosophie, qui ne donne prise à des critiques de ce genre ? Les bons sont ceux où il y a beaucoup plus à louer qu'à critiquer, et le livre de M. l'abbé Vallet est du nombre.

Nous sommes heureux de le recommander à nos lecteurs : nous avons l'assurance qu'ils le liront avec plaisir et profit. E. S.

L'ÉCOSSE JADIS ET AUJOURD'HUI. Études et souvenirs par le comte L. Lafond. Un volume in-18 de 342 pages. Prix : 3 fr. 50

Dans ses poétiques *Adieux* à Walter Scott, Lamartine évoquait un souvenir, dont la mélancolie n'a cessé de s'accroitre de 1832 à ce jour.

« Et toi-même, en montant au sommet de tes tours,
Tu peux voir le plus grand des débris de nos jours,
De leur soleil natal deux plantes orphelines
Du palais d'Holy-Rood couronner les ruines !...
Ah ! lorsque s'échappant des fentes d'un tombeau,
Cette tige germait sous un rayon plus beau,
Quand la France, envoyant ses salves à l'Europe,
Annonçait son miracle aux flots de Parthénope,
Je ne me doutais pas qu'avec tant d'espérance
Le vent de la fortune, hélas ! jouait d'avance,
Emportant tant de joie et tant de vœux dans l'air,
Avec le bruit du bronze et son rapide éclair,
Et qu'avant que l'enfant pût manier ses armes,
Les bardes sur son sort n'auraient plus que des larmes !... »

Cette image chère et sacrée d'Henri et de Louise de France, nous la retrouvons à la première page du livre de M. le comte Lafond. Il commence à Marie Stuart, dont il nous rappelle, avec une émotion communicative, la beauté, le charme, les tragiques infortunes, et arrive aux augustes proscrits de 1830... Oh ! arrêtons-nous un moment ! oublions de nous souvenir ! ou plutôt que nos souvenirs triomphent de nos oublis !

« Le duc de Bordeaux fit une excursion dans les Highlands. En visitant les cascades de Dunkeld, il était conduit par un vieillard centenaire, appartenant à l'illustre et malheureux clan Mac-Grégor, que les exploits de Rob-Roy ont immortalisé. Ayant appris que le jeune étranger était l'héritier d'une race royale, le vieux Highlander se rendit en toute hâte à une réunion importante de chefs montagnards : « Ce matin, leur dit-il, je suivais, en me rendant à cette assemblée, le chemin de la cascade. A peu

de distance de Dunkeld, j'aperçus un jeune enfant vêtu avec élégance et qui, penché sur le roc, admirait le torrent. A mon approche, il tourna vers moi le visage le plus frais, le plus gracieux que j'aie jamais vu. Ce n'est pas, je puis vous l'assurer, un enfant ordinaire. Un sang royal coule dans ses veines : c'est un prince malheureux. Les circonstances mêmes de son infortune doivent nous le rendre cher, car elles nous retracent des souvenirs qui font encore palpiter tout cœur vraiment écossais. »

En lisant cette page, je me disais : On n'a pas voulu qu'IL fût historique ; nul ne saurait l'empêcher d'être poétique. Holy-Rood! Holy-Rood! Sombre trait d'union entre les Bourbons et les Stuarts? Notre Stuart à nous, notre Charles-Édouard, n'a pas eu cette prestigieuse expédition du 18 juillet 1745, que le comte Lafond compare avec raison aux plus heureuses audaces du même genre. Non! notre Charles-Édouard n'a eu ni Edimbourg, ni Preston-Pans, ni Clifton, ni Falkirk, ni Culloden. Comment les aurait-il eus? Tenez donc compte de la différence des temps! Le descendant de tant de Rois pouvait-il, en conscience, se faire arrêter par la gendarmerie et reconduire poliment à la frontière? Non, il n'a pas eu la phase éclatante qui brille dans la vie de Charles-Édouard comme un coup de soleil entre deux nuages? mais, que de compensations pour nos cœurs royalistes! Déjà, dans un des premiers chapitres de *Wawerley*, Walter Scott nous avait fait assister à une scène bachique, qui ne présageait rien de bon.

« Bien peu d'années après, nous dit M. Lafond, nous voyons, hélas! le glorieux et téméraire prétendant, dont le nom était encore associé en Écosse à tant de poétiques légendes, se laisser aller peu à peu au vice dégradant et abject où il cherchait une lâche consolation à ses infortunes. »

Le héros finissait en ivrogne. La grande et antique race des Stuarts se noyait, comme le duc de Clarence, dans un tonneau de Malvoisie.

Comparez à cette triste fin la vie si pure, si noble, si impeccable, de notre Charles-Édouard ; cette auréole de vertu, de dignité, de respect, qui suppléait la couronne et forçait les adversaires de la royauté à s'incliner devant ce roi sans royaume ; souvenez-vous de cette chaste tendresse qui, pendant près de quarante-ans, confondit deux âmes dans une seule et tailla dans le cercueil d'Henri V de quoi faire le cercueil de sa sainte et auguste veuve; peut-être direz-vous avec moi que, dans cette distribution de prétendants dépossédés du trône par le malheur des temps et l'injustice des hommes, c'est la France qui a eu la meilleure part.

Le volume du comte L. Lafond pourrait s'appeler l'*Histoire, le roman et la poésie de l'Écosse*. Après Marie Stuart, Holy-Rood et ses hôtes, Walter Scott en personne, avec sa large jaquette, son bonnet de cuir et son grand

bâton, ressemblant à Dimmont, le brave fermier de *Guy-Mannering*, escorté de ses créations, en guise d'état-major; après Walter Scott, Charles-Édouard; puis les superstitions et légendes locales, dont M. Lafond a tiré un excellent parti. La jeune génération ne les connaît pas, et ne s'en soucie guère ; mais nous, quand on nous parle des enchanteurs du treizième siècle, de *Femmes vertes*, des brumes matinales qui prennent la forme d'une magicienne nocturne ou d'un fantôme, des apparitions mystérieuses qui annoncent un grand désastre, de Trilby, le lutin d'Argaïl, des sylphes et des follets, du *Brownic*, « qui habite, dans l'âtre domestique, les pans couverts de suie de la cheminée et les fentes de la muraille, à côté de la cellule harmonieuse du grillon, » — de ce monde fantastique, visible pour l'imagination populaire qui cherche, parmi ces hôtes des bruyères, des lacs, des collines et des bois, la lignée des démons d'une mythologie primitive, les vagues intermédiaires entre la terre et le ciel, parfois entre la terre et l'enfer, il nous semble qu'on nous rajeunit de cinquante ans, que nous allons revoir Charles Nodier, frissonner avec Hoffmann, visiter les sept châteaux du roi de Bohême, relire la ballade des *Deux Archers*, assister à la ronde du Sabbat, nous indemniser des réalités présentes avec les poétiques visions du passé. Tous les éloges donc au livre charmant du comte Lafond, d'un intérêt si vif, d'un style si pur, d'une inspiration si chrétienne, parsemé d'anecdotes piquantes ou émouvantes, spirituellement racontées. G. DE F.

RAPHAËL ; pages de la vingtième année. Un volume in-8° de 332 pages orné de 10 compositions, par AD. SANDOZ, gravées à l'eau-forte par CHAMPOLLION, tirées hors texte. Prix : 25 francs

La collection des « chefs-d'œuvre du roman contemporain » vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Raphaël*, cette œuvre enchanteresse de Lamartine.

L'harmonieux auteur de *Jocelyn*, un peu délaissé dans ces dernières années, remonte peu à peu, depuis quelque temps, au rang que la postérité impartiale lui assignera au milieu de la pléiade romantique; cette belle édition de *Raphaël* qui vient d'être publiée, est certainement appelée à contribuer pour une large part à cette réhabilitation littéraire.

Tous les amateurs de l'idéal, de la rêverie et du pittoresque voudront relire ces pages, empreintes d'un souffle généreux et d'une passion délicate, dans le volume si bien illustré par M. Sandoz. L'artiste a su rendre, en effet, avec grâce, le caractère plein de langueur et de noblesse, de cette sorte de Werther français.

Peu d'œuvres de ce siècle sont plus dignes de plaire aux délicats épris de saine littérature que ce délicieux roman. De tels ouvrages sont exquis de forme et réconfortants par l'élévation intellectuelle, la générosité d'âme qui s'en dégage et les soutient. E. FLORENTIN.

PAUVRE PETITE! avec un sonnet de PAUL BOURGET
In-24 de 146 pages. Prix : 3 fr. 50

Cette histoire écrite par un auteur anonyme, une femme évidemment, veut être une leçon de moralité; mais le récit d'un adultère, avec les angoisses et les désillusions qui l'accompagnent, nous paraît mal propre à la chose quelque fine et délicate que soit la plume qui le trace. Je persiste à croire qu'il serait plus prudent de prendre ces sortes de leçons dans un catéchisme.

Celle-ci est présentée au public par Paul Bourget.

Dans le temps, on ne pouvait lire un ouvrage ayant besoin d'être « poussé » sans y trouver une préface de Claretie; aujourd'hui, c'est M. Bourget qui fait les présentations, et en vers, s'il vous plaît! un sonnet analytique !

L'orgue chante, la foule emplit la vaste église,
La jeune mariée entre, des fleurs au front,
Et l'espoir des bonheurs permis qui lui viendront
Ravit son cœur naïf d'un émoi qui la grise.

— Bien des jours ont passé depuis cet heureux jour
Rideaux baissés, un fiacre au coin d'un quai s'arrête;
Une femme voilée en sort, courbant la tête,
L'adultère revient d'un rendez-vous d'amour.

Entre l'heure innocente et l'heure criminelle
Que de drames secrets se sont joués en elle!
Quel sacrifice a fait ce cœur s'il reste fier!

C'est la bien simple histoire écrite dans ce livre,
Et quand le criminel bonheur payé si cher
Te manque, pauvre cœur, tu ne pus lui survivre!

L'analyse du livre est parfaite et le sonnet joli si l'on ferme l'oreille au heurt des voyelles et au manque de césure de l'avant dernier vers. Mais les maîtres en littérature de nos jours ne se préoccupent plus des règles de la versification, et l'*art poétique* donne des nausées à beaucoup de leurs élèves.

Le lecteur y perd doublement; et puisque dans les volumes de poésie qui éclosent en masse au moment du renouveau on ne trouve pas généralement grand éveil pour l'esprit, il faudrait au moins qu'en les lisant on s'endormît en cadence.

LES CONTEMPORAINS. Études et portraits, par JULES LEMAÎTRE. 1re série
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

M. Lemaître excelle à étudier une question, à en préciser les termes, à en explorer les contours. Il s'enquiert avec soin des origines et suit pas à pas les progrès d'un talent ou d'une école. On ne lui reprochera jamais d'ignorer son sujet ou d'en sortir. S'il ne pousse pas fort loin ses découvertes, si, par de soudains éclairs, il ne vous dévoile pas de nouveaux horizons, il n'en porte pas moins partout la lumière ; mais, en nous communiquant les clartés de son jugement, il nous laisse maître du nôtre.

Le goût de M. Lemaître, il n'en fait pas mystère, est tout aux modernes. Il n'aime rien tant que « cette littérature de la seconde moitié du dix-huitième siècle, si intelligente, si inquiète, si folle, si morose, si détraquée, si subtile. » Sa franchise sur ce point nous désarme presque.

« Est-ce ma faute à moi si j'aime mieux relire un chapitre de M. Renan » qu'un sermon de Bossuet, le *Nabab* que la *Princesse de Clèves* (!) et » telle comédie de Meilhac et d'Halévy qu'une comédie même de Molière? » Rien ne prévaut contre ces impressions plus fortes que tout, qui tien- » nent à la nature même de l'esprit et au tempérament. » On est tenté de plaindre M. Lemaître; c'est affaire de goût, soit; au moins qu'il n'érige pas ses préférences en système Depuis quand le tempérament est-il l'arbitre du beau et faut-il s'en rapporter à ses impressions plutôt qu'à son jugement? Les Hottentots aussi ont leur Vénus, comme les Grecs: qui hésitera pourtant à se prononcer entre les deux?

C'est de bonne foi et sans s'abuser que M. Lemaître goûte les excentricités de style de M. Huysmans et le néo-paganisme de Mme Edmond Adam. Il perçoit fort nettement les divers genres de mérite de poètes tels que Théodore de Banville, Sully-Prudhomme, Coppée. Rarement il malmène ses contemporains, et il a fallu M. Georges Ohnet pour exciter toute sa bile.

« J'ai coutume d'entretenir mes lecteurs de sujets littéraires : qu'ils » veuillent bien m'excuser si je leur parle aujourd'hui du roman de » M. Georges Ohnet. C'est du Feuillet sans grâce ni délicatesse, du Cher- » buliez sans esprit ni philosophie, du Theuriet sans poésie ni franchise, de » la triple essence de banalité. » On ne peut traiter un auteur avec plus de dédain.

Sachons gré, néanmoins, au critique d'avoir énoncé ce que beaucoup de bons esprits pensaient sans l'oser dire, d'avoir vengé le bon goût d'un engouement aussi universel qu'il sera passager.

LA BATAILLE DE SEDAN. Les véritables coupables, par le général DE WIMPFFEN. *Histoire complète, politique et militaire*, d'après des matériaux inédits, élaborés et coordonnés, par Émile Corra. Un volume in-18 jésus de 320 pages Prix : 3 fr. 50

Le général de Wimpffen est mort, il y a plus de trois ans. Or, la mort, paraît-il, a des privilèges particuliers. Voici, en effet, que M. Émile Corra publie aujourd'hui cette nouvelle apologie de soi-même que le signataire de la capitulation de Sedan n'a pas osé faire paraître de son vivant.

Nous pouvons nous fier absolument à la parole de l'honorable M. Corra, déclarant qu'il exauce ainsi les « secrets désirs » de son ancien collaborateur au journal *l'Événement*. Car, sur le tard, cet officier général s'était fait journaliste; il avait été pris, en ses dernières années, du besoin d'écrire; non content d'avoir accumulé des notes sur la journée du 1er septembre 1870, à laquelle il avait déjà consacré un premier essai de justification en 1871, il laisse en outre de nombreux manuscrits « renfermant une multitude de documents curieux sur la guerre de Crimée, sur la guerre d'Italie, sur l'administration de l'Algérie et sur la cour impériale ». Et « tous ces documents, nous dit-on encore, seront ultérieurement livrés à la publicité ».

De l'esprit qui anime ces écrits, il est facile de se faire dès maintenant une opinion d'après celui du présent livre, *la Bataille de Sedan*, et plus encore d'après ce que nous révèle du caractère de l'homme la très complète étude biographique que M. Émile Corra a placée en tête du volume. Non des affirmations du biographe, — qui sont au contraire des plus élogieuses, — mais des faits mêmes qu'il expose, nous sommes forcés de conclure que le général de Wimpffen, très brave soldat, officier très instruit et dont la carrière fut des plus rapides, malgré son opposition au coup d'État, avait cependant une si haute opinion de ses mérites qu'il fut de bonne heure et demeura toute sa vie un mécontent, un ambitieux, prêt à devenir aisément un rebelle pour satisfaire son ambition.

De l'objet même du livre, de cette néfaste journée du 1er septembre, nous ne dirons rien. Pour en parler utilement, il faudrait contrôler toutes les déclarations de ce plaidoyer *pro domo* et les rapprocher de celles des officiers qu'il désigne comme « les vrais coupables ». Or, nous n'avons ni le loisir, ni le goût de recommencer de telles et si oiseuses enquêtes, qui

n'ont d'ailleurs d'autre résultat que d'envenimer davantage l'animosité des esprits, d'élargir la plaie toujours saignante au flanc de la patrie, et de donner à l'étranger, qui en rit, le douloureux et perpétuel spectacle de nos fautes. Taisons-nous donc sur ce passé cruel et préparons, en vue de l'avenir, des générations moins sujettes à des défaillances si chèrement payées.

E. FLORENTIN.

LA PROCHAINE GUERRE FRANCO-ALLEMANDE par le lieutenant-colonel KŒTTSCHAU, traduit de l'allemand par ERNEST JAEGLÉ Un volume in-12 de 323 pages. Prix : 3 fr. 50

LES FORCES RESPECTIVES DE LA FRANCE ET DE L'ALLEMAGNE; leur rôle dans la prochaine guerre, par le lieutenant-colonel KŒTTSCHAU; traduit de l'allemand par ERNEST JAEGLÉ. In-12 de 331 pages. Prix : 3 fr. 50

Depuis la dernière guerre et en prévision d'événements plus ou moins prochains, on suit avec attention dans les cercles militaires français les publications militaires de l'Allemagne. On a raison; d'ailleurs on en fait autant en Allemagne pour nos publications militaires. Des deux côtés on sait qu'il est permis, qu'il est même commandé, d'apprendre de son ennemi. Cela n'a jamais été plus vrai que dans la situation actuelle.

C'est sans doute pour cela que M. Ernest Jaeglé, professeur à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, a traduit les deux ouvrages du lieutenant-colonel Kœttschau dont nous avons donné les titres plus haut.

Le professeur français aura pensé qu'il y avait toujours quelque chose à prendre dans les publications d'un officier supérieur de l'armée allemande. Il ne faudrait pas cependant chercher dans ces publications ce qui n'y est pas, que l'auteur n'a pas pu ou pas voulu y mettre, des renseignements précis, des appréciations autorisées sur la prochaine guerre « et sur les forces respectives de la France et de l'Allemagne ». En général, l'écrivain allemand loin de serrer de près son sujet, ne sort guère des banalités courantes ; il aime la phrase; il a tous les préjugés et toute la morgue du militaire prussien exalté par les succès de la dernière guerre. Mais même à ce point de vue, ses livres ont leur utilité, en ce qu'ils nous montrent où en est l'opinion à l'égard de la France chez nombre d'officiers prussiens. C'est toujours la haine la plus violente contre l'ennemi héréditaire, et l'infatuation de la grande Allemagne unifiée au bénéfice de la Prusse.

Pour faire connaître la profondeur des appréciations du lieutenant colonel Kœttschau, — on sait avec quelle complaisance les Allemands opposent leur profondeur à la légèreté française — disons que cet officier supé-

rieur parle de l'esprit si avisé de Napoléon III. Hélas ! l'empereur n'était rien moins qu'avisé; un homme politique, même doué d'une prévoyance médiocre, n'aurait pas, en 1866, pour poursuivre je ne sais quelles chimères, donné la main à l'alliance de la Prusse et de l'Italie, impossible sans son assentiment au moins tacite, et préparé ainsi la victoire de la Prusse à Sadowa, dont la journée de Sedan a été la conséquence.

Ce fait suffit à montrer comment juge l'officier prussien ; nous ajouterons seulement, et cela suffira certainement, qu'il ne cesse de parler des « violentes attaques des Français » contre les Allemands avant et depuis la guerre de 1870. Mais, que le colonel Kœttschau se relise, et il trouvera dans ses volumes des violences qui égalent au moins celles qu'il nous reproche, avec cette différence, que les attaques françaises lorsqu'il y en a, viennent de personnalités sans mandat et sans autorité, tandis que, en Allemagne, ce sont des officiers supérieurs et généraux qui se les permettent.

Malgré ces défauts, les livres de M. le colonel Kœttschau sont utiles à connaître, ne fût-ce que comme représentation de l'opinion des cercles militaires allemands; on a donc bien fait de les mettre par une traduction à la portée du public français.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, commentée par un soldat
Un volume in-12 de 380 pages. Prix : 4 francs

Le Père Gratry, appelé à donner son opinion sur les méditations que Paul de Molènes crayonnait en marge d'une vieille *Imitation de Jésus-Christ*, qui lui tenait fidèle compagnie à la guerre, dit :

« — Je ne sais rien de plus élevé et de plus attendrissant ; ne pas les publier serait un péché..... »

Ce péché-là, M. Jouaust, le consciencieux et érudit éditeur, ainsi que la veuve de l'écrivain, n'ont point voulu le commettre et voilà pourquoi le dernier volume des œuvres choisies de Paul de Molènes renferme, à côté d'un roman chevaleresque et d'une page historique et familiale, le *Soldat en 1709*, ces réflexions d'un guerrier mondain sur un livre de religieux.

Ici toutes les épithètes familières à Mme de Sévigné ne seraient pas de trop, et jamais le cas ne s'est présenté, que nous sachions. Voici un des écrivains les plus goûtés, un critique, un causeur et, il faut le dire, un dilettante de toutes les jouissances parisiennes qui, de la même plume qui a analysé et approfondi par conséquent les œuvres les plus passionnées de Balzac et de George Sand, qui a écrit cette œuvre tendre l'*Asile*, puis

ces pages guerrières des *Commentaires d'un soldat*, qui de cette même plume, dis-je, trace des pensées si hautes qu'on se demande par quelle grâce il plane dans des régions où ne s'élèvent point d'ordinaire ceux que la vie mondaine retient dans une atmosphère moins sereine et moins pure.

Parmi tant de rumeurs belliqueuses qui ont envahi l'Europe, ces méditations d'un soldat sur un livre qui est la source et le guide de toutes les méditations, ont une actualité poignante et une saveur indicible. Prenons au hasard :

« *Si vous voulez apprendre et savoir quelque chose d'utile, aimez à être inconnu et à n'être compté pour rien.* » (Imitation de Jésus-Christ.)

C'est là un des principes qui conviennent à la vie militaire encore mieux qu'à la vie monacale. Aimez le poste où l'on ne vous voit point, le coup de fusil dans le fossé. Pratiquez l'héroïsme de la nuit. Soyez heureux quand, perdu dans les rangs, suivant le drapeau et les tambours, vous sentez qu'on ne vous compte pour rien. Vous marchez alors dans la seule gloire qui éclaire l'âme sans y rien brûler.

« *C'est quelque chose de bien grand que de renoncer à sa liberté et de vivre sous un supérieur dans l'obéissance.* »

Voici ce que le militaire doit se répéter souvent quand la tristesse le prend de vivre dans une condition inférieure, sous un commandement de chaque minute. La grandeur du commandement a des limites ; elle est subordonnée au nombre d'hommes que l'on commande. La grandeur de l'obéissance n'en a point ; elle est infinie comme tout ce qui est de la vertu, du ciel et de l'âme.

« *Dieu a moins d'égard à ce que l'on fait qu'à la dignité du motif par lequel on le fait.* »

J'ai pensé souvent à ce verset en allant à la caserne visiter ma compagnie. « Oui, me disais-je, le dernier des centurions peut être aussi grand devant Dieu qu'un chef d'armée. Les œuvres de charité abondent dans la vie bien entendue et noblement pratiquée d'un commandant de compagnie. Les soldats ne sont pas simplement monnaie dont s'achète la gloire : ce sont des corps et des âmes dont il faut avoir cure ; celui qui se dévoue à leurs besoins travaille pour le Père céleste de la grande famille humaine. »

« *Un vrai religieux doit exceller dans toutes les vertus, de sorte qu'il soit tel au dedans qu'il paraît au dehors.* »

Le soldat doit être, comme le religieux, tel au dedans qu'il paraît au dehors. Il faut que cet air intrépide qui recommande son visage à la confiance de la troupe quand il porte l'épaulette, ne cache pas un cœur sujet

à des défaillances. Il doit avoir devant l'honneur, à toute heure de la nuit et du jour, cette pureté que le religieux s'efforce d'avoir devant Dieu. Ainsi pensait Crillon.

« *Il n'y a de vraie liberté et de joie solide que dans la crainte de Dieu et la bonne conscience.* »

Que ceux qui portent l'épée aient au fond de l'âme cette tristesse évangélique si pleine d'altières consolations et de mystérieuses douceurs, rien de mieux; mais dans notre état il ne faut point proscrire la gaieté, et il y a même une insouciance à laquelle on doit dire : Viens à moi! Le rire est bon quand sifflent les balles; il sied au visage du soldat, et Dieu ne s'en offense pas, j'en suis sûr. Il envoie alors comme la riante innocence des premières années à ceux-là mêmes dont la moustache a déjà blanchi, et je suis persuadé qu'il dit de tous les braves qui tombent sur le champ de bataille : « Laissez-les venir à moi! »

« *Plusieurs meurent d'une mort subite et imprévue : car le Fils de l'homme viendra à l'heure qu'on n'y pense pas.* »

Je renvoie ici qui me suivra à ce que j'ai déjà dit. La mort n'est pas pour nous évidemment ce qu'elle est pour les autres hommes. C'est notre compagne. Nous faisons vœu de ne la regarder jamais avec une mine renfrognée et de nous élancer au devant d'elle, dès qu'elle nous fait signe. Espérons donc qu'il y a des indulgences particulières pour notre métier; que Dieu n'exige pas de nous toutes les préparations qu'il demande à ceux qui n'ont à s'occuper que de leur salut. Puisque nous vivons en quelque sorte dans la familiarité de la mort, ne pouvons-nous pas l'aborder sans tant de façons? Les clairons, les trompettes et les tambours, voilà ce qui est chargé de nous faire méditer sur la mort. L'ami de Bossuet, le prince de Condé, fit une fois avancer des violons dans une tranchée, et il eut raison. »

Ce mysticisme paraîtra peut-être exagéré, de la part d'un soldat. Il faut pourtant considérer qu'il n'est pas de carrière exigeant un renoncement plus grand que celle des armes. Quel est le héros dont la pensée, à l'heure de la bataille, ne s'est élevée vers l'infini et cherché l'*au delà* de l'œuvre d'extermination à laquelle il se voue! Paul de Molènes recueillait une à une toutes ses impressions, et, c'est en lisant l'*Imitation de Jésus-Christ*, devenu sa compagne partout où le devoir l'appelait, qu'il convertit en pensées ces impressions qui, chez tant d'autres, ne sont que fugitives.

ŒUVRES COMPLÈTES DE J. DE MAISTRE. Nouvelle édition, contenant ses œuvres posthumes et toute sa correspondance inédite. Corespondance. Six volumes in-8° de 519, 555, 543, 502, 491 et 403 pages. Prix : 36 francs

Combien de grands hommes écrasés en ce temps-ci, sous le poids de leurs œuvres complètes, et qui cessent de rester irréprochables même pour leurs plus fervents admirateurs ? Le bon Homère sommeillait quelquefois ! Qu'on ne s'effraie pas cependant de cette nouvelle édition de la Correspondance du penseur savoyard : le nombre des lettres inédites qu'elle renferme est assez petit et elles ne sont pas pour déplaire au lecteur ; on en trouvera plus loin quelques échantillons.

Ministre à Saint-Pétersbourg d'un roi dépouillé, pauvre lui-même ou du moins, dans la gêne, le comte Joseph de Maistre tâchait à force de dignité personnelle, de faire respecter son maitre qui le récompensait de ses efforts en le laissant dans un état voisin du dénûment. Cependant, sans se laisser décourager par cette disgrâce honorable, il s'obstinait à le servir au mieux de ses intérêts, rachetant, par la considération dont il jouissait à la cour de Russie, l'impardonnable tort d'avoir trop tôt raison.

Il ne faut donc pas s'étonner de certaines expressions ardentes, de l'air de paradoxe ou de l'accent de défi qu'on pourrait parfois leur reprocher. « Si mes lettres, dit quelque part J. de Maistre, renferment par-ci par-là quelques traits qui déplaisent à Sa Majesté, assurez-la, je vous prie, que je ne sais pas moi-même que ces choses y sont. Moi, je n'ai pas de secrétaire... Lorsqu'un ministre me fait la politesse de m'offrir une place dans sa malle, je m'enferme chez moi et j'écris, à perte d'haleine, dix, vingt, trente et quelquefois jusqu'à quarante pages à vous, monsieur le chevalier, ou à d'autres dans l'occasion, et sans que je puisse me permettre une correction.

« Or, je suis sûr que Sa Majesté ne trouvera nulle part un homme pourvu ou affligé d'une imagination vive, qui puisse écrire vingt pages de suite sans rature sur des objets intéressants et sans qu'il y ait rien à retrancher de sa lettre ni à y ajouter. »

Ne soyons donc pas plus sévères que S. M. le roi de Sardaigne qui le fut autant qu'on peut l'être pour un roi détrôné.

Citons une de ses lettres qui donne une idée des hautes et graves réflexions qu'inspire à J. de Maistre, la campagne de Russie dont il fut presque le témoin oculaire puisqu'il résidait dans le pays et qu'il avait son fils à l'armée ; or, « nul ne sait, dit-il, ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils ». Avec quel accent ému, il parle de cette funeste retraite :

« Pour trouver quelque chose de semblable, on remonte jusqu'à la

défaite des Sarrasins par Charles Martel, à celle des Huns par Mérovée et Aétius, à celle des Cimbres et des Teutons par Marius, on s'élève jusqu'à Cambyse, mais sans trouver de comparaison parfaite. En cinq mois, ou pour mieux dire en trois, nous avons vu disparaître un demi-million d'hommes... Qu'on imagine un désert où l'on ne voit que de la neige, des corbeaux, des loups et des cadavres; voilà la scène depuis Moscou jusqu'à la frontière et l'humanité n'y peut rien. »

Puis, parmi des détails affreux sur les privations des soldats français « qui passent universellement pour avoir mangé de la chair humaine », sur l'odeur fétide des prisonniers dont « trois ou quatre suffisent pour rendre une maison inabordable », sur l'immense quantité de cadavres que le gouvernement a pris le parti de brûler, besogne lugubre pour laquelle « il faut des forêts et beaucoup de temps », ce mot profondément humain : « Les souffrances de l'homme passent toute imagination et ne laissent même à l'égard du plus féroce ennemi, de place que pour la pitié », et cette vue du philosophe chrétien : « Les hommes les plus irréligieux sont frappés de cette épouvantable catastrophe, et pour moi, je crois que jamais Dieu n'a dit aux hommes d'une voix plus haute et plus distincte : C'est moi. »

Il n'a pas toujours à narrer de ces événements épouvantables et les circonstances le servent à souhait pour lui donner une grande variété de ton. En écrivant aux femmes ou des femmes, il sacrifie aux Grâces, il trouve une délicatesse d'expression qui tient de la tendresse, mais d'une tendresse supérieure où la pensée domine. On nous pardonnera de citer encore, à l'appui de cette observation, la lettre de la quenouille; l'auteur lui-même nous apprend qu'il en avait conservé copie et témoigne ainsi du cas qu'il en faisait :

« Tu as probablement lu dans la Bible, ma chère Adèle : « La femme » forte entreprend les ouvrages les plus pénibles, et ses doigts ont pris le » fuseau. » Mais que diras-tu de Fénelon, qui décide avec toute sa douceur : « La femme forte file, se cache, obéit et se tait. » Voici une autorité qui ressemble fort peu aux précédentes, mais qui a bien son prix cependant; c'est celle de Molière, qui a fait une comédie intitulée : *les Femmes savantes*. Crois-tu que ce grand comique, ce juge infaillible des ridicules, eut traité ce sujet s'il n'avait pas reconnu que le titre de femme savante est, en effet, un ridicule ? Le plus grand défaut pour une femme, mon cher enfant, *c'est d'être homme*. Pour écarter jusqu'à l'idée de cette prétention défavorable, il faut absolument obéir à Salomon, à Fénelon et à Molière. Ce trio est infaillible. Garde-toi bien d'envisager les ouvrages de ton sexe du côté de l'utilité matérielle qui n'est rien; ils servent à prouver que tu

es femme et que tu te tiens pour telle, et c'est beaucoup. Il y a d'ailleurs dans ce genre d'occupation une coquetterie très fine et très innocente. En te voyant coudre avec ferveur, on dira : « Croiriez-vous que cette demoiselle lit *Klopstock* et *le Tasse?* » Et, lorsqu'on te verra lire *Klopstock* et *le Tasse*, on dira : Croiriez-vous que cette demoiselle coud à merveille? » Partant, ma fille, prie ta mère, qui est si généreuse, de t'acheter une jolie quenouille, un joli fuseau, mouille délicatement le bout de ton doigt, et puis vrrrr! et tu me diras *comment les choses tournent.* »

Ces citations m'amènent à cette remarque faite déjà par Sainte-Beuve : que la correspondance du comte de Maistre rectifie l'idée qu'on se faisait de son caractère d'après ses autres écrits. On était tenté de ne voir en lui qu'un cerveau de génie, elle nous révèle un cœur. Ne nous semblait-il pas, d'après nos souvenirs, que l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et du *Pape* était avant tout l'apologiste de la guerre et le glorificateur du bourreau, le théoricien du pouvoir absolu et de l'infaillibilité personnelle, je ne sais quel pontife laïque d'un catholicisme sans pitié, plus inflexible que le pape qui reçoit, lui du moins, les lumières du Saint-Esprit? Cette impression se dissipe peu à peu à la lecture de sa correspondance. On l'a vu plus haut s'attendrir sur les malheurs de la guerre et l'on pourrait citer de lui telle lettre où il se désole sur les supplices inutiles. Bien plus, si quelques-unes de ses observations tombaient, sans nom d'auteur, sous les yeux de certaines gens, elles seraient taxées de libéralisme. Sa croyance bien arrêtée à l'infaillibilité du pape ne l'empêchera même pas, à propos du couronnement de Napoléon, de blâmer Pie VI, en des termes qu'un catholique ne saurait répéter. Tant il est vrai, comme il le dit lui-même, « qu'il est aisé de disserter sur l'obéissance, mais pas autant de la pratiquer. » Une fois enfin, dans sa jeunesse, on le surprend à juger fort légèrement la franc-maçonnerie. Il est vrai qu'il se repentit plus tard de ces excès ou de ces erreurs, mais cela prouve du moins qu'il est homme, qu'il a de l'homme tous les entraînements, et peut-être l'aime-t-on mieux ainsi. La seule chose qui soit absolument invariable en lui, c'est son opinion sur le dix-huitième siècle et sa philosophie détestable, sur Voltaire, l'homme au « rictus qui va d'une oreille à l'autre. » Lorsqu'il parle de la Révolution, non seulement il prévoit mais il ressent par avance à quel pitoyable état ses conséquences vont réduire le beau royaume de France.

En résumé, cette correspondance de J. de Maistre est des plus attachantes en elle-même; surtout elle peint l'homme au vrai et ce n'est pas là son moindre mérite. Elle est précieuse pour les historiens politiques qui peuvent y chercher le contre-coup des événements sur un grand esprit,

plus précieuse encore pour les historiens de la littérature qui n'auront plus de peine à définir Joseph de Maistre. C'est un des prophètes du passé, comme dit M. Barbey d'Aurevilly. Il aime un peu trop à prophétiser et il s'en doute ; il a, c'est lui-même qui l'avoue, du salpêtre dans les veines ; enfin il est aristocrate de tempérament et de pensée ; mais sa philosophie un peu altière et ses éclats de passion ne sauraient nous cacher sa haute raison, la fermeté de son esprit et la droiture de son cœur. Son esprit ouvert à tout ce qui est humain est capable de tout comprendre, et son cœur chaud, mais sans aigreur, est bon jusqu'à la tendresse, jusqu'à la tolérance même, vertu la plus difficile peut-être pour une âme convaincue.

PORTRAITS DE FEMMES : la femme d'un grand homme — Georges Elliot, — les Couvents de femmes en Italie, — Mary Wollstonecraft Godwin, — Psychologie d'une sainte ; publiés par Arvède Barine. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Ces portraits du passé renferment des lectures bien intéressantes ; on ne pourrait cependant pas les mettre indifféremment entre toutes les mains à cause d'une étude dans laquelle l'auteur nous dépeint la vie de certaines femmes dans les couvents du xvie siècle, d'après un manuscrit portant cette épigraphe : *Lisez, mais ne vous scandalisez pas.*

Le premier portrait esquissé dans ce volume est celui de la femme de Thomas Carlyle mort en février 1881. Par les papiers qu'il légua à un autre historien anglais, le public apprit que Mme Carlyle avait succombé à la peine et que le métier de femme de grand homme était décidément l'un des plus durs et des plus ingrats qui existent.

Enfant, Mme Carlyle était une brunette au teint mat, aux grands yeux noirs un peu moqueurs, d'une intelligence vive et d'un caractère entreprenant. Elle regrettait de ne pas être garçon et tâchait d'y suppléer en apprenant l'algèbre et le latin, en donnant des coups de poing sur le nez des écoliers et en passant par dessus les murs au lieu d'entrer par les portes comme tout le monde.

Ses études furent brillantes. Elle avait des dispositions si remarquables pour les sciences qu'on l'envoya à la classe de mathématiques des garçons où elle prit la tête. Ses progrès en latin amenèrent une scène dont on a retrouvé le récit juvénile dans ses vieux cahiers. Elle avait commencé Virgile. Son professeur s'avisa de lui dire qu'une jeune fille qui « fait du Virgile » ne doit plus jouer à la poupée :

« Ma poupée était condamnée ; il s'agissait d'en finir avec elle, et j'eus vite décidé comment. Elle finirait comme Didon, comme doit finir la poupée

d'une jeune demoiselle qui « fait du Virgile ». Avec ses costumes, qui étaient nombreux et somptueux, son lit à colonnes, deux petits fagots de bois de cèdre, quelques brins de cannelle, quelques clous de girofle et une noix muscade, je construisis — *non ignara futuri* — son bûcher funéraire — *sub auras* naturellement, — et la nouvelle Didon, s'étant placée avec de l'aide sur le lit, récita par ma bouche le dernier et triste discours de Didon première :

Dulces exuviæ dum fata Deusque sinebant
Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis...

» Ayant ainsi parlé, la poupée, *pallida morte futura*, alluma le bûcher et se poignarda avec un canif. A ce moment suprême, en voyant flamber ma pauvre poupée (étant bourrée de son, elle prit feu et fut brûlée en un clin d'œil), ma tendresse pour elle prit également feu ; je me mis à hurler, j'essayai d'éteindre la poupée sans y réussir et je continuai de hurler jusqu'à ce que tout le voisinage fut accouru à mes cris. On m'emporta en larmes — et j'ai remarqué que c'est là l'histoire de presque tous les « sacrifices héroïques » ; on s'y décide avec magnanimité, on les accomplit avec ostentation, on s'en repent au dernier moment, et l'on jette les hauts cris de regret. »

A quatorze ans, Mme Carlyle avait fait sa tragédie de collège, ainsi qu'il convenait à une jeune personne qui suivait la classe des garçons. A vingt ans, elle avait lu tous les maîtres en littérature et c'est en faisant des plans d'ouvrages avec Carlyle que leur liaison s'accentua et mûrit. Ils devaient être collaborateurs; Carlyle du moins l'affirmait avec la fourberie inconsciente des prétendants qui n'hésitent pas à promettre la lune, et Jane Welsh le croyait naïvement. Elle l'épousa même un peu dans cette vue. Pour une fille d'esprit, c'était se mal connaître en hommes ; mais elle avait toujours vécu à Haddington, et Thomas Carlyle ne ressemblait pas du tout aux héros qu'elle avait vus dans ses livres; il était fait pour dérouter.

Aussi, voyez ce qui arriva, et c'est là qu'est le charme de l'étude si originale de M. Arvède Barine, c'est que Mme Carlyle dut s'employer aux travaux de ménage, ce qui ne lui plut guère, mais valut à la postérité des lettres bien curieuses. Celle-ci par exemple prise entre tant d'autres choisies par l'auteur de cette biographie.

» Combien de talents sont gaspillés, combien d'enthousiasmes s'en vont en fumée, combien de vies sont gâtées faute d'un peu de patience et de résignation, faute d'avoir compris et senti que ce n'est pas la grandeur ou

la petitesse de la tâche à accomplir qui en fait la noblesse ou la vulgarité, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit! Je n'imagine pas comment des gens doués de quelque ambition naturelle ou ayant le sentiment d'avoir quelque valeur, peuvent éviter de devenir fous dans un monde comme le nôtre, s'ils ne se rendent pas compte de cela. Je sais que, pour ma part, j'étais très près de devenir folle quand j'ai fait cette découverte.

» Vous raconterai-je comment je l'ai faite? Cela pourra vous servir de réconfortant dans de semblables moments de fatigue et de dégoût. J'étais allée, avec mon mari, habiter une petite propriété toute en marais tourbeux. C'était un endroit très triste et un séjour fort maussade. A seize milles à la ronde on ne trouvait aucune ressource; pas de boutiques, pas même un bureau de poste. De plus nous étions très pauvres et, ce qui est encore pire, étant fille unique et ayant été élevée en vue « d'une grande position », j'étais brillante latiniste et bonne mathématicienne, mais d'une ignorance sublime pour toutes les choses pratiques. Dans ces circonstances extraordinaires, il me fallut apprendre à coudre! Je constatai avec horreur que les maris étaient sujets à percer leurs bas et à perdre constamment leurs boutons et que l'on comptait absolument sur moi pour voir à tout cela. Il me fallut aussi apprendre à faire la cuisine, aucune servante capable ne voulant consentir à vivre dans un endroit aussi perdu, et mon mari ayant les digestions difficiles, ce qui compliquait singulièrement ma situation. Pour comble de maux, le pain qu'on apportait de Dumfries « lui aigrissait l'estomac » (bonté divine!) et il était évidemment de mon devoir d'épouse chrétienne de boulanger à la maison. Je fis donc venir le *Cottage Economy* de Coblett et j'entrepris de fabriquer une miche de pain. Je n'entendais rien à la fermentation de la pâte et au chauffage des fours; il se trouva donc que ma miche fut mise au four à l'heure où j'aurais dû moi-même me mettre au lit, et je restai la seule personne éveillée dans une maison située au milieu d'un désert. Une heure sonna, puis deux, puis trois; et j'étais toujours là, entourée de cette immense solitude, le corps brisé par la fatigue et le cœur oppressé par un sentiment d'abandon et de *dégradation*. Moi qui avais été si gâtée par ma famille, dont le bien-être était l'occupation de toute la maison, à qui l'on n'avait jamais demandé de faire autre chose que de *cultiver mon esprit*, j'étais réduite à surveiller, la nuit, la confection d'une *miche de pain*, — qui peut-être ne serait pas du tout du pain! Ces pensées me rendaient folle, tellement que je posai ma tête sur la table et me mis à sangloter. C'est alors, je ne sais comment, que me vint à l'esprit l'idée de Benvenuto Cellini veillant toute une nuit sur le fourneau dont allait sortir son *Persée*, et je me demandai tout à

coup : Après tout, aux yeux des puissances d'en haut, y a-t-il une si grande différence entre une miche de pain et une statue de *Persée*, quand l'une ou l'autre représente le devoir? La ferme volonté de Cellini, son énergie, sa patience, son ingéniosité, voilà les choses réellement admirables dont la statue de *Persée* n'est que l'expression accidentelle. S'il avait été une femme, vivant à Craigenputtock avec un mari dyspeptique, à seize milles d'un boulanger et ce boulanger mauvais, toutes ces mêmes qualités auraient trouvé leur emploi dans la confection d'une *bonne* miche de pain.

» Je ne puis dire tout ce que cette idée répandit de consolation sur les tristesses de ma vie pendant les années que nous vécûmes dans ce lieu sauvage, où, de mes trois devancières immédiates, deux étaient devenues folles et la troisième ivrogne ! »

Après *la Femme d'un grand homme*, M. Arvède Barine trace le portrait de *Georges Elliot*, non pas au point de vue de ses œuvres, c'est la femme, la femme seule qui l'occupe. Vient ensuite une étude sur Mary Wollstonecraft Godwin, que l'auteur ne craint pas de dénommer *une détraquée*.

Enfin l'ouvrage se termine par la *Psychologie d'une sainte* (sainte Thérèse).

Peut-être, certains esprits se scandaliseront-ils de cette étude, mais l'auteur a soin de la faire précéder d'une note appelant les circonstances atténuantes.

« L'idée que l'on se fait d'une sainte a subi dans notre siècle la fortune de beaucoup d'autres idées : elle s'est affadie. Le côté héroïque et quelquefois aventureux du type s'est effacé, et le public en est venu à se représenter un homme bon à canoniser comme un homme parfait, bien qu'un peu béat, absorbé dans ses dévotions, ne péchant jamais, mélancolique et, pour tout dire, très ennuyeux. Lorsque, par hasard, la vieille et forte race ressuscite, on ne la reconnaît plus. Nous en avons eu l'exemple, de notre temps, avec Gordon. Le monde a salué en Gordon un héros ; mais parce que Gordon était violent, enclin à pendre ou à faire fusiller le méchant, le monde n'a point vu son air de famille avec les saints d'autrefois. Ce n'était pas un saint correct, et, sans la correction, il est bien difficile d'arriver à quelque chose au XIXe siècle.

» Il y a eu une époque et un pays, où l'ancien type des élus de Dieu a eu tout son relief et tout son éclat C'est l'Espagne au XVIe siècle. La piété douceâtre et sage à laquelle nous sommes arrivés n'était point du tout le fait des contemporains de Don Quichotte. Il y avait alors en Espagne, parmi les personnages des deux sexes que les ouvrages de dévotion recom-

mandent à la vénération des fidèles, toute une légion de figures originales et hardies. En voyant quelle sorte de femme était une sainte Thérèse, le le lecteur profane sentira peut-être qu'en dehors de toute idée religieuse, quelque chose s'est perdu, un rien, une petite étincelle, qui rendait le monde plus pittoresque et la vie plus intéressante. »

LE SECRET MÉDICAL, par le docteur P. BROUARDEL, professeur de médecine légale à la faculté de Paris. Un volume in-12 de 246 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce livre a pour but d'exposer les difficultés ayant trait au secret professionnel et d'épargner aux médecins les hésitations qu'elles provoquent dès les premiers jours de leur exercice médical. Les questions traitées sont celles au sujet desquelles l'auteur, professeur de médecine légale, est le plus souvent interrogé : il en donne la solution au double point de vue de la profession médicale et de la législation française; il met en regard les opinions parfois différentes des magistrats et des médecins, citant au besoin de longs textes de jugements.

Les cinq chapitres dont se compose l'ouvrage traitent successivement :

1° L'historique de la question : le secret professionnel a de tout temps été admis par les médecins (serment d'Hyppocrate) et la législation française lui a donné une sanction (code pénal, art. 378) ;

2° Le secret obligatoire dans les questions de *recouvrement d'honoraires*, de *mariages*, pour lesquels le médecin est si souvent consulté et se trouve, au point de vue de la conscience, dans le plus grand embarras; d'*assurances sur la vie*, distinction entre le médecin de la compagnie et le médecin de l'assuré.

L'étude de ces questions et celle des statistiques, bulletins de maladie, de décès, soins médicaux aux mineurs, militaires, domestiques, administrations, sociétés de secours mutuels, expertises médico-légales, etc., ne comprend pas moins de cent pages, dans lesquelles on trouve l'avis des médecins, des magistrats, avec faits et textes de jugements à l'appui des appréciations de l'auteur ;

3° Les cas où la loi oblige le médecin à se porter dénonciateur ; à propos de quelques-uns de ces cas où l'obligation n'existe plus pour le médecin (complots, fausse-monnaie, blessés), l'auteur rappelle le mot de Dupuytren : « Je n'ai pas vu d'insurgés dans mes salles d'hôpital, je n'ai vu que des blessés » ;

4° Pour ce qui est des attentats à la sûreté des personnes dont la dénonciation est obligatoire (art. 30 du code d'instruction criminelle), la loi sem-

ble laisser à la conscience du médecin le soin de juger ce qu'il doit faire dans des circonstances qui peuvent être si différentes. Toutefois, M. Brouardel indique que le médecin ne doit pas garder le secret dans certains cas où le devoir de protection prime celui du secret (empoisonnements, que le médecin seul peut reconnaitre, sévices sur les enfants, etc).

Vient ensuite la question du secret pour le médecin appelé en justice, les déclarations de naissance, maisons de santé et enfin maladies épidémiques.

Quelles sont les personnes tenues au secret médical? L'auteur fait remarquer avec raison une lacune dans la législation française, les aides, devant être, à son avis, aussi bien tenus au secret que les médecins et les autres personnes spécifiées dans la loi;

5° Le chapitre V résume les éléments constitutifs du secret médical.

Cette simple énumération suffit, croyons-nous, à montrer l'intérêt et le profit que trouvera, non seulement le médecin mais aussi l'homme de loi, à la lecture de ce livre composé par une autorité compétente; les principes qu'il pose et l'infinie variété des cas particuliers qui s'y trouvent rapportés faciliteront souvent au médecin la solution de graves difficultés.

TRAITÉ DE CHIMIE GÉNÉRALE ÉLÉMENTAIRE

par M. AUGUSTE CAHOURS. Six volumes in-12 Prix : 30 francs

On se plaint que la grande Encyclopédie chimique en cours de publication sous la direction de M. Frémy, soit peu pratique à cause de son étendue, de son prix, du temps quelle absorbe, par la préparation qu'elle exige quelquefois et qui dépasse la direction supplémentaire que des maîtres peuvent ajouter au labeur quotidien, même dans les conditions plus favorables de l'enseignement libre, ou réputé libre. On ne peut pas toujours laisser les uns ou les autres sacrifier trop à une étude de prédilection. D'où la nécessité d'un livre solide et sûr, aussi complet que possible, mais, autant que possible aussi pratique et à la portée d'un plus grand nombre par son prix. Le traité de M. Cahours nous a paru réunir le mieux toutes ces conditions L'autorité de l'auteur et la garantie de l'expérience faite, du succès déjà obtenu, le recommandent également. Car les six volumes se composent entièrement de leçons déjà professées, et l'ouvrage a déjà eu quatre éditions. Enfin, et ce détail a son importance, chaque volume est vendu séparément. L'instrument de travail est donc ici directement à la portée des élèves.

Les trois premiers volumes traitent de la chimie minérale (métalloïdes, métaux, et les industries qui en dépendent). Ce sont les leçons de chimie inorganique professées par M. Cahours à l'École Centrale. On sait que

celle-ci a pour objet de former des ingénieurs civils. Cette indication fait saisir l'esprit du livre. L'exposé est précis, sobre et clair. La lecture est aisée et souvent attrayante. Bien que les candidats au baccalauréat, par exemple, ne soient pas tenus de répondre au programme de l'École Centrale, cependant la chimie inorganique de M. Cahours paraît beaucoup moins sèche et plus facile au travail que les manuels ou abrégés si fort en usage, qui n'apprennent rien au candidat et fatiguent si vite sa mémoire.

Les trois derniers volumes sont consacrés à la chimie organique. C'est le cours de chimie organique de l'École polytechnique. Cette seconde partie n'est pas plus difficile, plus aride que la première, mais elle le paraît davantage au premier aspect. Il suffit d'un peu d'application pour saisir le plan, en quelque sorte la clef de l'ouvrage, tout s'éclaircit et on s'intéresse aux alcools et aux éthers aussi aisément qu'à la fabrication de l'acier.

LA VIE DES MOTS ÉTUDIÉE DANS LEURS SIGNIFICATIONS

par Arsène Darmesteter. Un volume in-18 de 212 pages. Prix : 2 fr.

Sous ce titre, M. Alfred Darmesteter, professeur de littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française à la faculté des lettres de Paris, nous donne la substance de cinq leçons faites en Sorbonne, à la fin du second semestre de l'année 1885. L'auteur explique ainsi son titre :

« Dans l'étude qui suit, on voudrait déterminer les caractères logiques de cette vie intellectuelle et morale que notre pensée donne aux mots; autrement dit, montrer par quel procédé de l'esprit et sous l'action de quelle cause ils naissent et se développent au sein de la langue. Puis, on voudrait montrer comment celle-ci règle les rapports des sens entre les mots voisins, comment ces mots se comportent entre eux et subissent de la part les uns des autres ou imposent les uns aux autres des actions réciproques, enfin, de quelle façon ils épuisent les concepts qu'ils possèdent et disparaissent condamnés à l'oubli.

« Naissance, vie et mort des mots : nous avons donc raison d'intituler cet opuscule *la Vie des mots étudiée dans leurs significations*. »

La conclusion ne paraîtra peut-être pas décisive à tout le monde, mais ces quelques lignes, si elles ne justifient pas un titre quelque peu prétentieux, ont au moins le mérite de faire connaître le but de l'ouvrage. L'auteur, au lieu de parler de « naissance, vie et mort des mots », aurait-il perdu en disant création, transformation et disparition des mots? Nous ne le pensons pas, mais cela n'a pas dans la question une bien grande importance.

Les idées que M. Darmesteter expose au sujet des mots sont ingénieuses;

il y a bien parfois quelques étymologies contestables; quel est le philologue qui n'en a pas de semblables sur la conscience? mais l'ensemble est de nature à piquer la curiosité, chose importante dans un sujet de cette nature. Seulement il nous paraît peu heureux lorsqu'il quitte le terrain de la philologie pour faire des excursions sur celui de la philosophie ou de la physiologie. Que viennent faire, par exemple, les allusions aux théories darwiniennes? L'écrivain lui-même déclare que « ses connaissances en histoire naturelle ne lui permettent pas d'affirmer que les théories de Darwin soient la vérité », et des hommes compétents et impartiaux auraient pu lui dire que ces théories sont condamnées par la science. M. Darmesteter n'est pas non plus toujours heureux lorsqu'il veut généraliser; ainsi, pour lui, « toutes les misères du moyen âge se révèlent dans le *chétif*, c'est-à-dire le *captivum* ». On pourrait tout aussi bien et même mieux dire dans cent ans que toutes les misères de la dernière moitié du dix-neuvième siècle se révèlent dans le *prolétaire*. Que M. Darmesteter s'en tienne à ses observations, souvent fines et ingénieuses sur l'origine et les modifications des mots, en conservant s'il y tient les expressions, pour nous médiocrement heureuses, de naissance, vie et mort, cela vaudra mieux pour le professeur comme pour ses lecteurs.

L'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL ET LES ÉCOLES DE COMMERCE, EN FRANCE ET DANS LE MONDE ENTIER, par M. E. Léautey. Un volume grand in-8° de 773 pages. Prix : 7 fr. 50

Nous ne pouvons qu'indiquer ici la substance de ce livre divisé en neuf parties pouvant être ramenées à trois grandes divisions : 1° L'enseignement commercial et les écoles de commerce en France; 2° Appréciation sur cet enseignement, moyens de l'améliorer et de le développer; 3° L'enseignement commercial et les écoles de commerce à l'étranger.

Les monographies très complètes que l'auteur consacre aux écoles de commerce françaises, ont pour but de faire apprécier ces excellentes institutions, dans tout le détail de leur organisation et de leur enseignement. Les écoles de Paris, créées et soutenues par la chambre de commerce, y sont notamment l'objet d'une étude approfondie, toute à l'honneur de cette initiative louable et féconde. Vient ensuite la statistique comparée des écoles de Paris et de province, l'examen des méthodes d'enseignement, et enfin les vues personnelles de l'auteur sur les améliorations possibles ou urgentes.

Enfin, M. Léautey consacre la dernière partie de son livre à l'étude de l'enseignement commercial à l'étranger. Ceci n'est pas la partie la moins

intéressante, car il importe de savoir ce que font nos concurrents, et surtout d'établir, pour qu'il y soit avisé, que notre enseignement commercial, malgré de louables initiatives, vient après ceux de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Suisse, de l'Italie, etc. Actuellement, nous comptons, en France, 11 écoles de commerce seulement, tandis qu'aux États-Unis, il y en a 269. M. Léautey, grâce à un grand nombre de tableaux statistiques, montre que la république américaine consacre à elle seule à peu près autant d'argent à l'instruction de ses nationaux, que l'Europe tout entière, et sans que l'État se trouve obéré, puisque ce sont les provinces qui subviennent à ces dépenses.

En résumé, le livre de M. Léautey nous parait appelé à servir très opportunément la cause qu'il plaide, à savoir l'organisation de l'enseignement technique commercial, agricole et industriel, devenu une des conditions *sine qua non* du relèvement de nos forces dans la lutte économique de plus en plus vive que nous avons à soutenir depuis la mise en pratique en France des doctrines du libre-échange.

BERNARD VEUILLOT, mort le 1er juin 1886, à Saint-Mary's College (Cantorbéry). Notice sur sa vie et extraits de sa correspondance, par le R. P. Gabriel Billot, S. J. Un volume in-12 de 294 pages avec portrait. Prix : 3 francs

La jeunesse catholique trouvera dans la vie de ce jeune homme qui portait un nom si honoré, des exemples assez beaux pour mériter de lui être proposés et cependant assez modestes et accessibles pour ne décourager aucune bonne volonté. Bernard Veuillot avait un heureux naturel, mais il ne laissait pas quelquefois d'inspirer des inquiétudes à des parents attentifs et justement scrupuleux. Elles ne tardèrent pas à se dissiper et à faire place aux plus belles espérances lorsque Bernard, devenu adolescent, fut capable de discerner par lui-même le bien du mal et d'apprécier la raison d'une conduite vertueuse. Il s'appliqua bien vite et avec succès à se gouverner et à se vaincre lui-même. A la candeur, à l'innocence qu'il avait toujours conservée, vinrent s'ajouter des qualités sérieuses qu'on ne trouve pas toujours dans l'âge mûr; une application constante et énergique à ses devoirs, le juste souci d'un avenir digne de sa famille et consacré au service de Dieu et de l'Église ; le désir de trouver sa vocation, de l'embrasser sans arrière-pensée et de lui être fidèle à tout prix. Avec ces vertus austères, un tendre amour pour les siens, un cœur sensible à l'amitié et à toutes les infortunes, une piété angélique. En vérité, on ne peut lire ce beau volume consacré à sa mémoire, et qui est tout émaillé de ses pensées, de

ses prières, de ses lettres si spirituelles, si naïves et si aimables, sans être pénétré d'une douce émotion, sans éprouver une vive sympathie et le désir secret de devenir meilleur.

Dieu le cueillit dans sa fleur, à l'âge de dix-huit ans; il s'est contenté de sa bonne volonté et de ses premiers efforts; ne sont-ce pas souvent les plus généreux, les meilleurs? Nul n'oserait dire que les fruits d'une longue vie valent mieux que certaines prémices. Il a donc assez vécu celui qui a su en offrir d'agréables au Seigneur. Et puis, Dieu seul sait au juste, pour chacun de nous, s'il vaut mieux vivre que mourir. Lors donc que nous voyons avec douleur tant de jeunes gens d'élite arrêtés au milieu, quelquefois à l'entrée de leur carrière, disons-nous: ce sont des fruits mûrs que Dieu recueille, ce sont des épis dorés qu'il moissonne et ne nous étonnons pas que Dieu s'applique à nous ravir les meilleurs. Que ceux du moins qui leur survivent profitent de leurs exemples et réalisent une partie des généreuses résolutions prises par ceux qu'ils admirent et qu'ils regrettent.

CE QUE NE PEUT L'ARGENT par Mme MARYAN. Un volume in-12 de 288 pages. Prix : 3 francs

L'auteur de ce volume fait une guerre acharnée au culte du louis d'or ; elle poursuit ses adorateurs, et dans le récit que nous annonçons, elle prouve que les millions sont parfois impuissants à faire jaillir dans le cœur humain la moindre étincelle d'affection et de dévouement.

Gilberte Clauveyres épouse par obéissance filiale un ancien employé de son père, Clément Mainault, devenu richissime à la suite d'un héritage imprévu. C'est en vain que celui-ci comble sa femme de tout ce que peut procurer une richesse de Nabab, Gilberte n'aime pas son mari et elle le rend malheureux.

Cependant la Providence place sur le chemin de la trop légère épouse une jeune fille pauvre mais bonne, dévouée et sincèrement pieuse ; Clotilde a sacrifié sa jeunesse et sa santé pour s'immoler aux exigences injustes d'une belle-mère qui a dissipé follement sa fortune.

Clotilde a connu la famille Mainault alors qu'elle était pauvre; elle a conservé pour Clément une affection fraternelle; peu à peu, elle fait comprendre à Gilberte tout ce qu'il y a de beau, de pur, de sublime même dans l'affection de cet époux méprisé.

Les événements se précipitent; M. Clauveyres meurt ruiné et entraîne dans sa chute la fortune de Clément. Celui-ci ne s'abandonne point au désespoir, il se trouve une position d'ingénieur dans une usine et ne pense

même pas à se plaindre de ce revers subit ; Gilberte, vaincue par tant d'héroïsme, donne enfin son amour à ce mari si profondément dévoué. Elle ne l'aimait pas millionnaire, elle l'aimera sans fortune.

L'auteur n'oublie jamais qu'elle écrit pour moraliser et édifier ses lecteurs ; aussi bien donne-t-elle à la religion la place d'honneur qui lui convient. Les romans de Mme Maryan sont plus qu'une lecture agréable, ils sont pleins d'enseignements.

NOS GRANDS-PÈRES, par Augustin Filon. Un volume in-18 de 190 pages
Prix : 80 centimes

C'est une œuvre saine que ce charmant petit volume : *Nos Grands-Pères*, tout récemment édité par la maison Hachette pour la Bibliothèque des écoles et des familles. L'auteur, Augustin Filon, a su se mettre à la portée de son jeune public. Dans un style clair, rapide, élégant, il nous dépeint la vie en France telle qu'elle était, il y a cent ans, avant la Révolution.

N'en déplaise aux beaux parleurs des clubs, nos grands-pères n'étaient pas si misérables qu'on voudrait nous le faire accroire. Lisez le premier chapitre, tableau vivant et coloré d'une journée parisienne en 1787, où l'auteur nous guide complaisamment, du pied de la statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf, dans tous les endroits où l'on s'amuse et où se porte la foule : aux galeries du Palais-Royal, aux tréteaux du boulevard du Temple, au parterre du Théâtre-Français. Pour applaudir les premiers acteurs du monde, il ne vous en coûtera que 20 sols, ô bourgeois de Paris ! Et le dimanche que d'excursions à faire, moyennant une somme insignifiante. Les chemins de fer ne sillonnent pas les routes, mais on s'entasse sur le coche qui longe pesamment les rives de la Seine ou dans la vieille patache qui permet d'admirer à l'aise les beautés du paysage ; on se dirige, tantôt vers les jardins merveilleux de Rueil, créés par Richelieu, tantôt vers ceux de Chantilly « où les eaux ne se taisent ni jour ni nuit » ; ou bien encore on va à Versailles contempler le roi et les princes au *Grand Couvert* ; puis on revient satisfait au logis, sans penser encore à démolir la Bastille.

Et dans les chapitres suivants sur la toilette, l'ameublement, les plaisirs de la table, que de curieux détails nous donne l'auteur ? Nos grands-pères étaient infiniment plus sociables que nous ; depuis les orfèvres jusqu'aux chiffonniers tout le monde s'érigeait en corporation ; volontiers, on se réunissait une fois par mois pour manger en commun l'oie grasse ou la poule au pot. C'était par centaines que l'on comptait les sociétés gourman-

des de la vieille France ; au dessert chacun y allait d'une joyeuse chanson. La gaieté, il faut l'avouer, a sombré, comme la politesse, au milieu des bouleversements du pays ; l'auteur en cherche les raisons mais il n'est pas heureux dans sa recherche « Aujourd'hui, dit-il, nous sommes tristes. Cette tristesse est le fruit de trois belles choses : de notre richesse, de notre liberté, de notre conscience. La richesse amène avec elle mille inquiétudes ; la liberté crée des devoirs ; la science nous fait connaître ce qu'il serait plus doux d'ignorer. »

Et M. Filon ajoute plus loin : « Ne cherchez donc pas, mes bons amis, à faire revivre les mœurs et les institutions du passé, mais donnez-leur un souvenir attendri, demandez-leur parfois une leçon, un conseil, une inspiration. Pensez-y comme l'homme qui pense au joyeux esclavage des années de collège. Surtout, vous qui êtes la France nouvelle, ne laissez jamais calomnier devant vous la vieille France car elle est votre mère ! »

Terminons sur cette ardente péroraison, et souhaitons à ce volume, orné de charmantes vignettes, d'être bien accueilli par le public.

UNE LETTRE DE S. E. LE CARDINAL LAVIGERIÉ

En ce moment où le cardinal Lavigerie cherche, à Paris, des secours pour ses œuvres, on ne lira pas sans intérêt une lettre du grand apôtre de l'Afrique donnant un aperçu des œuvres fondées par lui et entretenues à ses frais.

« Je vous loue, monsieur, de votre courage ; mais je regrette cependant que les détails vous aient manqué pour répondre à une légende déjà ancienne et qui tend chaque jour à se répandre, même parmi les honnêtes gens. Or, pour triompher des légendes, il faut des faits précis, et moi seul pouvais vous les fournir.

On m'accusait donc devant vous d'être *millionnaire*, *archimillionnaire* ; ce qui, au fond, ne serait pas pour me déplaire ; car, si j'avais ces millions-là, à coup sûr, j'en trouverais l'emploi. Mais je ne les ai pas, ou je ne les ai plus : ce qui est tout un ; car, au fur et à mesure que la charité et la foi des catholiques me les ont confiés, ils ont passé en constructions, en fondations d'œuvres, en pain de chaque jour, surtout en pain, puisque mon ministère apostolique ne s'exerce que parmi des pauvres.

La vérité, monsieur, est que, malgré toutes les apparences, je suis pauvre au point de devoir mendier le pain de nos missions, et en partie de mes diocèses, car j'en ai deux : Carthage et Alger.

Ce qui permet de tromper les simples, c'est que les propriétés acquises il y a déjà vingt ans, en Algérie, plus récemment en Tunisie, pour y établir mes œuvres, se voient aisément et qu'on ne peut voir, en même temps, ni que je m'en suis légalement et complètement dépouillé, ni surtout que leurs revenus sont sans aucune proportion avec les charges auxquelles elles doivent pourvoir.

En Algérie, j'ai acheté trois propriétés agricoles : une à la Maison-Carrée, de six cents hectares ; une à Kouba, de cent ; une aux Attafs, de treize cents environ. Elles étaient en friche et m'ont coûté peu dans ce temps-là. Je les ai fait cultiver et mettre en vigne pour une portion.

Mais ce qu'il faut ajouter, c'est qu'à peine ont-elles été mises en valeur, *je les ai légalement données :* celle des Attafs, en la distribuant avec titres de propriété aux orphelins arabes que nous y avons mariés, dans deux villages construits exclusivement pour eux et à nos frais ; celle de la Maison-Carrée, en la remettant à une société civile légalement constituée pour les missions de l'intérieur de l'Afrique ; celle de Kouba, en la remettant à la même société, pour les œuvres de charité, hôpitaux et écoles tenues par les sœurs en faveur des indigènes.

Mais ce n'est pas tout.

La société civile à laquelle j'ai tout donné n'en est pas plus riche pour cela. En passant au bureau de l'enregistrement et à notre caisse ; en voyant que ces biens sont hypothéqués pour la plus grande partie de leur valeur et que *tous leurs revenus réunis montent à peine au quart des dépenses* auxquelles ils devraient pourvoir. on doit reconnaître aussi combien elle est pauvre.

Pour quiconque est de bonne foi, c'est ce qu'il doit dire de *mes millions*, qui n'ont, comme vous le voyez, que deux torts ; c'est de n'être ni *millions*, ni *miens*.

Or, sur ces propriétés, il faut pourvoir :

En Algérie.

A l'*Ecole apostolique* de cent vingt enfants qui se préparent aux missions et dont aucun ne paye aucune pension quelconque ;

Au *Noviciat*, avec un personnel de plus de soixante personnes, Pères ou Frères ;

A l'*établissement de Taymount-Azouz*, dans la Kabylie ;

A *celui des Menguellat ;*

A *celui des Ouad'hias ;*

A *celui des Beni-Yenni ;*

A *celui de Djemâa-Sahridi ;*

A *celui des Beni-Ismaïl ;*

A *celui d'Iril-Ayl;*

Dans le Mzab, à *celui de Gardeia ;*

A Carthage, au *Scolasticat,* avec un personnel égal à celui du Noviciat d'Alger ;

A Tunis, *au collège français,* qui a coûté à lui seul aux missionnaires, terrain compris, près d'un million, et qui ne leur rapporte, jusqu'ici, que des dettes ;

A Jérusalem, *au collège pour les Grecs Melchistes,* où se forment des instituteurs et des prêtres parlant le français ;

A Malte, *au collège pour les jeunes nègres de l'intérieur de l'Afrique,* rachetés et amenés à grands frais pour y faire les cours de médecine et rentrer ensuite dans leur pays, dont ils peuvent seuls être les vrais conquérants ;

Dans l'Afrique équatoriale, à onze établissements autour du lac Nyanza ;

Autour du lac Tanganyka ;

Aux sources du Congo ;

Dans l'Ounyanyembé ;

A quatre vicariats apostoliques, dont chacun suffirait à tout absorber, car rien que ceux des grands lacs nous ont, pour une seule année, coûté *quatre cent mille francs.* Comment s'en étonner quand on sait ce qu'y ont dépensé les autres, le roi des Belges, par exemple, et les missionnaires anglais ?

Enfin, et pour abréger :

A une procure à Rome, avec une école française ;

A une procure à Paris ;

A une maison en Belgique, avec un petit noviciat ;

A deux autres maisons du même genre, en France.

En Algérie encore :

A un hôpital pour les indigènes ;

A cinq autres établissements, tous tenus par les Sœurs de la mission. Toutes ces maisons, sauf deux qui reçoivent une faible subvention de l'État, n'ont pour vivre, pour faire vivre, habiller et élever près de deux mille personnes, que les revenus des propriétés et les aumônes de la charité catholique.

Toutes, à ne les considérer que par ce côté, qui devrait toucher du moins le sentiment patriotique, sont destinés à servir la France en répandant sa langue, en honorant son nom : ce qui n'est jamais de trop nulle

part, mais ce qui s'apprécie mieux au dehors, où ce contrepoids est nécessaire.

Restent la Tunisie et Carthage. J'en suis archevêque, comme vous le savez, mais sans aucun traitement personnel, comme ne vous le savez sans doute pas et comme je viens de vous le dire.

J'ai déjà donné, dans une lettre publique, le détail de tout ce à quoi il a fallu ou il faut maintenant pourvoir :

Une cathédrale, qui est en construction ;

Un évêché avec son annexe, à Tunis ;

Un séminaire ;

Des églises paroissiales françaises ;

L'entretien d'un clergé ;

Celui d'*un refuge* et de plusieurs communautés charitables. Qu'il me suffise de dire que, pour une seule année, du 15 décembre 1885 au 15 décembre 1886, j'ai dû dépenser pour la Tunisie, en constructions ou en entretien du personnel de ces œuvres françaises et chrétiennes : 551,862 francs 59.

Voilà mes millions, monsieur.

Quand on en parle sans compter, on y croit presque, à force de l'entendre dire.

Quand on compte, vous le voyez, ce sont des millions à rebours.

Je suis bien persuadé qu'un financier se croirait ruiné à fond s'il devait équilibrer un budget dans de telles conditions. J'en penserais autant de moi-même si, à côté de *mes dépenses* comparées à *mes millions*, je n'avais pour m'encourager et m'aider sans cesse la charité des catholiques. C'est ce que comprennent les adversaires de nos œuvres. Aussi, ce qu'ils cherchent, en ce moment, c'est à inventer tout ce qu'ils pensent de nature à leur nuire.

Déjà une fois, dans le passé, j'ai été obligé de démasquer des manœuvres semblables à celles que vous avez combattues. On prétendait alors (c'était un journal de France) que j'avais été enrichi par des concessions gratuites de terres faites par le gouvernement de l'Algérie. Sans autre discussion, je répondis au journal à peu près ce qui suit. Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais je réponds du sens :

« Je confondrai d'un seul mot une telle histoire : par la présente lettre à laquelle j'entends donner une valeur légale, je déclare faire donation aux rédacteurs de votre journal de toutes les terres qui m'auraient été, à un titre quelconque, concédées par quelque gouverneur de l'Algérie que ce soit. Si la chose est vraie, vous voilà riche pour longtemps, et je n'ai que

des compliments à vous en faire. Mais si elle ne l'est pas, quel compliment méritez-vous?

Cela suffit pour un temps; mais voici qu'on recommence sur une échelle plus large encore.

Eh bien, monsieur, pour vous aider dans ma défense, je vous autorise à déclarer à ceux qui parleraient encore de mes millions, *que je m'engage ici, par écrit, à leur faire donation complète et gratuite de toutes les propriétés qui m'appartiendraient personnellement, soit en Afrique, soit ailleurs.*

Si cette donation, faite en mon nom, ne leur convient pas, je me fais fort d'obtenir de la société légale qui s'est constituée civilement pour soutenir, en Afrique, nos œuvres de missions ou de charité, et à laquelle j'ai légalement tout abandonné, *qu'elle remette également en pur don tous les biens qu'elle tient de moi, à quiconque s'engagera, sur de valables garanties, à verser chaque année, en retour, le quart de ce qui est nécessaire au maintien des œuvres de charité et d'apostolat dont elle a la charge.*

Encore une fois, voilà mes richesses!

A force de soucis et de peines, j'ai pu, par des moyens légaux, constituer une faible partie de ce qui est nécessaire aux œuvres dont j'ai la direction. A peine constituées, j'ai fait passer légalement ces ressources en des mains étrangères, et, chaque année, c'est de subventions bien insuffisantes et surtout des aumônes et de la charité que nos œuvres africaines doivent attendre, au jour le jour, *plus des trois quarts de leur budget.*

† CHARLES, cardinal LAVIGERIE,
archevêque de Carthage et d'Alger, primat d'Afrique.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AMIS; par Edmond Haraucourt. Un vol. in-18 jésus de 415 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE DE FRANCE et des maisons souveraines de l'Europe pour 1886 (42me année), publié par M. Borel d'Hauterive, ancien professeur suppléant à l'école des Chartes. Un vol. in-18 jésus de XVI-380 pages. Prix : 5 fr.

A TRAVERS LA VIE, par Mme Louise d'Alq. Un vol. in-32 de XVI-300 pages. Prix : 4 fr.

AU MEXIQUE (1862) : Combats et retraite des six mille; par le prince Georges Ribesco. Dessins de P. Jazet. Un vol. in-8o de 286 pages avec 24 gravures et cartes. Prix : 20 fr.

BRÈCHE AUX LOUPS (la); par Adolphe Racot Un vol. in-18 jésus de 415 pages. Prix : 3 fr. 50

CEUX QUI NOUS AIMENT ET CEUX QUE NOUS AIMONS; histoires vraies par Mme de Witt, née Guizot. In-16 de 328 pages. Prix : 2 fr.

CHANT DE L'ALOUETTE (le), idylle, par G. Cassot avec une préface par Henry Fouquier. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

CHEZ PADDY, par le baron E. de Mandat-Grancey. Dessins de L. Moulignié. Un vol. in-18 jésus de 330 pages. Prix : 4 fr.

CHOSES VUES — impressions et souvenirs — par Victor Hugo. Un vol. grand in-8e cavalier. Prix : 7 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

COMÉDIENS HORS LA LOI (les), par Gaston Maugras. Un vol. in-8e de VI-497 pages. Prix : 7 fr. 50

Cornaline la dompteuse, par Fortuné du Boisgobey. Un vol in-18 jésus de 323 pages. Prix : 3 fr. 50

Dossier du général Boulanger (le), par un Curieux. Un vol. in-18 jésus, illustré de nombreux dessins dans le texte et hors texte, de fac-similé, de caricatures en couleurs. Prix : 3 fr 50

Église et l'État en Angleterre (l'), depuis la conquête des Normands jusqu'à nos jours ; par Albert du Boys. Un vol. in-18 jésus de vii-415 pages. Prix : 4 fr.

État et l'Église (l'), essai d'une séparation libérale ; par G. du Petit-Thouars. In-8° de 169 pages. Prix : 3 fr.

Filles du monde, roman, par Camille Oudinot. Un vol in-18. Prix : 3 fr. 50

Garcia Moreno, président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien (1821-1875), par le R. P. A. Berthe, de la congrégation du T. S. Rédempteur. Un vol. in-8° de 820 pages avec portrait et carte. Prix : 7 fr.

Histoire des religieuses hospitalières de saint Joseph (France et Canada) ; par M. E.-L. Couanier de Launay, chanoine honoraire, hagiographe du diocèse de Laval. Deux vol. in-8°, t. I, lx-303 pages et portrait ; t. II, 415 pages et portrait. Prix : 12 fr.

Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité, par le docteur Ozam, professeur à la faculté de médecine de Bordeaux. Préface par le professeur J. M. Charcot, de l'Institut. Un vol. in-18 jésus de 284 pages. Prix : 3 fr 50

Initiation sentimentale, par Joséphin, Peladan. Un vol. grand in-16 Prix : 2 fr.

Journal d'un mandarin. Lettres de Chine et documents diplomatiques inédits, par un fonctionnaire du céleste empire. Un vol. in-18 jésus de vii-314 pages. Prix : 3 fr. 50

Manuel de politique, par V. Guichard. Un vol. in-18 jésus de xii-328 pages. Prix : 3 fr.

Mélanges critiques : Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About ; par Emile Montégut. Un vol. in-18 jésus de 369 pages. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque variée*)

Mémoires du prince Adam Czartoriski et correspondance avec l'empereur Alexandre Ier. Préface de M. Ch. de Mazade, de l'Académie française. Deux vol. in-8°. T. I, xxiv-338 pages ; t. II, 400 pages. Prix : 15 fr.

Mission de l'Esprit Saint dans les ames (la) ; par S. E. le cardinal Henry Edouard Manning, archevêque de Westminster. Traduit de l'anglais sur la 3me *édition*, avec l'autorisation de l'auteur, par K. Mac-Carthy. Un vol in-18 jésus de x-419 pages Prix : 3 fr. 50

Monsieur Maurice, par Marie Robert Halt. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Nés Michon, par Henry de Pène. Un vol. in-18 jésus de 332 pages. Prix : 3 fr 50

Nervosisme et névroses : Hygiène des énervés et des névropathes ; par le docteur A. Cullerre, correspondant de la Société médico-psychologique. Un vol. in-18 jésus de 320 pages. Prix : 3 fr 50

Œuvre d'A. de Lamartine (l') extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse, avec une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur, par G. Robertet, chef de bureau au ministère de l'instruction publique. Un vol. in-18 jésus de xvi-482 pages. Prix : 3 fr. 50

Œuvres d'A. de Lamartine. Nouvelles confidences. Petit in 12 de 322 pages. Prix : 6 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

Œuvres poétiques de Jules Breton (1867-1886), les champs et la mer, Jeanne. Petit in-12 de 319 pages et portrait de l'auteur. Prix : 6 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

Œuvres posthumes et correspondances inédites de Charles Baudelaire. Précédées d'une étude biographique par Eugène Crépet. Un vol. in-8° de civ-339 pages avec portrait et fac-similé de Ch Baudelaire. Prix : 10 fr.

Ornement polychrome (l') 2me série, 120 planches en couleur, or et argent (art ancien et asiatique, moyen âge, renaissance, xvii, xviii et xixme siècles). Recueil historique et pratique, avec des notices explicatives, publié sous la direction de M. A Racinet. Livraisons 6, 7, 8, 9 et 10 (fin) ; grand in-4° de 141 pages et 60 planches. Chaque livraison. Prix : 20 fr.

Pauvre petite : avec un sonnet de Paul Bourget. Un vol. in 16 de 141 pages. Prix : 3 fr 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Philosophie d'une femme (la) par Mme Louise d'Alq. Un vol in-16 de iv-260 pages Prix : 6 fr.

(*Bibliothèque des dames*)

Pique-nique, conte et nouvelles ; par MM. Audebrand, Fortuné du Boisgobey, de Cherville, Claretie, E. Daudet, E. Gonzalès, E. Moret, Richebourg, Theuriet, etc. Un vol in-18 jésus de 419 pages Prix : 3 fr. 50

Plus jolie femme de Paris (la) par Marie Colombier. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Pratique de l'enseignement chrétien (la) d'après les vrais principes, faisant suite à la pratique de l'éducation chrétienne ; par le P. A. Monfat. Histoire et philosophie. Un vol. in-18 jésus de xiii-487 pages. Prix : 3 fr. 50

Première fois (la), par René Maizeroy. (Suivi d'autres nouvelles.) Un vol. in-18 jésus de 287 pages. Prix : 3 fr. 50

Première passion (la), par Léon Tyssandier. Un vol. in-18 jésus de xi-305 pages Prix : 3 fr.

Prince de Bismarck (le), sa vie et son œuvre ; par Mme Marie Dronsart. Un vol. in-18 jésus de ix-390 pages. Prix : 3 fr. 50

Professeur (le), roman anglais : par Currer Bell. Traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Henriette Loreau. Un vol. in-18 jésus de 303 pages Prix : 1 fr. 25

(*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*)

Propos d'exil, par Pierre Loti. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

Que faire ? par le comte Léon Tolstoï. Première traduction française par Marina Polonsky t Debarre. Un vol in-18 jésus de 281 pages. Prix : 3 fr. 50

Raphaël ; pages de la vingtième année par Alphonse de Lamartine, édition illustrée de 10 compositions de A. Sandoz, gravées à l'eau-forte par Champollion. Un vol. in-8°. Prix : 25 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Richard Wagner et le drame contemporain ; par Alfred Ernst Introduction par L. de Fourcaud. Un vol. in-18 jésus de xii-331 pages. Prix : 3 fr. 50

Roman d'un roi (le) par ***. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

Scorpion (le), par Marcel Prévost. Un vol. in-18 jésus de 353 pages. Prix : 3 fr. 50

Simple histoire ; roman traduit du russe par E. Halpérine. Deux vol in-18 jésus Prix : 6 fr.

Société de Paris (la), premier volume, le grand monde ; par le comte Paul Vasili Un vol. grand in-8° de 481 pages. Prix : 6 fr.

Souvenirs de Mme Vigée Lebrun, de l'Académie royale de Paris, de Saint Luc de Rome, etc. Deux vol. in-18 jésus. T. I, 369 pages ; t. II, 384 pages Prix : 7 fr.

Un hiver au Cambodge, souvenirs d'une mission officielle remplie en 1881 ; par M. Edgard Boulangier, ingénieur des ponts et chaussées. Un vol. in-4° de 400 pages avec gravures. Prix : 5 fr. 50

Valneige, par Louis Enault. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque variée*)

Voyages du canot en papier le « Qui-Vive », par Tanneguy de Wogan Un vol. in-16. Prix : 4 fr.

Le Gérant : F. Wattelier.

Tome XXII. N° 7 Juillet 1887

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA BÊTE, par VICTOR CHERBULIEZ, de l'Académie française. Un volume in-12 de 354 pages. Prix : 3 fr. 50

Comme autrefois Jules Sandeau, M. Victor Cherbuliez est aujourd'hui le romancier attitré de la *Revue des Deux-Mondes*. Il faut même croire qu'il lui est très supérieur, puisque ses romans ont eu plus d'éditions que ceux de l'auteur de *Sacs et parchemins*, et que la valeur des œuvres littéraires a maintenant pour étalon — c'est M. Léon Say qui a posé cette règle en pleine Académie — le nombre des exemplaires vendus. Cela ne laisse pas d'être commode, et notre rôle, à nous autres critiques, se trouve étrangement simplifié. Autrefois, quand on voulait comparer deux ouvrages, il fallait les lire avec soin, peser le fort et le faible de chacun d'eux, établir une exacte balance entre les qualités et les défauts. Aujourd'hui, point n'est besoin de prendre tant de peine. On compte le nombre des *mille*, on additionne, et tout est dit. Que me parlez-vous de Sainte-Beuve ou de Pontmartin ? Combien *le Maître de forges*, de M. Georges Ohnet, a-t-il eu de *mille ?* — Cent quatre-vingts ! — Et combien le *Médecin de campagne*, de Balzac ? — Neuf *mille* seulement. — Donc le roman de M. Ohnet est supérieur vingt fois à celui de Balzac.

A l'avenir, plus de difficultés, plus de discussions, plus de vaines polémiques. Voici, par exemple, M. Cherbuliez. Il a publié vingt romans, je ne les ai pas lus ; qu'importe ? Je n'en suis pas moins en mesure de donner à chacun de ces romans un numéro d'ordre, et, sans hésiter un instant, je les classe de la manière suivante : — *Le Comte Kostia* (onze mille) ; — *Le Roman d'une honnête femme* (dix mille) ; — *Miss Rovel* et *la Ferme du Choquard*, ex æquo (huit mille) ; — *L'Aventure de Ladislas Bolski*, *Olivier Maugant*, *Noirs et rouges*, ex-æquo (sept mille) ; *Samuel Brohl et Cie*, *l'Idée de Jean Têterol*, *Méta Holdenis ; Paule Méré*, ex-æquo (six mille) ; *le Fiancé de Mlle Saint-Maur* (cinq mille) ; — *la Revanche de Joseph Noirel*, *Prosper Randoce*, ex-æquo (quatre mille) ; -- *Amours fragiles* (trois mille).

Mais voici où mon cas devient embarrassant. Ayant à rendre compte du dernier roman de M. Cherbuliez, intitulé *la Bête*, je me fais envoyer le volume à la campagne, je l'ouvre à la première page, et je constate avec désespoir qu'elle ne peut me fournir aucune indication utile. J'ai sous les yeux la première édition, le premier *mille*, ce qui ne m'apprend absolument rien. Impossible de faire usage, dans ce cas particulier, de la recette générale de M. Léon Say.

Puisque ce précieux élément d'appréciation me fait défaut, force en est bien de revenir à l'ancienne méthode, de demander au livre lui-même, à l'étude des personnages, à l'analyse des caractères, à l'examen du style, les motifs de mon jugement. C'est le *vieux jeu*, hélas! C'est suranné, presque ridicule; mais que voulez-vous? cette méthode, pour antique et démodée qu'elle soit, a encore du bon.



Sylvain Berjac, le héros de *la Bête*, est le fils de Jean Berjac, lequel est le vigneron le plus habile de toute la Saintonge. Élève au collège de Bordeaux, il est à la veille de passer son examen de bachelier, lorsque son père, dont le phylloxera vient de ravager les vignes, le fait revenir à la maison. Que le lecteur pourtant se rassure; lorsque le jour viendra où il prendra fantaisie à Sylvain Berjac d'écrire son journal, ce bachelier manqué se piquera d'érudition et de beau style; il visera à l'effet, soignera ses périodes, cherchera le mot de la fin, et, ma foi, il se trouvera qu'il écrit comme un académicien, comme M. Cherbuliez lui-même.

Le vieux Berjac, aidé de son fils, entreprend contre le phylloxera, l'oïdium, le gribouri et la pyrale, une lutte héroïque, quelque chose d'épique et de formidable, comme le combat de Gilliatt contre les pieuvres de la Manche, dans les *Travailleurs de la Mer*. Il sort vainqueur de ce combat, dont la fortune est le prix, et, lorsqu'il meurt, il laisse à son fils vingt-cinq mille francs de rente en bons titres, sans parler des vignes, dont le produit est supérieur encore. Sylvain fait bâtir, au milieu de ses clos, une maison qu'il nomme Mon-Cep, et dans ce joli cottage, « propret, commode, bien distribué, bien planté », il déploie les qualités d'un vrai héros de roman. Il sacrifie, sans hésiter, soixante mille francs pour sauver de la ruine un camarade de collège, Félicien Jalizert. Mme Jalizert se jette à sa tête et dans ses bras; il la repousse et fait retraite en disant à la dame : « Excusez-moi, mon maître-valet m'attend. »

Pour couronner ce cours de morale en action, notre Sylvain prend le parti de se marier. Il épouse la fille de son voisin de campagne, Mlle Her-

mine de Roybaz. Malheureusement, parait-il, dans le roman comme au théâtre, il est de rigueur que ces alliances de la rôture avec la noblesse tournent à mal. Toujours Georges Dandin est trompé par Mlle de Sotenville. Un beau soir, Sylvain Berjac, venu à la ville pour y terminer une affaire qui devait le retenir deux ou trois jours, rentre inopinément au logis, après avoir mené à bien plus rapidement qu'il ne l'espérait l'affaire qu'il avait à traiter. On ne l'attend pas à Mon-Cep, et il surprend sa femme en tête-à-tête avec un petit cousin que, l'année précédente, à Royan, il avait retiré du fond de l'eau, non sans courir lui-même risque de se noyer. Il brise deux ou trois côtes au petit cousin, met sa femme à la porte et intente contre elle une action en divorce. C'est à ce moment que lui vient l'idée d'écrire son journal. Ce journal d'un mari trompé est bien la chose la plus drôle — et la plus invraisemblable. Lorsque Sylvain Berjac prend la plume, quelques jours à peine se sont passés depuis la nuit terrible qui a brisé son bonheur et l'a réduit au plus affreux désespoir. Cela ne l'empêche pas de faire de l'esprit, de chercher les tours les plus piquants, de courir après le mot, d'aiguiser ses traits et de quintessencier ses pensées. On en pourra juger par quelques traits pris au hasard :

« Ma bonne mère *nettoyait* chaque matin *ma conscience avec autant de soin qu'elle écurait sa vaisselle*, et Dieu sait que sa vaisselle, comme ma conscience, étaient reluisantes de propreté. »

Le phylloxera a fait beaucoup de tort à Sylvain, mais Sylvain est une si bonne âme qu'il n'en veut pas au maudit insecte : « Le phylloxera m'a fait beaucoup de tort; si petit que soit un insecte, il faut bien qu'il mange, et chacun mange ce qui lui convient. »

Au cours de son récit, il fait sa profession de foi religieuse : « Je respectais infiniment Dieu le Père; je m'occupais peu du Fils et pas du tout du Saint-Esprit. »

Avant son mariage, il vivait un peu en sauvage. Il n'en va plus de même après la cérémonie, et, grâce à la belle Hermine, les amis et les hôtes abondent à Mon-Cep : « Je ne dînais plus seul; *j'avais procuré de la compagnie à mon assiette* »

Mais voici venir la nuit fatale, l'heure sombre où vont se briser tous les bonheurs, tous les amours du malheureux Sylvain. Il rentre chez lui, à pied, le bâton à la main, et de cette nuit horrible notre homme, dans son journal, fait une description charmante et telle que la pourrait écrire un artiste épris de son art et libre de toute autre préoccupation :

« La lune, dans son décours, venait de se lever, l'horloge de mon village sonna minuit, et au même instant un chien de ferme se mit à aboyer, puis

un second, puis un troisième... C'était sans doute à la lune qu'ils en avaient, n'ayant jamais pu se réconcilier avec cette face blême où je croyais voir, en cet instant, le divin visage d'une bonne Providence, se levant sur les collines pour regarder le monde qu'elle a créé et s'assurer que tout, les choses comme les cœurs, était en ordre et à sa place. J'aperçus enfin ma maison, dont les girouettes jetaient des étincelles et dont les murailles toutes blanches brillaient comme de l'argent... »

Enfin le voilà à la porte de sa chambre; il entend des bruits étranges, un chuchotement mêlé de petits rires étouffés. Il reconnaît la voix de fausset du petit cousin; sans doute, cette fois, il va éclater, rugir. Allons donc! il continue à faire de l'esprit à la façon de M. Cherbuliez, envers et contre tous. Il en fait même contre sa porte, qui n'en peut mais : « Mes bras et mes jarrets étaient d'acier; d'une seule poussée de genou j'enfonçai ma porte, *qui avait l'insolence de me résister.* »

Ah! mon pauvre Sylvain Berjac! George Dandin était moins ridicule que vous : lui, du moins, en pareille rencontre, ne s'avisait pas de faire de l'esprit!

***

Cependant l'instance en divorce suit son cours; après des mois de « mortelle attente », pendant lesquels Sylvain Berjac a continué de tenir son journal et de l'émailler des traits les plus spirituels, il obtient des juges du tribunal de Saintes « un jugement qui admet le divorce contre Mme Hermine de Roybaz, sa femme, et l'autorise à se retirer devant l'officier d'état civil pour le faire prononcer. »

Ce jour-là, on vida force verres à Mon-Cep; les meilleurs vins de Saintonge circulèrent autour de la table, et Sylvain porta un toast à M. Gustave Naquet, « au législateur divinement inspiré qui inventa le divorce et pourvut à la protection des honnêtes gens contre les coquines et leurs petits cousins! »

Le châtelain de Mon-Cep, a fait maison nette; mais il a confié sa ferme à maître Gabelin, sans se douter que ce brave homme avait une fille, Mlle Zoé, qui venait de terminer son apprentissage de couturière. Mlle Zoé Gabelin ne perd pas son temps, et elle a vite fait de renouveler auprès de Sylvain Berjac les tentatives de Mme Félicien Jalizert. Le résultat est le même. L'incorruptible Sylvain repousse les avances de Mlle Zoé, la dote richement et la marie à un honnête forgeron. Vienne le mois de novembre prochain, et je ne désespère pas de voir l'Académie française décerner une double couronne au fils de Jean Berjac: un prix de littérature à

l'auteur du *Journal*, un prix de dévouement et de vertu au vigneron qui sauve les petits cousins en passe de se noyer, qui paye les dettes des camarades de collège à la veille de faire faillite, qui dote les couturières et les marie à des forgerons.

En attendant que l'Académie, sur le rapport de M. Cherbuliez, lui rende la justice qui lui est due, Sylvain se livre avec son ami Théodule — encore un camarade de collège qui a mal tourné et qui est venu prendre gîte à Mon-Cep — à d'interminables conversations philosophiques, morales et religieuses. Elles ne laissent pas à la longue d'ennuyer un peu l'ancien mari de Mlle de Roybaz, qui trouve heureusement une diversion dans l'arrivée à Cloville, à deux kilomètres de Mon-Cep, d'un Parisien, M. Richard Havenne, et de sa fille Mlle Louise. M. Havenne est un vieux bureaucrate, ancien chef de division de je ne sais quel ministère. Il vit très retiré, dans une maison rustique, presque un logis de paysan, seul avec sa fille, dont les beaux yeux ne laissent point insensible l'honnête Sylvain, lequel écrit sur son journal, avec cette préciosité dont ses malheurs n'ont pu le guérir : « Jadis, dans une vallée des Cévennes, où j'étais allé enterrer un oncle de mon père, j'ai vu un rocher de granit au bord d'un ruisseau, qui jour et nuit le lavait de son eau bien courante. Ce rocher avait la même couleur que les yeux de Mlle Louise et le ruisseau qui le lavait n'était ni plus frais ni plus limpide que son regard.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

Si sauvage que soit M. Havenne, on ne laisse pas de voisiner un peu; il arrive d'ailleurs que le vigneron millionnaire rencontre parfois Mlle Louise dans les chemins, si bien qu'un jour, à eux deux, ils ramassent sur la route un abominable ivrogne, le vannier Balthazar, et, le tenant, l'un par la tête, l'autre par les pieds, ils le rapportent à sa maison. A quelque temps de là, l'ancien époux de Mlle Hermine de Roybaz se décide à demander la main de Mlle Havenne; mais au moment d'envoyer sa lettre, il apprend que la fille de l'ex-chef de division vient de faire un gros héritage. Sans hésiter, il déchire son épître et laisse le champ libre aux coureurs de dots, au docteur Hervier et à son ami Théodule. Le vent tourne; un nouveau testament ramène à des proportions modestes la fortune de Mlle Havenne. Théodule et le docteur Hervier battent en retraite ; Sylvain se montre alors ; le vin de Saintonge coule à flots à Mon-Cep et à Cloville, et le roman se termine par un second mariage. Espérons que ce sera le dernier.

*
* *

George Sand comparait un jour un pauvre diable de critique, lequel s'était donné beaucoup de mal pour analyser un de ses romans, à un homme qui taillerait un chêne pour en faire des allumettes. M. Cherbuliez me pardonnera-t-il d'avoir fait des allumettes avec son cep de vigne ? Je soupçonne que, s'il nous a conté cette histoire, assez vulgaire en somme et absolument dénuée d'intérêt, ce n'est pas seulement pour le plaisir d'écrire quelques pages ingénieuses et spirituelles, c'est surtout pour avoir occasion d'exposer ses idées sur la société et la religion, sur la philosophie et la science. Ce sont à chaque instant des dissertations sans fin sur les sujets les plus délicats.

Cherbuliez a beaucoup lu, il a pris beaucoup de notes; il est de ceux qui n'aiment pas à rien perdre, et il verse dans son roman tout son panier de notes, sans même nous faire grâce des épluchures. L'un après l'autre, ses personnages s'attellent à la besogne et travaillent dans la vigne du seigneur de Mon-Cep. Tous d'ailleurs s'accordent à professer les doctrines les plus matérialistes. Quelques-uns, et en particulier l'aimable Théodule, ne se refusent pas le plaisir d'enseigner des théories parfaitement immorales, sans même se donner la peine de les recouvrir avec les feuilles de vigne qu'ils ont là cependant sous la main.

Hélas ! que nous voilà loin des romans de ce pauvre Jules Sandeau ! Et quel chemin la *Revue des Deux-Mondes* a parcouru depuis les jours heureux où elle publiait ce récit honnête et pur, ce conte aimable, ce livre exquis, le *Docteur Herbeau !*

Quelques lecteurs me demanderont peut-être quelle est cette « bête » que M. Cherbuliez a prise pour sujet de son roman.

Est-ce l'épouse divorcée, la méchante femme qui a si indignement trompé Sylvain Berjac ? On le pourrait croire, d'après les paroles qui terminent le livre. Francine, la vieille servante de Sylvain, lui fait cette question, en essuyant, avec son mouchoir à carreaux les verres un peu troubles de ses lunettes : « Monsieur, qu'est-ce qu'une brebis noire ? » — « Ma bonne vieille, répond Berjac, il en est une que tu connais bien. La dernière fois qu'elle est venue ici, elle y a laissé une maudite odeur de musc, et c'est d'hier soir seulement que ma maison sent bon. »

D'autres passages tendraient à faire croire que « la bête » n'est autre chose que Mylitta, la grande déesse, à l'occasion de laquelle M. Cherbuliez se livre à une véritable débauche d'érudition : « Babylone l'adorait sous le nom de Mylitta, la Phénicie sous le vocable d'Aschera-Astarté. Elle s'appelait Anaït en Cappadoce, Omphale en Lydie, Amma chez les Phrygiens, Derketo chez les Philistins, etc. Elle avait à Pédase une prêtresse qui,

à la veille d'une catastrophe, prenait subitement de la barbe .. » Sur le chapitre de Mylitta-Aphrodite-Vénus, ce brave Sylvain est inépuisable, et à la fin d'un dîner, pendant lequel il a bu plus copieusement que d'habitude, il porte un toast à sainte Mylitta.

Je ne suis pas bien sûr pourtant que la « bête » de M. Cherbuliez ne soit pas tout simplement celle dont parle Xavier de Maistre dans le *Voyage autour de ma chambre*. « Je me suis aperçu, par diverses observations, dit Xavier de Maistre, que l'homme est composé d'une âme et d'une *bête*.. Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière l'*autre*. C'est fort bien, mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la *bête* qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est l'*autre*, et qui nous lutine d'une manière si étrange... » Sylvain Berjac, dans son journal, a lui aussi un chapitre sur l'*autre;* mais j'estime qu'il a eu tort de reporter ainsi notre souvenir sur le livre de Xavier de Maistre. Né hors de France tous les deux, élevés l'un à Genève, l'autre à Chambéry, ils ont pris rang parmi nos bons écrivains. Seulement, tandis que Xavier de Maistre a écrit en se jouant trois ou quatre petits chefs-d'œuvre, M. Victor Cherbuliez, malgré toute la peine qu'il se donne, n'a pu encore parvenir à écrire un vrai livre, un livre destiné à vivre. L'auteur de la *Bête* a trop d'esprit. Qu'il apprenne de Xavier de Maistre que le véritable esprit consiste à ne point courir après l'esprit des autres et à ne point faire montre de celui qu'on a.

EDMOND BIRÉ.

HISTOIRE DE MARGUERITE DE VALOIS, reine de France et de Navarre, par le comte LÉO DE SAINT-PONCY. Deux volumes in-12 de 542-590 pages. Prix : 8 francs

La reine Marguerite a fini ses jours le 27 mars 1615. Après avoir compté de nombreux adorateurs en son vivant, elle en a trouvé un nouveau, 250 ans après sa mort, vrai chevalier de la beauté, partisan du culte des dames, mais d'un culte platonique et même un peu précieux. Ne nous en plaignons pas puisque cet enthousiasme attardé nous a valu une étude sinon parfaite au moins sérieuse sur cette princesse, qui possédait des côtés non seulement brillants, mais vraiment grands et vraiment royaux.

Marguerite de Valois fut le septième des dix enfants du roi Henri II et de Catherine de Médicis. Elle naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 14 mai 1553, et fut élevée dans cette résidence royale par Charlotte de Vienne, femme de Joachim de Chabannes de Curton. De sa première éducation, elle retint un amour sincère pour l'orthodoxie religieuse. Les scandales de la cour et les entraînements de sa nature ne lui permirent point d'y

joindre la pratique de la chasteté, bien que sur ce point elle ait été odieusement calomniée, comme le montre très clairement M. de Saint-Poncy. Sa première inclination fut pour Henri de Guise, le fils du héros qui avait rendu Calais à la France et qui succomba sous les coups des protestants. Mais la politique se mit à la traverse de cette liaison favorisée d'abord par la politique. Catherine de Médicis et Charles IX obligèrent Marguerite à épouser Henri de Bourbon, roi de Navarre. Catherine vit bientôt qu'elle s'était trompée dans les calculs qui lui avaient dicté ce mariage.

Jalouse de l'influence excessive de Coligny, elle chercha à le faire assassiner. Le coup ayant manqué, pour se mettre à l'abri des vengeances des Huguenots et de la fureur de son fils, elle commanda la Saint-Barthélemy. M. de Saint-Poncy montre à l'évidence que ce massacre ne fut point prémédité. Tout en n'accordant pas une confiance illimitée aux prétendues confidences faites par Henri III, roi de Pologne, à son médecin Miron, il ne les rejette pas assez résolument. Henri de Navarre abjura le protestantisme pour sauver sa vie : il n'en fut pas moins retenu près de Charles IX, prisonnier de fait, lui et la reine Marguerite Henri ne recouvra sa liberté que le 3 février 1576 Sa femme n'eut pas la permission de le suivre. Henri III et Catherine de Médicis lui accordèrent seulement l'autorisation d'aller dans les Pays-Bas préparer les voies aux entreprises de son frère le duc d'Alençon. Son retour, à travers des partis en armes les uns contre les autres, ne fut pas sans danger. Revenue à la cour, elle favorisa la nouvelle fuite du duc d'Alençon. Puis, rentrée en grâce auprès d'Henri III, elle en obtint la permission de rejoindre son mari.

Marguerite arriva à Nérac le 3 février 1579 et y tint sa cour jusqu'au 26 janvier 1582, plus heureuse qu'à aucune époque de sa vie, malgré les infidélités de son époux. De retour à Paris où Henri III comptait sur son concours pour dissiper la ligue de ses ennemis, elle ne tarda pas à retomber dans la disgrâce, et son frère ne craignit pas de l'accuser d'adultère avec de Harlay-Chanvallon. Chassée de la cour, elle fut un moment repoussée par Henri IV. Mais elle revint s'installer à Nérac, à la fin de mars 1584.

La mort du duc d'Alençon (8 juin 1584) ajouta aux difficultés que suscitait déjà entre le roi et la reine de Navarre une moralité des moins sévères et au sujet de laquelle Marguerite surtout se montrait d'une indulgence à peine compatible avec sa dignité Déjà séparée de son mari par les intérêts religieux, elle devenait en quelque sorte sa rivale politique, elle représentait la lignée ancienne des Valois, lui la lignée nouvelle des Bourbons. La division arriva au point que la reine dut se réfugier à Agen (19 mars 1585). Mais sur le point de tomber entre les mains de Matignon, gouver-

neur de Guyenne pour son frère, elle s'enfuit à Carlat dans la Haute-Auvergne et y séjourna du 30 octobre 1585 au 14 octobre 1586. L'arrivée de Joyeuse dans le pays la contraignit à sortir de cette résidence pour s'enfermer dans le château d'Usson où on prétendait la retenir prisonnière, mais où elle ne tarda pas à y rester dame et maîtresse. Grâce à Jean de Beaufort-Canillac, qui rougit de jouer au profit des autres le rôle de traître et et de geôlier, Marguerite resta dans son imprenable forteresse du 13 novembre 1586 jusqu'au mois de juin 1605. Elle fut une des premières à reconnaître Henri IV comme roi de France dès que ce prince eut adjuré le protestantisme. Désespérant de lui donner un héritier, elle n'opposa aucune résistance à ses démarches pour obtenir un divorce qui lui permit de se remarier avec une princesse digne du trône. Dès avant son abjuration, Henri IV avait fait demander la main de Marie de Médicis; — mais le grand-duc de Toscane répondit au roi qu'il n'entendait pas donner sa nièce à un prétendant excommunié, huguenot et, qui pis est, déjà marié. Quand Henri IV eut abjuré et que Rome l'eut absout des censures et délié des nœuds d'un mariage mal assorti, le grand-duc se montra moins difficile; Marie de Médicis devint reine de France. Marguerite s'attacha aux enfants du roi et légua au dauphin son apanage vraiment princier. Cette libéralité fut peut-être le prix de son retour au château de Madrid, d'abord (19 juillet 1605); puis à Paris même où elle habita premièrement l'hôtel de Sens (vers le mois de décembre 1605), et ensuite la rive opposée, entre la rue de Seine, la rue des Saints-Pères et la rue Jacob.

La reine de Navarre consentit à paraître au couronnement de celle qui l'avait remplacée ; couronnement sitôt suivi par le meurtre du roi.

La vie de Marguerite s'acheva dans un mélange de bonnes œuvres et de galanteries attardées qui semblent avoir été un peu plus loin que n'aime à le supposer M. de Saint-Poncy. Elle mourut le 27 mars 1615, laissant une grande réputation de bonté et d'une générosité qui pouvait s'appeler de la profusion, longtemps admirée et toujours aimée de ceux qui la connurent.

LE GÉNÉRAL ABDELAL, par M. le comte de Margon, chef d'escadron au 8[me] chasseurs. Un volume in-12 de 330 pages. Prix : 3 fr. 50

Le père d'Abdelal était chef des Mamelucks et agha des janissaires du Caire, lorsque l'armée française débarqua en Égypte sous les ordres du général Bonaparte. Rallié à l'empire, il vécut heureux et à l'abri du besoin, grâce aux faveurs de l'empereur, qui n'oublia jamais les services que lui avait rendus l'ancien gouverneur du Caire. Lorsque son père mourut,

Louis Abdelal eut pu arguer de sa qualité de fils d'étranger pour éviter le service militaire. Emmené en Algérie comme interprète, remplissant une mission dans les bureaux, il n'a de cesse qu'il ne soit devenu soldat et, en 1837, il s'engage comme simple cavalier dans les escadrons de spahis du commandant Yusuf. Sa vie n'est composée que de brillants faits d'armes, et nous le retrouvons général de brigade à la bataille de Coulmiers qui eût pu devenir une défaite complète pour l'armée allemande si le général Reyau, le supérieur de Louis Abdelal, eut suivi le conseil de son inférieur.

M. le député Charles Dupuy vient précisément de présenter à la Chambre un amendement ainsi conçu, à l'article 1er de la loi militaire en discussion actuellement : « Est Français tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né. » M. Dupuy s'est contenté de rappeler brièvement dans la séance du 19, présent mois, les excellentes raisons qu'il avait apportées précédemment à l'appui de son amendement. Il avait dit, dans la séance du 7 juin : « Il y a maintenant en France 1 étranger sur 34 habitants ; mais la proportion est beaucoup plus forte dans les départements-frontières. Des hommes qui recueillent tout le bénéfice de la communauté française, qui font concurrence à nos ouvriers, à nos employés, qui profitent de nos hôpitaux et de nos écoles, excipent ensuite de leur extranéité pour se soustraire à toutes les obligations militaires. »

Si je m'étais occupé de cette question, j'aurais ajouté purement et simplement après les mots « qui lui-même y est né » ceux-ci : « Il devra le service militaire à la France, à moins qu'il ne prouve qu'il a été incorporé dans l'armée de la nationalité dont il se réclame. »

N'est-il pas curieux, en effet, que des gens puissent échapper de père en fils aux charges qui frappent sur les autres à quelque nationalité qu'ils appartiennent ?

Mais revenons à Louis Abdelal. Ce général, d'une bravoure et d'une intelligence hors de pair, était, chose rare, d'une modestie extrême, et, lorsque le 23 novembre 1871, il fut promu commandant du 18e corps d'armée qui venait d'être formé, il déclina l'honneur de ce poste : « Tout bien réfléchi, je suis parti pour Orléans, me suis arrêté chez le général d'Aurelle et lui ai déclaré que j'étais on ne peut plus honoré de la preuve de confiance dont j'étais l'objet, mais que je ne me sentais pas l'aptitude nécessaire pour remplir convenablement la haute mission qui m'était confiée. Pour commander une armée, un corps d'armée, ajoutai-je, il faut avant tout être initié à tous les détails de l'art militaire ; et, sous ce rapport, mes connaissances laissent à désirer ; je croirais manquer à l'honneur, à mes devoirs, si, par amour propre ou par ambition, j'acceptais une situa-

tion qui pourrait plus tard compromettre le succès de nos armes ou le sort des troupes confiées à mon commandement.

Cet acte de désintéressement personnel au milieu de cette curée de Tours n'est-elle pas un des plus beaux fleurons de la gloire d'un général peu connu du public, mais très apprécié dans l'armée et mort aujourd'hui? M. de Margon a fait œuvre de justice en mettant en relief la vie de ce vaillant modeste, son livre très intéressant et écrit d'une plume très littéraire, offre un véritable plaisir pour les lecteurs qui aiment les récits militaires.

LES GRANDS GÉNÉRAUX DE LOUIS XIII. Notices historiques par M. D. DUSSIEUX. Un volume in-8° de XXII-392 pages. Prix : 3 fr 50

Dans son *Parallèle des trois rois*, Saint-Simon présente Louis XIII comme un prince vaillant, maître de son royaume et de lui-même, ne pliant pas toujours ni facilement sa volonté. Les travaux historiques contemporains ont donné raison à Saint-Simon et la légende qui faisait de ce prince un roi fainéant gouverné par un maire du palais, n'est plus acceptée que par les *attardés* de l'histoire.

Ce n'est qu'incidemment que M. Dussieux aborde ce sujet, son objectif est de mettre en lumière les grands généraux de ce règne et de raconter leurs victoires insuffisamment connues.

Ces biographies militaires sont au nombre de dix-huit; elles ont pour objet : le comte Henri de Schomberg, M. de Toiras, le baron de Bassompierre, le marquis de Créqui, le marquis de Brézé, le duc de Rohan, le comte de Rantzau, le duc de la Force, Charles de Schomberg, le duc d'Halluin, le comte de Guébriant. Ce sont ensuite le marquis du Pont de Courlay, Henri de Sourdis, le comte d'Epernon, le duc de Chatillon, le duc de Brézé, le comte d'Harcourt avec le comte du Plessis-Praslin, enfin le comte de la Motte-Houdancourt et le duc de la Meilleraie.

En tête de chaque notice d'un général sont indiquées la date de ses faits de guerre, sa principale victoire. Quant aux sources, l'auteur a interrogé spécialement la *Correspondance* de Richelieu, les *Mémoires* et la *Gazette de France*, journal officieux du cardinal; il a de plus utilisé Ponty et Chaner. Richelieu est souvent mis en scène : il y a dans ses lettres, dont les citations animent le livre, des éclairs de génie et l'accent de l'autorité. Le ministre expose avec netteté ses idées lumineuses sur toute situation; il ordonne, il défend; il distribue et les éloges et le blâme en un style original; il appuie volontiers sur son dévouement à la France et au roi.

Le travail de M. Dussieux se heurte à une grande difficulté qu'il n'a pas

toujours vaincue. En étudiant tour à tour chacun des grands généraux de Louis XIII, on ne saisit pas bien dans les guerres auxquelles ils prirent part, la succession des événements. Tous figurent avant et après les pages qui leur sont consacrées. Il en résulte des va-et-vient et une certaine confusion dans l'exposé des campagnes; n'eut-il pas mieux valu faire l'historique de celles-ci, en restituant à chacun la part de gloire qu'il mérite. Au cours de la narration, des notes biographiques au bas des pages et un appendice à la fin, auraient complété le volume.

L'auteur ne pouvait passer sous silence l'action militaire du cardinal de Richelieu et il examine avec beaucoup de soin les deux périodes belliqueuses dans lesquelles il dirigea les opérations avec les conseils et l'appui du roi; les séditions protestantes et la période française de la guerre de Trente ans.

Au sujet des protestants, M. Dussieux présente des observations fort justes. Les deux cents places de sûreté que l'édit de Nantes leur avait livrées, fait observer Richelieu dans son *Testament politique*, étaient des foyers de révolte; de cent villes ils avaient fait cent républiques; la Rochelle était leur centre de rebellion; de là ils dominaient sur la mer et contractaient des alliances avec nos ennemis; ils étaient un État dans l'État. Le puissant ministre brisa cette fédération; ce fut à l'intérieur la plus belle de ses gloires.

COMBATS ET RETRAITE DES SIX MILLE, par le prince Georges Bibesco. Un volume in-8° avec cartes et dessins. Prix : 20 francs

Voici un livre de franche et vaillante allure. Dès la première page, il vous séduit, puis vous émeut, vous passionne et vous entraine; on court avec lui du même élan jusqu'au bout. L'auteur, Roumain de grande race, est tout Français de cœur et d'esprit. Après avoir servi brillamment dans l'armée française, quand le prince Georges Bibesco écrit ses souvenirs, c'est à *ses compagnons d'armes* qu'il les dédie; il est des nôtres. Lieutenant d'état-major en 1862, envoyé, sur sa demande, au Mexique avec le général de Lorencez, chargé par lui de rédiger pour le ministère de la guerre les rapports mensuels du corps expéditionnaire, ce qu'il raconte c'est ce qu'il a vu de ses yeux et touché de ses mains. Les *Six mille*, dont il a été, ne pouvaient pas souhaiter un historien mieux informé, plus sympathique et plus sincère dans les péripéties de leurs espérances et de leurs mécomptes, de leurs succès et de leurs revers; il a partagé leur entrain, leur vaillance et, ce qui n'est pas moins glorieux, leur fermeté stoïque devant les misères d'une longue et douloureuse attente.

De tout le drame du Mexique ce premier acte, au point de vue militaire

du moins, est le plus émouvant peut-être ; il est, à lui seul, un petit drame dans le grand ; détaché de l'ensemble il a son intérêt propre et son unité scénique. Cependant il a été précédé d'un prologue dont il est indispensable de rappeler le souvenir, et c'est ce que le prince Bibesco a fait avec beaucoup d'art. En quelques pages il a résumé tous les préliminaires de l'expédition, les embarras financiers et les expédients de Juarès, les réclamations de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, l'accord d'abord apparent des trois puissances, puis quand leurs représentants, diplomates et militaires, sont sur le terrain, leur dissentiment subit, bref, la retraite des Anglais et des Espagnols et l'isolement de la petite troupe française que commande l'amiral Jurien de La Gravière. Ici finit le prologue et commence le drame.

Le général de Lorencez vient d'arriver. Des renforts qu'il amène, joints à la première avant-garde dont l'amiral lui remet le commandement, vont se former les *Six mille*. Qui sont-ils ? Deux bataillons du 99ᵉ, deux bataillons du 2ᵉ zouaves, le 1ᵉʳ bataillon de chasseurs à pied, deux bataillons du 2ᵉ régiment d'infanterie de marine, un bataillon de fusiliers marins, un escadron du 2ᵉ chasseurs d'Afrique, une batterie montée, une batterie de montagne, une compagnie de sapeurs, un détachement du train et quelques gendarmes. Ils sont là d'abord, l'arme au pied, dans ces *terres chaudes* où l'astuce mexicaine s'ingénie à les retenir par de feintes négociations, sous l'influence de la fièvre jaune, de ce terrible *vomito* qui, à Vera Cruz, exerce déjà ses ravages. A tout prix, il en faut sortir ; mais comment ? Où sont les moyens de transport ? Une faute, une inadvertance de l'ennemi va, comme par miracle, les leur fournir. Un beau matin, voici 230 chariots mexicains rangés sur la place de Vera Cruz ; c'est le général Saragoza qui les a laissés passer en dépit de l'interdiction lancée par Juarès. On part, on traverse le Chiquihuite, qui limite les terres chaudes. A mesure qu'on s'élève vers les hauts plateaux, on se sent renaître ; l'air est plus vivifiant, le soldat plus souple, plus dispos, plus allègre. Entre Cordova et Orizaba, le 19 avril, deux pelotons de chasseurs d'Afrique culbutent un escadron de lanciers ; c'est le premier engagement.

Cependant on interroge l'horizon. Les partisans de l'intervention, les émigrés qui ont appelé, poussé, entraîné la France au Mexique, lui ont promis monts et merveilles, accueil sympathique des populations, concours de l'armée régulière insurgée contre un gouvernement oppresseur. En effet, les vedettes signalent l'approche d'une colonne auxiliaire ; c'est la division de cavalerie du général Galvès, trois cents hommes, sans compter les femmes. « Il est impossible, dit ici le prince Bibesco, de se

figurer rien de plus décousu et de plus bizarre que cette troupe en haillons, qu'à bien considérer on ne pouvait prendre que pour une guerrilla en faillite... La figure hâve et les joues creuses des Mexicains, l'état diaphane de leurs chevaux étaient autant de preuves que le maigre et le jeûne formaient depuis un certain temps l'ordinaire de ces malheureux. Ils firent pitié aux zouaves qui, en bons enfants, eurent bientôt fait de courir à leurs provisions et de les partager avec leurs ennemis du matin... La petite troupe entra en ville et le défilé commença. Il ne fut pas long, mais nous n'eussions pas donné pour la plus belle revue du Champ-de-Mars le spectacle de ces hommes vêtus de larges pantalons ouverts sur le côté et pour la plupart en loques, des vestons en peau troués et rapés, de ces guerrilleros coiffés d'un large sombrero de feutre, armés de lances qui n'avaient pas toutes leur fer ou de mauvais mousquetons. Les cavaliers de Galvès défilèrent *fièrement*, suivis en queue de colonne par les femmes de l'escadron et les bagages. » Quel joli tableau de genre!

Le 27 avril, en route pour Puebla. Le lendemain est une chaude journée de combat, la journée des Cumbrès. Retranché dans la montagne, Saragoza essaie d'arrêter la colonne française; en trois heures, il est débusqué de ses fortes positions et sa retraite laisse à découvert la seconde capitale du Mexique. Le 4 mai, au bivouac d'Amozoc, le général de Lorencez fait ses dispositions pour l'attaque de Puebla, ou plutôt du fort de Guadalupe qui commande la ville. Diminué des détachements qu'il a fallu laisser sur la ligne de communication depuis Vera-Cruz, le corps expéditionnaire est réduit à moins de cinq mille hommes, avec une batterie de campagne et six obusiers de montagne.

Vingt-six années auparavant, sous d'autres cieux, contre un autre adversaire, dans une autre saison, le maréchal Clauzel s'était présenté ainsi devant Constantine. Même poignée de vaillants hommes, même exiguité, même pénurie dans les moyens d'attaque; hélas! même imprévoyance et mêmes illusions. A Vera Cruz, un vieux *mosso* qui servait à table le colonel Valazé, chef de l'état-major, et le prince Bibesco, s'était enhardi un jour jusqu'à leur demander, « d'un ton respectueusement inquiet, s'il était vrai que nous ne fussions que 6,000 hommes pour entreprendre la conquête du Mexique. — Eh bien! n'est-ce pas plus qu'il n'en faut ? — Je crains que non, fit-il en hochant la tête; il eût mieux valu que vous fussiez 25 ou 30,000. » Ce prophète en tablier blanc, ajoute le prince, ne fut pas épargné par l'épidémie de 1862, mais il vécut assez pour assister à l'accomplissement de sa prophétie.

Au bivouac d'Amozoc, de même qu'en 1836, au bivouac de Somma, on

se berçait des mêmes espoirs. Puebla, comme Constantine, devait ouvrir toutes grandes ses portes aux arrivants. « N'entendions-nous pas, dit le prince Bibesco, n'entendions-nous pas affirmer sans cesse autour de nous que les Français seraient reçus en libérateurs, au milieu des ovations, des fleurs, des enchantements d'une ville qui devait briser ses chaînes pour accourir vers eux ? » Et le lendemain, « le regard tourné vers la ville, le général semblait attendre l'effet de ces promesses tant de fois répétées. Vainement il cherche dans cette plaine devenue tout à coup silencieuse l'*enthousiasme de Puebla l'antijuariste*, *les dix mille hommes de Marquez*, qui auraient dû s'y trouver en même temps que lui, et *ce grand parti de l'intervention* qui, depuis trois mois, lui était annoncé chaque jour pour le lendemain ! Rien dans la plaine, rien sur la route. Soudain retentit un coup de canon ; il est parti du fort de Guadalupe. » Ainsi avait retenti le coup de canon tiré de Constantine sur l'avant-garde, au passage du Roummel.

Que d'héroïsme dans cet assaut du fort de Guadalupe, dans cette fatale, mais glorieuse journée du 5 mai! *Gloria victis!* Il faut lire et relire l'émouvant récit qu'en a fait le prince Bibesco; rien de plus clair, de plus vivant, de plus dramatique ; rien de plus fortifiant pour un cœur de soldat. Je recommande au lecteur l'épilogue de ce grand jour de guerre, la recherche nocturne d'un bataillon égaré, et cet appel de trompette qui réveille en sursaut, comme la trompette du jugement dernier, les défenseurs de Guadalupe et les glace de terreur au sein de leur victoire.

Après trois jours passés au bivouac, en vue de Puebla, après trois jours d'attente en rase campagne et comme de défi à l'adversaire confiné dans ses murs, le général de Lorencez se mit lentement en retraite sur Orizaba. Là, le petit corps d'armée sut se maintenir, cinq mois durant, avec une énergie qui fait autant d'honneur à la fermeté du chef qu'à la stoïque persévérance des soldats groupés autour de lui. Certes, les faits de guerre accomplis par eux sont admirables, surtout ce merveilleux épisode du Borrego où deux compagnies du 99e ont mis toute une division mexicaine en déroute, mais ce qui est plus admirable encore, c'est la constance de cette poignée d'hommes isolés, sans nouvelles de France, vivant au jour le jour, et vivant mal, des rares convois qui, de Vera-Cruz, à travers les embuscades des guerrillas, les crues des torrents, les enlisements des fondrières, arrivaient parfois, toujours péniblement, jusqu'à eux. Ce sont ces derniers chapitres que je recommande tout particulièrement au lecteur. Il y a là un genre d'héroïsme qui, pour être moins brillant et attirant, ne mérite pas moins d'admiration que l'héroïsme du champ de bataille. Enfin,

le 24 octobre, l'arrivée du général Forey suivi de nombreux renforts, mit un terme à cette crise, et le général de Lorencez, presque en disgrâce, comme l'amiral Jurien de La Gravière, son prédécesseur, rentra silencieusement en France. Honneur à lui et aux *Six Mille !*

En analysant le beau livre du prince Georges Bibesco, je ne me suis attaché qu'à la partie militaire; ce serait lui faire tort, et au lecteur et à moi-même, si je n'en signalais pas au moins l'intérêt pittoresque. Il est partout répandu, mais principalement concentré dans le premier chapitre, vif et charmant, sur la population et les mœurs du Mexique, et dans le quatorzième, sur « la musique et le théâtre à Orizaba ». A noter encore, dans le troisième, un passage tout de verve sur l'*attaque des diligences* et la connivence de certains magasins de confections avec les bandits. J'aime à croire qu'à l'heure présente les touristes n'ont plus à redouter ces détroussements discourtois qui seraient particulièrement pénibles pour la délicatesse et la santé des voyageuses.

Un mot pour terminer ; il est d'une très aimable personne, qui résumait ainsi, l'autre jour, son opinion sur l'auteur et sur le livre : « L'âme d'un artiste sous le harnais d'un soldat. »

CAMILLE ROUSSET.

RÉCITS ET LÉGENDES, par le R. P. DELAPORTE. Un volume in-12
Prix : 2 fr. 50

Dans une préface de quinze lignes, — un modèle de préface, — l'auteur dédie son livre aux jeunes gens pour lesquels il est vraiment écrit. Ils y rencontreront, « tour à tour, la triple inspiration de la foi, de la patrie et des lettres ». Ils pourront y saluer, « l'un après l'autre, les grands génies, les grands français et les grands saints ». Et le père Delaporte conclut modestement par cette phrase à l'adresse de ses jeunes lecteurs : « Puissiez-vous trouver, à feuilleter ces pages, le plaisir que j'eus à les écrire pour vous. »

Eh bien ! les impressions et les émotions que fait naître la lecture de ces pages, le plus éminent de nos critiques, M. A. de Pontmartin, dans un de ses récents articles, les exprime mieux que personne ne saurait y parvenir.

« Le latin, dit-il, si j'ai bonne mémoire, n'a qu'un seul mot pour exprimer admiration et surprise. M. Delaporte ne m'en voudra pas, je l'espère, si j'applique le mot, dans les deux sens, au volume que je viens de lire. M. Delaporte est prêtre, et, si vous me poussez un peu, j'ajouterai : jésuite... Ah ! je voudrais que les libres-penseurs, esclaves de tout, même de leur

pensée, les athées, les matérialistes, les laïcisateurs à outrance, les expulseurs de religieux, les crocheteurs de serrures, les décrocheurs de crucifix, les abatteurs de croix, les hudistes et les bertistes, pussent lire ces *Récits et Légendes*, non pas pour leur châtiment, — au contraire ! — mais pour être forcés de reconnaître que cette robe si détestée — ou si redoutée — n'exclut ni le sentiment poétique, ni le culte de l'idéal, ni les aspirations généreuses, ni les aptitudes de l'artiste, ni le plus pur patriotisme ; qu'il y a plus de feu sous cet éteignoir que chez les artificiers du lyrisme chevelu ; qu'un jésuite peut sourire à la mélodieuse mémoire de Boieldieu, emprunter une épigraphe à Taine ou à Déroulède, s'inspirer d'une page de Longfellow, et, par surcroît, manier le vers avec un merveilleux mélange de précision et de facilité. Certes, j'admire, nous admirons tous, le *Cimetière d'Eylau*, de Victor Hugo, quoique cette grandeur épique semble hissée à bras tendu, dans un effort de géant. Mais que direz-vous de ce religieux qui, simplement, sans clairon dans la bouche et sans encensoir sous le nez, écrit les vers que voici ?

60 !

... Ils arrivaient trois mille et nous étions soixante.
Affamés, grelottant près de nos feux éteints.
Ils traînaient leurs pas lourds sur la route glissante ;
L'ombre et le soir tombaient dans les vallons lointains.
Nous étions là, blottis sous les pins et les ormes,
Dans le bois, près d'un tertre, à vingt pas du chemin ;
Et voyant déboucher leurs colonnes énormes,
Nous attendions, sans bruit, mais le fusil en main ;
Nous regardions, muets, le doigt sur la détente,
Comptant les bataillons qui montaient lentement.
Qu'une minute est longue à ces heures d'attente
Où l'angoisse fait vivre un siècle en un moment !
Quel cauchemar saisit l'âme en sa rude étreinte,
Là, tout près de la mort, en face du vainqueur ;
On se sent des frissons de bravoure ou de crainte ;
La honte monte au front, et le sang monte au cœur.

... Ils passaient, enfermés dans leur capote grise ;
Un chef, en grommelant, parfois les haranguait.
Des uhlans, çà et là, flairant quelque surprise,
Galopaient près du bois, près de nous, l'œil au guet,
Tout à coup sur la route on fit halte et silence ;
Un uhlan étendit la main, puis regarda ..
Mon cœur battait tout bas, mais avec violence.
Leur colonel montra le tertre, et dit ; « Wer'st da ?
— Rien ne répond.— « Wer'st da ? Rendez-vous ! » — Rien ne bouge.
Leur fusillade éclate et siffle autour ne nous.

— Hé, dit notre fourrier, voyant la neige rouge.
Vite ! A chacun son arbre, et visons à genoux ! »
« Et chacun en rampant se glisse et prend sa place
Derrière un chêne, un orme ; on observe, on attend,
Les genoux enfoncés dans la neige ou la glace :
« Vive Dieu ! crie alors le fourrier; c'est l'instant !...
» Mes enfants, reprit-il plus bas, pas d'imprudence !...
» Tout le monde est-il prêt ? .. Je vais donner le *La !*..
» Bien, ménageons la poudre, et chantons en cadence,
» Un, deux, trois... » — Aussitôt le chassepot parla.
Par de longs hurlements les Prussiens répondirent
Et leurs balles pleuvaient leur grêle sous le bois ;
Le bruit et leurs hourrahs d'abord nous assourdirent ;
A la fin, le fourrier dit gaîment : « Un, deux, trois ! »

Les brèches dans leurs rangs se changeaient en trouées ;
Leurs décharges tonnaient, sifflaient ; et par endroits
Nous entendions craquer les branches secouées ;
Mais le fourrier sans bruit reprenait : « Un, deux, trois ! »
De nos arbres sur nous tourbillonnait l'écorce;
La mitraille éclatait sur nos remparts étroits.
Le fourrier fut atteint : « Bah ! ce n'est qu'une entorse,
Cria-t-il : en avant la musique !.. Un, deux, trois ! »

Une balle survint qui lui broya la hanche.
« — Ils me prennent en flanc, dit-il ; les maladroits !... »
Les vieux pins se courbaient comme sous l'avalanche...
« Hé ! nos murs vont crouler, mes amis ! Un, deux, trois !... »
Une branche en tombant lui déchira l'épaule,
Puis le front ; le fourrier fit un signe de croix :
« — Des balafres de bois, c'est moins fier, mais c'est drôle !
« Un, deux, trois .. mes amis ! un, deux, trois... un, deux, trois !... »
L'ennemi s'enfuyait, poussant des cris farouches,
L'écho doublait au loin leurs hourrahs menaçants...
Il nous restait encore, en tout, vingt-deux cartouches ;
Nous avions huit blessés, ils en avaient deux cents.

Non ! le nombre n'est point la force, ou l'assurance ;
Non !... Donnez-nous des cœurs fiers, des chefs obéis ;
Donnez la foi, gardienne et sœur de l'espérance.
Avec cela, Dieu sauve ou refait un pays.

Est-ce assez beau? En copiant ces admirables vers, j'y cherchais une tache ; je n'en ai pas trouvé. C'est rimé à faire envie aux Parnassiens, tellement amoureux de la rime qu'ils en perdent la raison. Pas une cheville, pas une épithète oiseuse, pas un vers de remplissage, tous les souffles de l'inspiration s'y rencontrent avec tous les secrets du métier. La date même est éloquente : 13 juin 1883, Jersey. Ainsi, l'auteur de ces vers, qu'il faudrait réciter dans toutes les chambrées, dans toutes les écoles, et où l'on

sent, à chaque hémistiche, les battements d'un cœur français, était expulsé, proscrit comme un suspect ou un repris de justice. C'est de la terre d'exil qu'il adressait à la France ce tribut de son patriotisme, tandis que les assassins et les incendiaires, rappelés par une amnistie triomphale, venaient prendre leur part de la curée républicaine. et ronger les os du cadavre qu'ils avaient déchiré.

C'est de Canterbury, 24 août 1885, qu'est datée une pièce non moins belle : *la Croix de l'école*. Dans celle que je viens de citer, le soldat inspirait le prêtre; dans celle-ci, le prêtre domine le soldat. En réalité, c'est la même physionomie, la même ardeur, la même âme, le même génie, sous l'uniforme et sous la soutane. N'y a-t-il pas, dans les règles de la Compagnie de Jésus, quelque chose d'une organisation militaire ? Eh ! bien, dans cette compagnie militante, le P. Delaporte n'est peut-être que soldat; mais, en poésie, il est général :

L'étude est commencée et la prière est dite ;
Les fronts blancs sont penchés près du pupitre noir;
Sur l'ardoise polie ou la page érudite,
Prenant l'air sérieux de l'homme qui médite,
Vingt ou trente écoliers s'appliquent au devoir.

Ils sont là sur deux rangs, tout le monde à sa place.
La maîtresse, sans bruit, se promène au milieu;
Seuls, quatre ou cinq petits. vers le fond de la classe,
Près du mur, sous un Christ qu'une guirlande enlace,
Épellent sur leur planche ou leur croix de par Dieu.

Tout à coup des pas lourds piétinent à la porte ;
Les écoliers tremblants quittent leurs escabeaux...
Un homme entre, suivi d'une hideuse escorte;
Il riait aux éclats, parlait d'une voix forte,
Et se serrait les reins d'une écharpe en lambeaux.

La maîtresse effrayée essaie une parole...
« — Silence !... Et vous, marmots, apprenez vos leçons ;
» Je viens mettre ici l'ordre et nettoyer l'école,
» Et veux qu'on entende une mouche qui vole!...
» Voyons, surveillez-moi ces petits polissons!...

« A l'œuvre! » — Un forgeron armé d'une tenaille
S'avança vers le Christ, prit et jeta les fleurs ;
Les enfants sanglotaient tous bas... — « Tais-toi canaille!
Dit le maire; je veux qu'on rie et qu'on travaille! »
De tous les yeux roulaient ou ruisselaient des pleurs.

Le Christ tomba : « Pitié, Seigneur! » dit la maîtresse.
Le maire sous son bras prit la croix en riant :
« — J'interdis la prière et j'exclus la paresse! »
Tous les pauvres petits que leur chagrin oppresse
Jetaient sur leur grand Christ un regard suppliant.

La cohorte sortit ; bientôt, pour leur salaire,
Dans un bouge voisin le vin coulait à flots...
Mais de ces cœurs d'enfants que la foi sainte éclaire
Désormais sans contrainte éclatait la colère,
Et les cris alternaient avec les longs sanglots.

Tous les yeux attachés à la muraille nue
Cherchaient encore la croix ; la croix n'était plus là!
La douleur indignée et longtemps contenue
Prêtait son éloquence à leur lèvre ingénue;
Quand ils eurent fini, la maîtresse parla :

« Nous ne le verrons plus sur la muraille blanche;
» Non! Mais il est vivant, il garde tous ses droits ;
» De son beau ciel sur nous son doux regard se penche;
» Et quand, au dernier jour, il aura sa revanche,
» Personne entre ses mains ne prendra plus sa croix.

» Gardons-le dans nos cœurs, et gardons sa parole !
» Prions pour les méchants qui nous l'ont enlevé.
» Que Jésus leur pardonne à tous et nous console.
» Chantons : Vive la croix ! ensemble... » — Et dans l'école
Les petits, à genoux, chantaient : « O CRUX AVE. »

Et M. de Pontmartin, revenant huit jours plus tard sur les *Récits et Légendes*, disait encore, après les avoir relus : « Mon *enthousiasme* ne ne s'est pas attiédi... Le P. Delaporte a dédié son livre aux jeunes gens. Je voudrais qu'une active propagande mît toute la jeunesse chrétienne en mesure de lire ces petits *chefs-d'œuvre*..... »

Que pourrions-nous ajouter à de pareils éloges, à ce jugement rendu par un critique si expert et si autorisé ?

P. V.

L'IRLANDE La crise agraire et politique: ses causes, ses danger, sa solution, par EMMANUEL FERRÉ Un volume grand in-8° de 65 pages. Prix : 1 franc

Montégut disait en 1855: « L'ombre de l'Angleterre cache l'Irlande. » On pourrait dire aujourd'hui : « L'enthousiasme du jubilé de la reine Victoria étouffe les cris de désespoir de la malheureuse Irlande. Nous savons combien de coups de canon ont été tirés en l'honneur de la reine, mais le 18

juin on a voté les vingt clauses du « bill de coercition, » résolution très grave et qui pourrait bien faire parler la poudre pour tout de bon.

Après les remarquables travaux de MM. de Beaumont, Mgr Perraud, Édouard Hervé et même les œuvres de quelques romanciers qui ont trouvé, dans les misères des fermiers, ample sujet d'excitation pour leur imagination, voici un livre plein d'actualité, *l'Irlande*, une attachante étude sur cette question qui fixe l'attention de l'Europe.

Dans ce travail, l'auteur, M. Emmanuel Ferré, a étudié d'une manière remarquable les causes, les effets et les dangers de cette longue lutte de sept siècles entre deux peuples séparés par leur origine, leur génie, leurs mœurs, leur religion, et condamnés par voie de conquête à vivre sous le même sceptre. Analysant la question agraire qui constitue le fonds principal du débat qui s'agite aujourd'hui entre l'Angleterre et l'Irlande, M. Ferré adopte, en plus grande partie, le système présenté au parlement anglais par M. Gladstone, système qui consiste dans le rachat par l'État, pour être rétrocédées aux tenanciers, des terres confisquées autrefois aux habitants d'origine. Il démontre que cette mesure libérale, qui changerait radicalement, en l'améliorant, la situation économique de l'Irlande, tout en la rattachant à l'unité britannique, pourrait être prise sans sacrifices matériels appréciables par l'Angleterre qui, dans cette voie d'affranchissement qu'il lui conseille, a déjà été devancée par les plus grands États de l'Europe.

Au point de vue politique, l'auteur croit que l'Angleterre, en accordant à l'Irlande l'autonomie législative et administrative qu'elle réclame, le *home rule*, fera un grand pas dans la voie de la pacification des Irlandais qui deviendront réellement alors pour elle le peuple de *l'Ile-Sœur*, et lui rendront toute sa liberté et tous ses moyens pour la défense éventuelle de ses intérêts lointains.

M. Ferré réprouve comme dangereuses et inefficaces les lois de coercition qui viennent cependant d'obtenir gain de cause devant le parlement anglais.

LE CLERGÉ DU DIOCÈSE D'ARRAS, BOULOGNE ET SAINT-OMER PENDANT LA RÉVOLUTION (1789-1802), par l'abbé A. DERAMECOURT, chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire d'Arras ; tome IV : La dernière persécution et la restauration du culte (janvier 1796-janvier 1803). Un volume in-8° de VII-588 pages, avec tables générales des noms de lieux et de personnes. Prix : 7 francs

Grâce au travail persévérant qu'a su s'imposer l'auteur pour continuer ses recherches et parfaire sa rédaction, le quatrième et dernier volume de son important ouvrage vient de paraitre.

Ce nouveau volume s'ouvre par un premier livre où l'on trouve, esquissés à grands traits, les derniers efforts tentés par la Révolution pour continuer son action anticatholique : le sang ne coule plus comme sous la Terreur, mais les prisons ne se désemplissent pas et beaucoup de prêtres trouvèrent à Rochefort, à l'île de Ré et à la nouvelle Guyane, une mort lente, résultat des mauvais traitements qu'ils eurent à subir. Partout ou presque partout, grâce à la vitalité des croyances catholiques en France, le culte était rétabli mais en secret, lorsque Napoléon voulant s'adjoindre l'appoint de cette force sociale, signa le Concordat avec le pape Pie VII. Ce fut alors seulement que les ministres du culte purent travailler, sous la protection des lois, à la restauration matérielle et morale de tout ce qui avait été renversé et détruit. Encore faut-il ajouter que même après le Concordat, la chose ne se fit pas sans difficulté. Ainsi l'autorité épiscopale une fois rétablie à Arras seulement puisque les deux sièges épiscopaux de Boulogne et de Saint-Omer avaient été supprimés, le nouvel évêque dut d'abord accepter, pour collaborateurs plus ou moins suspects, un certain nombre de prêtres constitutionnels, dont plusieurs n'avaient abjuré qu'à demi leur erreur et leur schisme. Heureusement ce nouvel évêque n'était autre que le prince Charles de la Tour d'Auvergne, aussi intelligent que zélé et doué d'une dextérité rare pour éviter ou dénouer les complications. Le ciel lui avait, en outre, ménagé de précieux auxiliaires dans la personne des prêtres du pays revenus de l'exil, et grâce à un long épiscopat de plus de cinquante années, il put fermer beaucoup de plaies et relever bien des ruines. L'auteur, pour de pas sortir de son cadre, arrête assez brusquement la biographie de ce prélat puisqu'il ne va pas au-delà de janvier 1803.

L'Église d'Arras possède donc maintenant son histoire pendant la Révolution, qui manque encore à la plupart de nos diocèses. Ce travail, emprunté aux sources les plus authentiques, mérite de faire autorité. Sans être trop volumineux, il est cependant assez étendu pour qu'on y suive sans interruption la trame des faits principaux et les épisodes d'un intérêt général y sont tous consignés. L'ordonnance en est sobre et régulière, le style simple et élégant ; il est regrettable cependant, que les documents officiels viennent trop souvent entraver la marche du récit au lieu d'avoir été donnés en appendices.

Enfin ce dernier volume contient deux tables alphabétiques des noms de lieux et de personnes qui rendront le plus grand service, et doubleront encore le prix de l'ouvrage aux yeux des membres du clergé du diocèse d'Arras.

MONSEIGNEUR DE BELZUNCE, par Dom Berangier
Deux volumes in-8°. Prix : 12 francs

Mgr de Belzunce méritait assurément l'excellente étude que vient de lui consacrer Dom Bérangier, et qui doit le consoler de l'imbécilité dont les descendants de ses ouailles ont fait preuve en déboulonnant sa statue.

Ce fut cependant une noble vie, une existence bien remplie que celle de Mgr Henri de Belzunce de Castelmoron (1671-1755). Sorti de chez les Jésuites pour devenir grand vicaire d'Agen, il fut choisi en 1709 pour l'évêché de Marseille; on sait son rôle pendant l'effroyable peste qui ravagea cette ville en 1720 et 1721. Nous n'avons pas à insister sur les services qu'il rendit alors, mais on peut affirmer que lui seul sut faire reprendre un peu d'énergie à une population affolée et décimée. Il refusa successivement l'évêché de Laon et l'archevêché de Lyon.

Le travail de Dom Bérangier est complet, peut être même pèche-t-il par un excès de détails. Mais sur un sujet aussi intéressant, qui aurait le courage de s'en plaindre ? Voulant peindre l'homme et le prélat, un historien devait introduire l'histoire pour ainsi dire dans sa vie quotidienne, sans omettre les commencements de Mgr de Belzunce, qui naquit dans la religion protestante. Dom Bérangier parle longuement de la peste de Marseille; longuement aussi, et d'une façon fort curieuse, du Jansénisme dont notre prélat fut l'implacable adversaire. A signaler à ce titre l'introduction de ce livre consacré à une histoire sommaire de cette secte hérétique, étude qui rendra de vrais services à ceux qui voudront être au courant de cette question.

VIE DE SAINT NICOLAS, patron de la jeunesse et de la Lorraine, par l'abbé Jules Laroche. Un volume in-12 (1886), Paris. Prix : 3 fr. 50

Saint Nicolas jouit d'un culte populaire et universel, mais souvent la légende domine. M. Laroche, après bien des recherches, s'est convaincu que saint Nicolas mérite d'être mieux connu, et que l'oubli de ses grandes actions provient surtout du doute jeté par le protestantisme et le jansénisme sur les actes des saints des premiers âges de l'Église. Pour satisfaire au désir général, il a éliminé tout ce qui paraît controuvé et signale ce qui parait incertain, ne donnant comme sûr que ce qui est authentique. Laissant les digressions, il s'applique à donner à grands traits la figure de saint Nicolas. Bien des faits sont extraordinaires, mais, comme on l'a dit très justement, *le merveilleux est l'ordinaire des saints*. Il fait ensuite l'histoire du culte de saint Nicolas, tant en Orient qu'en Occident, et surtout en Lorraine. Ce livre est approuvé par les évêques de Nancy, de Bourges et de Saint-Dié

PETIT OFFICE DE SAINT THOMAS D'AQUIN, PATRON DES ÉCOLES CATHOLIQUES, suivi des prières composées par le saint Docteur, et de ses conseils pour étudier avec fruit; par le R. P. MATHIEU-JOSEPH ROUSSET, des Frères Prêcheurs. Prix : 0 fr. 75

Par sa lettre apostolique du 4 août 1880, le Saint Père a constitué saint Thomas d'Aquin « patron des universités, académies, facultés et écoles catholiques », et ordonné qu'il soit « comme tel, tenu, vénéré et honoré par tous ». C'est pour répondre à ce désir du Saint Père que le R. P. Mathieu-Joseph Rousset, du couvent de Poitiers, a composé ce petit livre. Les prières sont tirées en partie de l'office de notre bréviaire ; chaque heure est très courte, et met bien en relief l'une des vertus principales du saint Docteur.

A la suite de l'office, le P. Rousset nous donne les admirables prières composées par saint Thomas, sur la sainte Messe, les visites au Saint-Sacrement, la communion, l'action de grâce, l'étude, la confession, les vertus à demander, et la prière à la sainte Vierge. Il termine par la lettre du saint Docteur à un étudiant sur les moyens d'acquérir la science.

Le tout forme un tout petit volume in-16, latin-français, très portatif et fort bien imprimé.

Il peut servir de manuel de la Milice angélique.

Dernièrement, le pape a accordé une indulgence plénière pour *chacun* des *six* dimanches qui précèdent la fête de saint Thomas, à la condition de faire la communion et *quelque exercice de piété envers notre saint Docteur*. Nos lecteurs ne pourront mieux entrer dans la pensée du Saint Père qu'en récitant l'office ou quelqu'une des autres prières contenues dans le livre du R. P. Rousset.

Fr. G. VALLÉE,
des Frères Prêcheurs.

SEPT ANS DE GUERRE. L'enseignement primaire libre à Paris (1880-1886), par EUGÈNE RENDU, inspecteur général honoraire de l'instruction publique Un volume in-12 de XXXVI-308 pages. Prix : 4 francs

L'auteur de ce volume avait passé sa vie au service de l'université. En en sortant pour veiller aux intérêts de l'enseignement libre, il n'a fait que rester d'accord avec lui-même. C'est pour ne pas changer de cause qu'il s'est décidé à changer de terrain.

En 1873, dans une étude que Jules Simon, le ministre d'alors, adressait à tous les membres de l'Assemblée nationale, M. Eugène Rendu disait : « Vous tremblez de voir l'État, demain peut-être, imposer à une génération asservie des doctrines que vous maudissez et infiltrer jusqu'aux extrémités

du corps social un irrémédiable poison. Oui, certes, le jour où l'État spartiate, l'État Danton viendrait à triompher, les pères de famille auraient à aviser, et à se laisser traîner en prison plutôt que d'envoyer leurs enfants aux écoles. » — « Quant à moi, ajoutait-il, ce jour-là, j'irais combattre ailleurs, emportant mon drapeau; car sur ce drapeau, on a toujours pu lire : Christianisme et liberté ! »

Le volume que publie aujourd'hui M. Eugène Rendu, sous ce titre : *Sept ans de guerre*, se compose des rapports qu'il a présentés chaque année, à la fin du cycle scolaire et comme délégué du conseil de l'enseignement primaire libre, aux solennités annuelles présidées par l'autorité diocésaine.

C'est donc un livre essentiellement documentaire que celui-ci; nous ne citerons aucune de ces statistiques qui font bondir quand on les place en regard des prétextes derrière lesquels se cachent les laïcisants. Ceux qui croient encore en leur amour de la liberté, de la fraternité et de l'égalité dans la direction qu'ils donnent à l'enseignement primaire ne seront jamais éclairés.

Croirait-on qu'avant leur main mise sur l'enseignement, 12 enfants sur 10,000, en ne prenant même que les *villes de plus de 5,000 habitants*, c'est-à-dire 1 élève sur 1,000, se déclarait libre-penseur! Un instituteur communal de Lyon déclarait que depuis trente ans qu'il dirigeait son école de 400 élèves, il n'avait rencontré que trois dissidents!

Quand une si infime minorité s'impose à tous les autres, elle n'a pas le droit de parler de liberté.

L'auteur des lignes que nous citions plus haut a depuis longtemps dégagé la parole qu'il y donnait. En reproduisant les rapports annuels qu'il a rédigés depuis, il affirme de nouveau sa fidélité aux doctrines qui sont l'honneur du nom qu'il porte.

LE CALVAIRE, par O. MIRBEAU. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Le premier roman de M. O. Mirbeau a fait assez de tapage et même un joli scandale.

Il contient surtout un chapitre, sur l'invasion, qui n'est pas tendre pour la *guerre à outrance*. L'auteur semble prendre un vif plaisir à étaler les plaies vives de la patrie. Si bas pourtant que fût tombée la France, elle était encore la France. Ses enfants, en grand nombre, en foule, montrèrent assez d'héroïsme, pour exciter la pitié et l'admiration des étrangers. Si son malheur fut sans bornes, son honneur resta à peu près intact. Ceux

qui ont voulu atténuer le scandale donné par M. Mirbeau, en invoquant des raisons artistiques, n'ont donné que de mauvaises raisons.

Au lieu de mêler son héros au ramassis de pauvres diables errant en désordre, à travers les boues de la Beauce, sous la conduite d'un général Ramollot, grincheux et ignorant, il eût aussi bien pu l'enregimenter dans un des vaillants bataillons qui résistèrent à l'ennemi, malgré leur inexpérience et leur armement défectueux.

Il aurait eu matière à tableaux aussi intenses, aussi dramatiques et plus vrais. Et c'est ici justement le cas de remarquer, une fois de plus, quoi que disent les réalistes, naturalistes et décadents du roman moderne, que, pour faire vrai, il n'est pas nécessaire de faire laid. S'il y a du mal dans la vie, il y a aussi du bien, et il y a autant de mérite artistique à peindre les belles choses de la vie, à dire les triomphes de la vertu sur la passion, qu'à fouiller obstinément les laideurs, et à trainer de parti pris, la nature humaine dans l'ordure.

Après les deux premiers chapitres qui servent de prologue, l'un sur l'enfance de Jean Mintié, l'autre sur sa participation à la guerre, le roman n'est qu'une longue confession de toutes les chutes d'un jeune homme à travers la vie parisienne, chutes honteuses où l'âme a laissé, à chaque récidive, un peu de son énergie et de sa fierté. Il s'agit d'un glissement continu vers l'abîme, au lieu d'une meurtrissante, mais glorieuse ascension. Ce prétendu calvaire n'est qu'un égout; car, sur la pente où glissent les Jean Mintié, à chaque chute, l'âme s'enfonce un peu plus dans la boue, jusqu'à ce qu'elle s'y vautre avec rage.

Donc, depuis le jour où Jean Mintié, placé en sentinelle perdue, s'est interrogé, toute la nuit, sur les graves questions du but de la vie, et s'est décidé à être écrivain, il est rentré à Paris, a publié un premier roman qui l'a fait célèbre, et mène la vie libre et large d'un jeune littérateur nanti de vingt-deux mille francs de revenu.

Il vit heureux, tranquille, cueillant sur son chemin tous les plaisirs qui s'offrent, et dépensant son ardeur en enthousiasmes artistiques. Un jour il rencontre chez un ami, le peintre Lirat, une femme « aux admirables yeux qui avaient des rayonnements d'astres et des regards tout vibrants de caresses ». Et c'est fini de son repos.

Vainement veut-il lutter pour conserver au moins son honneur d'homme, un peu de cette dignité qui rend fier, et qui peut, dit-on, rester le dernier appui de la volonté pour ceux que la prière ne soutient plus.

Il roule jusqu'au fond de l'abîme; il boit tous les mépris, se salit à toutes les flétrissures; il accepte, il va jusqu'à vivre de gains infâmes.

Il deviendrait fou, criminel, assassin peut être. Satisfaite et fière de l'avoir suffisamment avili, celle qui l'a perdu le fait jeter à la porte, après l'avoir remplacé par son seul ami, l'artiste austère (?), qui personnifiait pour lui la vertu.

Tel est ce livre violent qui prétend à flétrir une fois de plus, avec une sincérité réaliste, les misères, les irrémédiables misères de la passion.

On voit que M. Mirbeau se plaît à des scènes brutales, dont il espère un effet. Disons tout de suite que l'effet voulu est atteint : c'est un effet malsain et affligeant. Mais donnons une idée du genre et du style de M. Mirbeau dans cet ouvrage. Il nous dessine le rond-point de l'Arc-de-Triomphe, le soir, au retour du Bois. Les longues files de voitures galopent dans la poussière pourpre et or du couchant ; des femmes parées, fleuries, rieuses, passent, et un ouvrier planté sur le trottoir regarde avec une admiration béate.

« ...Non seulement il n'y avait pas de haine dans ses yeux, mais on y sentait une sorte d'extase... La colère me prit... J'avais envie d'aller à lui, de le saisir au collet, de lui crier : — Que fais-tu là, imbécile ? Pourquoi regardes-tu ces femmes ainsi ? Ces femmes qui sont une insulte à ton bourgeron déchiré, à tes bras brisés de fatigue, à tout ton pauvre corps broyé par les souffrances quotidiennes... Aux jours de révolution, tu crois te venger de la société qui t'écrase, en tuant des soldats et des prêtres, des humbles et des souffrants comme toi ! Et jamais tu n'as songé à dresser des échafauds pour ces créatures infâmes, pour ces bêtes féroces qui te volent de ton pain et de ton soleil... Regarde donc !.. La société qui s'acharne sur toi, qui s'efforce de rendre toujours plus lourdes les chaînes qui te rivent à la misère éternelle, la société les protège et les enrichit... C'est pour qu'elles habitent des palais, que tu t'épuises, que tu crèves de faim ou qu'on te casse la tête sur les barricades... Regarde donc !... Lorsque, dans la rue, tu vas réclamant ton pain, les sergents de ville t'assomment, toi, pauvre diable !... Vois comme ils font la route libre à leurs cochers et à leurs chevaux. Regarde donc !... Ah ! les belles vendanges, pourtant !... Ah ! les belles cuvées de sang !... Et comme le blé pousserait haut et nourricier dans la terre où elles pourriraient !... »

C'est la note du livre ; une note violente et peu naturelle.

Nous ne voulons pas insister sur la mauvaise inspiration qui a dicté le chapitre sur la guerre. L'auteur se fait gloire de se mettre en travers des idées communes, et il a trouvé là matière à un de ces violents paradoxes qu'il aime. Et, à une époque où la curiosité malsaine fait la majeure partie du succès, le scandale soulevé autour de ce chapitre n'a pas ralenti la vente, au contraire.

Que dire aussi de la prétendue impassibilité avec laquelle l'auteur dévoile l'affaissement des consciences? *Jean Mintié* sent les ruines que cause en lui la débauche, il s'avoue ses lâchetés, il en est exaspéré, et pourtant il prend une misérable joie à s'y traîner. C'est qu'il n'a plus, dans l'âme, de principe assez fort qui le relève; il ne croit plus à Dieu; il n'a pas cru à la Patrie; il en est réduit à ne plus croire ni à l'amitié ni à la vertu, et à se réfugier dans un scepticisme aussi amer qu'invraisemblable et faux. Ces thèses peuvent servir de thème à un littérateur; elles n'honorent pas un pays et ne feront pas un honnête homme.

FÉLICIEN PASCAL.

NÉE MICHON, par H. DE PÈNE. Un volume in-12. Prix: 3 fr. 50

La vie n'est pas gaie, parce qu'elle devient de plus en plus difficile et qu'elle a bientôt raison de tous ceux qui n'ont aucune force de résistance, ou qui se trouvent sans armes utiles dans la lutte pour la vie. C'est dans un de ces milieux, non pas précisément déshonnêtes, mais à peu près dépourvus de sens moral, que M. Henry de Pène est allé chercher l'héroïne de son nouveau roman.

On ne mange pas tous les jours, dans le ménage des Michon. La mère est apathique et le mari n'a guère de scrupules. La fille grandit, au milieu de cette indifférence et de ces expédients, se trouve remarquée par une vieille institutrice intrigante qui se met en tête de spéculer sur sa beauté et lui inspire l'idée d'un stratagème peu louable, pour se faire épouser par un hobereau que je qualifierai de naïf. Jusqu'ici, le roman n'a rien de remarquablement neuf, mais à partir du mariage, le drame se développe avec une logique implacable. Il est, tout entier, dans cette opposition d'un mari qui devient soupçonneux, et d'une femme dont l'imagination s'exalte de plus en plus. M. de Pène a su tirer de cela un excellent parti, et le roman, à partir de là, court au devant du dénouement tragique, le suicide de la jeune femme qui, avant de mourir, écrit sa première déclaration sincère, très éloquente, et qui semble un irréfutable plaidoyer contre les mésalliances.

Mais, vous voyez encore ici la note ultra-pessimiste, et fournie par un maître du journalisme qui sait ce que c'est que la vie; par un Parisien qui, depuis des années, observe les hommes et les choses, de très près, et dont la tournure d'esprit primitive n'était sans doute pas faite pour ces noires mélancolies. Tout cela ne prouve pas que l'heure actuelle soit extrêmement gaie. Elle se reflète, avec des teintes assombries, dans ce miroir du roman où, malgré soi, l'artiste de lettres met le meilleur et le plus sincère de sa

pensée, c'est-à-dire, expose avec art, les mauvais côtés du temps où il vit. Il y a beaucoup de cette mélancolie, dans le remarquable roman de M. Henry de Pène; mais, où n'en trouverait-on point aujourd'hui? Dans quelles œuvres, de quelque nature qu'elles soient, ne se montre-t-elle pas? Elle est la reine du monde, enveloppée dans des atours de deuil, et de plus en plus puissante, si une formidable explosion de joie nationale ne vient point la foudroyer spontanément et lancer, sur une autre route, nos esprits malades et désorientés.

SCÈNES ET LÉGENDES : L'enfance de Roland. — Domrémy. — La vocation de Bayard — Les dames de Brescia. — Une journée d'Ambroise Paré. Le coup de canon — Turenne, le libérateur de l'Alsace. — Le cuirassier de Morsbronn. – Richard Wittington, par Guy Delaforest. Un volume in-12 de 325 pages. Prix : 2 francs.

Quelles sont ces scènes? quelles sont ces légendes? M. Delaforest va nous le dire en excellents vers, et nous ne pouvons qu'approuver l'idée de son livre:

Quand vous étiez enfant, lecteurs, aux jours de fêtes
Vous voyait-on courir vers les marionnettes,
Retenir à prix d'or, au théâtre Guignol,
Soit fauteuil à l'orchestre ou loge d'entresol;
D'une double lorgnette armant votre prunelle,
Suivre attentivement monsieur Polichinelle,
Applaudir au décor, à la pièce, aux acteurs,
Et très naïvement acclamer les auteurs?

Mon livre vous ramène aux jeux de votre enfance:
N'en dites pas de mal, j'en prendrais la défense.

Qui dit théâtre, dit action. – Le bambin
Inventa pour ses jeux le mouvement sans fin
Sa nature le cherche et jamais ne s'en lasse.
Parler, gesticuler, agir, changer de place,
Courir comme la meute et donner de la voix,
Remplir, sans s'épuiser, dix rôles à la fois,
Être le spectateur, l'acteur et le prologue,
Mimer, souffler, jouer, mener le dialogue,
Corriger, suggérer, prendre ou donner le *la*,
Encourager ceux-ci, morigéner ceux-là,
Enfin, changer vingt fois d'habit, d'air, de langage,
Bagatelle pour lui, simples jeux où l'engage
Une complexion qui gouverne et fait loi.
De cette activité comment régler l'emploi,
Fournir son aliment à cette ardente flamme,
Et contenter l'esprit sans nuire à sa jeune âme?

Théâtre, charge-toi de ces soins délicats.

Ici, j'entends quelqu'un, grand éplucheur de cas,
(Ce n'est pas vous. monsieur, ni vous non plus, madame)
Jeter sur mon projet la critique et le blâme
Au nom des bonnes mœurs. — Expliquons-nous : j'entends
Un théâtre épuré. Sujets compromettants,
Mots suspects ou grossiers, basse plaisanterie,
N'y mettront pas le pied Nous sommes, je vous prie
De le croire, très fort de votre opinion
Touchant les bonnes mœurs et la corruption.
Nous savons le respect que l'on doit à l'enfance,
C'est une piété. Malheur à qui l'offense,
Malheur à qui ternit d'un seul mot libertin
Cette fleur de candeur qui passe en un matin.
Un semblant d'équivoque, une ombre de licence,
C'est assez pour faner le lis de l'innocence.
Mais ne peut-on plus rire et s'amuser un peu,
Sans blesser la morale et pécher contre Dieu ?
N'est-il que des sujets risqués et condamnables ?
Le pays de l'histoire et le pays des fables
N'ont-ils aucune source où l'on aime à venir
Puiser une espérance au fond d'un souvenir ?
Eh ! l'histoire de France, à ne parler que d'elle,
Ne fournit-elle pas l'exemple et le modèle
Des vertus qu'il convient qu'on inculque aux enfants ?
Et les vices toujours n'y sont pas triomphants.
Trouvez mieux que Bayard, Jeanne d'Arc et Turenne
Pour semer dans les cœurs, comme une bonne graine,
Fierté, devoir, honneur ! Ce siècle en son déclin,
Puisse-t-il susciter un second Duguesclin
Pour chasser le Teuton de notre vieille terre,
Comme le grand Breton en chassa l'Angleterre !

Héros des temps passés chers et fameux héros,
Dont l'immortalité n'est pas faite de mots,
Mais d'actes glorieux, qu'il faut qu'on idolâtre,
De vos grands souvenirs peuplez donc mon théâtre !

. . . .

Un dernier mot. La forme (ô Bridoison, la forme !)
De ce gros in-dix-huit peut vous paraître énorme
L'éditeur l'a voulu : c'est sa faute. Les vers...
Quoi l'ouvrage est rimé ? c'est peut être un travers,
Mais si je connaissais un plus doux idiome
Pour parler aux enfants, — qui d'un plus pur arome
Embaume sa pensée, en rehausse le prix,
C'est encore celui-là que ma Muse aurait pris.
Aimons les rythmes d'or. Par eux notre pensée,
Sur un axe sonore, dans un chant balancée
A demi souriante et sévère à demi,
S'imprime dans le cœur comme un baiser d'ami.

Les Scènes et Légendes se disent entre jeunes gens, sans que ceux-ci soient obligés de monter une scène et d'improviser des décors, cette partie est imaginative. L'œuvre est gaie, instructive et élève la pensée.

AUTOUR D'UN LAPIN BLANC, par ALONE. Un volume in-18 de 242 pages
Prix : 3 francs

Par sa gaîté, son allure vive et entrainante, ce volume que M. Alone a trop modestement intitulé : *Autour d'un lapin blanc*, mérite d'être placé à un rang d'honneur dans la bibliothèque d'éducation. Celui-là est français, bien français et nous avons vu rarement plus d'esprit uni à plus de sentiment véritable.

Ce n'était qu'un pauvre petit lapin, bien blanc, mais bien inexpérimenté ; il se sauve, il est tué et sa peau sert à recouvrir un jouet d'un mécanisme admirable ; or, ce jouet apporte le bonheur à une petite infirme ; car il lui apporte avec le dévouement, l'affection d'une jeune protectrice, l'amitié de l'artiste qui a fait ce chef-d'œuvre. Ambroise s'est promis de faire marcher sa jeune amie : il invente de savants appareils, il la sauve et il l'épouse.

Excellent livre, chrétien dans la pensée, dans la forme ; essentiellement moral et fort émouvant.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ADORÉE (l'), grand roman parisien, par René Maizeroy. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ADVERSAIRES NATURELS DE L'ALLEMAGNE (les), Russie et France, par un diplomate russe. Un vol. in-18 jésus de XXXVI-260 pages. Prix : 3 fr. 50

AVANT-POSTES PENDANT LE SIÈGE DE PARIS (les), par Robinet de Cléry. Un vol. in-18 jésus de 256 pages. Prix : 3 fr. 50

BRÉVIAIRE DES MORALISTES FRANÇAIS (le), maximes et pensées mises en ordre, par Henri Le Brun. Un vol. in-18 de 405 pages. Prix : 6 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

CHAIRE ET L'APOLOGÉTIQUE AU XIXe SIÈCLE (la), études critiques et portraits contemporains, par le R. P. Fontaine, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-18 jésus de XXIV-371 pages. Prix : 4 fr.

CHATEAU DE SOURCHES AU MAINE (le), et ses seigneurs, par le duc des Cars et l'abbé A Ledru. Un vol. in-8e de XIX-426 pages. Prix : 8 fr.

CHEMIN N° 107 (le), par Léon de la Brière. Un vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

CHEZ LES ALLEMANDS, par Théo-Critt. Un vol. in-18 jésus de 340 pages avec gravures. Prix : 3 fr. 50

COMÉDIE POLITIQUE (la), souvenirs d'un comparse ; les débuts d'une république ; par Paul Dhormoys. Un vol. in-18 jésus de XX-349 pages. Prix : 3 fr. 50

COMMENCEMENTS D'UNE CONQUÊTE (les), l'Algérie de 1830 à 1840 ; par Camille Rousset, de l'Académie française. Deux vol. in-8e ; tome I, 411 pages ; tome II, 499 pages et Atlas in-8e de 12 planches. Prix : 20 fr.

COMTE DE CHAMBORD (le), d'après lui-même, étude politique et historique, par Dubosc de Pesquidoux. Un vol. petit in-8e de 570 pages. Prix : 4 fr.

CONTES ET LÉGENDES AU HOUBLON, par C. Rouzé Un vol. in-12 de 267 pages. Prix : 2 fr.

CORRESPONDANCE INÉDITE DU COMTE D'AVAUX (Claude de Mesmes), avec son père, Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Proissy (1627-1642) ;

publiée par A. Boppe. Un vol. in-8° de XXVII-305 pages. Prix : 6 fr.

COUR DE L'EMPEREUR GUILLAUME (la), par ***. Préface de Victor Tissot. Un vol. in-18 jésus de XXIV-315 pages. Prix : 3 fr. 50

DANS L'ATTENTE DE LA GUERRE, carnet d'un diplomate russe, 1883-1887. Traduction de Serge Nossoff. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

DÉMONIAQUES DANS L'ART (les), par J. M. Charcot, de l'Institut, et Paul Richer. Un vol. in-4° de XII-116 pages avec 67 gravures. Prix : 12 fr.

DE PARIS A BERLIN, par Victor Tissot. Un vol. in-18 jésus. Prix : 2 fr.

DERNIÈRE CAMPAGNE, par Léon de Tinseau. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

DISCOURS ET CONFÉRENCES, par Ernest Renan, de l'Académie française. Un vol. in-8° de 416 pages. Prix : 7 fr. 50

EMANCIPÉE, par Th. Bentzon. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr 50

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE LIBRE (l'), à Paris, 1880-1886. (Sept ans de guerre), par Eugène Rendu, délégué au conseil de l'enseignement primaire libre, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. Un vol. in-12 de XXI-306 pages. Prix : 3 fr. 50

FARCE POLITIQUE (la), par Aurélien Scholl. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

FILLE DE DOSIA (la), par Henry Gréville Un vol. in-18 jésus de 273 pages. Prix : 3 fr. 50

FILLEULE DU BARON DES ADRETS (la), par Alex. de Lamothe. Un vol. in-12 de 416 pages. Prix : 3 fr.

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES (les) et l'enseignement primaire après la Révolution (1797-1830), par Alexis Chevalier. Un vol. in-8° de XL-607 pages. Prix : 6 fr.

GISÈLE RUBENS, mœurs contemporaines, par Ernest Daudet. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

HENRI IV ET L'ALLEMAGNE, d'après les mémoires et la correspondance de Jacques Bongars, par L. Anquez, inspecteur général de l'instruction publique. Un vol in-8° de LXXVI-226 pages avec gravure. Prix : 5 fr.

HISTOIRE DE HENRI II (1547-1559), par Ed. de la Barre-Duparcq. Un vol. in-8° de 852 pages et portrait. Prix : 6 fr.

HISTOIRE DE LA LÉGENDE DE FAUST, par Ernest Faligan, docteur en médecine et docteur ès-lettres. Un vol. in-8° de XXXII-478 pages. Prix : 6 fr

HISTORIENS FANTAISISTES (les) : M Thiers, Histoire du consulat et de l'Empire ; conspiration de Georges ; Wagram ; Destitution de Fouché ; M. Thiers et ses contemporains, d'après les documents inédits, par M. le comte de Martel. Un vol. in-18 jésus de XI-468 pages. Prix : 5 fr

JOUEUR ET LES NUITS BLANCHES (le), par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe, par E. Halpérine. Un vol. in-18 jésus de 281 pages. Prix : 3 fr. 50

LETTRES ATHÉNIENNES, par le comte Charles de Moüy, ambassadeur de France à Rome. Dessins de Hubert Clerget et gravures de Fabret. Un vol. in-18 jésus de III-331 pages. Prix : 5 fr.

LETTRES A UN ÉCOLIER, par Ernest Delloye, précédées d'une préface par le R. P. Félix S. J. Un vol. in-18 jésus de 231 pages. Prix : 2 fr.

LIVRE DE CALIBAN (le), par Émile Bergerat. Préface d'Alexandre Dumas, de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus de XVI-367 pages. Prix : 3 fr. 50

MARIAGES A LA VAPEUR (les), par Eugène Giraud. Un vol. in-18 jésus de 319 pages. Prix : 3 fr.

MÈRES ENNEMIES (les), par Catulle Mendès. Un vol. in-18 jésus de 376 pages. Prix : 3 fr. 50

MEUBLE EN FRANCE (le) au XVI° siècle, par Edmond Bonnaffé. Grand in-4° de 296 pages avec 120 gravures. Prix : 25 fr.

NAPOLÉON ET SES DÉTRACTEURS, par le prince Napoléon. Un vol. grand in-18 Prix : 3 fr. 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

NORD CONTRE SUD, par Jules Verne ; première partie. Un vol. in-18 jésus de 308 pages. Prix : 3 fr.

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC MISTRAL. Calendal. Texte et traduction. Petit in-12 de 544 pages. Prix : 6 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

ŒUVRES DE PAUL BOURGET. Poésies Tome II, (1876-1882) Edel ; les Aveux. Petit in-12 de 311 pages. Prix : 6 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

PARIS ET LA LIGUE SOUS LE RÈGNE DE HENRI III, étude d'histoire municipale et politique, par Paul Robiquet, avocat à la cour de cassation, docteur ès lettres. Un vol. in-8° de XXXIV-597 pages. Prix : 7 fr. 50

PORTRAITS DE FEMMES : Mme Carlyle ; Georges Eliot ; une détraquée ; un couvent de femmes en Italie au XVI° siècle ; Psychologie d'une sainte ; par Arvède Barine. Un vol. in-18 jésus de 331 pages. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque variée*)

POUR NE PAS L'ÊTRE !... par Gyp. Un vol. in-18 jésus de 365 pages. Prix : 3 fr. 50

PREMIER VIOLON (le), par Miss Jessie Fothergill. Traduit de l'anglais par Mme Anna Pinot. Un vol. in-18 jésus de 420 pages. Prix : 2 fr. 50

(*Bibliothèque des mères de famille*)

RÈGNE DE PHILIPPE III LE HARDI (le), par Ch.-V. Langlois, agrégé d'histoire. Un vol. in-8° de XIV-474 pages. Prix : 7 fr. 50

RÉPERTOIRE DE LA COMÉDIE HUMAINE, de H. de Balzac ; par Anatole Cerfberr et Jules Christophe. Avec une introduction de Paul Bourget. Un vol. in-8° de XIII-567 pages. Prix : 7 fr. 50

REVANCHE DES BÊTES (la), par Ch. Normand. Un vol. in-18 jésus de 294 pages. Prix : 2 fr.

(*Bibliothèque illustrée de la famille*)

ROMAN D'UN CRIME (le), par Edmond Tarbé. Un vol. in 18 jésus Prix : 3 fr. 50

ROMAN D'UN JÉSUITE (le), par G. de Beugny d'Hagerue. Un vol. in-18 jésus de 416 pages. Prix : 3 fr.

SAINTE VIERGE ET SES PRINCIPAUX MYSTÈRES (la) exposés et commentés par les auteurs les plus autorisés ; par l'abbé Desgeorge, supérieur honoraire des missionnaires de Lyon. Un vol. in-12 de 312 pages. Prix : 3 fr. 50

SCÈNES ET LÉGENDES, par Guy Delaforest. Un vol. in-18 jésus de 322 pages. Prix : 2 fr.

(*Bibliothèque illustrée de la famille*)

SIMPLE HISTOIRE, par Ivan Gontcharov, traduit du russe, par E. Halpérine. Deux vol. in-18 de 549 pages Prix : 7 fr.

SOIRS DE DÉFAITES (les), poésies, par le marquis de Pimodan. Un vol. in-18 jésus de 251 pages. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES : La France et sa politique extérieure en 1867, par G. Rothan, ancien ministre plénipotentiaire, ancien membre du conseil général du Bas-Rhin. Tome II, in-8° de 470 pages. Prix : 7 fr. 50

UNE AMBASSADE AU MAROC, par Gabriel Charmes. Un vol. in-18 jésus de III-349 pages. Prix : 3 fr. 50

UN HOMME D'AUJOURD'HUI, par Henry Rabusson. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

UN POLITICIEN AMÉRICAIN, par F. Marion Crawford. Préface par Alfred Darimon. Un vol. in-18 jésus de VIII-384 pages. Prix : 3 fr. 50

VIE DES SOCIÉTÉS (la), par le docteur A. Bordier, professeur à l'école d'anthropologie de Paris. Un vol. in-8° de XV-362 pages. Prix : 6 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXII. N° 8 **Août 1887**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL CLUSERET, le deuxième siège de Paris. Deux volumes in-12 de 284 et 292 pages avec des *fac-simile*. Prix : 3 fr. 50 *franco*

Les organes de la presse catholique n'ont peut-être pas attribué assez d'importance à la publication de cet ouvrage. Le général Cluseret n'est pas une non-valeur, c'est un homme convaincu, c'est de plus une capacité ; la prolongation de sa résistance contre l'armée française, avec les éléments dont il disposait, en est une preuve trop réelle. Lors donc qu'aujourd'hui, fidèle aux principes qui réglèrent alors sa conduite, il expose par quel autre moyen on pourrait en assurer le triomphe, les catholiques auraient tort de passer indifférents.

Certes, c'est le tiers-état qui est spécialement visé par le socialisme fédératif auquel le général Cluseret vient offrir la victoire, et la bourgeoisie paraît menacée d'un sort plus terrible encore que celui réservé par elle, en 93, au clergé et à la noblesse. On ne peut contester non plus que si les nouvelles couches hurlent contre le cléricalisme, c'est que les exploiteurs du peuple lui jettent ce voile à la tête pour détourner d'eux sa fureur jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à en tirer.

Cependant le plan que préconise l'ancien défenseur de la Commune, entraînerait, dans son application, la ruine de l'ordre social tout entier, et, nous le répétons, en présence de la gravité de ce plan, de l'atrocité des moyens proposés à son accomplissement, de la valeur personnelle de celui qui en promet le triomphe, on ne saurait rester indifférent.

Aussi recommandons-nous la lecture de cet ouvrage; ce n'est pas en nous voilant la tête que nous échapperons aux poignards levés contre nous. Qu'on lise les cinq derniers chapitres des *Mémoires du général Cluseret* et l'on verra que les armes présentées par ce révolté à ses futurs soldats, seront aussi terribles pour la patrie française que le poignard de Brutus le fut pour César.

W. FERNOUT.

LE LIBÉRALISME EST UN PÉCHÉ. Questions brûlantes, par Don Félix Sarda y Salvany, docteur en théologie, prêtre du diocèse de Barcelone et directeur du journal : *la Revista popular ;* traduit de l'espagnol par Mme la marquise de Tristany, suivi de la lettre pastorale des évêques de l'Équateur sur le libéralisme. Un volume in-12 de x-286 pages Prix : 2 fr. 50

Cet ouvrage fit grand bruit quand il parut, en Espagne, il y a quelques années. La proposition contenue dans le titre même : *le Libéralisme est un péché*, semblait, à beaucoup, emprunté d'exagération et l'ouvrage fut dénoncé à la Sacrée-Congrégation de l'Index. Celle-ci refusa de condamner l'auteur et même elle déclara saine sa doctrine et loua son zèle.

Cette décision a une portée immense qui s'étendra de ce côté des Pyrénées. En effet, c'est en France que cette erreur a trouvé ses plus illustres défenseurs. Aussi l'on devait s'attendre à voir publier une traduction française de cet ouvrage ; elle parait aujourd'hui pour la première fois et se présente comme la seule autorisée par l'auteur.

Maintenant que nos lecteurs sont édifiés sur l'orthodoxie de l'ouvrage, il ne nous reste qu'à leur en montrer toute la portée ; mais dans ces matières délicates, il est facile de faire dévier la question et de substituer son appréciation à celle de l'auteur, nous remplirons tout notre devoir et échapperons à ce danger en nous contentant de mettre sous les yeux de nos abonnés le chapitre du livre qui traite du « *Libéralisme catholique* » et nous le ferons suivre de la réponse de la Sacrée-Congrégation de l'Index.

Ils auront ainsi à leur portée les pièces du procès qui vient d'être jugé.

L'éditeur français a terminé son volume par la lettre pastorale que les évêques de l'Équateur, à l'issue du quatrième concile provincial de Quito, adressèrent à leurs diocésains le 15 juillet 1885. Cette lettre stigmatise aussi les erreurs du libéralisme.

Laissons maintenant la parole à Don Sarda, en son sixième chapitre : *du libéralisme catholique ou catholicisme libéral.*

« Cette funeste erreur naquit d'un désir exagéré de concilier et de faire vivre en paix des doctrines forcément inconciliables et ennemies du fait même de leur propre essence.

Le libéralisme est l'affirmation dogmatique de l'indépendance absolue de la raison individuelle et sociale.

Le catholicisme est le dogme de la sujétion absolue de la raison individuelle et sociale à la loi de Dieu.

Comment concilier le oui et le non de deux doctrines si opposées ?

Aux fondateurs du libéralisme catholique la chose parut facile. Ils admi-

rent une raison individuelle sujette à la loi évangélique et ils inventèrent une raison publique ou sociale, co-existante avec elle et libre de toute entrave. Ils dirent : « l'État, en tant qu'État, ne doit pas avoir de religion, ou du moins il ne doit en avoir que dans une mesure qui ne dérange point ceux qui n'en ont pas. Ainsi, le simple citoyen doit se soumettre à la révélation de Jésus-Christ, mais l'homme public peut, à ce titre, se comporter comme si la révélation n'existait pas pour lui. » C'est ainsi qu'ils en vinrent à composer la célèbre formule : *l'Église libre dans l'État libre.* Formule à la propagation et à la défense de laquelle, en France, plusieurs catholiques célèbres, et parmi eux un illustre évêque, s'obligèrent par serment.

Cette formule aurait dû être suspecte depuis que Cavour en avait fait la devise de la révolution italienne contre le pouvoir temporel du Saint-Siège, et cependant aucun de ses auteurs ne l'a formellement rétractée ; à notre connaissance, malgré l'évident discrédit dans lequel elle était promptement tombée.

Ces illustres sophistes ne virent pas que, si la raison individuelle a l'obligation de se soumettre à la volonté de Dieu, la raison publique et sociale ne peut s'y soustraire sans tomber dans un dualisme extravagant, en vertu duquel l'homme serait soumis à la loi de deux critériums contraires et de deux consciences opposées. De sorte que la distinction de l'homme privé et de l'homme public, le premier obligé à être chrétien et le second autorisé à être athée, tomba immédiatement tout entière sous les coups écrasants de la logique intégralement catholique. *Le Syllabus*, dont nous parlerons bientôt, acheva de la confondre sans rémission. Il existe toutefois encore aujourd'hui quelques disciples attardés de cette brillante mais funeste école, qui n'osent plus soutenir publiquement la théorie catholique libérale, dont ils furent en d'autres temps les enthousiastes panégyristes; mais ils la suivent cependant en pratique sans se rendre clairement compte peut-être que c'est là un filet de pêche tellement connu et usé que le diable a donné l'ordre de le mettre au rebut. »

Voici maintenant la réponse de la Sacrée-Congrégation de l'Index :

A l'Illustrissime et Révérendissime, Monseigneur Jacques Catala y Albosa, évêque de Barcelone.

Excellentissime Seigneur,

La Sacrée-Congrégation de l'Index a reçu la dénonciation qui lui a été faite de l'opuscule qui a pour titre : *le Libéralisme est un péché*, et pour auteur D. Félix Sarda y Salvany, prêtre de votre diocèse, dénonciation

qui a été renouvelée en même temps qu'on dénonçait un autre opuscule qui a pour titre : *le Procès de l'Intégrisme*, c'est-à-dire *Réfutation des erreurs contenues dans l'opuscule : le Libéralisme est un péché;* l'auteur de ce second opuscule est D. de Pazos, chanoine du diocèse de Vich.

C'est pourquoi ladite Sacrée-Congrégation a soigneusement examiné l'un et l'autre opuscule, avec les observations qu'ils avaient suscitées. Or, dans le premier, non seulement elle n'a rien trouvé qui soit contraire à la saine doctrine, mais son auteur, D. Félix Sarda, mérite d'être loué, parce qu'il expose et défend la saine doctrine sur le sujet dont il s'agit, par des arguments solides, développés avec ordre et clarté, sans nulle attaque à qui que ce soit.

Mais ce n'est pas le même jugement qui a été porté sur l'autre opuscule, publié par D. de Pazos ; en effet, il a besoin, pour le fond, de quelques corrections et, en outre, on ne peut approuver la façon de parler injurieuse, dont l'auteur se sert beaucoup plus contre la personne de D. Sarda que contre les erreurs qu'il suppose exister dans son opuscule.

Aussi la Sacrée-Congrégation a-t-elle ordonné que D. de Pazos, averti par son propre Ordinaire, retire, autant que faire se peut, les exemplaires de son susdit opuscule et qu'à l'avenir, s'il survient quelque discussion au sujet des controverses qui pourraient surgir, il s'abstienne de toutes paroles injurieuses contre les personnes, selon que le prescrit la vraie charité chrétienne; d'autant plus que, si notre Très Saint Père le Pape Léon XIII recommande beaucoup de pourchasser les erreurs, il n'aime cependant ni n'approuve les injures proférées contre les personnes, surtout lorsque ces personnes sont éminentes par la doctrine et la piété.

En vous communiquant cela, par ordre de la Sacrée-Congrégation de l'Index, afin que vous puissiez le faire savoir à votre illustre diocésain D. Sarda, pour la tranquillité de son esprit, je demande à Dieu pour vous tout bonheur et toute prospérité, et je me dis, avec le parfait témoignage de mon respect,

De votre Grandeur, Le très dévoué serviteur,

Fr. Jérome Saccheri,
de l'Ordre des Prêcheurs,
secrétaire de la Sacrée-Congrégation de l'Index.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN ANGLETERRE depuis la conquête des Normands jusqu'à nos jours, par Albert du Boys. Un volume in-12 de VII-414 pages. Prix : 3 fr. 50

Le jour se fait sur les questions catholiques d'ordre social et d'économie politique. Jusqu'ici, et depuis longtemps, elles se rencontraient partout

aux prises avec des données historiques faussées, des documents originaux mal compris ou triés en vue de quelques préjugés à fortifier ; enfin, avec les conclusions d'une dialectique erronée ou illogique.

La critique moderne s'est lassée de ces artifices en même temps que de ces thèses arbitraires ; elle s'en est franchement départie.

Les hommes les moins suspects — et puissent-ils, en l'affirmant, énoncer une vérité de plus en plus générale — déclarent « que le temps de la négation aveugle est déjà loin de nous ».

Or, le livre que nous annonçons est l'une de ces œuvres de réhabilitation équitable, une mise en lumière des maximes sacrées de la politique chrétienne, du génie civilisateur de l'Église au moyen âge, de la sagesse militante des papes de cette époque, et des pacifiques triomphes de leur apostolat social.

« Nous cherchons, dit l'auteur, à faire connaître les luttes les plus saillantes entre l'Église et l'État, depuis la conquête des Normands. »

Bornées à la seule Angleterre, ces luttes sont cependant fort caractéris tiques : on peut dire qu'elles résument les assauts que l'Église a soutenus contre les jeunes États barbares de l'Europe, et ses efforts pour en faire des nationalités intelligentes, autonomes, civilisées, pacifiques, et des peuples de gens de bien.

En Angleterre, dès les conquêtes du roi Guillaume, l'Église et l'État se rencontrent chacun avec ses dons d'initiative particulière, comme aussi avec les éléments disparates qui les devaient mettre en conflit.

D'un côté, la guerre, insidieuse avec Guillaume I[er], grossièrement brutale avec le Roi-roux, sanglante avec Henri II. De l'autre côté, la défense prise en main par le haut savoir dans le juriste-philosophe Lanfranc, par la sainteté dans l'illustre saint Anselme, enfin, dans saint Thomas Becket, par le martyre, cette expression surhumaine de la dignité du caractère et de l'inconfusible majesté du droit divin.

Souvent, le diadème et la mitre se prêtent mutuellement leur éclat. Les deux « pouvoirs se tiennent par la main et marchent appuyés l'un sur l'autre ».

Lanfranc est mort, il lui faut un successeur de force à tenir tête au Roi-roux ; le choix des évêques électeurs tombe sur saint Anselme, qui s'en défend et leur dit : « Vous êtes les laboureurs de Dieu, *Dei agricultura estis*. L'Église est donc une charrue ; cette charrue, en Angleterre, est traînée par deux grands bœufs, le roi et l'archevêque de Cantorbéry ; l'un travaille pour la police sociale, l'autre pour la doctrine et la discipline ecclésiastique : l'un des deux, Lanfranc, est mort ; il ne reste que l'indomptable taureau auquel vos suffrages m'attellent..... »

Cette égalité fraternelle entre les deux puissances n'était nullement une ingérence usurpée de la part de l'Église. Le pouvoir royal en avait pris lui-même l'initiative.

« La première grâce que Guillaume le Conquérant sollicita d'Ermenfrid, légat du Saint-Siège, fut de lui mettre sur la tête la couronne royale au nom et de la part du Pape. » La solennité de ce couronnement eut lieu à Pâques, et fut, dans la suite, régulièrement renouvelé trois fois l'an, à Noël, à Pâques, à la Pentecôte.

Un peu plus tard, cette déférence parut un joug; on voulut s'en défaire, ou plutôt le sceptre royal jura d'asservir la houlette sacrée et de s'arroger l'omnigérence.

Thomas Becket, déjà chancelier du royaume, fut nommé primat d'Angleterre. C'était l'investir du plein exercice des deux puissances civile et religieuse. Henri II comptait hériter de ce cumul au profit de la couronne, après y avoir accoutumé l'opinion, sous le bénéfice du fait accompli dans la personne du primat-chancelier.

Henri II ne tarda pas à revenir, sinon de sa prétention, du moins de sa méprise : sous des apparences quelque peu fastueuses et mondaines, Thomas, l'évêque gentilhomme, laissa voir tout à coup, le cœur droit, l'âme vaillante de l'homme d'église et du saint. « Devenu archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre, saint Thomas pria le roi de pourvoir à sa charge de chancelier et lui renvoya les sceaux. Ce noble refus du cumul résume la doctrine catholique en matière de politique chrétienne Il y a la police des peuples, c'est l'affaire des chefs d'État ; il y a le gouvernement des âmes, c'est l'affaire des ministres de Dieu.

Là se trouve, il faut en convenir, une question délicate et compliquée de pondération de pouvoirs. Il fallut du temps à l'Église et le tact divin dont elle est douée, pour ramener peu à peu les oscillations sociales des peuples chrétiens à un juste équilibre. A la longue, l'Église eut, sous ce rapport, tous les succès pour elle. Les nationalités de l'Europe ne firent plus qu'une même et grande famille ; toujours diverses de race, de sang, mais identiques de foi, de mœurs sociales, elles s'unirent dans le respect et l'amour d'un même Dieu, sous la garde d'un même pasteur, le Pape.

Dès lors, il s'ouvrit pour l'Europe un cycle de siècles illustres qui la peupla simultanément de savants, d'artistes incomparables, de héros et de saints : époques immortelles à l'égal des siècles de Périclès et d'Auguste, où il n'y eut que gloires partout, et où « toutes les gloires furent chrétiennes ».

L'Angleterre fut l'une des premières puissances à détonner parmi cette

immense harmonie sociale de l'Europe catholique. Henri VIII, ce prince théologue, reprit le plan de révolte de Henri II, et en réarbora l'étendard, encore ensanglanté du martyre de saint Thomas Becket. Ce n'est pas que ses principes de christianisme adultère se prêtassent à la confusion des deux puissances : la couronne du roi, la tiare du pape, demeuraient, dans son esprit, fort distinctes ; mais il trouva bon de les adapter l'une à l'autre d'après une théorie nouvelle, il fonda le « Césaro-papisme ».

M. Albert du Boys se contente de peindre en quelques traits généraux, le drame trop douloureusement fameux de cette apostasie.

« Son but n'a pas été, dit-il, de donner une histoire complète de l'anglicanisme ; il a voulu seulement mettre en relief les vices constitutifs de ce que les Anglais appellent *l'Église établie* (Establishment), édifice à demi ruiné. »

Cette ruine était prévue : née de l'erreur, la Réforme n'a vécu que d'inconséquences.

« Elle est tombée dans une double faute, écrit un profond penseur protestant. D'une part, elle n'a ni connu ni respecté tous les droits de la pensée humaine ; au moment où elle les réclamait pour elle-même, elle les violait ailleurs. D'autre part, elle n'a pas su mesurer dans l'ordre intellectuel, les droits de l'autorité. Il n'y a jamais eu de gouvernement plus conséquent que celui de l'Église romaine. En fait, la cour de Rome a beaucoup transigé, cédé, bien plus que la Réforme. En principe, elle a tenu une conduite bien plus cohérente. C'est une grande force que cette pleine connaissance de ce qu'on fait, de ce qu'on veut. Cette adoption complète et rationnelle d'une doctrine et d'un dessein (1). »

Telle est, en effet, la force vitale de l'Église : « unité de doctrine, unité de dessein », immuable unité d'action !

Aussi voit-on l'Église catholique en appeler aujourd'hui avec succès de l'implacable ostracisme de Henri VIII, et pénétrer avec douceur dans cet illustre royaume par les portes princières de la liberté chrétienne et de la paix.

M. Albert du Boys clôt son œuvre historiographique par un mot sur l'Irlande. Ce mot entrait logiquement dans son cadre : nous nous félicitons de l'y rencontrer.

Une noble chrétienté disgrâciée par la mère patrie, opprimée depuis deux siècles, exilée sur son propre sol, violentée, appauvrie, mourante, et toujours debout ! Ce cas de l'Irlande est unique : c'est plus qu'un phéno-

(1) *Histoire de la civilisation en Europe*, XIIIe leçon.

mène dans les données de la physiologie ethnographique, c'est un miracle.

L'Irlande souffre toujours, mais l'épreuve touche à son terme; on le pressent aux fruits que porte déjà son invincible constance. L'Angleterre se rapproche de Rome; on la voit se regreffer branche à branche au tronc sacré de la foi des Lanfranc, des Anselme, des Thomas. Ce sont partout des gerbes d'âmes apportées par brassées au giron de l'Église. Il en reste beaucoup qui, pour être moissonnées dans la joie, attendent peut-être encore des semences de larmes. La coutume divine n'est-elle pas toujours parmi nous, que ce ne soit que des larmes et du sang des martyrs que germent les moissons chrétiennes?

Voilà les pensées et les espérances qu'éveille l'excellente étude historique de M. du Boys.

L'œuvre, écrite d'ailleurs en style de maître, revèle l'analyste informé, le critique discret et impartial, le penseur et surtout l'écrivain catholique. Elle aide puissamment à l'apologétique chrétienne, lui crée d'utiles et sûres ressources, et, en dehors de toute polémique, par le seul fait du narré des événements, force l'histoire à rendre à l'Église des hommages qui, de l'aveu même des écrivains dissidents, lui ont été trop parcimonieusement ménagés.

« L'Église, écrit M. Guizot, a remué toutes les grandes questions qui intéressent l'homme. Elle s'est inquiétée de tous les problèmes de sa nature, de toutes les chances de sa destinée. Aussi son influence sur la civilisation moderne a-t-elle été très grande, plus grande peut-être que ne l'ont faite même ses plus ardents adversaires ou ses plus zélés défenseurs. Occupés de la servir ou de la combattre, ils ne l'ont considérée que sous le point de vue polémique, et n'ont su, je crois, ni la juger avec équité, ni la mesurer dans toute son étendue.

DIDELOT,
curé de la cathédrale de Valence.

SAINT JEAN DE CAPISTRAN, son siècle et son influence
par M. de Kerval Un volume

Le rôle de Jean de Capistran dans le monde, son influence sur ses contemporains, les œuvres enfantées par son zèle, sa science et sa parole, avaient été, jusqu'à présent, et de nos jours surtout, presque entièrement laissés dans l'ombre et cependant, après François d'Assise, c'est peut-être celui de nos saints qui a exercé l'action la plus marquée et la plus décisive sur les hommes et les choses de son temps. Le travail de M. de Kerval vient réparer cette injustice; il met en pleine lumière la sublime figure de

ce moine mendiant qui restera dans les annales de l'Église comme l'un des plus étonnants génies enfantés par le christianisme, comme l'une des gloires les plus pures de l'humanité.

Ce livre, en même temps, est un monument élevé en l'honneur de toute la famille séraphique. Non seulement l'auteur s'est efforcé de faire connaître, admirer et aimer dans Jean de Capistran, le saint, le réformateur et l'apôtre, l'inquisiteur, le théologien et le guerrier; mais il a tenu aussi à étudier, avec un soin jaloux, tous les combats et toutes les victoires de l'ordre franciscain au xve siècle, il s'est plu à signaler la partie immense qui revient aux Frères mineurs du moyen âge, dans les triomphes et dans les revanches de l'Évangile, de la justice et de la liberté.

A l'aide de documents authentiques et souvents inédits, il nous montre dans les fils du patriarche d'Assise, les défenseurs infatigables et les champions invincibles du faible contre le fort, du pauvre contre l'usurier, de la civilisation contre la barbarie, de la patrie contre l'étranger. Il les fait revivre à nos regards, prenant en main la cause de Jeanne d'Arc, se faisant ses conseillers, ses protecteurs, parfois même ses soldats, justifiant sa mission et vengeant sa mémoire.

Il analyse les œuvres manuscrites de Capistran, jusqu'ici ensevelies dans les archives de l'Ara Cœli; il fait sortir des ténèbres de l'oubli ce théologien, ce docteur de la souveraineté pontificale, dont les mâles et fiers accents, quatre cents ans avant Pie IX et Léon XIII, proclamaient déjà l'infaillibilité pontificale, affirmaient la nécessité du domaine temporel du pape, exposaient les bases de la constitution chrétienne des États, et réfutaient par avance les théories du libéralisme moderne.

De longues recherches et de précieuses découvertes lui ont permis enfin, de mettre hors de doute un point controversé jusqu'ici : l'origine française du père Jean de Capistran. La question maintenant semble résolue, le père du saint appartenait à cette noblesse de l'Anjou qui accompagna le duc Louis, dans son expédition pour la conquête du royaume de Naples.

Publié sous les auspices du premier ordre Franciscain, revêtu de l'approbation du R^{me} père général des Frères mineurs, successeur de saint François, ce livre raconte les gloires et les héroïsmes du passé.

PHILOSOPHIES DE LA NATURE, Bacon, Boyle, Toland, Buffon, par NOURRISSON, membre de l'Institut. Un volume in-12 de CXXII-264 pages. Prix : 4 francs

Ce volume traite des principales questions qui, de nos jours et en raison même des acquisitions les plus récentes de la science, demeurent les plus

vivement controversées. Idées de création et de nature, de matière et d'esprit, de force et d'évolution, d'hétérogénie et de finalité, de transformation et de progrès, l'auteur a pris à tâche de dégager toutes ces notions des équivoques qui, en les obscurcissant, les pervertissent Il est de ceux qui exigent qu'on attache un sens précis aux termes qu'on emploie; qui veulent que les idées exprimées par ces mots soient claires; qui surtout demandent aux faits, dans tout ordre de connaissances, la vérification des théories.

Une première partie de son ouvrage est consacrée à une exposition rapide, quoique étendue, des plus célèbres philosophies de la nature de tous les temps : exposition par où il cherche à établir qu'il n'y a pas de solide philosophie de la nature qui ne se fonde sur les idées d'âme et de Dieu.

Dans une seconde partie de son livre, il en vient à des monographies, qui lui servent, comme autant d'exemples, à justifier les mêmes conclusions. C'est donc à dessein qu'il a choisi en France non pas un métaphysicien, mais un naturaliste tel que Buffon, et, en Angleterre, des physiciens ou *naturistes* tels que Bacon, Boyle et Toland. A le lire, on se convaincra que, si le plus souvent on ne soupçonne guère tout ce qu'il y a chez Buffon de spiritualisme lumineux, les encyclopédistes, de leur côté, n'ont tracé de Bacon qu'un portrait de fantaisie; on trouvera dans l'étude sur Boyle une discussion approfondie de l'idée de nature; enfin dans l'analyse qui n'avait pas encore été faite du *Panthéisticon* de Toland, personnage aussi singulier par sa conduite que bizarre par ses écrits, et jusqu'à présent néanmoins plus cité que connu, on n'apprendra peut-être pas sans une sorte de piquant intérêt ce que devait être l'organisation que Toland avait rêvée d'une société de panthéistes ou *Free Thinkers*, qu'il aurait pu, aussi bien ou mieux, à son sens, nommer *Free Drinkers*.

LA JUIVERIE, par G. DE PASCAL, avec une lettre-préface par E. DRUMONT
Un volume in-12 de XII-130 pages. Prix : 60 centimes

Le mouvement se continue : après l'étude magistrale publiée par M. Gougenot des Mousseaux sur la judaïsation des peuples modernes et son cri prophétique : *Gare aux Juifs;* après les révélations de M. E. Drumont flétrissant les acteurs, en France, de ce drame de famine et d'apostasie qu'il cherche à déjouer par son cri de guerre : *Sus aux Juifs;* voici le R. P. de Pascal qui non moins effrayé par la grandeur du péril, mais

(1) *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens,* par le chevalier Gougenot des Mousseaux. Un volume in-8° de XLIV-544 pages. Prix : 7 fr. 50.

retenu par son esprit évangélique, change le cri de guerre en celui-ci : *Arrière le Juif*.

Il serait bien temps que la France répondit à ces appels! mais que nous en sommes loin; récemment *la Semaine religieuse* de Cambrai comptait 42 préfets juifs dans le gouvernement de notre République, ce n'est plus une invasion c'est une *main-mise* sur la France chrétienne. Mais laissons M. Drumont nous présenter lui-même le travail du R. P. de Pascal.

« Aujourd'hui, nous pouvons faire halte pour causer un peu avant la lutte dernière. Nous savons ce que nous voulions savoir : il y a, en notre cher pays de France, aux champs comme à la ville, au Nord comme au Midi, beaucoup de Français auxquels la suggestion juive n'a pas enlevé toute activité célébrale, beaucoup de Français qui sont très réveillés.

» Sans doute ce réveil est encore un peu confus. Chacun se frotte les yeux à la place où il était quand on a essayé de l'endormir; chacun garde un peu de l'attitude d'autrefois. Tout le monde en tout cas est d'accord pour se poser à peu près la même question :

» — Ah ça ! qu'est-ce qui est arrivé? Ce pays laborieux, ce pays dont la prospérité faisait jadis envie à l'Europe, est réduit à la mendicité. On voit ce qui ne s'était jamais vu depuis que le monde est monde : les paysans ne trouvent plus à vivre en cultivant la terre; les ouvriers ne travaillent plus assez pour manger; on met impôt sur impôt sans pouvoir parvenir à combler le déficit. Les uns piaillent, les autres pleurent; ceux-ci gémissent, ceux-là vocifèrent Au-dessus de tout cela on aperçoit planant dans des gloires de papier, dans des apothéoses à la Meyer, toutes sortes d'êtres baragouinants et exotiques, des Cahen d'Anvers, des Camondo de Constantinople, des Bichoffsheim de Bruxelles, des Erlanger de Francfort, qui possèdent des centaines et des centaines de millions. Que se passe-t-il?

» La conclusion que formulent tous ces Français c'est qu'on aimerait bien avoir quelques éclaircissements sur l'immense déplacement monétaire qui s'est accompli depuis quelques années. Les plus modérés seraient heureux de consulter quelques pièces de comptabilité aidant à comprendre comment ceux qui n'avaient rien, il y a cinquante ans, se trouvent à présent avoir tout, tandis que les autres n'ont plus rien.

» C'est un mouvement très intéressant encore une fois pour le sociologue. Tout ce qui pense, écrivains indépendants, artistes, ouvriers, sait parfaitement que le dénouement est inévitable et que ce pays famélique ne se saignera pas toujours aux quatre veines pour permettre aux Rothschild d'augmenter leurs milliards.

» Pendant ce temps, nos cent quatre-vingts députés de la droite qui se

déclarent les soldats du Christ, qui ont été choisis par la France chrétienne et honnête comme les champions de la Foi, n'osent pas dire à la tribune un mot de ce qui est réellement en cause, ils n'abordent jamais la question financière que par des côtés subalternes et puérils.

» Les farouches députés de la gauche, les briseurs de chaînes, qui ont pour devise : « *Ni Dieu ni maître*, » ont encore plus peur que les autres; ils sont pris de coliques à la seule pensée qu'on puisse discuter au parlement la fortune de Rothschild.

Ces journaux, qui ont élevé l'irrespect à la hauteur d'une institution, qui parlent de tout, discutent tout, raillent tout, baissent la voix soudain dès qu'il s'agit des juifs : « Ah ! vous savez, mon cher ami, c'est très délicat » pour nous. Au fond, nous trouvons que vous êtes loin encore d'avoir dit » toute la vérité, mais nous sommes tenus à beaucoup de réserve. »

Toute cette fin de société est très curieuse encore une fois, très piquante à étudier, soit d'une cellule, soit d'un cabinet de travail.

Vous faites double besogne avec votre Juiverie. Vous faites œuvre d'exorciste et œuvre de médecin social. Vous rendez la pleine possession d'eux-mêmes, avec un peu d'eau bénite aux possédés et aux suggestionnés auxquels les juifs ont enlevé toute liberté de penser. Vous analysez à merveille le système juif, et vous montrez que le fait de s'emparer du bien d'autrui en organisant des sociétés financières qui sont de véritables escroqueries, n'a rien de commun avec le principe de la propriété.

Vous démolissez ainsi l'équivoque dont vit le juif, il commence par dérober la propriété des autres au nom des instincts de sa race, et il place ensuite le produit de son vol sous l'égide de l'institution sacrée de la propriété. Même parmi nos amis, il ne manque pas de gens pour dire : « Erlanger a enlevé trois cent millions à l'épargne française avec des entreprises, comme les mines de Bingham qui n'ont jamais contenu un filon de minerai, c'est incontestable, mais demander qu'il restitue ces trois cent millions c'est ébranler les bases de la société. »

Les bases de la société sont ailleurs et vous avez raison de le dire. Si vous voulez le fond de ma pensée, je suis convaincu que si nous parvenions à guérir les chefs du parti conservateur du respect aussi incompréhensible que profond qu'ils éprouvent pour les voleurs, tout finirait très gaiement. Tous les Français se réconcilieraient dans un éclat de rire où se retrouverait tout le bon sens de notre race et aussi son ardent amour de la justice.

Satan est terrible sans doute, mais il est aussi très polisson et très lâche. Pour un Robert le diable qui brave la puissance divine il y a beau-

coup de Robert Macaire, que la vue d'un tricorne suffirait à mettre en fuite.

Pour moi, je vois l'explication suprême, très joyeuse, avec un scintillement de bayonnette dans le lointain, et, pour présider la chose, un brave officier résolu malgré des yeux bleus très doux, comme celui qui est venu me féliciter au nom de ses camarades.

Qu'est-ce que vous aviez quand vous êtes arrivés en France, dira-t-on aux juifs allemands ?

— J'avais... j'avais une balle de colporteur sur le dos.

— Qu'est-ce que vous avez maintenant ?

— Cent cinquante millions tout au plus.

— Quel travail avez-vous fourni pour gagner cela ?

— Mon Dieu... j'ai lancé quelques affaires valant... dont les actions valent aujourd'hui zéro, mais qui, par un hasard singulier, m'ont enrichi et ruiné les actionnaires

— Cent cinquante millions... Gardez-en un... Restituez le reste... et bon voyage !

La France est réveillée, mon Révérend Père et ami, voilà l'essentiel et le principal. Que Dieu permette seulement que ce pays, jadis si plein de belle humeur et aujourd'hui si morose et si lugubre, puisse se remettre à rire un peu et le maléfice, le cauchemar sera dissipé.

La sinistre caravane dont parle Jacques de Biez se remettra en marche, suivant les cigognes et marchant dans les ronces pour regagner la Palestine et l'Égypte. » Dieu, comme vous le dites, n'aura pas tort, et la France aura eu encore une fois raison.

LE CHATEAU DE SOURCHES, au Maine, et ses seigneurs, par le duc des Cars et l'abbé A. Ledru. Un volume grand in-8o de xx-427 pages, illustré de plusieurs dessins représentant le château à diverses époques. Prix : 7 fr. 50

Cette publication est une monographie, divisée en XXII chapitres, du château de Sourches, propriété actuelle du marquis des Cars et bâti au XIe siècle.

Ce travail s'étend donc sur le moyen âge, sur la renaissance, sur les temps modernes. Il s'arrête au moment où commence la période révolutionnaire, et le XXIIe et dernier chapitre n'est même pas terminé.

L'auteur est un érudit, un chercheur qui a le sentiment de l'histoire. Il a fortement étudié son sujet, l'histoire proprement dite du château et les actes de ses seigneurs.

Il cite des documents curieux, fait des analyses intéressantes sur la vie de la noblesse, sur l'agriculture, la guerre.

Les chapitres sur les troubles amenés par la réforme sont à lire comme très intéressants. Il y a des lettres curieuses, entre autres un récit de la bataille de Montcontour.

D'autre part, il est absolument évident qu'une monographie de cette nature, si consciencieusement fouillée, si soignée, si bien faite qu'elle soit, — et c'est le cas pour celle-ci, — ne s'adresse qu'à un nombre très restreint de lecteurs, car par ces temps d'indifférence démocratique, bien peu s'intéressent à l'histoire des vieilles familles.

Mais l'histoire du château de Sourches n'en reste pas moins un travail très honorable et pour l'auteur et pour la famille qui l'a publié.

HISTOIRE DU BLÉ EN FRANCE, *le pacte de famine :* histoire-légende par M. Gustave Bord. Un volume in-4° de 314 pages, orné d'une vue de Corbeil, d'un portrait de M. de Sartène, lieutenant-général de police et d'un autographe de Le Prévôt. Prix : 12 francs

Le livre de M. Bord nous ramène encore à l'examen de l'un des plus odieux mensonges révolutionnaires : le *pacte de famine* qui aurait affamé le peuple sous Louis XV.

Avant d'aborder le pacte de famine, M. Bord jette un coup d'œil sur la situation économique de la monarchie, dans ses rapports avec l'approvisionnement et les subsistances ; il va de Charlemagne au dix-huitième siècle inclusivement ; il passe en revue sommairement les ordonnances de nos rois, dont l'ensemble, pendant les règnes de Henri IV et de Louis XIII, put suffire à tous les besoins. Ces témoignages constatent avec quelle sollicitude la régence prévenait ou atténuait les disettes, poursuivait les accapareurs, et cherchait à maintenir dans les limites convenables le prix du blé. L'ancien régime était, suivant l'occurrence, protectionniste ou libre-échangiste ; parfois, l'exportation des grains était libre, et, quand il le fallait, les douanes provinciales étaient supprimées. Sous Louis XIV, il y eut une administration des blés du roi, une législation des grains et des greniers d'abondance pour le soulagement des pauvres en cas de disettes.

Celles-ci ont été étrangement dénaturées ; elles avaient généralement pour cause les mauvaises récoltes, les guerres ou les errements financiers.

Arrivons au pacte de famine. Cet absurde mensonge est évidemment d'origine révolutionnaire ; ce qu'avaient inventé méchamment quelques

hommes mal notés, l'aventurier Routlege, Camille Desmoulins, Pierre Manuel et Le Prévôt de Beaumont, un vulgaire coquin doublé d'un fou, la badauderie, l'ignorance et la passion l'ont vulgarisé; de nos jours un roman et une pièce de théâtre d'Élie Berthet, rapsodies ridicules que M. Bord expose, ont popularisé dans les foules l'ignoble légende.

Le principe générateur du crime le voici. Corbeil (huit lieues de Paris) et les villages environnants fournissaient, en farine et en pain, la plus grande partie des approvisionnements de la capitale. En 1767, sous le ministère Laverdy, une compagnie dont le siège social était à Corbeil, et que Malisset, disciple de Quesnay, devait diriger, afferma la subsistance de la population. La soumission faite au roi et l'acte d'association, ces soi-disant copies textuelles du traité *pour le monopole des grains* dans toute la France, sont parfaitement inoffensifs; qu'on les lise, dit M. Bord, je mets au défi qui que ce soit d'articuler un grief sérieux d'après le texte de ces contrats. Et à l'appui de cette affirmation il invoque l'autorité d'un homme du métier, celle de M. Brianne, dans un excellent travail sur le prix des grains. Où donc était le monopole odieux et criard? la police devait régler la quantité et le prix des grains de la compagnie pour maintenir la concurrence. On a longtemps vendu à perte *pour soulager le peuple*, de peur d'achever la ruine des marchands qui ne pouvaient, comme le roi, perdre sur leurs denrées; on vendait au prix courant et au prix coûtant. Les approvisionnements de Corbeil étaient si loin de surenchérir que, pendant la disette et les troubles de 1767, on venait de loin chercher à Paris le bon marché qu'on n'avait pas chez soi (p. 61). Sous Louis XVI, les frères Leleu remplacèrent Malisset. Turgot donna une organisation nouvelle à la compagnie. Organisation qui dura, 1775 à 1789. Les faits démontrèrent l'utilité de cet honnête établissement. De 1775 à 1789 le prix du pain fut sensiblement le même à Paris, et pendant le rude hiver de 1788-89, la compagnie rendit de grands services. Par vingt-cinq millions d'achats le roi empêcha de grands malheurs; l'activité de l'État fut immense et l'intendant Bertier fut infatigable.

Malgré tout, les historiens révolutionnaires ont jeté dans les masses cette inconvenable niaiserie : il y avait une compagnie, il y eut une disette; donc la compagnie spéculait sur la misère publique.

Finalement, la Révolution fit-elle mieux que l'ancien régime en fait d'alimentation? La convocation des États-Généraux avait agité le pays. Les deux comités de subsistances, l'un créé par la municipalité de Paris, l'autre par l'Assemblée nationale, ainsi que les opérations illégales de Bailly, furent insuffisants pour l'alimentation; en dépit du maintien, plus

d'un an après la prise de la Bastille, des anciens employés de la Compagnie, on pillait de tous côtés. Dès le 1er janvier 1791, la Société de Corbeil cessa d'approvisionner le trésor public.

Un appendice de soixante-trois pages, contenant vingt-huit pièces et cinquante-cinq pages de pièces justificatives, achèvent d'éclairer le lecteur sur les monstruosités dont ce travail fait justice. On voit par là jusqu'à quel point l'auteur a prodigué les clartés de l'évidence.

Concluons avec lui.

« Oui, sous l'ancien régime, le cri du peuple a parfois été : Du pain ! du pain ! La Révolution est venue et plus que jamais le peuple a demandé du pain. Mirabeau, Brissot, Danton, Robespierre se sont succédé et de la boue sanglante de la place de la Révolution est toujours sorti ce long gémissement : du pain ! Oui, la misère avait été grande parfois sous le règne des Rois de France, elle fut atroce pendant la Terreur et sous le Directoire. Le premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet et le second Empire se sont succédé, il y eut encore de la misère, des disettes. La troisième République est venue, les ouvriers crient plus que jamais : du pain ! Les paysans ruinés demandent encore un prix rémunérateur du blé qu'ils produisent avec tant de peine. Les législateurs sont aussi hésitants qu'autrefois ; il y a toujours des partisans de la liberté et des partisans de la protection. Sous ce rapport il n'y a pas un pas de fait vers le progrès, vers la vérité. (P. 195.)

CANDIDAT, roman contemporain, par Jules Claretie. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

Ce roman politique place dans une localité spéciale ce qui se passe à peu près partout et y déroule complaisamment le triste tableau des ignominies électorales à l'heure présente.

Dannemarie, château de Mme Henriette Herblay, sert de point de réunion à la plupart des personnages du récit. Le sénateur Charvet (honni soit qui mal y pense) est là comme chez lui, et c'est pour le remplacer à la Chambre qu'une élection s'impose à Dannemarie. Pour cela, la femme influente a fait choix du commandant Verdier qu'elle circonvient, qu'elle enjôle, et cet honnête homme, républicain fervent, dans les limites permises, accepte la succession éventuelle, sans se douter un seul instant des dangers auxquels il s'expose et des compromissions qu'il encourt. Par la même voiture, arrive au château Émile Ducasse, sorte de doctrinaire de 1819 *modernisé* par notre république, qui se montre fort désappointé de n'avoir pas été

choisi, cette fois, par la grande électrice, pour recueillir la succession législative de M. Charvet.

Verdier a pour antagoniste le sieur Garousse, qu'il faudrait inventer s'il n'existait pas, mais qui existe un peu partout: à Paris, en province, dans votre département comme dans le mien. Est-il assez vrai ce Garousse!

» Il menait dans le pays l'existence grasse d'un riche boutiquier retiré. Gros et fort, avec un rire qui voulait être bon enfant et qui sonnait creux, il promenait par les champs sa carrure solide et son ventre bien nourri. On n'eût jamais reconnu, dans ce flâneur bedonnant, le révolté d'autrefois, qui jouait au tribun dans la mêlée parisienne en 1871, et roulait à travers les réunions publiques une voix tonitruante dont le tonnerre ne tombait pas. Redoutable aux heures du triomphe, il avait été prudent à l'heure du danger, puis il s'était engraissé avec les années, Garousse. Il avait des rentes aujourd'hui. Des opérations de Bourse faites à crédit d'abord, et bien conduites, des spéculations de paysan retors sur les terrains l'avaient tiré d'affaire. Il s'arrondissait, prospérait. Du vieux Médoc dans sa cave, des poulardes grasses sur sa table, des conserves en ses armoires pour ses dents longues de vieil affamé, il se plaisait à vivre au milieu de ces ruraux qui ne connaissaient de lui que le révolté et les coups de gueule de son radicalisme, et ne pouvaient lui demander compte des lâchages d'autrefois.

» On le redoutait à Melun, quoiqu'en réalité il ne fut guère redoutable. Ce cuivre qui vibrait toujours, ces ébranlements de gong devant un palais vide, faisaient illusion aux auditeurs des cabarets de Dannemarie et de Chailly. Garousse qui n'était pas fier, quoique enrichi, mangeait dru et buvait sec, passait pour un homme d'estomac, de poigne et de courage. Ah ! de sa voix de bronze qu'il enflait comme un cabotin de mélodrame, il leur disait leur fait aux bourgeois, aux gens des châteaux, ce Bossuet de la canaille ! Il ne mâchait pas ses mots et les crachait à la face des aristots, il fallait voir ! Et chez ce révolté aux grandes phrases haineuses, il y avait pis qu'un bourgeois satisfait, un dogue repu et montrant toujours ses dents, jouant au loup, afin que les chiens encore affamés ne vinssent pas lui disputer son morceau d'or. Bourgeois dans sa tenue, dans sa redingote, dans sa cravate, dans sa tournure de gros notaire de village, Garousse était plus bourgeois encore dans son amour du gain, dans l'âpre adoration qu'il avait pour son magot, pour la terre achetée par lui, pour les pierres de son château — il avait un château, Garousse — dans sa terreur intime de cette révolution qu'il parlait de déchaîner et qu'il tremblait en sa peau de propriétaire, de voir apparaître un jour. Il était bourgeois jusqu'aux moelles, et dans un temps de réaction, on lui eût dit d'être bedeau pour

conserver les actions qu'il avait mises de côté, Garousse eût répondu : « Va pour bedeau ! » Et il eût suivi les processions. »

C'est pourtant ce sinistre fantoche qui, entouré de sa garde prétorienne de cuistres avides et déclassés, entame la lutte contre le commandant Verdier, le fait injurier publiquement dans les réunions, cauteleusement dans les colonnes de ses journaux.

Entre ces deux adversaires la partie n'est pas égale : l'un fait son métier et il s'y entend ; l'autre fait son devoir, et il s'étonne que ce devoir lui apparaisse avec un cortège de ruses, de sottises à ménager, de promesses à prodiguer avec la certitude de ne pas les tenir.

C'est ici que se glisse le roman au milieu du conflit électoral. Il est excellemment représenté par la délicieuse Gilberte, nièce de M. Verdier, puis par le marquis de Montbrun et son fils Robert. Le marquis, gentilhomme de haute naissance, a passionnément aimé sa femme, la fière et impeccable marquise, obstinément attachée aux vieilles traditions.

La marquise a exercé une influence prépondérante sur l'éducation et le caractère de Robert. Craignant pour lui le poison universitaire et le mauvais exemple des camarades, elle lui a fait donner par un précepteur, une éducation de serre chaude. Robert, nature délicate, généreuse, confiante, n'a pas jeté sa gourme, comme on l'entend dans le monde ; mais il devait être la proie de la première femme qui éveillerait la passion dans son cœur tout neuf, et lui ferait croire qu'il est sincèrement aimé. Vivante, la marquise a pu être blâmée pour son imprévoyance, pour ses idées exclusives et absolues. Mais comme la morte se relève ! Comme sa mémoire sanctifie cette demeure, à ce point que l'entrée d'une aventurière et d'une intrigante semblerait un sacrilège ! Cette intrigante apparaît sous les traits de Miss Ellen Morgan dont les antécédents déplorables se cachent dans une ombre discrète et qui n'a eu besoin que d'un sourire et d'un regard pour ensorceler Robert de Montbrun. Il l'a épousée, cette terrible Ellen, — bien peu, pas beaucoup plus que devant le forgeron de Gretna-Green, — assez pourtant pour se croire engagé de cœur et d'honneur, incapable de former d'autres liens, d'autant plus qu'Ellen lui a donné une fille, la gentille petite Cyprienne, qui ne sera pas étrangère à la suite et au dénouement du récit. On peut être sûr que l'avide aventurière ne lâchera pas sa proie, qu'elle voudra être proclamée comtesse et profaner de sa présence cette maison où l'honneur est héréditaire... Ah ! comme la marquise a bien fait de mourir ! Et comme le romancier a bien fait de ne pas la laisser vivre !

Ce qui désespère Robert, ce qui nous tient tous en suspens, c'est qu'il

aime — cette fois pour tout de bon, — Gilberte, la charmante nièce du commandant Verdier. Vous devinez que cet amour partagé, imprudent dans sa pureté virginale, se rattache naturellement aux intrigues électorales, que la calomnie s'en empare, que *l'Anguille de Melun* y trouve un prétexte pour se changer en vipère et redoubler ses allusions venimeuses. Il n'en faut pas davantage pour dégoûter Verdier de sa candidature. Tant que la calomnie ne s'en prenait qu'à lui, tant qu'elle le représentait passant devant un conseil de guerre, en Algérie, à Guelma, où il n'avait jamais mis les pieds, ou bien, tant que les plaisantins du parti de Garousse le traitaient de chauvin, de culotte de peau, de chien de Terre-Neuve, il faisait contre candidature bon cœur. Mais sa nièce! La réputation de sa nièce! L'innocence et l'honneur de sa chère Gilberte! Là-dessus, le brave commandant n'entend pas raillerie Il bouscule Garousse; il soufflette Saboureau de Réville, un journaliste, qui en est quitte à trop bon marché, que nous voudrions voir, pour l'exemple, transpercé de part en part, au lieu d'être légèrement blessé. A travers cette détresse du candidat malgré lui, nous voyons renaître, par gradations habiles, les chances et l'espoir d'Émile Ducasse.

Au surplus, ce qui nous réconciliera avec Mme Henriette Herblay, c'est qu'elle s'est prise d'une vive affection pour Gilberte; pour Gilberte, compromise par excès de dévouement, livrée en pâture aux grossières méchancetés de Garousse, de sa clique, de sa bande, parce que, n'écoutant que son cœur, elle s'est faite sœur de charité au chevet de Cyprienne dangereusement malade; — remplaçant ainsi la mère indigne, la mère absente, et préludant, avant d'être épouse, à la plus douloureuse, à la plus sacrée des attributions maternelles. Voilà donc Henriette menant de front deux sortes d'intrigues diplomatiques : l'une, qui aboutit à la victoire électorale d'Émile Ducasse, battant Garousse de plusieurs longueurs et de plusieurs milliers de voix; l'autre qui, moyennant une forte rançon, délivre Robert de l'occupation étrangère. Ce n'est pas trop de toute la dextérité de cette jolie main pour débrouiller ces fils de soie changés en fils de fer, pour déjouer les odieuses manœuvres d'Ellen.

Finalement, celle-ci, grande gaspilleuse d'argent, livre en échange d'une grosse fortune le petit papier contresigné par un clergyman, pièce qui, légalement, n'a pas de valeur, mais qui ferait du scandale, c'est-à-dire ce que redoutent le plus ces deux sensitives : le marquis et le comte de Montbrun. Robert est libre; il a l'honnenr et le bonheur d'être désormais aussi pauvre que Gilberte; je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il fait de sa liberté et de sa pauvreté.

G. de F.

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LE SEIZIÈME ET LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE EN FRANCE, par Gabriel Hanotaux. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

M. G. Hanotaux est député ; il a été élève de l'école des Chartes, et il a étudié les divers sujets qu'il traite et qui « ne se rattachent pas l'un à l'autre par la trame d'un récit continu ». Ainsi s'exprime l'auteur qui estime cependant qu'il y a dans son livre une certaine unité, un peu large peut-être et assez indéterminée, de la recherche des origines de la situation politique de la France dans le siècle de Louis XIV. En fait, ce volume est un recueil d'articles parus dans divers journaux sur divers ouvrages historiques et que la chance ou le goût du critique a circonscrits sur un certain laps de temps. Les articles ont été écrits avec soin, et ils raisonnent assez sérieusement d'après les écrits que l'auteur avait entre les mains. Mais ces ouvrages ne sont pas tous d'une bien saine inspiration, et le critique n'avait peut-être pas par lui-même les lumières nécessaires pour en démêler les sophismes et en reconnaître les préjugés. La question religieuse est bien mêlée, bien prépondérante, dans toute l'histoire du seizième et du dix-septième siècle, et les harangues de M. Hanotaux à la tribune ont montré le député de l'Aisne, fort peu instruit de la constitution, des vertus et de la nature de l'Église. Il y a là une lacune qui se fait sentir dans les élucubrations de l'historien. Pour voir clair dans les problèmes de l'histoire, il faut une lumière ; c'est une erreur commune à bien des esprits qui se disent indépendants de prétendre que l'impartialité leur demande de s'affranchir des lois, du dogme, et des enseignements de l'Église. Ils marchent ainsi à tâtons à travers les temps écoulés ; ils embrassent tendrement des monstruosités et des inepties en place de la liberté de jugement dont ils se piquent et où ils visaient.

Les études de M. G. Hanotaux, faites avec soin, n'échappent pas à ce malheur ; et la curiosité du rédacteur du *Temps* et de *la République française* ne précise rien ou fort peu de chose, sur ce qu'il appelle « la connaissance de notre passé national ».

MICHELET. Sa vie, son œuvre historique, par F. Corréard, ancien élève de l'élève normale supérieure, professeur agrégé d'histoire au collège Rollin, avec un portrait, une carte de France et des extraits historiques accompagnés de nombreuses notes littéraires, historiques et géographiques ; ouvrage adopté par le ministre de l'instruction publique. Un volume in-18 relié de 224 pages. 1887. Prix : 1 fr. 50

Ce petit volume fait partie de la collection des classiques populaires, publiée sous la direction de M. Émile Faguet. On peut se demander quelle

nécessité il y avait de faire entrer Michelet dans cette collection ; mais le nouveau programme de l'enseignement secondaire spécial réorganisé par décret du 8 août 1886 est là et le programme est une puissance! Puis donc qu'il nous faut un Michelet, remercions M. Corréard d'avoir apporté à cette étude tant d'impartialité dans les jugements et de bon goût dans le choix des extraits. Citons, par exemple, cette appréciation : « L'union chez le même écrivain de facultés habituellement séparées, l'esprit scientifique et l'imagination poétique, aboutissent à faire de l'histoire, telle que Michelet la conçoit et la pratique, une résurrection. De là, la vie étrange qui s'exhale de son œuvre, la violente secousse qu'elle imprime à notre âme; de là aussi, les affirmations sans preuves, les suppositions hasardeuses, les partis pris, les omissions, les bizarreries. Bref tous les défauts, qui se sont produits avec l'âge, à mesure que se rompait l'équilibre, nécessairement éphémère, entre la science et l'imagination et que le poète prenait le dessus sur le savant. » C'est poli; mais à bon entendeur, salut! pourquoi M. Corréard n'a-t-il pas jugé plus sérieusement *l'Amour*, *la Femme* et même *l'Oiseau et l'Insecte?* L'équilibre y est plus que rompu : visiblement certaines préoccupations, et non des meilleures, y hantent Michelet. — Faisons aussi nos réserves pour quelques-unes des notes historiques.

MARFA (le Palimpseste), par GILBERT-AUGUSTIN THIERRY
Un volume in-12 de 256 pages. Prix : 3 fr. 50

La suggestion, l'hypnotisme, le magnétisme, etc., ce qui est tout un, ont fait leur entrée dans le roman. Après quelques expériences scientifiques ayant fourni quelques résultats bizarres ou extraordinaires, vite répandues et lancées dans la circulation, les littérateurs ont aussitôt songé à de nouveaux moyens dramatiques ayant pour origine cette cause étrange, encore mal définie, mais dont les effets, jusqu'à un certain point surnaturels, ne sont pas contestables. Nul ne l'a fait encore avec plus de puissance et plus de littérature que M. Gilbert-Augustin Thierry.

Marfa, sa nouvelle œuvre, n'a rien de commun avec ces inepties qui font de l'argent, exactement comme un vaudeville fait recette. Il s'agit ici d'un livre d'écrivain qui sort des sentiers battus; ce dont nous ne lui ferons pas un crime. Les déceptions sont nombreuses et dures, en effet, pour ceux qui, à cette heure, ont le souci des lettres. Non seulement la médiocrité banale les noie, mais ils ont la douleur sans pareille de voir les éditeurs courir, au devant d'elle et lui faire des ponts d'or, en se réservant, bien entendu, quelques-unes des arches.

Gilbert-Augustin Thierry appartient à l'élite des lettrés qui ont, chose de

plus en plus rare, le respect de leurs œuvres et le respect du lecteur Les deux cents pages de son nouveau livre en sont la preuve, et, pour ceux qui les liront, elles seront trop brèves. J'ajoute, cependant, qu'elles sont complètes et que le drame, pressenti dès les premières scènes, arrive à son paroxysme, pour éclater, terrible, dans un dénouement saisissant Edgar Poë, le visionnaire, ou plutôt le surexcité, eut, en quelque sorte, la prescience de ces phénomènes étranges que la science constate aujourd'hui. sans trop savoir en expliquer l'origine Les plus attentifs de nos romanciers, surpris par des révélations magnétiques inexpliquées, ont aussitôt songé à des situations nouvelles créées par des expériences bizarres, et qu'ils pouvaient exploiter, à leur gré, tout en restant dans les données probables de la science. Pour la plupart, ils ont mis un organisme passif au service d'une volonté criminelle, avec l'idée peut être louable, mais à coup sûr dangereuse, de démontrer que, dans certains cas particuliers. le pire des assassins et des voleurs ne saurait encourir la moindre responsabilité.

M. Gilbert Augustin Thierry. à l'inverse des romanciers qui se plaisent à développer des thèses de la sorte, ne plaide point. Il raconte, et supérieurement, les différentes péripéties d'un drame très tendu, dont le héros principal est sous l'empire d'une volonté plus forte que la sienne. Car, dans cet ordre moral, comme dans l'ordre physique. la suprématie appartient au plus vigoureux. La fable qui sert de cadre au récit est des plus originales, et ne serait point désavouée par un autre Edgard Poë Le système d'induction, si largement pratiqué par le conteur américain, y tient une grande place, mais le lecteur ne la trouvera certes point trop grande, car, de la première à la dernière page, il est tenu en haleine, pressentant peut être, ou à peu près, ce qui surviendra, sans cependant s'attendre à l'explosion finale qui éclate comme un coup de foudre et qui est d'un artiste de marque, comme on les compterait aisément aujourd'hui.

Que de scènes accessoires un auteur vulgaire eût pu entasser, dans ce livre d'un écrivain, maître de sa plume et maître de sa pensée! Mais alors, nous aurions eu une histoire banale et bête, à la place de cette œuvre forte et pondérée où, sans la moindre dissertation scientifique, M. Gilbert-Augustin Thierry expose les conséquences de l'un des plus redoutables problèmes qui puissent se poser devant la conscience humaine, le problème de la volonté anéantie par une volonté supérieure, et faite alors pour obéir servilement et inconsciemment à toutes les suggestions. C'est l'histoire du bâton aimanté qui fait glisser, sur l'eau, les objets métalliques plus légers ; c'est l'histoire même de l'électricité reine et maîtresse du monde, et qui

recèle encore tant de secrets que l'avenir dévoilera, chacun à son heure, pour confirmer ou pour détruire des hypothèses nées dans des esprits curieux. Je m'aperçois que je n'en ai pas dit un mot; qu'importe! J'affirme que le lecteur y trouvera, en même temps qu'un régal littéraire, toutes les surprises d'un drame sobrement, mais puissamment construit et conduit, ce qui devrait être la condition de tout drame digne de ce nom.

RUSSIE ET FRANCE, par un diplomate russe. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

Pour indiquer les tendances de ce livre d'actualité, il pourrait suffire de dire qu'il porte comme sous-titre : *Les Adversaires naturels de l'Allemagne;* on voit immédiatement que le « diplomate russe » est un partisan déterminé de l'alliance franco-russe contre l'Allemagne.

Afin d'établir l'utilité, ou mieux la nécessité de cette alliance qui, en présence des tendances envahissantes du pangermanisme, s'impose aux deux nations, l'écrivain russe est amené à faire un historique assez étendu des rapports de la France et de la Russie, en remontant jusqu'à la guerre de Sept ans, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée de la Russie dans le concert des puissances européennes; en dépit de quelques fausses notes, cet historique ne manque pas d'intérêt, et certaines pages en sont assez concluantes. En fait, il n'y a pas et il y a rarement eu antagonisme d'intérêt entre les deux nations, et le diplomate russe le montre bien; parfois il cherche à le montrer trop; c'est ce qui lui arrive notamment pour la politique extérieure de Napoléon III, politique dangereuse où l'empereur sacrifia la France et sa dynastie à des illusions, mais dont toutes les choses ne sont pas également à condamner.

Pour les pages consacrées à la situation présente, nous ferons une observation analogue : le diplomate russe a raison lorsqu'il fait ressortir les points de rapprochement qui existent entre la Russie et la France; il a raison encore lorsqu'il passe condamnation sur la différence des constitutions politiques; une république peut parfaitement être l'alliée d'une monarchie, même absolue, mais parfois aussi il dépasse le but, et certaines avances à notre démocratie sont au moins inutiles.

Telle qu'elle est, cette étude politique, faite sérieusement, ne sera certainement pas lue sans profit, et elle pourra contribuer à faire disparaître les préjugés qui, à Paris comme à Saint-Pétersbourg, pourraient éloigner l'une de l'autre les deux nations. Le « diplomate » aura alors atteint son but.

PARSIS ET BRAHMINE, par CARLE MARIA. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

Les Parsis sont les juifs de l'Inde, si l'on prend *juif* comme adjectif et au sens réprobateur que lui donne M. Drumont. Or, les Parsis, en réalité, sont des aryens. Les Arméniens aussi sont des aryens, et cependant, à croire certain proverbe, il faut six juifs pour égaler un Arménien. Donc, pense notre auteur, le terme de *sémite* a été employé improprement par les écrivains qui ont entrepris une campagne contre les juifs.

Nous pensons, tout à l'inverse, qu'il a été employé fort justement, attendu que ces écrivains, et entre autres Drumont, n'ont pas écrit pour les habitants de l'Himalaya, de la Perse ou de l'Arménie, mais pour les bons Français de France, aryens authentiques, au milieu desquels il n'y a de sémite authentiquement aussi, et déplorablement sémite que cette vermine de juiverie que les tribunaux réclament et que les millions de l'usure ne sauvent point du mépris.

Cela dit, le roman de Carle Maria ne vaut guère mieux que sa thèse, mais il a de bonnes pages. Le récit est faible et d'une moralité médiocre : Koumarita, brahmine, promet à lord Been, résident anglais, d'être, en termes polis, « son esclave », s'il l'aide à se venger d'un parsi dont elle a déjà connu « l'esclavage », puisque le demi-mot est admis, et qui l'a trompée et abandonnée. Lord Been accepte le marché, mais au moment de tenir sa promesse, la brahmine, devenue puissante reine, s'empoisonne pour éviter de déchoir, soit en tenant sa promesse, soit en manquant de parole. Lord Been paraît à temps pour voir mourir Koumarita.

Cette histoire déraisonnable et peu édifiante est placée dans un joli cadre et traversée de descriptions bien saisies. Mais quelques coups de pinceau, çà et là, sur des détails, ne justifient pas une œuvre qu'il faut voir dans son ensemble et ne suffisent pas à le recommander.

LE POÈME DE LA VIERGE, par J. BERNARD DE MONTMÉLIAN
Petit in-4° illustré de 80 pages. Prix : 3 fr.

De Maria nunquam satis, disait saint Bernard ou quelque pieux auteur du moyen âge. Les louanges de Marie sont la plus douce occupation du chrétien. Pour l'âme pieuse et cultivée, le charme est grand surtout d'entendre célébrer la Vierge-Mère dans la belle langue de la poésie. Autant de poèmes que de discours ont été composés en son honneur, et le sujet reste inépuisable. Il y aura toujours place pour une nouvelle inspiration, pour une nouvelle œuvre.

Le Poème de la Vierge, par J. Bernard de Montmélian, est une des plus aimables compositions qui aient été produites à la louange de Marie. Il est distribué en dix petits chants, d'environ cent cinquante vers chacun, qui embrassent les principaux épisodes de la vie de la Mère du Sauveur et célèbrent ses principaux titres à l'amour et à l'admiration des hommes. L'auteur a pris le ton épique, dont il tempère heureusement la solennité par la grâce. L'œuvre est d'un vrai poète. A l'élévation du sentiment, elle unit la beauté du vers. Il y a tout à la fois de la force, de la chaleur, de la suavité, dans cette petite épopée où se déroulent les sublimes scènes de cette divine carrière de Mère de Dieu. Partout la piété l'inspire et le souffle poétique l'anime.

Que de jeunes gens en leur quinzième année, que de jeunes filles surtout, dans la fraîcheur de leur âge et de leur innocence, liront avec délices ce pieux et charmant poème ! Il aura aussi à leurs yeux l'attrait de la parure. L'éditeur Perrin en a fait un joli petit volume illustré, élégamment imprimé. Cette plaquette si gracieuse de 80 pages serait un fort aimable cadeau pour une jeune personne.

SOUVENIR D'UN VIEUX CRITIQUE, huitième série par M. A. de Pontmartin. Un volume in-12 de 356 pages (1887). Prix : 3 fr. 50

Nous avons déjà fait remarquer plusieurs fois que le talent de M. de Pontmartin ne vieillit pas. Le dernier volume qu'il vient de publier en est une preuve nouvelle. Nous dirons que ce volume a des qualités que les précédents ne présentent pas au même degré. Les jugements de l'éminent critique ne sont peut être nulle part aussi fermes, aussi graves, aussi pondérés, aussi justes; une philosophie saine et un sens religieux d'une orthodoxie parfaite les animent toujours, mais ici cette influence est plus étendue et plus dominante. Voyez comme il complète le plaidoyer du docteur Desprès pour les religieuses hospitalières et démontre à l'avocat inconséquent, que, s'il a véritablement l'intelligence de leur dévouement, il n'a qu'à les imiter dans leur foi ; comme il fait la leçon à ce pauvre catholique qu'on appelle M. des Houx ; comme il parle du roman moderne à propos de M de Pène et de M. de Vogüe; comme il apprécie le livre si incomplet de M. Lefébure sur la renaissance religieuse en France ; comme il juge avec sûreté des caractères aussi opposés que Lamennais et Xavier de Mérode, la vieille monarchie et ses principes si bienfaisants, notre république et ses insanités. Tout cela est semé de traits piquants, nouveaux, presque toujours instructifs et souvent amusants.

Les Mémoires du duc de Broglie ont cependant le privilège de faire

sortir notre critique de ses habitudes de joyeuse bienveillance. Cette personnalité trempée de vinaigre l'agace visiblement et peut-être serait-il difficile de lui en vouloir de ne pas aimer de tels acides. Mais pourquoi les agissements de la juiverie le trouvent-ils si indulgents? Il est à la mode de s'occuper aujourd'hui de gens qui s'occupent infiniment trop de nos affaires. M. Drumont a jeté le cri d'alarme et il a rendu par cela seul un vrai service à la société des chrétiens. M. de Pontmartin prend partie pour les enfants d'Abraham : c'est exagérer, croyons-nous, les conseils de l'Évangile.

Une surprise ! Le volume que nous avons sous les yeux n'a presque pas de calembours. Deux ou trois seulement, et un jeu de mots qui mérite l'honneur d'une citation. Pour perpétuer le souvenir de Mazarin, M. de Pontmartin propose une médaille qui porterait à l'endroit : *Capacité;* et à l'envers : *Rapacité.*

JAN DE LA LUNE, par Boissin. Un volume in-12 de 407 pages
Prix : 3 fr. 50

En fidèle enfant des montagnes, M. Firmin Boissin aime ardemment sa province natale, l'Ardèche. Il chante les Cévennes, il les peint, les décrit, les analyse sans se lasser, et dans ce beau roman, il a encadré, au milieu des sites sévères qui virent les luttes des catholiques et des camisards, un drame touchant, qui commence comme une idylle et finit comme une tragédie.

Un digne curé d'avant la révolution a recueilli chez lui son neveu orphelin, plus une pauvre petite bohémienne qu'il a trouvée errante et perdue dans la montagne. il les élève, et fait de l'un, un homme du plus haut courage et de la plus vive intelligence, et de la pauvre vagabonde, une jeune fille pure et sainte.

La révolution éclate et trouble ces paisibles destinées. Le pieux curé est chassé loin de son troupeau ; son neveu Jan de la Lune, combat, avec des partisans cévenols, les soldats de Robespierre : Marguerite vit à l'écart dans la frayeur et les larmes. Le vieux prêtre est arrêté et mené à l'échafaud; avant de mourir il unit ses deux enfants adoptifs et les bénit une dernière fois.

Jan et Marguerite ont quelques années de bonheur ; mais les ennemis politiques de Jan assassinent la jeune femme et son petit enfant : Jan, désolé, se jette dans le sein de Dieu et entre dans l'état ecclésiastique, il meurt vieux après avoir fait beaucoup de bien.

Cette trop brève analyse ne peut rendre le charme de ce récit, mouve-

menté, attachant, plein de sentiments nobles et de situations dramatiques. Le patois cévenol, que l'auteur mêle à ses dialogues leur donne du piquant.

Mais il y a dans son livre un véritable abus de noms propres, noms de lieux, noms de famille. Chaque page en est émaillée ; c'est l'amour du lieu natal qui se montre ainsi, et comme l'a dit une femme poète :

Il est toujours caressant à l'oreille
Le nom qui fait battre le cœur !

Cependant tous les lecteurs ne sont pas nés dans les Cévennes, et les plaines de Vompde, le hameau de Chambonnal, les falaises a Païolive et de Cornillon, le Goulot-du-Diable, le torrent de Chassesac, les rochers de Casteljan-le-Rouge, n'évoquent pas pour eux des souvenirs chéris. Un peu de sobriété ne nuit jamais. Un plus grave reproche à lui faire, c'est l'incident développé pages 61 et suivantes. C'est un exemple qu'il y aurait danger à mettre sous les yeux des enfants.

LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES. drame, par TOLSTOÏ Un volume in-12 de 241 pages. Prix : 3 francs

Le comte Tolstoï n'écrit plus que pour les paysans ; il cherche à les évangéliser par des drames et des romans ; l'intention est excellente, mais l'exécution, la réalisation de la pensée ressemblent terriblement à ces scènes populaires d'Henri Monnier, qui, on le sait, n'ont guère moralisé le peuple français.

L'action du drame se passe chez des paysans : une femme adultère tente d'empoisonner son vieux mari, afin d'épouser son amant et de séparer celui-ci d'une malheureuse fille qu'il a séduite. *Adultera... venefica* ! La tragédie domestique suit sa marche ; la victime désignée succombe ; la coupable a pour époux le jeune homme qu'elle aime ; mais le dégoût suit de près cette union, elle cherche dans l'ivresse l'oubli de son crime et elle finit par se dénoncer elle-même. Le juge instructeur arrive et la pièce finit.

Très réaliste, horriblement vulgaire par le langage naturaliste dans les moindres détails, ce drame représente, nous le croyons, la vie des paysans russes, comme les scènes populaires de Monnier représentent avec une âpreté grossière, les mœurs du petit peuple de Paris ; mais Tolstoï laisse voir parfois, au milieu de ce dialogue à l'excès, un coin bleu de l'âme humaine ; le rôle de l'orpheline Marinka, abusée et délaissée, est très beau, et le dénouement de l'œuvre est profondément moral. La dernière

scène, où le coupable s'accuse soutenu par son vieux père, qui veut qu'il expie, est extrêmement pathétique.

Reprochons de nouveau au traducteur la surabondance de mots russes, ils sont inutilement mêlés à la traduction, et certes, ils n'y ajoutent ni couleur, ni clarté, ni poésie ; cet excès tourne à la manie.

LE MANUSCRIT DU SOUS-LIEUTENANT, par BARRACAND
Un volume in-12 de 309 pages (1887). Prix : 3 fr. 50

Le Manuscrit du sous-lieutenant est-il un conte ? est-ce un récit véritable? On est tenté d'y ajouter foi, ce qui prouve en faveur du talent de l'écrivain.

Un simple soldat, Patrice Rouvire, doit paraître devant le conseil de guerre pour un délit assez singulier; il faisait partie d'un peloton d'exécution et il a refusé de tirer, il avoue même que jamais à la guerre, il n'a tiré un coup de fusil, ni levé son sabre; pourtant, il a une réputation de courage, il a même pris un drapeau à l'ennemi.

Le sous-lieutenant rapporteur vient le voir dans sa prison, il le trouve calme, résigné et silencieux, il s'efforce, par de bonnes paroles, de lui arracher le secret de sa conduite, Patrice se confie enfin ; il est né dans un village de la Lozère, perdu au milieu des rochers et des bois ; les habitants peu nombreux, de ce pauvre hameau, ne sont ni catholiques, ni protestants, ils ont une secte entre eux, qu'ils observent à la lettre : ils croient en Dieu, en Jésus-Christ, ils prient, ils baptisent les nouveaux-nés, ils révèrent les commandements, et Patrice se souvenant qu'il est dit : Tu ne tueras point, n'a jamais donné la mort, alors même que la mort le menaçait lui-même. Le lieutenant, touché de la foi et de la candeur du pauvre soldat, l'exhorte en très bons termes et l'engage à quitter sa religion incomplète et sans sanction et à entrer dans le sein de l'Église catholique : le soldat écoute et secoue la tête : il a une obstination de sectaire et un courage de martyr.

Le Manuscrit du sous-lieutenant finit là ; on apprend seulement que Patrice fût sauvé des rigueurs de la loi militaire ; comment? l'écrivain le laisse ignorer, je ne sais si d'autres lecteurs le devinent.

La seconde nouvelle, *un Debut dans les lettres*, a un caractère de vérité, mais l'intérêt vif n'y éclate plus. *Germaine Leroy* est une histoire d'amour, honnêtement et gracieusement racontée. Ce volume, que nous ne conseillons pas aux jeunes filles, peut être lu par les jeunes gens.

VIEILLE CIGALE, par JACQUES BRET. Un volume in-12 de 252 pages (1887)
Prix : 2 francs

La neutralité est partout, en politique, à l'école, et la voilà même dans le roman. *Vieille Cigale* appartient à un genre intermédiaire, ni bon, ni

méchant, ni dévôt, ni impie, trop amoroso pour les petites demoiselles, trop prudent et trop froid pour les gens qui n'aiment pas les berquinades. J'avoue que, pour mon compte, je préfère un genre plus net, plus tranché, et je ne comprends pas qu'on écrive pour autre chose que pour faire le bien, quand on a la plume facile et les bonnes intentions, ou le mal, quand on est inspiré par le diable, comme Zola, Catulle Mendès et bien d'autres; faire des contes pour faire des contes, sans un but à atteindre, une vérité à défendre et à propager me paraît, tranchons le mot, un amusement puéril.

La *Vieille Cigale* a pu acheter, comme Georges Brown, un château sur ses économies, grâce aux succès que lui valut son admirable voix; elle arrive au château avec sa nièce Ada et toutes deux comptent passer dans ce beau coin de paysage, la vie la plus douce et la plus heureuse; mais elles ont compté sans la méfiance jalouse du paysan, sans l'animosité déclarée d'un coq de village, qui aurait voulu acheter le château et qui s'est heurté contre les surenchères de la cantatrice. Les deux pauvres femmes sont ennuyées et désolées; Ada aime le fils du coq du village et trouve dans la rancune du père un obstacle à son amour; enfin, la pauvre Cigale comprend et se sacrifie; elle donne le château, objet de tant d'envie, à sa nièce, qui épouse René. La tante s'éloigne des heureux époux et de l'Arcadie qu'elle avait rêvée

Ce roman est agréablement écrit, et innocent, mais aussi inutile qu'innocent.

LE MARIAGE DU SÉGARE, par P. Ficy. Un volume in-12 de 280 pages Prix : 3 fr. 50

Encore une histoire due à une plume féminine qui signe fièrement un nom masculin. Le *Ségare* est un grand forestier des Vosges, c'est, paraît-il, le nom qu'on donne dans ce pays à ceux qui exploitent les forêts.

Il s'agit ici d'une mère n'ayant qu'une ambition, celle de voir son fils heureux. Hélas! comme tant d'autres, elle croit que le bonheur consiste dans la richesse et veut donner pour femme à son héritier une veuve fort riche. Le jeune homme aime une cousine orpheline et pauvre ayant toutes les qualités des cousines de romans, celle-ci aime le cousin. Pour arriver à ses fins, la mère ternit quelque peu la réputation de la cousine et, par certaines intrigues, conduit son fils à épouser la veuve.

La mère considère son action comme ayant été dictée par le devoir, et lorsqu'elle s'aperçoit que pour assurer une fortune à son enfant elle a fait son malheur, il est trop tard, le mariage est accompli et les suites en deviennent funestes ainsi qu'on le pourra voir en lisant les péripéties du roman.

On voit par ce simple aperçu de l'intrigue de ce récit que M. Pierre Ficy ne s'est pas mis l'esprit à la torture, mais il y a tant de charme dans la gracieuse image de Lucienne, l'héroïne du roman, tant d'honnêteté parmi les personnages qui concourent à l'action, que même cette mère, cause inconsciente des catastrophes qui se produisent comme des larmes amères qu'elle fait verser et dont elle-même n'est pas exempte, reste sympathique.

C'est un roman honnête, bien écrit et très attachant.

SIMPLE HISTOIRE, par IVAN GONTCHAROW; traduit du russe par E. HALPÉRINE. Deux volumes in-12 de 264 et 282 pages. Prix : 6 francs

L'ouvrage que vient encore de traduire du russe M. E. Halpérine, est une histoire fort simple; c'est l'histoire de tous ceux qui sont entrés dans la vie avec de jeunes enthousiasmes, et que l'existence réelle dépouille peu à peu de nos illusions.

L'auteur débute en nous montrant le jeune Alexandre aimé, choyé par son excellente mère. Il habite une propriété de rapport et, à l'âge de vingt ans, il part pour Saint-Pétersbourg, ville où il espère faire un rapide chemin et arriver au moins à la gloire, si ce n'est à la fortune.

Le tableau du départ du jeune homme est charmant et dispose tout de suite le lecteur à poursuivre. Il arrive dans la capitale où il trouve un oncle fort aimable à son endroit, mais très sceptique qui s'impose la tâche ardue d'enlever les écailles qui couvrent les yeux de son enthousiaste neveu.

Peu à peu, Alexandre finit, mais c'est long, par s'apercevoir que vivre d'illusions c'est être dupe, et quand il n'a plus rien dans le cœur, ma foi, il se marie avec... une dot.

La douloureuse évolution d'une âme aux nobles visées, meurtrie et finalement rabaissée par la vie, a été étudiée dans *l'Éducation sentimentale* de Gustave Flaubert; mais avec Gontcharow, on se trouve dans un tout autre milieu, dans un pays neuf, aux aspirations idéales qui produit bien des visionnaires.

Décidément, le roman russe devient une concurrence redoutable pour nos écrivains, brillants parfois, mais si peu profonds.

CHEZ NOUS, par JEAN FUSCO Un volume in-12 de 308 pages. Prix : 3 fr. 50

L'auteur de *Chez nous* aime son pays, cette région de mines, de hauts fourneaux et de verreries qui forme le borinage belge, le bassin de Charleroi. Il raconte avec passion les terribles émeutes de l'an dernier et cherche

à démontrer que, *chez lui*, l'attaque des ouvriers fut moins atroce qu'à Decazeville, qu'on ne *watrina* personne. L'auteur s'est-il demandé si cette modération relative ne fut pas due à l'énergie de la répression, et à la fermeté du général chargé de la défense de l'ordre. D'ailleurs la rage et la folie populaire trouvèrent une large issue dans les pillages et les incendies. Enfin, il me semble qu'on ne tient jamais assez compte dans ces sortes d'appréciations, de ce que les mouvements populaires, les révolutions ne sont souvent que l'exécution de volontés supérieures, que le peuple n'est presque toujours qu'un agent dirigé. Or, à Decazeville, la mort de Watrin paraît avoir été décidée, par ceux dont il contrecarrait les plans, bien avant la grève où il fut assassiné.

L'auteur, très partial en faveur des ouvriers révoltés, cherche dans des combinaisons ménagères et économiques le remède à leurs maux : il voudrait créer des caisses de loyers, des cuisines populaires, des dons de vêtements, toutes choses excellentes, que l'infortuné Watrin avait établies mais le vrai remède : Dieu, l'Église, la religion, il le rejette avec un dédain qui fait peine. Il trouve moyen d'injurier une bonne œuvre innocente, la Sainte-Enfance, dont le petit sou ne fait pas grand tort aux mineurs et aux verriers de Charleroi ; il n'est pas jusqu'au vieux cliché sur la paresse des moines qu'il ne trouve bon à utiliser.

Chez nous rappelle trop *Germinal*, de M. Zola ; même grossièreté, même cynisme dans le dialogue et dans les descriptions et ce qu'il y a de bon et d'humain dans ce livre est bien gâté par cette fâcheuse imitation.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AGIOTAGE (l') de 1870 à 1886, par Auguste Chirac ; première partie : Période de 1870 à 1881. Un vol. in-8° de 120 pages. Prix : 1 fr. 50

ARMÉE DE JOHN BULL (l'), par Hector France. Un vol. in-18 jésus de 349 pages. Prix : 3 fr. 50

ARMÉE FRANÇAISE (l') types et uniformes, par Edouard Detaille. Texte par Jules Richard. Petit in-folio Livraisons 7, 8, 9, 10, 11 (cavalerie, artillerie) pages 97 à 176, avec planches en couleur hors texte, gravures et croquis. Prix de chaque livraison : 50 fr

(*L'ouvrage comprendra* 16 *livraisons*)

BELLE VEUVE (la), par Paul Dumas. Un vol. in-18 jésus de 364 pages. Prix : 3 fr. 50

BOUTADES D'UN MINISTRE DE LA GUERRE (les). Étude sur la réorganisation de l'armée, par un général du XX° siècle. Deuxième partie Organisation générale, places fortes, rengagements. Un vol. in-8° de 115 pages. Prix : 3 fr.

CANDIDAT ! roman contemporain, par Jules Claretie. Un vol. in-18 jésus de 379 pages. Prix : 3 fr. 50

CE QU'ON MANGE A PARIS, par Pierre Delcourt. Un vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

COMMENCEMENTS DE L'INDO-CHINE FRANÇAISE (les), d'après les archives du ministère de la marine et des colonies, les mémoires ou relations du temps, par Albert Septans, capitaine d'infanterie de marine, breveté d'état-major. Un vol in-8° Prix : 4 fr.

COMPIÈGNE, par Lefebvre Saint-Ogan Un vol. in-18 jésus de 336 pages avec gravures. Prix : 3 fr.

CORNAC (le), roman parisien, par Dubut de Laforest. Un vol. in-18 jésus de 338 pages. Prix : 3 fr. 50

DÉFILÉ (le), par Félicien Champsaur. Un vol. in-18 jésus de v-375 pages. Prix : 3 fr. 50

DERNIÈRE CAMPAGNE, par Léon de Tinseau. Un vol. in-18 jésus de 341 pages. Prix : 3 fr. 50

DERNIERS CHAPITRES DE MON LOUIS XVII (les). Découvertes des ossements du Dauphin en 1846 dans le cimetière Sainte-Marguerite, par R. Chantelauze. Un vol in-8° de XII-76 pages et gravures. Prix : 2 fr.

DICTIONNAIRE GAZIER, nouveau dictionnaire classique illustré, par M. A. Gazier, ancien élève de l'école normale supérieure, docteur ès lettres, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris. Un vol. in-12 carré orné de 19 cartes, 700 figures et 1,000 articles encyclopédiques. Prix : 2 fr. 60

FEMME EN ALLEMAGNE (la), par J. Grand-Carteret. Un vol. in-8° de VI-333 pages avec 144 illustrations dont 2 eaux-fortes et 3 planches en couleur. Prix : 15 fr.

FILLE DE DOSIA (la), par Henry Gréville. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

FRANÇAISES DU XVIII° SIÈCLE (les), portraits gravés par le marquis de Granges de Surgères et Gustave Bourcard. Avec une préface de M. le baron Roger Portalis. Ouvrage orné de 12 portraits d'après les originaux. Un vol. in-8° de XXIV-368 pages. Prix : 60 fr

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE, par M. P. Foncin, inspecteur général de l'enseignement secondaire, 108 cartes ou cartons en couleur placés en regard du texte. Un vol. in-4° carré, reliure toile. Prix : 12 fr.

GOUVERNEMENT (le) et le parlement britanniques, par le comte de Franqueville, ancien maître des requêtes au conseil d'Etat. Deux vol. in-8° ; t. I le gouvernement, XI-595 pages ; t. II Contitution du parlement, VIII-568 pages. Prix : 15 fr.

GRAMMAIRE GRECQUE, par Ernest Koch, traduite de l'allemand et mise au courant des travaux les plus récents de la philologie, à l'usage des classes supérieures et des candidats à la licence et à l'agrégation, par l'abbé J. L. Rouff, professeur au petit séminaire de Paris, membre de l'association pour l'encouragement des études grecques en France ; avec une préface de M. O. Riemann, maître de conférences à l'école normale supérieure. Un vol. in-8° de 700 pages. Prix : 8 fr.

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE, soupes et potages, suivi de l'art d'accommoder les restes, par Mme G. Durandeau. Un vol. in-18 raisin de 450 pages, illustré de 250 dessins reliure toile. Prix : 1 fr. 50

HISTOIRE DE LA GRÈCE SOUS LA DOMINATION DES ROMAINS ; par G.-F. Hertzberg. Traduite de l'allemand sous la direction d'A. Bouché-Leclerq, professeur-adjoint à la faculté des lettres de Paris. Tome I. De la conquête au règne d'Auguste, par E. Scheurer, professeur à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Un vol. in-8° de XVI-494 pages. Prix : 10 fr.

HISTOIRE DU PRINCE DE BISMARCK (1847-1887), par Edouard Simon. Un vol. in-8° de VIII-526 pages. Prix : 7 fr. 50

HISTOIRE SOMMAIRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE, par Georges Edet, professeur de rhétorique. Un vol. in-18 jésus de VIII-338 pages. Prix : 3 fr.

(*Littérature à l'usage des jeunes filles*)

JUVÉNAL. Etude sur Juvénal, avec une traduction complète en vers français et des notes, par M. Guérin. Un vol. in-8° de 347 pages. Prix : 7 fr. 50

LIBÉRALISME (le), est un péché ; questions brûlantes, par Don Félix Sarda y Salvany, docteur en théologie, traduit de l'espagnol par Mme la marquise de Tristany. Un vol. in-18 jésus de VI-286 pages. Prix : 2 fr. 50

LOGIQUE DE L'ABSOLU (la), une loi de l'esprit humain et sa portée philosophique, par Edmond Braun. Un vol. in-18 jésus de XIV-202 pages. Prix : 3 fr.

MADAME LA MARQUISE (vices du jour), par Ch. Mérouvel. Un vol. in-18 jésus de 340 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL CLUSERET (le 2me siège de Paris), deux vol. in-12. Tome I, 281 pages ; tome II, 292 pages. Prix 2 fr. 50

MOBILISATION (la) et la préparation à la guerre, par le lieutenant Froment. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

MŒURS ET COUTUMES DE LA FRANCE ; la famille d'autrefois, le mariage, la naissance, la mort, par Henri Bouchot, ancien élève des Chartes, attaché au cabinet des Estampes de la bibliothèque nationale. Un vol. in-4° de 324 pages et 30 gravures inédites, d'après les originaux de la bibliothèque nationale. Prix : 4 fr.

NEUF DE CŒUR (le), par B. L. Farjeon. Traduction d'Alexandre Lambert de Sainte-Croix. Un vol. in-18 jésus de 335 pages. Prix : 3 fr. 50

NIKANOR, roman russe, par Henry Gréville. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRES DIVERSES DE PAUL DE MOLÈNES. VI. Les caprices d'un régulier ; le soldat en 1709 ; réflexions sur l'imitation de Jésus-Christ. Un vol. in-18 jésus de 308 pages. Prix : 4 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

PARIS SALON 1887, par les procédés phototypiques d'E. Bernard et Cie ; par François Bournand. 1er volume (14° volume de la collection). Un vol. in-8° de 68 pages avec 56 gravures et vignettes. Prix. 7 fr. 50

QUINZE JOYES DE MARIAGE (les), avec des notes et un glossaire, par D. Jouaust et une préface de Louis Ulbach. Eaux-fortes, par Ad. Lalauze. Un vol. in 16 de XLIV-234 pages. Prix : 30 fr.

(*Petite bibliothèque artistique*)

RÉVOLUTION FRANÇAISE (la), 1789-1799, d'après les témoignages contemporains et les historiens modernes, par Georges Grosjean. Préface de M. Charles Bigot. Un vol. grand in-8° orné de nombreuses gravures. Prix : 10 fr.

SATYRE (le), par Jean Rameau. Un vol. in-18 jésus de 333 pages. Prix : 3 fr. 50

SOPHISTES ALLEMANDS (les) et les nihilistes russes, par Th. Funck-Brentano, professeur à l'école libre des sciences politiques. Un vol. in-8° de IV-299 pages. Prix : 6 fr.

SURMENAGE SCOLAIRE (le), et les réformes à introduire dans les lycées, par Arm. Gautier, professeur à la faculté de médecine de Paris. Brochure in-8°. Prix : 0 fr. 75

TRÈFLE A QUATRE FEUILLES (le), par Georges Boyer, illustrations de Paul Avril. Plaquette in-16. Prix : 2 fr.

TRIPOLITAINE (la), les routes du Soudan ; par Marc Fournel. Un vol. in-8° de 276 pages. Prix : 3 fr.

UNISSON (l'), par Georges Duruy. Un vol. in-16 de 331 pages. Prix : 3 fr. 50

VIE DE L'ABBÉ DE LAGARDE, directeur du collège Stanislas ; par le R. P. Simler, supérieur général de la Société de Marie de Paris, docteur ès lettres. Deux vol, in-8°. Tome I, XII-540 pages et portraits ; tome II, 655 pages et gravures. Prix : 16 fr.

VIE DE LÉON XIII, son siècle, son pontificat, son influence, composée d'après des documents authentiques, précédée de deux lettres de leurs éminences les cardinaux Parocchi et Gibbons, par Bernard O' Reilly, docteur en théologie, docteur ès lettres. Un vol. grand in-8° illustré de 2 photogravures, 8 chromolithographies et 800 gravures. Prix : 15 fr.
Reliure demi-chagrin ou amateur : 20 fr.

VICTOR COUSIN ; par Jules Simon, de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus de 185 pages. Prix : 2 fr.

(*Les grands écrivains français*)

WILLIAM WALLACE, roman historique. Traduit de l'anglais par Mme L. Rousseau. Un vol. in-18 jésus de 406 pages. Prix : 3 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXII. N° 9 Septembre 1887

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

CHOSES VUES, par VICTOR HUGO. Un volume in-8° de 392 pages. Prix : 7 fr. 50

La publication des œuvres posthumes d'un écrivain n'a jamais accru sa réputation. L'homme, en effet, éprouve naturellement le désir de donner à ses contemporains les plus beaux épis de sa gerbe littéraire; et, s'il pense au jugement de la postérité, il tient surtout à savourer, de son vivant, les prémices de la gloire.

Ce qu'on nous a donné de Victor Hugo depuis sa mort confirme cette thèse une fois de plus, et les admirateurs les plus déterminés de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ont été eux-mêmes un peu déçus en lisant le *Théâtre en liberté* et la *Fin de Satan*. Dans le premier de ces ouvrages, sauf peut-être le morceau de fière allure intitulé *Être aimé*, il n'y avait rien de tout à fait remarquable; quant au second recueil il présentait seulement à notre admiration les magnifiques *Imprécations de Barabbas*.

Il ne s'agit plus ici d'une œuvre poétique. Les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo ont jugé utile de varier nos plaisirs, et sous le titre *Choses vues* ils nous livrent les impressions du poète sur les évènements contemporains auxquels il a été mêlé de 1838 à 1875. C'est l'œuvre remarquable d'un homme de génie, et si l'on ne peut s'empêcher de constater qu'il s'était glissé une paille dans son grand ressort, on est agréablement surpris de trouver ici, moins que dans ses autres ouvrages, le pontife de la religion qu'il avait lui-même imaginée et créée de toutes pièces Nous avons affaire à un Victor Hugo presque bonhomme et paterne; gardez-vous cependant de vous faire illusion, son journal n'est pas comme celui du commun des mortels, l'épanchement d'un cœur affligé ou joyeux, avide de confier, fût-ce seulement à une feuille volante, le secret de ses joies et le mystère de ses douleurs. Le poète était trop enclin à s'adorer lui-même, pour n'avoir pas pensé, vaguement au moins, à la postérité en traçant ces lignes quotidiennes. Soit qu'il décrive d'une manière vraiment saisissante les funérailles de Napoléon, soit qu'il

nous conduise auprès de Villemain atteint du délire des persécutions et se croyant poursuivi par d'invisibles ennemis, soit qu'il célèbre les splendeurs d'une fête donnée par le duc de Montpensier ou bien encore qu'il nous introduise à diverses reprises dans les cachots de plusieurs condamnés à mort, les paroles qu'il prête à ses interlocuteurs sont tellement empreintes de ses idées propres qu'on est tenté sans cesse de leur appliquer le vers des *Orientales :*

Toujours lui ! lui partout !

Il y aurait lieu à une exception, peut-être, en faveur des paroles mises par Victor Hugo dans la bouche du roi Louis Philippe. Elles semblent des plus vraisemblables, et il convient de les citer : « Oh ! que c'est rare, un vrai ministre ! ils sont tous comme des écoliers. Les heures du conseil les gênent, les plus grandes affaires se traitent en courant. Et puis, aucun sentiment vrai du pouvoir, peu de grandeur au fond, pas de suite dans les projets, pas de persistance dans les volontés. On quitte le conseil comme un enfant sort de classe. »

Ces paroles sont d'un roi qui avait eu pour ministres, il ne faut pas l'oublier, les Guizot, les Rémusat, les Casimir Périer, personnages, on le sait, essentiellement frivoles et légers. Que les temps sont changés ! Heureux Français nous avons maintenant le bonheur de vivre sous un régime très sérieux et, au risque de blesser la modestie de nos maîtres du jour, on doit reconnaître et proclamer bien haut qu'il n'y eut jamais plus de véritable esprit gouvernemental, plus de suite dans la conduite des affaires et de persistance à maintenir envers et contre tous les résolutions adoptées. L'assiduité de nos ministres aux séances du conseil est admirable ; le chef de l'État a toutes les peines du monde à obtenir d'eux qu'ils prennent, de loin en loin, quelques jours de repos bien légitimement gagnés. Lui-même abrège son sommeil afin de consacrer le plus de temps possible à assurer la gloire et le bonheur de la France.

Pour nous résumer, sur les quatre cents pages de ce gros volume il y en a une bonne centaine pleines d'intérêt et parfois même d'éloquence.

Sans doute, bien des réserves sont à faire, et quand il s'agit d'une œuvre de Victor Hugo, elles portent toujours sur des points très importants, Tel qu'il est ce volume sera néanmoins lu avec plaisir, et consulté même parfois avec fruit.

Si le poète a laissé aussi en manuscrit ses impressions sur les événements antérieurs à 1838, MM. Meurice et Vacquerie se feront sans doute un devoir pieux de les publier ; nous les lirions avec beaucoup d'intérêt

car elles nous dévoileraient un tout autre Victor Hugo, plein de respect, celui-là, pour une Religion divine qui a fait la joie de sa jeunesse, l'appui de son âge mûr, et qui aurait dû être la suprême consolation de sa robuste et glorieuse vieillesse.

E. FLORENTIN.

L'ÉGLISE ET LE DROIT ROMAIN ; études historiques par CHARLES DE MONLÉON. Un volume in-12 de XVI-414 pages. Prix : 3 francs

Les cinq études qui forment ce volume ont été publiées déjà dans l'*Association catholique*. Constatons cependant, qu'après avoir accueilli d'abord avec empressement le travail de M. de Monléon, la direction de cette Revue a cru devoir formuler des réserves lorsqu'elle a inséré la dernière étude. Nous en donnons ici les dernières pages afin de permettre à nos abonnés d'apprécier par eux-mêmes toute l'importance de cet ouvrage comme aussi de connaitre les questions délicates qu'il aborde et dans quel sens il les résout.

« Aux deux extrémités de l'histoire de la France, se placent deux hommes qui sont comme l'incarnation, l'un du Droit chrétien, l'autre du Droit romain. Nous avons nommé Charlemagne et Napoléon. Des écrivains, des publicistes, des hommes qui ont la prétention de n'être pas superficiels, qui parfois même ne le sont pas, affirment que l'œuvre de Charlemagne n'a pas duré... Le monde n'a pas vu d'œuvre humaine plus durable que celle-là; elle a duré mille ans, elle dure encore, tout ce qu'il y a eu, tout ce qui demeure encore en Occident, de solide, de bon, d'honnête date de là ; tout, jusqu'à ce pouvoir temporel des Papes, dernière citadelle de la liberté, et dont l'écroulement d'hier annonce l'approche des grands jours de servitude. L'empire carolingien est tombé, semblable à ces échafaudages qui, disparaissant de la façade des cathédrales, permettent de voir à nu la majestueuse beauté du monument. L'empire tombé, il est resté : la liberté chrétienne des peuples, fondation de Charlemagne; la paternité des Rois et de toute autorité, fondation de Charlemagne ; il est resté l'unité des peuples et la fraternité des Rois sous la houlette pastorale du vicaire de Jésus-Christ, c'est-à-dire la République chrétienne dont Charlemagne est l'ancètre certain. Comprend-on maintenant pourquoi le moyen âge tout entier a fait de ce Recteur du peuple Franc, l'idéal du Roi, du Roi serviteur du Droit? Les générations modernes, façonnées par le Droit romain, ont tourné leurs regards d'un autre côté; elles admirent un autre homme, providentiel, lui aussi, s'il l'avait voulu ; plus grand que Charlemagne par l'esprit, mais dont la nature froide, cruelle, impitoyable, n'a rien de commun

avec le cœur plein de charité du défenseur de l'Église. Napoléon est un autre idéal. Idéal de la civilisation romaine, idéal du Césarisme. L'empire napoléonien n'a-t-il pas disparu ? Et pourtant qui oserait dire que l'œuvre napoléonienne, n'est pas debout ? Administration napoléonienne, justice napoléonienne, politique napoléonienne, monuments napoléoniens, maximes napoléoniennes, légende napoléonienne; nous n'avons plus guère d'autre organisation sociale que l'organisation napoléonienne. Et cela durera autant que durera l'ordre révolutionnaire.

Et nunc erudimini. Que les hommes d'État et non seulement les hommes d'État, mais tous les hommes de sens et de bonne foi, méditent sur ces deux pôles de l'histoire : Charlemagne, Napoléon. Pour nous, il ne nous reste plus qu'à regarder autour de nous pour dégager de l'ensemble de ces cinq études, l'enseignement actuel qu'elles contiennent certainement.

L'ordre social issu du Droit romain, ce qu'on a coutume d'appeler la société moderne, a vu et laissé tout saccager, tout détruire, tout supprimer autour de lui. Aujourd'hui il demeure appuyé sur un monceau de ruines. Si on voulait établir équitablement son bilan, rien ne serait plus facile que de le constituer en faillite. Atteint d'une maladie mortelle, il est à bout de voies. Qu'on y regarde de près, ce qui le tue, ce n'est pas l'état révolutionnaire violent, c'est l'état révolutionnaire légal. Qu'allons-nous devenir ? De toute évidence nous n'avons d'autre remède que le retour à l'ordre social chrétien. On objecte que l'ordre social chrétien amène l'intervention de l'Église dans les affaires temporelles. Nous ne songeons pas à le nier. Aux hommes de notre temps que cette perspective met en émoi, nous disons : durant des siècles, vos pères ont regardé l'Église comme le grand défenseur des pauvres et des opprimés ; comme le rempart le plus solide contre la tyrannie Vous avez à rechercher comment cela a pu se faire, il vous faut trouver la raison de l'ardent amour des peuples du moyen âge pour l'Église. Eh bien, cette raison, nous chrétiens, nous la connaissons et nous la livrons à vos réflexions : c'est que l'Église est une mère ! Mère des hommes, mère aussi des nations, voilà bien l'Église ; et cette définition que dès le début de ce travail, nous avions jugée superflue, elle déborde malgré nous de notre cœur de fils au moment de déposer la plume : *Eructavit cor meum verbum bonum.* L'Église est une mère ; ceux qui la redoutent ne la connaissent pas ; un jour la lumière se fera, s'il plaît à Dieu, alors les peuples aimeront comme aimaient ceux qui connaissaient.

On peut donc bannir toute crainte. L'ordre social chrétien, qui est le remède nécessaire, n'est pas un remède amer ; il n'a rien de révolutionnaire ni dans son fond, ni dans ses actes. Il ne procède ni par le mensonge, ni

par la ruse, ni par la surprise, ni par la violence; la force lui appartient sans aucun doute; il s'en sert pour la mettre au service du Droit, il est l'antidote du despotisme. L'ordre social chrétien veut arriver et se maintenir par le temps et par le concours de toutes les volontés droites auxquelles il tend la main sur sa route. Toutefois, dès le début d'une restauration vraiment digne de ce nom, deux choses nous paraissent immédiatement indispensables : reconnaître la suprême compétence de l'Église dans les questions sociales et rétablir la famille.

Reconnaître la suprême compétence de l'Égise dans les questions sociales! Nous avons — n'est-il pas vrai? — pour la liberté, une sorte de passion fébrile. L'Église nous enseignera — elle seule peut enseigner — la véritable liberté : *et veritas liberabit vos*.

Rétablir la famille! La famille est cette société naturelle, nécessaire, voulue de Dieu pour être l'assise de tout ordre social, régulier et stable. La famille nous donnera la capacité de la liberté. En dehors de la famille, il n'y a que l'individualisme : *Væ soli* — dit l'Écriture — *quia cum ceciderit, non habet sublevantem se.* — L'individualisme mène droit à la servitude.

Une dernière pensée resterait à émettre, mais nous hésitons, tant cette pensée est difficile à rendre pour qui veut respecter tout à la fois et la vérité et la prudence. Essayons cependant. On est, aujourd'hui, à peu près d'accord pour reconnaitre l'incompatibilité qui existe entre l'ordre social chrétien et le Droit public romain. Le Droit public romain, c'est, après tout, le Césarisme ; le Césarisme c'est le droit de l'homme par opposition au droit de Dieu; le Césarisme règne par la division, par l'émiettement; la corporation, l'association, sous toutes leurs formes, lui sont un objet de défiance, d'antipathie... Cela admis, les jurisconsultes chrétiens font une distinction — d'ailleurs très légitime à priori — entre le Droit public et le Droit privé; après avoir nettement condamné le premier, presque tous ils exaltent le second, le Droit civil. Dieu nous préserve de les contredire; cet excès d'audace ne saurait convenir à notre absolue incompétence. Mais peut-être voudra-t-on nous permettre une simple observation : le Droit romain a un mérite qu'on laisse trop dans l'ombre : il a le mérite de l'unité. Nous croyons avoir vu, dans l'histoire, que partout où on a octroyé un permis de circuler à la moindre parcelle du Code ou du Digeste, cet infiniment petit n'a cessé de faire effort pour attirer à lui... tout le reste; et trop souvent il y a réussi. Que les peuples chrétiens de l'avenir se tiennent en garde contre le Droit romain. »

LE NOUVEL HYPNOTISME, par L. Moutin. Un volume in-12 de 220 pages, illustré par P. Maurou. Prix : 3 fr. 50

Si parfois, à un étalage de librairie ou de bibliothèque de chemin de fer, vous rencontrez un livre à couverture blanche, diagonée d'une large bande de couleur sur laquelle tranche le mot : *hypnotisme*, méfiez-vous. Il y a là. dans un coin de cette couverture, un nouvel hypnotiseur d'une puissance remarquable ; et je ne répondrais pas que cette disposition, derrière laquelle il semble se cacher, ne fut un de ses procédés pour fasciner le passant et le convertir en acheteur.

Cela ne vous effraie pas ? Écoutez le principal du collège de Valence : « L'opérateur, dit-il, exerce une très grande puissance magnétique sur » des sujets non préparés et inconnus, les soumet à l'immobilité ou à des » mouvements involontaires, leur ôte, à son gré, la voix ou l'ouïe, en un » mot, les assujettit absolument à sa volonté, et paralyse, sans aucun » inconvénient pour le sujet éprouvé, toutes ses forces physiques. »

D'un autre côté, ce puissant fascinateur nous dit, dans sa préface : « La lecture de mon livre permettra à chacun de vérifier, par lui-même, » nos procédés et ceux des savants, et de se convaincre ainsi qu'ils n'em- » pruntent rien au charlatanisme. Il suffira, pour réussir, de suivre nos » conseils. Les dispositions hypnotiques, en effet, ne sont ni le privilège » de quelques-uns ni un don naturel, comme d'anciens le prétendent : c'est » une faculté *que nous possédons tous* à des degrés divers. »

On le voit, multiplier, vulgariser les expériences d'hypnotiques tel est le but de l'auteur ; hâtons-nous d'ajouter — et c'est ici que l'ouvrage justifie son titre de *Nouvel Hypnotisme*, — que M. Moutin présente sous un jour absolument nouveau, et en les généralisant, les expériences des Charcot, des Bernheim, etc., en ce sens qu'il donne à tout le monde le moyen de les renouveler sans recourir, comme eux, au sommeil magnétique, car il n'opère que sur des sujets *éveillés*. C'est de l'hypnotisme sans sommeil. Bien plus, l'auteur prétend respecter la volonté de son sujet, les résultats qu'il obtient sont le produit de sa volonté personnelle mettant en action l'organisme de son sujet, malgré la volonté contraire de celui-ci.

On voit que la science magnétique marche à pas de géant.

M. Moutin divise son livre en deux parties : une première partie dans laquelle il donne l'historique des divers procédés employés jusqu'à ce jour pour obtenir les phénomènes magnétiques, et une seconde dans laquelle il donne ses procédés à lui et les résultats qu'il en tire.

Ses procédés rappellent les anciennes passes magnétiques ; quant aux résultats, ils sont renversants. Il y a entre autres un chapitre spécial sur

la thérapeutique magnétique, qui ne peut manquer de faire sensation, car d'après M. Moutin, le premier venu peut utiliser cette science nouvelle pour le traitement de la plupart des maladies. On y verra nos remèdes agir à distance, griser ou purger sans sortir de leur flacon, des métaux comme l'or ou le mercure, occasionner de fortes brûlures à distance et à travers les vêtements, des stigmates provoqués à heure fixe et par la simple volonté.

Il est à craindre que nous n'assistions bientôt à un dévergondage d'expériences hypnotiques rappelant celui des tables tournantes et des esprits frappeurs.

L'auteur nous y convie d'ailleurs, page 133.

« Beaucoup de personnes, même après avoir assisté à des expériences » d'hypnotisme, persistent à douter de cette force. Eh bien ! comme nous » voulons convaincre les plus incrédules, nous mettons à la disposition de » chacun, des procédés simples et sûrs qui permettront de vérifier l'exac- » titude de ce que nous avançons. Que les sceptiques essayent, et ils » seront convaincus ! Alors, nos adversaires de la veille deviendront nos » partisans du lendemain, et quand tout le monde connaîtra et pourra » pratiquer l'hypnotisme, nos savants seront bien obligés de l'admettre » tel qu'il est, au lieu de chercher à le dénaturer. »

Plus loin, répondant à ceux qui seraient tentés — et nous en sommes — de lui reprocher de mettre l'hypnotisme à la portée de tout le monde, il écrit, page 153 :

« Quelques pessimistes nous accuseront, sans doute, d'avoir fourni, » par là, des armes redoutables aux gens malintentionnés auxquels il » sera facile d'abuser du pouvoir qu'ils pourraient avoir sur d'autres » personnes.

» Nous ne faisons aucune difficulté pour reconnaître que l'hypnotisme » est, en effet, une science qui peut présenter des dangers sérieux, s'il est » pratiqué par des gens peu scrupuleux ; mais, pourquoi n'en réglemen- » terait-on pas l'usage comme on l'a fait pour la médecine ? »

Mais l'auteur oublie que le premier article qui réglemente la médecine, est précisément celui qui n'en permet l'exercice qu'à quelques privilégiés.

La suite de sa réponse a plus de valeur :

« D'ailleurs, ajoute-t-il, si la divulgation de l'hypnotisme est un mal, » le remède est tout trouvé, car si, par suggestion, on peut contraindre un » hypnotisé à commettre un vol ou un meurtre, on peut, tout aussi bien » se servir de lui pour découvrir le coupable. Une personne qui a déjà été » plongée dans le sommeil nerveux ou hypnotique, peut l'être à nouveau :

» le premier hypnotiseur ou le premier médecin venu, la forcera, après » l'avoir rendormie, *et malgré toutes les suggestions contraires*, à dire la » vérité, à faire connaître le véritable coupable. »

L'auteur oublie encore ici que les crimes dont la pratique de l'hypnotisme nous fait surtout redouter l'invasion sont ceux que la victime a intérêt à ne pas divulguer.

Nous avons dit dans notre numéro de mars ce que nous pensions de l'importance et du développement que prennent tout à coup les phénomènes magnétiques; après la lecture de ce nouveau volume, nous maintenons tout ce que nous avons dit.

Cependant, la justice nous oblige de publier à la décharge de l'auteur, l'attestation suivante que nous trouvons à la fin de son volume:

Digne, le 7 novembre 1885.

« Nous attestons volontiers que M. Moutin a donné, dans notre Petit-Séminaire, une séance fort intéressante de magnétisme; les expériences qu'il a faites ont eu grand succès auprès de nos enfants, des professeurs et des prêtres de notre ville épiscopale.

Nous lui demeurons nous-même reconnaissant d'avoir, par là, fourni l'occasion à tous de constater évidemment, ainsi que Rome vient de le déclarer en ces derniers temps, à savoir : que la réalité des phénomènes du magnétisme est tout ce qu'il y a au monde de plus incontestable et de mieux prouvé et que son usage est permis, intéresssant et la science et la foi, quand il consiste, comme le fait s'est passé sous nos yeux émerveillés, dans le simple emploi de moyens physiques, licites eux-mêmes, et dans leur opération.

† A. François,
évêque de Digne. »

Nos lecteurs voudront bien remarquer que cette attestation ne vise que la séance de 1885.

W. Fernout.

QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES DE NOTRE TEMPS.

Vérités, erreurs, opinions libres, par Mgr Henry Sauvé, prélat de la maison de Sa Sainteté, théologien du Pape au Concile du Vatican. Un volume in-8° de VIII-498 pages. Prix : 6 francs

Le titre de cet ouvrage indique ce qu'il contient. Les questions qui y sont traitées sont celles qui s'agitent surtout depuis la Révolution française et qui ont suscité, à diverses reprises, l'intervention doctrinale des Souverains Pontifes, notamment celle de Pie IX et celle de Léon XIII, dont l'Encyclique

Immortale Dei résume et confirme les enseignements apostoliques relatifs à plusieurs des idées connues sous le nom d'*idées modernes*.

Les principales questions étudiées dans ce volume sont : la Liberté et le Libéralisme ; l'Égalité ; la Souveraineté du peuple ; l'Union de l'Église et de l'État ; la France actuelle et l'État chrétien ; la Religion et la Politique ; la Révolution française et son appréciation, par M. Émile Ollivier.

A ces questions souvent délicates et difficiles, l'auteur s'est efforcé de donner des solutions nettes et précises, en indiquant les *vérités* qu'il faut admettre, les *erreurs* qu'il faut rejeter, les *opinions libres* qu'on peut licitement suivre ou ne pas suivre. Il a fait une sorte de triage dans les idées appelées *modernes*, en distinguant celles qui sont certainement vraies ou fausses — au point de vue de la morale et de la religion — de celles qui ont un caractère entièrement inoffensif sous ce double rapport. Il était, en effet, difficile de condenser en un seul volume de cinq cents pages, les principes, les distinctions et les explications nécessaires et suffisantes, pour qu'un lecteur intelligent arrive aisément à se former des notions exactes sur divers sujets importants, et à ne pas confondre le certain avec le douteux, l'obligatoire avec ce qui ne l'est pas.

Cette œuvre n'est pas une œuvre littéraire et l'auteur n'a pas craint, à l'occasion, de se répéter au delà des exigences rigoureuses et cela pour donner une doctrine claire et correcte. Enfin,

« L'âge, l'étude, dit-il dans son avant-propos, et aussi les derniers actes » du Saint-Siège ont pu modifier sur plusieurs points mes idées, surtout au » point de vue pratique ; je suis moins absolu que je ne l'aurais été il y a » quelques années. »

Ajoutons encore que l'auteur, respectueux des personnes, a complètement suivi les dernières recommandations de Sa Sainteté Léon XIII, en se gardant d'incriminer ou de suspecter la foi de certains catholiques, et qu'il a pris soin d'éviter tout ce qui pourrait troubler la paix entre les enfants de l'Église.

CHEZ PADDY, par M. de Mandat-Grancey. Un volume in-18 de 321 pages 1887. Prix : 4 francs

Cet amusant volume, si animé, si vivant, renferme cependant des idées profondes et sérieuses sur l'Irlande et sur le sort des nations européennes, en proie à la crise sociale, à la crise économique (c'est tout un dans ce cas) ; il indique un remède à des maux cruels, remède cruel aussi, — l'émigration.

L'Irlande intéresse, l'auteur raconte avec esprit les premières origines de cette agitation, qui a réduit, en peu d'années, la population de l'Ile-

Sœur, de neuf millions d'habitants à cinq millions ; il expose avec clarté les débuts de la *Land-League,* l'origine du *boycottage* ou de la mise en interdit d'un propriétaire, peu indulgent pour ses fermiers et à qui la population refuse l'eau et le feu. Mais quand il décrit cette situation dure et difficile créée à tous ceux qui ne se soumettent pas aux ordres de la puissante ligue. M. de Mandat oublie trop souvent que, par leurs exactions directes ou indirectes les victimes de la *Land-League* en sont les auteurs responsables.

Une intéressante page de ce livre va nous faire connaître l'origine et le fonctionnement du *boycottage.*

« Il y avait alors, non loin de Dublin, un ancien officier, le capitaine Boycott, qui après avoir quitté le service était venu s'établir dans le pays. Il faisait de l'agriculture pour son compte et gérait des propriétés. Il eut une difficulté avec un fermier qui ne payait pas, et il voulut l'expulser. Le comité local de la *Land-League* de son village lui signifia que, s'il le faisait, ce serait à ses risques et périls. Naturellement, il ne tint nul compte de cet avis, et la guerre fut déclarée.

Toute l'Irlande suivait attentivement cette affaire, car on sentait que de la tournure qu'elle prendrait dépendrait l'avenir de la *Land-League.* Aussi celle-ci avait-elle pris toutes ses mesures. Du jour au lendemain, tous les domestiques du capitaine Boycott le quittèrent ; quand il se présenta chez ses fournisseurs ordinaires, dans la petite ville voisine, ceux-ci refusèrent tous de le servir. Il ne put acheter à aucun prix ni pain ni viande, et pendant quelques jours il ne vécut que des pommes de terre qu'il allait déterrer dans les champs et du lait que mistress Boycott trayait elle-même. La *Land-League* avait gagné la première manche ; aussi l'émotion fut profonde. Des menaces ayant été proférées, le gouvernement envoya au capitaine une garnison d'infanterie, et il ne sortit plus qu'accompagné de quatre hommes armés jusqu'aux dents. Les reporters de tous les journaux d'Angleterre et d'Irlande ne le quittaient plus. Tous les matins, le public apprenait que la veille le capitaine était allé déterrer deux douzaines de pommes de terre pour son déjeuner, sous la garde de six constables et accompagné de douze reporters. Puis on s'occupa d'un champ de betteraves qu'il était temps de récolter. Il se forma dans l'Ulster une association qui lui envoya vingt-cinq ouvriers protestants que le gouvernement fit escorter par une compagnie d'infanterie, non seulement pendant leur séjour, mais à l'aller comme au retour.

Les betteraves furent rentrées, mais la situation se tendait chaque jour. Un beau matin, on s'aperçut que toutes les vaches avaient eu la queue

coupée pendant la nuit. La semaine suivante, deux ou trois balles sifflèrent aux oreilles du capitaine et de son escorte. Puis, quand on voulut vendre les fameuses vaches sans queue, aucun boucher du pays ne voulut les acheter. Alors on songea à les envoyer au marché en Angleterre. Mais les compagnies de chemins de fer et celles de bateaux à vapeur informées que si elles les prenaient, elles seraient à leur tour mises en interdit, refusèrent de s'en charger. Cependant les vaches partirent; mais ce fut un navire spécial, frêté par l'association de Belfast, qui vint les chercher. »

Et cela se continue ainsi, pendant longtemps, prend de l'extension, franchit la contrée et répand, dans toute l'Irlande, le nom du capitaine Boycott, père involontaire du verbe *boycotter*. Pour qu'une institution se fasse ainsi obéir, il faut qu'elle soit organisée sur des bases singulièrement solides. Cette organisation de la *Land-League* est pourtant des plus simples. Dans chaque paroisse, un comité est élu au suffrage universel, lequel comité élit un président qui, la plupart du temps, est le curé même de la paroisse, à son défaut le vicaire. Celui-ci est en relation constante avec le comité du comté, qui lui-même correspond régulièrement avec le comité central dont le siège est à Dublin.Quiconque fait partie de la *Land-League*, à quelque titre que ce soit, doit s'engager à payer une cotisation mensuelle, qui n'est pas inférieure à un schelling. Ces cotisations individuelles forment un revenu considérable, auquel il faut ajouter les envois réguliers des comités irlandais des villes d'Amérique, ainsi que les dons inopinés et les souscriptions comme celle qui fut ouverte, il y a trois ans, sous l'inspiration de l'évêque de Cashel, pour offrir à M. Parnell un témoignage de satisfaction, souscription qui, en quelques jours, atteignit le chiffre énorme de 40,000 livres sterling.

Telle est, d'une façon générale, l'organisation et les moyens de cette *Land-League* dont l'Angleterre vient de prononcer la dissolution.

A une époque encore toute récente, l'Église irlandaise a eu à subir de véritables persécutions. Au commencement du siècle, bon nombre de prêtres ont eu à sacrifier leur vie pour leur foi, tout comme cela se passait à Rome aux premiers jours du christianisme. Pendant la guerre contre la France, et surtout aux époques où l'on craignait une invasion ; le gouvernement anglais avait formé, dans tous les comtés du royaume, des corps de cavalerie irrégulière, connus sous le nom de *Yeomanry*. Ceux d'Irlande se rendirent coupables d'abominations dont la lecture fait dresser les cheveux sur la tête. Lord Cloncurry, dans ses *Souvenirs de jeunesse* (Personnal recollections of Lord Cloncurry, p. 49), raconte le trait suivant, qui donne une idée de ce qui se passait alors.

« Un camp avait été établi à Kildare, dans la baronnie de Corberg. Un soir, la capitaine Frazer, qui en commandait la garnison, rentrait de Maynooth, où il avait dîné et bu plus que de raison ; il était suivi d'un de ses dragons. Au moment où il traversait notre village de Cloncurry, il vit un vieillard, nommé Christophe Dixon, qui était en train de réparer sa charrette sur le bord de la route.

Le capitaine Frazer lui demanda pourquoi il était dehors après le coucher du soleil, dans un pays mis en état de siège Le vieillard (il avait plus de quatre-vingts ans) expliqua qu'obligé d'aller à Dublin le lendemain, il avait cru pouvoir faire les réparations nécessaires à sa charrette. Le capitaine s'empara de sa personne, donna ordre à son ordonnance de le prendre en croupe et continua son chemin vers le camp. Un peu plus loin, il s'arrêta encore pour se disputer avec le gardien d'un bureau de péage. Christophe Dixon profita de cet incident pour se laisser glisser à terre et reprit la route de sa maison. Mais le capitaine et son soldat coururent après lui et le tuèrent de seize coups de sabre.

Un magistrat du voisinage osa lancer un mandat d'arrêt contre le capitaine ; mais, quand les agents se présentèrent au camp pour l'arrêter, ils furent repoussés par les soldats. Mon père m'envoya alors trouver le général commandant en chef, sir George Cockburn, pour obtenir justice. Il refusa de livrer son subordonné à la justice civile.

Cependant, lorsque vint le temps des assises, le capitaine Frazer vint de lui-même se constituer prisonnier. Il arriva à Athy, précédé d'une musique militaire. Les faits n'étaient pas niables ; mais voici en quels termes le juge président du jury résuma l'affaire : M. Frazer, dit-il, est un vaillant officier qui a eu le malheur de se tromper. On nous dit que ce Dixon était un homme très recommandable. Si cela est vrai, il n'a rien perdu à sortir de cette vallée de misère ; mais s'il ne valait pas mieux que beaucoup d'autres qui vivent dans les environs (en disant ceci, il se retourna de mon côté de manière à me désigner, car j'étais assis à côté de lui), c'est un grand bonheur pour le pays d'être débarrassé de lui.

Inutile d'ajouter que le capitaine et son ordonnance furent acquittés.

Voilà comment étaient traités les simples paysans. Quant aux prêtres, ils étaient hors la loi, et leur tête était mise à prix. Aussi les *Yeomen* les poursuivaient-ils avec une ardeur sans égale. Un de leurs chefs les plus célèbres disait un jour publiquement : il y a deux chasses bien amusantes : la chasse au renard et la chasse au prêtre ; celle qui m'amuse le plus, c'est encore la chasse au prêtre !

Quand ils étaient pris, ils étaient mis à mort avec des raffinements de

cruauté que n'aurait pas désavoués Carrier, le boucher de Nantes; car il faut remarquer que si, nous autres catholiques, nous avons le droit de qualifier comme ils le méritent de pareils actes, c'est un droit que n'ont pas les républicains français, qui déclament assez volontiers, dans leurs journaux, sur l'oppression de l'Irlande. Carrier, un bon républicain, a inventé les mariages républicains et les noyades de Nantes. Lord X... (j'aime autant ne pas dire son nom), qui est bien connu à Paris, faisait remplir de poix le chapeau de ses victimes; on le leur enfonçait sur la tête et puis on l'arrachait en enlevant la peau et les cheveux. Les Sioux scalpent d'une manière plus humaine.

Les Anglais se plaignent souvent de ce que les catholiques irlandais montrent une certaine passion dans leurs revendications. Ils devraient se rappeler que ces faits se passaient il y a pas plus de quatre-vingts ans. On m'a proposé l'autre jour à Dublin, dit M. de Mandat-Grancey, de me présenter à une vieille dame, presque centenaire, qui a vu les Yeomen de Lord X... appliquer la calotte de poix à un prêtre, son oncle, qu'ils venaient d'arrêter au chevet de sa mère mourante.

Le mouvement actuel en Irlande ne ressemble pas aux soulèvements du temps d'O'Connel. quand le grand orateur, en revendiquant avec âme les droits sacrés de la liberté religieuse, parlait avec tant d'émotion de Victoria, la jeune reine... dont on vient de célébrer le jubilé. Cinquante ans ont passé, la révolution domine en Europe; l'Angleterre si injuste envers l'Irlande depuis six siècles, semble près de recevoir un châtiment providentiel : le socialisme, le communisme, deux fléaux nés de la profonde misère irlandaise, gagnent et se répandent en Angleterre, ils menacent tous deux reine et royaume.

Qu'arrivera-t-il de cette agitation, jusqu'ici stérile? M. de Mandat-Grancey examine les panacées, les remèdes proposés et il les trouve insuffisants : l'agriculture est morte, l'industrie détruite; il faut pour que l'Irlandais vive, ou qu'il se voue à l'élevage des chevaux, ou qu'il émigre, et la race celtique a horreur de l'exil.

Ces graves déductions sont amenées par une suite de récits et de scènes humoristiques d'une gaieté souvent extrême; on sent que l'auteur rit pour ne pas pleurer, car il n'y a pas de quoi rire dans ce navrant tableau d'un peuple opprimé, ruiné, désolé, poussé à bout, qui déserte ses foyers pour sauver sa vie et qui s'est vu tyrannisé dans ce que l'homme a de plus cher — la foi et la liberté.

VIE DE Mgr DE LA BOUILLERIE, par Mgr RICARD
prélat de la maison de Sa Sainteté. Un volume in-8° de 438 pages. Prix : 7 fr. 50

François de La Bouillerie, second fils de l'intendant de la liste civile de Charles X, plus tard ministre de la maison du roi, était, à tous les points de vue, un privilégié de la nature et de la fortune. Beau, spirituel, aimable, la grâce de ses manières, sa charmante voix de baryton, assouplie par les meilleurs maîtres, lui assuraient toutes sortes de succès de salon et de joies mondaines ; sa vocation n'en fut que plus merveilleuse, plus surnaturelle, puisque, avant de se consacrer à Dieu, il eut à sacrifier tout ce qui fait aimer le monde.

Lorsque circulèrent les premiers bruits de sa vocation, on disait qu'elle était déterminée par un chagrin d'amour et un mariage manqué. Il n'en est rien. Une vocation telle que celle-là ne s'allume pas à un feu de paille.

François de La Bouillerie était de ceux qui se désenchantent vite des plaisirs du monde, et qu'un mystérieux aimant attire vers le ciel, ce pôle des âmes prédestinées. Il y aurait un piquant chapitre à écrire sur le mouvement catholique qui s'opéra, en ce moment unique de notre siècle, dans les rangs aristocratiques et parmi les intelligences d'élite. Des fils de famille, des héritiers d'opulents patrimoines, se tournèrent passionnément vers l'Église, d'abord parce que la Révolution de 1830 les arrêtait au seuil d'une carrière de diplomates, de magistrats ou de *fils de pairs de France ;* ensuite, parce que la neutralité presque hostile du gouvernement et de la société officielle leur permettait d'étaler leur religion au grand jour sans être soupçonnés d'ambition ou d'hypocrisie. Dire que la mode s'en mêla, c'est avouer qu'il y eut de l'ivraie dans ce bon grain A force de braver le respect humain, on fit de cette bravade une pose. Eugène Sue et Frédéric Soulié persiflèrent ces élégants néophytes, ces saints tirés à quatre épingles, groupés aux pieds d'une Béatrix blonde, qui parfois leur faisait des niches, et changeait son oratoire en boudoir. Ils les appelaient des chrétiens de salon.

N'importe ! Les bons, les vrais, ne tardèrent pas à se dégager de cette atmosphère légèrement artificielle, et bientôt les meilleurs inscrivirent leur nom aux plus belles pages du sacerdoce et de l'épiscopat. François de La Bouillerie fut au premier rang de ces *meilleurs*. Son biographe retrace avec charme, avec l'éloquence du cœur, les progrès de sa vocation, la prise de possession de la Grâce divine, éliminant peu à peu les derniers vestiges des habitudes mondaines. Il n'y eut jamais, chez le jeune diacre, de quoi faire un pécheur repentant et converti, mais seulement de quoi marquer la transition entre un laïque chrétien et un admirable prêtre.

Mgr Ricard a su renouveler et rajeunir un sujet qui semblait épuisé, en décrivant l'influence décisive de Rome sur cette âme capable de s'assimiler tout ce qui était saint et de sanctifier tout ce qui ne l'était pas.

Mgr de La Bouillerie fut successivement vicaire général de Mgr Sibour et coadjuteur de Son Éminence le cardinal Donnet. Il apporta dans l'exercice de ses fonctions ce tact exquis, cette aménité de manières, cet esprit de conciliation qui lui gagnaient tous les cœurs, et qui firent regretter que le coadjuteur n'eût point survécu au titulaire.

Mgr Ricard nous pardonnera-t-il d'emprunter, à propos de son livre, qui est plutôt un livre de dévotion qu'un livre d'histoire, quelques souvenirs de M. de Pontmartin sur celui dont il nous présente le panégyrique?

« En juillet 1854, dit celui-ci, j'eus l'honneur et la joie de rencontrer, à Évian, l'abbé de La Bouillerie, qui touchait à l'épiscopat, mais qui n'était encore que vicaire général du diocèse de Paris. L'hôtel où je logeais faisait face à la maison où l'abbé de La Bouillerie occupait un appartement. Près de la porte de cette maison, il y avait un banc, et sur ce banc je remarquais, du matin au soir, un singulier personnage qui avait fini par m'intriguer. Il était difficile de déterminer son état social. Quoiqu'il fût correctement vêtu, on ne pouvait le prendre pour un *étranger de distinction*. Évidemment, ce n'était ni un indigène, ni un commissionnaire, ni un employé de l'hôtel. Son temps se partageait entre sa pipe et sa sieste. Quand il ne fumait pas, il dormait, et réciproquement. Son péché mignon sautait aux yeux: la paresse; une paresse savourée avec délices par un oisif qui en avait fait sa vocation, sa spécialité, sa seconde nature. A la fin, j'en dis un mot à l'abbé, qui me répondit avec son charmant sourire: « C'est mon valet de chambre: tel que vous le voyez, — *bâillant sa vie*, comme a dit Châteaubriand, — il a fait toutes ses classes, passé tous ses examens, obtenu tous ses diplômes. Après sa troisième année de droit, son père lui ayant demandé quelle carrière il voulait choisir, il a répondu fièrement: « Je veux être domestique! » — A présent, je m'explique cette préférence. » — Et moi aussi, ajoutai-je tout bas; surtout quand il sera valet de chambre d'un évêque. Pour un paresseux de profession, il n'en est pas de plus honorable, de plus sûre et de plus douce. »

Je ne puis quitter Evian sans me rappeler les causeries, les promenades à travers ce pays délicieux, auxquelles l'abbé de La Bouillerie prêtait un charme extraordinaire. Sa familiarité n'avait rien de banal, sa gravité n'avait rien de solennel, sa piété persuasive et tendre était de celles qui attirent au lieu de décourager par le contraste de ses perfections avec nos misères. Un dimanche, après la messe, cédant aux instances du curé, il

consentit à monter en chaire. Ce fut un enchantement. Il y avait cette année-là, à Évian, un certain nombre de protestants de nos provinces méridionales, chassés par le choléra. Ils vinrent entendre l'éloquent vicaire général, et ils paraissaient ravis. L'un d'eux me dit : « Ah ! si tout le clergé du Gard et de Nîmes parlait avec cette mansuétude chrétienne et cette charitable envie de ne damner personne !... » — Je compris, mais je n'eus pas l'air de comprendre. Le futur auteur du *Symbolisme de la nature*, dans son improvisation exquise, s'était bien heureusement inspiré des sites pittoresques qui nous entouraient, et il forçait, pour ainsi dire, toutes les grâces, toutes les richesses, toutes les harmonies de ces paysages privilégiés à glorifier le Créateur. Quand il cessa de parler, le nom de saint François de Sales était sur toutes les lèvres. »

Dans ces conditions, qui ne féliciterait Mgr Ricard de la modestie avec laquelle il s'efface dans une grande partie de son livre afin de priver le moins possible ses lecteurs des admirables pages laissées par son illustre ami ? Ménageons aussi nos éloges ; le tableau qu'il nous présente est tellement édifiant, qu'on regarderait comme une distraction coupable d'en trop admirer l'auteur.

L'UNISSON, par Georges Duruy. Un volume in-12 de 386 pages
Prix : 3 fr. 50

Le mariage est la mise à l'unisson de deux âmes, dit l'abbé Papillon, une des figures les plus originales de ce livre. Les péripéties que traversente pour se mettre à l'unisson, les deux jeunes gens unis par l'abbé Papillon forment tout le roman. Ceux qui aiment ce genre d'ouvrage s'intéresseront à la lecture de celui-ci et en tireront profit. Le baron Raymond Blachère est un désœuvré, désenchanté de la vie à vingt-cinq ans. « Je n'aime au monde, dit-il, que ma mère : la plus tendre et la plus adorable des mères, qui souffre de mon désœuvrement, de ma mélancolie, et qui croit fermement que, pour m'en guérir, il suffirait que je me décidasse à prendr, femme. Voilà bien une idée de mère !... De curé aussi, apparemment : cet original d'abbé Papillon ne s'est-il pas, comme elle, mis en tête de me marier ? Et je sais bien avec qui ?... avec cette demoiselle Lecouturier, qui passait chaque jour, l'été dernier, devant la grille, en conduisant elle-même son panier attelé d'un petit cheval noir.....

« Me marier ?... Vivre avec une femme que j'aimerais, comme j'ai vu mon père vivre avec ma mère, dans cette parfaite harmonie de deux âmes, qui n'a pas cessé depuis lors de me paraître la condition même de la vie conjugale... Bah ! qu'on me laisse en paix !.. Je suis un inutile, un pauvre être qui voit triste : je ne me marierai ni avec celle-là, ni avec une autre... »

M. Lecouturier, lui, est un ingénieur qui a fait une grosse fortune à l'étranger, dans je ne sais quelle entreprise de phares et de chemins de fer. On dit sa femme très mondaine et fort entichée de noblesse. Leur fille a vingt et un ans; elle se nomme Claire, d'une nature positive, un petit homme d'affaires en jupons, tout l'opposé de Raymond.

Quant à l'abbé Papillon, un ancien aumônier; certains de ses confrères, se scandalisent à son endroit; et cependant, que ce curé rapièce ses culottes et fasse son pot-au-feu lui-même; qu'il fabrique au tour mille petits objets, rabote, plante des clous à ses moments perdus, bêche, sarcle, pioche dans son jardin en sifflotant sans y penser tantôt des airs d'église et tantôt des refrains de guerre; ce n'est pas cela, sans doute, non plus que son nez en l'air, son air obstinément jeune et gamin, qui empêchera l'abbé Papillon d'aller tout droit en paradis. Libre à lui, également, de faire, chaque dimanche, à ses paroissiens un bijou de sermon — car il parle fort bien — un sermon familier, plein de naturel, avec de brusques envolées de poésie et d'éloquence, puis, sa messe dite, de fumer une pipe sous l'œil de l'Éternel.....

Cependant tout habitué aux façons un peu bizarres de son curé, qui n'en est pas moins un excellent prêtre, Raymond ne laisse pas d'être surpris du spectacle qui s'offre à lui un jour qu'il se rend au presbytère :

« Sur les marches d'un petit perron exposé au soleil, trois vieilles femmes assises disaient les litanies de la sainte Vierge, en épluchant des pommes de terre qu'elles jetaient ensuite dans un grand saladier posé à terre, des pigeons roucoulaient sur le bord du toit; du fond de sa niche, un gros molosse regardait obliquement, de son œil rond et brillant comme du jais. Sur la plate-forme du perron l'abbé raccommodait un pied de chaise avec de la colle forte. En me voyant paraître, les trois pauvresses cessèrent d'égrener de leurs voix chevrotantes les syllabes latines.

» Allons, voyons, dit, en trempant son pinceau dans la colle, le curé qui ne m'avait pas aperçu, la suite donc..., *Stella matutina !.....*

» *Ora pro nobis !* répondis-je.

» Il se retourna, sa chaise d'une main, son pinceau de l'autre, et se mit à rire en m'apercevant.

» Vous voyez, dit-il gaiement, je me conforme au précepte de saint Benoît, en faisant alterner la prière et les œuvres.

» Il mit son bras sous le mien, et m'entraîna du côté du jardin, afin de me montrer ses salades.

Mais c'est bien de salades qu'il s'agit; une conversation des plus intéressantes que nous regrettons de ne pouvoir citer, s'engage entre le curé et son jeune paroissien.

» Tout à coup, il s arrêta, croisa les bras sur sa poitrine et se mit à rire d'un air goguenard.

» — Qu'avez-vous? lui dis-je avec un peu d'impatience.

» Il m'a répondu :

» — Je pense que vous feriez, Claire et vous, un couple charmant.

» — Bien assorti, surtout! répliquai-je. Un sauvage, une espèce d'homme des bois comme je suis et une fille comme elle, qui doit aimer par-dessus tout le monde, dont j'ai horreur. Merci bien... et adieu! »

Ah! comme ce bon abbé Papillon les connaît bien ces pessimistes de vingt-cinq ans qui déplorent de vivre parce que rien ne vibre en eux!

Raymond n'a pas plus tôt senti parler son cœur pour Mlle Lecouturier que le pessimiste trouve que la vie vaut la peine d'être vécue.

Bref, voici ce que nous lisons, peu de temps après, dans les Mémoires de Raymond :

« La maison ressemble à une maison de fous. Maman pleure, rit, m'embrasse, embrasse Martha... Martha parle toute seule, embrasse le chien : je lui demande ma canne, elle m'apporte un plumeau... Et moi je me répète que c'en est fait maintenant, que je suis le fiancé officiellement agréé par les parents de Claire — son fiancé et le plus heureux des hommes!... »

Mais poussons plus loin, et suivons les jeunes gens jusqu'à Biarritz où ils viennent d'arriver; si nous pouvions lire par dessus leur épaule, la lettre que chacun d'eux écrit à sa mère, nous constaterions que ces nouveaux époux sont bien loin d'être à l'unisson. Le jeune marié ne rêve qu'intérieur, famille, épanchement, la jeune femme ne se préoccupe que de bien se poser dans le monde et d'y produire le plus d'effet possible, sans gaspiller aucune de ses ressources.

Découragé par le positivisme de sa moitié, Raymond se replie petit à petit en lui-même et remet son cœur sous clef.

La jeune femme ne s'aperçoit de rien jusqu'au jour où une certaine marquise accentue ses prévenances envers Raymond et lui fournit l'occasion de briller dans son salon. Un sentiment tout nouveau prend naissance dans le cœur de Claire et la détermine à écourter le séjour à Biarritz pour rentrer brusquement à Paris.

Là, Raymond se trouve plus écarté encore par les mille détails d'une installation, des visites de noces à rendre, d'un train de vie à organiser et quel train de vie! le tout entrepris, conduit et résolu avec cette fièvre qui absorberait la vie de plusieurs hommes et qu'une femme mondaine supporte seule et comme en se jouant. Cependant Claire finit par s'apercevoir

que son mari n'est rien moins qu'heureux ; elle s'interroge, et trouve qu'elle remplit tous ses devoirs de maîtresse ; dans son embarras elle a le bon esprit d'interroger la mère de Raymond.

Celle-ci après avoir fait observer à Claire que le cœur de son mari est la seule chose auquel elle n'a pas songé, entreprend de réformer tout doucement les idées de sa belle-fille.

Une intimité toute nouvelle s'établit entr'elles ; Raymond s'en étonne, mais il y reste indifférent, son cœur a repris sa liberté.

L'œuvre de la mère est complète, mais la perte de Raymond l'est aussi, la marquise de Sizerac rentrée à Paris, n'a pas tardé à le subjuguer complètement.

Il faut lire dans le livre de M. Georges Duruy le tableau des luttes que soutient la pauvre jeune femme pour reconquérir ce cœur aux élans duquel elle est restée jusqu'alors si indifférente. Son dévouement la conduit jusqu'à chez Mme de Sizerac qui, heureusement pour elle, est une honnête femme et condamne sa porte à Raymond.

Celui-ci, dépité de sa déconvenue, irrité de la démarche de sa femme, lui écrit qu'il va passer quelques jours avec un ami ; mais la pensée qu'il abandonne sa femme au moment où elle est sur le point de le rendre père, le tourmente tellement la nuit, qu'il part à pied le lendemain matin pour mettre fin à ses angoisses ; il arrive non pas trop tard, mais assez tard pour qu'il comprenne combien il a été coupable. La jeune mère est heureuse de lui accorder le pardon qu'il sollicite, et les voilà enfin mis à l'unisson par le petit chérubin qu'elle lui présente.

W. F.

LE CHEMIN N° 107, par Léon de La Brière. Un volume in-12 de 284 pages Prix : 3 fr. 50

Voici comment l'illustre critique de *la Gazette de France* présente cet ouvrage aux lecteurs de ce journal :

« J'ai hâte de vous recommander un charmant volume, *le Chemin n° 107*, dont l'auteur, M. Léon de La Brière, a déjà, j'en suis sûr, toutes vos sympathies. Son nouvel ouvrage — comédie plutôt que roman, — nous le montre sous un aspect tout à fait inédit. Qu'il est amusant, ce *Chemin n° 107*, avec embranchement sur le *Beau Désiré !* Quelle verve comique ! Quelles poignées de sel attique, à propos de cette Béotie qu'on appelle les bureaux de sous-préfectures, les conseils de revision, les correspondances entre électeurs influents et députés *influés !* Ayant eu l'honneur, dans mon temps, d'être conseiller général et maire de mon

village, je puis vérifier la piquante ressemblance de ces croquis enlevés d'un crayon leste et fin. Je crois voir encore, après un de ces énormes dîners, aussi pesants pour l'esprit que lourds pour l'estomac, le capitaine de gendarmerie prodiguer les effets de torse et cribler de regards qu'il aurait dû arrêter en leur qualité d'assassins et d'incendiaires, la fille du maire qui chantait *Petits oiseaux !* et *A la grâce de Dieu !* pantomime si expressive que la dame fut obligée, à son tour, de se gendarmer. Vous retrouverez cette scène, et bien d'autres, dans le livre de M. de La Brière, qui sait rendre spirituelle la photographie elle-même. Mais, juste ciel ! en croirai-je mes yeux? Un chevalier plus ridicule que les voltigeurs de la Chambre *introuvable!* Un marquis, dont Molière et Paul de Kock pourraient seuls compléter les titres ! Une marquise pourvue de deux amants, un député et un sous-préfet, qui se nomme Arthur ! Le tout sous la plume de l'écrivain aristocrate et poli, qui, parcourant tous les cercles de Paris et de l'étranger, n'en avait pas trouvé un seul de vicieux !!!... Pas un mot de plus!

IVAN L'IMBÉCILE, par le comte Léon Tolstoï; traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur, par E. Halpérine-Kaminski. Un volume in-16 de 226 pages. Prix : 3 francs

En lisant attentivement l'ouvrage du comte Tolstoï dont M. Halpérine nous offre aujourd'hui la traduction, on ne peut que se demander jusqu'où ira cet engouement aussi irrésistible qu'irraisonné pour la littérature russe ; hommes de lettres et critiques en ont salué à l'envi l'envahissement imprévu, et pourtant il faut dès maintenant reconnaître qu'elle nous ramène très directement à ce genre naturaliste dont M. Zola et ses disciples nous vantent les mérites depuis quelques années.

Avec *Ivan l'Imbécile*, nous allons plus loin, beaucoup plus loin même ; nous en arrivons au *naturalisme nihiliste* et l'auteur fait très amèrement leur procès : d'abord aux institutions militaires, désagréables sans doute, mais assurément inévitables, puis ensuite au commerce, à l'industrie et aux arts dont il repousse de toutes ses forces les diverses formes et les différentes manifestations.

Ivan l'Imbécile, héros du conte principal de l'ouvrage, est un paysan uniquement attaché à la terre — il a deux frères qui, après être devenus czars, s'être illustrés l'un dans le métier des armes, l'autre dans le commerce, se voient finalement réduits à la misère pour n'avoir pas su résister aux traverses que leur suscite le diable — n'oublions pas qu'il s'agit de la Russie et que la couleur locale exige l'intervention du diable à tout propos. — Quant à notre *Imbécile* devenu czar lui aussi, sans qu'il y soit pour

grand'chose, avouons-le, il rétablit dans son royaume l'âge..... d'or? non, mais de la pioche et de la bêche, et le diable qui vient pour essayer de tenter ses heureux sujets, par l'or, par les produits de l'industrie, par ceux de l'art, se voit réduit à la retraite ; pour essayer de troubler leur quiétude, l'auteur, pardon, je veux dire le diable, les expose à l'invasion d'un peuple voisin qui détruit tout chez eux ; mais ces pauvres *Imbéciles* — ils ont pris le nom de leur czar et ont bien l'air d'être ce qu'il faut pour le mériter — ne se défendent pas le moins du monde jusqu'à ce que, lassés les premiers, leurs ennemis se retirent; notons en passant que grâce à cet épisode on nous montre l'idée de patrie et celle de propriété tout aussi proscrites que les autres ainsi que les diverses institutions qui servent à régir les peuples ; ces bons *Imbéciles* se gouvernent sans gouvernement et ne s'en portent pas plus mal, du moins M. le comte Tolstoï nous l'affirme. — Et tout ce conte — ah ! qu'on me ramène à *Peau d'Ane*—écrit, traduit de telle sorte que la lecture, fatigante par moments, en devient écœurante dans d'autres — le traducteur impitoyable ne nous épargne pas un seul tour de phrase vicieux, une seule répétition de ces fréquents : *qu'il dit* qui alourdissent si péniblement le dialogue ; l'auteur, de son côté, ne craint pas de choquer le bon goût français, un peu plus délicat que le russe sur ce point, par l'apparition inattendue et répétée d'expressions d'un naturalisme qui nous fait respirer, bien malgré nous, les parfums des trop célèbres bottes de Pandore.

Quant aux autres contes du volume qui font suite aux contes bibliques du même auteur, il n'y a vraiment rien à en dire, si ce n'est que l'on peut les ranger dans ce que j'appelerais la littérature internationale — ce sont de ces productions comme en met au jour la Société de propagande protestante de Londres et qui tirent tout leur mérite du livre incomparable et par excellence : *la Bible* — tout littérateur sachant écrire correctement deux ou quatre pages en fabriquerait à la douzaine ; la grandeur du sujet couvrirait toujours la nullité de l'auteur. Pour moi, j'éprouve un sentiment pénible à la lecture de ces ouvrages qui présentent l'Évangile déchiqueté et en quelque sorte travesti — il semble qu'aucune main ne devrait profaner la majesté de cette œuvre surhumaine en la mutilant et la rabaissant à nos petitesses. — Une seule et dernière observation à propos de ces contes — l'implacable rigidité du traducteur s'y retrouve en entier et on peut le voir non sans surprise faire passer en français le verbe *caner* dont j'avoue humblement ne pas connaître la signification ; il figure peut-être sur les dictionnaires russes mais je l'ai cherché vainement dans celui de Littré et dans celui de l'Académie.

H. LEJEUNE.

HISTOIRE DE HENRI II (1547-59) par M. le colonel DE LA BARRE DUPARCQ. Un volume in-8° de 326 pages, orné d'un portrait. Paris, 1887. Prix : 6 francs

Le but du nouveau livre de M. de la Barre, *Histoire de Henri II*, est de compléter un récit des guerres de religion en France, période instructive, curieuse, animée, qui mit en relief tant de personnages célèbres, tant de grands hommes. Les événements sont classés avec méthode ; le relief donné aux principaux faits suffit pour les fixer dans la mémoire. Le ton simple et naturel, la précision et l'impartialité avec lesquels ils sont exposés, en rendent la lecture attachante et captivante en plus d'un chapitre, notamment dans les pages consacrées à l'expédition de Boulogne, à la guerre contre l'Allemagne et aux événements qui en furent la conséquence, de 1552 à 1555 ; puis au siège et à la bataille de Saint-Quentin (1557), aux guerres d'Italie et de Piémont, aux débats et aux résolutions du concile tenu à Trente, enfin aux succès du duc de Guise en France et au traité du Cateau-Cambrésis, qui fut la conséquence de la perte des batailles de Saint-Quentin et de Gravelines ainsi que de la captivité du connétable de Montmorency, et précéda de trois mois (juillet 1559), la mort peu digne d'un roi, de Henri II, gravement blessé à l'œil dans un carrousel avec Montgommery.

Citons encore, comme bien esquissés et présentés : un portrait physique et moral de Henri II, une étude sur l'art militaire et l'armée française sous son règne, ainsi qu'un aperçu des mœurs et de la situation religieuse à cette époque.

On le voit, l'historien expose et commente les événements multiples, souvent méconnus, du règne de ce fils et successeur de François Ier, dont les trois enfants, François II, Charles IX, Henri III, et le gendre Henri IV, prirent, exercèrent successivement le gouvernement de la France, et montrèrent sur le trône des défauts, des qualités d'ordre différents, grâce auxquels, en définitive, la monarchie prête à sombrer, fut sauvée et continuée, car, dit avec raison M. de la Barre : « Henri IV ayant remis à flot d'une main sûre, le navire de la monarchie si battu de la tempête sous ses trois prédécesseurs, l'ère des révolutions semble fermée pour nous avec son gouvernement et avec la dynastie dont il est le glorieux chef. » L'auteur a, du reste » développé largement cette noble thèse dans son beau et vivant Henri IV.

Une fine gravure à la pointe sèche due au burin du fils de l'auteur, précède son nouveau livre et nous montre, d'après une monnaie, le profil du

roi Henri II. Enfin, l'ouvrage qui est imprimé en beaux et forts caractères, précieux pour les yeux, se termine avec le quatrième catalogue de « Livres du XVIe siècle » faisant partie de la bibliothèque latine du colonel de la Barre Duparcq. Cette riche et précieuse bibliothèque historique compte plus de deux mille volumes.

ROMAN (LE) D'UN JÉSUITE, par BEUGNY-D'HAGERUE. Un volume in-12 de 452 pages (1887). Paris. Prix : 3 fr. 50

Voici un très beau roman; il n'aura pas les succès frelatés des œuvres modernes, on ne le louera pas dans *le Figaro*, il n'arrivera pas à un nombre fabuleux d'éditions, mais il pénétrera dans les cœurs, il fera du bien et ceux qui aiment la justice et la vérité applaudiront à ce livre, qui est peut-être un acte de courage.

En l'année 1846 ou 1847, un jeune homme appelé Charles Durand se présenta à la maison de Saint-Acheul, avec le désir d'y faire une retraite. Il fut reçu avec la politesse affable que les jésuites montrent aux étrangers ; un Père est mis à sa disposition et le guide dans les exercices de piété qui doivent éclairer sa conscience et le rapprocher de Dieu; Charles Durand obéit sans raisonner, se prête à tout, accepte tout. Il prie, médite, se confesse, communie et finit par exprimer à son directeur le désir d'être reçu au noviciat, il est accepté et il voit de près la vie de ces prêtres, de ces religieux poursuivis par tant de haines et noircis par tant de calomnies; il en est touché, la vérité l'éclaire, le repentir parle à son cœur, la grâce le soutient, il va trouver le supérieur de la maison, il se jette à ses genoux et il confesse que lui, le pieux retraitant, le docile novice n'est qu'un vil espion, aux gages d'un ministre qui, soupçonnant les crimes et les complots des jésuites, veut acquérir une certitude et s'en servir à la Chambre.

A cette fin, il a fait entrer un espion dans la place et l'espion peut dire : Je vois, je sais, je crois.

Il avoue tout au religieux qui l'écoute, il s'abaisse, il s'humilie, et la miséricorde divine, agissant par le ministère du prêtre, le relève et l'absout, il est heureux et il raconte alors à ce digne religieux l'histoire de sa vie.

Son père s'est ruiné et s'est tué ; un indigne ami, M. Lerouttier, l'a poussé dans cet abîme, en a complété l'œuvre en volant bassement à Charles et à sa sœur Marguerite, les débris de la fortune de leur père : ils sont sans ressources, et c'est la misère, mauvaise conseillère, qui a fait céder Charles à la dernière, à la plus basse des tentations.

Relevé, encouragé, il quitte Saint-Acheul, il retourne à Paris, il vit pau-

vrement de quelques répétitions de droit; Marguerite, sa sœur cadette, est placée en qualité d'institutrice auprès d'une intelligente jeune fille; Charles acquiert des amis, sa situation s'améliore, on estime son caractère, son talent se fait jour au barreau, un mariage lui est offert, il gagne un procès difficile, et sa parole éloquente lui assure une place distinguée parmi les avocats de Paris : tout lui sourit, et c'est alors qu'il rompt ses liens, qu'il retourne à Saint-Acheul, pour y vivre et y mourir sous l'étendard de la croix.

Vingt ans se sont écoulés, on est en 1870, le Père Durand est aumônier à l'armée de l'Est, son courage, son zèle, son dévouement éclatent à toute heure, il exhorte les soldats, soigne les blessés, il convertit les mourants, tous l'aiment et l'admirent; la première guerre finie il rentre à Paris, et (ceci est une liberté prise avec l'histoire) il est arrêté rue de Sèvres avec les PP. Olivain, Ducoudray et leurs saints compagnons, et transférés à la Roquette. Là, il retrouve le banquier Lerouttier, celui qui lui a volé, à lui et à sa sœur, les débris de l'héritage paternel; aussitôt, triomphant de son propre cœur et de ses justes rancunes, le jésuite va vers lui et s'efforce de le ramener à Dieu. Le vieux banquier résiste, la présence de la mort prochaine n'ébranle pas ce cœur de fer, il va mourir : le geôlier a jeté son nom : Lerouttier ! aux échos de la prison. Le Père Durand s'élance; dit : *Présent !* et meurt à sa place, fusillé par les fédérés, rue Haxo.

Sa mort fut féconde, Lerouttier se convertit et meurt le jour où les jésuites, chassés de leur maison rue de Sèvres, ferment la porte de l'église où reposent les martyrs de la Commune.

Voilà le livre. Ce n'est pas un livre de style, une œuvre d'art, travaillée, ciselée, comme les romans de Daudet, de Pierre Loti, de Paul Bourget; la forme est seulement facile et correcte, rien de plus; mais le fond sort de l'âme, à ce titre, M. d'Hagerue mérite mieux que bien d'autres, l'éloge de la Bruyère; son livre, qui nous rend la vertu plus chère, qui élève notre âme, par conséquent, est fait de main d'ouvrier.

UN HOMME D'AUJOURD'HUI, par Henry Rabusson. Un volume in-12 de 593 pages. Prix : 3 fr. 50

Un homme d'aujourd'hui ! C'est bien cela ; le livre justifie son titre. Fabien peut être accepté comme le produit de la civilisation actuelle : ni mauvais, ni bon, ni méchant, ni vertueux, ni supérieur, ni incapable; né avec une fortune médiocre et un beau nom, il n'a qu'un but : élever sa fortune au niveau de sa naissance.

A côté de Fabien d'Estreville, l'auteur a placé le comte de Volvereins,

noble de fraîche date, un des grands prêtres du temple grec élevé place de la Bourse, plusieurs fois millionnaire, sans que l'on puisse dire précisément qu'un seul de ses millions soit mal acquis. Son habileté ne dépasse pas les limites du bénéfice permis, sa probité n'a pas le superflu mais elle a le nécessaire, sa délicatesse n'exagère pas ses scrupules, mais elle en tient compte.

M. de Volvereins est veuf, assez âgé pour avoir une fille à marier, pas assez pour devoir renoncer à plaire, conséquemment à se remarier. Jacqueline, sa fille unique, sera une riche héritière et Fabien, en homme pratique, gagne les sympathies de M de Volvereins qui l'associe à ses opérations financières, l'admet dans son intimité, et fait de lui son bras droit. Fabien se fait aimer de Jacqueline et malgré la différence de fortune, Volvereins est disposé à la lui donner.

Mais voici où le roman commence. Avant de se lier avec le financier millionnaire, Fabien avait aimé et aime encore une voisine de campagne, Marie-Thérèse de Nargues, orpheline, dont la fortune égale à la sienne eut constitué cette *médiocrité dorée* dont se contentaient nos pères, mais qui ne suffit plus à un *homme d'aujourd'hui.* Il hésite quelque temps entre la dot et le cœur; les instincts égoïstes qui sont en lui et que l'éducation n'a pas adoucis, l'éloignent de tout ce qui est sacrifice et dévouement, dictent son choix et c'est Jacqueline qu'il épouse.

Cela lui est d'autant plus facile que M. de Volvereins complétant la partie carrée s'est épris d'un amour sincère et désintéressé pour Mlle de Nargues qu'il épouse à son tour.

Celle ci, qui ne demanderait qu'à être raisonnablement heureuse, est troublée par les retours offensifs de Fabien qui manquerait à sa vocation en partie double s'il ne continuait pas, après les deux mariages, à rendre ses hommages successifs à la fortune et à l'amour. Il n'est pas heureux et ne mérite pas de l'être Jacqueline livrée à elle-même, devinant qu'elle n'est pas aimée, frivole d'ailleurs et fantaisiste, devient une mondaine, suppléant au bonheur intime par l'éclat et le luxe extérieur, s'amusant à outrance, exagérant les élégances, les jouissances de vanité. On se tromperait pourtant, si l'on supposait que ses *mondanités* et ses *modernités* (quelle langue!) vont jusqu'à la faute; que Marie-Thérèse a pu un moment se départir de son aimable et appétissante vertu, ou que M. de Volvereins a perdu confiance. C'est Fabien, l'incohérent, le coupable, qui se charge du dénouement, et peu s'en faut que ce dénouement ne soit tout à fait tragique. Ses imprudences, ses récidives, amènent une scène violente, d'où il ne se tire qu'à l'aide d'une tentative de suicide. En pareil cas, il n'y

a pas de remède plus sûr, de réfrigérant plus actif, qu'une clavicule cassée et une balafre au front. Fabien se le tient pour dit. Les dernières lignes du récit nous le montrent résigné à rentrer dans le rang, député, vivant à distance respectueuse du ménage de son beau-père, réconcilié avec Jacqueline qui l'a soigné, qui lui donne un fils, et qui cesse d'être une femme frivole pour devenir une bonne mère.

Cette œuvre nouvelle de M. Henry Rabusson n'offre pas une page d'émotion vraie; elle dénote assurément un talent de bonne marque, mais aussi un peu haletant et qui menace d'arriver à l'essoufflement. Pour contemporaine, elle l'est, en ce sens qu'elle étudie cette course vertigineuse après la fortune qui caractérise si malheureusement l'époque où nous vivons, mais on n'y voit point de scène capitale, ni rien qui tienne le lecteur en haleine et le pousse à désirer la page suivante. C'est, au contraire, infiniment long pour un petit drame qui se dénoue, en somme, par un suicide avorté.

M. Rabusson est en train d'exploiter, comme tant d'autres, hélas! quelques premiers succès mérités. A part la forme, souvent supérieure, et l'esprit de dialogue qui abonde et qui est de très bonne qualité, il n'y a rien de remarquable dans ce livre, surtout rien de neuf, et c'est là ce que nous sommes destinés à constater de plus en plus, tant que les écrivains ne voudront pas sortir de cette ornière du roman parisien, où les éditeurs finiront par s'embourber pour jamais.

DE MALHERBE A BOSSUET, études littéraires et morales sur le XVII[e] siècle, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 de 310 pages. Prix : 3 francs

L'auteur de ce livre, critique et érudit d'une autorité depuis longtemps reconnue, s'est particulièrement fait un nom à ce double titre dans l'histoire littéraire du XVII[e] siècle, que personne n'a étudiée plus à fond et ne connaît mieux que lui : il suffirait de rappeler entre tant d'autres ouvrages ses *Contemporains de Molière.*

On retrouvera toute la variété, l'étendue et la précision de son savoir dans ces onze études qui embrassent la plupart des principaux écrivains en vers et en prose de la grande époque: Malherbe et Boileau, Voiture et Balzac, Molière, le cardinal de Retz, La Bruyère, M[me] Deshoulières, Port-Royal, Bossuet et les orateurs sacrés. Ceux qui connaissent le mieux le siècle de Louis XIV trouveront certainement à y apprendre quelque chose de nouveau.

Comme l'indique le sous-titre, ces études substantielles, où rien n'est de seconde main, même lorsqu'elles ont l'ouvrage d'un contemporain pour

point de départ, sont morales en même temps que littéraires, c'est-à-dire que M. Victor Fournel replace toujours l'auteur dans son milieu social et envisage ses écrits dans leurs rapports intimes avec l'histoire des mœurs, dans l'influence qu'elles ont subie ou exercée. Et ce sont aussi des morceaux d'excellent style, où, non moins que le critique, l'écrivain prouve qu'il s'est nourri de la moelle classique.

LE NEUF DE CŒUR, traduit de l'anglais de B.-L. Farjeon par Lambert de Sainte-Croix. Un volume in-12 de 332 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce récit d'une affaire criminelle excite au début une certaine curiosité que calmera la longueur et l'obscurité des pages où le drame est raconté.

Édouard Layton est accusé d'avoir empoisonné sa femme : il proteste de son innocence, les dépositions des témoins n'affirment pas sa culpabilité, mais elles laissent des doutes dans l'esprit des jurés. L'affaire est renvoyée à une autre session parce que le jury n'a pu se mettre d'accord sur le verdict à rendre.

L'avocat d'Édouard est favorablement impressionné pour son client et il cherche courageusement à savoir la vérité sur cette mystérieuse affaire — il est évident que l'accusé ne veut pas parler, de crainte de compromettre quelqu'un : beaucoup de points sont obscurs dans sa vie, entre autres son mariage; on ne s'explique pas que ce gentleman, ce *cleverman*, ait épousé la fille d'un bookmaker, et ceux qui le connaissent bien, tout en avouant qu'il a contracté une union indigne de lui, ne croiront jamais qu'il a tué, froidement tué la pauvre créature qui portait son nom. Tout s'explique : Mistress Layton s'est empoisonnée elle-même ; son mari ne l'avait épousée que pour payer les dettes criardes de son père, ruiné aux courses; il avait rompu, par piété filiale son mariage, près de se conclure avec une charmante jeune fille, qu'il a revue, à qui il a écrit, depuis son union avec une autre.

Ce sont ces relations, très innocentes, qu'il veut cacher au prix de sa liberté, peut-être de sa vie.

Édouard sort de prison ; son ancienne fiancée lui est rendue, tout est pour le mieux.

Disons, pour ceux qui aiment à tout connaître, que le neuf de cœur est un ingénieux moyen de correspondance secrète dont se servait la future d'Édouard, pour écrire à un mauvais sujet de frère qu'elle voulait aider de ses deniers et réconcilier avec ses parents. Dans le livre, ce neuf ne sert pas beaucoup, il fait très bien sur la couverture. M. Lambert de Sainte-Croix a produit et produira mieux que cette traduction peu nécessaire.

ALMANACH DES FAMILLES CHRÉTIENNES pour l'année 1888; douzième année, in-4° de 84 pages, illustrées, orné d'une magnifique chromolithographie représentant Notre-Dame de Lourdes, et accompagné d'un calendrier à suspendre. Prix : 0 fr. 50 et franco ; par unité : 0 fr. 65

Nos abonnés connaissent la valeur matérielle de cet almanach que nous mettons chaque année à la disposition de leur propagande. Il nous suffit donc de leur donner la table des matières de celui de 1888:

Chronique de la famille chrétienne. — Phénomènes astronomiques et calculs du temps pour l'an de grâce 1888. — Calendrier. — O bienheureux. ô gracieux temps de Noël! — O mort, où est ton aiguillon? — Ce qui peut arriver à un liseur de gazette. — Une histoire sur les suites de l'éducation et de l'exemple. — Du feu grisou ou des explosions de gaz dans les mines. — Le cardinal Caverot. — Au quartier, à huit heures et demie. — Deux jours à Notre-Dame de Lourdes.— Sœurs-Grises — Feu le R^me^ P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus, et le R^me^ P. Anderlédy, son successeur. — Récréations. — Une Aventure du curé Contesse. — La récolte du sel marin aux salines de Pesquiers, territoire d'Hyères (Var). — La catastrophe de Zug, le 5 juillet 1887. — Belle légende du mariage de la sainte Vierge Marie. — Les tremblements de terre dans la Rivière de Gênes, le 23 février 1887. — Paul Féval. — La plus belle victoire (conte). — Béatification et canonisation (Le B. Grignon de Montfort et saint Jean Berchmans). — Revue des événements les plus remarquables de juillet 1886 à juillet 1887. — Anecdotes. — Variétés humoristiques. — Annonces, etc., etc.

NIKANOR, par HENRY GRÉVILLE. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Ce livre est extrêmement attachant, simple histoire d'amour, un peu maladive, mais par là même captivante et pleine d'une sorte d'angoisse qui va de la première ligne à la dernière. Le prince Batounine est le père d'un enfant naturel qu'il confie aux soins d'un bon vieux pope et pour lequel il entrevoit, au fur et à mesure de la croissance, les plus hautes dignités ecclésiastiques. Cet enfant, que l'on baptise aussitôt, reçoit le nom de Nikanor, le saint du jour, car son origine ne doit pas être connue. Il arrive que le pope venant à perdre un de ses fils, le petit Nikanor le remplace, sans qu'aient à intervenir les exigences d'un état-civil très rudimentaire. Mais s'il est permis de commettre cette fraude, il est impossible de détruire la supériorité de la race, qui se manifeste dans les moindres gestes du jeune homme, plus tard dans les moindres paroles du prêtre. Henry Gréville a tiré de cette situation des effets saisissants et, je le

répète, des scènes très émues, qui ne procèdent, en aucune façon du mélodrame, et où vibre, au contraire, chose rare jusqu'à ce jour, une note essentiellement humaine.

Le caractère de Nikanor, l'éclosion et les phases d'un amour inavoué, pour lui inavouable, les restrictions de conscience qui s'imposent, les luttes mortelles et désespérées contre un sentiment victorieux, tout cela donne naissance à des scènes dont quelques-unes, pour dire le mot, sont empoignantes. Les dénouement lui-même a quelque chose de captivant et de mélancolique qui n'est point vulgaire C'est une œuvre très attachante dans l'œuvre impondérée de Henry Gréville, et qui me semble plus mûre et plus sentie que les livres qui l'ont précédée.

ZOROASTRE, par F. Marion Crawford. Un volume in-12 de 353 pages Prix : 3 fr. 50

Voici enfin, pour la première fois depuis longtemps, un roman d'amour! Non point que nous regrettions qu'il n'y en ait pas davantage en circulation, mais au contraire parce qu'il y a justement en circulation, sous le nom de romans, tant d'ordures et tant d'inepties qu'une histoire d'amour, même passionnée, contée seulement en langage honnête, cause un étonnement presque sympathique.

Celle-ci est, en effet, passionnée, dramatique, semée d'épisodes émouvants, écrite dans une bonne langue; on n'y rencontre point de passages vilains, point d'adultères, point de naturalisme brutal. Elle se déroule dans un cadre historique, grandiose et bien dessiné, dessiné peut-être hardiment, et choisi hardiment aussi. La première scène montre le palais de Babylone, les apprêts du festin de Balthazar. Les deux premiers personnages qu'on y voit paraitre sont le prophète Daniel et le jeune prince persan Zoroastre, son disciple. Puis le festin et la catastrophe qui le termine. L'intrigue roule sur la rivalité de deux princesses qui se disputent l'amour de Zoroastre, capitaine au service du roi Darius, héritier des conquérants de Babylone. Toutes deux sont devenues les femmes de Darius, quand Zoroastre abandonne le service du roi pour le sacerdoce et devient grand-prêtre. Marion Crawford peint avec une grande richesse de couleur, une complaisante et facile imagination, les scènes du culte païen.

LES MÉMOIRES D'ANTOINE. *Notions populaires de morale et d'économie politique*, par Antonin Rondelet. Un volume in-12 de viii-342 pages. Prix : 3 fr 50

L'ouvrage si populaire et si répandu : *les Mémoires d'Antoine* est depuis

longtemps épuisé et introuvable malgré ses nombreuses éditions. Il y a un quart de siècle que l'Académie française le recommandait par l'éloquent organe de M. Villemain à ceux qui relèvent par l'amour de la vérité la dignité du travail.

On ne le trouve plus guère que dans les bibliothèques populaires. Il a été adopté par les sociétés de secours mutuels, par les écoles pour les distributions de prix, par la marine pour l'instruction des matelots.

L'auteur a voulu le revoir, le compléter et le mettre en harmonie avec le temps où nous vivons.

Le livre n'a rien perdu du charme et de l'intérêt qu'y signalait avec tant de raison M. Villemain et il a profité de ce que les années apportent toujours à un auteur d'expérience et de sagesse.

LA FILLE DE DOSIA, par H. Gréville. Un volume in-12 de 310 pages Prix : 3 fr. 50

Dosia est un des plus gracieux romans dus à la plume féconde de Mme Gréville, il en est un des plus purs aussi; *la Fille de Dosia* mérite le même éloge; cette histoire d'une jeune orgueilleuse et opiniâtre rappelle la *Camilla* de miss Burney; Agnès méprise aussi sa maison paternelle, dédaigne les bontés dont elle est l'objet et veut chercher dans le travail la liberté dont elle a soif. Elle trouve le travail, escorté de beaucoup d'humiliations et de souffrances, et elle soupire alors vers le foyer déserté. vers les affections trahies et même vers le bien-être jadis méprisé. Elle revient et son vaniteux esprit s'humilie, elle dit : j'ai péché et elle est pardonnée.

Il y a de très jolies scènes dans ce roman, je citerai l'incendie d'une forêt, les matines dans une église russe et la rencontre que fait la fille de Dosia d'une vieille paysanne et d'un vieux paysan qui lui enseignent, par leur exemple, la confiance en Dieu. Pourquoi Mme Gréville ne nous fournit-elle pas plus fréquemment l'occasion de louer son joli style et sa délicate imagination? Pourquoi, trop souvent, mêle-t-elle des scories au brillant métal de ses livres?

CONTES ET LÉGENDES AU HOUBLON, par C. Rouzé, avec 22 illustrations de Brossi le Vagneur. Un volume in-12 de 270 pages. Prix : 2 francs

Nous avons analysé en détail dans cette Revue (1) le roman, *Isoline du Trieux*, publié par M. C. Rouzé, et nous en avons dit le défaut et toutes

(1) Page 48.

les qualités. Aujourd'hui, cet auteur nous présente quatre légendes racontées à la veillée flamande pendant que le houblon s'épie; d'où le titre du livre : *Contes et légendes au houblon*. Nous retrouvons ici toutes les qualités de l'auteur, et ses récits, sans avoir grande portée, ont une saveur locale qui leur assurera un légitime succès auprès des enfants.

LES TARD-VENUS en Lyonnais, Forez et Beaujolais, par G. GUIGUE
Un volume in-8°. Prix : 6 francs

Tous les récits qui se rapportent à la guerre de Cent Ans sont accueillis avec empressement, parce qu'ils se rattachent à l'une des époques les plus dramatiques de notre histoire et démontrent quelle force de relèvement possède notre pays pour reprendre force et puissance après les plus violents ébranlements. Et cependant cette période historique est l'une des plus imparfaitement connues, parce qu'on ne peut l'étudier qu'en consultant les documents originaux, et il n'y a pas très longtemps que l'école documentaire a pris définitivement la première place dans l'érudition française. On reconnaîtra l'utilité des travaux nouveaux en ce genre quand on aura remarqué, après M. Guigue, comme la période de la guerre de Cent Ans, si fertile en événements de toute nature, a passé inaperçue, notamment dans les annales lyonnaises. Les historiens n'ont pas manqué, mais ils se sont répétés constamment d'après Froissard, Paradin, etc., sans remonter une seule fois aux sources originales. M. Guigue montre aujourd'hui le parti qu'on peut tirer des documents nombreux existant encore, bien qu'il ne s'attache qu'à un épisode, celui des Tard-Venus, qui s'étend de 1356 à 1369. Mais il nous annonce qu'il prépare une histoire de la guerre de Cent Ans dans le Lyonnais.

Le brigandage commença à se faire sentir dans cette province au lendemain de la bataille de Poitiers, à la suite du passage du Rhône, livré par Aymar de Roussillon à l'Archiprêtre. Après le traité de Brétigny, les violences redoublèrent, et alors parurent dans les trois provinces susénoncées les Tard-Venus : le Forez et le Beaujolais furent promptement envahis et Lyon se vit sérieusement menacé. Le maréchal d'Andrehem survint heureusement : la lutte fut vive entre lui et Seguin de Bastefol, chef des brigands, mais enfin les bandes furent éloignées après une seconde panique à Lyon. On s'occupa alors d'augmenter considérablement les fortifications de cette ville. M Guigue complète son travail par une série de documents inédits qu'il a grand tort de croire trop longue, une table détaillée et des cartes.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALGÉRIE JUIVE (l'), par Georges Meynié. Un vol. in-18 jésus de XVIII-320 pages. Prix : 3 fr. 50

AME EST LA FONCTION DU CERVEAU (l'), par Emile Ferrière. Deux vol. in-12. Tome I, 437 pages ; tome II. 409 pages. Prix : 7 fr.

ANARCHIE BOURGEOISE (l') : politique contemporaine, par A. Laisant. Un vol. in-18 jésus de XII-328 pages. Prix : 3 fr. 50

ART DE S'ENRICHIR PAR LA PÊCHE (l'), par P. Labbé. Un vol. in-18 jésus de 108 pages. Prix : 2 fr.

AVENIR (l') ou le règne de Satan et du monde prochainement remplacé sur toute la terre par une domination indéfinie de Jésus-Christ et de l'église par l'abbé J.-B. Bigou. Un vol. in-18 jésus de 224 pages. Prix : 2 fr.

CORRESPONDANCE DE LOUIS VEUILLOT ; lettres à son frère et à divers. Tome 6. Un vol. in-8°. Prix: 6 fr.

DÉVOUÉES (les) Paule Sainte-Reine, par Benjamin Guinaudeau. Un vol. in-18. Prix: 3 fr.

ÉGLISE ET LE DROIT ROMAIN (l') ; études historiques, par Charles de Mouléon. Un vol. in-12 de XVI-414 pages. Prix : 3 fr.

ESSAI SUR LE LIBRE ARBITRE, sa théorie et son histoire ; par George L. Fonsegrive, professeur agrégé de philosophie au lycée de Bordeaux. Un vol. in-8° de 599 pages. Prix : 10 fr.

(*Bibliothèque de philosophie contemporaine*)

ÉTUDES CRITIQUES SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par Ferdinand Brunetière (3me série : Descartes, Pascal, Le Sage, Marivaux, Prevost, Voltaire et Rousseau, Classiques et Romantiques). Un vol. in-18 jésus de 331 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ ; l'église sous la Terreur et le Directoire (1790-1801) ; par Ludovic Sciout. Un vol. in-8° de XV-612 pages. Prix : 8 fr.

HISTOIRE D'UN PARTI : le Tiers Parti sous l'Empire (1863-1866) ; par Alfred Darimon, ancien député de la Seine. Un vol. in-18 jésus de VIII-431 pages. Prix : 3 fr. 50

INVENTAIRE DES MARQUES D'IMPRIMEURS ET DE LIBRAIRES ; 2me fascicule, ville de Paris (supplément), ville de Lyon et autres villes de France. Brochure in-4° de 71 pages en tableaux avec chiffres reproduits en fac-simile. Prix : 6 fr.

IVAN L'IMBÉCILE par le comte Léon Tolstoï ; traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine Kaminsky. Un vol. in-18 jésus de 226 pages. Prix : 3 fr.

JUGÉ PAR L'ENNEMI : le général Boulanger réformateur de l'armée française ; dix-sept mois de ministère et la loi organique ; biographie ; par M. Ruhemann, rédacteur de *l'Écho de Berlin*. Traduit de l'allemand, avec autorisation de l'auteur, par S. de Chonski, rédacteur-directeur du service des affaires étrangères au journal *le Constitutionnel*. Un vol. in-8° de 171 pages avec portrait. Prix : 3 fr.

LYCÉES DE FILLES EN 1887 (les), par Fénelon Gibon, secrétaire-adjoint de la Société générale d'éducation et d'enseignement, avec une lettre d'introduction de Mgr l'évêque d'Autun, de l'Académie française. Un vol. in-8° de 46 pages. Prix : 1 fr. 50

(*Extrait du « Correspondant »*)

MA CONFESSION, par le comte Léon Tolstoï Traduit du russe, par Zoria. Un vol. in-18 jésus de X-265 pages. Prix : 3 fr. 50

MALADIES DE LA PERSONNALITÉ (les), par Th. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*. Un vol. in-18 jésus de 178 pages. Prix : 2 fr. 50

MARIAGE D'UN ROI (le) 1721-1725, par Paul de Raynal. Un vol. in-18 jésus de 352 pages. Prix : 3 fr. 50

MONDE OU L'ON VOLE (le), par Hogier-Grison. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

MON ROMAN, par Sir Edward Bulwer-Lytton. Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par H. de l'Espine, sous la direction de P. Lorain, par William L. Hughes. Deux vol. in-18 jésus. T. I, 430 pages ; t. II, 406 pages. Prix : 2 fr. 50

(*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*)

MONTESQUIEU ; par Albert Sorel. Un vol. in-18 jésus de 176 pages et frontispice Prix : 2 fr.

(*Les grands écrivains français*)

NELLY, par G. de Beugny-d'Hagerue. Un vol. in-18 jésus de 252 pages. Prix : 2 fr

NIKANOR, par Henri Gréville. Un vol. in-18 jésus de 287 pages. Prix : 3 fr 50

NOUVEL HYPNOTISME (le), par L. Moutin. Un vol. in-16 de 220 pages, illustré par L. Maurou Prix : 3 fr. 50

ŒUVRES CHOISIES DE VICTOR PAVIE, précédées d'une notice biographique par René Bazin. T. I, Voyage, Critique, Fantaisies. T. II, Souvenirs de jeunesse et revenants, Poésies. Deux vol. in-18. Prix : 6 fr

PERLE FINE par M. du Campfranc. Un vol. in-18 jésus de 269 pages. Prix : 2 fr.

PIGEONNES (les). *Les Vaincus de la vie*, par Jules Mary. Un vol in-18. Prix : 3 fr. 50

POT AUX ROSES (le), par Alphonse Karr. Un vol. in-18 jésus de 299 pages. Prix : 3 fr. 50

QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES DE NOTRE TEMPS (vérités, erreurs, opinions libres), par Mgr Henry Sauvé, ancien recteur de l'Université catholique d'Angers. Un vol in-8° de VIII-498 pages. Prix : 6 fr.

SOIRS DE DÉFAITES (les), par le marquis de Pimodan Un vol. in-12 de 247 pages. Prix : 3 fr. 50

TALMA ET LA RÉVOLUTION, par Alfred Copin. Un vol. in-18 jésus de 318 pages Prix : 3 fr 50

UNE AMBASSADE FRANÇAISE EN ORIENT SOUS LOUIS XV ; la Mission du marquis de Villeneuve 1728-1741, par Albert Vandal. Un vol. in-8° de XV-461 pages. Prix : 8 fr

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL ; par Mme de Ujfalvy-Bourdon. Un vol. in-18 jésus de 458 pages avec 64 gravures et carte. Prix : 4 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXII. N° 10 **Octobre 1887**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

NAPOLÉON ET SES DÉTRACTEURS, par le prince NAPOLÉON
Un volume in-12 de 324 pages. Prix : 3 fr. 50

Il y a plusieurs mois, M. Taine publiait dans *la Revue des Deux-Mondes* deux chapitres de son prochain volume. Ces chapitres étaient consacrés à une étude de la personnalité de Napoléon I[er], et le portrait tracé n'était rien moins que flatteur.

C'est à ces deux chapitres que le prince Napoléon répond en publiant l'ouvrage que nous annonçons. Peut-être eût-il mieux fait d'attendre que le volume de M. Taine fût paru et que celui-ci eût ainsi donné la note complète de son appréciation historique sur l'homme et son œuvre. Mais on comprend le sentiment auquel a obéi le neveu de l'empereur, il n'a pas voulu que la mémoire de son oncle restât exposée, si peu de temps que ce fût, à des imputations qu'il considérait comme calomnieuses.

Ceci part d'un bon naturel et donne même à son plaidoyer un caractère de vigueur qui, servi par une plume comme la sienne, en fait une œuvre de valeur, entraînante même dans quelques-unes de ses pages. Écoutez-le, reprochant à M. Taine ses doctrines matérialistes :

« Pour M Taine, « *l'homme est un animal méchant, un gorille féroce » et lubrique.* » Rien de plus répugnant qu'une telle affirmation. Par la » croyance à une origine divine et à une responsabilité devant Dieu, l'ab» solutisme de l'ancien régime lui-même gardait encore un reflet d'idéal », (le prince est bien bon), « mais ces théories de marchand d'esclaves, cette » politique de garde-chiourme soulèvent le cœur. Traiter ainsi la créature » humaine, c'est la ravaler à l'état de brute irresponsable, et c'est à cela » que la philosophie de M. Taine aboutit. Que lui parle-t-on de vice et de » vertu? Servons-nous encore de ces mots, soit, mais sans y attacher le » même sens qu'autrefois, sans croire qu'ils impliquent une idée quelconque » de mérite ou de démérite. « Le vice et la vertu sont des produits comme » le vitriol et le sucre. » Quand une telle philosophie l'accompagne et le » guide, l'esprit arrive vite au pessimisme le plus profond. »

Qui reconnaîtrait la main du prince Napoléon dans cette volée de bois vert administrée au matérialisme sur le dos de M. Taine? C'est que le prince combat *pro aris et focis;* le neveu venge l'oncle ; le révolutionnaire défend ses autels attaqués. Qui sait même si l'Altesse anticléricale n'a pas goûté une joie secrète à appesantir sa férule sur les épaules de celui qu'Elle nomme : « l'oracle des cléricaux exaltés »?

Mais ce n'est pas la vigueur et le talent déployés par le prince contre le « déboulonneur académique », comme il l'appelle ailleurs, qui suffiront à terrasser l'historien. L'autorité de M. Taine est elle amoindrie par cette réponse? Voilà ce qu'il importe de rechercher.

Il faut reconnaître que l'émotion fût grande lorsque parurent les deux études sur Napoléon. En dehors des fidèles de cette dynastie, tous ceux qui croient encore aux bienfaits de la Révolution dont il fut successivement l'instrument, le sauveur et l'inoculateur dans le sang français, se sentirent humiliés dans la personne de leur héros ; d'autres, quoique moins bien disposés, trouvèrent qu'on déboulonne par trop à notre époque et qu'il ne reste plus une seule de nos gloires qui n'ait été avilie; on multiplie les statues, mais on décime les héros.

C'est dans ces dispositions générales plutôt que dans son argumentation que le prince Napoléon s'est taillé un succès.

Il accuse M. Taine de mauvaise foi; c'est bien grave, alors qu'il s'agit d'une étude à compléter; le prince Napoléon sait-il quel jugement définitif portera l'historien quand, à l'examen de la personne, il aura joint celui de l'œuvre ? On ne devient pas de mauvaise foi sans raison et tout à coup; pourquoi M. Taine le deviendrait-il brusquement pour Napoléon?

Il a groupé avec art tous les témoignages défavorables à Napoléon Ier et les recueille toujours dans les écrits qui lui sont hostiles. — Mais qui jugera si ce sont les documents qui ont formé la conviction de l'historien ou si celui-ci a adapté les documents à son opinion ? Et puis, ces documents, ce sont les mémoires du prince de Metternich, de Bourrienne, de Mme de Rémusat, de Miot de Mélitot, les écrits de l'abbé de Pradt. Si le témoignage vient d'un intime comme Bourrienne ou Mme de Rémusat, il émane d'un traître et doit être écarté, s'il vient d'un adversaire, comme Metternich, il est suspect ; restent les indifférents ; mais alors le témoignage n'a plus de valeur, les nullités seules ont pu rester insensibles au grand drame des premières années de ce siècle. Sur ce terrain même, M. Taine n'échappe pas à son adversaire. En effet, ailleurs, lui reprochant l'accumulation des témoignages de détail qui encombrent les premiers volumes des *Origines de la France contemporaine*, le prince Napoléon refuse à

leur auteur l'envergure de l'historien et le proclame « *l'entomologiste* » de la Révolution.

Restait la correspondance de l'empereur publiée par le prince Napoléon. M. Taine en parle et se plaint qu'on n'ait pas donné la correspondance entière. Le prince Napoléon répondant à cette plainte, dit (p. 232) : « En principe, j'établis qu'héritiers de Napoléon, nous devions nous inspirer de ses désirs avant tout et le faire paraitre devant la postérité tel qu'il aurait voulu s'y montrer lui-même. Est-il admissible que ses intentions fussent méconnues par ses héritiers ? Voilà la préoccupation générale à laquelle j'ai obéi. » C'est d'un bon héritier, soit; mais alors l'historien qui doit présenter à la postérité son personnage *tel qu'il était* et non tel qu'il eût voulu paraitre, ne doit pas chercher dans votre travail les éléments d'un portrait sincère.

Le parti pris du prince nous semble donc pour le moins, aussi imperturbable et aussi artificieux que celui de l'académicien. Seulement, il ne paraît pas s'en douter. On a pu juger par la citation que nous venons de faire, qu'il a même d'étonnantes candeurs. En somme, le prince Napoléon a affirmé que les témoignages dont se sert M. Taine étaient suspects parce qu'ils émanaient des ennemis de l'empereur; mais on affirmerait, avec autant de raison, que les témoignages de ses amis ne sont pas moins suspects, pour d'autres motifs. Alors ?.....

Mais il faut conclure. Nous n'avons pas qualité pour défendre M. Taine et sa méthode historique; nous ne voulons retenir qu'un point de tout ce débat. M. Taine, le prince Napoléon comme le prince de Metternich s'accordent à reconnaître que l'empereur fut « la Révolution incarnée ».

Or, ce fait acquis pèse plus lourdement, pour nous Français, sur la mémoire de Napoléon Ier, que toutes les vilenies et les crimes dont les uns l'accusent et dont d'autres l'innocentent. Pour ce fait, l'état actuel de la France est son œuvre; et à ce titre on peut craindre qu'il ait été le fléau le plus funeste à notre patrie. Les quatorze années de gloire dont le prince Napoléon galvanise toutes les pages de son livre se sont fermées sur des invasions et des humiliations que la France n'avait jamais subies durant les quatorze siècles de sa monarchie chrétienne. Si nous flétrissons l'intervention de Napoléon alors que, le culte rétabli presque partout, la France soulevée allait secouer le joug de la Révolution, c'est surtout parce que cette monarchie, chassée par elle, avait laissé la France assez forte pour dicter encore sa loi à l'Europe après avoir été saignée à blanc par les horreurs de 93 et les guerres de l'empire, tandis que la Révolution...., il s'agit bien de dicter des lois à l'Europe !

Et pour qu'on ne nous accuse pas de dénaturer l'action de Napoléon Ier, laissons parler son neveu (pages 268-269) :

« Bonaparte, soldat de la Convention, a mitraillé les Marseillais rebelles ; il a repris Toulon révolté, et, dans Paris soulevé, il a affirmé à coups de canon la République contre la royauté. Certes, l'instant était solennel... c'était toute la Révolution remise en question. La réaction triomphait et Bonaparte savait quelle justice les citoyens et les soldats devaient attendre des royalistes. En quelques minutes, la réaction fut domptée. Bonaparte avait ainsi sauvé la Révolution. »

Nous n'ajouterons qu'un mot : — et peut-être perdu la France!

W. FERNOUT.

MÉMOIRES DU PRINCE ADAM CZARTORISKI et sa correspondance avec l'empereur Alexandre Ier. Préface par M. CH. DE MAZADE, de l'académie française. Deux volumes in-8° de 438-396 pages (1887). Prix : 15 francs

Cette œuvre, due à la plume d'un homme qui fut le plénipotentiaire de son pays durant la crise qui s'étend de 1788 à 1823, est le plus curieux document qui existe sur l'histoire du partage de la Pologne.

Il y a dans cette publication deux parties distinctes :

Un premier volume renferme les mémoires commencés en 1776, époque la plus lointaine où les souvenirs du prince aient pu remonter, ils s'arrêtent en 1805, après la bataille d'Austerlitz. Une sorte d'appendice — chapitre XIII — dicté d'après des conversations avec des personnages bien informés, nous donne, en outre, de curieux détails sur la Révolution de 1809 qui renversa Gustave-Adolphe IV du trône de Suède.

La correspondance entre Adam Czartoryski et l'empereur Alexandre est contenue dans le second volume. Elle finit en 1823, date où se rompirent, à la suite d'une déception cruelle, les liaisons du patriote polonais avec l'autocrate de Russie.

Mémoires et correspondances se complètent mutuellement. Ils forment un ensemble charmant de tableaux gracieux, de touchants souvenirs ; ils offrent un recueil de documents nouveaux et précieux pour l'histoire.

Ces documents nous aident surtout à mieux connaître deux points restés obscurs dans l'histoire des premières années de notre siècle : la mort tragique du tzar Paul Ier et les efforts tentés par le tzar Alexandre, en 1810, pour détacher la Pologne de l'alliance française.

Ce fut à Naples, dans une sorte de disgrâce à peine dissimulée par le titre d'ambassadeur près la cour de Sardaigne, que le prince Adam apprit la nouvelle de la mort de Paul Ier. Le courrier qui l'apporta se renfermait

dans un mutisme absolu. Il remit à Czartoryski une lettre du grand-duc. Ce billet laconique rappelait le prince à Pétersbourg. Adam Czartoryski partit en toute hâte et trouva la capitale plongée dans la stupeur. Le tzar Paul I[er] était mort assassiné. Ce crime avait-il été voulu, prémédité? Avait-il eu de secrets instigateurs, des rois étrangers pour complices? Mystères jusqu'à présent obscurcis par la légende et par la passion politique. On connaissait les acteurs, on variait sur les mobiles de l'attentat. A cette fin tragique, beaucoup, il est vrai, trouvaient leur compte. Paul I[er] venait de se séparer de la deuxième coalition, il abandonnait l'Autriche, il se rapprochait de Bonaparte ; à l'exemple de sa mère, il nouait contre la Grande-Bretagne une nouvelle ligue des neutres que le demi-succès de Nelson à Copenhague était impuissant à briser. Aussi des écrivains s'appuyant sur la maxime de droit, si trompeuse en histoire : *is fecit cui prodest*, ont-ils vu dans la mort du tzar Paul un crime soldé par l'or anglais. En nous racontant, au chapitre VIII, avec une sûreté d'informations indiscutables, le fait dans ses moindres détails, Czartoryski redresse l'erreur et nous montre la vérité. Elle est assez terrible, assez dramatique d'elle-même. Le tzar Paul, espèce de maniaque couronné, ruinait la Russie par sa politique et l'effrayait par son despotisme capricieux. Les routes de Sibérie se couvraient d'exilés : nul n'était sûr de s'éveiller libre. La tyrannie ne justifie pas les complots, mais elle les explique bien. Platon, Nicolas et Valérien Zubow, descendants du meurtrier de Pierre III, le comte Panin, le comte Pahlen, le hanovrien Benningsen se concertèrent et s'entendirent. On déposerait le tzar, on le garderait, en tutelle, dans son palais favori; le grand-duc, son fils, ceindrait la couronne. Alexandre fut mis dans le secret; il hésita longtemps, mais finit par consentir à l'entreprise projetée. Consentement fatal, car qui peut préciser où s'arrêtera un complot?

Le 25 mars 1801, pendant la nuit, les conjurés pénétrèrent dans la chambre impériale :

Benningsen, le chapeau sur la tête, l'épée nue à la main, présente au tzar un acte d'abdication ; le tzar refuse de signer.....

La colère, le vin qu'ils ont bu chez les Zubow, le souvenir des injures reçues exaltent des complices subalternes, ils se jettent sur leur souverain, ils l'étranglent avec une écharpe d'officier. A une heure du matin, Nicolas Zubow entrait chez le grand-duc :

« — Sire, dit-il d'une voix rauque, tout est fait. »

Alexandre comprit et s'abandonna au plus poignant désespoir. On lui avait arraché un assentiment conditionnel à la déposition de son père, jamais il n'avait supposé l'assassinat. Parricide involontaire, il sentit un

glaive s'enfoncer dans sa conscience ; comme Lady Macbeth, il vit sur sa main une tache de sang ineffaçable. Dans la suite, ces remords toujours renaissants, troublèrent sa vie, ébranlèrent sa raison. C'est là, sans doute, qu'il faut chercher la cause des contradictions, des faiblesses et des incohérences qui remplirent son règne.

La politique du nouvel empereur sembla d'abord calculée pour éviter à la Russie les complications et les guerres extérieures.

Catherine II lui laissait assez de conquêtes; il voulait en jouir en paix, se consacrer tout entier aux réformes, ambition de son esprit libéral, mais trop souvent bercé de chimères. Un crime, le meurtre du duc d'Enghien, le rejeta brusquement dans la lutte en lui inspirant la pensée de se faire le justicier de l'Europe. Alexandre se déclara l'ennemi de Napoléon, Austerlitz, Eylau, Friedland, sévères leçons de la fortune, ne le découragèrent pas.

La paix de Tilsitt fut sincère, sans doute, étant donné le caractère mobile du tzar, mais ce ne fut qu'une trève à d'anciens ressentiments promptement ravivés. Dans la correspondance du prince Czartoryski, nous relevons une série de lettres précieuses pour établir que la guerre de 1812, où succomba Napoléon, était voulue et préparée de longue main par Alexandre. Dès 1809, le tzar étudiait le jeu, comptait les points de cette grande partie. Sur l'échiquier, la Pologne était une pièce importante; pour l'enlever à son rival, pour la détacher de la France, Alexandre employait secrètement son ami. Jamais offres ne furent plus séduisantes : le rétablissement du royaume de Pologne formé de tout ce qui le composait autrefois, y compris les provinces russes, avec la Dwina, la Bérésina et le Dniéper pour frontières ; le tzar serait roi du nouvel État, mais les employés du gouvernement, les autorités constituées, de même que l'armée, seraient entièrement nationaux polonais.

Ces promesses auraient-elles été tenues ? C'est probable, puisque après la victoire, Alexandre accorda une partie de ces conditions à la Pologne restée fidèle à la France, et vaincue avec elle. Mais le royaume constitutionnel de 1810 eut-il vécu plus tranquille et plus libre que le royaume constitutionnel de 1815 ? Il est permis d'en douter. Les mêmes causes auraient amené les mêmes résultats : la défiance, l'oppression et la révolte impuissante.

Par ce simple aperçu, on peut juger de l'intérêt que présentent ces mémoires et cette correspondance recueillis et conservés par la piété filiale et maintenant mis au jour dans toute leur intégrité.

VIE DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE, fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes; par le chanoine BLAIN, ouvrage publié à Rouen en 1733; nouvelle édition contenant le décret sur l'héroïcité des vertus, avec une introduction par M. l'abbé AUGUSTE CARION. Un volume in-12 de XL-768 pages. Prix : 4 francs

On pourrait se demander si, vu les exigences de notre époque, l'inspiration qu'on a eue de réimprimer cet ancien livre est réellement heureuse; et si l'admirable héros de ce livre que la sainte Église, aux applaudissements du monde entier, va placer sur ses autels, sera ainsi mis dans la lumière qu'il faut pour le faire bien voir, parfaitement goûter, et lui attirer surtout cette popularité qui est son auréole spéciale. En un mot, quant à la forme et quant au fond cet ouvrage atteindra-t-il le but proposé.

Sur la première question, voici ce que l'éditeur nous dit dans son Introduction :

« L'auteur évidemment a eu pour but principal de composer un ouvrage édifiant, particulièrement pour les Frères des écoles chrétiennes : il ne s'est point préoccupé de la forme littéraire. Orateur distingué, à une époque où l'on ne se hasardait à parler ou à écrire qu'après s'y être préparé par de fortes études, M. Blain assurément ne manque pas de style : il a la justesse de l'expression, l'ampleur de la phrase, d'heureuses métaphores, et ces réminiscences de l'Écriture et des classiques, si pleines de charmes pour tous ceux qui ont étudié ces types parfaits de la vraie beauté littéraire. Mais ce style n'est pas sans difficulté pour les lecteurs de nos jours, surtout pour ceux qui n'ont point fait leurs humanités.

Au XVIIe siècle, les écrivains français étaient sous l'inspiration des auteurs grecs et latins, dont l'étude assidue avait imprimé dans leur esprit les règles du goût. Ils aimaient les longues périodes qui, soutenues par les conjonctions, donnent du mouvement et du relief à la phrase, en plaçant les mots selon l'ordre de la pensée, et non d'après la froide logique de l'analyse grammaticale. On ne s'arrêtait pas alors au scrupule puéril qui fait redouter la répétition de l'auxiliaire avoir ou du verbe être; on ne s'effarouchait pas d'une incidente un peu longue, mais tombant à sa place; jamais on n'hésitait à répéter le mot propre, au lieu de s'étudier à le remplacer par un prétendu synonyme, souvent inexact, parfois impossible.

» Voltaire a mis à la mode une manière d'écrire plus légère. La langue y a gagné en clarté, surtout pour ceux qui, ignorant les langues anciennes, sont gênés par les périodes et les inversions. L'habitude de ne plus ren-

contrer ces difficultés dans la littérature moderne, les rendent maintenant encore plus sensibles, plus pénibles pour la masse des lecteurs. C'est le motif qui nous a déterminé à les faire disparaître de notre texte; mais avec discrétion, sans travestir notre respectable auteur par une allure trop moderne, sans hâcher ses phrases en petites sentences de style de journaliste, sans remplacer la bonne simplicité de ses expressions par le pathos des métaphores prétentieuses. Nous espérons avoir réussi à offrir aux âmes chrétiennes un ouvrage d'une lecture facile, débarrassé de ses obscurités, mais gardant néanmoins ce parfum d'ancienneté qui lui donne, auprès des gens de goût, plus d'autorité et plus de charme. »

Tel est le but que s'est proposé l'auteur de cette réédition, comment l'a-t-il atteint? Voici sur ce point l'appréciation de la *Bibliographie catholique* dans l'examen qu'elle fait de ce travail :

« Pour satisfaire nos exigences contemporaines, l'ouvrage du savant et pieux Blain, l'ami intime de M. de la Salle, n'avait besoin, comme ceux de son époque, que d'être délicatement émondé, légèrement retouchée par une main discrète et intelligente. Nous nous hâtons de dire que cette tâche, vu le prix du trésor sur lequel il fallait travailler, était d'une délicatesse extrême. Les Frères des écoles chrétiennes n'ont rien, avec leurs règles, de plus précieux que cela. Des retranchements hardis eussent dégagé, pour le commun des lecteurs, la vie du héros, et eussent donné aux événements une marche plus rapide; tandis que par d'heureuses mais sobres retouches, par un mot qui, « mis à sa place a toujours tant de pouvoir », on aurait procuré au livre, resté le même, le genre de fini que réclame notre siècle. Mais, avec ce procédé, des débris infiniment précieux eussent péri. Le travail d'émondage n'eut pu être conduit de cette large manière que dans le cas où la famille du vénérable de la Salle, remplie d'une si juste piété pour son Père et son Patriarche, se fut décidée à faire réimprimer à part l'ouvrage dans sa complète intégrité, afin de le conserver pour elle-même.

» Voilà ce qu'a admirablement compris M. l'abbé Carion, honoré de la confiance des Frères, et chargé par eux de remplir cette tâche. Si nous étudions soigneusement son beau travail, si nous le confrontons ligne par ligne avec l'original, nous arrivons à cette conviction qu'il était difficile d'agir avec plus de tact, de goût, de discrétion. M. Carion expose dans sa préface les obstacles qu'il a eus à vaincre. Nous les croyons bien plus grands encore que sa modestie ne les a représentés. »

Cet éloge sans restriction de la part d'un organe aussi autorisé, nous dispense de démontrer à nos lecteurs que la question de fond n'a pas été moins heureusement résolue que celle de la forme dans la réédition de cet

ouvrage. On ne peut que remercier les Frères de nous faire connaître, grâce à la publication de la nouvelle édition de Blain, leur vénérable Père, non par des documents de seconde main, mais par la vie la plus authentique qui existe, puisque celle-là est la première et la source de toutes celles qui ont été écrites et le seront désormais. M. l'abbé Carion en exécutant si bien leur pensée a droit à une large part dans le tribut de cette gratitude.

L'ENNEMI CHEZ LUI, par H. Barthélemy. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

L'auteur de cet ouvrage y étudie la vie politique et sociale de nos vainqueurs de 1870-71, et surtout l'absorption, par le militarisme prussien, des anciennes principautés et des anciens royaumes de la confédération germanique, aujourd'hui réunies sous la dénomination générale d'Empire allemand. M. Barthélemy n'est pas éloigné de croire que cet immense édifice, de date récente, s'effondrera, dans un temps rapproché, et il se plaît à en étudier tous les vices et toutes les fissures qui, selon lui, se développeront et s'élargiront fatalement, lorsque la trinité d'hommes qui ont fait l'empire, aura quitté la scène du monde. En attendant, le système qui leur appartient fonctionne avec autant d'activité que jamais, et la haine contre notre pays fait partie de l'éducation nationale. Pour le moment, aux yeux des Allemands, la France est la nation ennemie par excellence, et tout instituteur allemand, depuis de longues années, est une sorte de Pierre l'Ermite, au petit pied, qui prêche à ses élèves la haine irrémissible du nom français.

Cela ne semble point fait pourtant pour développer à outrance les vertus militaires, et l'auteur du livre en question affirme que les Allemands ne supportent plus aussi facilement la discipline que le prétendent leurs admirateurs, ceux que l'on trouve toujours prêts à s'incliner devant la force victorieuse :

Malgré l'émigration d'un grand nombre de jeunes gens, dit M. Barthélemy, qui ne veulent pas coiffer le casque à pointe, les désertions sont nombreuses, les révoltes des individus sont fréquentes et les suicides se multiplient au point que l'armée fournit près de vingt pour cent du nombre total des malheureux qui échappent par la mort aux misères de cette vie. Mais, en général, ces accidents ne sont ni connus ni commentés par la presse, en sorte qu'on les ignore aussi bien en Allemagne que hors d'Allemagne. Si quelque indiscrétion se produit, on évite avec soin qu'elle se répande. Tout est mis en œuvre pour obtenir le silence sur des faits qui pourraient laisser supposer à l'étranger que le patriotisme des Allemands n'a point la puissance qu'on lui attribue. Il faut lire attentivement tout ce

qui se publie de l'autre côté du Rhin, pour se rendre compte de cet affaissement des esprits, pour en recueillir les symptômes et les preuves, pour constater notamment la marche progressive des insoumissions, des condamnations, des désertions et des suicides.

Tout cela paraît vraisemblable, mais il ne faudrait pas trop s'y fier ; car il en doit être à peu près de même partout où la nation est armée, où tout le monde est soldat. M. Barthélemy étudie, à notre sens, des symptômes autrement graves, — il faudrait dire autrement rassurants, — lorsqu'il observe la marche progressive du socialisme, les haines de caste et de classe, résultant presque toutes de la prédominance du parti militaire, et les manifestations, timides encore, du particularisme dont les partisans, une fois le prestige militaire évanoui, ou tout au moins diminué, y voient plus clair et commencent non pas à reconnaître, mais à soupçonner qu'ils pourraient bien avoir été dupés et que, dans l'enthousiasme provoqué par la dernière guerre, suivant de si près la campagne de Bohême, ils se sont trop précipitamment jetés « dans les bras de la Prusse ».

Ce livre, écrit sans passion, du moins dans la forme, est à recommander spécialement, à l'heure actuelle. Il est surtout à méditer par ceux qui le liront, aussi bien dans l'armée que dans le pays. Nul ne sait ce qu'une guerre prochaine peut réserver de surprises, d'étonnements et même de déceptions; et les Allemands eux-mêmes, en dépit de leur jactance, fille de succès inattendus, ne s'illusionnent point sur les difficultés d'une future campagne. Le morceau, disent-ils, serait dur à avaler ; et nous y comptons bien, car il n'est pas admissible que nous nous trouvions encore, à l'occasion, victimes des mêmes fautes et des mêmes erreurs. En outre, l'œuvre caressée, quoique accomplie, en apparence, n'est pas sérieusement achevée, et elle peut être à la merci d'un événement quelconque, d'un échec inattendu, par exemple, dont la portée morale serait incalculable :

Une grande guerre, dit encore M. Barthélemy, ferait courir à l'œuvre inachevée de sérieux dangers, et l'empereur Guillaume ne paraît pas disposé à présider à l'effondrement de l'édifice qu'il a si laborieusement élevé, pas plus qu'il ne se résignerait, lui vivant, à laisser conduire ses armées au combat par un autre que par lui, fût-ce même par son fils, tant il est jaloux de son autorité et de son commandement. S'il prenait, à son âge, le commandement des troupes allemandes, il pourrait mourir pendant les opérations. Cette mort équivaudrait à une victoire pour l'ennemi. C'est alors que pourrait se réaliser cette prophétie de l'auteur de *la Nation armée* qui prouve combien peu les plus éclairés, parmi les officiers alle-

mands, ont confiance dans la valeur de leur organisation militaire. « Un nouvel Alexandre, dit il, surgira peut-être, qui, à la tête d'une petite troupe d'hommes parfaitement armés et exercés, poussera devant lui des masses énervées ayant dans leur tendance à toujours s'accroître, franchi les limites prescrites par la logique, perdu toute valeur, et s'étant transformées, comme les Pavillons Verts de la Chine, en une innombrable et inoffensive cohue de bourgeois boutiquiers. »

Ce ne serait pas la première fois, en effet, que l'histoire offrirait le spectacle de la valeur personnelle, jointe à l'instruction militaire, ayant raison de la masse, même supérieurement armée. Mais il est inutile, à ce sujet, de nous bercer d'illusions, et puisque le nombre paraît être tout, nous devons avoir le nombre jusqu'au jour où une expérience nouvelle en aura fait justice. Il serait téméraire d'essayer d'en prédire l'avènement; mais le patriotisme exige qu'on l'attende et qu'on s'y prépare en cherchant à pénétrer la vie même et les mœurs de « l'ennemi ». Le livre de M. Barthélemy est pour nous y aider; il montre combien sont nombreuses et larges les fissures de cet édifice militaire, destiné à s'effondrer, comme tous ceux qui, jusqu'à ce jour, ont fait l'étonnement et l'effroi de l'histoire; obligés, pour se maintenir, de fouler aux pieds toutes libertés et toute indépendance, d'opprimer toute une nation astreinte au culte de la force, et de se faire encenser constamment par une presse servile qui, ne reculant devant aucune platitude, ne saurait reculer devant aucune injure. Le chapitre du livre de M. Barthélemy, à cet endroit, est édifiant; nous faisons des vœux pour que lui et les autres soient instructifs chez nous.

LE MIRACLE ET SES CONTREFAÇONS, par le P. J. de Bonniot, S. J
Un volume in-8° de xii-430 pages. Prix : 6 francs

On pourrait dire que la forme de l'impiété contemporaine est l'horreur du surnaturel. Non seulement on repousse le miracle, mais on tourne en dérision ceux qui ont le bon sens d'y croire, et l'on prétend ainsi exécuter une sentence portée par la grande divinité des temps modernes, la science. Mais cette sentence, qui l'a contrôlée? Est-elle même rendue?

N'importe, la religion étant l'obstacle qui se dresse devant les passions humaines, tout ce qui peut diminuer son autorité semble un gain aux hommes passionnés, et comme on croit volontiers ce que l'on désire, l'opposition entre la science et la religion a été accueillie sans examen comme une vérité affirmée et prouvée.

Les chefs des opposants au surnaturel donnent pourtant, à l'heure qu'il est, un spectacle qui devrait singulièrement diminuer leur crédit, s'ils avaient

affaire à des gens capables de raisonner. On sait que, pendant plus d'un siècle, par horreur du surnaturel, les représentants du corps médical ont officiellement nié le magnétisme ; mais voici que l'un d'eux s'est fait fort de soumettre ce magnétisme, qui n'existait pas, aux méthodes scientifiques. Dès ce moment, tous conviennent qu'il est réel; ils s'excusent de ne pas l'avoir reconnu plus tôt, en disant qu'on n'avait pas su le leur présenter. L'erreur est plaisante! Maintenant, il est de mode, à la Faculté, d'étudier ce magnétisme dont on a tant ri, on l'étudie avec une ardeur fébrile et l'on essaye même d'en confondre les phénomènes avec les miracles de la religion afin d'enlever à ceux-ci leur caractère surnaturel.

L'un des chefs d'école les plus en vue écrivait récemment, à propos de la cessation subite d'une paralysie hystérique : « C'est là un exemple de guérison *miraculeuse* qui en explique beaucoup d'autres. Rien de mieux établi que ces faits dont, pour mon compte, j'ai été témoin plus d'une fois (1). »

Que faut-il de plus pour démontrer aux yeux des simples que les milliers de miracles consignés dans les annales de l'Église ne sont que des résolutions de névrose.

Une étude sur les miracles s'imposait donc et le R. P. de Bonniot l'a entreprise: c'est l'objet du volume qui paraît aujourd'hui. Les éléments qui le composent ont déjà paru dans diverses publications périodiques. Ce n'est cependant pas une œuvre faite de pièces et de morceaux plus ou moins rapprochés « Il a été conçu, nous dit l'auteur, en sa préface, dans » une seule et même idée; mais sa naissance a été laborieuse et fort lente. » A mesure qu'une partie voyait le jour, nous avons cru ne pas mal agir » en la mettant sous les yeux du public; aurions-nous tort de faire à toutes » ensemble le même honneur? »

Ce n'est pas nous qui l'en blâmerons, ni ceux qui achèteront son livre, nous nous en portons garant.

Le P. de Bonniot divise son travail en deux parties : la première donne d'abord une étude doctrinale sur le miracle qu'il définit: *Une manifestation de Dieu par une œuvre sensible que nul agent créé ne peut produire.* Après avoir recherché quelle est la nature du miracle, il examine sa possibilité et sa constatation, si les incrédules ont la moindre raison de le reléguer dans le domaine des chimères, et s'il est vraiment difficile de le reconnaître au milieu des événements naturels. Ce dernier point l'oblige ensuite d'aborder une question qu'on a l'habitude aujourd'hui d'écarter comme

(1) Charcot, *Leçons sur les maladies du système nerveux*, 5me édition, tome Ier, page 356.

méprisable et définitivement jugée; nous voulons parler de l'ingérence du démon dans nos affaires. Et ici qu'on nous permette d'ouvrir une parenthèse pour signaler la page où le P. de Bonniot développe cette thèse :

« L'époque de la première diffusion du christianisme fut celle de la décadence et de la ruine du polythéisme où les dieux tombèrent de leurs piédestaux. Or, cette époque est remarquable par un fait singulier que l'on n'a pas assez remarqué, c'est celui de la transformation des dieux en diables. La transformation n'est pas imaginaire, comme le dirait volontiers maint critique contemporain; ce n'est pas une fable substituée à une autre fable ; il s'agit d'êtres existants, réels, d'abord cachés sous des noms, sous des rôles d'emprunt, puis démasqués et révélés au grand jour tels qu'ils sont, c'est-à-dire « odieux et vils ».

» Parmi les païens, les possessions diaboliques devinrent d'une fréquence dont nous n'avons pas d'idée aujourd'hui. Tertullien, dans un langage d'une hardiesse étrange, déclare que les chrétiens, s'ils voulaient se venger, n'auraient qu'à se retirer et à laisser libre carrière aux esprits immondes qui possèdent leurs ennemis. Il était impossible de constater d'une manière plus saisissante que, de son temps, les cas de possession étaient extrêmement communs, que ces cas se présentaient chez les païens et que les chrétiens avaient généralement le don de guérir ces maladies infernales.

Ce n'est pas tout. Les pères sont tellement convaincus de l'autorité irrésistible des chrétiens sur les démons, qu'ils ne craignent pas de provoquer leurs adversaires, les empereurs mêmes, à les mettre à l'épreuve.

Saint Cyprien dit à Demétrianus, esprit fort de son temps : « Que ne viens-tu les entendre et les voir (les démons), quand nous les forçons d'obéir et que nous les torturons à coups de fouet spirituels, quand, en les tourmentant par de simples paroles, nous les chassons des corps qu'ils possèdent, quand. gémissant et criant, à la manière des hommes, rendus sensibles aux fouets et aux coups par la puissance divine, ils confessent le jugement futur. « Saint Athanase adresse un appel à tous les incrédules : « Quiconque, dit-il, souhaite faire l'épreuve de nos paroles, qu'il vienne, qu'il se transporte au milieu de nos prestiges, des oracles, des œuvres magiques de l'enfer, qu'il fasse seulement un signe de cette croix que ces gens tournent en ridicule, ou qu'il prononce le nom de Jésus-Christ, aussitôt il verra les démons en fuite, les oracles muets et tout l'art magique en défaut. »

Tertullien est plus hardi encore. Il dit dans son apologétique, adressée, comme l'on sait, aux premiers magistrats de l'empire :

« Mais laissons les raisonnements pour les faits. Produisez-ici, devant nos tribunaux, un homme qui soit, de l'aveu de tous, possédé du démon : un chrétien, le premier venu, donnera ses ordres à l'esprit, et celui-ci avouera avec autant de vérité qu'il est un démon, qu'ailleurs il se donne faussement pour un dieu. Il termine ce passage en disant que, si le démon refuse d'obéir, il consent à ce que le chrétien paye de la vie sa témérité.

« Le rationalisme n'est pas embarrassé par tant de témoignages et par des témoignages aussi irréfragables. Passe pour le fait, dit-il ; mais on s'est trompé sur la nature de la maladie et sur la nature de la guérison. Maladie et guérison, tout est ici naturel. Les démoniaques de l'histoire ecclésiastique, dit-on, étaient des épileptiques, des hystériques ou des aliénés. Raisonnons suivant cette hypothèse. Si cela est vrai, que s'ensuivra-t-il? Il s'ensuivra que les démoniaques étaient, sauf un petit nombre de cas, incurables. La thérapeutique a certainement fait des progrès depuis les premiers siècles du christianisme; or qu'a-t-elle appris au sujet des névroses? Rien, rien, rien. Quelques-unes guérissent : demandez à la médecine pourquoi? Elle reste muette. Or, qu'on le remarque bien, ce n'est pas une fois, deux fois, cent fois, mais toujours, mais infailliblement que les démoniaques étaient guéris par les chrétiens ; et cela pendant quatre siècles, à une époque où cette maladie était extrêmement fréquente. Vous dites : « il n'y a pas là de miracle. » Voyons, messieurs, le miracle est un phénomène que la nature est incapable de produire. Les névroses sont généralement incurables, vous-mêmes le constatez, c'est dire qu'ils sont réfractaires à la force médicatrice de la nature. La guérison infaillible de ce que vous appelez une névrose, guérison qui se reproduit dans des milliers de cas, pendant quatre siècles, est-ce autre chose qu'une longue suite de phénomènes inaccessibles aux forces de la nature, autre chose qu'une série de miracles, ou, si vous voulez, un miracle immense qui a duré plus de quatre cents ans? »

Mais revenons à notre analyse. Dans une seconde partie, l'étude critique du miracle, le P. de Bonniot en examine les diverses contrefaçons : les miracles de Bouddha, d'Esculape, d'Apollonius de Thyane, ceux des hérétiques, le merveilleux de salon, le merveilleux des cliniques, et c'est ici qu'il donne un grand développement à l'examen de l'hypnotisme. Citons le phénomène de suggestion le plus étrange que renferme son étude.

« Le narrateur est M. Foureaux, avocat, qui a publié son récit dans les *Archives de l'anthropologie criminelle*. Il raconte une expérience qu'il a vue de ses yeux et où il a pris une part notable (1). Le sujet est précisément

(1) *Revue de l'Hypnotisme*, 1er juillet 1886 ; page 15.

la personne qui a fourni l'expérience du vésicatoire par suggestion. Une fois endormie, dit M. Foureaux, de la façon la plus complète et la mieux contrôlée, je lui ai enjoint de revenir le lendemain à telle heure, de s'introduire furtivement chez M. Focachon, prenant garde d'être aperçue, de voler un bracelet dans une armoire que j'indiquais, et de me l'apporter chez moi secrètement, après différents circuits destinés à me garantir de tout soupçon de connivence. J'ajoutais qu'en aucun cas elle ne devait ni m'accuser ni me trahir.

» On ne se douterait pas de la ponctualité mise à l'exécution de mes ordres, encore moins de l'adresse stupéfiante avec laquelle le vol fut commis en ma présence, car je guettais, caché derrière une porte vitrée. A l'heure dite, les détours faits, cette fille se présentait chez moi, où j'étais revenu, et tirait de sa poche avec des précautions infinies, le bijou que j'avais exigé.

Le soir même, M. Focachon l'endormait à nouveau. Entre eux s'engageait alors le dialogue suivant :

— Un bracelet a été dérobé chez moi aujourd'hui. Vous devez savoir par qui. — Comment voulez-vous que je le sache? — Vous ne devez pas l'ignorez. — Pourquoi? - Parce que je suis sûr que vous connaissez le voleur. Nommez-le moi. — Je ne peux pas. — Je le veux. — Puisque je vous dis dis que je ne peux pas. — Vous savez bien cependant que vous n'avez pas de volonté ici. Il n'y en a qu'une, la mienne. Obéissez! — (*Après une résistance muette et avec un effort visible.*) Eh bien! C'est moi ! — Ce n'est pas possible! — Si, c'est moi. — Vous n'êtes pas capable d'une pareille action. Il faut qu'on vous ait forcé de la commettre? — Non. — Vous n'avez certainement pas fait cela de vous seule. — Si! — Je ne vous crois pas. — Eh bien, non. — Par qui alors! — Oh! ça, je ne vous le dirai pas. — Je l'exige pourtant! — Jamais! — Je vous ordonne de me le dire. — Ça m'est égal ! je renoncerai plutôt à ma vie. Je la regretterai, car vous me faites du bien, mais je ne dirai jamais ça.

» Et malgré toutes les instances, à l'encontre des injonctions les plus autoritaires, elle tint bon et refusa toute révélation. » L'hypnotiseur « est convaincu cependant qu'en multipliant ses ordres, il serait parvenu à lui arracher son secret, ayant, en maintes circonstances, vaincu des refus aussi prolongés et non moins opiniâtres.

Après M. Focachon, M. Foureaux prend la parole : « — J'ai à me venger de quelqu'un. Voulez-vous m'aider? — Tout de suite. — Vous savez que M. Z. est mon ennemi. — Je crois bien! — Alors vous allez le dénoncer; aussitôt éveillée, vous écrirez au juge de paix de Charmes pour lui dire

que vous avez été accusée ici du vol d'un bracelet, mais que vous êtes innocente, que le coupable est M. Z. et que vous l'avez vu commettre ce vol. — Mais, ce sera faux, puisque c'est moi qui ai pris le bracelet. — N'importe, vous écrirez cela. — Soit, mais ce n'est pas vrai. — Si, c'est vrai ; car vous êtes trop honnête fille pour avoir volé, ce n'est pas vous... vous m'entendez bien, ce n'est pas vous, je vous dis que ce n'est pas vous ! — (*Avec conviction.*) Mais non, ce n'est pas moi ! — C'est M. Z. qui est le voleur, vous l'avez vu. — (*Avec énergie.*) Oui, je l'ai vu. C'est lui ! — Vous allez l'écrire au juge de paix tout de suite, il faut que je le dénonce.

Et, dès son réveil, persuadée de la vérité entière de sa dénonciation, elle rédigeait, cachetait et affranchissait séance tenante et spontanément une lettre au juge de paix, et qu'elle allait porter à la poste quand on la rendormit pour l'en empêcher. Cette lettre est entre nos mains. M. Fouréaux en donne le texte, que nous croyons inutile de reproduire.

L'avocat continue de la sorte :

« Maintenant elle a tout oublié et serait la première étonnée si on lui racontait cet épisode ; mais, pour peu qu'on le lui eût suggéré, elle ne manquerait pas de se rendre, aussi bien dans quinze jours ou un mois d'ici, devant un tribunal quelconque pour déposer, sous la foi du serment et avec la plus entière sincérité, au sujet de ces mêmes faits dont le magnétisme lui aurait imposé l'hallucination persistante. »

Tous ces phénomènes d'hypnotisme, le P. de Bonniot les étudie longuement, il les analyse avec la compétence qu'on lui connaît et sa conclusion confirme les soupçons que nous formulions dans notre numéro de mars. Voici comme il termine ce chapitre :

« Conclusion générale : La suggestion mentale ne s'explique pas par le jeu des agents matériels. Donc, ou niez-la, ou admettez l'intervention d'un agent intelligent. »

Enfin, signalons encore comme très important l'un des derniers chapitres de cet ouvrage, celui que l'auteur a consacré à l'étude des merveilles de l'hystérie, il en marque scientifiquement les limites, y aborde concurremment l'étude des phénomènes extatiques et, dans un appendice spécial, développe cette thèse que les saints présentés par l'Église à notre vénération n'ont pas pu être hystériques.

Nous ne voulons pas terminer l'examen de cet ouvrage sans féliciter l'auteur de cette nouvelle démonstration qu'il nous donne de l'unité de la vérité scientifique et de la vérité religieuse ; félicitons-le surtout de la violente et belle passion qu'il y montre pour la vérité pure et simple ;

en lisant son beau travail sur le miracle, nous avons compris la justesse de cette pensée de M. de Mirville :

« En fait de miracles, nous périssons par les teintes *grises*. Il est temps de revenir ou au *noir* ou au *blanc*. »

W. Fernout.

VIE DE L'ABBÉ DE LAGARDE, directeur du collège Stanislas, par le R. P. Simler, supérieur général de la Société de Marie de Paris, docteur ès lettres. Deux magnifiques volumes in-8°, de XII-539 et 650 pages, ornés d'un beau portrait, d'une lettre autographiée et d'une vue du collège à vol d'oiseau. Prix : 12 francs. Quelques exemplaires ont été tirés sur papier de Hollande. Prix : 20 francs

On doit féliciter le R. P. Simler de la pieuse inspiration qui l'a porté à publier la vie de M. l'abbé de Lagarde, directeur du collège Stanislas ; la lecture de cet ouvrage donne, en effet, aux âmes chrétiennes l'admirable et saint exemple d'une existence consacrée toute entière à la pratique des plus hautes et des plus rares vertus ; elle présente en même temps aux incroyants la preuve éclatante, indéniable, de l'influence souveraine exercée par ces mêmes vertus sur l'éducation des enfants. Il est de mode aujourd'hui de préconiser comme utile, sinon indispensable, l'exclusion absolue de l'idée de Dieu dans les études, la séparation du cœur et de l'esprit, nous dit-on, tout comme on dit ailleurs : séparation de l'Église et de l'État. Vains et dangereux sophismes, répondait M. de Lagarde ; et voilà que, par la publication de la vie de ce prêtre vraiment chrétien, vraiment saint, par le seul exposé des faits, se trouvent réduites à néant toutes les objections, toutes les vaines argumentations de nos modernes réformateurs

Ah ! c'est qu'il y a là quelque chose, une force irrésistible, qui forcera tous les fronts à s'incliner : le succès.

Le succès ! ce veau d'or des sociétés corrompues, des nations grangrenées, le seul qui fasse courber même les têtes rebelles envers Dieu ; le succès, qui pour une fois, d'accord avec la justice, vient accompagner et couronner une vie d'abnégation et de dévouement.

La vie de M. l'abbé de Lagarde n'a été qu'une suite de victoires, de miracles pédagogiques, allions-nous dire, et, les luttes qu'il a eu à soutenir contre les tendances impies et démoralisatrices, se sont constamment terminées à son avantage lui méritant ce titre admirable que la postérité ne lui arrachera pas, d'Apôtre de l'enseignement. C'est sous cet aspect que se présente à nos yeux M. l'abbé de Lagarde dans les deux volumes où le

R. P. Simler nous expose sa vie année par année, jour par jour ; à chaque page, à chaque ligne, nous retrouvons cette constante préoccupation de combattre les erreurs modernes par un enseignement chrétien ; elle se trahit dès sa jeunesse, dans ces lettres écrites par lui aux divers membres de sa famille alors que, parvenu au terme de ses études, sûr de son admission à l'école polytechnique, n'ayant pour ainsi dire qu'à prononcer le magique : Sésame, qui devait ouvrir toutes les portes à sa juvénile ambition, il entendit les premiers appels de la voix divine qui l'entraîna irrésistiblement dans cette voie, où chaque pas lui apporta la récompense de son dévouement. Plus tard, au petit séminaire de Moissac, puis à l'institution Sainte Marie de la rue de Berri et enfin au collège Stanislas qu'il devait amener à un si haut degré de prospérité, chacune de ses actions tend au but qu'il s'était proposé, dont il ne s'écarta pas un instant, et qu'il put avant de mourir voir d'assez près pour que cette vue adoucît les souffrances atroces qu'il endurait et calmât les angoisses de ses derniers moments.

Voulant donner à M. l'abbé de Lagarde un dernier gage de reconnaissance et d'admiration en dévoilant publiquement les trésors de ce cœur qui s'est épuisé dans un oubli perpétuel de lui-même, l'auteur s'est appuyé uniquement sur les lettres de remerciements, d'actions de grâces presque, que recevait journellement le pieux directeur de Stanislas et sur celles d'avis et de direction qu'il écrivait pour soutenir le courage chancelant de ses proches et de ses élèves dans les épreuves qu'ils avaient à supporter ; ce sont ces témoignages spontanés et irrécusables qui viennent révéler au lecteur et confirmer aux amis et aux élèves de cet homme de bien la grandeur et la sainteté d'une âme qui s'était toujours refugiée dans l'humilité et qui semblait vouloir forcer le silence sur tous les actes de son inépuisable charité.

Le plaisir mêlé de pieux attendrissement que l'on éprouve à la lecture de cet ouvrage fait oublier le reproche qu'on serait tenté d'adresser au R. P. Simler de n'avoir pas établi dans des conditions plus modestes une édition à la portée de tous et que l'on pût répandre partout pour faire connaître aux amis et aux détracteurs de l'enseignement chrétien, aux détracteurs surtout, la différence qui existe entre l'éducation dont ils s'efforcent d'établir partout les bases antichrétiennes et celle dont M. l'abbé de Lagarde a fait comprendre les bienfaits aux élèves qu'il a formés pendant sa carrière de directeur des divers établissements où il a laissé d'impérissables souvenirs.

Ce regret, que chacun éprouvera assurément comme nous, n'enlève rien

à ce livre de son attachant intérêt, c'est une lecture qui repose agréablement de toutes les œuvres malsaines dont la marée toujours montante envahit d'une manière effrayante la littérature de notre pauvre France.

H. Lejeune.

VICTOR COUSIN, par Jules Simon, de l'académie française
Un volume petit in-8° de 184 pages. Prix : 2 francs

Ce petit livre est un chef-d'œuvre dans son genre ; il est tout rempli de souvenirs personnels, d'anecdotes piquantes, qui se présentent de la manière la plus naturelle, qui sont racontées d'une façon charmante. Cousin n'a été bien connu, même comme philosophe, que de ses amis et de ses élèves, et voilà que M. Jules Simon met le public dans toutes les confidences. Cousin en paraîtra peut-être diminué à certains égards ; on trouvera que l'homme fut bien personnel, égoïste parfois jusqu'à la jalousie et tourmenté du désir de paraître ; mais le personnage et son rôle n'en souffriront pas ou n'en souffriront guère, et, somme toute, nous ne croyons pas qu'aucun autre ait fait à Cousin, dans son siècle et parmi ses contemporains, une part plus belle : nous nous plaçons, bien entendu, au point de vue d'une ambition purement humaine, et, malgré de hautes prétentions, quelque peu superficielle. Car M. Jules Simon ne s'en tient pas aux petits côtés et aux anecdotes, elles ne servent que d'assaisonnement ; le livre est rempli par ailleurs d'idées générales et de vues plus ou moins justes, mais toujours élevées et instructives, sur la philosophie de notre siècle.

On est pas plus homme d'esprit que M. Jules Simon. C'est un privilège qu'il partage avec un petit nombre de pouvoir discourir agréablement, et non sans fruit, sur toutes sortes de choses ; mais quand un sujet lui est familier, quand il en est tout pénétré pour y avoir vécu, quand il s'agit de politique autant que de philosophie, et que les personnages mis en scène sont précisément ses maîtres, ses contemporains et ses pairs, alors on pourrait mettre au défi qui que ce soit d'enchanter mieux le lecteur.

On conçoit qu'il nous est impossible d'être toujours d'accord avec l'auteur ; en le louant à peu près sans restriction sur la forme, nous sommes d'autant plus libres de faire toutes nos réserves sur le fond. Aussi bien que son maître, hélas ! M. Jules Simon est un rationaliste incorrigible, qui, préoccupé de défendre l'indépendance de la philosophie et de la raison, leur subordonne et sacrifie tout : foi, religion et mystères. Ce n'est pas qu'il soutienne formellement sa thèse dans cet opuscule, qui n'est rien moins que militant, qui n'est encombré d'aucune preuve, et où l'on trouve

à peine quelques déclarations philosophiques. L'auteur paraît même, en plus d'une page, légèrement sceptique; mais son rationalisme, toujours latent et comme sous-entendu, perce en maints endroits. Pas plus que son maître, il ne veut comprendre qu'une sage philosophie mène à la religion chrétienne et s'en distingue; qu'elle doit respecter les dogmes révélés et les accepter sans pouvoir jamais les remplacer par les siens propres; que, si elle a le droit de nous imposer tout ce qui est évident, elle n'a pas le droit de nier ce qui est au-dessus de la raison et peut tomber sous la révélation ; que, s'il y a l'évidence de la raison, il y a aussi l'évidence de l'autorité, et que la raison doit s'en rapporter à l'autorité sur les vérités qu'elle ne peut atteindre par elle-même ou dont elle doute à cause de sa faiblesse. Enlever à la raison tout frein, l'opposer à l'autorité, au lieu de fortifier l'une par l'autre, ne se fier qu'à ses propres démonstrations, se livrer à ses opinions variables plutôt qu'à l'autorité certaine de l'Église, c'est faire acte de folie et non pas de liberté, c'est trahir la philosophie et la raison elle-même. On l'a bien vu par l'exemple de Cousin et de la plupart de ses élèves.

FIN D'UN EMPIRE FRANÇAIS AUX INDES SOUS LOUIS XV. Lally-Tollendal d'après des documents nouveaux, par M. Tibulle Hamont, ouvrage accompagné de deux cartes: l'une de l'Inde, l'autre pour suivre les opérations militaires dans le Carnate. Un volume in-8° de IV-328 pages (1887). Prix : 7 fr. 50

Aujourd'hui que les questions de politique coloniale sont redevenues actuelles pour nous, il est plus intéressant que jamais d'étudier comment s'éleva et tomba un empire français aux Indes sous Louis XV. Cette étude, M. Tibulle Hamont l'a écrite d'après des documents inédits. Ce n'est pas seulement l'intéressante biographie d'un homme dont la vie est tout un drame plein de péripéties, d'aventures extraordinaires, d'épisodes héroïques et dont la fin tragique a vivement ému l'opinion. C'est aussi et surtout l'histoire de la grandeur et de la décadence de notre colonie asiatique au dix-huitième siècle. Lally a été l'un des principaux acteurs dans cette grande entreprise dont l'Inde devait être le prix.

M. Tibulle Hamont avait déjà publié un remarquable ouvrage sur Dupleix, dont le rôle offre avec celui de Lally Tollendal un si frappant contraste. Ce nouveau volume forme donc une suite du premier.

Pour démêler les secrets de la politique imposée à Lally par le cabinet de Versailles, et analyser les mobiles de son caractère, l'auteur a mis à contribution des documents nouveaux: il a compulsé à la Bibliothèque nationale, les papiers d'Argenson et la collection Ariel, et aux Archives, les

pièces du procès de Lally. Il a fouillé également les archives du ministère des affaires étrangères et celles du ministère de la marine ; les instructions du cabinet de Louis XV à Lally, les dénonciations contre Bussy adressées au ministre, enfin une foule de pièces qui éclairent l'action de la France dans sa colonie.

Grâce à ces recherches, il a pu reconstituer en détail de curieux épisodes de l'expédition de l'Inde, de l'évacuation du Dékan, du siège de Madras, du blocus et de la chute de Pondichéry.

M. Hamont raconte avec de sombres couleurs cette infortune suprême où s'écroule notre empire colonial. Enfin un dernier chapitre expose dans leurs dramatiques détails le procès et l'exécution de Lally. Un arrêt du parlement de Paris le condamne à mort le 6 mai 1766, et sa tête roule sous la hache du bourreau. Ajoutons, qu'au bout de vingt ans, son fils obtint par des revendications éloquentes la revision de ce procès et la réhabilitation de son père. Ce fut un honneur pour le règne de Louis XVI.

On ne doit pas ménager l'éloge à ce livre entraînant et souvent judicieux. Le revers de la médaille c'est que les citations au bas des pages sont trop rares et les indications des sources souvent insuffisantes, le lecteur aime aujourd'hui à avoir des moyens sûrs de contrôle. Il y a lieu de regretter aussi que malgré sa bonne foi incontestable l'auteur ait pu charger d'une infâme et stupide supercherie la mémoire du P. Lavaur, aimé et respecté par Dupleix.

LES CLEFS DU PURGATOIRE. Recueil de prières, par A R, approuvé par Mgr Larue, évêque de Langres, et Mgr Besson, évêque de Nîmes Un volume in-32. Prix : 3 francs

Nous avons signalé ce recueil, lorsqu'il parut, il y a deux ans. A l'approche du mois de novembre nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de le rappeler à leur souvenir et nous leur donnons l'article que *le Monde* lui a consacré :

« Un charmant livre de piété, d'un gracieux format, vient de paraitre ; il nous paraît appelé à remplacer, entre les mains des fidèles, ces nombreux petits ouvrages de même nature, sans doctrine, sans goût et sans saveur, qui encombrent les rayons des librairies religieuses. L'auteur a caché son nom ; mais son mérite bien connu s'y révèle et y éclate dans l'ensemble et dans les détails.

Ce livre est intitulé : *les Clefs du Purgatoire:* Recueil de prières. L'auteur ayant autrefois dressé pour son usage des tableaux ou calendriers d'indulgences pour le mois ou pour l'année, et voyant combien la pratique

des indulgences était facilitée par cette méthode, conçut le projet de les faire connaître au grand nombre. Ce fut la cause et l'origine du livre. Mgr Bouange, de sainte mémoire, évêque de Langres, avait encouragé l'auteur à écrire ce recueil de prières, et en recevant son travail, il se faisait une joie de le lire, de l'approuver et de le recommander. Il n'eut que le temps de le bénir.

Il existe assurément de nombreux recueils d'indulgences où les fidèles peuvent trouver d'inépuisables ressources ; il ne manque pas non plus de beaux recueils de prières qui offrent à la piété des aliments choisis. Mais celui-ci réunit le double avantage de ces deux sortes de livres. Nous ne pouvons mieux faire connaitre le but et le plan de l'auteur qu'en employant les termes mêmes de sa déclaration :

C'est, dit-il, un recueil de prières, mais composé très particulièrement au point de vue des indulgences; c'est une méthode de vie qui enseigne à en gagner beaucoup, sans trop multiplier les prières et les œuvres, et qui embrasse seulement les plus répandus et les plus faciles. On s'y propose d'exciter le zèle en faveur des âmes du purgatoire et de leur venir abondamment en aide.

L'ouvrage est divisé en six parties. La première contient, en 134 pages, une admirable exposition de la doctrine de l'Église sur le purgatoire et les indulgences, doctrine puisée dans les anciens docteurs, saint Thomas, sainte Catherine de Gênes, Bossuet, et les meilleurs théologiens de nos jours. On y trouve leur langage avec leurs pensées, leurs sentiments et leurs noms. C'est ici surtout qu'éclate le mérite de l'auteur. Ce beau travail donne un cachet unique à son œuvre et en est la meilleure recommandation. On ne saurait mieux allier la piété à la science théologique.

La deuxième partie contient les exercices habituels du chrétien, présentés sous des formules dont l'ensemble offre un trésor de piété et d'onction, et toutes choisies avec un goût exquis.

La troisième partie est un recueil de prières indulgenciées. Toutes les indulgences qui y sont mentionnées sont authentiques, uniquement puisées dans les ouvrages qui font autorité, étant approuvés par la congrégation des indulgences.

Un exercice du chemin de la croix, puisé dans les admirables méditations du P. Thomas de Jésus, et les mystères du rosaire, extraits des œuvres de saint François de Sales, terminent cette partie.

La quatrième offre un choix de prières propres à remplir l'obligation imposée pour les indulgences plénières de prier aux intentions de l'Église. La cinquième traite des principales associations ou confréries, en faisant

connaître leur but, les obligations qu'elles imposent, et les indulgences dont elles sont enrichies. La sixième consiste en tableaux ou calendriers des indulgences que tout fidèle peut gagner par mois ou par année. C'est la plus courte, mais la plus utile; car un rapide coup d'œil jeté sur ces tableaux, avant ou après la messe où l'on communie, suffit pour les indulgences que l'on peut gagner ce jour-là.

Ce simple exposé est loin de faire soupçonner les richesses spirituelles contenues dans ce livre, entrepris uniquement par un grand zèle pour la gloire de Dieu, pour le soulagement des âmes du purgatoire, et pour la sanctification des fidèles. Nous voudrions le louer comme il le mérite; mais dans notre impuissance nous empruntons le langage d'un saint religieux dont on ne contestera pas l'autorité et la compétence en cette matière.

Le R. P. Jean, prieur des Cisterciens du monastère de Fontfroide, ayant lu les épreuves de ce beau livre. écrivait à son auteur ce qui suit:

« Je suis ravi de votre beau et bon livre sur le Purgatoire; je le préfère à tous les ouvrages que j'ai vus jusqu'ici sur le même sujet. Vous avez reuni là tout ce qu'il y a de plus substantiel, de plus doctrinal, de plus émouvant, de plus pratique, et cela dans un cadre simple, bien ordonné et bien complet.

Vous justifiez pleinement votre titre: *les Clefs du Purgatoire*, et vous développez une magnifique pensée sur la part que le divin Sauveur s'est réservée, sur celle qu'il a faite à son Église, et celle qu'il a accordée aux fidèles.

J'ai lu la première partie avec une satisfaction toujours croissante: elle est pleine d'une solide théologie. » Vous avez été bien inspirée dans le choix des citations, toutes puisées à bonne source, et venant à propos confirmer et compléter votre pensée.

La deuxième partie est remplie d'onction et de piété; le chrétien y trouvera tous les exercices propres à alimenter sa dévotion, à dilater son cœur dans la charité, et dont plusieurs ont le mérite particulier d'en diriger les fruits vers les âmes souffrantes.

La troisième partie présente un recueil bien ordonné des indulgences, où chacun pourra puiser selon sa dévotion. Les calendriers qui terminent l'ouvrage en facilitent beaucoup la pratique; ces calendriers, parfaitement dressés, seront d'un usage précieux.

« ...La foi, la raison, la piété trouveront une entière satisfaction dans votre livre, qui contribuera certainement à la gloire de Dieu et sera très utile aux morts et aux vivants » Quand il sera connu, il deviendra le manuel des âmes pieuses et j'espère qu'il fera beaucoup de bien.

« En tout point, ce petit livre me paraît une œuvre achevée, et très importante. Je vous en félicite de tout mon cœur. »

FRANÇAIS (LES) A MADAGASCAR, par M. Fernand Hue
Un volume in-8° de 207 pages, 1887, Paris. Prix : 2 fr. 50

L'Anglais est colonisateur pour deux raisons : parce qu'il ne trouve pas sur son sol natal les richesses que le bon Dieu a répandues sur la terre française et aussi parce qu'il connaît et qu'il aime les colonies. Demandez à un nombre trop considérable de Français ce qu'est Madagascar? Madagascar ? c'est une ile.

Une île? mais où est-elle située? Quelle est son étendue, sa configuration, quels sont ses produits, les mœurs de ses habitants?

Connais pas.

Alors, lisez donc le livre de M. Fernand Hue et vous saurez tout cela, et vous saurez avec quel acharnement, quelle ténacité, quelle astuce les Anglais exploitent et dirigent les Hovas contre notre influence

C'est en étudiant les avantages immenses de la situation de cette île, ses richesses inouïes, la fertilité et la salubrité de son sol, qu'on se convaincra de l'utilité, de la nécessité de cette colonie, pour l'extension de notre influence dans l'Extrême-Orient.

M. Hue a fait une œuvre patriotique en nous montrant l'autorité que nous avions naguère dans la grande île africaine, en nous faisant assister à toutes les machinations ourdies par les Anglais, et en nous prouvant qu'il y aurait un intérêt considérable à reprendre dans l'Océan Indien la prépondérance que nous possédions jadis

Excellent livre sous tous les rapports.

L'ALGÉRIE JUIVE, par Georges Meynié. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Ce volume est une étude du rôle, des mœurs et des agissements des juifs en Algérie Par ce que M. Drumont a dit du sujet, en nous parlant de la néfaste politique de la Défense nationale en Algérie et des exploits de M. Crémieux, le public est déjà au courant de la question juive en Algérie. M. Meynié promet de la reprendre avec plus de détails, et, outre le présent volume, annonce que son travail aura des suites et formera une série de recherches tant pour l'Algérie que pour la Tunisie.

L'importance d'un pareil sujet fait son principal intérêt. M. Meynié ajoute à cet intérêt en nous citant des noms et des faits qui nous prouvent une fois de plus que là-bas l'administration républicaine est en train de laisser exploiter notre superbe colonie algérienne par les Juifs, au détri-

ment des Arabes ; et c'est d'autant plus maladroit que, si les Arabes nous ont jadis combattus, ils nous ont donné depuis et nous donnent souvent aujourd'hui des preuves de dévouement. A notre avis, M. Meynié ne marque pas assez la différence qu'il y a eue entre l'administration monarchique, même la plus mauvaise en Algérie, et celle de la République. Les actes les plus regrettables de l'administration impériale sont peu de chose auprès de la politique républicaine, qui. après avoir par les soins de Crémieux allumé une sanglante insurrection, semble aujourd'hui préoccupée de coloniser l'Algérie par le radicalisme et la juiverie.

ALMANACH DE LA RÉVOLUTION pour 1888
par CHARLES D'HÉRICAULT. Un vol. in-16 de 124 pages, illustré. Prix : 40 cent.

Nous recommandons la propagande de cet almanach ; tous les lecteurs connaissent les travaux et admirent l'érudition de M. Charles d'Héricault ; ils encourageront les efforts qu'il tente pour éclairer de son vrai jour la période révolutionnaire.

Cet almanach est rempli de documents des plus intéressants et débute par le fameux calendrier républicain ; on y trouve des statistiques qu'on chercherait longtemps ailleurs, entre autres celle des victimes de cette triste époque, et des anecdotes curieuses comme celle du siège de Lille que nous transcrivons ici :

« De même que nous avons loué, l'an passé, les braves Lyonnais se défendant contre la tyrannie démagogique, de même nous admirons les vaillants Lillois défendant leur ville contre l'armée allemande.

Cette armée composée de 34,000 hommes et commandée par le duc de Saxe-Teschen commence le 29 septembre, un bombardement qui dure jusqu'au 8 octobre. Il n'y a dans la ville que 3,000 hommes de troupes régulières et seulement 132 canonniers. Duhoux commande en chef, avec Ruant, commandant d'armes. Le maire se nomme André et le chef de la garde nationale, Bryan.

Le 27 septembre donc, à onze heures du matin, tous les préparatifs du siège étant faits, le général allemand envoya sommer la municipalité de rendre la ville non pas au roi de France pour lequel pourtant les Allemands prétendaient combattre, mais à l'empereur d'Autriche. La municipalité répondit avec une simplicité héroïque : « Nous avons juré d'être fidèles à la nation ou de mourir à notre poste, nous ne sommes pas des parjures »

Le bombardement commença aussitôt ; un bombardement à boulets rouges qui dura 9 jours et 9 nuits. Jusqu'au 7 octobre, la ville reçut, les uns

disent 60,000, les autres 100,000 boulets ; 700 maisons furent détruites. Les Allemands usèrent plus de 200 milliers de poudre. On assura, alors, que l'archiduchesse Marie-Christine, sœur de Marie-Antoinette et gouvernante des Pays-Bas, avait mis de ses mains le feu à un obusier. Le fait n'est pas prouvé.

Ce qui est hors de contestation c'est le courage, la gaieté, l'entrain, la patience de la population lilloise pendant ce terrible siège. On cite cent traits, sans compter celui si connu, du barbier, qui, chassé de sa boutique par une bombe, en prend un éclat en guise de plat à barbe, s'installe sur la place publique et rase 22 habitants sous la mitraille.

Un autre Lillois, un canonnier, apprend qu'un obus vient de mettre le feu à sa maison : — Bon, dit-il en pointant sa pièce, je vais leur rendre feu pour feu.

Un jour un boulet perce les murs de la salle où la municipalité était en séance permanente, il passe entre le secrétaire de l'assemblée et le curé de Marchiennes, plus brave, sans doute, qu'orthodoxe. — « Mes amis, dit celui ci, nous sommes en permanence, je fais la motion que ce boulet y soit aussi. » On le garda, en effet, dans la salle. Je ne sais pas s'il y est encore.

On voit que les enfants de la vieille France, car tous ces gens-là étaient les enfants, non de la révolution qui venait de naître, mais de cet ancien régime dont on dit aujourd'hui de si ridicules choses, on voit que ces gens-là étaient à la fois vaillants et spirituels.

LES FIANÇAILLES DE GABRIELLE, par SAINT-HILAIRE

Un volume in-12. Paris. Prix : 3 francs

Nous sommes à la veille de la guerre de 1870, à laquelle personne ne songe ; Gabrielle d'Estigny est fiancée au baron d'Emery, lorsque la guerre éclate comme un coup de foudre. Fille du général d'Estigny, dernière descendante d'une vieille race militaire, Gabrielle ne comprend pas qu'un homme puisse rester tranquille chez lui pendant qu'on se bat à la frontière ; son fiancé, au contraire, ne comprend pas qu'on aille se battre à moins qu'on ne soit soldat. Entre les deux fiancés, un malentendu s'élève qui va s'aggravant jusqu'au jour où Louis d'Emery devine, à un regard de Gabrielle, qu'elle en arrive presque à le mépriser comme un lâche parce qu'il ne part pas. Son parti est immédiatement pris, et dès le lendemain il part pour s'engager dans le régiment des cuirassiers qu'a jadis commandé le général d'Estigny.

Comme bien d'autres, pendant cette terrible guerre, non seulement Louis d'Emery ne revient pas, mais on ne sait même pas où ni comment il est mort; on suppose qu'il a succombé dans une des terribles charges des cuirassiers à Reïschoffen, et Gabrielle, qui ne peut se dissimuler qu'elle a envoyé son futur à la mort, se considère comme sa veuve et se promet de rester fidèle à sa mémoire.

Voilà la première partie. Dans la seconde, Gabrielle lutte contre l'affection que lui a inspirée un jeune officier blessé pendant la guerre et tout à fait digne d'elle; à une demande de l'officier, elle oppose un refus formel dont elle lui fait connaitre les motifs, et celui-ci s'incline Tout serait donc fini, mais le romancier est maître des événements qu'il dispose à son gré, et une lettre tombe, dans des circonstances un peu extraordinaires, entre les mains de Gabrielle qui la délie de sa promesse de fidélité. Louis d'Emery n'est pas tombé en soldat sur le champ de bataille; il est mort de maladie avant de rejoindre son régiment qu'il avait choisi et qu'il ne désirait guère atteindre.

Ce petit roman, dont la première partie est animée d'un souffle patriotique, est bien conduit; l'intérêt ne languit pas; il peut être mis dans toutes les mains, ce qui est un mérite par le temps qui court.

L'ESPRIT CHRÉTIEN, par l'abbé Pérot, vicaire à Saint-Bernard-de-la-Chapelle. Un volume in-32 Prix : 1 franc

Il a paru, sous ce titre, une brochure fort curieuse et instructive, comprenant une notice riche d'érudition sur le quartier et l'abbaye de Saint-Victor, un discours de haute conception et de grand style sur l'esprit chrétien, et un précieux recueil de proses latines en l'honneur du saint.

La notice se recommande particulièrement à un double public : aux lettrés, qui y verront un document important pour notre histoire nationale; aux habitants du quartier de Saint-Victor, a qui elle rappellera la gloire de ce petit coin de Paris. Mais tous, chrétiens ou impies, liront avec fruit le discours, les uns pour apprendre que l'esprit chrétien est seul nécessaire, les autres pour connaitre mieux encore les avantages de l'esprit qui vient de Dieu. L'argumentation est serrée et élégante ; au-dessus d'elle, la figure de saint Victor, le soldat romain, martyr, se détache vaillante et sereine. Un des plus grands poètes du moyen âge a chanté ce saint dans un lyrisme élevé; traduites en français, en regard du texte latin, les proses d'Adam de saint Victor ne perdent rien de leur saveur littéraire.

Sorte de trilogie religieuse, dont l'action commence avec saint Victor,

confesseur du Christ, se poursuit à travers le moyen âge par la fondation de nombreux et célèbres monastères, et s'achève par les hymnes de triomphe d'Adam de saint Victor, l'ouvrage a obtenu le plus franc et le plus légitime succès.

Tout d'ailleurs a été mis en œuvre pour appeler cette faveur du public. La brochure est imprimée sur beau papier satiné et décorée de superbes gravures qui représentent les insignes de Victor évêque, les instruments de supplice de Victor martyr et l'abbaye de son nom fondée à Paris, sous Louis le Gros, en l'année 1113.

L'ABBÉ LEGRAND.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE, *Histoire d'une famille d'émigrants sur le continent austral*, par ARMAND DUBARRY. Un volume in-18 de 368 pages, illustré de gravures sur bois. Prix : 3 fr. 50

Ce livre d'un intérêt soutenu, d'un patriotisme entrainant, est un des meilleurs romans-voyages qui aient paru depuis la guerre. Publié il y a quelques années et vite épuisé, il reparait aujourd'hui revu, corrigé, sous une forme perfectionnée qui lui donne un attrait nouveau, avec une médaille et un prix de géographie de la Société nationale d'encouragement au bien qui l'a classé au premier rang des ouvrages qu'elle distingue et recommande. Rarement Armand Dubarry, l'auteur de tant d'œuvres de valeur a été mieux inspiré. *L'Alsace-Lorraine en Australie*, c'est l'histoire d'un groupe d'Alsaciens-Lorrains qui échappe au joug de l'Allemagne, quitte sa terre natale et part pour fonder en Victoria une colonie qui lui rappelle la mère patrie. Jeté par un naufrage au cap York, il traverse l'Australie du nord au sud, au milieu de péripéties poignantes, ce qui permet à Armand Dubarry de décrire la physionomie, la flore, la faune, les aborigènes du continent austral, dont le caractère particulier est si curieux, et après des fatigues écrasantes arrive à Melbourne. Le tableau mouvementé de cette capitale née d'hier et déjà si brillante, celui des mines d'or, et finalement la création de la colonie projetée, terminent le livre qui est de ceux qu'on ne délaisse pas quand on les a ouverts. Nous espérons que cette nouvelle édition de *l'Alsace-Lorraine en Australie* aura au moins le succès de son aînée, puisqu'elle est plus correcte et plus complète.

FLEUR DE LIS, par le VICOMTE OSCAR DE POLI. Un volume in-12
Prix : 3 francs

M de Poli affectionne le roman historique, il arrive à peindre, dans une action habilement conduite, les époques les plus mouvementées de l'histoire

de France. Ce goût se comprend d'autant mieux que l'écrivain a ce qu'il faut pour des œuvres de ce genre.

Fleur de lis est donc un roman historique, dont les scènes se déroulent au seizième siècle, alors que se réveillent les hérésies des quinzième et seizième siècles, qui de nouveau troublent et ensanglantent l'Europe et menacent l'Eglise et la société. Autour de sa pure et vaillante héroïne, qui justifie bien son nom, Fleur de lis, l'imagination de l'écrivain a groupé une foule de personnages vivants, parmi lesquels un être à la fois disgracié et sympathique, le bossu Fiferlin, une création à la fois originale et vraie qui conduit l'action.

Pour faire revivre une époque disparue aussi curieuse que le seizième siècle, l'imagination, si fertile fût-elle, n'aurait pas suffi, il y fallait l'érudition de l'historien et le sens pittoresque de l'artiste. Mais sous ce double rapport, M. de Poli avait fait ses preuves et son nouveau roman n'est ni moins intéressant ni moins vrai que ses précédents, si bien accueillis par le public catholique. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le livre peut être mis dans toutes les mains ; le nom de l'auteur l'indique suffisamment.

DEUX PUISSANCES ENNEMIES, par PIERRE DUCHATEAU
Un volume in-12 Prix : 2 fr. 50

Ces « deux puissances ennemies », c'est la mère et la femme, et M. Pierre Duchateau les met en action avec un singulier relief. Veuve de bonne heure, Mme Verneuil s'est consacrée exclusivement à son fils dont elle a été longtemps l'unique affection ; l'enfant a grandi, il est devenu un homme et il faut qu'à son tour il songe à fonder une famille. La mère choisit elle-même la femme de son fils ; par un sentiment peut-être inconscient elle écarte la plupart des jeunes filles qu'on lui propose pour choisir une orpheline, une enfant sans volonté. Malgré cela, la lutte commence bientôt entre les « deux puissances ennemies », lutte dont le malheureux Georges, tiraillé entre sa mère et sa femme, souffre cruellement. Des deux puissances, ce n'est pas comme on pourrait le croire, la plus âgée, la mère qui succombe ; c'est au contraire la femme qui, un peu trop vite peut-être, sous une mauvaise inspiration, abandonne la partie. Voilà donc la mère maîtresse du terrain ; mais elle comprend bientôt qu'elle ne peut suffire à son fils, et elle est la première à désirer le retour de sa rivale, devant laquelle elle consent même, par affection maternelle, à s'effacer. L'accord finit par se faire entre les deux puissances ennemies, et il est scellé par la venue d'un « dauphin ».

Telle est la trame de ce petit récit, où l'auteur, sans prêcher, par le seul récit des événements, donne d'utiles leçons, et qui est animé d'un véritable sentiment chrétien.

LE PROPHÈTE DES MONTAGNES FUMEUSES, par EGBERT CRADDOCK. nouvelle américaine, adaptée de l'anglais, par J. DE VAUDELIN. Un volume in-12 de 332 pages. Prix : 2 fr. 50

Roman américain, roman puritain qui ne rappelle que de loin Fenimore Cooper : la sensibilité pénétrante, la compréhension des beautés naturelles qui animent un livre ne se retrouvent à aucun degré dans celui-ci, quoique le sujet y prêtât et que les mœurs de ce peuple, perdu dans une province des États-Unis, le Teenessee, pût fournir quelques traits originaux ou pathétiques.

Ces fugitifs anglais sont redevenus presque sauvages. Ils n'ont gardé de la civilisation qu'un certain enthousiasme biblique, qui n'empêche ni les rapines, ni les querelles, ni les coups de couteau. La nature reprend ses droits là où Jésus-Christ ne règne pas. Un meurtre a été commis ; on poursuit celui que le bruit public accuse, et le roman roule sur les pérégrinations de ce malheureux que l'on traque comme une bête fauve. Le prophète qui est le prédicateur de cette peuplade, que l'on croit le complice de sa fuite est emprisonné à cause de lui, et Dorinda, l'héroïne du livre, est partagée entre son amour réel pour Dick le fugitif et la sympathie qu'elle accorde au prophète. Celui-ci se sacrifie pour sauver la vie d'un autre et Dorinda ne l'oublie jamais.

Le sujet de ce roman n'est pas sans intérêt, mais la couleur et la vie n'y apparaissent guère.

Mgr POSTEL, SA VIE ET SES ŒUVRES

Un volume in-12. Prix : 3 francs

Cet ouvrage ne porte pas le nom de son auteur, mais tout le monde sait qu'il sort de la plume d'un de nos plus féconds prélats. Nous sommes heureux de l'annoncer et de le recommander aux lecteurs de nos bibliothèques paroissiales, persuadé qu'il sera pour eux aussi agréable qu'utile. C'est, en effet, l'excellente biographie d'un homme remarquable et des mieux doués au point de vue de l'intelligence et du cœur. Tour à tour élève intéressant, professeur et éducateur distingué, orateur éloquent, écrivain infatigable, il a parcouru toutes les carrières d'une manière brillante et soutenue. Ses défauts mêmes, signalés avec la fermeté d'un historien impartial et d'un

véritable ami, sont vite oubliés et font même ressortir sa bonne volonté et son désir incessant de faire le plus de bien possible autour de lui. Ses nombreux voyages en France, en Italie et en Afrique, ajoutent un grand intérêt au récit. Nous ne parlerons pas du style de ce livre, car on a dit avec vérité que l'auteur est le premier prosateur parmi nos évêques, dont beaucoup sont des écrivains très distingués. Ajoutons encore que l'édition est des plus soignées.

ABBÉ S.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ABBÉ MAURY (l') 1746-1796; l'abbé Maury avant 1789; l'abbé Maury et Mirabeau, par Mgr Ricard. Un vol. in-18 Prix : 3 fr 50

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Ch. Seignobos, docteur ès-lettres ; Un vol in-12 avec figures dans le texte, cartonné toile anglaise. Prix : 1 fr. 25

ALMANACH DE L'AGRICULTURE, publié pour 1888 (22e année), par Henry Sagnier, rédacteur en chef du *Journal de l'Agriculture*, in-16 de 165 pages avec figures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH-ALBUM DES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES pour 1888 In-4° à 2 colonnes de 64 pages avec portrait. Prix : 1 fr.

ALMANACH DU BON CATHOLIQUE POUR 1888 12e année, in-16 de 179 pages avec vignettes. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES POUR 1888 (38e année). In-16 de 54 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES FAMILLES CHRÉTIENNES pour l'année 1888 ; (12e année). In-4° de 80 pages, orné de nombreuses gravures, avec un calendrier à suspendre et une chromolithographie de N. D. de Lourdes. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DE FRANCE ET DU MUSÉE DES FAMILLES pour 1888 (56e année) publié par la Société nationale. In-16 de 149 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH GRESSENT POUR 1888 (22e année) essentiellement agricole et horticole, contenant les nouveautés de l'année et les expériences faites en arboriculture. potager moderne et floriculture ; par Gressent, professeur d'arboriculture. In-16 de 224 pages avec figures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU COIN DU FEU ILLUSTRÉ pour 1888. In-16. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH ILLUSTRÉ A L'USAGE DES JEUNES MÈRES POUR 1888. Hygiène de l'enfance. In-16 de 54 pages avec figures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH ILLUSTRÉ DE L'ATELIER pour 1888. In-16. Prix : 0 fr. 25

ALMANACH ILLUSTRÉ DES FAMILLES CHRÉTIENNES pour 1888. In-16. Prix : 0 fr. 30

ALMANACH ILLUSTRÉ DU LABOUREUR pour 1888. In-16. Prix : 0 fr. 25

ALMANACH DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE pour 1888 : par Mgr ***, prélat romain. In-16 de 179 pages avec gravures Prix : 0 fr 50

ALMANACH DU SAVOIR-VIVRE POUR 1888, petit code de la bonne compagnie ; par Mme la comtesse de Bassanville Illustré par H. de Hem. In-18 de 198 pages. Prix : 0 fr 50

ANNUAIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET DE LA STATISTIQUE : par MM. Guillaumin, Joseph Garnier, Maurice Block. 1887. (44e année) ; par MM. Maurice, Block, de l'institut, et T. Loua, de Boisjolin, etc. In-18 de 965 pages. Prix : 9 fr.

BOURBONS DE FRANCE (les), par Amédée de Cesena. Un vol. grand in-4° carré de 600 pages ; reproductions d'autographes et de gravures anciennes. Prix : 15 fr.

BUDGETS CONTEMPORAINS (les). Budgets de la France depuis vingt ans et des principaux Etats de l'Europe depuis 1870 ; développement des chemins de fer, navigation, commerce, forces militaires des principaux pays, par Félix Faure, député. In-4° de 568 pages. Prix : 30 fr.

CE QUE VAUT LA RUSSIE POUR LA FRANCE ; par un Russe. Brochure in 8° de 24 pages. Prix : 1 fr.

CHEMIN DE FRANCE (le) suivi de : Gil Braltar ; par Jules Verne Un vol. in-18 jésus de 329 pages. Prix : 3 fr.

CHEVALIERS DE MALTE (les) et la marine de Philippe II, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Deux vol. in-18, avec cartes. Prix : 6 fr.

CONSCIENCE (la) psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire, par Ludovic Carrau, directeur des conférences, de philosophie à la Sorbonne. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

CONTES DE DERRIÈRE LES FAGOTS, par Armand Silvestre ; illustrations de Lacaille. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

DANS L'ATTENTE DE LA GUERRE. Carnet d'un diplomate russe (1883-1887). Traduction de Serge Nossoff. Un vol. in-18 jésus de VIII-318 pages. Prix : 3 fr. 50

DÉCADENCE LATINE (la) Ethopée III. L'initiation sentimentale, par Joséphin Péladan. Un vol. in-16 de IV-352 pages. Prix : 2 fr.

De Montréal a Washington, Amérique du Nord, par l'abbé Lucien Vigneron. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Double almanach Mathieu (de la Drôme), indicateur du temps pour 1888 (25e année), rédigé par les sommités artistiques et littéraires. Un vol. in-32 de 112 pages avec vignettes. Prix : 0 fr. 30

Éducation et instruction, par O. Gréard, membre de l'Académie française. quatre volumes in-12. Prix : 14 fr.
(Bibliothèque variée)

En Asie centrale ; de Moscou en Bactriane ; du Kohistan à la Caspienne, par G. Bonvalot. Deux volumes in-18 enrichis d'une carte et de gravures. Prix : 8 fr.

En Corse, par Paul Bourde. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

Evolution du mariage et de la famille (l'), par Ch. Letourneau, professeur à l'école d'Anthropologie. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

Fille adoptive (la), par Jules de Glouvet. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

France et Allemagne ; les deux races, par Matyas Vallady. Un vol. in-18 jésus de IV-343 pages. Prix : 3 fr. 50

France vraie (la), mission des Français, par Saint-Yves d'Alveydre. Un vol. in-18 jésus de 865 pages. Prix : 7 fr. 50

Gouvernement et le parlement britanniques. Tome III. La procédure parlementaire ; par le comte de Franqueville, ancien maître des requêtes au conseil d'État. Un vol. in-8° de VIII-576 pages. Prix : 30 fr.

Grandes batailles de Metz (les), 19 juillet-18 août avec cinq cartes des opérations, par Alfred Duquet. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Guerre de femmes ; gens de province, par Charles Foley. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Histoire du peuple d'Israël, par Ernest Renan, tome I, un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50
(L'ouvrage formera trois volumes ; il a été tiré des exemplaires sur Japon)

Journal des Goncourt ; mémoires de la vie littéraire (1862-1865). Tome II. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

Lallie Spring, par René Maizeroy. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Lettre du pape (la), et l'Italie officielle. Brochure in-8° de 104 pages. Prix : 2 fr.

Livre de minuit (le), par Arsène Houssaye, préface par Georges de Peyrebrune. Un vol. in-18, encadrements en couleur. Prix : 4 fr.

Madame de Maintenon, Louis XIV et la Cour, souvenirs de Mme de Caylus. Eaux-fortes de P. Kauffmann. Un vol. in-32 de VIII-271 pages. Prix : 2 fr.
(Petite bibliothèque portative)

Notes pour servir a l'histoire de la guerre de 1870, par Alfred Darimon, ancien député de la Seine. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Œillets de Kerlaz (les), Méline ; le Vin de Mai ; Musiciens tsiganes ; le Fossoyeur ; Dorothée ; la Flouve odorante. Un vol. in-18 jesus. Prix : 3 fr. 50

Œuvres d'Alphonse Daudet, les Amoureuses ; poëmes et fantaisies (1857-1861). Petit in-12 de 31 pages. Prix : 6 fr.
(Petite bibliothèque littéraire)

Œuvres d'Alphonse Daudet. Les Rois en exil. Petit in-12 de 471 pages. Prix : 6 fr.
(Petite bibliothèque littéraire)

Œuvres d'Horace ; traduction nouvelle, par Lecomte de Lisle, avec le texte latin. Deux volumes petit in-12. Tome I, 273 pages ; tome II, 268 pages. Prix : 10 fr.

Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Besson, évêque de Nîmes ; Uzès et Alais ; 3e série, 1883-1887. Deux vol. in-8°. Tome I, 441 pages ; tome II, 578 pages. Prix : 10 fr.

Œuvres de Victor Hugo ; la Légende des siècles. Dernière série. Petit in-12 de 321 pages. Prix : 6 fr.
(Petite bibliothèque littéraire)

Œuvres d'A. de Lamartine ; voyage en Orient. Deux vol. petit in-12. Tome I, VI-515 pages ; tome II, 509 pages. Prix : 12 fr.
(Petite bibliothèque littéraire)

Œuvres scientifiques de Michel-Eugène Chevreul, doyen des étudiants de France (1806-1886) ; par Godefroy Malloizel, sous-bibliothécaire au muséum d'histoire naturelle. Avec une introduction de M. J. Desnoyers, de l'Institut, et une préface de M. Charles Brongniart, président du comité du centenaire de M. Chevreul. Un vol. in-8° de 299 pages et portrait. Prix : 7 fr. 50

Pays du cant (le), le cant dans la vie sociale anglaise, par Sidney Witman. Traduit de l'anglais sous la direction de l'auteur. Un vol. in-18 jésus de 304 pages. Prix : 3 fr. 50

Pierre et Jean, roman nouveau par Guy de Maupassant. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

Poésies d'Armand Silvestre (1872-1878). La chanson des Heures. Petit in-12 de 241 pages. Prix : 6 fr.

Reine Caroline-Mathilde (la), et le comte Struensée, par G.-B. Lagrèze. Un vol. in-18 jésus de XII-353 pages. Prix : 3 fr. 50

Romola ou Florence et Savonarole, par George Eliot, roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par A. F. d'Albert-Durade. Deux volumes in-16. Prix : 2 fr. 50
(Bibliothèque des meilleurs romans étrangers)

Sacré Cœur de Jésus (le), courtes méditations sur ses litanies, dédiées à Notre Dame du Sacré-Cœur, par Mme Bourdon. Un vol. in-32 de 288 pages. Prix : 0 fr. 60

Santé dans la famille (la), causeries intimes d'hygiène et de médecine, par le Dr André Lantherès, médecin du ministère des affaires étrangères et de la préfecture de police, membre de la Société française d'hygiène. Un vol. in-18 jésus de VIII-417 pages. Prix : 3 fr. 50
(Bibliothèque de la bonne ménagère)

Société des concerts (la), 1860 à 1885 (Conservatoire national de musique) par E.-M.-E. Deldevez, ancien chef d'orchestre de l'Opéra, professeur au conservatoire, in-8° de XII-290 pages. Prix : 8 fr.

Terre (la), les Rougon-Macquart ; histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire, par Emile Zola. Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

Tête noire (la), par Gustave Toudouze. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Triple almanach Mathieu (de la Drôme) pour 1888 (25e année). Rédigé par les sommités scientifiques et littéraires. In-32 de 165 pages avec vignettes. Prix : 0 fr. 50

Un ami du peuple au XVIIIe siècle : Vie du P. Rocco, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, par S. E. le cardinal Capecelatro, archevêque de Capoue. Traduit de l'italien, par A. André. Un vol. in-12 de 242 pages. Prix : 2 fr.

Une exaltée, par la princesse Olga Cantacuzène-Altieri. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Voyages de Sarah Bernhardt en Amérique (les), par Marie Colombier ; préface par Arsène Houssaye, appréciations par Henry Fouquier et J. J. Weiss, caricatures américaines. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. Wattelier.

Tome XXII. N°s 11-12 **Novembre-Décembre 1887**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

VIE DE LÉON XIII, son siècle, son pontificat, composée d'après des documents authentiques, précédée de deux lettres de leurs Éminences les cardinaux Parrocchi et Gibbons, et d'une préface de Sa Grandeur Mgr Germain, par BERNARD O'REILLY, docteur en théologie, docteur ès lettres. Édition française entièrement refondue et annotée avec soin, par P. M. Brin, P. S. S., professeur de théologie dogmatique. Un volume in-8° de XII-723 pages, illustré de deux photogravures, de 8 chromolithographies et de 300 gravures sur bois. Prix: 15 francs; reliure plaque, ornements dorés, tranches dorées. Prix : 20 francs; reliure amateur. Prix: 20 francs

La filiale piété qui a poussé tous les catholiques et, au premier rang d'entre eux, les Français à célébrer avec une pompe grandiose le jubilé de Léon XIII, a inspiré l'idée d'offrir au public la traduction de l'ouvrage écrit en anglais par Bernard O'Reilly, relatant l'histoire du grand Pape qui gouverne actuellement l'Église.

La vie de Léon XIII a été divisée d'une façon très heureuse par l'auteur, en quatre parties :

La première, consacrée à l'enfance et à la jeunesse de Vincent-Joachim Pecci, nous montre le futur successeur de Pie IX recevant de sa mère les premières notions de la religion, puisant ensuite au collège de Viterbe aux sources les plus pures de la théologie, sans négliger toutefois l'étude de la philosophie non plus que celle de la langue et de la poésie latines pour lesquelles il montra une prédisposition singulière et qu'il cultiva toujours avec un entier succès.

Le choléra qui vint alors interrompre momentanément ses études lui permit de déployer les trésors d'une héroïque charité en bravant courageusement le fléau pour porter secours à ceux que tous délaissaient.

Le 13 novembre 1837, le cardinal Odescalchi, en lui conférant les ordres sacrés, ouvrait pour lui cette deuxième période de sa vie qui devait être consacrée aux missions diplomatiques diverses que lui confia le Souverain Pontife.

A l'âge de vingt-sept ans, en effet. Grégoire XVI qui avait déjà porté les yeux sur lui, le nomma gouverneur civil de la province de Bénévent. Ceux-là seuls qui ont connu l'Italie à cette époque ou qui en ont étudié avec soin l'histoire, peuvent comprendre l'énergie admirable déployée par le jeune prélat dans cette tâche. Là comme à Pérouse et dans toute l'Ombrie dont la pacification lui fut ensuite confiée également, sa fermeté inébranlable en même temps que son évangélique charité ramenèrent un calme complet dans ces malheureuses provinces.

Mais bientôt arraché à son gouvernement pour être préconisé archevêque titulaire de Damiette, Mgr Pecci, après avoir reçu la consécration épiscopale des mains du cardinal Lambruschini, part le 19 mars 1844 pour remplacer Mgr Fornari à la nonciature de Belgique. Malgré les mille et une traverses que lui suscitaient les malheureuses divisions entre libéraux et catholiques, il accomplit sa mission avec le plus grand succès et ne quitte son poste que pour retourner en Ombrie comme évêque de Pérouse.

Ici commence la troisième partie de la vie de Léon XIII.

Pendant seize ans, le pieux évêque poursuit sans relâche, avec un zèle d'apôtre l'évangélisation des âmes confiées à ses soins. L'instruction religieuse du peuple, celle de son clergé pour former de dignes interprètes de la parole de Dieu, ne lui font pas négliger les œuvres de la charité. Bientôt il installe dans son diocèse des écoles de filles, des maisons de refuge pour les repenties et une académie de Saint-Thomas pour ranimer l'élan des études ecclésiastiques.

Entouré lors de la révolution par les bandes piémontaises, il garde toute sa fermeté et ne craint pas de faire entendre d'énergiques reproches au roi usurpateur.

Sa noble attitude avait fixé sur lui l'attention du Sacré-Collège ou l'avaient appelé les vœux de toute l'Italie et bientôt la mort du pieux Pie IX faisait du cardinal Pecci le Pape Léon XIII.

Nous entrons dès lors dans la quatrième partie de l'ouvrage de Bernard O'Reilly.

L'auteur nous y montre le digne successeur de Pie IX dirigeant d'une main sûre la barque de Pierre au milieu des écueils, des orages qui chaque jour viennent l'assaillir ; c'est dans ces jours difficiles que Léon XIII a montré toute la grandeur de son caractère en même temps que sa sollicitude paternelle pour ceux-là même qui le persécutaient. Quel spectacle admirable que celui de ce pontife seul pour combattre la révolution triomphante en Italie, la persécution systématique en Irlande, le Culturkampf en Allemagne, le socialisme et la franc-maçonnerie en France, trouvant

encore dans son zèle de pasteur le temps nécessaire pour préparer en Orient l'extinction du schisme, et en Amérique la propagation de la foi catholique à l'aide du concile de Baltimore auquel il indique le programme de ses féconds travaux.

Quel plus beau couronnement de cette vie toute entière consacrée au service de Dieu !

Le volume se termine par un appendice qui renferme quelques œuvres du Saint Père, poésies latines traduites avec un intérêt filial par M. Perrot de Chezelles.

L'édition française de ce remarquable ouvrage ne devait pas rester en arrière de celles publiées aux Etats-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Hollande; aussi la maison Firmin Didot y a-t-elle apporté tous les soins d'une expérience consommée; nous signalerons les chromolithographies, les portraits en photogravure de Léon XIII et du cardinal Parocchi ainsi que les gravures sur bois qui, choisies avec un soin particulier, font de ce volume une œuvre d'art en même temps qu'un souvenir pieux; il remplacera sans doute avec avantage les insignifiantes niaiseries, prétexte à gravures que l'on a maintenant coutume de donner en présent de nouvelle année.

H. Lejeune.

LA FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME. Le Gouvernement et les institutions, par le vicomte de Broc. Un volume in-8° de 424 pages. Prix: 7 fr. 50

Voici un nouveau livre sur une question qui passionne et passionnera longtemps encore les esprits.

Depuis l'origine de son histoire notre patrie a traversé l'état social du moyen âge et *l'ancien régime* qui lui a succédé. Elle vit depuis un siècle, avec des intermittences, sous le régime révolutionnaire.

L'instruction officielle *donnée gratuitement*, aujourd'hui, aux frais des contribuables qui payent ce *don gratuit* plus cher que jamais, fait-elle, du moins, la part de ces trois régimes, la part du bien et du mal, qu'on peut y relever? Loin de là. Jamais l'esprit systématique de dénigrement, de mensonge et d'injustice n'a été plus flagrant que dans l'enseignement de l'État actuel à l'égard des temps qui l'ont précédé. On fausse l'histoire, on pervertit les jugements par le ridicule et la calomnie que l'on déverse sciemment sur le moyen âge et les cinq siècles qui l'ont suivi.

On n'empêchera pas que la France ait dû son unité et sa grandeur à ses rois qui en avaient fait la première nation du monde.

Elle avait dû au moyen âge tous les principes vitaux de la civilisation moderne. L'Église, dont l'influence civile était alors prépondérante, avait, par l'effet seul du dogme chrétien, relevé la dignité humaine, aboli l'esclavage, affranchi les peuples, rendu son rang à la femme, fondé le droit des gens, moralisé l'individu, ennobli l'obéissance, adouci l'autorité, fait, des rois, les pères de leurs peuples.

Le droit canonique, substitué au droit pénal romain, avait introduit dans les tribunaux, le principe de la miséricorde, diminué les pénalités et même accordé le pardon au repentir.

Au point de vue social, aucune époque, dans l'histoire, ne fit donc faire au monde un progrès comparable à celui qu'on doit au moyen âge. Eu égard aux temps qui l'ont précédé, ce fut une révolution absolue, la révolution de la charité, de la justice et de la liberté par l'Église et l'Évangile. Le christianisme avait remplacé le paganisme et la barbarie.

Sous le rapport intellectuel l'œuvre du moyen âge ne doit pas être moins bénie. C'est un lieu commun que l'Église a sauvé, alors, les arts et les sciences, les lettres et la philosophie.

Contrairement à l'opinion répandue, le moyen âge n'est donc pas une époque de ténèbres et de servitude; il n'est même pas seulement un soleil levant. Arrivé à son apogée, c'est-à-dire au XIII[e] siècle, il peut être comparé au soleil à son midi. Après un long et laborieux enfantement, il est sous beaucoup de rapports, l'idéal social. Outre le progrès des lettres et des sciences accompli par lui, il a déposé, dans ses travaux, le germe des progrès futurs. Deux de ses fils ont légué à l'avenir les deux plus grandes découvertes humaines : celle du Nouveau-Monde et celle de l'imprimerie qui allait augmenter l'essor et la diffusion des lumières. Au point de vue moral le moyen âge est incomparable ; il reste le type de l'honneur et de l'esprit chevaleresque, du dévouement et de la vertu.

L'ancien régime dont nous avons à nous occuper spécialement ici, a conservé en grande partie les mérites de cette époque incomprise en dehors du camp chrétien ; il a même accru nos richesses artistiques et littéraires ; malheureusement il a été une dégénérescence sous le rapport des libertés publiques.

M. le vicomte de Broc fait remonter *l'ancien régime* aux États généraux de 1614, ou plutôt à Richelieu, fondateur, en 1635, de la centralisation administrative, par la création des intendants qui furent les instruments les plus puissants du pouvoir absolu. Il a raison au point de vue immédiat, bien que Richelieu ne cherchât certainement d'autre résultat que l'unité de la France, but suprême de sa politique essentiellement nationale.

Si d'autres ont fait sortir de la centralisation des effets opposés aux libertés publiques, ce n'est pas sa faute. Il faut chercher plus haut et plus loin la cause et la raison originaire du pouvoir absolu. Philippe le Bel est le premier qui le personnifie. Il déshonore le moyen âge à son déclin. Ennemi acharné de l'Église, il veut s'affranchir du frein qui, heureusement pour les peuples, avait contenu jusque-là les souverains immoraux, exacteurs ou tyrans. Il falsifie la bulle *Ausculta fili* pour justifier sa révolte ; il rompt avec l'esprit *clérical* du moyen âge, mais en même temps il rompt aussi avec son esprit *libéral* pour revenir au droit public romain et aux légistes favorables au césarisme. Il crée les parlements pour s'en faire un point d'appui contre l'Église, relègue celle-ci dans son domaine spirituel, et lui refuse toute influence civile.

Par les idées, sinon par les dates, ce roi fourbe et cruel marque logiquement la ligne de démarcation entre le moyen âge et *l'ancien régime*, entre l'esprit religieux et hardiment libéral du premier inspiré par l'Église, et l'esprit licencieux et absolu du second, obéissant à la double influence du droit romain et de la Renaissance. La voix de l'Église jusque-là écoutée pour le bonheur des peuples, cesse peu à peu de l'être. L'effet ne tarde pas à se faire sentir ; la tolérance et la liberté diminuent, la morale et la miséricorde reçoivent de graves atteintes. Ces conquêtes de l'Église souffrent ou périclitent dans la même proportion qu'elle, quand elle est évincée des conseils des nations. Philippe le Bel rétablit la torture et rallume les bûchers éteints depuis dix siècles ; il fait brûler les Templiers pour s'emparer de leurs immenses richesses. Charles-Quint et Philippe II invoquent la raison d'État pour repousser l'ingérence des papes en faveur de la miséricorde à l'égard des hérétiques d'Espagne ou des révoltés des Pays-Bas. Pour la même raison Louis XIV repousse les représentations du pape Innocent XI qui blâme la révocation de l'édit de Nantes. Tout en accordant des égards à l'Église et à ses ministres, il ne veut plus de ses conseils. Lui et son successeur Louis XV donnent le scandale de débauches éhontées sur le trône. Tout cela eût été impossible au moyen âge.

Saint Louis avait publié un édit trop rigoureux contre les blasphémateurs publics ; le pape Clément IV le lui fit retirer.

Philippe Auguste avait dû reprendre sa femme Ingerburge et abandonner Agnès sur l'ordre d'Innocent III. Le pape Léon X avait excommunié l'inquisiteur de Tolède pour ses cruautés. Toujours l'Église usait de son influence en faveur de la morale, de la justice et de la liberté des peuples.

Louis XIV n'eût pas osé dire, alors : *L'État c'est moi.* Cette parole arrogante eût détonné avec les idées du temps. Le maréchal de Villeroy

eût moins encore osé dire à Louis XV enfant, en lui montrant son peuple, d'une fenêtre des Tuileries : *Sire, tout cela est à vous, vous en êtes le maître.*

Sous le droit public chrétien en vigueur au moyen âge, la maxime était tout autre : *Non est regnum propter regem, sed rex propter regnum ;* le royaume n'est pas fait pour le roi, mais le roi pour le royaume.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement et les institutions à la fin de l'ancien régime. Les esprits droits et honnêtes les avouaient; Fénelon les avait signalés. On reconnaissait la nécessité de nombreuses et importantes réformes. L'insouciant et débauché Louis XV disait que *cela durerait toujours autant que lui*, et c'est sur lui surtout que doit retomber la responsabilité du cataclysme prévu. Un martyr allait payer pour lui.

Louis XVI, dont la préoccupation constante était la justice et le bonheur de son peuple, ne put empêcher ce cataclysme malgré ses bonnes intentions et ses efforts. Nul ne voulait avec plus d'ardeur et de sincérité les réformes, et la nation ne demandait pas autre chose. L'unanimité des cahiers de 1789 le prouve, et ils étaient l'expression la plus libre des sentiments de la nation, qui y exprimait formellement sa volonté de maintenir la royauté. Malheureusement des ambitieux substituèrent leur programme révolutionnaire et intéressé à celui de la nation et du roi; les intrigants, les scélérats les appuyèrent, et la foule terrorisée laissa faire. « *Dans les troubles civils*, dit Voltaire, *les factieux sont hardis et les gens de bien timides pour l'ordinaire.* » Et voilà comment, au lieu de sages et paisibles réformes, on eût une révolution sanglante qui fit plus d'innocentes victimes en quelques années que la monarchie n'en avait faites en autant de siècles. La Bastille dont on a fait le symbole de la tyrannie renfermait, quand l'honnête de Launay la rendit à ses assassins, un fou, quatre faussaires et deux voleurs. Ces gens-là allaient être les maîtres et les honnêtes gens allaient aller à la mort. Depuis le Christ et Barabbas, c'est là *la justice du peuple*, ou des meneurs qui l'exploitent.

L'ouvrage de M. le vicomte de Broc n'est pas une œuvre de parti; c'est un livre savant, sincère, résultat de patientes et nombreuses recherches. Il rappelle les « grandeurs de l'ancien régime sans chercher à en dissimuler les erreurs ».

Ses chapitres sur le *Pouvoir royal*, *la cour*, *les ministres*, *l'armée*, *les parlements*, *la magistrature*, *les gouverneurs*, *les intendants*, *les impôts*, *l'administration municipale, la condition des paysans*, *les droits seigneuriaux*, *la police, les classes avant la Révolution,* sont tous également

instructifs. Ils font connaître les institutions, les rouages et le personnel de cette société qui, après avoir commandé à l'Europe, allait s'effondrer sous le marteau des démolisseurs mis en branle par la plume des sophistes et des impies, éternels ennemis de l'ordre social.

L'œuvre de M. le vicomte de Broc s'ajoute à celles de Mallet du Pan, Malouet, Leplay, Mortimer-Ternaux, Taine, qui ont réhabilité ce régime trop décrié malgré ses erreurs et ses fautes. Franchement autoritaire en théorie, il était, en fait, débonnaire et paternel, autant que loyal. C'est le contraire des révolutionnaires qui sont tolérants en paroles, despotes et persécuteurs en action.

Le livre dont nous rendons compte est un nouveau service rendu à ceux qui parmi tant d'opinions extrêmes, cherchent l'exacte vérité.

Est-ce la Révolution qui a réparé les erreurs et les abus de l'ancien régime ? Non. On aura beau perpétuer le mensonge pour lui faire honneur des principes de 89, on n'y réussira pas. Malgré les déclamations intéressées de ses avocats, qui en vivent, elle n'a en propre que le mal qu'elle a fait par le principe révolutionnaire, qui arme encore les assassins du socialisme et du nihilisme.

Sans elle le monde eût profité de tout ce qu'il y a de bon dans les principes de 89, sans traverser les années de la *Terreur*. « Il ne faut pas, dit M. le vicomte de Broc, confondre ces principes avec ceux de la Révolution, car ceux-là ne sont pas son œuvre : c'est le legs de la France monarchique à l'heure où le trône était encore debout. Ceux qui proclamèrent les premiers l'admissibilité de tous les Français à tous les emplois, la liberté de conscience et des cultes, l'égalité devant la loi, l'équitable répartition des charges publiques, le droit du pays de voter et contrôler les impôts par ses représentants, entendirent placer ces principes sous la sauvegarde de l'hérédité monarchique. Ils avaient raison, car dès que la monarchie fut renversée, tous ces principes firent place à l'arbitraire, aux violences, aux crimes, à la tyrannie. »

Nous le répétons, c'est là l'œuvre propre de la Révolution. Elle continue aujourd'hui son œuvre de haine et de désorganisation sociale. La République que nous lui devons est le règne des faiseurs, des ignorants et des tripoteurs. On viole les lois par de simples décrets, on remplace une magistrature indépendante et inamovible par une magistrature servile ; le favoritisme donne les places aux incapables et même aux indignes, on expulse les meilleurs Français de leur patrie, on chasse les meilleurs citoyens de leur domicile, la police ménage les coupables ; les journaux du parti eux-mêmes ne parlent que de la fange remuée dans les

sphères gouvernementales. Une politique incapable amène les crises et la misère. La France autrefois grande et respectée est déconsidérée à l'étranger, isolée, sans alliances, traitée en pestiférée. Et l'on accuse le moyen âge et l'ancien régime !

Gambetta s'écriait : *Le cléricalisme voilà l'ennemi ;* l'histoire crie plus fort et avec plus d'autorité : *La Révolution voilà l'ennemi !*

GEORGES ROMAIN.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DU COMTE DE VILLÈLE, tome premier. Un volume in-8° de v-514 pages, orné d'un portrait en photogravure. Prix : 7 fr. 50

C'est toujours plaisir, dit Montaigne, *de voir les choses écrites par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire.* M. de Villèle a été mis par les circonstances en position de nous donner cette satisfaction.

Regardé dès 1815 comme le chef de la droite parlementaire, il a dirigé ce parti pendant six années sur les bancs de l'opposition Pendant les six années suivantes, il a été à la tête du gouvernement comme ministre principal. On peut donc le regarder comme l'homme d'État qui personnifie le plus exactement la politique et les idées gouvernementales de la Restauration, dégagées de tout élément étranger.

La plupart des mémoires publiés jusqu'aujourd'hui sur ce régime, ayant été rédigés par ses adversaires, il en résulte que l'on n'en connaît que le côté public et extérieur; sa direction intime a généralement échappé à l'examen.

Sous ce rapport, la publication des *Mémoires de M. de Villèle* sera une bonne fortune pour ceux qui aiment mieux faire eux-mêmes l'histoire que de la recevoir toute faite. On regrettera seulement qu'elle ait été aussi tardive, et qu'elle risque de manquer ainsi l'un des buts visés par l'auteur.

« D'autres motifs, dit-il dans sa préface, me portent à entreprendre ce travail. J'ai servi des princes malheureux et qui seront probablement mal jugés dans l'avenir, comme ils l'ont été depuis leur chute. Je suis du nombre de ceux qui les ont vus de près, à toute heure et en toute occasion, qui ont connu leurs dispositions constantes, leurs pensées les plus intimes et leurs vues les plus secrètes. Abandonner leur mémoire à la discrétion de leurs ennemis et des nombreux détracteurs du malheur, ce serait manquer au devoir que m'imposent la justice et la reconnaissance. »

Et plus loin :

« J'adresserai la seconde partie de ces mémoires à l'héritier légitime des deux rois que j'ai servis. Si, pour le bonheur de la France qui ne saurait trouver sécurité, prospérité, liberté ni honneur, en dehors des voies qui l'ont placée à la tête des nations, la Providence et le retour de mes concitoyens à une juste appréciation de leurs intérêts, appellent ce jeune prince à remonter sur le trône de ses ancêtres, je désire qu'il puisse trouver, dans ce qu'il m'a été donné de connaître, quelque lumière sur les exemples à suivre, les erreurs et les fautes à éviter dans la direction des affaires de l'État. »

Le premier volume des *Mémoires de M. de Villèle* va jusqu'en 1816; les six premiers chapitres forment ce qu'il appelle sa première partie, consacrée au détail de sa vie privée. En dehors des membres de sa famille elle n'intéressera que ceux qui tiendront à connaître la position sociale et le caractère personnel de celui dont ils voudront apprécier les actes et la conduite publique.

Nous lisons dans une lettre qu'il écrivait de l'île Bourbon à son père, après la signature de la paix d'Amiens : « Nous avons eu le bonheur de sauver la colonie et de la conserver à la France; mais combien il m'en a coûté de sacrifices ! et malgré ces heureux résultats, que la paix vient enfin de consolider, il m'est resté le plus profond dégoût pour ce fatras politique et une antipathie prononcée pour les affaires publiques Une des premières leçons que je donnerai à mes enfants, c'est de s'en mêler le moins qu'ils le pourront; elles fournissent rarement l'occasion de faire le bien, et, avec les meilleures intentions du monde, elles vous entraînent souvent, même à votre insu, à faire le mal; elles conviennent aux esprits inquiets, remuants, ambitieux et aux cœurs durs et impitoyables; elles doivent être antipathiques à l'homme honnête, paisible et dont le cœur est bon et sensible. »

M. de Villèle, en écrivant ceci en 1802, ne prévoyait pas que cette vie politique dont il était si fatigué pour l'avoir pratiquée quelques années à l'île Bourbon, il allait devoir bientôt la reprendre en France sur un théâtre bien plus important.

Mais nous voici arrivés au milieu du volume et l'intérêt grandissant avec le développement de la scène sur laquelle les événements se déroulent nous citerions tout le volume si nous ne nous arrêtions ici. Il eut dû nous suffire d'annoncer la publication de ces mémoires : l'intelligence et l'honnêteté de leur auteur les recommandaient bien au delà de tout ce que nous pourrions en dire. W. F.

LE COMTE DE PARIS, par M. LE MARQUIS DE FLERS. Un volume in-8°, enrichi de huit portraits gravés par Dujardin et du fac-simile de la protestation autographe de Mgr le comte de Paris, le 24 juin 1886. Prix : 8 francs

Monsieur le comte de Paris est né le 24 août 1838, à Paris, où sa naissance causa un vif enthousiasme. Le bonheur de la famille royale était à son apogée et le roi jouissait alors d'une grande popularité. Sa simplicité plaisait au peuple et pour lui la venue d'un héritier qui perpétuait sa race l'avait comblé de joie. L'enfance du comte de Paris s'écoula paisiblement : mais son éveil à la vie publique fut terrible, quand il entendit les balles siffler dans les salons des Tuileries, où la veille encore il jouait tranquillement. On connaît en détail ces scènes lamentables, cet entraînement fatal qui fit sombrer la monarchie sous la parole de Lamartine qui avait commencé à la Chambre un discours en faveur de la Régence et le termina pour la République.

La vie d'exil commença, mais n'empêcha pas madame la duchesse d'Orléans de faire donner à ses fils une éducation virile et complète. Dès 1850, nous les voyons parcourir l'Europe pour étudier les plus célèbres champs de bataille sous la direction du général Trézel. Au mois de février 1857, ils perdirent leur mère. Monsieur le comte de Paris résolut de continuer par de fréquents voyages son instruction. En 1860, nous le voyons en Orient, et il publia le récit de cette excursion dans un volume qui fut justement apprécié.

Mais ces courses paisibles ne suffisaient pas pour remplir l'existence d'hommes jeunes et actifs comme l'étaient les deux fils du duc d'Orléans. Leurs souvenirs de famille les entraînaient et ils avaient besoin de prouver que comme leurs ancêtres, ils aimaient le péril. La guerre de sécession éclata en Amérique. Nos deux princes y coururent aussitôt et entrèrent dans l'état-major du général Mac Clellan (septembre 1861). Leur conduite pendant la campagne fut digne d'éloge : à cet égard, les feuilles américaines sont unanimes. Le Comte de Paris donna dans toutes les batailles des preuves de courage, notamment à celle de Gain's Mitt. Dans cette journée, le régiment au milieu duquel se trouvait le prince était décimé par la mitraille, qui pleuvait de tous côtés. Les soldats du nord pliaient et commençaient une retraite, qui, quelques minutes plus tard, allait se transformer en déroute. Avec un calme et un sang-froid dignes de sa race, monsieur le Comte de Paris rallie ses hommes, leur parle, relève leur courage et les ramène au feu (27 juin 1861). Le général Mac Clellan a lui-même tracé en quelques lignes les croquis des deux princes qu'il eut l'honneur d'avoir

sous ses ordres. « Les différences de caractère entre les deux frères se manifestèrent de bonne heure ; l'aîné calme, réfléchi, maître de lui-même; le plus jeune impétueux et plein de feu; l'un montrant peu à peu les qualités d'un homme politique et d'un chef d'État; l'autre, celles d'un soldat ; tous deux pleins de capacités, chacun dans son sens. »

L'expédition entreprise par le gouvernement impérial au Mexique, amena avec les États-Unis une tension de relations qui décidèrent les princes d'Orléans à quitter l'armée fédérale. Ils rentrèrent en Angleterre au mois de juillet 1862 et le Comte de Paris se mit à occuper ses loisirs en commençant une série de travaux littéraires et économiques, parmi lesquels le plus remarqué fut celui où il s'occupa de l'association ouvrière en Angleterre. Le 30 mars 1864 il épousa sa cousine, fille du duc de Montpensier et il vécut dès lors en Angleterre d'une vie de famille aussi heureuse que pouvait lui permettre l'exil.

Survint la guerre de 1870 et les premiers désastres ne se firent pas attendre. Monsieur le Comte de Paris n'hésita pas à tenter un effort suprême auprès du gouvernement de la Défense nationale. Il adressa au général de Chabaud-Latour une lettre dans laquelle il sollicitait l'honneur de s'associer aux défenseurs de la ville dont il portait le nom, en offrant de reprendre le chemin de l'exil aussitôt que le dernier coup de canon aurait été tiré. On sait que le gouvernement refusa et que celui de nos princes qui voulut à tout prix combattre pour son pays, dut le faire sous un nom supposé, ressuscité après plus de dix siècles.

En juin 1871 cependant l'Assemblée si honorablement, si honnêtement composée,— celle-là — que le pays avait élue au lendemain de nos malheurs, fit tomber les barrières qui fermaient l'entrée de la France aux membres de la Maison de Bourbon. Les princes d'Orléans s'empressèrent d'en profiter, et tous eurent pour première pensée d'entrer dans l'armée française. Monsieur le Comte de Paris s'installa à Paris.

On sait le reste de son existence en France. Le mariage de sa fille avec le prince royal de Portugal, au mois de mai 1886, la réception qui eut lieu à cette occasion à l'hôtel de la rue de Varenne, réception devenue une manifestation par le concours énorme de personnes qui y accoururent, l'irritation du gouvernement, enfin les décrets d'expulsion.

Tout l'historique que nous venons de résumer est développé dans un magnifique in-8° orné de huit portraits et le tout a un aspect séducteur. Ce qui l'est moins, c'est l'esprit du livre.

Nous ne pourrons mieux le faire connaître à nos lecteurs qu'en leur mettant sous les yeux la conclusion de l'auteur :

« Monsieur le Comte de Paris juge avec un grand sens politique quelle est la monarchie nouvelle qui convient à la France de 1887. D'âge en âge elle n'a pas cessé de se transformer comme la société, et ce fut son excellence comme sa gloire. Le prince sait que la France ne supporterait ni une monarchie absolue, ni une monarchie licencieusement parlementaire. Ce qu'elle veut, c'est, non un sabre brutal, mais une main ferme, sûre, résolue, qui sache tenir les rênes du pouvoir sans faiblesse et avec autorité. Voilà pourquoi M. le Comte de Paris, avec une hardiesse qu'aucun prétendant n'eut jamais, propose à la France une monarchie héréditaire et constitutionnelle, autoritaire et libérale, qui affermisse son titre historique par un contrat national, qui ne favorise aucune classe, mais s'applique à la pacification sociale, qui laisse enfin à la démocratie son expansion, tout en marquant à son action un point fixe pour assurer la stabilité de l'État. »

SAINTE-MARGUERITE DE CORTONE (1247-1297), par le R. P. Léopold de Chérancé de l'Ordre des Frères-Mineurs Capucins. Un volume petit in-4° de XXIV-338 pages, orné de deux eaux-fortes, de plusieurs héliogravures et de nombreuses gravures. Prix : 10 francs. Cartonnage fers spéciaux : 12 francs ; reliure amateur : 15 francs.

Écrire la vie d'un saint, c'est affirmer l'existence du surnaturel, c'est chanter un hymne au Christ triomphateur de la mort et de l'enfer. Cette pensée qui a inspiré le beau travail que l'auteur publia, il y a quelques années, sur saint François d'Assise, est aussi celle qui a présidé à ses recherches sur une autre existence plus modeste, plus cachée, mais où éclate davantage la miséricorde de Dieu. Il s'agit de sainte Marguerite de Cortone appelée une *autre sainte Madeleine* dans le procès de sa canonisation.

Cette entreprise n'était pas sans difficultés ; le fond même du sujet, les matières délicates qui s'imposaient au récit en constituaient une bonne part.

L'auteur n'a rien atténué des fautes de sainte Marguerite « car ce n'est qu'à cette condition, dit-il, que la conversion de Marguerite peut devenir une leçon féconde ». Élevée par des parents chrétiens, Marguerite perdit sa mère à l'âge de sept ans. Deux ans plus tard son père se remaria, et Marguerite eut à souffrir de sa belle-mère, aussi lorsque âgée de dix-sept ans, le seigneur de Montepulciano lui proposa de l'emmener dans son domaine en lui promettant de l'épouser, elle s'enfuit avec lui de la maison paternelle.

Le seigneur faillit à son engagement et Marguerite resta avec lui pendant neuf ans à Montepulciano. Au bout de cette période, il fut assassiné et l'état de décomposition dans lequel on retrouva son corps fut un coup de grâce pour Marguerite. Elle reprit immédiatement le chemin de la maison paternelle, mais sa belle-mère refusant de la recevoir, elle se retire et s'adonne à la plus austère pénitence sous l'humble livrée du Tiers-Ordre de saint François. Son âme purifiée retrouve le parfum de l'innocence, et, par elle, la grâce de Dieu opère des prodiges. La ville de Cortone qui lui avait donné asile, en reçoit la plus heureuse influence; Marguerite y meurt après un séjour de 24 ans, portant au front l'auréole des saints et l'Église place sur ses autels cette Marie-Madeleine de l'Ordre séraphique. Les habitants de Cortone recueillirent, comme leur plus riche trésor, ses précieux restes. Jean de Pise éleva à la sainte un tombeau magnifique et Ambrogio Lorenzetti décora de fresques les murs de l'église de Cortone et Marguerite devint la patronne de la ville.

Ce rapide résumé suffira pour donner un aperçu de l'intérêt que présente ce nouvel ouvrage du R. P. de Chérancé; l'illustration en est des plus originales comme des plus variées, nous regrettons seulement que l'on ait poussé au volume par l'emploi d'un papier trop épais.

LES CHEVALIERS DE MALTE ET LA MARINE DE PHILIPPE II
par le VICE-AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Deux volumes in-12. Prix : 8 francs

L'amiral Jurien de la Gravière continuant ses études si remarquables sur la marine à rames, nous donne aujourd'hui l'histoire des chevaliers de Malte. A vrai dire c'est beaucoup plus du siège de Malte par les troupes de Soliman que l'auteur nous parle. Un volume sur deux et ce n'est le moins compact est consacré aux détails fort intéressants, du reste, du siège soutenu par le grand-maître de l'ordre, Parisot de la Valette, contre Mustapha le Serasker de Soliman et Piali-Pacha, l'amiral commandant la flotte turque. Il n'était pas inutile, croyons-nous, de rappeler en ce temps d'affaissement moral ce que furent les chevaliers de Malte et le rôle important qu'ils jouèrent dans la lutte entreprise contre la grandeur des sultans. L'empire de Constantinople était alors entre des mains puissantes et ce furent des hommes dans toute l'acception du mot que Malte vit paraître devant ses murs isolés du reste de la chrétienté. Il est impossible de refuser un témoignage d'estime, d'admiration même à l'énergie sauvage et persévérante du vieux favori du sultan. Des assauts d'une durée de huit heures, des luttes journalières dont quatre mille cadavres attestèrent plus d'une

fois l'acharnement, peuvent nous donner une idée de la force de résistance déployée par les chevaliers contre d'aussi vaillants ennemis. Un contre dix, mais animés d'une persévérance obstinée, relevant leurs murailles derrière chaque brèche, soutenus par l'idée qu'une semaine, un jour gagné pouvait amener à leur secours les troupes de Philippe II, ces vaillants soldats résistèrent pendant quatre longs mois à toutes les attaques et, lorsqu'après mille hésitations et des perplexités sans nombre, le commandant espagnol apparut avec les renforts promis, il trouva encore flottant cet étendard glorieux qui mettait en échec la puissance de Soliman et portait la plus grave atteinte au prestige militaire des Ottomans.

Repoussés devant Malte, les Turcs entendront bientôt tonner les canons de don Juan d'Autriche empêché une première fois par son frère de se porter au secours des chevaliers. Les luttes de Malte ne sont en quelque sorte qu'une attaque de surprise tentée sur des grand'gardes ; la vraie bataille livrée par la chrétienté coalisée verra sombrer sur les eaux de Lépante la fortune envahissante du mahométisme.

Ce sera la gloire impérissable de l'Ordre de Malte d'avoir arrêté un instant l'ennemi et donné ainsi le temps de préparer les forces qui devaient délivrer l'Europe de cette perpétuelle menace d'invasion.

L'auteur, avec une patience de bénédictin, a recherché dans les manuscrits les plus oubliés les noms des héros de cette lutte épique. Nous ne pouvons que nous associer au sentiment qui le fait s'écrier : « Revenez donc à la lumière, reparaissez à la surface des eaux noires qui vous submergèrent, noms de preux, noms vaillants, noms trop tôt engloutis. »

Mais entraîné par son admiration M. de la Gravière en arrive à commettre un oubli ou pour mieux dire une injustice. Quoique nous ne partagions, en effet, nullement l'enthousiasme aussi évidemment sincère que déplorable avec lequel il se proclame :

« *Enfant reconnaissant de 89, profondément imbu du sentiment de ses immenses bienfaits* », nous ne pouvons nous empêcher de regretter le silence absolu gardé par l'auteur sur les simples combattants « *ces masses confuses qu'on a trop justement nommées de la chair à canon* ».

Nous ne commettrons pas l'indiscrétion de demander à M. de la Gravière quel accord il prétend faire régner entre des sentiments égalitaires aussi hautement déclarés et ceux d'orgueil nobiliaire que laisse deviner ce dédain peu dissimulé. Toutefois il nous semble que l'Histoire n'est pas la poésie et que ce n'est pas pour l'auteur une justification suffisante que de dire :

« *La verve d'Homère lui-même tarirait si vous la condamniez à ne jamais chanter que des files numérotées.* »

Il n'est pas nécessaire pour faire bravement, héroïquement son devoir « *de porter un nom qui, comme celui des chevaliers de Malte, soit censé se perdre dans la nuit des temps, une orgueilleuse devise transmise d'âge en âge* » et M. de la Gravière oublie qu'il nous en fournit lui-même une preuve lorsqu'il nous apprend que le siège de Malte coûta aux chrétiens neuf mille morts dont *deux cent quarante-deux chevaliers, chapelains et frères servants*.

Assurément ce n'est pas un tort d'exalter même en termes presque lyriques le courage de ces deux cent quarante-deux héros, mais il ne faudrait pas oublier les huit mille sept cents et quelques braves qui sacrifièrent également leur vie et ce, M. de la Gravière nous permettra de le lui faire remarquer, sans y être aucunement poussés par le désir de soutenir un nom glorieux ou d'y ajouter un nouveau lustre. Leur dévouement fut en quelque sorte plus désintéressé, plus pur de toute ambition. Sur cette île arrosée de leur sang il semble que sous les pas du visiteur « les âmes généreuses de ces obscurs dévoués s'élèveraient sur la terre et parleraient, elles aussi, au voyageur pour lui reprocher l'oubli et l'ingratitude injustifiés dont ils restent l'objet.

Le regret que nous éprouvons de n'avoir pas trouvé dans l'ouvrage une seule page, une seule ligne consacrée à sauver de l'oubli la mémoire de ces braves, nous a peut être entraînés dans des revendications un peu longues ; nos lecteurs nous comprendront et nous excuseront en voyant la très grande place que tient cette question dans l'ouvrage. Ce regret toutefois ne saurait suffire à nous empêcher de louer le soin patient et l'activité infatigable dont M. l'amiral de la Gravière continue à faire preuve dans la reconstitution de l'histoire de cette marine à rames si généralement inconnue aujourd'hui. Les cartes ajoutées à ce volume le complètent d'une manière très heureuse et donnent au texte une clarté absolue.

A. STEVENS.

LA VERTU EN FRANCE, par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. Un volume in-8° jésus, orné de 45 gravures sur bois. Prix : 7 francs; cartonné, tranche dorée : 10 francs

Ceux qui maudissent notre siècle ne le connaissent pas. Sans doute le progrès matériel dont nous jouissons, et l'existence généralement plus agréable, ont produit chez quelques-uns un affaissement de caractère trop facile à constater, mais s'ensuit-il que le vice soit toujours et partout triomphant ? Certains l'affirment et cette erreur à laquelle des incidents

récents viennent de donner une apparence de vérité, commence à se propager. Il est donc utile de répandre le plus possible dans le public des exemples de force morale, comme n'en connut peut-être jamais aucune autre époque de l'humanité.

M. Maxime du Camp l'a compris. Son ouvrage sur les *Convulsions de Paris*, œuvre sincère et vigoureuse, toute pleine d'indignation contre des scènes de fureurs civiles à jamais regrettables, lui avait à bon droit ouvert les portes de l'Académie française. Cette docte compagnie décerne, on le sait, tous les ans, aux actes de vertu les plus remarquables qui lui sont signalés un certain nombre de prix dus à la générosité de M. Monthyon. Les candidats ne manquent pas,et contrairement à ce qui se passe dans les autres concours, il n'y a pas lieu de s'en plaindre; mais leur nombre même impose un choix toujours difficile à faire et oblige de garder en dernier ressort ceux-là seuls dont la vie entière a été un long acte de dévouement envers leurs semblables. La vertu poussée jusqu'à l'héroïsme est donc exclusivement récompensée, ou pour mieux dire acclamée, car sa vraie récompense ne peut se trouver ici-bas.

M. Maxime du Camp a voulu rendre populaires plusieurs de ces actes admirables d'oubli de soi-même, et il les a puisés dans les rapports soumis à la commission de l'Académie chargée d'examiner les mérites des candidats aux prix Monthyon. Sous ce titre, attrayant pour notre patriotisme, de la *Vertu en France*, il nous donne le dessus du panier, la fine fleur des actes de vertu accomplis par nos compatriotes.

On serait bien embarrassé de signaler le plus intéressant des vingt-quatre chapitres de ce volume. Quatorze sont consacrés à célébrer les mérites d'un sexe délicat et tendre qui, non content de posséder tous les charmes, affirme encore sa supériorité sur le nôtre en pratiquant toutes les vertus. C'est évidemment dans cette partie de l'œuvre qu'il faudrait faire un choix, et les deux chapitres consacrés aux servantes s'imposeraient alors par leur touchante beauté. En parcourant d'ailleurs l'ouvrage tout entier, la question proverbiale « cherchez la femme? » viendra nécessairement à l'esprit de bien des lecteurs, non plus avec le sens moqueur que le vulgaire lui donne, mais avec une émotion profonde et un respectueux attendrissement pour ce trésor de tendresse et de dévouement contenu dans le cœur des femmes.

Quelques passages du livre sont légèrement empreints des idées un peu révolutionnaires de l'auteur, mais l'ensemble constitue une belle et bonne œuvre littéraire. Quand M. Maxime du Camp aura davantage étudié le Catholicisme, il reconnaîtra de plus en plus l'excellence d'une Religion, seule

en possession de la vérité et dont un admirable écrivain de notre temps a pu dire qu'elle avait donné une langue à toutes les prières, un mobile à tous les dévouements, une espérance à toutes les douleurs.

E. FLORENTIN.

NOS GLOIRES MILITAIRES, par DICK DE LONLAY. Un volume petit in-4° orné de 8 planches en couleur et de 275 gravures. Prix : 15 francs. Cartonné avec plaque spéciale : 20 fr. Reliure amateur : 20 fr.

En parcourant l'ouvrage de M. Dick de Lonlay, en voyant retracées dans ces récits pittoresques et imagés les grandes journées où nos vaillants soldats forgèrent avec le marteau de la gloire et trempèrent avec les flots de leur sang le diadème de notre chère France, souveraine alors des peuples civilisés, on ne peut s'empêcher de ressentir l'angoisse d'une mélancolie attristée. Ce regard en arrière jeté sur les innombrables champs de bataille où chaque peuple tour à tour est venu reconnaître notre suprématie, nous rappelle involontairement les vers immortels de Lamartine :

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Nous aussi, nous sommes dans la situation du captif de Saint-Hélène et comme lui nous en sommes réduits à chercher dans les souvenirs du passé la consolation et l'oubli du présent.

Est-ce à dire que l'auteur a eu tort de raviver ainsi les plaies encore saignantes ? Non certes, son action est généreuse et mérite nos remerciements. Les maîtres d'école allemands, après l'écrasement de leur pays, ne craignaient pas de rappeler à leurs élèves, par des allusions journalières, le souvenir de leurs défaites et de leur oppression. Ils voulaient exciter en eux des sentiments de haine et de vengeance. C'est un but plus haut et plus noble qu'a cherché à atteindre M. Dick de Lonlay, il est plus digne, en effet, du caractère français de nous faire chercher dans notre gloire ancienne un encouragement à reprendre à la tête de l'Europe notre mission civilisatrice ; les peuples comme les individus ont leur caractère — laissons la haine à nos ennemis — gardons pour nous la gloire de les avoir guidés, l'espérance de les conduire encore à notre suite, dans les chemins de la vérité et du progrès chrétien.

Nous ne chercherons pas querelle à l'auteur qui a pourtant légèrement écourté à notre avis la partie de son ouvrage relative aux fastes militaires de la France avant 89 pour s'étendre avec une complaisance évidente sur les batailles postérieures à cette date. Nous ne voulons pas davantage faire remarquer à M. de Lonlay qu'il oublie des journées (la bataille de Lens entre autres) qui ont eu sur les destinées de la France une importance très grande, alors qu'il mentionne d'autres rencontres, glorieuses sans doute aussi, mais qui n'ont été que des boucheries inutiles et sans résultats considérables; contentons-nous de dire que l'auteur a fait bien, sans chercher s'il aurait pu faire mieux.

Le texte même de l'ouvrage est fourni par des récits empruntés à des témoins authentiques: ils sont imprégnés d'un parfum de vérité naïve qui leur donne un charme supérieur à toutes les descriptions plus savantes mais faites après coup, que l'on trouve dans la plupart des auteurs. Certains épisodes méritent vraiment d'être cités; ils donneront à nos lecteurs une idée précise du réel intérêt de l'ouvrage.

Nous empruntons au récit de la bataille de *Bouvines* les lignes suivantes :

« *Jurez, dit l'empereur Othon, que si, dans le cours de la campagne qui va s'ouvrir, vous vous trouvez en présence de Philippe, vous ne lui ferez aucun quartier, et que sa mort sera pour chacun de vous l'exploit le plus envié. Pour moi, je jure sur ce fer de ne paraître en Allemagne, que lorsque je serai entré à Paris et que j'y aurai fait le partage du royaume de France.* »... Les coalisés ne veulent pas attendre que l'on soit réuni dans la capitale pour démembrer le royaume de France.

Othon s'adjuge le pays de Metz et une partie de la Champagne ; Ferrand, Paris et l'île de France; Renaud, la Picardie; Salisbury, le pays de Dreux ; le palatin du Rhin, le Gatinais ; Hugues de Boves, la Brie; Conrad de Spolette, le Beauvoisis ; le duc de Lorraine, la Touraine : Hervé de Donzi ; le Soissonnais. On abandonne à l'Angleterre la Normandie et toutes les provinces conquises par Philippe Auguste.....

Mais en peu d'heures, Dieu travaille
Tel rit au matin, qui le soir pleure.

. . . .
. . . .

Le duc de Bourgogne propose pour porter l'oriflamme un de ses gentilshommes: « *J'ai, dit-il au roi, dans ma chevauchée un chevalier nommé Galon de Montigny, pauvre, mais brave; il a engagé son dernier*

morceau de terre pour se procurer des armes neuves et un bon destrier propre à faire la campagne. »

Le roi agrée Galon de Montigny et dit en lui donnant l'oriflamme : « *Je te confie l'honneur de la couronne!* »... « *Ta tâche se bornera à te tenir constamment devant moi, sans concevoir la moindre crainte, quelque pressant que paraisse le danger.* ». . . . .

Grâce au tumulte Othon peut s'enfuir laissant entre nos mains le char impérial. Blessé grièvement à la tête et au bras, il abandonne en toute hâte le champ de bataille.

En le voyant s'enfuir, le roi de France qui vient de payer de sa personne comme le plus simple écuyer, dit aux siens avec une généreuse gaieté : « *Amis nous ne le verrons plus aujourd'hui que par le dos!* » . . . .

. . . .

Il est sept heures du soir quand la victoire est définitive. Maître Guillaume le Breton, le chapelain du roi, entonne un cantique de triomphe, et Philippe Auguste, plein de reconnaissance et de joie, *rend mille actions de grâces* au roi suprême, qui lui a donné de terrasser tant d'ennemis.

. . . .

Six comtes, vingt-cinq seigneurs bannerets et neuf mille cinq cents hommes d'armes ou gens de pied sont prisonniers. Les alliés ont perdu plus de vingt-cinq mille hommes tués ou blessés. Chez les Français le succès a été chèrement acheté, car on compte près de quinze mille hommes hors de combat et cent chevaliers bannerets. *Mais la victoire ne compte pas ses morts; qui triomphe n'a rien perdu.*

C'était une complète victoire et la première vraiment nationale. Ce triomphe, en effet, fit naître dans le pays un sentiment nouveau, l'esprit national, le patriotisme; il y avait dès lors en France, une nation et un roi. »

Ne trouve-t-on pas dans ces fragments du récit de la bataille, les traits principaux de caractère qui distinguent les Allemands et les Français ! Ce n'est pas d'aujourd'hui, on le voit, que date la monomanie de démembrer la France; elle a été et elle est restée toujours le but suprême auquel tend tout cœur allemand. Depuis des siècles, nos ennemis attendent la réalisation de ce rêve et cette attente ne les a pas lassés. Quant à nous, le souvenir de cette lutte de Philippe Auguste contre l'empereur Othon et ses Allemands ne peut que nous inspirer une inébranlable confiance. *Eux et nous, ne sommes-nous pas toujours les soldats de Bouvines?*

A. Stevens.

LE MARÉCHAL DAVOUT, PRINCE D'ECKMUHL — correspondance inédite, — par la MARQUISE DE BLOCQUEVILLE. Un volume in-12 de 320 pages. Prix : 3 fr. 50

La marquise de Blocqueville a reçu en héritage la gloire de l'illustre maréchal qui commandait à Auerstaedt et à Eckmühl. Fille dévouée, elle a recueilli avec un soin pieux ses lettres oubliées : le présent volume est le cinquième qui fait revivre dans sa correspondance la mémoire du prince d'Eckmühl. Dans ce recueil, la marquise de Blocqueville a intercalé un monument historique important et qui est, croyons-nous, inédit. C'est la relation rédigée sous les yeux du lieutenant-général comte Beker, dans les dernières années de sa vie, sur les particularités de la mission remplie par lui auprès de l'empereur Napoléon, entre sa seconde abdication et son passage à bord du *Bellérophon*. Ce récit offre un intérêt de premier ordre ; son résumé tient en cette phrase : « Lui seul s'est montré grand dans la tempête qui l'avait précipité du trône. » Il est peu de documents aussi émouvants que ce journal du comte Beker, il en est peu d'aussi instructifs, si l'on admet, ce qui ne parait pas douteux, l'authenticité de ce journal, qui vaut la peine d'être signalé à l'érudition de M. Taine.

Entre deux documents contradictoires et tous deux authentiques, comment se décider ? Le choix est parfois difficile : la marquise de Blocqueville en cite un spécimen amusant, en opposant une épître de Mlle Mendelsohn sur le caractère *moutonnier* du maréchal dans ses relations avec la princesse d'Eckmühl, à une tirade de Mme Campan sur le *despotisme ottoman* exercé sur sa femme par le maréchal. Les deux correspondances sont de la même date ; le maréchal et sa famille étaient alors à Vichy. Les deux pièces font partie de deux volumes édités par les admirateurs de Mlle Mendelsohn et de Mme Campan. Le seul trait commun à ces deux lettres est une dose très forte de malveillance à l'égard du maréchal, sans que le lecteur puisse deviner une raison légitime à cette démangeaison de dénigrer le prince d'Eckmühl. Le lecteur crédule serait tenté d'admettre sur parole un spectateur aussi désintéressé de la vie privée du maréchal que peuvent l'être nos deux correspondantes. Il est arrivé, par un heureux coup de dés, que de l'opposition de ces deux méchancetés jaillit la lumière, et l'on en conclut le peu de cas à faire de ces malices plus ou moins spirituelles de deux bavardes. Que serait-ce si ces deux mauvaises langues avaient eu quelque intérêt sérieux à penser du mal du prince d'Eckmühl ? En somme, les deux faiseuses d'épîtres paraissent avoir écrit des malices pour le plaisir de n'en pas perdre l'habitude ; l'une a peint le maréchal en

mouton, l'autre l'a représenté en tyran; l'une a visé à le rendre ridicule, l'autre s'est évertuée à en faire un épouvantail.

Fions-nous, après ce léger échantillon de la véracité des témoins, aux multiples documents recueillis de toutes les plumes par l'érudition des amateurs des petits côtés de l'histoire! Fions-nous à Mme de Rémusat et à Mme de Staël! Il est bien rare que l'auteur d'une lettre écrive en vue du triomphe de la vérité. Quant aux gens qui découvrent à un demi-siècle d'intervalle les correspondances, ils sont peu en situation de connaître et de peser les mobiles fugitifs qui ont influé sur leurs auteurs au moment où ils écrivaient. Aussi l'histoire privée, telle que Sainte-Beuve et Taine l'ont pratiquée, sera constamment à refaire et ne sera jamais écrite, car elle est le recueil d'une masse de témoignages contradictoires, sans que la dose de dissimulation des lambeaux composant cet habit d'Arlequin résulte d'une analyse plus précise que celle du disparate de chaque témoignage avec un ensemble de documents tout aussi sujets à contestations. L'histoire à la manière de Sainte-Beuve, montrant les grands hommes en robe de chambre, est une curieuse collection d'anas pour l'amusement des lecteurs friands de scandales croustillants qui forment le revers anecdotique de l'histoire de tous les temps.

La marquise de Blocqueville, en fille dévouée, cherche à mettre en relief les traits héroïques du grand homme de guerre dont le nom est inséparable des hauts faits de l'épopée impériale. Sa publication, dont nous n'accepterions pas toutes les appréciations, a pour but de glorifier le soldat dont le souvenir est une des gloires de l'armée impériale.

VIE ET LES MŒURS A LA PLATA (LA). Société des villes; industrie et productions, par ÉMILE DAIREAUX. Deux volumes in 8° avec 2 cartes hors texte Prix : 15 francs

Ce volume est de circonstance, à une époque où l'élément français prend une extension de plus en plus considérable dans l'Amérique du Sud, à Montévidéo notamment, et à Buénos-Ayres. M. Émile Daireaux a passé deux ans de sa vie dans la République Argentine, et il y a recueilli des documents précieux. La plupart de nos compatriotes se trompent sur l'état de nos colonies; ils s'imaginent que l'élément français y est dominant, et c'est un tort. En revanche, ils ignorent l'importance de cet élément, dans la plupart des États de l'Amérique du Sud où il est en nombre et en honneur.

La France a de chauds partisans dans ces pays nouveaux, dont la population est peu dense encore, mais qui ont l'avenir immense devant eux.

Dans la République Argentine, où l'immigration européenne est considérable, nous tenons le troisième rang. Les Italiens viennent les premiers, et de beaucoup; puis les Espagnols, suivis, à très peu de distance, par nos compatriotes au nombre de 153,000, sur une population totale de trois millions d'habitants environ, qui vit dans les meilleures conditions, grâce à la culture et à l'élevage du bétail et à une industrie qui progresse et se développe d'une façon surprenante.

M. Émile Daireaux ne montre pas seulement, dans cet ouvrage, de grandes qualités d'économiste, il est artiste, par surcroît, et ses descriptions des solitudes immenses, des fleuves géants qui baignent ces contrées, sont de véritables tableaux. En même temps, il se montre observateur, et nous révèle les passions, les habitudes, les mœurs et le genre d'existence de l'indien des pampas et des colons de ces plaines que l'on pourrait dire sans limites, puisqu'on y a pu construire une voie ferrée qui compte, en ligne droite, 450 kilomètres. A côté de l'artiste, l'historien se montre également supérieur, en étudiant la marche progressive de la civilisation, dans ces contrées lointaines évidemment faites pour les plus grandes destinées, lorsque la pauvreté croissante de la vieille Europe aura jeté, par delà les Océans, l'élite de ses populations laborieuses. C'est une œuvre à lire et à méditer, surtout pour ceux qu'inquiètent le sort de plus en plus précaire des contrées européennes et les conditions possibles de leur avenir. Il y a de la place par là, pour ceux qui n'en ont point assez ici, et qui féconderont, grâce à leur intelligence, à leur industrie, même à leur audace, car il faut de l'audace aux pionniers, un sol sans limites, pour ainsi dire, presque vierge, et qui ne demande qu'à être piétiné pour produire.

GRAND-PÈRE MAXIME. Histoire d'un vieux chimiste et de deux orphelins, par LUCIEN BIART; illustrations de L. Moulignié. Un volume in 8°. Prix : 10 francs, et cartonné : 12 francs

Grand-père Maxime, en même temps qu'un grand homme de bien, est un homme très savant, et les deux orphelins dont il a entrepris l'éducation sont deux petits êtres très éveillés et très bons. En leur apprenant la vie sage, laborieuse, le vieillard leur apprend aussi mille choses intéressantes et curieuses : pourquoi le feu brûle, par exemple, et pourquoi Dieu a voulu que la respiration des arbres et celle des animaux s'opérassent en sens inverse. Tantôt gaie, tantôt mélancolique, toujours droite, elle passionne, la vie simple de ces trois aimables personnages; car elle n'a rien de banal, rien qui ne puisse arriver.

Le jeune public à qui ce livre s'adresse fera bon accueil, nous en sommes

certains, à cette nouvelle œuvre de l'auteur de *Quand j'étais petit*. Enfants et parents trouveront là des émotions douces, une donnée entraînante, et, ce qui ne saurait nuire, un peu de science en plus.

Cet attrayant volume est illustré de nombreux dessins dus à l'élégant crayon de M. Moulignié. C'est sur nature que le jeune artiste a pris ses types, on le sent, et il est à peine besoin de le dire. En somme, ce n'est pas là un des moindres attraits de ce livre nouveau que tous les jeunes gens, toutes les jeunes filles de dix à seize ans, avides de s'instruire, voudront voir figurer dans leur bibliothèque.

LES BOURBONS DE FRANCE, par Amédée de Césena. Un volume in 4° de 600 pages avec reproductions d'autographes et de gravures anciennes. Prix : 15 francs. Reliure soie bleue fleurdelisée, fers spéciaux, tranche dorée : 20 francs

M. de Césena commence son ouvrage à l'avènement de Henri IV et il consacre un chapitre longuement travaillé à chacun de ses successeurs, jusqu'au règne de Louis-Philippe inclusivement. Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur dans ses laborieuses recherches, mais cela nous entraînerait trop loin, car chacun de ces règnes est l'objet d'une monographie complète, dans laquelle est excellemment résumée l'histoire de la France, inséparable de celle de ses rois. Il appartient à une école moderne de dénigrer nos souverains et de porter aux nues ce qu'il y a de moins respectable et de plus triste dans nos annales en allant jusqu'à la réhabilitation des hommes qui ont le plus abêti ou déshonoré le pays. Mais quoi qu'on fasse ou qu'on dise, même ceux de nos rois qui, par leurs faiblesses, ont pu mériter la juste sévérité de l'histoire à certains points de vue, même ceux-là ont été passionnément épris de la gloire nationale. On a parlé du rôle effacé de Louis XIII, et de récents historiens sérieux ont pu démontrer, pièces en mains — des lettres à Richelieu — avec quelle ardeur il poursuivait la grandeur de son pays. Bien plus, nous réprouvons la vie privée de Louis XV, mais nous savons à présent combien il aimait son pays, et les derniers travaux de M. le duc de Broglie nous édifient amplement à cet égard. Tous ont porté haut le drapeau national, et montré, même aux plus tristes jours de revers, un visage ferme et résolu à l'ennemi.

Tous étaient convaincus que l'honneur de la France méritait les plus suprêmes sacrifices.

M de Césena rend pleinement justice au gouvernement de la Restauration, qui a su en si peu de temps relever le crédit de la France, restaurer ses forces et la doter au delà des mers d'une nouvelle province. Son histoire

du règne de Louis-Philippe mérite d'être lue soigneusement : il ne dissimule rien dans son récit, des difficultés soulevées par l'acceptation du duc d'Orléans d'une couronne qui pouvait être relevée par l'héritier légitime.

L'auteur plaide les circonstances atténuantes : il montre l'état dangereux où se trouvait la France après une révolution accomplie par une poignée de factieux et contre la volonté de la nation ; le prince hésitant longtemps, et ne se décidant que pour épargner a son pays les malheurs d'une République.

Quand on a terminé la lecture de ce beau livre, on ne peut s'empêcher d'admirer cette incomparable suite de souverains qui se sont succédé sur le trône de France et qui ont constamment travaillé à la grandeur de la patrie, à son développement et à sa défense. On ne peut comprendre comment on a pu rompre cette chaîne et renoncer au gouvernement d'une famille dont les services commandaient la reconnaissance et qui compte des membres qui, même en se cachant sous un faux nom, n'ont pas hésité à risquer leur vie, au service de leurs pires ennemis.

JEANNE D'ARC, MODÈLE DES VERTUS CHRÉTIENNES ; ou considérations pratiques sur la sainteté de sa vie et les grandeurs de sa mission surnaturelle, par M. l'abbé V. MOUROT, chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre. Deux volumes in-12 de XVI-324 et 346 pages. Prix : 4 fr. 50

Les historiens, les orateurs et les poètes ont à l'envi célébré la *Pucelle d'Orléans*. Mais, éblouie par les dons éclatants du courage patriotique qui resplendirent dans la Victorieuse, la postérité, jusqu'à ces derniers temps, n'avait guère mis en lumière le côté héroïque des vertus de la sainte.

Et cependant plus on étudie l'histoire merveilleuse de Jeanne d'Arc, plus on vit dans l'espérance d'un prochain jugement du Pontife suprême, proclamant la libératrice de la France digne de la vénération réservée à ceux que l'Église place sur ses autels.

Dans une étude précédente, l'auteur qui se fait le champion de cette belle cause, a défendu Jeanne d'Arc contre la haine ou le dédain de ceux qui la représentent comme une ennemie de l'Église ou une victime de l'Inquisition. Aujourd'hui, par ce nouveau travail il vient apporter à la pieuse enfant l'hommage d'une tendre et religieuse admiration. Ce sont sa personnalité et sa nature, toutes les délicatesses de son intelligence et de son cœur, les radieuses splendeurs de cette âme virginale qu'il vient offrir aux méditations de tous.

Son ouvrage est par conséquent tout à la fois historique et pieux, doctrinal et pratique. C'est pour ainsi dire, un traité de morale en action dont cette héroïne est le modèle.

Toutes les pages de ce livre sont vibrantes et il ne ressemble à aucun parce que l'auteur, pour le composer, n'a eu qu'à butiner chez tous les panégyristes qui ont célébré la mission et les vertus de Jeanne d'Arc. Quel orateur n'a pas, à son tour, apporté à la vierge de Domrémy le tribut de son talent et de son enthousiasme?

C'est donc un régal littéraire et pieux que M. l'abbé Mourot nous offre dans cet ouvrage. Nous voulons cependant lui dire en toute simplicité que nous avons été choqués de la complaisance avec laquelle il détaille sa comparaison entre le supplice de Jeanne d'Arc et la passion de Notre Seigneur.

Notre franchise ne donnera que plus d'autorité à l'approbation complète de cet ouvrage et à la recommandation que nous en faisons.

LIVRE SUR LA VIE ET LA MORT DE SAINT DOMINIQUE, par THIERRY D'APOLDA, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Traduit et annoté par l'abbé A. CURÉ, ancien aumônier de M. le comte de Chambord. Un volume in-18 de XII-576 pages. Prix : 4 francs

M. l'abbé Curé qui a eu la pensée de traduire les récits du disciple de saint Dominique, ne pouvait puiser à une source plus autorisée pour trouver les éléments nécessaires à l'étude et à la connaissance de la vie si pure et si sainte du patriarche de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il était de toute évidence, nécessaire de s'adresser aux contemporains de l'illustre fondateur pour obtenir le récit de ce qu'ils avaient vu et entendu, récit fait avec cet accent de sincérité qui commande la foi et le respect et parmi eux il ne pouvait être fait un choix plus heureux que celui de Thierry d'Apolda qui offre une abondance précieuse de détails et qui, du reste, a servi de base au travail des Bollandistes — garantie précieuse de la consciencieuse exactitude de l'auteur.

Il est, du reste, facile d'apprécier l'importance du témoignage de cet auteur.

En effet, membre lui-même et depuis bien longtemps de la famille dominicaine, il avait été chargé par le maître général de l'Ordre de rassembler tous les documents ayant trait à la vie et aux œuvres de saint Dominique. Lui-même dans l'avant-propos nous apprend quel temps et quels soins lui furent nécessaires pour recueillir de la bouche même de ceux qui avaient vécu dans l'intimité de saint Dominique, les éléments nécessaires à son travail.

Nulle lecture ne pourrait mieux que cet excellent ouvrage donner une idée juste du degré de mauvaise foi qu'il a fallu aux ennemis de l'Église pour travestir si singulièrement les faits et ce n'est pas sans un

soulagement pieux que l'on entend les témoins de la vie de ce héros de l'apostolat rendre témoignage en faveur de ce caractère si noble et si pur, de cette âme si droite, si humble et remplie d'une invincible ardeur pour le salut des hommes et la gloire du divin Maître.

La traduction faite par M. l'abbé Curé a le mérite bien rare de ne pas s'écarter du texte original et d'observer exactement les règles de la langue française ; il a su se garder de la tendance si fâcheuse commune à presque tous les traducteurs de laisser de côté le génie particulier à notre langue pour suivre avec servilité en une sorte de traduction juxtalinéaire l'auteur qui leur sert de modèle.

Les notes ajoutées par M. l'abbé Curé sont utiles et intéressantes, quelquefois même importantes, et sont tirées le plus souvent des histoires particulières et des cérémoniaux des Frères-Prêcheurs. Il fait ainsi connaître des usages curieux particuliers à cet ordre et quand ils sont empruntés à des ouvrages manuscrits ils présentent des renseignements qu'il serait impossible de trouver ailleurs.

Nous ne pouvons que recommander cette traduction qui servira utilement à répandre ce bon livre jusqu'ici connu de quelques chercheurs seulement.

H. Lejeune.

LES PREMIERS CHANTS, recueil de poésies destinées au jeune âge, par Marie Jenna, auteur des *Élévations poétiques* et d'*Enfants et Mères*. Un très joli volume, écu, avec une eau-forte de Monnin Prix : 2 francs; belle reliure : 2 fr. 50

Marie Jenna a mis toute son âme dans ces *Premiers Chants* qu'elle adresse à l'enfance. Celle qui parle un langage harmonieux dans ces charmants petits poèmes a toute la grâce et la délicatesse d'une jeune fille, la tendresse d'une mère, l'inspiration religieuse d'un cœur qui s'est donné à Dieu et qui veut le faire aimer.

L'auteur d'*Enfants et Mères* a réuni en un petit volume ceux de ces chants qui expriment les idées les plus accessibles au jeune âge, les plus propres à former l'âme et l'esprit des enfants. Aucun recueil de poésie ne convient mieux pour exercer leur jeune mémoire et leur inspirer le goût du beau.

« Vos petits poèmes sont ravissants de grâce et de délicatesse, dit le cardinal Donnet, mais dans tous résonne une note virile, et je vous félicite de n'avoir rien de ces mièvreries qui gâtent le cœur des enfants sans supposer dans celui des mères une tendresse de plus. Votre œuvre sera bénie de Dieu ; je la bénis en son nom. »

Mgr Perraud, évêque d'Autun, recommande aux familles chrétiennes « cet exquis volume de poésies » qu'il a lu « avec une double joie d'esprit et de cœur ».

« S'il peut vous être doux, écrit le P. Félix, de savoir que vos poésies sont un délice pour vos lecteurs, il doit vous être plus doux encore de savoir qu'elles leur sont un profit et que le plaisir qu'elles leur causent est surpassé par le bien qu'elles leur font. »

Nous ne pouvons rien ajouter à de si hauts témoignages.

Écoutons Marie Jenna elle-même dans cette gracieuse paraphrase d'un vers célèbre de Virgile sur le premier sourire de l'enfant qui reconnaît sa mère :

LE PREMIER SOURIRE

Quand du petit enfant la pupille incertaine,
Se dégageant enfin des ombres de la nuit,
Commence à distinguer dans la clarté sereine
La forme de l'objet qui se meut et qui luit.

Des flambeaux allumés la lueur le fascine,
Du hochet qu'on agite il suit le mouvement ;
Il aime le tapis que la pourpre enlumine
Et semble à ce qu'il voit réfléchir gravement.

Mais voici que se penche un visage de femme...
Ce regard qui se voile et brille tour à tour,
Cette bouche qui parle, oh ! cela, c'est une âme !
C'est le rayon d'en haut, c'est la vie et l'amour.

Et le front sérieux doucement s'illumine ;
Dans l'âme de l'enfant, ce regard, cette voix
Ont fait jaillir enfin l'étincelle divine,
Et sa lèvre sourit pour la première fois.

On ne peut offrir aux enfants un plus charmant livre d'étrennes, pour le fond et pour la forme ; et son prix si modéré le met à portée de toutes les bourses.

MENSONGES, par Paul Bourget. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Les mensonges dont l'auteur veut nous montrer la société pétrie, se rapportent à des situations irrégulières au point de vue des mœurs ; Paul Bourget, dans ce volume. les accumule avec une telle abondance que l'exposé même n'en saurait être fait dans cette revue. Cependant, nos lec-

teurs pourraient trouver étrange que nous passions sous silence ce nouvel ouvrage d'un auteur qui a son public, nous leur en donnons une page qui nous a paru assez bien analysée.

Il s'agit d'un jeune peintre qui se tire un coup de pistolet parce qu'il apprend qu'une femme mariée dont il trompe le mari, le trompe lui-même. La conversation dont nous donnons un extrait a lieu entre un ami du peintre et l'abbé Taconet, oncle de ce dernier :

« Ma nièce m'a dit que vous connaissiez cette femme qui a poussé mon neveu à cet acte de désespoir, dit l'abbé Taconet. Dieu n'a pas permis que ce pauvre enfant disparût ainsi. Le corps guérira, mais il ne faut pas que l'esprit retombe... Qui est-elle?

» — Ce que sont toutes les femmes, répondit l'écrivain, qui ne put résister au plaisir d'étaler devant le prêtre sa prétendue connaissance du cœur humain.

» — Si vous aviez confessé, vous ne diriez pas toutes les femmes, interrompit le prêtre. Vous ne savez pas ce que c'est que la chrétienne, et jusqu'où elle peut aller dans le sacrifice.

» — Ce que sont presque toutes les femmes, soit, reprit Claude avec une nuance d'ironie; et il commença de raconter ce qu'il savait de l'histoire de René, puis il esquissa de Suzanne un portrait assez exact, à grand renfort d'expressions psychologiques, parlant de la multiplicité de sa personne, d'une condition première de son moi, et d'une condition seconde... C'est un animal très compliqué.

» — Compliqué? fit l'abbé en hochant la tête. Je sais : vous avez de ces mots, pour n'en pas prononcer d'autres plus simples. C'est tout simplement une malheureuse qui vit à la merci de ses sensations... Tout cela, c'est de grandes saletés. Son noble visage exprima un dégoût profond, tandis qu'il prononçait cette phrase brutale...

» Ce qui m'épouvante pour René, ce n'est pas cette femme... C'est l'état moral dont cette aventure témoigne chez ce pauvre garçon... Avoir vingt-cinq ans, avoir été élevé comme il l'a été, se sentir si nécessaire à la meilleure des sœurs, posséder en soi ce don incomparable que l'on appelle le talent, et qui peut, mis au service de convictions fortes, produire de si grandes choses, l'avoir reçu, ce don divin, à un moment tragique de l'histoire de son pays, savoir que demain ce pays peut sombrer à jamais dans une tempête nouvelle, oui, savoir que son salut c'est notre œuvre à tous, à vous, à lui, à moi, à ces passants — il montrait devant eux quelques gens sur le trottoir — et que tout cela ne pèse pas dans la balance contre le chagrin d'être trompé par une coquine! Mais — et il insista comme si son

discours s'adressait à Claude autant qu'au blessé qu'il venait de quitter — qu'espérez-vous donc rencontrer dans cette redoutable région des sens où vous vous engagez, sous prétexte d'aimer, sinon le péché avec son infinie tristesse? Vous parlez de complication. Elle est bien simple la vie humaine. Elle tient tout entière dans les dix commandements de Dieu. Trouvez-moi un cas, je dis un seul, auquel ils n'aient pas répondu d'avance.

Y a-t-il donc un aveuglement sur les hommes de cet âge, qu'un enfant que j'ai connu si pur, en soit arrivé là en si peu de temps, pour avoir seulement respiré la vapeur du siècle?... Ah! monsieur, ajouta-t-il avec l'accent déchirant d'un père trahi par son fils, j'étais si fier de lui! J'en espérais tant! »

Les analystes de talent comme Paul Bourget ont souvent de ces pages vraies, mais ils concluent toujours à côté. Pourrait-il en être autrement? Sous prétexte que l'on fait de la littérature et non de la religion, je parle des meilleurs, on commence par accumuler les draperies et les voiles sur le but surnaturel de la vie, s'interdisant jusqu'au moindre rayon de lumière de ce côté. Puis alors, on se livre aux recherches les plus minutieuses, les plus approfondies pour expliquer ce qui se passe, pour découvrir la raison des choses. Les plus fins analystes arrivent ainsi, après cinq cents pages d'élucubrations pessimistes, comme Paul Bourget dans ce roman, à conclure par cette triste moralité : « Quelle comédie que la vie et quelle sottise d'en faire un drame. » Retournant la phrase, nous dirons : « Quelle sottise de faire de sa vie une comédie ou un drame au lieu d'une utile préparation à la vie réelle. » W. F.

LE MAGISTÈRE ORDINAIRE DE L'ÉGLISE et ses organes, par l'abbé Vacant, professeur au grand séminaire de Nancy. Un volume in-12 de 116 pages. Prix :

Parlant des vérités qu'il faut croire de foi divine et catholique, c'est-à-dire sous peine d'être hérétique aux yeux de l'Église et d'être exclu de son sein, le concile du Vatican indique en termes exprès (Const. Dei Filius, c. 3 de Fide) que la proposition des vérités divinement révélées peut avoir lieu, soit par un jugement solennel, soit par le magistère ordinaire et universel de l'Église. Ces derniers mots, dont le sens resterait obscur pour un grand nombre de lecteurs catholiques, ont servi de thème à un concours théologique, ouvert par l'ancienne direction de la Controverse et le Contemporain, et, nous sommes heureux de le redire ici, ils ont trouvé dans M. l'abbé Vacant un excellent commentateur. Aussi le jury, composé de plusieurs professeurs de la faculté de théologie de Lyon, n'a-t-il pas eu de

peine à reconnaître, dans le mémoire auquel il a décerné le prix, la main d'un maître de la science sacrée, *ex ungue leonem*. Ce mémoire soigneusement revu par l'auteur, est devenu l'intéressant opuscule que nous annonçons aujourd'hui. Nous engageons vivement nos lecteurs à y rechercher un exposé substantiel, et puisé aux meilleures sources de la doctrine de l'Église romaine sur son magistère ordinaire, ainsi que les éclaircissements opportuns au sujet des difficultés que cette doctrine soulève. L'étude ne sera pas sans agréments, et surtout elle sera, nous le croyons, fort utile à tous ceux qui ont souci d'acquérir une solide instruction religieuse.

FRANÇOIS-MARIE-JOSEPH BELON.
des Frères-Prêcheurs.

KARITA, par CHARLES DIGUET. Un volume in 12 de 340 pages. Prix : 3 francs

M. Charles Diguet vient d'écrire sous le titre de *Karita* une étude psychologique à laquelle l'Académie a accordé une mention honorable. Le jugement de nos immortels nous semblait de prime abord une garantie certaine de la valeur littéraire de cet ouvrage. Ne sont-ils pas, en effet, les censeurs jurés de la littérature ; la pierre angulaire de cette faible digue que vient battre avec violence le flot naturaliste. Il nous a fallu pour nous décider à l'examen, la conscience de nos devoirs de critique et, pourquoi ne l'avouerions-nous pas, une certaine curiosité mise en éveil d'abord par le nom de l'auteur, un lettré doublé d'un artiste, puis ensuite par quelques mots entrevus nous parlant de psychologie féminine. Sujet à la mode s'il en fut et dont le titre seul est un élément de succès !

M. Diguet a complètement trompé notre attente. Sa *Karita* n'est que le produit extravagant et malsain d'une imagination malade. Un jour viendra peut-être où nos petits-neveux, l'hypnotisme aidant, coudoieront dans la vie des types semblables à celui que l'auteur met en scène sous le nom de duchesse de Villach ; mais, nous n'en sommes pas encore là et franchement il n'y a pas lieu de le regretter

Nos lecteurs en jugeront eux-mêmes.

Le « *sculpteur Rodolphe dans la plénitude de son talent* », forme le projet de faire une statue de la Beauté ; cette statue, il ne veut pas la sortir de toutes pièces, comme Jupiter, de son cerveau ; c'est une simple copie qu'il prétend donner d'un modèle quelconque qui *doit exister* et qu'il se met en devoir de découvrir.

Sa première pensée est une annonce dans les journaux (il faut bien marcher avec son siècle) ; naturellement l'annonce produit un effet merveilleux ; l'artiste reçoit une lettre d'une personne du *grand monde* qui

s'offre à lui comme modèle. Elle vient, elle se fait voir et ne peut vaincre, car, dans l'intervalle, Rodolphe a entrevu sur les marches de la Madeleine une femme dans laquelle il a deviné la personnification de la Beauté, le modèle rêvé — une dame du *grand monde* elle aussi.

Quel étrange *grand monde* doit fréquenter M. Diguet et comme ces échantillons ont une merveilleuse ressemblance avec les filles que l'on peut voir dans les salles d'expériences de la Salpêtrière !

Heureux Rodolphe ! en quelques jours son désir est accompli et il n'a plus que l'embarras du choix — n'exagérons pas — il lui faut, au contraire, prendre le train à la suite de la duchesse de Villach partie subitement en compagnie de son mari pour Rome où elle va passer la semaine sainte. Fâcheux contre-temps, allez-vous dire ! point du tout; ne devinez-vous pas que la duchesse ne se rend à Rome que pour donner au directeur de l'académie l'occasion de lui présenter Rodolphe et à notre artiste celle d'avoir une conversation attachante (où l'évangile n'a rien à voir) avec le cardinal Antonelli, Mgr de Mérode, Louis Veuillot et divers pieux personnages qui font étrange figure dans ce livre.

Mais, passons — le principal est fait. — Rodolphe a jeté dans l'âme de la duchesse le premier germe de l'amour... de l'art et nous pouvons nous fier à l'auteur pour en activer le développement avec un soin merveilleux.

De retour à Paris, Karita hantée par le souvenir et séduite par le buste charmant d'une princesse — nous sommes toujours dans le grand monde — persuade à son mari qu'il lui est indispensable de posséder elle aussi son buste de la main de ce maître. Le duc donne son assentiment à tout (pauvre mari !) même aux indiscrètes exigences de l'art ne permettant sur les épaules et... le reste que la présence d'un peu de ce tulle si bien nommé illusion.

Voyez ce que peut donner une semence déposée avec soin dans un terrain préparé par M. Diguet. Quelques mots de Rodolphe lui suffisent désormais pour amener la duchesse à « *franchir rapidement le pas qui devait la déclasser dans sa conscience* ».

C'est-à-dire en langue plus vulgaire à servir de modèle à l'artiste (oh ! rien que de modèle) pour la statue de la Beauté.

Et l'auteur nous affirme que cette femme aime, adore son mari. Allons ! M. Diguet ne veut assurément pas de bien aux descendantes de notre mère Ève ! et il abuse un peu de la « *mobilité des idées de la femme* ».

Mais, que devient le mari, allez-vous dire ?

Le duc de Villach, prince de Carinthie, portant couronne fermée, descendant d'empereurs, etc., éprouve une désagréable surprise en rencon-

trant dans l'atelier du sculpteur la statue en pied de... sa femme, sa « *quatrième petite Grâce* », comme il la nomme dans son admiration. Qu'auriez-vous fait, lecteurs? le cas est embarrassant assurément, mais on n'est pas de race royale impunément et notre duc a l'âme assez confiante pour sortir de l'atelier paisiblement après avoir reçu l'assurance que sa femme n'a été que le modèle de Rodolphe ; de pareils maris sont rares même de nos jours, et je crois qu'il est plus facile de les rencontrer dans les livres de M. Diguet que dans la vie réelle où ils se montrent généralement moins accommodants.

Mais, tout en partant tranquillisé jusqu'à un certain point, le duc ne peut s'empêcher de réfléchir au désagrément de la situation, chose assez naturelle après tout. Tuera-t-il Rodolphe, assassinera-t-il sa femme ou se suicidera-t-il lui-même? Grave incertitude à laquelle il met fin en... ne prenant aucun de ces trois partis. Mais alors! eh mon Dieu, laissez faire M. Diguet; ne faut-il pas que le dénouement soit aussi bizarre que l'action elle-même?

La pauvre mari se rend donc chez un fabricant de... *ballons*, fait emplette d'une montgolfière et, un beau jour, dans une fête donnée à son château d'Angeville, s'élève dans les airs emmenant avec lui la statue que le sculpteur a eu la générosité de lui rendre et aussi Rodolphe, qui est venu sur sa demande sans songer assurément qu'il était appelé à devenir un émule involontaire de Godard.

Au milieu des nuages, le duc par une attention délicate vis-à-vis d'un homme qu'il pense toucher à sa dernière heure, montre à son compagnon l'image de marbre qui fait voyage avec eux, et... crac il pousse un ressort qui lance dans le vide la statue de Karita ; espérons pour ce pauvre prince de Carinthie qu'elle se brise en tombant sur le sol ; le ballon délesté monte avec une foudroyante rapidité jusqu'aux hauteurs où l'homme ne peut vivre ; le jugement de Dieu va avoir lieu ; qui va périr dans cette ascension vertigineuse? les deux voyageurs, pensez-vous ; non point, et Rodolphe sain et sauf a le plaisir d'annoncer à Karita la mort de son mari.

Pauvre femme! M. Diguet manque absolument de générosité vis-à-vis d'elle et ce n'est pas le défunt duc de Villach qui agirait ainsi. Malencontreuse idée d'aller, par cette fâcheuse nouvelle, troubler le repos de celle qui « *remplissait de sa joie le château d'Angeville* » et qui, trompée par le calme de son mari, avait perdu jusqu'au souvenir de sa petite aventure. La voilà condamnée maintenant à un deuil et des larmes éternels, à moins que, et c'est ma foi fort possible, nous n'assistions à son mariage dans le

prochain ouvrage que nous donnera l'auteur de cette surprenante « *Étude psychologique* ».

Inutile je crois, après cette analyse, d'ajouter que ce livre n'est à lire pour personne autre que pour les *détraqués*; le nombre en est assez grand d'ailleurs pour fournir les éléments d'un respectable succès de librairie.

J. DE NEUVILLE.

LA LOGIQUE DE L'ABSOLU. Une loi de l'esprit humain et sa portée philosophique, par EDMOND BRAUN. In-12 de XIV-197 pages. Prix : 3 fr. 50

L'auteur de ce petit volume paraît fort au courant de toutes les productions philosophiques de notre époque, et il a très bien vu que les dangers présents proviennent surtout de l'influence néfaste exercée sur les esprits par une fausse philosophie, et en particulier par le positivisme. Celui-ci a fait d'autant plus de dupes, que ses prétentions paraissaient plus modérées, et ses procédés plus scientifiques. Il a cherché à bannir du domaine de la connaissance la métaphysique, et avec elle toutes les sciences théologiques. Pour lui, il n'y a plus d'absolu ni, partant, de surnaturel.

En vain les premiers positivistes voulurent pratiquer la politique d'abstention en face de l'absolu et de Dieu: les disciples ont changé d'attitude et de tactique, quand les maîtres ne sont pas sortis eux-mêmes de la neutralité; ils ont nié Dieu après l'avoir négligé; ils l'ont refusé à la foi après l'avoir refusé à la science. Mais la négation commence à se détruire elle-même, et l'absolu rentre dans la science par toutes les issues qu'on lui avait soigneusement fermées. Comment! il n'y aurait pas d'absolu? Mais que deviendrait donc le relatif lui-même sans les termes qui le soutiennent? Vous prétendez qu'il n'y a que des lois, des phénomènes? Mais que seraient les phénomènes sans les substances, les lois morales sans un législateur, et les lois physiques sans causes, sans cause première?

L'esprit cherche invinciblement le Créateur par delà la créature et le cœur est plus affamé, plus infatigable encore.

M. Braun a donc repris cette réfutation du positivisme et des erreurs qui en relèvent : phénoménisme, transformisme, monisme, etc. L'œuvre est facile, à ne considérer que l'absurdité à démontrer; mais elle n'est point sans labeur ni mérite, si l'on tient compte de tous les sophismes accumulés. Outre une aptitude particulière, de pareilles études supposent beaucoup de lecture et une connaissance peu commune de la philosophie contemporaine,

L'auteur montre, par la raison et par l'exemple des philosophes de tous

les temps, en particulier des positivistes eux-mêmes, « que la recherche de l'absolu est une loi constante et indestructible de l'esprit humain ». C'est plaisir de comparer les aveux des savants les moins prévenus et des philosophes les moins crédules : ils arrivent toujours de quelque manière à faire de la métaphysique, et même à confesser l'existence de celui que M. Spencer a désigné sous le nom d'inconnaissable, en établissant, par cette négation même le dogme de l'existence divine. Belle vengeance du spiritualisme et de la philosophie chrétienne.

C'est là ce que l'auteur appelle la logique de l'absolu.

Ce titre de l'ouvrage peut paraitre d'abord énigmatique ; mais il est aussi expressif que juste, dès qu'on l'a compris ; sous une rigueur et une sécheresse apparente, il cache un plaidoyer attachant en même temps qu'une étude philosophique sérieuse.

LE XIIIe SIÈCLE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

par A. Lecoy de la Marche. Un volume in-8° avec filets rouges. Prix : 4 francs

Dans son dernier discours au congrès catholique de Paris, le comte de Mun cite l'auteur du *XIIIe siècle littéraire et scientifique* au premier rang de ceux qui « ont complété, pour la réhabilitation du moyen âge, l'œuvre » si magnifiquement entreprise par Montalembert, et dont on peut dire » comme jadis de Montesquieu, mais avec bien plus de raison, qu'ils ont » retrouvé les titres de l'humanité ».

Ce volume, consacré aux hommes et aux choses du XIIIe siècle, est, comme ses aînés, le fruit d'une longue série d'études spéciales ; comme eux aussi, il dissimule sous la forme la plus littéraire l'aridité des recherches et n'offre que de l'agrément au lecteur.

Tout est agréable, en effet, presque tout est inattendu dans ce tableau de l'état intellectuel de la nation française au siècle de saint Louis. Qu'il s'agisse de *théologie*, de *poésie*, d'*histoire* ou de *géographie*, de *mathématiques* ou de *sciences naturelles*, l'auteur nous instruit, nous étonne et mérite le compliment qu'il adresse aux savants du XIIIe siècle, « infatigable chercheur, souvent heureux trouveur ». En voulez-vous la preuve? Il a trouvé que la sphéricité de la terre était enseignée trois cents ans avant Christophe Colomb, que la boussole, les lunettes, la poudre à canon sont décrites dans des monuments antérieurs de cent ans à la date généralement assignée à ces découvertes ; il venge de l'ignorant dédain des humanistes le latin des saintes Écritures, la poésie des hymnes, en démontrant que l'Évangile a créé une langue toute neuve, d'un tout autre génie que le latin, une langue d'où procède le français, comme notre poésie

syllabique et rimée procède des hymnes, où le rythme et l'assonance ont remplacé la poésie métrique.

Ce qu'il a su trouver aussi, c'est l'anecdote, la citation curieuse qu'il prodigue à l'appui de ses dires; et par ces chemins charmants et entrecoupés de surprises, sans parti pris, sans exclusivisme, sans réaction, tout naturellement, il amène son lecteur à conclure avec lui que le XIIIe siècle « marque parmi les grandes époques de l'histoire, parmi celles qui ont » exercé sur les destinées humaines une influence décisive ».

CLOVIS ET LES ORIGINES DE LA FRANCE CHRÉTIENNE, par VICTOR CANET, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Un vol. in-8° illustré, avec filets rouges. Prix : 2 francs

L'homme est dans l'enfant, dit-on; dans le berceau d'un peuple est aussi le secret de ses destinées. A ce point de vue, rien n'est plus intéressant que d'étudier les origines de la France chrétienne; et c'est une bonne fortune de pouvoir le faire dans un livre comme celui-ci. M. Canet, sans quitter le terrain des faits, voit de haut et il voit loin. Il ne se borne pas à éclaircir les obscurités de ce passé déjà si vieux; quand il y a fait la lumière, il en projette le rayonnement sur les temps qui ont suivi, et jusque sur notre époque, plus enténébrée que le siècle de Clovis : l'ombre alors attendait l'aurore, le crépuscule d'aujourd'hui semble annoncer la nuit du tombeau! Ces idées noires ne sont pas de mise au sortir d'un tel livre, tout rempli des prédilections de Dieu, qui fit la France grande et forte pour être l'instrument de ses *gestes* et la conquit en lui donnant la victoire. *Non fecit taliter omni nationi*. Ces mots de David résument l'impression que laisse cette lecture et la leçon qui s'en dégage : ils rappellent qu'à une vocation si haute, il faut correspondre sous peine de déchéance.

Si ce livre fait réfléchir, l'auteur cependant est sobre de réflexions; il intervient rarement et ne s'impose pas à son lecteur. Le récit garde ici la large place qui doit être la sienne. Vivant, mouvementé, il est semé d'emprunts faits à nos plus anciens chroniqueurs, ce qui contribue à donner aux personnages leur relief un peu dur, aux événements leur poésie étrange. Présentés tels qu'ils furent, hommes et faits trouvent toutefois, dans l'historien, la sévérité d'un juge impartial. Et ses appréciations sont marquées au double coin de la justesse et de la justice.

Une soixantaine de vignettes jetées au milieu du texte. comme autant de documents, achèvent de donner à l'ouvrage une physionomie gallo-franque et complètent la peinture de cette époque peu connue. Il ne manque donc à cet excellent livre aucun genre d'attrait.

SOBIESKI OU LA MISSION DE LA POLOGNE
Beau volume in-8° avec filets rouges, orné de nombreuses gravures. Prix : 2 fr.

Lorsqu'en 1645, une ambassade polonaise vint à Paris demander la main de Louise de Gonzague pour le roi Wladislas, « nos Français, qui avaient eu dessein de se moquer des *Scythes*, furent contraints de les admirer ». Ce fut un éblouissement que ce cortège. « Le peuple dans les rues, les gens de qualité aux fenêtres, le roi et la reine au balcon du Palais-Royal, partagèrent le sentiment de Mme de Motteville qui écrivit : « Nos académistes (1) étant allés à la rencontre de ces étrangers, pour leur faire honneur et déshonneur à leur pays, parurent pauvres et leurs chevaux aussi, les carrosses du roi vilains, et notre mode française chétive et ridicule. » C'est une impression du même genre que donne la lecture de ce livre.

Si étrange que soit cette histoire, qui semble une épopée, elle est vraie dans tous ses détails, et le héros en qui s'incarne, à cette époque, le génie de la Pologne, n'est emprunté ni à l'Iliade, ni au Cycle de Charlemagne, ni aux *Mille et une Nuits*. Que de poésie cependant dans cette existence ! Que de témérités généreuses ! Que de grands coups d'épée ! Nos chansons de gestes ne prêtent à personne plus de magnanimité unie à plus de bravoure et de sagesse.

On sait de Sobieski qu'il a délivré Vienne ; mais ce n'est là qu'un épisode de sa vie, et ce n'est pas le plus merveilleux. Si l'Europe s'en est souvenue, c'est que alors elle avait vu le péril de plus près et avait eu plus peur. Sobieski n'en était pas à sauver l'Europe pour la première fois quand, vainqueur de lui-même avant de l'être des Turcs, il avait sacrifié au bien général ses justes ressentiments contre l'Empire, dont la reconnaissance devait se manifester plus tard au partage de la Pologne.

Durant trente ans de guerre, Sobieski fut le rempart de la chrétienté. C'était la mission, la raison d'être de sa patrie, mais la Pologne ne disparut pas par « suppression d'emploi » ; elle se mit elle-même en lambeaux ; et quand on assiste aux divisions qui l'agitèrent, à l'apogée de sa puissance, sous un roi qu'elle aimait et dont elle était fière, on se demande où nous pourrions descendre nous-mêmes, en glissant sur la même pente.

LES CONSOLATIONS DE LA FOI DANS LA MORT, ou *quelques fleurs cueillies sur la tombe de nos proches et de nos amis qu'abrite la croix*, par l'abbé Herbet, chanoine d'Amiens, auteur de l'*Imitation méditée*. Un volume in-18 de XIV-520 pages. Broché, prix : 3 fr. 50

Il y a dans cet ouvrage, non seulement de très belles considérations sur la mort de nos parents, mais encore une foule de pratiques excellentes pour

(1) On appelait ainsi les jeunes seigneurs les plus réputés et les plus élégants.

rendre notre mort précieuse devant Dieu. Ce livre, rapidement parvenu à sa deuxième édition, renferme l'*Office des morts* tout entier latin-français. On y trouvera aussi les prières ordinaires de la *Messe*, les actes avant et après la *Communion*, la *Retraite* du mois, des exhortations aux *malades*- des avis pour ceux qui soignent les *mourants*, les prières des *agoni*, *sants*, etc.

PRINCIPES DE DROIT ECCLÉSIASTIQUE. Exposé simple et méthodique, par M. P.-J. Brillaud, docteur en théologie, auteur du *Traité pratique des empêchements et des dispenses du mariage*. Un volume in-8° écu de VIII 224 pages. Prix : franco, 2 fr. 50

Les travaux que publie M. le chanoine Brillaud, sur le droit canon, intéressent nos lecteurs ecclésiastiques plus que tous autres. C'est d'ailleurs à l'Œuvre des agrégations que le respectable doyen de la Palisse confia la première édition de son *Traité des dispenses et empêchements du mariage*. L'exposé qu'il publie aujourd'hui sur les principes de droit canon, développe successivement les chapitres ci-dessous :

Du droit en général.— Du droit civil romain. — Du droit canon. — Des lois ecclésiastiques.— Des canons.— Des rescrits. — Les privilèges. — Des concordats.— Du droit non écrit.— De la constitution de l'Église. — De la prééminence et de l'obéissance.

Voici maintenant l'appréciation du canoniste chargé par Mgr de Moulins, de lui présenter un rapport sur la manière dont ces chapitres sont traités.

« Cette introduction à l'étude du droit canon offre aux commençants des notions tout à fait propres à les y initier, et les anciens seront encore heureux d'y retremper leur science acquise.

» Ces notions, en effet, toujours puisées aux meilleures sources, sont exprimées avec fidélité et exactitude, combinées dans un ordre qui les enchaîne admirablement, dans un style clair, simple et facile, comme il convient à ce genre de matières. »

Nous sommes donc convaincus que cette troisième publication de M. le chanoine Brillaud aura le succès de ses devancières.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU COUVENT DES CARMÉLITES DE NOTRE-DAME DE LA COMPASSION DE LYON, par J. Grisard. Un volume in-8° de XLIV-346 pages, avec plans, cartes et dessins.

Cet ouvrage est bien nommé : c'est un recueil de *documents*. Ajoutons que ces documents ont été puisés aux sources, contrôlés avec soin, complétés par des recherches patientes dans les dépôts publics et les biblio-

thèques privées, mis enfin en œuvre par un homme qui connaît la valeur des choses du passé et qui sait les grouper avec méthode, et nous aurons résumé, en quelques traits, l'impression que nous a laissée la lecture de son livre.

Il est divisé en quatre parties, précédées d'une *Introduction* qui n'a qu'un tort, à notre avis, c'est de faire un peu double emploi avec la troisième partie du livre dont, au demeurant, elle est à peu près le résumé.

La deuxième partie, consacrée à la description de l'église des Carmélites, est particulièrement attrayante, de même que tout ce qui, dans le livre, se rattache à la topographie : les plans ont été levés avec un soin minutieux et reproduits avec une netteté qui permet aux moins expérimentés de reconstituer facilement la physionomie des lieux.

Ce qu'on appellerait ailleurs *Pièces justificatives*, et qui se trouverait, pour cette cause, rejeté à la fin du volume, fait ici corps avec le texte. C'est qu'en effet tout fait également partie de ces *documents* relatifs au couvent des Carmélites. Tout ce qui, de près ou de loin, touche à leur histoire, vient, dans l'ordre des dates, s'enchâsser en son lieu. Seuls le tableau, ou plutôt la liste des Prieures et autres dignitaires du Carmel de Lyon et la liste des professions ont été mis à part.

On assiste donc ici à la naissance du monastère, et l'on suit d'année en année son histoire, depuis le jour où la Prieure Madeleine de Saint-Joseph l'installe à Lyon, en 1616, jusqu'au jour de la dispersion en 1792; depuis le rétablissement du monastère dans la maison de la Providence jusqu'à sa translation à Fourvière.

Ce qui frappe, en lisant ce volume, c'est que l'auteur y disparaît à peu près entièrement. Il produit ses pièces de convictions, il cite, et semble n'avoir aucun souci de faire valoir son érudition. Il faut lui en savoir gré. Dans les essais de ce genre, l'amour-propre littéraire doit passer à l'arrière-plan. Ce qu'on demande à l'auteur, ce sont des matériaux de travail aussi exacts et aussi complets que possible. Grâce à M. Grisard nous les avons maintenant d'une façon qui paraît définitive pour tout ce qui touche à l'histoire des Carmélites de Lyon.

SOUVENIRS DE QUARANTE ANS, par M. de Lesseps

Deux volumes in-8°. Prix : 12 francs

Cet ouvrage contient la narration des deux missions dont M. de Lesseps fut chargé en 1848 et 1849, à Madrid et à Rome, des études sur l'Abyssinie, la vapeur, etc. L'auteur raconte son existence à la cour d'Ismaïl-Pacha, ses voyages dans le désert, ses négociations On y trouve aussi le discours

qu'il prononça, le 23 avril 1884, jour de sa réception à l'Académie française. Mais la partie qui sera plus particulièrement consultée est celle qui donne l'historique du percement et de l'exécution de l'isthme de Suez et de celui, si discuté, de Panama.

« Je me reporte en arrière, et je me souviens aujourd'hui qu'une œuvre nouvelle se prépare, dit M. de Lesseps, combien de gens, et des plus éminents, traitaient jadis d'impraticable l'entreprise de Suez. Créer un port dans le golfe de Péluze, traverser les boues du lac Mensaleh et le seuil d'El-Guisr, percer les sables du désert, installer des chantiers à 25 lieues de tout village, dans un pays sans habitants, sans eau, sans chemins, remplir le bassin des lacs amers, empêcher les sables d'envahir le canal, quelle folie !

» Tout cela s'est fait pourtant, et je sais au prix de quels efforts. Je déclare que le canal de Panama sera plus facile à commencer, à terminer et à entretenir que le canal de Suez..... »

« ..... J'ajoute que je n'ai jamais craint les obstacles jetés à la traverse d'une grande entreprise, ni les retards qu'y apportent des débats et des opinions contradictoires, l'expérience m'ayant prouvé que ce qui croît trop vite n'a pas de racines profondes, et que : « le temps ne consacre que ce qu'il fait ».

Donc, M. de Lesseps est allé de l'avant, et son œuvre gigantesque marche vers le but désiré. Mais on lui reproche d'appauvrir la France par des énormes emprunts. Seulement on ne remarque pas que s'il fait sortir des capitaux français en quantité considérable, les actionnaires du Canal de Suez, par exemple, ne sont point trop à plaindre, et que l'argent sorti comme capital sera bientôt rentré en dividendes. Il en sera ainsi pour Panama et, non seulement les actionnaires toucheront de jolis intérêts, mais la plus-value du capital-action doublera bientôt, comme cela a eu lieu pour Suez, la fortune du pays qui marche à la tête de ces grandes et utiles entreprises.

LE CARACTÈRE DANS LA SANTÉ ET DANS LA MALADIE

par le Dr AZAM. Un volume in-18. Prix : 4 francs

Dans la préface de l'étude qu'il vient de publier, M. le Dr Azam, écrit ceci : « Tout le monde sait que la langue française est la plus pauvre des langues ; s'il le fallait prouver, le mot *caractère* y suffirait ; que de significations n'a-t-il pas ? depuis le caractère d'imprimerie jusqu'au vocable ; « C'est un grand caractère », en passant par les caractères des espèces.

« Dans les lignes qui vont suivre, dit-il, j'entendrai ce mot dans le sens

le plus vulgaire; je dis vulgaire, car chacun sait ce qu'on veut dire par ces mots: *bon ou mauvais caractère*. S'il était utile d'expliquer une expression comprise de tous, je dirais qu'on entend par elle, l'ensemble de qualités ou de défauts que manifeste l'individu dans ses rapports avec son entourage. Ces qualités ou ces défauts varient suivant l'état de santé ou l'état de maladie ; c'est ce qui explique le titre de ce travail. »

Ce que M. Azam dit de la pauvreté du Français, est vrai du vocabulaire, mais il ne l'est pas de la langue, qui se prête admirablement à l'expression claire et précise de toutes les idées. A cet égard, de toutes les langues c'est la plus riche ; mais il faut savoir s'en servir. La pauvreté de son vocabulaire oblige ceux qui n'ont pas cet art de rester au rang des pauvres écrivains ; mais c'est à la science que M. Azam s'est consacré.

Sur ce point, si je comprends bien la pensée du Dr Azam, il résulterait de ses études, qu'en parfaite santé, l'homme aurait un excellent caractère et ses aspirations seraient toujours larges et élevées.

Ainsi, M. de Lesseps, dont je parlais tout à l'heure comme d'un grand caractère, a toujours passé pour jouir d'une excellente santé, et chaque fois que je le rencontre au Bois, lui et toute sa *smalah*, formant une chevauchée familiale qui fait plaisir à voir, je me dis qu'un homme d'une santé aussi florissante ne peut avoir qu'un caractère parfait.

Voltaire, quoi qu'en dise M. Nicolardot, qui l'accuse d'avoir joué au malade, se portait fort mal, et peut-être s'il eût joui d'une meilleure santé, n'eût-il pas eu ses horribles défauts. Napoléon Ier ne se portait pas trop mal, et quant à César (sans parler du roi de Prusse actuellement empereur), il ne portait pas une pharmacie dans ses convois.

Le livre de M. le Dr Azam ouvre des horizons nouveaux à l'étude des grands hommes comme à celle des brutes. C'est une étude prise sur le vif d'un sujet qui intéresse tout le monde. Chacun voudra s'y reconnaître ou reconnaître ceux qui l'entourent. Le médecin philosophe y traite successivement du caractère des animaux, de celui des nations et de celui des individus, passant en revue toutes les variétés du caractère, puis il analyse sous une forme dont il a écarté les locutions trop scientifiques les variations du caractère chez les malades.

Lorsque l'on voudra admettre un monsieur dans son intimité ou même prendre femme, on ne s'inquiètera plus de son caractère mais bien de sa santé. Le « bonjour, comment vous portez-vous ? » banal, deviendra une ligne de conduite, et celui qui vous répondra : « Heu, heu, j'ai ma douleur dans la jambe gauche » sera impitoyablement mis en quarantaine sociale.

Mais soyons sérieux : M. Azam appartient à cette école dont les efforts

tendent à faire monter l'animal jusqu'à l'homme. Ailleurs, il n'a pas craint d'en faire des *personnes*. C'était aller un peu vite en transformisme. Aujourd'hui, il leur attribue un *caractère* et donne celui du chien et du cheval comme une transition aux divers caractères de notre race. Il y a là une tentative hasardée car la physiologie semble encore fort loin d'avoir préparé les abords de cette question.

FILS MAL ÉLEVÉS DE LA FAMILLE MODERNE (LES): le mal et le remède, par l'abbé A. TILLOY, docteur en théologie. Un volume in-12 de 124 pages. Prix : 1 fr. 50

Si les fils de la famille moderne sont mal élevés, à quoi faut-il l'attribuer? à l'éducation publique? dans beaucoup de cas, elle a sûrement sa part de responsabilité. Au milieu social dont enfants et jeunes gens respirent l'air malsain? plus encore ; mais M. l'abbé Tilloy accuse avant tout la famille, qui est le premier et le principal facteur de l'éducation, la famille, oublieuse de ses obligations, négligeant l'éducation morale et religieuse qui, seule, fait l'homme de devoir, de conscience et le perfectionne. La jeunesse s'épanouit au rayonnement du foyer domestique; elle doit se passer comme le printemps, saison des fleurs, préparation de la saison des fruits. L'éclosion et la maturité des fruits que l'on est en droit d'attendre d'elle, sont compromises par quatre causes principales : faiblesse de l'autorité paternelle, car la paternité ne sait plus ni commander ni se faire obéir; fausse et aveugle tendresse paternelle qui ne voit pas les fautes de l'enfant, ou qui les voyant n'ose pas les réprimer; mollesse de l'éducation domestique, qui donne des soins exagérés à la culture du corps, source des habitudes sensuelles; insuffisance de l'éducation religieuse, dont les conséquences fatales sont l'absence de convictions et de foi éclairée. Les causes du mal une fois signalées, M. l'abbé Tilloy indique le remède, lequel ne peut être cherché que dans la famille. Le père et la mère doivent veiller à l'éducation religieuse de l'enfant, diriger ses penchants et réprimer ses défauts, protéger sa pureté, donner le bon exemple.

Le tableau de l'éducation des fils de la famille moderne est chargé d'ombres en certains endroits. Pour l'éclairer d'un rayon de soleil, M. l'abbé Tilloy aurait pu mettre en ligne, ce nous semble, cette armée, grossissant chaque jour, de pères et de mères, animés d'une foi vive, défenseurs du foyer et de l'ordre social, qui comprennent leur devoir, l'accomplissent avec courage, et s'efforcent de mettre la jeunesse de leurs fils à l'abri des tempêtes.

A. FERRAND DE MISSOL, par M. l'abbé A. Gilly. Un volume in-12 de 347 pages. Prix : 3 francs

La vie de Ferrand de Missol est une de ces existences dont il faudrait proposer à tous le modèle bien rare malheureusement.

Après avoir rempli vis-à-vis de son pays tous ses devoirs de la manière la plus noble et la plus élevée, comme médecin et père de famille, il consacra ensuite à Dieu d'une façon plus spéciale les jours qui lui restaient en se dévouant uniquement à ses devoirs de prêtre, de directeur et fondateur d'œuvres. Il montre ainsi à nos yeux l'exemple de toutes les vertus et le pieux vicaire général de Nîmes a accompli une bonne œuvre en retraçant dans ce livre les traits d'une vie employée avec tant de persévérance à atteindre le but civil aussi bien que religieux pour lequel l'homme a été créé. — Exemple trop rare avons-nous dit, car, presque toujours, l'un ou l'autre en reste négligé — les meilleurs, croyant encore faire beaucoup et même par une étrange erreur faire mieux en abandonnant complètement leurs devoirs civils. Ah! que ne leur est-il donné de lire l'ouvrage de M l'abbé Gilly et d'admirer le parfait accord que sût toujours faire régner M. de Missol entre des obligations qu'il est de mode aujourd'hui de déclarer contraires. Pour le démontrer péremptoirement, l'auteur s'est appuyé sur de nombreux extraits du journal même de ce grand chrétien. Peut-on en les lisant ne pas éprouver un regret profond de ne pas trouver plus nombreux les hommes qui ne craignent pas d'assumer des devoirs si importants et, pourquoi ne l'avouerions-nous pas, des charges si lourdes pour mettre au monde et élever dans l'amour et la crainte de Dieu des enfants comme ceux à qui le vénérable Ferrand de Missol adressait ces admirables conseils :

« Mes chers petits enfants, exercez-vous à défendre à votre esprit toutes les pensées inutiles, et à votre cœur tout désir qui ne va pas à Dieu... Imitez le divin modèle et efforcez-vous de faire de votre cœur une copie aussi parfaite qu'il vous sera possible de ce type adorable... Je veux, après Dieu, vous rapporter tous mes travaux et veiller sur vous avec cet amour dont saint Joseph était animé pour Jésus enfant, car je ne suis pas votre père, mes bien chers petits enfants ; Dieu vous a confiés à moi ; il est, lui, votre véritable père. C'est lui que vous devez aimer en moi ; comme moi, c'est Jésus enfant que j'aime en vous. Quand je vous presse sur mon cœur, pensez que c'est Dieu qui se sert de mes bras pour vous presser sur son cœur ; comme moi je pense que ce n'est pas vous, mais le petit enfant Jésus, que j'étreins dans mon âme. »

Voilà de chrétiennes paroles qu'il est impossible de lire sans émotion; voilà la vraie manière d'honorer, de servir Dieu, de préparer pour sa gloire des cœurs qui seraient assurément par leurs vertus la récompense des sacrifices d'un père chrétien et sur lesquels le regard du Seigneur se reposera avec complaisance. Ce passage nous fait repasser en esprit ces paroles divines dont il est un commentaire éloquent :

« Tous ceux qui me disent ; Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon père qui est dans le ciel, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux. »

Dieu récompensa ce serviteur fidèle et lorsqu'il fit passer par le creuset de la souffrance le cœur qu'il voulait éprouver comme il le fit d'ailleurs pour tous ceux que la foi et la vertu avaient élevés devant lui, il lui donna la force de demeurer ferme dans les épreuves et de garder intacte cette flamme qui devait devenir un foyer ardent de charité.

En effet, après la mort de l'épouse chrétienne qui l'avait secondé dans sa tâche, après celle d'un fils digne des vertus paternelles, Ferrand de Missol vint demander à la paternité sacerdotale la continuation des vertus qu'il avait montrées dans la paternité naturelle. Toute sa vie désormais est consacrée aux œuvres de dévouement avec une humilité si discrète que bien peu percèrent le voile dont il abritait son inépuisable charité, suivant en cela cette maxime qu'il répétait fréquemment et que beaucoup trop malheureusement ignorent :

« Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien. »

Deux œuvres entr'autres obtinrent toute sa sollicitude parmi celles dont l'énumération nous entraînerait hors des bornes d'une analyse forcément trop sommaire : l'une est cette merveilleuse œuvre de *l'assistance maternelle* qui demande à des femmes dévouées le renoncement à la maternité pour se consacrer entièrement aux soins des mères qui en traversent les épreuves — l'autre est l'œuvre de *Saint-Raphaël* plus ignorée, mais plus sublime peut-être et qui a pour objet de tendre une main secourable à celles qui trouvent dans ces mêmes épreuves amertume et remords.

Tout serait à citer dans cet excellent livre, mais il faut nous borner ; heureux si cet aperçu de l'ouvrage de M. l'abbé Gilly peut donner à quelques-uns la pensée d'aller puiser dans la vie de Ferrand de Missol l'exemple des nobles vertus pratiquées par ce digne émule de saint Vincent de Paul.

H. Lejeune.

MON BON GASTON. Souvenirs intimes et familiers, par sa sœur OLGA, vicomtesse de Simard de Pitray née de Ségur. Un volume in-12 de XII-286 pages. Prix : 3 francs

Mme de Pitray, dans l'avant-propos de l'ouvrage où elle a recueilli les souvenirs, les anecdotes ayant trait à son vénéré frère Mgr de Ségur, nous explique elle-même les motifs qui l'ont poussée à écrire ce livre. Il est impossible de se présenter au lecteur d'une façon plus fine, plus spirituelle et en même temps plus vraie

Nous ne résistons pas au plaisir de citer ces quelques lignes :

« Mon frère, peintre de talent, ne se bornait pas à peindre les tableaux excitant l'admiration de tous ceux qui les voient; il excellait aussi à faire des dessins, voire même des esquisses charmantes. Quelques traits, à la fois hardis et légers, lui suffisaient pour rappeler une physionomie, soit sérieuse, soit naïve, soit curieuse et originale. Cette pensée m'a enhardie et décidée à entreprendre l'ouvrage que mes enfants me demandent avec instance depuis longtemps. »

C'est donc une esquisse que Mme de Pitray nous présente, mais une esquisse tracée de main de maître et dont les « *traits légers* » d'une délicatesse féminine, ont en même temps une sûreté et une autorité magistrales.

Ces mille charmants souvenirs que l'auteur fait revivre nous montrent Mgr de Ségur dans l'intimité familiale; ils satisfont à la pieuse curiosité que chacun éprouvait en nous initiant au secret de cette douce joie qui mettait sur la figure du saint prélat le sceau inaltérable d'une attendrissante bonté.

« Il était joyeux, dit Mgr Czacki, joyeux même devant la mort .. J'ai vu bien des morts saintes. aucune n'était semblable à celle-ci. »

C'était, en effet, le trait dominant de ce caractère, et il n'était peut-être pas inutile de montrer combien cela l'aida à supporter bien des épreuves, épreuves physiques que chacun connaît, épreuves morales qui ne furent pas les moins pénibles mais qui ne purent altérer la sérénité de cette âme d'élite.

C'est avec une émotion bien légitime que l'auteur nous rappelle à ce sujet l'humilité et la soumission évangéliques dont son frère montra l'exemple dans un jour douloureux; mais, pourquoi ne pas avoir imité la réserve pleine de douce charité du vénéré prélat vis-à-vis de Mgr Darboy, et nous donner le regret de lire ce passage :

« L'expiation a tout effacé, mais l'histoire doit instruire et montrer ce qu'est un *vrai* catholique devant un esprit passionné. »

Et plus loin :

« On pouvait tout craindre de ce conflit, car le bruit courait en ce moment (*et j'ai su de source certaine*) que l'empereur songeait alors *à faire un schisme* et à *mettre Mgr Darboy à la tête d'une Église de France.* »

Voilà certes des lignes d'une exceptionnelle gravité et d'une portée bien grande. Le sang du martyr fusillé par la Commune a peut-être été l'expiation d'un mouvement de colère indigne de Mgr Darboy vis-à-vis de Mgr de Ségur, mais nous répugnerons toujours à croire que le saint archevêque de Paris ait pu concevoir un instant l'idée d'un *schisme*. Son caractère, son enseignement, sa vie entière nous sont de sûrs garants de son orthodoxie. H. LEJEUNE.

ALERTE, PATRIOTES! par E. BRICARD Un volume in-12 de 374 pages Prix : 3 fr. 50

Le ton de cet ouvrage n'a rien de compassé. L'allure est souvent brutale, comme les discours de M. Déroulède et les manifestations de la gare de Lyon, auxquelles répondent sans doute les pages les plus violentes de cet ouvrage, qui s'en prend à l'indiscipline comme à la cause de nos maux.

L'œuvre de M. Bricard s'écarte des chemins battus, il y aurait peut-être de la témérité à critiquer la forme qu'il lui a donnée et à en discuter tous les détails. Inspiré par une vive admiration de la discipline, l'auteur se laisse emporter à des digressions que le lecteur n'est pas accoutumé à trouver dans un travail rédigé avec méthode; il se trouve en outre des boutades prononcées avec une sévérité outrée. A raison des bonnes intentions de M. Bricard et de sa passion pour le bien public, il est permis d'excuser ses intempérances de plume; mais on doit constater que les propositions qu'il émet auraient gagné à être développées avec logique, méthode et politesse.....

On peut critiquer les ordonnances d'officiers d'infanterie rencontrées fréquemment dans les rues de certaines garnisons, se tenant mal à cheval, n'ayant pas de sous-pieds, le pantalon remontant jusqu'à mi-jambe, courant parfois à fond de train; mais n'est-ce pas aller beaucoup trop loin que de mettre en cause le ministre de la guerre, et de dire que « le Français souffre de voir des hommes d'infanterie se tenir ainsi et ridiculiser notre armée »? L'auteur est mieux avisé dans les observations suivantes : « Puisque ces promenades ont pour but de fatiguer le cheval de l'officier que ce dernier doit monter le lendemain, il faut les rendre inutiles en multipliant suffisamment les exercices et la marche pour que hommes et chevaux, suffisamment fatigués, ne deviennent pas pléthoriques. »

Quant à l'idée dominante du livre, qui est de « contribuer à faire constituer plus solidement notre armée, de contribuer à l'avoir irréprochable, à l'avoir parfaite », pourquoi faut-il, après l'avoir si clairement exposée, que M. Bricard ait ajouté, avec une redondance qui prête quelque peu à rire : « C'est, en un mot, de contribuer à obtenir qu'elle devienne réellement terrible » ? Le défaut de cette déclaration est commun à plusieurs chapitres de l'ouvrage ; l'expression est trop sonore, le débit a trop d'exubérance, et, loin d'ajouter à la vigueur de l'argumentation, les éclats de voix qui l'accompagnent empêchent d'écouter les passages justes qui peuvent se trouver dans cet ouvrage.

LA TERRE. Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire, par ÉMILE ZOLA. Un volume in-18 de 520 pages. Prix : 3 fr. 50

Nos lecteurs n'attendent point un résumé de cet ouvrage, et ils n'ont guère besoin que nous leur en donnions notre appréciation. La réprobation qu'il a soulevée est universelle ; les disciples mêmes de l'auteur l'ont renié et M. Anatole France en plaisante spirituellement : « Vous savez, dit-il, que M. Zola vient d'éprouver le même traitement que le patriarche Noé. Cinq de ses fils spirituels ont commis à son égard, pendant qu'il dormait, le péché de Cham. Ces cinq enfants maudits sont MM. Paul Bonnetain, Rosny, Descaves, Margueritte et Guiches. Ils ont raillé publiquement la nudité du père. M. Fernand Xau, imitant la piété de Sem, a étendu son manteau sur le vieillard endormi. C'est pourquoi il sera béni dans les siècles des siècles. Ainsi l'ancienne loi est l'image de la nouvelle et M. Émile Zola est véritablement celui qui avait été annoncé par les prophètes. »

Voici d'ailleurs comment ce même critique résume son appréciation de l'œuvre et de l'auteur :

« Son œuvre est mauvaise et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés.

» Certes je ne lui nierai point sa détestable gloire. Personne avant lui n'avait élevé un si haut tas d'immondices. C'est là son monument, dont on ne peut contester la grandeur. Jamais homme n'avait fait un pareil effort pour avilir l'humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout ce qui est bon et tout ce qui est bien. Jamais homme n'avait, à ce point, méconnu l'idéal des hommes. Il y a en nous tous, dans les petits comme dans les grands, chez les humbles comme chez les superbes, un instinct de la beauté, un désir de ce qui orne et de ce qui décore qui,

répandu dans le monde, font le charme de la vie. M. Zola ne le sait pas. Il y a dans l'homme un besoin infini d'aimer qui le divinise. M. Zola ne le sait pas. Le désir et la pudeur se mêle parfois en nuances délicieuses dans les âmes M Zola ne le sait pas. Beaucoup d'hommes veulent être justes et sages ; quelques-uns ne goûtent de joie que dans le renoncement et le sacrifice. M. Zola ne le sait pas. Il est sur la terre des formes magnifiques et de nobles pensées ; il est des âmes pures et des cœurs héroïques. M. Zola ne le sait pas. Bien des faiblesses même, bien des erreurs et des fautes ont leur beauté touchante. La douleur est sacrée. La sainteté des larmes est au fond de toutes les religions. Le malheur suffirait à rendre l'homme auguste à l'homme. M. Zola ne le sait pas. Il ne sait pas que les grâces sont décentes, que l'ironie philosophique est indulgente et douce, et que les choses humaines n'inspirent que deux sentiments aux esprits bien faits : l'admiration ou la pitié. M. Zola est digne d'une profonde pitié. »

PAULE SAINTE-REINE. Les dévouées, par BENJAMIN GUINAUDEAU
Un volume in-12 de 288 pages. Prix : 3 francs

Paule Sainte-Reine a dix-sept ans quand l'auteur nous la présente : elle vit avec sa grand'mère, à Saint-Michel, à quelques kilomètres de l'Océan.

Paule est une âme naïve, il est vrai, mais forte et trempée déjà par la souffrance.

On ne sait pas tout ce qu'il y a, souvent, de vie puissante, d'intuition de toutes les tristesses humaines, de toutes les faiblesses et de tous les devoirs, dans ces frêles jeunes filles qui semblent passer insouciantes et rieuses au milieu de nous.

Notre héroïne n'avait que huit ans lorsque sa mère qui venait d'arriver avec elle chez Mme Desmonts, y tomba subitement et gravement malade. Le médecin disputait pied à pied cette vie qui lui échappait.

« Un moment, comme dans un dernier accès de délire, Mme Sainte-Reine, se dressa sur son lit, les yeux fixes, les bras tendus.

Paule s'était dérobée à la surveillance dont elle était l'objet et elle était là, dans la porte entr'ouverte. La mourante l'avait aperçue.

L'enfant s'élança, et, avant qu'on eût pu l'arrêter, elle était dans les bras de sa mère. On voulut l'en arracher, on voulut raisonner. Mais la mère avait enlacé son enfant dans une de ces étreintes dont les mourants sont seuls capables. Elle le serrait sur sa poitrine déjà froide, sur son visage couvert de la sueur de l'agonie. Ce fut une scène déchirante.

Tout à coup, Mme Sainte-Reine roidit les bras dans un suprême effort, ses lèvres s'agitèrent, puis demeurèrent immobiles. Elle était morte.

Paule jeta un grand cri. On voulut l'emmener ; elle se débattait. A cet instant entra le prêtre qui était déjà venu apporter à la malade les consolations du ciel ; il regarda l'enfant : — laissez-la, dit-il.

Paule se tut et s'assit, pleurant en silence....

Cette enfant de huit ans voulut faire, auprès des restes de sa mère, la sainte veillée des morts et refusa de se coucher.

Ce ne fut qu'au matin, à l'aube, que sa tête s'affaissa, sous le poids de la fatigue et du sommeil.

Pendant une ou deux heures, l'enfant dormit, le front appuyé sur le lit de mort de sa mère. »

Et depuis ce temps-là l'enfant avait grandi sous la tutelle affectueuse de la grand'mère.

Jamais on ne lui avait parlé de son père. Un jour vint cependant où elle s'enhardit à poser à Mme Desmonts cette interrogation redoutée : mon père ?

Une lettre était arrivée de Monaco ; elle avait fait plisser le front de la grand'mère et, d'instinct, le cœur de la jeune fille avait battu avec rapidité.

Si la grand'mère s'était tu depuis si longtemps, c'est qu'aussi l'histoire était navrante. M. Sainte-Reine, esprit faux, et gâté par ses parents, s'était perdu à Paris, dans une vie de plaisirs et de débauches. Un scepticisme philosophique de la plus belle eau couronnait déjà son dégoût de la vie lorsqu'il se maria. La vie de Mme Sainte-Reine avait été un long martyre ; nous avons vu comme il se termina à son arrivée chez sa mère où elle cherchait un refuge avec sa fille.

Lorsque Paule posa à sa grand'mère son interrogation, Sainte-Reine était en train de se laisser mourir de faim dans un hôtel de Monaco et c'était cette nouvelle qui avait fait plisser le front de la grand'mère.

Bref, sur les vives instances de Paule, toutes deux étaient parties pour Monaco où elles étaient arrivées à temps. Sainte-Reine arraché à la mort mais nullement rattaché à la vie, se laisse emmener à Saint-Michel par sa fille ; là, cette enfant dévouée entreprend la guérison morale de son père, elle s'acharne à reconquérir son affection, à faire battre ce cœur éteint.

Les détails de cette lutte de tous les instants, les désenchantements dont ce fanfaron de scepticisme couronne les tentatives les plus affectueuses, les sacrifices héroïques que Paule accepte courageusement pour rester fidèle à sa mission, constituent l'action principale de ce récit.

En tête de ces sacrifices, il faut mettre celui d'un amour que Paule a conçu pour un jeune peintre de talent, fils d'un ami de Sainte-Reine, devenu pour quelques semaines l'hôte de celui-ci.

Paule soupçonne que Jane Dorlange, sa meilleure amie, a reçu la même atteinte, elle provoque une explication qui confirme ses doutes, et la jeune fille n'hésite pas à faire le sacrifice de son amour, afin que Dieu bénisse ses efforts et récompense son amour filial.

Mais elle est battue sur toute la ligne. Le malheureux sceptique trouve insupportables les témoignages d'affection de sa fille ; et, pris à nouveau de ce dégoût de la vie qui l'avait décidé au suicide à Monaco, il disparaît brusquement le jour même du mariage de Jane Dorlange, alors que Paule accomplissait, la mort dans l'âme et le sourire sur les lèvres, son héroïque sacrifice.

Le lendemain Sainte-Reine n'était pas de retour ; et ce n'est que quatre ans après que le curé de Saint-Michel vint apporter à Paule la lettre suivante :

« Port-au-Prince, le.....

» Monsieur le curé,

» Je viens d'assister à ses derniers moments un Français, M. Sainte-Reine, qui était ici depuis quatre ans.

» Il m'a chargé de dire à sa fille et à sa belle-mère qu'il mourait en chrétien, en leur demandant pardon, en les aimant.

» Je m'adresse à vous, monsieur le curé, pour vous prier d'être le messager de cette triste mais consolante nouvelle, etc. »

Pour Paule Sainte-Reine, c'était le deuil, mais c'était aussi la victoire.

On le voit, cet ouvrage peut être lu par tout le monde, le style en est littéraire, nous croyons cependant que M. l'abbé Guinaudeau a nui a l'intérêt de son récit en chargeant, au delà du vraisemblable, le caractère de Sainte-Reine.

On trouve, et je connais des Paule Sainte-Reine ; on ne rencontrerait nulle part ce type de père, au cœur desséché, et fermé à ce point aux tendresses de son enfant.

W. FERNOUT.

TILLY OU LA GUERRE DE TRENTE ANS, par le COMTE DE VILLERMONT. Édition en un volume in-8°. Prix : 4 francs

Cette seconde édition de l'histoire de Tilly, est condensée en un seul volume, et dégagée d'un appendice considérable. Cette modification a pour résultat de concentrer l'intérêt de l'ouvrage sur la personne de Tilly, au lieu de le répartir, comme semblerait l'indiquer le sous-titre, sur toute l'étendue de la guerre de Trente ans. Le lecteur y gagne de voir se déta-

cher en pleine lumière la grande figure de Tilly, que les calomnies des historiens protestants ont trop souvent réussi à défigurer.

En France et en Belgique, comme en Allemagne, on a parfois eu la légèreté de prendre au sérieux le roman de Schiller et la légende de l'incendie de Magdebourg, popularisée par la gravure, où Tilly, debout sur les ruines fumantes de la ville, semble se repaître de carnage. Cette scène qui, dans un certain public, à longtemps accolé au nom de Tilly l'épithète de sanguinaire, mérite d'être reléguée au rang des fables et, grâce à M. le comte de Villermont, le revirement qui s'est fait dans les esprits prévenus va prendre un extension nouvelle. L'auteur a lui-même partagé longtemps le préjugé contre lequel il vient aujourd'hui réagir; il doit sa conversion d'idées aux documents qu'il a puisés dans les archives de Vienne, de Munich, de Simancas et surtout de Bruxelles.

Ces documents forment la base de l'histoire de Tilly qu'il présente au public.

Si Tilly n'a jamais combattu la France, où il est plus connu par la calomnie que par sa carrière glorieuse, il n'en est pas moins vrai que son histoire mérite d'attirer particulièrement l'attention des érudits français, car la guerre de Trente ans, dont sa mémoire est inséparable, touche directement à notre histoire du dix-septième siècle. Le projet de réunir dans une vaste ligue tous les ennemis de la maison d'Autriche avait été formé par Henri IV vers la fin de sa vie. La mort l'empêcha de réaliser son plan, que Richelieu reprit avec ardeur. Grâce à l'habileté de sa diplomatie, à l'importance de ses subsides, aux secours d'hommes fournis sous main, il put, tout en feignant de ne pas rompre la paix, rendre stériles les victoires des généraux impériaux et entretenir la guerre en Allemagne. Ce n'est qu'à la mort de Gustave-Adolphe, que le grand cardinal se décida à jeter le masque et à tirer l'épée, sous prétexte de venir en aide aux lieutenants de ce prince. Mais à ce moment Tilly avait disparu de la scène qu'occupait Wallenstein.

Pour ceux qui ont étudié l'histoire de cette époque dans les auteurs catholiques, Tilly n'a pas besoin de réhabilitation; mais ceux-là mêmes risquent de méconnaître Tilly, s'ils l'isolent de la foi robuste qui était le trait saillant de son caractère. Pour bien comprendre Tilly, il ne faut pas le juger hors de là. Sa foi enveloppe sa vie entière sans solution ni lacune; elle explique d'une part la vénération et de l'autre les haines fanatiques dont il fut l'objet. On chercherait en vain des mobiles d'intérêt personnel chez cet austère soldat, qui se conduisait comme un saint sous le harnais militaire, récitant ses heures sous la tente avec la ponctualité d'un moine,

sans que cette habitude le fît manquer au moindre de ses devoirs. Avec cela, homme de vaillance et gagnant des batailles, on comprend que son caractère ait vivement piqué la curiosité des écrivains.

Toutefois la monographie serait incomplète si elle se renfermait dans la peinture personnelle de son héros, sans faire connaître les moyens dont il disposa, les hommes sur lesquels il a eu action et les résultats de ses efforts. La monographie est une histoire, et non pas un portrait. Aussi M. de Villermont, en nous introduisant dans le siècle où vivait, Tilly, n'hésite-t-il pas à faire défiler sous nos yeux toutes les personnalités importantes de l'époque; il nous explique dans tous leurs détails les situations respectives des États de l'Europe; il nous fait pénétrer ces courants mystérieux qui séparaient des hommes faits pour se réunir et rassemblaient ceux qui paraissaient destinés à vivre éloignés les uns des autres. Il ne craint pas d'entrer dans les détails les plus circonstanciés sur le recrutement et l'organisation des armées de l'époque, sur les coutumes privées, en un mot sur tout ce qui peut aider à reproduire dans son cadre véritable la figure de Tilly. Rien n'était à dissimuler, puisque tout se trouve à l'honneur du grand chrétien, bien digne d'être offert en exemple à l'admiration de la jeunesse.

JOURNAL DE FIDUS, sous la république opportuniste. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

Nous avons déjà annoncé les premiers volumes des souvenirs de M. Eugène Loudun et nous n'avons plus à en faire l'éloge. Dans celui-ci, l'auteur y passe en revue la plupart des collaborateurs politiques du fou furieux. Voici une assez piquante anecdote dont M. de Freycinet fait les frais :

M. de Freycinet, avant le 4 septembre, n'était pas un homme politique; sorti de l'école polytechnique, ingénieur, il occupait un poste supérieur au ministère des travaux publics, où il avait organisé un service spécial; conseiller général du département de Tarn-et-Garonne, sa patrie, il s'était même présenté sous les auspices du gouvernement impérial; il n'avait jamais été républicain. En qualité de mathématicien, il aimait les échecs, et cette sorte de passion lui avait donné l'habitude d'aller tous les jours au café du Helder, où il trouvait pour partenaire un avocat, nommé Audouat, à peu près de sa force. Leur liaison était devenue assez grande lorsque, le 4 septembre, ils se trouvèrent réunis au café, et M. Audouat, apprenant que M. Gambetta était devenu — s'était fait — ministre et l'un des chefs du gouvernement insurrectionnel, s'écria : « Gambetta ! je le connais ! C'est

un de mes amis! nous vous voyons beaucoup au Palais ; je vais l'aller trouver et me mettre à sa disposition, *pour le service de la patrie!* » Les gens qui font les révolutions à coups d'émeute appellent *la patrie* leurs convoitises et leur ambition. Là-dessus, il part et se rend au ministère de l'intérieur, chez *son ami* Gambetta.

Une fois seul, M. de Freycinet se dit : « Comme Andouat, je ne connais pas M. Gambetta, je ne suis pas son ami ; mais je peux, aussi bien qu'Audouat, m'aller mettre à sa disposition. » En effet, quelques heures après, il était à l'hôtel de ville et faisait passer à M. Gambetta sa carte, sur laquelle il y avait son double titre d'ingénieur et de membre du conseil général de Tarn-et-Garonne. M. Gambetta le reçut fort bien et, l'entendant exprimer son désir de servir le nouveau gouvernement, voyant un homme du monde, distingué, poli, bien élevé, comprit que ce serait une bonne recrue pour la République et lui demanda en quoi il pouvait être utile : « Je suis un organisateur, lui dit M. de Freycinet. J'ai été à l'École polytechnique et je suis chargé d'un service important aux travaux publics! — Un organisateur! s'écria M. Gambetta, eh! c'est ce qu'il nous faut. Nous avons bien des républicains, mais des organisateurs, c'est ce qui nous manque! Voulez-vous être préfet? — Soit! dit M. de Freycinet. — Préfet de Tarn-et-Garonne, chez vous? — Je suis tout prêt! » M. Gambetta écrit quelques mots sur un papier, M. de Freycinet le met dans sa poche et annonce son départ dans deux jours.

Le lendemain matin, il était au café du Helder, pour y déjeuner (sa famille était absente), lorsque survient M. Audouat, auquel M. de Freycinet crie, dès qu'il le voit : « Vous ne savez pas, je suis venu pour vous faire mes adieux, je pars! — Et moi aussi, dit Audouat. — Je suis préfet! — Et moi aussi! – Préfet de Tarn-et-Garonne. — Et moi aussi! »

On voit d'ici la stupéfaction des *deux préfets*. Tous deux avaient été nommés au même endroit, par M. Gambetta, à quelques heures de distance. Le premier moment d'étonnement passé, les deux amis jugèrent qu'il fallait aviser. Ils montent en voiture, se font conduire à l'hôtel de ville, et expliquent leur cas à M. Gambetta. Celui-ci, sans se déconcerter, les écoute : « Vous êtes nommé à Montauban, dit-il à M. de Freycinet, et vous dans le Tarn-et-Garonne, à M. Audouat. Eh bien! — C'est que dit M. de Freycinet, Montauban est le chef-lieu de Tarn-et-Garonne, et... — Ah! dit M. Gambetta, qui préludait déjà à ses études de géographie de la France, alors, il y a eu erreur! Vous, monsieur de Freycinet, vous allez dans le Tarn-et-Garonne, et vous Audouat, dans le Lot-et-Garonne ; voilà tout! c'est arrangé! » Et il en fut ainsi.

Et l'on s'étonne que les républicains aient cru urgent d'augmenter de 60 millions le budget annuel des écoles primaires !

LES RÉCITS DU COMMISSAIRE, par Jean Grange
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Parmi les ouvrages qui défendent la cause de la justice et de la vérité, les livres alertes et vaillants que M. Jean Grange prodigue depuis plus de vingt ans, avec une verve intarissable et un infatigable courage, ont leur place marquée non seulement dans les bibliothèques populaires, mais dans celle de tout homme de goût.

La forme, en effet, est aussi remarquable chez M. Jean Grange, que le fond. On a dit de lui qu'il ressemble à un Le Sage chrétien. Rien n'est plus vrai. Il a de l'auteur de *Gil Blas* la verve de l'invention, l'observation juste et piquante, le bon sens aiguisé d'esprit, le tour aisé du récit, l'art exquis de conter, de mettre en scène des personnages bien vivants, de les faire agir et parler avec tant de vérité que l'intérêt naît de lui-même des situations les plus simples.

Toutes ces qualités se trouvent dans le dernier livre de M. Jean Grange : *les Récits du commissaire*. Ce commissaire central en retraite qui a beaucoup vu, beaucoup retenu, raconte à un ami les faits et gestes auxquels il a été mêlé.

Et à qui et à quoi n'a pas été mêlé un commissaire depuis l'an 1855 jusqu'à l'année 1886 ! Les scènes les plus amusantes, les plus navrantes, les plus palpitantes d'intérêt passent sous les yeux des lecteurs. C'est vrai, c'est vécu, sans charge aucune et sans rien du bas et honteux naturalisme qui sévit aujourd'hui. On est tour à tour intrigué, édifié, amusé, surtout amusé. L'avocat Enjelbert, Gerbier l'ouvrier, le voyageur de commerce Arnauld, l'instituteur révoqué Martin, se partagent ce livre moins épisodique que le titre semblerait l'indiquer.

M. Jean Grange a pris dès son début pour devise : *Scribitur ad probandum*. Il y a une vérité, une thèse sous chacune des histoires de son commissaire. Mais — et c'est là le secret de son talent — la leçon s'insinue sans s'imposer et le moralisme éminent a l'air de se jouer et de faire de l'art pour de l'art.

L'HÉRITAGE DE TANTALE, par Mlle Marie Poitevin
Un volume in-12. 1887. Prix : 2 fr. 50

Bon ouvrage, moral et d'un bon style.

Une nombreuse famille est avertie qu'un parent fort riche et vieux garçon revient au pays pour habiter le château qui lui appartient. Il arrive lui-même et se fait passer pour son homme d'affaires, afin de mieux étudier ses parents. Ils arrivent avec empressement. Bientôt les caractères

se dessinent, et chacun agit d'après ses sentiments. Après cette expérience, le cousin se fait connaître. Il renvoie les uns furieux et désappointés et comble les autres de faveurs et de richesses.

LIBRE-PENSEUSE ! par Georges du Vallon Un volume in-12. 1886 Paris. Prix : 2 francs

NATALIE KOUMIAROF, par le même. Un volume in-12. 1886. Paris. Prix : 2 francs

Deux ouvrages parfaitement écrits, très bien pensés et religieux. L'auteur a voulu stigmatiser les deux grandes erreurs de notre époque, la libre-pensée et le nihilisme.

Dans le premier, *Libre-penseuse*, une jeune fille placée dans un couvent, par sa mère, en sort, à sa mort, pour se réunir à son père, libre-penseur, qui lui donne pour institutrice une veuve selon son goût, et de plus fort intrigante. La jeune fille subit bientôt leur influence et leur devient semblable. Elle aime, plus tard, un très bon jeune homme et lui promet de se marier avec lui. Mais son père veut la marier avec un baron qui est mieux dans ses idées religieuses et politiques. Elle résiste d'abord avec opiniâtreté; mais, plus tard, elle se figure que celui qu'elle désirait l'a oubliée et, par dépit, épouse le baron qui la rend très malheureuse. Elle reporte toute son affection sur sa petite fille qu'elle idolâtre Une parente pieuse et très intelligente cherche à la ramener au bon Dieu, mais ses efforts sont infructueux. Le père lui-même souffre beaucoup du malheur de sa fille, dont le mari est joueur et leur arrache sans cesse de l'argent. Il va même, lorsqu'on lui en refuse, jusqu'à faire remplacer les superbes diamants de sa femme par des diamants faux. Elle s'en aperçoit, et, après une scène terrible, le mari s'éloigne et périt dans un duel. Avant de mourir, il a le bonheur de se convertir. Bientôt après, la petite fille tant aimée meurt du croup, et la mère, brisée par tant d'épreuves, rentre en elle-même et revient à la religion de sa jeunesse. Elle convertit son père et se consacre désormais à la pratique bes bonnes œuvres.

Dans le second, *Nathalie Koumiarof*, un prince russe perd sa femme et reporte toute son affection sur sa fille, jeune personne des plus intéressantes. Elle se fiance à un jeune russe qui s'est laissé entraîner par les nihilistes, dont son beau-père futur est l'ennemi déclaré. Dans une de leurs réunions, la mort du prince est décidée, et le jeune homme n'a pas le courage de dévoiler le complot. Le prince est frappé, mais les coupables sont pris et dénoncent leurs complices. Le fiancé est condamné à mort, et la jeune fille, convertie au catholisme par une parente, se fait sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Abbé S.

LIVRES D'ÉTRENNES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

Abbé Constantin (l'). par Ludovic Halévy, de l'Académie française, illustré par Mme Madeleine Lemaire. Un vol. in-4° raisin, orné de 36 planches. Prix: 60 fr.
(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

Afrique pittoresque (l'), par Victor Tissot; illustrations de de Bar. Kirschner, etc. Un vol. grand in-8°. Prix. 5 fr.
Reliure toile, fers spéciaux tranche dorée: 7 fr. 50

Anthologie des poètes français du xixme siècle (1782-1841) Deux volumes in-8° ornés de 16 portraits. Prix: 18 fr.
Reliure toile, fers spéciaux. Prix: 24 fr.

Archéologie égyptienne (l'). par M. Maspéro. Un vol. in-4° anglais de 400 pages, orné de 125 gravures. Prix: 3 fr. 50
Cartonnage artistique. Prix: 4 fr. 50
(*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*)

Art chinois, par M. Paléologue. Un vol. in-4° anglais de 400 pages, orné de 130 gravures. Prix: 3 fr. 50
Cartonnage artistique. Prix: 4 fr. 50
(*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*)

Atmosphère (l') météréologie populaire par Camille Flammarion. Un vol. grand in-8° contenant 17 planches et 2 cartes en couleur et 337 figures. Prix: 12 fr
Cartonné avec fers spéciaux, tranche dorée. Prix: 16 fr

A travers l'Hémisphère sud. Portugal, Sénégal, Brésil, République Argentine, Chili, Pérou, par Ernest Michel. Un vol. in-8° orné de vignettes dans le texte et hors texte. Prix: 6 fr.
Cartonné, plaque spéciale, tranche dorée. Prix: 8 fr.

Au Galadoc, par Mlle Zénaïde Fleuriot. Un vol. in-8° illustré de 60 gravures d'après E. Zier. Prix: 4 fr.
Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée: 6 fr.

Au Kurdistan; en Mésopotamie et en Perse, par Henri Binder. Un vol. grand in-8° de 460 pages, orné de 200 phototypies et d'un frontispice en couleurs. Prix: 25 fr.
Reliure percaline. Prix: 30 fr.

Au pays des fées, par M. de Rochemont; illustrations de Mès. Un vol. in-8° de 300 pages avec gravures. Prix: 7 fr. 50
Riche percaline, tranche dorée: 10 fr.

Autour du poêle. Contes et récits traduits du suédois, de R. Gustaffson, par Ed. Labesse illustrés de 40 dessins; Un vol. in-8° jésus. Reliure percaline, fers spéciaux, tranche dorée. Prix: 4 fr. 20
(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

Aventure de Paul Solange (l'), par Emile Desbeaux. Un vol. in-4° écu, orné de 100 compositions gravées sur bois par F. Méaulle. Prix: 7 fr.
Reliure anglaise à biseaux, fers spéciaux, tranche dorée. Prix: 10 fr.

Bachelier de Séville (le) par André Laurie. Un vol. in-8° orné de gravures. Prix: 7 fr.
Cartonné percaline, tranche dorée: 10 fr.
Reliure demi-chagrin, tranche dorée: 12 fr.

Barbier de Séville (le). Un vol. in-32 sur hollande, illustré de 5 eaux-fortes de Eugène Abot. Prix: 6 fr.
Reliure demi-chagrin avec coins, tête dorée. Prix: 10 fr.

Belgique (la), par Camille Lemonnier. Un vol. in-4° illustré de 324 gravures sur bois et contenant une carte. Prix: 50 fr.
Relié richement, avec fers spéciaux, tranche dorée: 65 fr.

Benjamine (la), par Mme S. Blandy, dessins de Thadome. Un vol in-8° jésus. Reliure percaline, fers spéciaux, tranche dorée. Prix: 4 fr. 20
(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

Bernard, la gloire de son village, par G. Fath. Un vol. in-16 illustré. Prix: 2 fr. 25
Cartonné en percaline rouge. tr. dorée. Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque rose illustrée*)

Bijoux (les) anciens et modernes, par E. Fontenay. Un vol. in-4° de 500 pages. illustré de 700 dessins originaux. Prix : 25 fr.
Cartonné : 30 fr.
Bourbons de France (les), par Amédée de Césena. Un vol. grand in-4° carré de 600 pages, nombreuses reproductions d'autographes et de gravures anciennes et arbres généalogiques. Prix : 15 fr.
Reliure pleine, fers spéciaux, tranche dorée : 25 fr.
Reliure soie bleue fleurdelisée, fers spéciaux, tranche dorée : 20 fr.
Braves cœurs (les), par Mme Amélie Perronnet. Un vol. in-12 orné de 80 dessins de Leroux Prix : 2 fr. 25
Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50
Broderie et Dentelles, par M. Ernest Lefébure. Un vol. in-4° anglais de 400 pages, illustré de 140 gravures. Prix : 3 fr. 50
Cartonnage artistique. Prix : 4 fr. 50
(*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*)
Cahiers du capitaine Coignet (les), 1776-1850, publiés d'après le manuscrit original, par Lorédan Larchey et illustrés par G. Le Blant. Un vol. in-4° contenant 18 grandes planches en héliogravure et 66 dessins intercalés dans le texte. Prix : 30 fr
Cartonné richement avec fers spéciaux, tr. dorée. 40 fr.
Capitaine, par Mme P. de Nanteuil. Un vol. in 8° orné de 72 gravures. Prix : 4 fr.
Cartonné en percaline à biseaux, tr. dorée : 6 fr.
Chants du soldat, nouveaux chants du soldat, marches et sonneries, par Paul Déroulède, aquarelles et dessins de Alphonse de Neuville, Detaille, etc. Un vol in-8°. Prix : 10 fr.
Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 15 fr.
Chasse a tir (la), par Crafty ; notes et croquis. Un album in-4° oblong, illustré en couleurs. Cartonnage fers spéciaux. Prix : 10 fr.
Chasse et la Pêche (la), souvenirs d'Alsace, par Maurice Engelhard. Un vol. grand in-8° jésus, orné de 132 gravures. Prix : 10 fr.
Percaline à biseaux, tranche dorée. Prix : 13 fr.
Chasseurs (les), par Gyp, dessins de Crafty. Un vol. in-8° orné de 500 dessins. Prix : 20 fr.
Cartonné. tr. dorée avec fers spéciaux. Prix : 24 fr.
Demi-reliure amateur. Prix : 27 fr.
Chasseurs de caoutchouc (les), par Louis Boussenard, illustrations de J. Férat. Un vol. grand in-8°. Prix : 9 fr.
Reliure toile, plaque or, tr. dorée. Prix : 13 fr.
Chemin de France (le), par Jules Verne. Un vol. in-8° illustré. Prix : 4 fr 50
Percaline, tr. dorée. Prix : 6 fr.
Chemin du collège (le), par Guillemette Desgranges. Un vol in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25
Cartonné en percaline bleue, tranche rouge. Prix : 3 fr. 50
(*Bibliothèque des petits enfants*)
Civilité puérile et honnête (la), expliquée par l'oncle Eugène Un album in-4° oblong, illustré en couleur. Prix : 10 fr.
Comte de Paris (le), par le marquis de Flers. Un vol. in-8° enrichi de huit portraits gravés. Prix : 8 fr.
Élégant cartonnage avec fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 10 fr.
Reliure d'amateur. Prix : 12 fr.
Contes de Paris et de Provence, par Paul Arène Édition illustrée de 80 dessins de Myrbach, gravés par Florian. Prix : 9 fr.
Contes de Perrault, ornés de 74 aquarelles par Ed de Beaumont. Deux vol. in-4° jésus. Prix : 450 fr.
Contes pour les jeunes et les vieux, par André Theuriet. Un vol. in-8° orné de 75 dessins Prix : 9 fr.
Reliure toile, fers spéciaux. Prix : 12 fr.
Corbeille des fées (la), par Mme la vicomtesse de Forsanz, avec une préface de M. le vicomte de la Villemarqué, de l'Institut. Un vol. in-16 orné de 13 compositions hors texte. Prix : 3 fr.
Cote d'azur (la), d'Hyères à Gênes, par Stephen Liégeard. Un vol. grand in-4° de 500 pages, orné de 200 gravures dans le texte et 25 illustrations hors texte. Prix : 25 fr.
Reliure artistique : 32 fr.
Cousine Bette (la), par H. de Balzac. Un vol. in-4° illustré de 10 dessins de G. Cain, gravés à l'eau-forte par Gaujean et Géry-Bichard. Prix : 25 fr.
Dernière feuille (la), poème par O.-V. Holmes Traduit du texte américain par B.-H. Gausseron Un vol. in-4° contenant des illustrations dans le texte et 22 planches hors texte en phototypie. Reliure artistique en parchemin blanc. Prix : 25 fr.
Dernières scènes humoristiques,

par R. Caldecott. Un vol. in-4° oblong, illustré de nombreuses planches en chromotypographie. Prix : 8 fr.

Deux tout petits. par Mm de Witt, née Guizot. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des petits enfants*)

Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, par Henri Havard. Tome I. Un vol in-4° de 600 pages à 2 colonnes, contenant 803 gravures, 64 grandes planches hors texte en chromotypographie. Reliure souple à fer sur carton-cuir. Prix : 55 fr.

Ecole et la Science jusqu'à la Renaissance (l') Un vol. in-8° jésus. illustré de 200 gravures et d'une chromolithographie. Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 5 fr. 50

En campagne, par Jules Richard. Album in-4° reproduisant les tableaux et dessins de Meissonnier, Detaille, de Neuville, etc., riche reliure. fers spéciaux. Prix : 25 fr.

En déplacement. Chasses à courre en France et en Angleterre, par Donatien Levesque; illustrations de S. Arcos. Un vol. in-8° anglais, élégant cartonnage, fers spéciaux. Prix : 20 fr.

Enfants de Boisfleuri (les), par Mme Cheron de la Bruyère. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des petits enfants*)

Équitation puérile et honnête (l'), petit traité à la plume et au pinceau. Un album in-4° illustré en couleurs Prix : 10 fr.

Expérience du Grand-Papa (l'), par Élie Berthet. Un vol. in-4° écu, illustré de 101 gravures sur bois et de sept grandes compositions par C.-E. Mathis. Prix : 5 fr.

Relié toile rouge, avec plaques or, tranche dorée. Prix : 6 fr. 50

Extrême Orient (l'). Indo-Chine, Chine et Japon. par Paul Bonnetain. Un vol. grand in-8° de 600 pages, orné de 450 dessins d'après nature, et de 3 cartes. Prix : 30 fr.

Relié sous étoffe, avec gravure en camaïeu. Prix : 37 fr.

Demi-reliure d'amateur. Prix : 40 fr.

Fabiola ou l'Église des Catacombes, par S. Em. le cardinal Wiseman, traduit de l'anglais par M. Richard Viot. Un vol. in-12 orné de 10 compositions de J. Blanc. Prix : 2 fr.

Reliure percaline, ornements en noir et or, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

Faïence (la), par M. Deck. Un vol. in-4° anglais de 400 pages, orné de 120 gravures. Prix : 3 fr. 50

Cartonnage artistique : 4 fr. 50

(*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*)

Femme (la), sa condition sociale depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par Mme Alice Hurtrel. Un vol. in-4° illustré de chromolithographies et de gravures en couleur et en noir hors texte et dans le texte formant 150 dessins par MM. H. Giacomelli, Adrien Marie Fraipont, etc. Prix : 20 fr.

Reliure pleine toile, tranche dorée. Prix 25 fr.

Relié dos maroquin, amateur. Prix : 30 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Feuillets glanés. Un volume grand in-8° colombier renfermant vingt poésies d'après vingt eaux-fortes, reliure percaline. Prix : 30 fr.

Fleur des Champs, par André Surville. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné percaline bleue, tranche rouge. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des petits enfants*)

Français et Allemands ; histoire anecdotique de la guerre de 1870-1871, par Dick de Lonlay, 120 gravures coloriées, dessins, cartes et plans de batailles. Prix : 12 fr.

Relié, toile dorée, plaque spéciale coloriée Prix : 16 fr.

François le Champi, roman champêtre, par George Sand, aquarelles et dessins par Eugène Burnand. Un vol. in-8°. Prix : 10 fr.

Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 15 fr.

Germaine de Nanteuil, par Mlle Marguerite Levray. Un vol in-12 illustré de 15 gravures. Prix : 2 fr.

Reliure percaline, ornements en noir et or, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

Grande pêche (la), les tortures de mer, les animaux inférieurs, par le Dr H.-E. Sauvage. Un vol. in-12 orné de 70 gravures. Prix : 2 fr. 25

Relié en toile rouge avec plaque, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque instructive*)

Grandeur et décadence de Pierrot, par Léon Ricquier. Un vol. in-12 orné de 110 dessins. Prix : 2 fr. 25

Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

Grands conquérants (les), par A. Desprez. Un vol. in-12 illustré de 50 gravures sur bois. Prix : 2 fr. 25

Relié en toile rouge, avec plaque, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque instructive*)

Grand-père Maxime ; histoire d'un vieux chimiste et de deux orphelins, par Lucien Biart Un vol. in-8° illustré. Prix : 10 fr.

Elégant cartonnage, fers spéciaux. Prix : 12 fr.

Héritiers de Jeanne d'Arc (les), par Frédéric Dillaye, illustrations de A. Sandoz. Un vol. in-8° jésus. Prix : 10 fr.

Reliure toile à biseaux, fers spéciaux, trange dorée : 13 fr.

Histoire des Grecs, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine, par Victor Duruy, membre de l'Institut, ancien ministre de l'instruction publique, nouvelle édition refondue et enrichie d'environ 2,000 gravures d'après l'antique et de 160 cartes ou plans. Tome II. Depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antalcidas. Un vol. grand in-8°, illustré de 276 gravures d'après l'antique, et accompagné de cartes et de planches en couleurs. Prix : 25 fr.

Relié richement, fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 32 fr

Histoire d'un paquebrot, par Louis Tillier et Paul Bonnetain. 100 dessins, par Montader. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

Percaline, tranche dorée : 10 fr.

Histoire très vraie de trois enfants courageux, par Berthe Flammarion. Un vol. grand in-8° jésus orné de nombreuses gravures et de planches tirées à part. Prix 10 fr.

Relié, tranches dorées et plaque Prix : 14 fr.

Imitation de Jésus-Christ illustrée (l') traduction et réflexions, par l'abbé F. de Lamennais, suivies de l'ordinaire de la messe ornés d'encadrements variés du xvme siècle. Un vol in-16 cavalier. Prix : 15 fr

Industrie et l'art décoratif (l'), aux deux derniers siècles Un vol. in-8° jésus illustré de 200 gravures et d'une chromolithographie Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 5 fr. 50

Invisibles (les), par Fabre Domergue. Un vol. in-12 orné de 120 gravures sur bois. Prix : 2 fr. 25

Relié en toile rouge avec plaque, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque instructive*)

Irlande (l'), depuis son origine jusqu'aux temps présents. par E Ganneron, sécrétaire rédacteur au Sénat. Un vol grand in-8° orné de 38 gravures. Reliure plaque riche, tranche dorée : 5 fr. 50

Jeanne d'Arc (1412-1431), par J. Michelet. Un vol. in-8° jésus contenant 10 eaux-fortes, d'après les dessins de Bida Prix : 20 fr

Relié avec fers spéciaux, tranche dorée Prix : 28 fr

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Jeunes filles de Quinnebasset (les), d'après S. May par J Lermont Un vol. in-8° illustré Prix 7 fr.

Cartonné percaline, tranche dorée : 10 fr.

Reliure demi-chagrin, tranche dorée : 12 fr.

Journal de la jeunesse (le), nouveau recueil hebdomadaire illustré, année 1887. Deux vol. in-8° ornés de gravures. Prix : 20 fr

Cartonnage percaline, tranche dorée. Prix : 26 fr.

Liège (le) et ses applications par H. de Graffigny. Un vol. in-12 orné de 50 gravures Prix : 2 fr. 25

Relié avec plaque, tranche dorée : 3 fr 50

(*Bibliothèque instructive*)

Littoral de la France, par Charles-Félix Aubert ; illustrations. par Scott, Lalanne, Toussaint, etc. cinquième partie : Côtes languedociennes du Cap Cerbère à Marseille. Un volume in-4°. Prix : 20 fr.

Relié percaline plaque or, tranche dorée : 25 fr.

Relié dos chagrin, plaque spéciale, tranche dorée. 30 fr.

Livre d'Heures contenant les offices du dimanche et des principales fêtes de l année avec l'ordre et l'explication des cérémonies du mariage, des lectures et des prières pour les époux, par Mme la comtesse de Flavigny; édition de luxe ornée d'encadrements variés, frises, culs-de-lampe reproduisant les types exacts de tous les genres de dentelles depuis les origines jusqu'à nos jours, d'un frontispice en couleur et de 4 gravures à l'eau-forte. Plié dans un portefeuille. Prix : 30 fr.

Relié en maroquin du Levant. Prix : 40 fr.

Madame Chrysanthème, roman japonais, par Pierre Loti ; aquarelles et dessins par Rossi et Myrbach. Un vol. in-8° orné de gravures et chromotypographies. Prix : 10 fr.

Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 15 fr.

MADAME DE POMPADOUR, par Edmond et Jules de Goncourt, nouvelle édition revue et augmentée de lettres et documents inédits et illustrée de 57 reproductions sur cuivre par Dujardin, d'après les gravures du temps. Prix : 30 fr.

Reliure plaque spéciale ou reliure amateur. Prix: 40 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

MADONE DE GUIDO-RENI (la), par Bénédict. Un vol. in-8° orné de gravures. Prix : 7 fr.

Cartonné percaline, tranche dorée : 10 fr.

Reliure demi-chagrin, tranche dorée : 12 fr.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION, année 1887. Deux vol. grand in-8°, percaline, tranche dorée. Prix : 24 fr.

MANGEURS DE FEU (les), par Louis Jacolliot; illustrations de Parys. Un vol. grand in-8°. Prix : 9 fr.

Reliure toile, tranche dorée. Prix : 13 fr.

Reliure demi-chagrin, tranche dorée. Prix : 14 fr.

MANUEL HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AMATEUR DE RELIURES par Léon Gruel, relieur. Un vol. in-4° cavalier composé de 186 pages ornées de nombreux fac-simile sur bois et en taille-douce, enrichi de 66 planches de reliures inédites dont 58 reproduites par l'héliogravure et 8 par la chromolithographie. Prix: 70 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MERVEILLES DE L'HORLOGERIE (les), par Portal et de Graffigny. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline, tranche rouge. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque des merveilles)

MESSIEURS ET MESDEMOISELLES BÉBÉ ; carnet d'un papa recueilli, par F. Méaulle. Livre album orné de 12 compositions de Vogel et de 4 gravures. Reliure toile anglaise, fers spéciaux. Prix : 6 fr.

MIROIR DU MONDE (le): notes et sensations de la vie pittoresque, par Octave Uzanne, avec 160 illustrations de Paul Avril. Prix : 50 fr.

MON CHIEN CRIQUET, par Marc Anfossi. Un vol. in-12 orné de 51 dessins de Ferdinandus. Prix : 2 fr. 25

Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

MONTAGNE BLEUE (la), par Paul Combes. Un vol. in-4° double couronne orné de 80 compositions gravées par Méaulle. Prix : 5 fr.

Reliure anglaise avec biseaux et fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 8 fr.

MUSÉE DES FAMILLES, 1887. 55me année. Deux vol. grand in-8° illustrés. Prix : 14 fr.

Reliure toile pleine à biseaux, tranche dorée. Prix : 23 fr.

NAPOLÉON Ier ET SON TEMPS; Histoire militaire, Lettres, Sciences et Arts, ouvrage illustré de 12 planches en couleur et environ 300 gravures. Un vol. in-4° de 886 pages. Prix : 25 fr.

Relié avec plaque spéciale ou reliure amateur. Prix : 40 fr.

NINIVE ET BABYLONE, par Menant. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque des merveilles)

NORD CONTRE SUD, par Jules Verne. Un vol. in-8° orné de gravures. Prix : 9 fr.

Cartonné, percaline, tranche dorée : 12 fr.

Reliure demi-chagrin, tranche dorée : 14 fr.

NOS GLOIRES MILITAIRES, par Dick de Lonlay. Un vol. petit in-4° orné de 8 planches en couleur et de 275 gravures. Prix : 15 fr.

Reliure percaline gris perle, tranche dorée : 20 fr.

Demi-reliure d'amateur : 25 fr.

NOS GRANDES ÉCOLES MILITAIRES ET CIVILES, par Louis Rousselet. Un vol. in-8° jésus illustré de 169 gravures sur bois. Prix : 7 fr.

Cartonné, tranche dorée. Prix : 10 fr.

NOS MARINS; Vice-Amiraux; Contre-Amiraux; Officiers généraux des troupes de la marine et des corps entretenus, par Étienne Tréfeu ; avec préface de M. de Lesseps. Un vol. in-8° de 700 pages avec nombreuses gravures. Prix : 10 fr.

Riche percaline, plaques spéciales or et noir. Prix : 13 fr.

NOUVELLES DE MÉRIMÉE, la Mosaïque, avec préface de Jules Lemaitre. Un vol. in-8° écu orné de 7 eaux-fortes. Prix : 30 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE ; la Terre et les Hommes, par Elisée Reclus. Tome XIII. L'Afrique méridionale. Un vol in-8° jésus contenant 5 cartes en couleurs, 170 cartes insé-

rées dans le texte et 80 gravures sur bois. Prix : 30 fr.

Relié richement, avec fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 37 fr.

ONCLE PHILIBERT (l'), par S. Blandy. Un vol. in 8° orné de gravures. Prix : 7 fr.

Cartonné percaline, tranche dorée : 10 fr.

Reliure demi-chagrin, tranche dorée : 12 fr.

PAPILLONS (les), par Maindron. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des merveilles*)

PARIS; Histoire; Monuments; Administration; Environs, par Fernand Bournon, archiviste paléographe. Un vol. in-8° raisin, orné de 151 gravures dont 6 hors texte et de 13 plans. Prix : 7 fr.

Relié toile à biseaux, tranche dorée. Prix : 10 fr.

Demi-reliure d'amateur. Prix : 14 fr.

PARISIENS ET MONTAGNARDS, par Mlle Z. Fleuriot. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

(*Bibliothèque rose illustrée*)

PETITES BONNES GENS, par Mme Julie de Monceau; illustrations d'Adrien Marie. Un vol. in-4° avec gravures en deux tons, cartonnage toile et couverture en couleurs. Prix : 5 fr.

PETIT LORD (le), par Eudoxie Dupuis, illustrations de Birch. Un vol. in-8° jésus. Prix : 10 fr.

Reliure toile à biseaux, fers spéciaux, tranche dorée : 13 fr.

PETITS MONSTRES ET POULES MOUILLÉES, par la vicomtesse de Pitray. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

(*Bibliothèque rose illustrée*)

PÉTROLE (le), par W. de Fonvielle. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des merveilles*)

PIERRE LE TORS, par Mlle E. Carpentier. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr 25

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque rose illustrée*)

PIQUE TOTO, la paix et la guerre, par C.-E Matthis. Un vol. in-4° écu, illustré de 45 dessins Prix : 5 fr.

Relié en toile rouge avec plaque riche. Prix : 6 fr. 50

PRÉCURSEURS DES FÉLIBRES (les), par Frédéric Donnadieu. Un vol in-8° raisin de 350 pages, orné de 22 portraits et vues hors texte, gravés à l'eau-forte. Prix : 40 fr.

PREMIER GRENADIER DE FRANCE (le), La Tour d'Auvergne; étude biographique, par Paul Déroulède. Un vol. grand in-8° orné de gravures. Prix : 30 fr.

QUAND JE SERAI GRANDE, par Mlle J. Gouraud. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

(*Bibliothèque rose illustrée*)

RAPHAËL, par Lamartine. Un vol. in-4° de 290 pages, orné de 10 eaux-fortes gravées par Champollion d'après les dessins de Ad. Sandoz, édition sur papier de fil. Prix : 25 fr.

Édition sur papier vélin richement relié. Prix : 30 fr.

RODOLPHE TOPFFER, l'écrivain, l'artiste et l'homme, par Auguste Blondel et Paul Mirabaud. Un volume grand in-8° orné de 25 photogravures imprimées en taille-douce. Prix : 30 fr.

Relié. Prix : 40 fr.

ROMAN D'UN APPRENTI (le), par Mme G. Demoulin, illustré de 26 gravures dont 16 hors texte. Un vol. in-8° jésus; reliure percaline, fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 4 fr. 20

(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE (le), par Octave Feuillet, de l'Académie française. Un volume in-8° vélin contenant de nombreux dessins de L. Mouchot, gravés par P. Méaulle, et un portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte. Prix : 25 fr.

Reliure artistique. Prix : 32 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur Japon*)

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE, 1247-1297, par le R. P. Léopold de Chérancé, de l'Ordre des Frères-Mineurs capucins. Un vol. in-8° orné de deux eaux-fortes, 6 héliogravures, 25 frontispices de chapitres en couleurs. Prix : 10 fr.

Cartonnage, fers spéciaux. Prix : 12 fr.

Demi-reliure amateur, tête dorée, avec coins. Prix : 15 fr.

SAINTS ÉVANGILES (les). Traduction nouvelle, par Henri Lasserre. Un volume in-4° illustré d'après les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays. Prix : 25 fr.

Relié dos chagrin, fers spéciaux, tranche dorée : 35 fr.

SAINT NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, 9e année, 1887. Un vol. petit in-4°. Prix : 18 fr.

Reliure percaline, fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 23 fr.

SECONDE FEMME (la), par E. Marlitt, dessins de P. Merwart. Un vol. in-8° jésus, reliure percaline, fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 4 fr. 20

(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

SECOND VIOLON, par J. Girardin. Un vol. in-8° orné de 112 gravures. Prix : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée : 6 fr.

SECRET DE LA VIEILLE DEMOISELLE (le), par E. Marlitt, dessins de P. Kauffmann. Un vol. in-8° jésus. Reliure percaline, fers spéciaux, tranche dorée. Prix : 4 fr. 20

(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

SOLDAT (le), par M. Charles Leser ; illustrations d'Eugène Chaperon. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

Riche percaline tranche dorée : 10 fr.

TACHE DU PETIT PIERRE (la), par Jeanne Mairet. Un vol. in-4° orné de 40 gravures. Prix : 5 fr.

Reliure toile rouge avec plaques or. Prix : 6 fr. 50

TAHITI et les colonies françaises de la Polynésie, par H. Le Chartier, avec préface de M. de Lesseps. Un vol. in-12 orné de 23 gravures et de 2 cartes. Prix : 2 fr. 25

Relié en toile rouge avec plaque, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque instructive*)

THÉATRE ET LA MUSIQUE JUSQU'EN 1789 (le). Un vol. in-8° jésus, illustré de 200 gravures et d'une chromolithographie. Reliure percaline, tranche dorée. Prix : 5 fr. 50

TONKIN (le), par Stéphane Dumoulin, illustrations de Dick de Lonlay. Un vol. grand in-8° illustré. Prix : 5 fr.

Reliure toile, fers spéciaux, tranche dorée : 7 fr. 50

TOUR DU MONDE (le), nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. Ed. Charton, année 1887. Deux vol. in-4° ornés de nombreuses gravures. Prix : 25 fr

Reliure demi-chagrin, plats toile, tr. dorée, en un vol. Prix : 31 fr.

UNE JONCHÉE DE FLEURS, par Mme Marie-Félicie Testas. Un vol. in-12 orné de 21 gravures. Prix : 2 fr.

Reliure percaline, ornements en noir et or, tranche dorée Prix : 3 fr. 50

UN PATRIOTE AU XIVe SIÈCLE ; les héroïnes d'Harlem — Une heureuse femme ; scènes humoristiques. Un vol. in-8° orné de gravures. Prix : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tr. dorée : 6 fr.

SALTIMBANQUES (les), par Mme A. Cazin. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque rose illustrée*)

VERTU EN FRANCE (la), par Maxime du Camp, de l'Académie française. Un vol. in-8° jésus, illustré de 45 gravures sur bois Prix : 7 fr.

Cartonné, tranche dorée : 10 fr.

VIE DE LÉON XIII, son siècle, son pontificat, son influence, composée d'après des documents authentiques, par Bernard O' Reilly, docteur en théologie, docteur ès lettres ; édition française entièrement refondue et annotée avec soin par P.-M. Brin P. S. S, professeur de théologie dogmatique Un vol. grand in-8° illustré de 2 photogravures, de 8 chromolithographies et de 320 gravures sur bois. Prix : 15 fr.

Reliure demi-chagrin avec plaque. Prix : 20 fr.

Reliure d'amateur. Prix : 20 fr.

VIOLENCE ET BONTÉ, par Mme de Stolz. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

(*Bibliothèque rose illustrée*)

VIE RUSTIQUE (la), par André Theuriet ; compositions et dessins de Léon Lhermitte. Un vol. in 8o jésus. Prix : 20 fr.

Cartonné avec fers. Prix : 25 fr.

VOYAGE AU GROENLAND, par A.-E. Nordenskiold, ouvrage traduit du suédois avec l'autorisation de l'auteur, par Ch. Rabot. Un vol. in-8o jésus, contenant 2 cartes tirées à part, 139 gravures et cartes dans le texte. Prix : 15 fr.

Relié richement, tranche dorée, Prix : 20 fr.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXIIe VOLUME

DE LA *REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE*

ARTICLES GÉNÉRAUX

COMPTES RENDUS

LISTE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES NOMS D'AUTEURS CONTENUS DANS CE VOLUME

Le Gérant : F. Wattelier.